This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

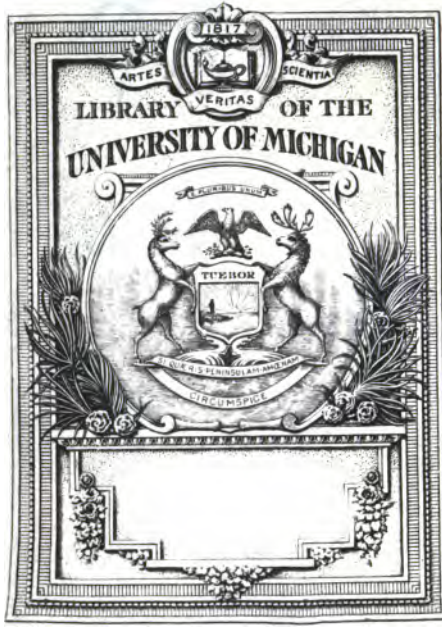
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

Z
1007
.B586

BIBLIOTHEQUE
RAISONNÉE
DES OUVRAGES
DES SAVANS
DE L'EUROPE,

Pour les Mois

DE JANVIER, FEVRIER & MARS,
1749.

TOME QUARANTE-DEUX,

Prémière Partie.

BIBLIOTHEK D. KÖN. CAMER
BERLIN

A AMSTERDAM,
Chez J. WETSTEIN.
MDCCXLIX.

BIBLIOTHEQUE RAISONNE'E DES OUVRAGES DES SAVANS DE L'EUROPE,

Pour les Mois

de Janvier, Fevrier & Mars.

1749.

ARTICLE I.

A VOYAGE *to* HUDSONS BAY.

C'eſt-à-dire:

VOYAGE *à la* BAYE *de* HUDSON fait par les vaiſſeaux *Dobbs Gally* & *Californie*, en 1746 & 1747, pour la découverte d'un paſſage au Nord-Oueſt, avec une deſcription exacte des côtes & un abrégé de l'hiſtoire naturelle du païs par Mr. HENRY ELLIS, Agent pour les Propriétaires de cette expédition. On y a ajouté une introduction, qui contient un détail hiſtorique des efforts qu'on a faits juſqu'ici pour trouver un paſſage aux Indes Orientales par le Nord-Oueſt. A *Londres* chez *Whitridge* 1748, grand octavo de 334. pages avec des planches.

NOtre Journal vient de fournir au Lecteur la rélation du Voyage de l'Admiral *Anſon*.

En voici un autre, qui nous a paru encore plus intéreſſant. Les régions glacées dont il décrit la découverte ſont beaucoup plus nouvelles & plus ſingulières; & l'hiſtoire naturelle eſt moins négligée ici, que dans le prémier. Il s'agit ici d'un point de la prémière importance, c'eſt du plan de la partie Septentrionale de notre Globe preſque entièrement inconnue. La découverte que ſe propoſoient les Armateurs de Mr. *Ellis* cauſeroit une grande révolution dans le commerce. Elle ouvriroit aux Anglois, & aux Anglois privativement, une nouvelle route pour aller à la Chine, au Japon & aux Côtes Occidentales de l'Amérique. Ils y viendroient ſans paſſer la ligne, ſans doubler le Cap de Bonne Eſpérance, & ils ſeroient à même de prévenir toutes les autres nations en arrivant les prémiers aux marchés de ces riches païs.

Les inconvéniens de la ligne, & des climats brulés, qu'il faut paſſer pour aller à la Chine, les tempêtes affreuſes des mers du Japon, la longueur du voyage, l'abrégement extraordinaire que fourniroit un paſſage par le Nord; tant d'avantages réunis ont excité de tout tems la curioſité des Européens. Les Hollandois ont eſſuyé les revers les plus affreux, & les fatigues les plus extrêmes dans l'attente de découvrir un paſſage par le Nord-Eſt. Ce paſſage eſt à peu près démontré impraticable par les nouvelles découvertes des Ruſſiens. Il y a entre le *Jenisca* & le *Lena* un Cap, qui s'avance vers le Pole juſqu'au 78 degré. Comme les côtes de la Tartarie Septentrionale ſont preſque toujours environnées de glace, on ne pourroit eſpérer de doubler ce Cap re-

redoutable, que perſonne n'a doublé encore, que pendant une petite partie de l'année. Cela ne meneroit qu'à de nouvelles difficultés. Il faudroit doubler celui d'*Iſchukinoff*, & cela eſt devenu impoſſible, pour tout vaiſſeau aſſez grand pour aller de l'Europe à l'extrêmité de l'Aſie. A peine les chaloupes des Ruſſiens ont-elles pu naviger ces mers, devenues extrêmement baſſes, & où l'eau manque par tout. Nous avançons ces particularités ſur de bons garans, & ſur des rélations originales.

Le paſſage du Nord-Oueſt paroit preſque auſſi impraticable, que celui du Nord-Eſt. A moins qu'un vaiſſeau ne prenne ſon tems avec beaucoup de préciſion; il faut hiverner dans la baye de *Hudſon*, & y eſſuyer un hiver, dont on ne peut eſpérer de tromper la rigueur qu'avec de grandes précautions. La ſeconde année on trouve des mers qui ne ſont pas toûjours glacées il eſt vrai, & qui le ſont même moins que le fond Méridional de la baye de *Hudſon*. Mais en ſuppoſant un paſſage, où le ſuppoſe Mr. *Ellis*, vers le 63 ou le 65 degré, en y ſuppoſant encore un détroit, quelles horribles difficultés n'y trouvera-t-on pas?

Pour faire ſentir notre raiſonnement, il faut conſiderer la poſition des côtes de l'Amérique, qui ſont au Nord de la *Californie*. En uniſſant les fragmens de rélations, que nous en avons, cette côte doit s'étendre de l'Eſt à l'Oueſt, en s'aprochant peu à peu du Pole, pour ſe joindre au Nord-Oueſt de l'Amérique, découvert par les Ruſſiens vers le 62 ou 65 degré de latitude. L'embouchure du détroit la plus voiſine de l'Europe, ſe trouvera par là à 90 degrés de longitude Occidentale, & l'em-

bouchure Orientale, ou pour parler clair, la moins voiſine de l'Europe à 180 de longitude Orientale, puiſque le continent de l'Amérique a été découvert par les Ruſſiens à deux ou trois dégrés de diſtance de *Kamtſchatka*. C'eſt un détroit de 90 degrés qu'il faudra franchir, ce qui fait pour le moins 1125 lieues marines, en poſant 12 lieues & demi par degré, à cauſe de la grande hauteur de ces régions, qui ne ſont éloignées du Pole, que d'environ 30 degrés.

Qu'on ſe ſouvienne à cette heure des difficultés, qu'il faut eſſuyer pour paſſer le détroit de *Magellan*, & qui l'ont fait abandonner pour aller plus près du Pole Arctique & doubler le Cap de Horne. Ces difficultés ſe trouveront d'autant plus grandes pour le paſſage du Nord-Oueſt, que le détroit ſera huit ou dix fois plus long, que les terres y ſont extrêmement hautes, & pleines de montagnes, toujours couvertes de neiges; que ſur une longueur auſſi conſidérable on ne peut pas s'attendre à trouver jamais ce détroit ſans glace; qu'on y peut être enfermé entre les terres & les glaçons, ſans vents & ſans eſpérance d'en ſortir; & qu'un vaiſſeau n'embouchera ce détroit, que la ſeconde année, après bien des ſouffrances, & après la conſommation d'une grande partie des proviſions. On ne doit s'y attendre à aucun ſecours de la part de la nature, ou de celle des hommes. Tout y eſt à peu près inhabité, & on n'y trouve guère de plantes ou d'animaux dont on puiſſe ſe nourrir, à moins qu'on ne ſache digerer la chair des baleines. En ſortant de ce détroit on trouveroit encore des mers inconnues trop voiſines du Pole pour ne pas être orageuſes, rem-

plies

pliés de brouillards & de glaçons; ainsi on n'arriveroit au Japon qu'au bout d'un an au plutôt, & presque aussi tard qu'en faisant le tour du Cap de Bon Espérance.

Je ne vois donc aucune apparence à passer par le détroit que l'on cherche. Mais peut-être y a-t-il des Iles, des Continens interrompus par des mers plus ou moins larges, plus ouvertes, d'où le vent pourra chasser les glaces &c. C'est une supposition qui peut nous flatter, mais on n'y a point encore trouvé de fondemens. Le peu que l'on connoit de l'Amérique Septentrionale, n'y est même pas favorable. C'est un païs rempli d'immenses rivières, qui supposent de longs cours, & qui promettent un Continent d'une vaste étendue. La baye de *Wager*, dont Mr. *Ellis* va donner la description, s'enfonce très considérablement, & de plus de soixante lieues dans les terres, & elle sert à l'écoulement de deux rivières, dont l'une sort d'un grand lac, qui suppose encore d'autres hauteurs, dont il puisse tirer ses eaux, & au de-là de ces hauteurs une autre région, par laquelle les rivières puissent couler dans l'Ocean Occidental. Tout cela ne paroit m'annoncer qu'un Continent d'une vaste étendue, qui se continue vers le Pole. Si même il y avoit quelques mers qui coupassent des Iles, qui y tiendroient la place d'un Continent, ce ne seroient que des détroits multipliés & séparés par des mers.

Nous verrons à la verité Mr. *Ellis* nous donner toutes les espérances d'un passage. C'est de quoi nous flattoit Mr. *Dobbs*. Ce gentilhomme, sur la foi de quelques rélations assez apocryphes,

& ſur tout ſur l'Hiſtoire d'un vaiſſeau de *Boſton*, que les Eſpagnols doivent avoir pris ſur les côtes qui touchent à la *Californie* vers le Nord, ſe perſuada de la réalité d'un paſſage qui menat de la Baye de *Hudſon* à l'Ocean de la Chine & du Japon. On avoit tenté l'avanture pluſieurs fois. Mr. *Stroggs* y avoit été en 1722. & ſa rélation paroiſſoit promettre un paſſage, parce qu'il avoit vu les terres s'étendre du Sud à l'Oueſt & faire place à la mer. Mr. *Dobbs* s'adreſſa au Capitaine *Middleton*, qui paſſe généralement pour un homme fort exact & fort entendu, & lui dit ſes raiſons. Elles ſe réduiſent preſque uniquement aux marées, qui montent plus haut dans l'extrémité Septentrionale de la baye de *Hudſon* que dans celles qui ſont au Midi & à l'Eſt; ce qui paroit annoncer une communication du fond Septentrional de cette baye avec quelque Ocean. Cet Ocean doit ſe trouver à l'Oueſt, dit Mr. *Ellis*, parce que la baye de *Baffin* ou de *Davis*, qui eſt l'unique mer qu'il y ait à l'Eſt de la baye de *Hudſon*, n'a que des marées, plus baſſes de beaucoup que celles qu'on a trouvé dans le *Welcome*, qui eſt le nouveau nom d'une baye, qui ſe dégorge dans la baye de *Hudſon*, & qui ſe termine au Nord par un cul de Sac que Mr. *Middleton* a appellé *Repulſe-Bay*. Les marées de la baye de *Baffin* ne ſont que de ſix à neuf piés, & celles du *Welcome* de 14. 17. & 19. Mr. *Middleton* tenta donc l'avanture, malgré les offres qu'on dit lui avoir été faites de la part de la Compagnie de la baye de *Hudſon*. Il hiverna dans la rivière de *Churchil*, trouva le fond du *Welcome*, rencontra des glaces par tout, & ne vit nulle eſpérance de détroit.

Pour

Pour balancer ces triſtes nouvelles, il trouva effectivement des marées très hautes dans ce *Welcome*, ſans aucune raiſon valable de leur hauteur. Mr. *Middleton* fit part à la Société Royale de ſes expériences ſur le froid énorme de la baye de *Hudſon*, mais il ſe brouilla avec Mr. *Dobbs*, qui vouloit un détroit, & qui l'accuſa d'avoir évité d'en trouver, pour complaire à la Compagnie de la baye de *Hudſon*, qui préferoit ſon profit particulier & le négoce excluſif de ſa baye à l'intérêt général de la Nation. Nous avons lu le livre que Mr. *Dobbs* publia en 1744. & où il allègue bien des oui-dires, & bien des rélations peu reſpectables. Nous ne pouvons pas nous diſpenſer de remarquer, que ſa carte eſt dreſſée ſur ſes ſouhaits beaucoup plus que ſur l'expérience. Il fait changer de direction à la côte Occidentale de l'Amérique, la fait rebrouſſer à l'Eſt, & la mène joindre la baye de *Hudſon* près du *Wagers Streight* (nom du détroit qu'il croyoit y avoir). Cela répondroit à notre objection. L'Amérique auroit dans cette ſuppoſition une vaſte mer à l'Occident, & le détroit pourroit ſe réduire à peu de milles. Mais cette ſuppoſition eſt démentie par tous les anciens routiers, qui en différens tems & en différentes latitudes, ont toujours trouvé la direction de la côte Occidentale de l'Amérique telle que nous l'avons décrite, allant de l'Eſt à l'Oueſt. Et comment accorder cette carte de Mr. *Dobbs* avec des rivières, qui forment des bayes de ſoixante lieues de large, dans l'endroit même où il ſuppoſoit un détroit?

On s'anima beaucoup de côté & d'autre. Comme Mr. *Middleton* avoit laiſſé à l'Oueſt des ba-

yes, qu'il n'avoit pas reconnues jusqu'au fond; on en fit autant de détroits, auxquels on donna les noms de l'Amiral *Wager*, de Mylord *Chesterfield*, & d'un Officier de Mr. *Middleton* nommé *Rankin*.

La nation étoit trop intéressée à ce projet pour ne pas y apporter toutes les facilités imaginables. Il y avoit des gains immenses à faire en cas de réussite, & des pertes bornées dans le cas le plus desavantageux. Le Parlement mit un prix de 20000 L. St. à la découverte: on proposa une Souscription de 10000 L. St. pour équiper de nouveaux vaisseaux: les Souscrivans choisirent des Commissaires, qui eurent la générosité d'ajouter eux-mêmes à la somme, ce qu'il falloit pour équiper en perfection les deux vaisseaux, qui devoient aller à la découverte. Nous en avons dit les noms, & les Capitaines *Guillaume Moor* & *François Smith* en eurent le commandement. Mr. *Ellis* fut du voyage pour dresser les Journaux, lever les plans, marquer les marées, les variations du compas, les basses, la nature des terres; en un mot pour écrire une rélation instructive du Voyage. On promit des récompenses considérables, en cas que la découverte se fit. On les proportionna aux Capitaines, aux Officiers & aux moindres Matelots, & on dressa des instructions parfaitement bien conçues. Les Vaisseaux mirent à la voile le 31. May 1746. Nous passons les accidens ordinaires à des voyages de long cours & même ceux qui sont moins communs, comme le danger que la *Californie* essuya par le feu qui s'y mit, & nous n'allons nous attacher qu'à l'essentiel. On trouva dans la baye de *Hud-*

son

ſon ces glaçons, qui la rendent ſi formidable, & que Mr. *Ellis* croit, d'après *Egede*, naître des montagnes glacées qui bordent les mers Septentrionales. Des blocs immenſes s'en détachent, tombent dans la mer, & y nagent au gré des vents. On fit quelque petit commerce avec les *Eſquimaux*, peuple aſſez ſemblable aux Groenlandois de Mr. *Egede* (a), mais auquel on donne plus de malice. Ces peuples ſauvages ne manquent point d'induſtrie, ſoit pour la pêche, & pour domter les baleines, ſoit pour leurs habillemens. Ils ont même imaginé le meilleur remède qu'ils aient pu oppoſer aux mauvais effets, que le brillant des neiges abondantes de ces climats feroient ſur les yeux. Ce ſont de petites morceaux de bois, ou de morfil, exactement moulés ſur les yeux, attachés ſur le derrière de la tête, & ouverts par deux longues fentes, fort étroites, qui modifient la lumière.

Les Vaiſſeaux Anglois paſſèrent avec quelque peine entre les glaçons dont nous avons parlé, on y a vu des vaiſſeaux périr, & être écraſés entre deux blocs de glace agités par des vents ou des marées oppoſées. La ſaiſon avancée les empêcha de paſſer outre, & les réduiſit à chercher un port pour hiverner. Ils quittèrent l'Ile de Marbre dont Mr. *Ellis* donne la description. Elle eſt remplie de ruiſſeaux, qui deſcendent des rochers, & qui ſe teignent d'une couleur verte, qui paroit indiquer quelque mine de cuivre. Ils n'y trouvèrent pas de port, celui qu'on avoit vanté

à

(a) *Voyez* l'Extrait *de la* nouvelle Deſcription de l'ancienne Groenlande par H. *Egede* au Tome XXXI. Part. I.

à Mr. *Dobbs* a l'entrée trop baſſe pour des bâtimens un peu conſidérables. Ils entrèrent dans la rivière de *Hayes*, que les François appellent la rivière de Bourbon. La Compagnie de *Hudſon* y a un établiſſement. Mais les Officiers de cette Compagnie étoient bien éloignés de donner du ſecours à leurs Compatriotes. Le *Dobbs Galley* ayant donné ſur une baſſe, ils eurent la cruauté d'abattre un bac, qui auroit pu guider ce vaiſſeau, & le preſerver du naufrage. Cette action barbare n'eut point d'effet, le vaiſſeau ſe remit à flot, & entra avec ſa conſerve dans un bras de la rivière, où l'on ſe cabana pour l'hyver au milieu d'un bois de Sapin. On y réuſſit aſſez bien & l'Equipage réſiſta aux rigueurs de l'hyver, qui revint avec le mois de Novembre. Pluſieurs pièces de fourure arrangées avec beaucoup de méthode ſervirent utilement à la conſervation des gens de l'Equipage; on imita le mieux qu'on put la pratique des *Eſquimaux*, qui doivent avoir appris par l'expérience, comment il faut ſe garantir du froid.

Le païs n'eſt pas inhabité. Il y a des lapins & des perdrix à foiſon & des habitans fort doux, que les Commis de la Compagnie de *Hudſons Bay* empêchèrent d'approcher des vaiſſeaux. La terre y produit de beaux arbres, des muriers de différentes eſpèces, des fraiſes, de l'angelique & d'autres plantes; & le froid eſt fort ſupportable dès qu'on s'éloigne de la mer, & qu'on ſe couvre de quelque bois. Il y a de très belles prairies: les jardins des Colonies ſont remplis de choux, de pois, de feves, de raves, & de ſalade. Il y a du talc de Moſcovie, du cuivre, du fer & du marbre.

L'hi-

L'hiver le plus rude de l'Europe n'approche pas de celui que ces vaiſſeaux eſſuyèrent ſous le 57 degré, ce qui eſt de trois degrés au Sud de Stokholm. Une neige fine ſemblable à du ſable frappoit les yeux, égaroit les voyageurs, & empêchoit l'équipage de ſortir. L'air n'eſt preſque jamais clair dans ces climats, ce qui apparemment affoiblit le ſoleil, & contribue beaucoup à en augmenter le froid. Le printems & l'automne y ſont accompagnés de brouillards preſque continuels, & en hiver de petites pointes de glaces épaiſſiſſent l'atmoſphère. Les halos & les parélies y ſont fort fréquens; on pouvoit s'y attendre, les matières propres à réfléchir les rayons du ſoleil y étant en abondance. Les Aurores boreales y ſont des plus brillantes & des plus communes; elles efficent la lune dans ſon plein. L'atmoſphère y fait l'effet d'une fumée; elle fait paroître les étoiles d'un rouge enflammé, & comme un feu qu'on voit à quelque diſtance.

On y remarquoit à ſon aiſe la manière dont ſe forme la neige. On n'avoit qu'à laiſſer une fenêtre entrouverte, l'air froid des environs s'y précipitoit avec vivacité & les vapeurs de la cabane s'y condenſoient & formoient de la neige. L'eau de vie, l'eſprit de vin même s'y geloit, il eſt vrai que cet eſprit ne s'y glace point, & qu'il ne fait que prendre la conſiſtance de l'huile à demi gelée. Toutes les autres liqueurs ſe changent en glace & font ſauter leurs vaiſſeaux, malgré la force du métal dont ils ſont compoſés. Les poils des Animaux ſe blanchiſſent en hiver, mais ce n'eſt que le bout qui change de couleur, & la racine, qui ſouffre moins du froid, conſerve ſa couleur naturelle.

le. Les Matelots revenoient fort ſouvent avec le viſage ou les mains gelées, elles étoient blanches, & dures comme de la glace. Le meilleur remède étoit de les frotter avec une mitaine de Caſtor, la partie léſée ſe dégeloit, & il n'en reſtoit qu'une large ampoule. C'eſt un malheur que le Thermomètre de Mr. *Ellis* ſe ſoit rompu; nous aurions peut-être des obſervations qui ſerviroient de pendant à celles de Mr. *Gmelin* (*a*). La biere expoſée au froid éprouvoit les changemens, que Mr. *Stahl* a appliqués avec beaucoup de ſagacité à la préparation du Sel. La partie ſpiritueuſe ſe réuniſſoit dans le centre du tonneau & y conſervoit toute la force, qui avant la gelée étoit délayée dans tout le volume de la biere. Le reſte n'étoit qu'une eau fade ſans vigueur.

Les Matelots y voulurent célébrer la fête de Noël à leur manière, en faiſant des excès de l'eau de vie; ils en trouvèrent dans le fort de la Compagnie de *Hudſon*, mais il leur en couta cher: Le ſcorbut qui les avoit épargné, les ſaiſit, & en extermina quelques-uns. Rien ne réſiſtoit à la force du mal: mais l'eau de Goudron fit honneur a l'Evêque de Cloyne. Elle rétablit pluſieurs malades: L'acide balſamique du Goudron détruiſoit la pourriture, qui fait l'eſſence du ſcorbut de cette eſpèce.

Les Officiers ne voulurent pas laiſſer leurs équipages oiſifs; rien n'eſt plus ſalutaire dans ces climats que l'exercice. Ils firent bâtir une pinaſſe, qu'ils appellèrent *la Réſolution*, & qui fut d'un grand

(*a*) *Voyez* au Tome XXXIX Part. 2. l'Extrait du *Flora Sibirica* de Mr. *Gmelin*.

grand ſecours pour la découverte des bayes & des embouchures de rivière, où les vaiſſeaux n'auroient ſu entrer. On prépara tout pour le départ, le dégel commença le 18. d'Avril, les oiſeaux revinrent, & le neuvième de Juin les vaiſſeaux deſcendirent la rivière. Le dégel eſt accompagné dans ces païs d'une inondation prodigieuſe, & proportionnée à la fonte des neiges qui couvrent la terre. On appelle cette crue des eaux un *déluge*, & elle en a aſſez l'air.

Mr. *Ellis* ſe plaint ici de la Compagnie de *Hudſon*, qui reſerre ſon négoce, & laiſſe uſurper aux François une grande partie du commerce, que les Traités réſervent aux Anglois, parce qu'elle ne veut ni le faire elle-même, ni permettre à ſes Compatriotes de s'en mêler. Il lui reproche de mettre ſes denrées à un prix exorbitant, & de forcer par-là les habitans de chercher chez les François un peu plus d'humanité.

Les vaiſſeaux ſuivirent la côte Occidentale de la baye de *Hudſon*. Ils y virent beaucoup de baleines & des *Eſquimaux*, qui leur en vendoient les dépouilles, mais ils furent ſurpris d'un phénomène extraordinaire, qui les incommoda dans ces parages vers le 63 degré. Tous leurs compas perdirent leur qualité magnétique, naturels, artificiels ils oublièrent également leur devoir, & parurent confirmer une tradition, qui poſe un Pole magnétique à quelque diſtance du véritable Pole arctique. On ſe tromperoit pourtant en adoptant ce Syſtême. Le desordre des éguilles ſe fit ſentir au 62 degré, ne dura pas également, & fut apperçu en pluſieurs autres endroits de la baye de *Hudſon*.

C'eſt ici que Mr. *Ellis* donne un nouveau détail

du

du genre de vie des *Esquimaux*, qui répond encore à celui des Groenlandois. Ils boivent l'huile de Baleine comme un François sable le vin de Champagne, ils écartent les mouches incommodes dans tout le Nord, avec un bonnet d'où pend le poil de la queue d'un buffle qui s'éparpille & qui s'agite au gré du vent. La jalousie est bannie de ces climats, leurs femmes sont trop dégoutantes pour qu'on puisse en envier la possession; ils les offrent aux étrangers comme les Islandois & les Lapons.

On commençoit à rencontrer des glaces vers le 64 degré; la terre perdoit toujours plus de sa fertilité; ce n'étoit plus qu'un marécage à tourbes, avec quelques fleurs, que Mr. *Ellis* compare avec des *coffes*, & du *cochlearia*.

Les deux chaloupes se détachèrent pour aller chercher le fond d'une baye, qu'on soupçonnoit d'être un détroit. Elles abandonnèrent bientôt leur recherche, parce que l'eau de cette baye étoit devenue douce, & qu'il n'y avoit aucune apparence qu'elle put mener à un autre Ocean. D'ailleurs la marée y venoit du côté de l'Est & elle auroit du venir de l'Oueſt, si c'avoit été un détroit.

On chercha plus haut à 65 D. 33 M. le *Wagers-Straigth*, ou le prétendu détroit de Mr. *Dobbs*, on y trouva un port qu'on appella *Douglass Harbour*, on y laissa les vaisseaux, & les chaloupes remonterent ce détroit. Il parut en être; un en effet, l'eau y conserva toute sa salure pendant 155 milles, les marées y étoient fort hautes, & de 14 piés & demi. Une cataracte rapide embaraſſa un peu les voyageurs; mais on la franchit aisément à la faveur de la marée. Ces rivages du détroit étoient inhabités, l'espèce des arbres avoit disparue dès le

61 degré; les montagnes, qui formoient le détroit, étoient toutes nues; des blocs immenses de rochers s'en détachoient de tous côtés, & toute la Nature avoit un air affreux de ruine. Mais la tristesse des voyageurs fut extrême, quand ils se virent environnés de terres le troisième d'Aout, & qu'ils furent entièrement convaincus, que le prétendu détroit n'étoit qu'une Baye où se déchargeoient deux rivières dont l'une sortoit d'un grand lac, qu'on appercevoit à une petite distance. Il y avoit des habitans, ou du moins des peuples vagabonds dans ces climats affreux, qui firent quelque commerce avec les Anglois.

Mr. *Ellis* & le Chirurgien *Thomson* ne pouvoient se dessaisir encore de l'idée d'un détroit; ils proposèrent de tenter encore une fois l'avanture; ils s'apuyèrent sur les marées qui montoient à 16. piés & demi, & qui étoient plus hautes, qu'elles ne le sont à l'embouchure du *Welcome*; ils firent valoir le nombre de baleines qu'on avoit vues sur ces côtes. Mais les Capitaines & le Conseil crurent avoir assez fait, & résolurent de retourner en Angleterre le 14. d'Aout.

Ce fut le 15. d'Aout que Mr. *Ellis* courut un danger, qui a quelque chose d'affreux, c'est celui d'être exposé à périr de misère sur ces côtes, incapables de procurer la moindre nourriture. Il étoit allé à terre dans une chaloupe, le vent & les courans emportèrent les vaisseaux à plus de douze lieues; il falloit ou périr à terre, ou s'exposer à chercher dans une mer orageuse & inconnue, ces vaisseaux qui s'éloignoient de plus en plus. Ce fut le parti que l'on prit, il fut heureux, & la chaloupe les rejoignit.

Le reste de la navigation n'eut rien d'extraordinaire, & les vaisseaux arrivèrent à Yarmouth le 14. d'Octobre 1747.

S'ils n'avoient pas été assez heureux pour découvrir un détroit, du moins guérirent-ils la Nation d'une erreur populaire; ils la convainquirent, que le *Wagers-Streigth* n'est qu'une Baye, & qu'il faut chercher ailleurs ce détroit, que l'on attend de la complaisance de la Nature. C'est à quoi Mr. *Ellis* encourage la Nation. Il se persuade qu'il y a un détroit qu'on ne connoit pas encore. Son raisonnement est appuyé sur les marées. Il pose en fait, comme une vérité reconnue, que toutes les marées partent de quelque grand Océan; qu'elles diminuent de hauteur à proportion que les bras de cet Océan s'éloignent de la mer principale; que c'est la raison pour laquelle la Méditerranée est sans marées, que les marées du *Welcome* sont plus hautes que celles du détroit de *Hudson*; qu'elles ne partent donc pas de l'Océan qui est à l'Ouest de *Canada* & des *Esquimaux*; qu'elles sont toujours plus hautes à mesure qu'on s'enfonce vers le Nord dans la Baye de *Welcome*; & qu'il est par conséquent démontré qu'un Océan placé à l'Ouest est la source de ces sortes marées, qui diminuent effectivement en allant à l'Est. C'est à l'Ouest qu'il faut chercher cet Océan, par la raison que nous avons dite, & qui empêche qu'on n'attribue les marées du *Welcome* à une communication avec la Baye de *Baffins*.

Je suis peu au fait de ces matières, mais il me semble que Mr. *Ellis* a raison, & qu'il faut que le *Repulse-Bay*, qui est le fond du *Welcome*, ait quelque communication avec un Océan voisin

du

du Pole, dont les eaux descendent dans le *Welcome* & y produisent les marées, qui effectivement ne sont jamais plus hautes qu'avec les vents du Nord. Mais il n'est pas prouvé que cet Océan soit continu avec l'Océan Occidental, ou avec la mer pacifique. Il peut en être séparé par des terres qui peuvent s'étendre assez loin vers le Pole, pour empêcher que ce Cap Septentrional de l'Amérique ne puisse être doublé.

Par ce Systême Mr. *Ellis* peut expliquer, aussi bien que par le sien, la raison de la forte salure des eaux du *Welcome*, celle de l'absence des glaçons qui y sont moins fréquens qu'à la partie Méridionale de la Baye de *Hudson*; le nombre des baleines que l'on y trouve, & tout ce qui suppose une communication avec l'Océan Occidental.

Mr. *Ellis* place cette communication vers la Baye de *Chesterfield*. On y avoit découvert un courant partant de l'Ouest, & un dégré de salure considérable à une grande distance de la mer. Ce détroit est à 63. degrés.

L'autre endroit où Mr. *Ellis* se flate de trouver une communication, est le *Repulse-Bay* de Mr. *Middleton*. Cela est très probable. C'est du Nord que viennent les hautes marées & les baleines du *Welcome*. S'il y a un Océan qui y communique, il doit être placé au Nord. Mais je le repete, il n'est pas nécessaire, il n'est pas même probable, que cet Océan soit à l'Ouest du *Welcome*, puisqu'il y a là de grands lacs d'eau douce, & des rivières qui viennent de l'Ouest à soixante lieues dans les terres, ce qui suppose au continent de l'Amérique une épaisseur, qui ne peut pas s'évanouir tout d'un coup.

Il eſt à ſouhaiter pour le bien public, que la Nation faſſe une autre épreuve. L'expérience a ſouvent découvert ce que la raiſon plus timide paroiſſoit refuſer. On a découvert des Antipodes, & le détroit de *Magellan*, qu'on ne ſe flatoit pas de découvrir. L'hiſtoire naturelle & la connoiſſance du globe, que nous habitons, ne peut que gagner à ces expéditions; elles ſont dignes d'une Nation, qui s'attribue avec beaucoup de raiſon l'empire des mers.

ARTICLE II.

ESSAI *ſur la* LIBERTE *de produire ſes Sentimens.* Un Volume *in* 8 de 124 pages, ſans la *Dédicace* & une très courte *Préface*. Au *Pais libre, pour le Bien public*, 1749. *Avec privilège de tous les véritables Philoſophes.*

CEt Ouvrage roule principalement ſur cette queſtion: *Eſt-il permis de dire ce qu'on penſe?* Eſt-elle donc, direz-vous, ſi importante, cette queſtion, qu'il faille un Livre entier pour l'éclaircir? Jugez-en vous-même par ces exemples. Etes-vous Chrétien? Allez en Turquie, enſeignez-y que *Mahomet* eſt un faux Prophète, & on vous empalera. Etes-vous Payen, Juif, Athée, Déiſte? allez dans quelque Etat Chrétien que ce ſoit, détruiſez-y l'Evangile de *Chriſt*, on vous brûlera, & vos cendres ſeront jettées au vent. Etes-vous Huguenot? allez en France, prêchez-y publiquement ou en ſecret la Doctrine de *Calvin*, ſi vous êtes pris, vous aurez pour récompenſe de votre zèle, la corde ou les galères. Depuis plus d'un demi-ſiècle, on exile, on perſécute les Janſéniſtes, pour ôſer dire que l'Homme ne peut réſiſ-

ter

ter à la Grace, ni la rejetter, quand même il le voudroit.

George Fox, cet Homme ſaintement fou, qui de ſimple Garçon Cordonnier, devint le Patriarche des *Quaquers*, fut mis pluſieurs fois en priſon, battu, fouetté, pilorié, pour avoir déclamé contre la doctrine & les abus du Clergé. Combien de prétendus Hérétiques brulés pour avoir publié de vive voix ou par écrit leurs ſentimens particuliers ſur la Religion! *Saurin*, le Grand *Saurin*, a perdu ſon repos pour avoir enſeigné qu'il eſt permis de mentir pour ſauver la vie à un Innocent; & un Miniſtre, bon Philoſophe & de mœurs irréprochables, a perdu ſon Egliſe pour avoir raiſonné ſur un Myſtère. Chez les Superſtitieux & les Fanatiques, *Locke* eſt regardé comme un impie, parce qu'il prétend que Dieu peut bien avoir donné à une certaine portion de matière organiſée la faculté de penſer & de raiſonner. Un illuſtre Profeſſeur, Philoſophe profond, l'ornement de ces Provinces, & l'un des plus grands hommes de ce ſiècle, a été accuſé d'enſeigner le Fataniſme, pour avoir démontré, que nous ne nous déterminons jamais, lorſque nous ſommes en ſanté, que par le poids des raiſons.

Vous voyez donc, & cela par des exemples, qu'il eſt très important de ſavoir s'il eſt permis de dire ce qu'on penſe, ou, pour me ſervir des termes de l'Auteur, *s'il eſt permis de produire ſes ſentimens.* Notre Philoſophe n'a voulu ni ſe nommer ni ſe faire connoître. Il a pris le parti le plus ſage. On diroit peut-être, ſi on ſavoit qui il eſt: *ſon Livre jure avec ſon caractère.* Il y a des gens qui ne raiſonnent jamais, qui ne veulent pas même

me qu'on raisonne ; *point de raison*, disent-ils ; ils sont fort dangereux, ils feroient pendre un homme pour un Syllogisme. Delà vient que tant de Philosophes n'osent paroître à visage découvert ; ils suppriment leurs noms, ils les déguisent ; ils font annoncer leurs Ouvrages *à Cologne chez Pierre Marteau, dans le Monde, au Pais libre* ; leurs Livres sont souvent *traduits de l'Anglois* : & , pour dérouter les Chercheurs, ils se disent à Londres, lorsqu'ils sont à Paris, à Paris lorsqu'ils sont à Londres. Un autre artifice auquel ils ont quelquefois recours, c'est de dédier leurs Ouvrages à des Personnes, qu'ils appellent leurs *Amis* & leurs *Maîtres*, quoiqu'ils n'aient jamais eu avec eux la moindre rélation & qu'ils ne les connoissent souvent que de nom (*a*).

No-

(*a*) C'est ce qu'a fait l'Auteur de *L'Homme-Machine*. Il a dédié, comme nous l'avons dit dans la Partie précédente de ce Journal, le petit Ouvrage qui porte ce titre, au célèbre Mr. *Haller* Professeur à Gottingue, qu'il appelle son *Ami*, & dont il dit avoir été le *Disciple*. *Vous jugerez au reste*, dit-il, *si votre Disciple & votre Ami a bien rempli sa carrière*. Cependant il est très certain que Mr. *de la Mettrie*, Auteur de *L'Homme-Machine*, n'est ni l'*Ami* ni le *Disciple* de Mr. *Haller* ; il connoit son nom, son mérite, son savoir, ses Ouvrages, dont il paroit faire beaucoup de cas, puisqu'il a profité de ses recherches dans son *Commentaire* François sur les *Institutions de Médecine* de *Boerhave*. Qu'est-il résulté delà. Une assez plaisante avanture. On s'est plaint de plusieurs endroits à Mr. *Haller*, qu'il eût pour *Ami* un Homme *qui feint la fagesse*, un Philosophe qui se donne les airs de ne faire de Nous, qui sommes les *Rois des Animaux*, que de simples *Machines pensantes*, qui peut-être ne penseront plus après leur destruction. Jugez de la surprise du Professeur de Gottingue. *Moi*, dit-il, *Ami de la Mettrie ! je ne le connois seulement pas* ; & craignant que les Etrangers ne crussent qu'il étoit en rélation avec ce Philosophe sceptique & badin, il fait avertir dans plusieurs Papiers publics qui pa-

Notre Philosophe le déclare en général pour l'affirmative sur la question qu'il propose. Ses preuves sont bien déduites, elles forment une chaîne difficile à rompre ; mais comme il est fort serré, & qu'il a d'ailleurs un peu trop négligé les agrémens du stile, je prévois que son Livre ne sera à la portée que d'un petit nombre de personnes. C'est un de ces Philosophes raisonneurs, dont la démarche est grave, uniforme, & qui pensent moins à orner leur Ouvrage, qu'à l'établir sur des fondemens stables & solides.

Dans un *Avant-propos* il plaint le sort de ces Philosophes qui ne cherchent la vérité qu'au milieu de mille écueils qui les environnent. Ils sont perdus sans ressource, si ce qu'ils pensent, si ce qu'ils trouvent, si ce qu'ils croient vrai, & qu'ils osent publier, ne s'accorde pas avec les idées reçues, avec un jargon mystérieux, qu'on admire & qu'on respecte d'autant plus qu'on ne l'entend pas. N'y a-t-il pas de la bassesse, de l'injustice même à vouloir donner sur les pensées des Hommes ? L'Auteur le croit ; a-t-il tort ? „ Si l'Etre Suprême, dit-il, m'a donné de „ la faculté de penser, est-ce pour l'accommoder „ à celle des autres ? Est-ce pour examiner les i- „ dées de mes Semblables, pour pouiller les mien- „ nes ou pour les soumettre aveuglement aux „ leurs ? Si je dois m'en servir pour voir ce que je „ suis, où je suis, & ce que je puis devenir, s'il „ m'importe de le savoir, & si je dois le recher- „ cher,

paroissent en Allemagne, qu'il n'a jamais vu l'Auteur de *L'Homme-Machine*, qu'il s'en garde d'être son Ami, qu'il est fort surpris & bien fâché qu'il lui ait dédié son Livre. St. *Pierre* a renié son Maître ; voici un Maître qui renie son prétendu Disciple : *Non novi hominem.*

„ cher, quelle plus grande injuſtice que de m'em-
„ pêcher de ſuivre ce que mon intérêt & mon de-
„ voir exigent également de moi"?

J'avoue qu'il y a ſouvent de l'injuſtice à vouloir ôter aux hommes la liberté de penſer & de parler, on ne ſauroit même la leur ôter; mais dans la pratique, il y a nombre des cas où il faut ſuivre le chemin battu, le bien de la Société le demande: *ſapiendum ut pauci, faciendum ut multi.* Suivrai-je en Europe les cérémonies religieuſes de la Chine ou du Japon, parce que je m'imagine que mon devoir m'y engage? Non. Il faut ſe conformer aux tems & aux lieux, ou s'exiler d'un Païs dont on pourroit troubler le repos. *Si fueris Romæ, Romano vivito more.* Il y a dans tout Etat certaines conventions qu'il faut obſerver religieuſement pour le maintien de l'ordre & de la paix. N'êtes-vous pas content; ſortez. Mais cela eſt injuſte. Nous vous diſons que non: voila nos Loix, & vous ne pouvez être Membre du Corps que nous formons, ſi vous refuſez de les obſerver. La cauſe de ce desordre eſt, ce me ſemble, dans notre nature; nous ne ſommes pas tous montés ſur le même ton.

L'Auteur a bien ſenti cette difficulté, qui eſt effectivement bien forte. Voyant que le principe d'une liberté entière conduit droit au desordre, il le réduit enſuite dans certaines bornes, & ſemble conſentir que le plus Fort uſe du droit qu'il s'eſt arrogé, ou dont on l'a mis en poſſeſſion. „ Ce n'eſt „ pas, *dit-il*, que je veuille deſavouer ici tout „ droit de ſupériorité & d'empire. Je ſens, au „ contraire, tout ce que les Moraliſtes ont dit ſur „ ce ſujet. La ſujétion étant inſéparable du bon-

„ heur

„ heur des Créatures, elle eſt par-là auſſi abſolu-
„ ment néceſſaire. Sans m'arrêter aux chimères
„ que les Moraliſtes arrachent à leurs cerveaux,
„ pour ôter la liberté à l'Homme, je conviens de
„ bon cœur, qu'il eſt auſſi impoſſible que les
„ Créatures jouiſſent d'une pleine liberté, qu'il
„ eſt impoſſible que 3 fois 3 faſſent 8. Mais s'il eſt
„ néceſſaire que la liberté de l'Homme ſoit bor-
„ née, cette limitation n'eſt-elle pas elle-même
„ ſujette à des bornes, dont le mépris ne peut
„ qu'entrainer le malheur de ces mêmes Créatu-
„ res? J'en laiſſe la déciſion aux Serutateurs du
„ Droit naturel; qu'ils en poſent les juſtes limites.

Après ces préliminaires, l'Auteur entre en matière. Pour donner plus de jour à l'état de la queſtion, il l'établit en ces termes. *Je veux rechercher ſi on peut légitimement empêcher des Créatures raiſonnables, tels que ſont les Hommes, de dire, de communiquer aux autres, ſoit par écrit, ſoit d'une autre manière, ce qu'ils penſent ſur certaines propoſitions, de quelque nature qu'elles puiſſent être.* Je ne donnerai que la ſubſtance des principaux raiſonnemens qui forment la baſe de ſon édifice, & je tâcherai de faire enſorte d'en conſerver la liaiſon.

Tous les Hommes doivent concourir au bien du Tout. L'Auteur ſuppoſe ce principe démontré, & il l'eſt auſſi. De ce principe reſulte naturellement cette conſéquence. La liberté de l'Homme eſt donc limitée ſur tout ce qui peut nuire, il ne lui eſt donc pas permis de produire des ſentimens nuiſibles à la Société. Mais comment déterminer ce qui eſt avantageux ou nuiſible à la Société? Y a-t-il des Hommes établis par Dieu pour

nous l'indiquer? Non, dit l'Auteur (*a*). Qui nous guidera donc dans cette recherche? Notre intelligence. Ainſi en qualité d'Etre intelligent, raiſonnable, j'ai droit de rechercher ce qui eſt utile ou nuiſible au Public; & ce droit eſt ſoutenu par mon devoir.

Un autre principe inconteſtable, c'eſt que chacun doit ſuivre ſa propre perſuaſion, & même les mouvemens d'une conſcience erronée. C'eſt ce que *Barbeyrac* a démontré; & cela ſe déduit même de la nature de notre intelligence, puiſqu'elle ſeule doit nous guider & nous déterminer. Il réſulte delà que *tout Homme eſt en droit de produire ſes ſentimens*, fuſſent-ils même nuiſibles à la Société, lorſqu'il eſt bien perſuadé qu'ils ne lui ſont pas nuiſibles. Cette vérité découle des principes qui viennent d'être établis; que le Lecteur y faſſe attention. Cela poſé, il ſuit évidemment que perſonne n'eſt en droit de limiter la liberté de produire ſes ſentimens, à moins qu'on ne ſoit perſuadé que celui qui ſe ſert de cette liberté, agit contre les lumières de ſa conſcience, par malice, par des vues d'intérêt ou par quelque autre motif que ce ſoit.

Chacun eſt donc en droit de produire ſes ſentimens, quels qu'ils ſoient, dès qu'ils ne ſont point nuiſibles à la Société, dès qu'ils ſont utiles au Public. *C'eſt ce qu'il falloit démontrer.*

Mais

(*a*) Les Théologiens diront que *oui*; & s'ils ont gain de cauſe, voila la chaîne du raiſonnement rompue, le reſte de l'édifice tombe en ruine. Mais comme il n'eſt ici queſtion que de ce que dicte la Raiſon, *ce je proteſte* des Théologiens n'arrête pas le Philoſophe; il paſſe outre & ſuit ſon chemin.

Mais l'Auteur n'en demeure pas là. Sans abandonner sa thèse, il examine d'autres questions qui ont raport à ce principe de la liberté de produire ses sentimens, ou qui n'en sont que des corollaires.

On demande, par exemple, quel droit a un Homme de défendre à un autre Homme de produire ses sentimens. La question est facile à résoudre. Si un seul Homme a ce droit, tous les Hommes peuvent y prétendre, il est égal dans tous, il doit être réciproque. Les *Mahométans* ont sur les *Chrétiens* le même droit que les *Chrétiens* ont sur les *Mahométans*: les uns & les autres sont obligés de suivre les mouvemens de leur conscience erronée. Mais comme ce droit ne dépend uniquement que de la supériorité en force, & que cette supériorité n'en donne point de réel, il suit nécessairement que ni les uns ni les autres ne peuvent avoir le droit de limiter la production des sentimens.

L'Athée même, quoiqu'il traite toutes les vertus de chimères, doit produire ses sentimens, dès qu'il croit qu'ils peuvent être de quelque utilité; & personne n'est en droit de limiter à cet égard sa liberté. *Nous n'avons*, dit l'Auteur, *aucun droit de prétendre que l'Athée se taise & nous laisse jaser.* Mais direz-vous, l'Athée se trompe, & il ne peut nier l'existance d'un Dieu que par malice ou par entêtement. Vous m'insultez sans raison, répond l'Athée, je ne nie l'existance d'un Dieu ni par malice, ni par entêtement, je ne la nie que parce qu'aucune des preuves que vous m'en donnez n'est convaincante pour moi. Puis-je donner mon assentiment à une proposition dont je ne vois pas l'évidence? *Descartes* & *Leibnitz* ont donné de l'exis-

l'exiſtance de Dieu une preuve, que les uns trouvent admirable & ſans replique, tandis que d'autres la rejettent comme un pur ſophiſme. Je ſuis du nombre de ces derniers, je ne vois aucune évidence ni dans cette preuve *à priori* de *Deſcartes* & de *Leibnitz*, ni dans les autres. Vous pouvez me taxer de ſtupidité, mais ne m'accuſez pas d'opiniâtreté. C'eſt ainſi que parle l'Athée. Que peut-on lui repliquer de ſolide? Lui dira-t-on qu'il voit, lorſqu'il aſſure qu'il ne voit pas? Lui fera-t-on acroire qu'il a dix pieds de haut, lorſqu'il ſe croit bien convaincu qu'il n'en a que cinq?

Mais voici une autre queſtion. Si tous les Hommes doivent avoir la liberté de produire leurs ſentimens, *n'eſt-il pas à craindre que cette liberté ne ſoit nuiſible à la Société*? L'Auteur prétend que non, & il en donne des preuves. Il ſoutient même & fait voir, que *la contrainte nuit plus à cet égard qu'une entière liberté*. Ceci n'eſt un paradoxe que pour ceux qui ſont intéreſſés à entretenir les Peuples dans une ignorance craſſe. Il leur faut pour Diſciples des Stupides, des Eſprits foibles & crédules, à qui on interdit facilement l'uſage de la Raiſon. „ On limite, on bride, on empêche, „ on proſcrit la liberté de produire ſes ſentimens. „ Pourquoi? Pour prévenir la corruption des Eſ„ prits foibles. Sont-ce des morceaux de bois po„ lis qu'un mauvais rabot puiſſe gâter, ou dont la „ forme puiſſe être détruite par une mal-adreſſe? „ Vous qui jugez des Intelligences par vos „ idées ſur le matériel, ſavez-vous que vos „ ſoins doivent pervertir ces Eſprits, dont la con„ ſervation vous tient tant au cœur? Vous vou„ lez qu'ils s'en rapportent à votre déciſion. Dé„ clamateurs frivoles, c'eſt envain que vous vous

„ di-

„ dites inſpirés d'un Eſprit ſupérieur & divin : vo-
„ tre conduite dément vos diſcours ; vos injuſti-
„ ces, le but que vous dites avoir, & vos men-
„ ſonges vous couvrent de honte. Prouvez vos
„ dogmes aux Eſprits forts par l'évidence, & aux
„ Eſprits foibles par une conduite qui y réponde.
„ Voila votre devoir, & le ſeul moyen de ſubju-
„ guer les eſprits ".

Je ne ſaurois ſuivre l'Auteur dans tous les détails où il entre ſur cette matière ; & je me diſpenſe d'ailleurs avec plaiſir d'expoſer ici certains traits hardis qui pourroient faire crier contre lui à l'anathême. Il faut ménager les foibles & ne leur pas donner lieu de ſe ſcandaliſer mal-à-propos. Que ceux qui veulent ſatisfaire leur curioſité conſultent l'Ouvrage même.

Ce qu'il y a dans tout ce Livre de plus important, & qui mérite le plus d'attention, roule ſur la queſtion que voici. *Les Souverains ont-ils ſur leurs Sujets le droit de limiter la liberté de produire leurs ſentimens* ? L'Auteur ſuppoſe d'abord un Etat, où la ſujétion des Sujets eſt illimitée. En le ſuppoſant tel, il eſt facile d'appliquer ce qu'il dit aux autres Etats qui ont une autre forme de Gouvernement. Voici en peu de mots à quoi ſe réduit tout ce qu'il avance ſur ce ſujet.

Tous les Hommes doivent concourir à tout ce qui peut procurer la félicité & le bien-être du Genre-humain. Cela a été démontré ci-deſſus. Or les Souverains ne ſont pas plus diſpenſés de ce devoir que leurs propres Sujets ; l'obligation eſt réciproque. Il eſt encore inconteſtable, & nous l'avons auſſi prouvé, que chacun eſt tenu de ſuivre ſa propre perſuaſion, fût-elle erronée. Les Souverains n'en ſont pas diſpenſés. Donc les Souverains peu-

vent

vent & doivent même diriger la volonté de leurs Sujets vers tout ce qu'ils jugent convenir au bien de la Société en général, & en particulier à celui de l'Etat dont ils sont les Chefs. Ils doivent donc aussi défendre la production des sentimens qu'ils croient nuisibles au bien de leur Etat. C'est ce qu'il falloit démontrer.

N'importe que ces sentimens soient avantageux au Public, il suffit que le Souverain soit persuadé qu'ils sont nuisibles à ses Sujets, pour qu'il ait droit d'en défendre la production. Cela ne sauroit être contesté. Il peut donc défendre également & les sentimens qui établissent la Religion & la bonne Morale, & ceux dont le but est d'en faire voir la foiblesse & le ridicule; il peut interdire toute Religion, & ordonner des Assemblées publiques pour écouter des Athées. „ Si un Prince, dit notre Philosophe raisonneur, a un pouvoir illimité „ sur ses Sujets, il pourra ordonner, qu'on apprenne aux Enfans les fondemens de la bonne „ Morale, l'humanité, la charité, l'amour mutuel, au-lieu de toutes ces vaines Controverses „ qu'on leur enseigne bien ou mal, dès le berceau, „ & qui ne servent qu'à les rendre stupides pendant le cours de leur vie. Il pourroit, dis-je, „ faire supprimer tous ces Cathéchismes, dont „ presque tous les Païs abondent, & qui ne peuvent servir qu'à rendre le Peuple superstitieux „ & inhumain, & y en substituer d'autres qui enseignassent ce qu'on doit à son Prochain en général, & à ses Concitoyens en particulier. C'est „ alors qu'on pourroit espérer qu'à la fin cette animosité, qui règne toujours entre les Partisans „ des Eglises, s'évanouiroit, & feroit place à cette condescendance pour les opinions, qui fait

„ le

„ le caractère distinctif de l'Homme droit & „ pieux. Des Catéchismes, où les fondemens de „ ces vertus seroient naturellement exposés & dé„ duits de simples principes, mis à la portée d'un „ entendement foible & tendre, vaudroient, à „ mon avis, bien tous ceux que la vanité fait com„ poser journellement, & où le sens commun se „ trouve entierement éclipsé. En conscience, „ ces Brochures peuvent-elles produire un autre „ effet, que de dépraver ce qui reste de bon au „ sens commun. On ne trouvera jamais de mo„ yen plus sûr pour corrompre le Genre-humain, „ &, par conséquent, pour soutenir la thèse, qu'il „ est naturellement corrompu. Si c'est pour cet„ te raison que des Théologiens s'en servent, „ j'admire leur adresse.

Voila un hardi Champion. Mais qu'il prenne garde à lui; il est perdu sans ressource s'il tombe entre les mains des Prêtres. Grands Dieux! Quelle doctrine enseigne-t-il là? Quoi! Il n'y a pas de sens commun dans tous les Catéchismes, ils ne servent qu'à rendre le Peuple superstitieux & inhumain, & il faudroit les supprimer pour en faire d'autres; n'est-ce pas là, dira-t-on, le comble de l'irréligion, & l'Auteur qui parle ainsi ne mérite-t-il pas les foudres de Genève & du Vatican? Qu'en pensez-vous Lecteur?

Ce n'est pas tout. Il voudroit qu'on rendît les Prêtres *muets*, encore plus qu'ils ne le sont dans la *Henriade*.

Les Prêtres sont muets; les Seize épouvantés.

Mais n'est-ce pas demander l'impossible? Et, quand ils seroient *muets*, resteroient-ils à rien faire?

„ De ce pouvoir des Souverains, dit-il, sur
„ leurs Sujets peut encore résulter une grande u-
„ tilité pour tous les Etats. C'est celle *de brider*
„ *la langue de leurs Prédicateurs.* Il est incon-
„ cevable à quels excès ces Messieurs osent pous-
„ ser leur insolence..... Comme ils mettent une
„ certaine gloire à draper les Souverains, ils ne
„ laissent échaper aucune occasion pour injurier
„ ceux à qui ils doivent du respect & de l'obéis-
„ sance". Il veut que les Ecclésiastiques se bor-
nent à enseigner la Religion du Païs, sans se mê-
ler en aucune manière de ce qui n'est pas de leur
ressort. Il veut qu'ils se taisent sur les affaires de
Politique, sur les mœurs & la conduite de leurs
Magistrats. Est-il possible que ses souhaits soient
jamais accomplis? Priver les Prédicateurs du droit
de *draper* les Rois & les Magistrats, n'est ce pas
leur enlever leur plus beau droit, un droit qui les
rend maitres de bouleverser un Etat, d'en changer
le Gouvernement, quand il leur plait, en soule-
vant le Peuple contre ses Souverains?

Parmi les *sentimens nuisibles* à la Société, notre
Philosophe met encore celui qui établit, „ que l'E-
„ glise ne doit pas être soumise aux Souverains;
„ que c'est un petit Empire à part, qui a ses Loix
„ en propre, émanées de la part de certains Hom-
„ mes, doués d'une sagesse inspirée, contre les-
„ quels les Souverains ne doivent rien ordonner,
„ & auxquels le Peuple doit l'obéissance la plus
„ aveugle, préférablement à tout autre; quoique là
„ où il s'agit de persuasion & de conviction, rien
„ ne soit plus absurde qu'une aveugle obéissance".
Heureusement pour les Souverains on affoi-
blit & on démembre tous les jours ce préten-

du

du *Empire Eccléſiaſtique*. Deux Maîtres dans un Royaume ne peuvent que le diviſer. D'ailleurs cette idée de Droit Divin ne ſert, comme le dit un Homme célèbre, *qu'à faire des tyrans en camail & en rochet*, au-lieu que *la Loi fait des Citoyens.*

Il n'eſt pas néceſſaire que je faſſe entrevoir au Lecteur les difficultés auxquelles ce Syſtême eſt ſujet. L'Auteur même ne s'eſt pas aveuglé ſur cet article. En homme ſincère, qui ne recherche que la vérité, il paroit avoir tout peſé, tout examiné, & il a même deſtiné un Chapitre de ſon Livre pour les objections qu'on peut lui faire. Je le crois très bon Citoyen, ami de la paix, grand ennemi des perſécuteurs, & ſur-tout des Eccléſiaſtiques qui veulent empieter ſur les droits de leurs Souverains. Je ne ſai ni qui il eſt, ni où il eſt, ni ce qu'il eſt. Il me ſemble pouvoir juger par ſon Livre qu'il n'eſt ni Juif, ni Chrétien, ni Payen, ni Mahométan. Quelle eſt donc ſa Religion, me direz-vous? Et moi je vous demande: en a-t-il une? Ce ſont ſes affaires.

ARTICLE III.

ESSAI *ſur l'Etude des* BELLES-LETTRES. Un Volume *in* 8. de 271 pages. *Paris*, chez *Louis-Etienne Ganeau*, 1747.

NOus avons déja ſur cette matière un nombre prodigieux de Livres. Elle a été traitée par tant d'Auteurs, qu'on peut la regarder comme preſque entièrement épuiſée. Cette multitude d'Ouvrages ſur le même ſujet fait murmurer le Public. Faut-il les acheter tous? Cela coute trop; & d'ailleurs n'eſt-il pas très deſagréable d'être obligé de lire vingt volumes, qui tous contiennent les mê-

mes choſes, & pourroient être réduits à un ſeul. La vie eſt ſi courte, le tems eſt ſi précieux, qu'on ne ſauroit trop le ménager. Faites choix, me direz-vous, de ce qu'il y a de meilleur, ou de ce qui vous plaît le plus. Le conſeil eſt bon, mais il reſte toujours de grands inconvéniens. Qui me guidera dans ce choix? Chaque Auteur a ſes partiſans. L'Abbé *Pluche* me recommande *Rollin* ſon ami; *Rollin* me recommande l'Abbé *Pluche*, & tous deux ſont critiqués, méprisés par un Tiers.

L'Auteur de cet *Eſſai* a prévu l'objection. Il y répond, non comme bien d'autres, en décriant ceux qui l'ont prévenu dans la même carrière, mais en faiſant modeſtement l'éloge de ſa production. „ Quoiqu'il ſoit, *dit-il*, dangereux pour un Au-„ teur, & qu'il ſemble inutile pour le Public, de „ traiter une matière déja maniée & preſque épui-„ ſée par d'habiles Ecrivains, on a cru cependant „ pouvoir livrer à l'impreſſion ce petit Traité, qui, „ ſans avoir la prolixité des autres méthodes, peut „ en réunir la ſolidité, & renfermer même ſur „ certains points des vues nouvelles. Il doit ſa „ naiſſance à des expériences réitérées en fait d'é-„ ducation".

Cet éloge eſt dans le vrai à pluſieurs égards. Tout petit qu'eſt ce Traité, il contient beaucoup de choſes, & ſa variété plaît: il y a effectivement des *vues nouvelles*, & la lecture en eſt d'autant plus agréable, qu'il eſt écrit avec élégance & pureté. Le but de l'Auteur eſt de donner une idée préciſe, quoique générale, des Belles-Lettres, de faire connoître les meilleurs Ecrivains qu'il faut conſulter ſur chaque matière, & l'ordre qu'on doit mettre dans ſes lectures. Si quelqu'un veut tenter de ſuivre

ſon

ſon plan, ſoit en entier, ſoit dans quelqu'une de ſes parties, qu'il ſache que c'eſt par le choix, & non par la multitude des Auteurs ſur chaque matière, par une lecture réfléchie, & non par une rapidité qui ne ſe fixe à rien, qu'on peut remplir les vues qu'il propoſe. C'eſt un avis qu'il donne, & il eſt bon à ſuivre.

Nous ne devons pas oublier de dire, que, ſous le nom de *Belles-Lettres*, l'Auteur comprend un grand nombre d'Arts & de Sciences; la Grammaire en général, diverſes Langues, & ſur-tout la Langue Françoiſe; la Rhétorique, la Poéſie, la Peinture, la Mythologie, l'Hiſtoire, la Géographie, la Généalogie, la Politique, les Loix, les Médailles, les Antiquités, la Philoſophie, la Logique, la Morale, la Métaphyſique, la Phyſique, les Mathématiques, l'Algèbre, la Géométrie, les Mécaniques, l'Aſtronomie, la Sphère, l'Optique, la Dioptrique, la Catoptrique, l'Architecture militaire, &c. On juge bien que toutes ces matières ne ſont pas traitées à fond; comment le ſeroient-elles dans un ſi petit eſpace? On pourra ſe former une idée de la manière de penſer & des vues de l'Auteur par le précis que nous allons donner de quelques-uns de ces Articles.

Des Langues.

Les Grecs & les Latins faiſoient une étude particulière de leur Langue maternelle. Nous ne les imitons pas en ce point, & nous devrions rougir de voir aujourd'hui nombre d'Etrangers ſavoir notre Langue par principes, tandis que, pour la plupart, nous ne la parlons que par inſtinct & par habitude. Pour apprendre *ſenſément* le François, l'Auteur recommande la Grammaire générale &

raiſonnée de Mr. *Arnauld*, Ouvrage excellent, court & profond, où l'on trouve les fondemens de l'Art, avec les règles qui ſont communes à toutes les Langues, & les raiſons de leurs principales différences. Joignez à ce Traité la Grammaire de Mr. *Reſtaud*, celle de l'Abbé *Regnier*, celle du Père *Buffier*, les remarques de *Vaugelas*, les obſervations de l'Abbé *d'Olivet*, les entretiens du P. *Bouhours* ſur la Langue Françoiſe, le Traité de ſon excellence par *Charpentier*, & ſur-tout les Synonimes François de l'Abbé *Girard*, qu'il dit être un Ouvrage *exact* & *précis*.

Après avoir fait proviſion de principes, tout dépend de l'application aux exemples. Ainſi à la lecture des Auteurs qu'on vient d'indiquer, il faut joindre & faire marcher d'un pas égal celle de quelques endroits choiſis de nos meilleurs Ecrivains, d'un *Boſſuet*, d'un *Fléchier*, d'un *Racine*, d'un *Péliſſon*. En s'accoutumant à rendre raiſon des règles, des exceptions, & de leurs fondemens, on doit remarquer le tour & la conſtruction des phraſes, la propriété, la juſteſſe, l'élégance, l'aſſortiment & l'harmonie des expreſſions; en un mot tout ce qui concerne le ſtyle.

Pour le *Grec* & le *Latin*, l'Auteur n'approuve pas tous ces *Syſtêmes*, *imaginés*, dit-il, *depuis quelques années par des Charlatans en fait d'éducation*. Il veut qu'on s'en tienne à l'ancienne méthode pratiquée dans l'Univerſité de Paris; parce que, malgré tous les prétendus défauts qu'on lui impute, elle a pour elle l'expérience de pluſieurs ſiècles; qu'elle a formé de Grands hommes; & que les nouvelles découvertes ou n'ont pas ſubſiſté longtems, ou n'ont abouti qu'à un éclat paſ-

ſager

ſager dans certains Enfans, qui, ayant d'abord paru des prodiges, ont fini par être de médiocres Sujets. *C'eſt le vice de notre ſiècle de ſe prévenir pour les choſes nouvelles, & d'être quelquefois dupe de la ſingularité.*

Cette déciſion ne marque-t-elle pas un peu trop de témérité? Traiter ces nouveaux Maîtres de *Charlatans en fait d'éducation*, n'eſt-ce pas les inſulter, & peut-être très mal-à-propos? Mais qui ſont ces nouveaux Maitres? L'Auteur ne les nomme pas. Ce ſont apparemment ceux qui preſcrivent *peu de règles & beaucoup de pratique.* Ces *Charlatans* ſeront donc & *Rollin* & l'Abbé *Pluche*. Débuter par une Grammaire qu'on fait apprendre aux Enfans, & par des Thèmes François qu'on les oblige de traduire en Latin, eſt, ſelon ce dernier, une méthode très *déraiſonnable*, quoique généralement ſuivie. Qui a raiſon? Quel parti prendre? On nous jette ici dans l'embarras. Cette queſtion eſt trop importante pour n'être pas examinée très ſérieuſement. La voie la plus courte eſt, ce me ſemble, toujours la meilleure, lorſqu'elle eſt la moins pénible, & qu'elle conduit également au but. Il s'agit donc de trouver cette voie. C'eſt un problême digne de nos recherches.

L'Auteur nous annonce que ſon Traité contient *des vues nouvelles.* Il a raiſon. Voici effectivement une de ces *vues*, car non ſeulement elle eſt *nouvelle*, mais elle eſt même des plus ſingulières, &, j'oſe le dire, des plus biſares. C'eſt l'effet d'une terreur panique, ou plutôt d'un zèle de Religion ttès mal-entendu. Voici de quoi il s'agit.

Il met en queſtion ſi un François doit apprendre

la Langue Angloise, & se déclare presque sans réserve pour la négative. Le motif qu'il allegue est bien frivole. Il faut l'entendre. „ Je ne dirois rien, „ *dit-il*, de la Langue Angloise, si elle étoit moins „ à la mode, & que la plupart de nos Beaux-esprits ne se piquassent pas de l'entendre. Ce seroit une folie de vouloir déprimer le mérite littéraire des Anglois en tout genre; mais je ne sai si la lecture de leurs Auteurs seroit plus avantageuse que nuisible, en nous procurant la facilité de feuilleter en original des Ouvrages écrits avec une liberté excessive & visiblement dangereuse. Car, sans parler de la licence effrénée de quelques-uns de leurs Poëtes, on sait à quels excès se sont livrés leurs Philosophes modernes sur l'article de la Religion: comment un *Hobbes*, un *Locke*, un *Woolston*, en ont sapé les fondemens, les uns avec une audace manifeste, les autres d'une manière plus détournée. On n'ignore pas que c'est au commerce que quelques-uns de nos Auteurs ont lié avec de pareils Ecrivains, que doivent le jour tant de Livres odieux dont la France est inondée depuis vingt ans, & qui, malgré la vigilance du Gouvernement à les proscrire, trouvent des Lecteurs avides, & font germer & croître dans l'esprit le Matérialisme & l'Incrédulité. Après une expérience, dont nous ne voyons malheureusement que trop d'effets, *je ne balancerai pas à prononcer qu'à moins d'une extrême nécessité, telle que le bien de la Religion ou le service de l'Etat, on ne devroit point apprendre l'Anglois*. Il est toujours prudent d'éviter un chemin „ qui peut conduire à un précipice.

Le

Le but de l'Auteur eſt louable; mais ſon zèle ne l'emporte-t-il pas trop loin? Si un François qui apprend la Langue Angloiſe, a tant à craindre pour ſa Religion, comment un Anglois, obligé de vivre dans la compagnie de ces Philoſophes libertins ſes Compatriotes, qui lit leurs Livres odieux, ſe préſervera-t-il d'un danger auquel il eſt expoſé à chaque inſtant? Si quelques-uns de ces Livres traduits en François ont infecté la France, quelle idée nous formerons-nous de l'Angleterre, où ils ont pris naiſſance, où ils ſont infiniment plus répandus, & où la liberté de les lire eſt entière? Ne croirez-vous pas que la Religion y ſoit anéantie. Non, elle ne l'eſt pas; elle s'y eſt maintenue, & peut-être mieux qu'en France, malgré les coups que lui portent depuis plus d'un ſiècle les Athées, les Déiſtes, les Fanatiques, & même quantité de Philoſophes qui, ſans renoncer au Chriſtianiſme, ont tâché de le dépouiller de ce qu'il avoit de myſtérieux, ou de contraire en apparence à la Raiſon qu'ils prennent pour leur guide. Dès que le Libertin paroit, le Chrétien lui fait face. Vous ne voyez dans cette Ile, qu'attaques & défences, & cela coup ſur coup. Il n'y a pas d'Article de Foi, pas un ſeul Myſtère, qui n'ait paſſé cent fois par l'étamine. La Religion ne perd proprement rien à ces Joutes, elle y gagne. Les Ouvrages des Déiſtes font naître ceux qui la défendent. Qu'arrive-t-il de là? Le Fidèle s'inſtruit, il devient plus éclairé, il croit mieux ce qu'il croit; il croit parce qu'il s'imagine qu'on lui a démontré ce qu'il doit croire. Ainſi la Foi d'un Anglois eſt une Foi raiſonnée, celle d'un François eſt une Foi *aveugle*, une Foi fondée ſur la déciſion de Monſieur ſon Curé. Après tout, la

Religion Chrétienne a-t-elle à redouter l'examen ? C'eſt en avoir mauvaiſe opinion, que de penſer que des objections puiſſent en ébranler les fondemens. Il doit en être d'elle comme du vrai mérite qui gagne toujours à être connu.

De la Géographie.

Pour faciliter l'intelligence de la Géographie, l'Auteur propoſe un nouveau moyen, qu'on ſera bien aiſe de connoître, & qu'il dit avoir été pratiqué avec ſuccès par de jeunes Seigneurs qu'on deſtinoit à la profeſſion des Armes, dans laquelle ces notions ne ſauroient être trop exactes par l'importance des ſuites qu'elles peuvent avoir. On leur faiſoit copier le Compas à la main, des Cartes Géographiques, d'abord ſimples, & qui ne contenoient que les limites des Provinces ou des Royaumes, les Villes, les Rivières, & les Montagnes principales. A meſure qu'ils avançoient, on leur en propoſoit de plus compoſées, & ainſi de ſuite. Cela joint à des explications ſur ce qui pouvoit ſe rencontrer de plus remarquable dans chaque Carte, les leur rendoit preſque toujours préſentes à l'eſprit, & les leur remettoit devant les yeux.

Dans les Enfans qui ont du goût pour le deſſein, & preſque tous en ont, il ne s'agiroit que de déterminer ce panchant à l'utile. On y réuſſiroit d'autant mieux à cet égard, que l'imitation d'une Carte de Géographie paroîtra plus facile à un enfant qui ſait écrire, que la copie d'un Païſage, d'une Fleur, ou d'un Animal. A ceux qui auroient commencé de la ſorte, l'Auteur propoſe une manière encore plus détaillée, qui eſt de ne pas faire un voyage, pas la moindre promenade, ſans ſe former un coup d'œil juſte des Lieux qu'ils ont par-

cou-

courus, & sans juger ce qu'un Village, un Bois, une Riviere, un Ravin, peuvent donner d'avantage ou de desavantage à une Armée, à un Détachement, à un Parti. Enfin on pourroit s'attacher, pour chaque Province ou chaque Ville, à quelque particularité historique ou physique, qui en rappelleroit plus aisément la mémoire; & pour les Empires & autres Etats, à quelques évènemens principaux, au nom & aux caractères de quelques Princes fameux qui les ont gouvernés; & pour ceux qui sont, ou extrêmement éloignés, ou peu connus, à ce qu'en ont dit de plus remarquable les principaux Voyageurs.

Mais une méthode encore plus simple, & peut-être la meilleure de toutes, c'est celle de s'assujettir à ne lire aucune Histoire, aucun Voyage, pas même les Gazettes, sans avoir sous les yeux des Cartes Géographiques & sans y chercher les Païs & les Villes dont il est question, quand même on croiroit n'avoir aucun besoin de les connoître. Cette fausse idée, qu'on sait tout assez bien, est une de celles qui contribuent le plus à faire des ignorans présomptueux.

De la Philosophie.

On trouvera ici du bon & du mauvais; des principes dictés, les uns par la Raison, les autres par le Préjugé & l'Education. L'Auteur loue *Descartes* de nous avoir indiqué, dans sa *Méthode*, le vrai moyen de chercher & de découvrir la vérité; mais il prétend qu'on a fait un abus manifeste des principes de ce Philosophe, *qui étoit venu*, dit-il, *nous apprendre à douter utilement, mais non pas de tout, ni toujours, comme semblent l'insinuer des Esprits dangereux.* Il n'y a personne qui dou-

te de tout, il n'y a perſonne qui enſeigne ſérieuſement à douter de tout. Mais il y a des Philoſophes qui doutent de bien des choſes, qui en douteront toujours, parce que la Raiſon leur dicte qu'on doit douter de ce qui n'a nulle certitude ni morale, ni phyſique. N'eſt-il pas injuſte de traiter d'*Eſprit dangereux* celui qui par modeſtie n'affirme ni ne nie une propoſition, qu'il n'a nul motif d'affirmer ou de nier? Pour moi je regarde un pareil Ecrivain comme un très méchant Homme, par la diſpoſition où il eſt de ſe rendre le Bourreau de ceux qui ne penſent pas comme lui.

L'Auteur s'explique: mais ce qu'il donne pour une ſentence, n'eſt dans le fond qu'une abſurdité: il ne prouve rien, parce qu'il prouve trop. *Le vrai Sage*, ajoute-t-il, *diſcerne les limites qui ſéparent la Raiſon & la Foi; il reſpecte les objets qui ſont du reſſort de celle-ci, & pouſſe auſſi loin qu'il peut ſes recherches ſur ce que l'Eſprit humain peut comprendre.* Suivant ce principe, celui qui croit fermement que la Divinité vient ſe renfermer ſous les apparences d'un petit morceau de pain, eſt un *vrai Sage*; mais il n'eſt pourtant *Sage* que dans l'eſprit des Catholiques Romains, puiſqu'il eſt traité d'inſenſé par un Proteſtant. Le Chinois qui adore ſa Pagode, le Lapon qui ſe proſterne devant un Tronc d'Arbre, ſont auſſi de *vrais Sages*, ſuivant la définition de l'Auteur. Plaiſante Sageſſe que celle qui dépend des lieux & des opinions!

De la Politique.

La connoiſſance des intérêts des Princes doit réſulter de la lecture de l'Hiſtoire, & non la précéder. Les Livres de Politique ne peuvent nous donner une idée juſte des vraies maximes de Gouver-

vernement. Les Ecrits des Savans sur le Droit Public, le Droit des Gens, où l'on remonte aux premiers Principes, sont peut-être aussi peu applicables à certains évènemens dont nous sommes témoins, que les idées de la République de *Platon* aux Mœurs de notre siècle. Presque tous contiennent bien des rêveries, des suppositions chimériques; & la face du monde, qui change si souvent, doit nécessairement faire varier les intérêts des Princes, & déranger les Systêmes des Politiques oisifs. Ce qu'on pourroit faire de mieux, ce seroit de se mettre au fait des principaux Traités, soit de Paix, soit d'Alliance ou de Commerce, qui unissent les Nations de l'Europe, (car voila maintenant la première base du Droit des Gens), & de juger dans les circonstances de ce qu'elles doivent faire ou ne pas faire, conformément à leurs engagemens respectifs. Mais ces notions ne paroissent nécessaires qu'aux personnes destinées par leur naissance aux grands emplois; le commun des Lecteurs n'a besoin que de l'Histoire même pour être suffisamment au fait des divers intérêts des Souverains.

Voila tout ce que dit l'Auteur sur la Politique. Le peu de cas qu'il fait des Livres de Politique, des Ecrits sur le Droit Public & le Droit des Gens, me paroit assez mal fondé. Il y a dans ces Ouvrages certains Principes généraux, qui sont communs à toutes les Nations, qui sont appliquables à toutes sortes de Gouvernemens, & dont la pratique procure l'avantage & le bien-être de la Société. La mauvaise foi des Hommes ne prouve pas qu'il n'y ait aucune règle d'équité & de justice. L'Auteur donne pour *première*

mière base du Droit des Gens, les Traités de Paix, d'Alliance & de Commerce. Mais ce Droit n'est-il pas fondé sur cette règle antérieure à tous les Traités : *ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrois pas qu'on te fît* ; d'ailleurs y-at-il lieu de croire que celui qui la viole sans scrupule, se fera un devoir d'observer plus religieusement les Traités qu'il a contractés ?

De la Métaphysique.

Les Modernes sont ici fort mal menés. L'Auteur les regarde comme de pitoyables Métaphysiciens. Il n'y a aucun de leurs Traités sur cette matière *qui n'ait ses défauts, qui ne peche par quelque endroit important.* Le Système de *Descartes* & de *Malbranche* sur la vérité & la fausseté des idées, n'a plus de partisans aujourd'hui. *Regis* ne mérite pas d'être lu. *Locke* est quelquefois heureux, mais tantôt diffus, tantôt obscur, &, qui pis est, *extrêmement dangereux*, pour avoir osé dire qu'une portion de matière organisée pourroit bien avoir reçu de Dieu la faculté de penser. L'Auteur ne conçoit pas que cela soit possible ; & delà il conclut que le Philosophe Anglois s'est trompé grossierement. Peut-on se tromper quand on doute, & quand on doute si modestement est-on si blâmable ?

De la Physique.

Que nous ont appris sur la Physique *Descartes*, *Gassendi* & *Newton* ? Rien, ou presque rien, si l'on en croit notre Anonyme. Tout ce que *Descartes* a dit des loix du Mouvement n'est pas exact, son hypothèse des Tourbillons n'est plus à la mode. C'est envain que *Gassendi* a ressuscité les Atomes d'*Epicure*, ils sont retombés dans l'oubli.

blí. *Newton* n'a fait que ſubſtituer le Vuide & l'Attraction à la matière ſubtile & au Plein imaginés par *Deſcartes*. *Tous ces différens Syſtêmes ne ſont que de purs Romans Philoſophiques.*

Les ſeuls Livres qu'il recommande, ſont le Traité de *Rohault* pour connoître le Carteſianiſme, avec *trois petits Volumes* qui renferment, à ce qu'il prétend, en abrégé, ce qu'il y a de plus curieux & de plus intéreſſant dans les Mémoires de l'Académie des Sciences ſur la Phyſique particulière. Il croit qu'on peut joindre à ces deux Ouvrages, pour l'Hiſtoire Naturelle, les quatre prémiers Volumes du *Spectacle de la Nature*, & toute la partie du ſecond Livre de l'*Hiſtoire du Ciel* „ qui explique avec la dernière netteté les „ Syſtêmes d'*Ariſtote*, de *Gaſſendi*, de *Deſcar-* „ *tes*, & de *Newton*, ſur la formation du Mon- „ de, &, ce qui eſt encore plus eſſentiel, les véri- „ tables raiſons de ne s'attacher à aucun de ces „ Syſtêmes".

N'avons-nous donc pas quantité d'autres Ouvrages ſur la Phyſique; & pourquoi l'Auteur ne les indique-t-il pas? C'eſt apparemment parce qu'il ne fait aucun cas ni de nos Philoſophes, ni de leurs Syſtêmes, ni même de leurs découvertes. Je crois que l'Abbé *Pluche* l'a ſéduit. Celui-ci après nous avoir donné, dans ſa *Coſmogonie*, une idée du Monde des *Péripatéticiens*, de celui de *Gaſſendi*, de *Deſcartes* & de *Newton*, après avoir décidé qu'*il y a bien du mécompte dans l'eſtime qu'on fait des Syſtêmes de ces Philoſophes*, nous renvoie à une Phyſique qui eſt entre les mains de tous les Chrétiens, à une Phyſique qu'il dit être *générale*, laquelle *re-*

pro-

proche tant les découvertes de nos Pères, que les nôtres, & les assemble en un corps de Sciences. Cette Physique, c'est celle de *Moïse. Nous connoissons*, dit-il, *une Physique simple, modeste, d'un usage sûr, également propre à contenter le cœur de l'Homme, comme à orner son intelligence, & à soulager ses besoins: c'est la Physique de l'Expérience: c'est la Physique de* Moïse; *& l'une n'est point différente de l'autre* (*a*). Et ailleurs: *Cette Philosophie de* Moïse *est autrement satisfaisante que celle qui prétend nous expliquer tout par des Lignes, ou par des Nombres, par des Tourbillons, ou par des Attractions* (*b*).

Notre Auteur a adopté ces principes de Mr. *Pluche*, qui aime fort les paradoxes, qui se plaît même à les débiter sérieusement. On sait ce qu'il pense de la Logique; les idées qu'il en a sont fort singulières. A l'exemple de *Pascal*, il fait la satire de l'Homme; &, après l'avoir bien humilié, il lui donne l'empire sur tous les Animaux, & veut lui faire acroire que tout l'Univers, tous ces Mondes que nous voyons, avec ceux que nous ne voyons pas, ont été formés pour lui.

Cieux, Terres, Elémens, tout est pour mon usage;
L'Océan fut formé pour porter mes Vaisseaux;
Les Vents sont mes Couriers, les Astres mes flambeaux;
Ce Globe, qui des nuits blanchit les sombres voiles,
Croît, décroît, fuit, revient, & préside aux Etoiles.
Moi, je préside à tout; mon esprit éclairé,
Dans les bornes du Monde eût été trop serré.

(*a*) Voyez l'*Histoire du Ciel*, Tome II. pag. 342. Edit. de la Haye, 1744. (*b*) Ibid. *page* 393.

A R-

ARTICLE IV.

Voyage de Ms. ANSON. Troisième & dernier Extrait.

Rien n'eſt plus ſatisfaiſant pour l'eſprit humain que de ſe rapprocher les diverſes parties & les divers habitans du monde. Si tous les climats connus ont quelque choſe de commun, ils ont auſſi un grand nombre de variétés, & quelque différens que ſoient les hommes, ils conſervent partout des traits de reſſemblance & ſi j'oſe le dire, d'égalité. C'eſt à ſaiſir ces différences & ces rapports que je voudrois animer mes lecteurs, en raſſemblant dans ce dernier Extrait, ſous des points de vue généraux, les faits rélatifs à l'hiſtoire des païs & des peuples, qu'un voiage autour du monde ne peut que renfermer.

La différence de la chaleur paroit le plus diſtinguer les païs l'un de l'autre. Plus on s'éloigne de l'Equateur, plus on s'approche du froid. Mais les climats également diſtans du Soleil ſont-ils également chauds, & la hauteur du Pole détermine-t-elle la température de l'air ? On le croyoit autrefois, & les premiers Philoſophes, obſervant que les retours ou les écarts du Soleil, qu'ils ne voyoient jamais ni directement ſur leurs têtes ni tout à fait incliné, leur ramenoient un chaud ou un froid incommode mais ſuportable, ſe figurèrent que la Providence les avoit placés dans les ſeules Régions habitables de la terre. Expoſés, diſoient-ils, à un Soleil à plomb, ou ne le voyant s'élever qu'à peine d'un horiſon glacé, les hommes pourroient-ils vivre ? De là la diſtinction des Zones, qui donnent

nant les noms de torride & de glacées à celles, dont on jugeoit ſans les connoître, réſervoit ceux de tempérées & d'habitables à celles où l'on ſe trouvoit. Peu de ſcience & beaucoup d'amour propre, voila l'origine de tous les Siſtêmes.

Cependant l'on s'éloigne peu à peu de ſa Patrie, on franchit les limites qu'on avoit preſcrites à la Création, & l'on eſt tout ſurpris de voir encore des hommes ſurpris à leur tour d'apprendre, que leur place n'eſt ni la ſeule, ni peut-être la meilleure du monde. Mais ſur quoi s'eſt-on donc trompé? Eſt-ce ſur le degré de ſenſibilité du corps humain, ou ſur la température des divers climats? Sur l'un & ſur l'autre point, mais principalement ſur le dernier. L'expérience montre en effet que les degrés de chaleur dépendent plus des circonſtances particulières que de la proximité, ou des Poles, ou de l'Equinoxial.

Et d'abord ſi l'on ne conſidère que la chaleur qu'il fait en de certains jours, le Thermomètre montrera qu'elle eſt quelquefois plus grande vers le Cercle Polaire que vers les Tropiques. Le jour le plus chaud que l'Eſcadre Angloiſe obſerva, fut à *Ste. Catherine*, & le Thermomètre de *Fahrenheit* n'y monta qu'à 76. degrés (*a*). Mais à Londres on a vu en 1746. ce Thermo-

(*a*) Comme ces obſervations n'ont été faites qu'en mer, ou dans des ports, il ne faut pas en conclurre, qu'il ne fait jamais plus chaud dans la Zone torride. A *Pondicheri* le Thermomètre monte en de certains jours à 94. degrés, & dans l'Ile du *Sénégal* à 104. Mais cela même prouve que ces exceſſives chaleurs dépendent de la nature du terrein, d'autant plus que Mr. de *Reaumur* remarque qu'il ne faiſoit pas également chaud en deux endroits de l'Ile de *France* diſtans ſeulement de trois lieues. Voy. *Act. des Sc.* de 1736. 1737 & 1738.

momètre monter à 78. degrés (*a*), & à *Petersbourg* il y eut en 1734. deux jours, où celui de Mr. *Deliſle* marqua 96. degrés, qui répondent à 98. de celui de *Fahrenheit* (*b*).

Pourquoi donc l'air des lieux ſitués entre les Tropiques paſſe-t-il pour ſi ardent en comparaiſon de celui des lieux voiſins du Cercle Polaire? C'eſt que dans les uns la chaleur eſt preſque conſtante; au lieu que dans les autres elle change continuellement. D'une ſaiſon à l'autre le Thermomètre ne varie peut-être pas de vingt degrés à *Ste. Catherine*, &

(*a*) Le jour le plus chaud qu'il ait fait à *Londres* en 1746. fut le 18. de Juillet V. S. Le Thermomètre y monta à 85. degrés. J'obſervai preſque d'heure en heure les progrès de la chaleur de ce jour & du ſuivant, & je crois pouvoir ajouter ici les obſervations principales.

18. *Juil. Vent E. S. E.*

1. Heure	du matin.	64.
9.	——	74.
11.	——	79.
12.	——	82.
1.	—— après midi	84.
3.	——	84. $\frac{1}{2}$
5.	——	85.
12.	——	68.

19. *Vent S. E.*

9. Heures	du matin	77. $\frac{1}{2}$
11.	——	76. $\frac{1}{2}$
12.	——	74. $\frac{1}{2}$
3.	—— après midi,	72.
5.	——	75.
11.	——	62.

(*b*) Voy. *comm. Ac. Petrop. Vol.* VII. p. 248. &c. Je vois par ces obſervations que le Thermomètre monta à ce degré le 27. de Juin, & le 20. & 25 de Juillet, & qu'il y eut pluſieurs autres jours, où le Thermomètre de *Fahrenheit* ſe fut élevé au deſſus du 92. degré. Mais cette chaleur qui eſt exceſſive, puiſqu'elle égale celle d'une poule qui couve, étoit balancée par des nuits & des matinées fort froides.

& comme les nuits n'y sont guère moins chaudes que les jours, on peut par un milieu supposer que la chaleur constante de ce lieu est de 66. degrés, chaleur qui nous paroitroit insuportable, si elle duroit. Le cas est bien différent à *Petersbourg*. S'il y a des jours où le Thermomètre monte à 98. degrés, il n'attend pas la nuit pour descendre considérablement, & dans le cours d'une année ses variations y sont du moins cinq fois plus grandes qu'à *Ste. Catherine*, ce qui doit rendre la chaleur moienne de cette ville bien inférieure à celle des climats chauds & même à celle des nôtres.

Allons plus loin & remarquons que le Thermomètre ne marque jamais le degré de chaleur qu'éprouve le corps humain. La sensation produite par un air étouffé ne naît pas tant de l'excès du chaud, que du mêlange d'exhalaisons malfaisantes, & du défaut de succession dans l'air qu'on respire. Comme il est presque toujours également échaufé entre les Tropiques, il doit y être chargé de vapeurs, que les vents alisés transportent d'un lieu à l'autre, sans pouvoir les dissiper. A de plus grandes hauteurs, il s'élève moins d'exhalaisons & elles sont promtement dissipées par des vents irréguliers, qui, en renouvellant l'air, empêchent que la même chaleur ne produise la même sensation & les mêmes effets (*a*).

Après ces éclaircissemens il ne sera pas difficile de concevoir pourquoi dans les mêmes climats on n'éprou-

(*a*) La chaleur que nous sentons n'est que celle de la petite Atmosphère, dont notre corps est le centre & le foier. Le vent mêle à chaque instant un air nouveau à celui que nous venons d'échaufer, & nous communique une impression de fraicheur, que le Thermomètre ne sauroit marquer.

n'éprouve pas une égale chaleur, & pour nous en tenir au voïage de Mr. *Anson*, pourquoi au lieu des ardeurs du *Breſil* on jouit au *Pérou* d'un air tempéré. Toute la partie Méridionale de l'Amérique eſt partagée dans ſa longueur par les plus hautes montagnes du Monde. Couvertes de glaces éternelles, elles interceptent les vents d'Orient affectés à la Zone torride, & ne laiſſent paſſer qu'un air ſuffiſamment rafraichi. L'Atmoſphère ſe reſſent de leur influence à une diſtance conſidérable (*a*), & entretient le long de la Côte une température conſtante. Le Soleil ne s'y montre qu'au travers d'une eſpèce de voile, qui n'ôte à ſes raïons qu'un excès de vivacité, & ne prête au Ciel aucune couleur ſombre. Il ne pleut jamais dans ces heureux climats, & de douces vapeurs humectent la terre & rafraichiſſent l'air. Mais tous ces avantages ceſſent, dès qu'on s'avance au delà de l'Iſthme de *Panama*. On y perd les montagnes, qui ſervoient d'écran, & l'on y retrouve le climat brulant du *Breſil*.

Ce qui a donné lieu à cette curieuſe Diſſertation de notre Auteur, ce ſont les Poiſſons volans, qui ne ſe trouvent pas à la même hauteur des deux côtés de l'Amérique. A l'Orient ils s'étendent juſqu'au Tropique, au lieu qu'à l'Occident on ne commence à les voir que vers le huitième degré. On conjecture avec beaucoup de vraiſemblance, que ces Poiſſons ne trouvent qu'à des latitudes différen-

(*a*) Par une raiſon toute pareille, les vents d'Oueſt doivent porter à la Côte Orientale, au delà du Tropique, les particules glacées de cette même chaine des montagnes, & effectivement il y fait beaucoup plus froid qu'à la Côte Occidentale.

férentes le degré de chaleur, qui leur convient. Peut-être auſſi des cauſes inconnues déterminent-elles à des lieux particuliers la demeure de ces Poiſſons, de même que celle de tant d'autres eſpèces, qu'on ne voit qu'en de certains endroits. La recherche des lieux où les mêmes animaux ſe trouvent, l'époque & les moiens de leurs transplantations, & les changemens qu'ils ont éprouvés dans de nouvelles patries, nous fourniroient de grandes lumières ſur leur deſtination, ſur les propriétés & la connexion des diverſes parties du globe, & peut-être ſur le véritable rang des divers Etres.

Tous ceux qui ont abordé à l'Ile de *Juan Fernandès* ont fait mention des Lions marins (*a*), qui s'y trouvent l'été, & paſſent l'hiver dans la mer. Ces animaux ont quelque rapport avec les Veaux marins, mais ils en diffèrent à pluſieurs égards, & ſur-tout par leur taille. Ils ont douze à vingt piés de long, & huit à quinze de circonférence. Leur peau a un pouce d'épaiſſeur, leur graiſſe un pié, & leur ſang peut remplir deux muids. Les mâles ont une crête, qui leur deſcend entre les deux yeux, & qui paſſe de cinq ou ſix pouces leur levre de deſſus. La jalouſie, principe peut-être le plus univerſel des Etres vivans, ſe remarque auſſi dans ceux-ci. Le mâle ne ſe contente pas d'une ſeule épouſe, mais ce n'eſt que par des combats qu'il s'aſſure la poſſeſſion d'un Sérail, qui le ſuit partout. A la réſerve d'occaſions pareilles ces Lions ſont fort endormis, ils ſe trainent péſamment, & on les tue avec

(*a*) On en trouve auſſi au Cap de Bonne Eſpérance, ſitué à peu près à la même latitude que l'Ile de *Juan Fernandès*.

avec facilité, pour profiter de leur graiſſe dont on fait de l'huile, & de leur chair qu'on mange en place de bœuf.

C'eſt ſur les Côtes les plus voiſines de la Ligne, en *Amérique* de même qu'en *Aſie* & en *Afrique*, qu'on trouve les Tortues. Des quatre eſpèces qu'il y en a, les vertes ſont les ſeules, dont la chair ſoit eſtimée. Comme elles ont ſouvent été décrites, je ne m'arrêterai pas à ce qu'on en dit dans cette Rélation. Les Huitres, qui fourniſſent de belles Perles, ſe trouvent en abondance dans tout le Golfe de *Panama* & ſurtout à l'Ile de *Quibo*. Celles que nos Navigateurs y virent ne ſont point bonnes à manger, mais le tréſor qu'elles renferment, engage à les rechercher. Ces Huitres ſont en ſi grande abondance, qu'on les peut prendre avec la main, mais comme il ne ſe trouve que peu de Perles & que de petites dans les Huitres qui ne ſont pas à une grande profondeur, on ſe ſert, pour détacher les plus précieuſes, de Nègres inſtruits à plonger. Cet exercice eſt très pénible, & il en coute pour l'apprendre. On ne regarde comme de parfaits Plongeurs que ceux qui ſe ſont tenus aſſez longtems ſous l'eau, pour que le ſang leur ſorte des oreilles, de la bouche, & du nés. Cet accident n'arrive, dit-on, qu'une fois & n'eſt jamais dangereux, car l'hémoragie s'arrête bientôt d'elle-même. Les Plongeurs ont plus à craindre de certains poiſſons plats, qui s'attachent à eux lorſqu'ils remontent, & qui les étoufferoient entre leurs nageoires, s'ils ne s'en dégageoient en leur fendant le ventre. Nos Navigateurs croient avoir vu un de ces poiſſons, qui s'élevoit à une hauteur conſidérable hors de l'eau. La *Torpille*, qui quoique moins dangereuſe cauſe un

engourdissement violent à ceux qui la touchent, n'a été trouvée qu'à *Chequetan* par nos *Anglois*. Si ce climat est différent de celui des Côtes d'*Italie* & de *France*, où elle a été observée par Mrs. *Lorenzini* & *De Reaumur*; il semble que les effets qu'elle produit sont plus violens en *Amérique* qu'en *Europe*. Notre Auteur parle de l'engourdissement comme s'étendant à tout le corps. Son bras fut vivement ébranlé par un de ces poissons, sur lequel il s'appuia pendant quelque tems avec sa canne, & il croit qu'il l'auroit été encore davantage, si le poisson n'avoit été prêt d'expirer. Enfin cet engourdissement n'est pas aussi passager que les Naturalistes l'ont représenté; du moins, Mr. *Walter* s'en ressentoit-il encore un jour après l'atouchement. Ainsi cette Torpille *Américaine* aproche par ses effets de celle que Mr. *Richer* observa à *Cayenne* (*a*), mais leurs figures diffèrent trop pour les confondre, la première ressemblant à une Raie, & la seconde à un Congre ou à une Anguille.

Des Animaux particuliers à de certains lieux, ou qui paroissent avoir eux mêmes choisi leur place, je passe à ceux que les hommes en ont fait changer. De ce nombre sont les Chèvres, que l'Espagnol *Juan Fernandès* transporta à l'Ile qui porte son nom. Elles y multiplièrent si fort, que cette Ile devint pour les Avanturiers le lieu où ils venoient se pourvoir, & l'on a deux exemples de matelots, qui aiant été laissés seuls sur cette Ile, y vécurent plusieurs années de la chair de ces Animaux (*a*).

(*a*) Voy. *Hamel Hist. Ac. Sc. p.* 160. *ad ann.* 1677. & *Reaumur Act. des Sc.* de 1714.

maux (*a*). Comme le dernier en attrapoit à la course plus qu'il ne lui en faloit, il les marquoit à l'oreille & leur rendoit leur liberté. Ceci devoit être arrivé trente deux ans, avant que nos Voiageurs abordaſſent à cette Ile, & cependant la marque ſe trouva au premier bouc qu'ils tuèrent. Auſſi avoit-il tous les ſignes d'une antiquité majeſtueuſe, & entr'autres une barbe vénérable. Le nombre de ces Animaux eſt au reſte bien diminué, par les Chiens que les *Eſpagnols* ont tranſportés dans cette Ile, pour priver leurs ennemis des proviſions qu'ils y venoient faire. Les Chèvres qui reſtent, ſe ſont retirées dans des lieux inacceſſibles, où elles paiſſent par troupeaux ſéparés, & défient les Chiens, qui n'oſent les y attaquer. Ceux-ci maitres du reſte de l'Ile, après avoir exterminé les Chats, & les Oiſeaux ſinguliers, qui venoient y pondre leurs œufs, ſont réduits à vivre de Veaux marins.

Une tranſplantation pareille a eu lieu dans le Continent. Les Bœufs, les Chevaux & les Chiens qui s'y trouvent ſont deſcendus de quelques-uns de ces Animaux tranſportés à *Buenos Ayres*. Ils ſe ſont étendus peu à peu juſqu'au Détroit de *Magellan*, & devenus ſauvages n'appartiennent plus qu'aux Chaſſeurs. Ceux-ci en tuent tous les ans pluſieurs milliers. Ils montent pour cet effet des Chevaux, qui originaires de l'*Eſpagne* n'ont point dégénéré dans ces climats, & s'armant d'une eſpèce de couperet fixé au bout d'une pique, coupent en courant les tendons des jambes des animaux qu'ils

(*a*) Le premier étoit un Indien; ſon hiſtoire ſe trouve dans les Voïages de *Dampier* Tom. I. Le ſecond qui étoit un Anglois nommé *Selkirk* fut tiré de ſa ſolitude par *Rogers*. Voy. la Relat. de ſon Voïage.

qu'ils pourſuivent. Ils n'achèvent point de les tuer, tant pour ne pas perdre de tems, que parce qu'ils croient que les tourmens de l'agonie, auxquels, malgré l'excommunication de leurs Prêtres, ils abandonnent ces animaux juſqu'au jour ſuivant, font crever les vaiſſeaux limphatiques & facilitent la ſéparation de la graiſſe & de la peau. Ce ſont là d'ordinaire les ſeuls objets de leur chaſſe, car les cadavres ſont abandonnés aux Chiens. Mais lorſque le deſſein des Chaſſeurs eſt de prendre des Bœufs en vie, ils s'y prennent plus adroitement. Ils ont une lanière de cuir fixée par un bout à la ſelle, & garnie à l'autre d'un nœud coulant. L'un d'eux jette cette lanière autour de la corne du Bœuf qu'il ſuit, en lui lâchant cette eſpèce de bride, juſqu'à ce qu'un autre Chaſſeur ait acroché avec ſa lanière la jambe de derrière du Bœuf. Alors les Chevaux des deux Chaſſeurs, en courant de deux côtés opoſés, ſerrent les liens du Bœuf, le renverſent, & s'arrêtant à l'inſtant, permettent à leurs Cavaliers de ſe ſaiſir de la bête, qu'ils tiennent étendue & immobile. On dit que les Chaſſeurs ſe ſervent du même moien pour arrêter des Chevaux & même des Tigres, & leur addreſſe dans ce genre d'exercice paroitroit incroiable, ſi un concours de témoignages n'en ateſtoit la réalité.

On vient de voir l'obligation que le nouveau monde a aux Habitans du vieux, de l'avoir peuplé d'Animaux. Ajoutons qu'on exagère, lorſqu'on dit qu'ils l'ont dépeuplé d'Hommes. Une grande partie de ce vaſte Continent étoit déſerte avant qu'ils y vinſſent. Toute la *Patagonie* manque d'Habitans, car on ne peut guère regarder comme tels un petit nombre de familles diſperſées, qui errent

rent à l'avanture dans ce païs, & que peut-être la ſeule crainte des *Eſpagnols* y retient. Ce n'eſt pas qu'il ſoit inhabitable; les Animaux y multiplient, & la plupart des choſes néceſſaires à la vie, ou y viennent naturellement, ou pourroient y être tranſplantées. A la vérité la partie Orientale depuis la rivière de *La Plata* juſqu'au détroit de *Magellan* eſt entiérement deſtituée d'Arbres: & ceci eſt une ſingularité d'autant plus remarquable (*a*) que de l'autre côté de cette rivière ſe trouvent des Arbres de divers ordres. Mais d'ailleurs l'air y eſt tempéré ſur-tout à la partie Occidentale. L'Equipage du vaiſſeau de tranſport, qui paſſa l'hiver dans un port ſitué au 46. degré y trouva les Arbres chargés de feuilles, & la terre couverte de verdure (*b*), diverſes eſpèces de Légumes, de très bonne Eau & ſur-tout beaucoup de Poiſſon. Cette Côte inconnue aux *Eſpagnols*, qui y placent ſans raiſon des Nations ſtupides & féroces, n'eſt fréquentée que par quelques *Indiens*, qui y viennent en été faire leurs proviſions de poiſſon, & ſe retirent en hiver vers des climats plus voiſins de la Ligne. L'Ile de *Juan Fernandès* plus favoriſée par la Nature, & plus propre à recevoir des Habitans, ne laiſſe pas d'en-être

(*a*) Ceux qui croient que la Mer ſe retire, s'autoriſeront peut-être de ce fait, pour ſoutenir que cette Côte eſt ſortie des eaux de cette manière, & que ſa privation d'Arbres eſt un ſigne de ſa nouveauté.

(*b*) Ce Climat ſe raproche par cette température des Païs Septentrionaux de l'*Europe*, & diffère au contraire conſidérablement de ceux qui ſont à la même latitude en *Amérique*. Si en revanche les frimats du *canada* ſe retrouvoient dans des terres ſituées au Sud-Eſt du Cap de *Bonne Eſpérance*, cette étrange alternative favoriſeroit l'opinion de ceux qui ſoupçonnent, que l'axe de la Terre a changé de ſituation.

tre destituée. Est-ce donc pour nous seuls que l'Univers fut formé? La moitié seule du globe répond-elle à sa destination; ou plûtôt la variété de ses parties & des Etres qui s'y trouvent, n'indique-t-elle pas une variété de vues, dont l'homme est d'autant plus éloigné d'être le juge, qu'il a la vanité de s'en croire le centre?

Mais cet homme quel est-il? Diffère-t-il essentiellement dans les divers climats qu'il habite? Ne reconnoit-on pas dans les divers Individus, malgré le partage inégal de la Nature & les changemens accidentels de leur état, le même mêlange de vertus & de talens, dont les circonstances déterminent le genre & le degré. Qu'on en juge par les traits suivans, qui serviront à faire connoître l'état & le caractère de peuples différens en apparence, & ressemblans en effet.

L'Ile de *Ste. Catherine*, de même que la plûpart des Etats, n'eut autrefois pour Habitans que des fugitifs & des exilés. Quoiqu'ils reconnussent la supériorité du Roi de *Portugal*, leur soumission n'étoit que nominale, & leur Capitaine n'avoit ni pouvoir ni intérêt de les gêner. Trop pauvres pour tenter d'ambitieux voisins, ils pouvoient se passer de leurs secours. Ils ne manquoient d'aucune des provisions nécessaires à la vie, & en donnoient volontiers aux Equipages des vaisseaux étrangers, dont ils refusoient l'argent & recevoient des habits. C'est ce qui leur attiroit les éloges des Voiageurs, qui abordoient à leur Ile. Mais les choses ne sont plus sur le même pié, & comme ce changement est une suite des découvertes qu'on a faites au *Brésil*, il sera intéressant de dire quelque chose de ces découvertes & des effets qu'elles ont eus.

Le

Le *Bresil* ne rapportoit que du Sucre, du Tabac, & quelques autres productions naturelles, lorſqu'au commencement de ce ſiècle un heureux haſard y fit découvrir de l'Or. Quelques ſoldats employés dans une expédition contre les *Indiens* obſervèrent qu'ils ſe ſervoient d'hameçons d'Or à la pêche. On s'informa de leur manière d'acquérir ce métal, & l'on apprit qu'ils le trouvoient mêlé parmi le ſable & le gravier, que les pluies & les torrens détachoient des montagnes & transportoient dans leurs vallons. On imita leur pratique, & plus inſtruit ſur l'importance de la découverte on ne tarda pas à la perfectionner.

On fouilla d'abord la terre près de *Rio Janeiro*; mais peu à peu on trouva d'autres endroits également riches, & l'on aſſure à préſent qu'il y a une veine de ce métal répandue dans tout le païs, mais trop peu conſidérable, pour défraïer ceux qui voudroient la mettre en oeuvre. Les montagnes offrent auſſi des veines d'Or engagées dans des rochers, mais il en couteroit trop pour l'en tirer, & pour vivre dans ces endroits ſauvages. On a un moien plus facile de recueillir ce métal, & la Nature fait preſque tous les frais de l'opération. Parmi le limon des rivières & des torrens, ſe trouve toujours une quantité d'or, qu'il eſt aiſé de retirer par des lotions réitérées. Les Eſclaves emploiés à cet ouvrage doivent fournir à leurs Maitres un quart d'once d'Or par jour; le ſurplus eſt pour eux, & ce ſurplus les a ſouvent mis en état d'acheter des Eſclaves & de vivre dans l'abondance, quoique toujours obligés au même tribut journalier. Le Roi a droit au quint de tout l'Or qu'on retire, ce qui va à 300, 000 L. St. par an.

an. Le Capital entier doit donc être du moins d'un million & demi, & si l'on ajoute à cette somme l'Or qui sort du païs par un commerce clandestin, on peut conjecturer qu'elle monte à près de deux millions.

Dans ce riche gravier se trouvent en de certains endroits de véritables Diamans. Les Habitans se souviennent avec regret d'en avoir jetté plusieurs, faute de les connoître. Il n'y a guère que vingt ans qu'un homme qui avoit vu des diamans bruts, crut les reconnoître dans ces cailloux méprisés. Il se passa du tems avant qu'on eut vérifié & publié ce qui en étoit; & en attendant le Gouverneur eut soin de rassembler un bon nombre de ces pierres, en guise de jettons. Les Jouailliers d'*Europe* prononcèrent enfin que ces cailloux étoient des Diamans, dont quelques uns ne le cédoient en rien à ceux de l'Orient. Cette décision fit redoubler les recherches, & l'on se flatoit de trouver des veines entières de Diamans parmi les roches de cristal, que renferment les montagnes, dont les rivières tirent leurs richesses. Mais le Roi de *Portugal*, à qui l'on représenta, que si ces pierres devenoient communes, elles cesseroient d'être précieuses, accorda un privilège exclusif à une compagnie de Marchands, qui pour une certaine sommes ont seuls le droit de faire chercher des Diamans. Il ne leur est cependant pas permis d'emploïer plus de huit cent Esclaves, & pour empêcher que d'autres ne s'en mêlent, il a fallu dépeupler une ville entière & écarter six mille hommes trop voisins des lieux, où se trouvent les Diamans, pour n'être pas tentés d'en profiter. Ces découvertes ont valu au *Bresil* de nouvelles Loix & de nouveaux

aux Gouverneurs. Une Province autrefois indépendante par ſa ſituation & par ſa pauvreté a été ſoumiſe par les armes, & l'Ile de Ste. *Catherine* a l'honneur d'avoir un Gouverneur diſtingué & une forte garniſon. Comme les principales richeſſes ſe trouvent dans ſon voiſinage, ſon port deviendra le plus conſidérable du *Breſil*. Mais ſes Habitans ne donnent plus leurs proviſions pour peu de choſe, & les *Anglois* ſe plaignent de leurs extorſions & de leur infidélité.

La Fortune, qui favoriſa preſque également les *Portugais* & les *Eſpagnols* dans leurs découvertes de Terres inconnues, les rendit par cela même rivaux & ennemis. Il falut des Arrêts du S. Siège pour les empêcher de tourner les uns contre les autres les armes, qu'ils avoient ſi heureuſement emploïées contre les *Indiens*. Le Pape *Alexandre* VI. récompenſa leur zèle par le partage du Monde. Il fixa à cent lieues à l'Oueſt des *Açores* les limites des deux Couronnes, que depuis on éloigna à 250. lieues des mêmes Iles. Suivant ce réglement, les Terres à l'Occident de cette borne devoient appartenir aux *Eſpagnols*, & les *Portugais* demeurer les maitres de ce qu'ils poſſédoient déja & pourroient acquérir encore du côté de l'Orient. Mais l'infaillibilité du S. Père ne s'étend pas à la Géographie. Il eut prévu ſans cela que les deux Nations, en s'avançant des deux côtés, ne pouvoient manquer de ſe rencontrer. C'eſt ce qui arriva peu de tems après. *Magellan* dégouté du ſervice du *Portugal* ſe conſacra à celui de l'*Eſpagne*, & animé de reſſentiment contre ſes anciens maitres, autant que de zèle pour les nouveaux, il ſe mit en état de parvenir en *Aſie* par la voie de l'Occident. Il dé-

découvrit pour cet effet en 1520. le Détroit qui porte son nom, traversa la Mer pacifique, passa au travers des Iles *Ladrones*, & aborda à une des *Philippines*, où il perdit la vie en combatant contre les *Indiens*. Sa mort fit cesser le projet qu'il avoit formé de s'emparer de quelqu'une des Iles fertiles en Epices, & son Equipage aiant regagné sa Patrie par le Cap de *Bonne Espérance*, fut le premier qui eut fait le tour du Monde.

Cependant la disposition des Iles qu'on venoit de découvrir, les rendoit si propres à procurer aux *Américains* le commerce de la *Chine* & des *Indes*, qu'on ne tarda pas à établir une communication, dont elles devinrent le centre & profitèrent le plus. La ville de *Manile* Capitale de l'Ile de *Luçon* fut choisie pour le lieu de l'échange & du transport des Marchandises. Ce négoce se fit d'abord sur des vaisseaux, qui passoient directement de *Manile* à *Calao*, & de *Calao* à *Manile*. Les vents alisés favorisoient ce dernier trajet, autant qu'ils s'opposoient au premier, & comme on ne s'avisoit pas de sortir de la latitude où ils soufflent, il n'est pas surprenant qu'on fût quelquefois plus d'une année à luter contre leur action. Cette navigation ennuieuse fut abrégée par un Jésuite, & suivant ses avis, les vaisseaux, qui sortent de *Manile*, dirigent d'abord leur cours vers le Nord, pour éviter les vents d'Est de la Zone torride, & pour profiter de ceux d'Oüest, qui soufflent le plus au delà de cette Zone. Ils gagnent ainsi les Côtes de la *Californie*, parviennent à celles du *Mexique*, & terminent leur voiage au port d'*Acapulco*.

Si ce commerce est avantageux à ceux qui le font, il ne l'est pas également pour l'*Espagne*.

Ce

Ce n'eſt plus par elle que les marchandiſes des *Indes* pénètrent au *Pérou* & au *Mexique*. Ces Provinces ſe paſſent des manufacteurs de l'*Europe*, & en deviennent à proportion plus indépendantes. Ces raiſons avoient engagé *Don Joſeph Patinho* en 1725. à arrêter un négoce, qui prive ſa Nation de tréſors, dont l'*Aſie* profite. Mais les Jéſuites à qui ce commerce a été en grande partie accordé, ſavoient trop combien les intérêts de la foi ſont préférables à ceux d'un Etat, pour ne pas renverſer les projets d'un Miniſtre moins zélé qu'eux. Ces ardens Miſſionaires ont formé depuis peu des Etabliſſemens conſidérables à la *Californie*. La Donation d'un riche Dévot les a mis en état d'y fonder une floriſſante Miſſion. Ils ont raſſemblé autour du Cap de *St. Lucar* un grand nombre de Sauvages, & les ont formés à l'Agriculture & aux Arts. On a réuſſi à y cultiver la vigne, & à y faire du vin, qui reſſemble à celui de *Madère* & commence à avoir cours au *Mexique* (*a*). L'Ile entière eſt ſoumiſe à la direction paſtorale & au Gouvernement temporel des *Jéſuites*, & l'on aſſure qu'ils méditent de nouvelles conquêtes dans les païs, qui ſont au Nord du *Mexique*. A leur zèle pour le ſalut des Ames, on peut ſans injuſtice joindre l'intérêt qu'ils prennent au Galion. Auſſi ce vaiſſeau ne manque-t-il pas de relâcher à *St. Lucar*, d'y remettre aux Miſſionnaires les lettres de leurs

(*a*) Je ne veux point omettre ici une réflexion pieuſe de mon Auteur, qui eſt, dit-on, la ſeule de ce genre, qui ſe trouve dans ſon livre. Il dit que la Providence a donné à l'Ile de *Madère* le vin qu'elle fournit, pour rafraichir les Habitans de la Zone torride. J'ignorois que le vin eut cet uſage, ſurtout dans des climats auſſi brulans.

leurs Frères de *Manile*, & de s'y pourvoir de rafraichiſſemens & de vivres. C'eſt le ſeul endroit où il puiſſe aborder depuis ſon départ de *Manile*, dans une navigation de ſix mois. Les précautions exceſſives des Navigateurs, & la faute qu'ils commettent de ne pas s'avancer aſſez vers le Nord, pour s'y aſſurer des vents d'Oueſt, concourent à les retarder. Comme l'Eau, dont leur vaiſſeau trop rempli peut ſe charger, ne ſuffit pas pour un ſi long terme, l'Equipage courroit riſque de mourir de ſoif, ſi les pluies qu'on trouve conſtamment entre le 30. & le 40. degré, ne rempliſſoient de nouveau leurs jarres. Le retour eſt plus commode & plus court. Le vent eſt toujours favorable; l'Equipage eſt plus nombreux, & le vaiſſeau moins chargé. Auſſi ne met-il que deux mois d'*Acapulco* aux *Ladrones*, où, par les proviſions qu'il reçoit & les nouvelles qu'il apprend, il ſe met en état de parvenir, ſans être intercepté, au Cap de *Spiritu Santo* & enſuite à *Manile*.

L'Ile des *Ladrones*, où le Galion relâche, eſt la ſeule dont tous les Habitans n'ayent pas encore été détruits. Autrefois les trois Iles de *Guam*, de *Rota*, & de *Tinian* en contenoient plus de 50,000. Mais une Maladie contagieuſe aiant fait de grands ravages à *Guam*, les Maîtres de cette Ile dépeuplèrent les deux autres, pour fournir celle-ci. Ces nouveaux Habitans ne ſurvécurent que peu à la perte de leur Patrie & de leur liberté. Il ne reſte à préſent à *Guam* que 4000 *Indiens*, qu'il a falu priver d'armes, pour pouvoir les ſoumettre au joug. *Rota* ne contient plus que 300. Hommes, qu'on y a laiſſés pour cultiver du ris. *Tinian* eſt déſerte, mais l'on y voit encore les reſtes d'édifi-

ces

ces construits par les anciens possesseurs. Ils consistent en deux rangs de Colonnes piramidales cimentées de pierre & de sable, éloignées l'une de l'autre de six piés, & élevées à la hauteur de treize. Au dessus de chaque Colonne est un chapiteau en forme de demi globe. Ces deux rangs de Piramides laissent entr'eux un espace de douze piés. Ils servoient de fondemens aux demeures des Habitans; ou suivant le rapport des *Indiens*, à celles de leurs Religieux, car la vie Monastique n'est point inconnue dans les *Indes*.

Ces monumens de la grandeur de peuples, autrefois heureux, ne sont pas plus remarquables que les Barques dont ils se servent. Le nom de *Volantes*, qu'on leur a donné, marque leur extrême agilité, & nos Navigateurs qui en virent quelques unes en mer, ne doutent pas qu'elles ne puissent parcourir vingt milles dans une heure. Leur construction est si singulière, que Mr. *Brett* a eu la curiosité d'en faire la dissection, & l'on en trouve des figures & une description exactes dans le voyage de Mr. *Anson*. La proue est semblable à la poupe; l'un des côtés au contraire est différent de l'autre, celui qui est au vent étant arrondi & l'autre plat. Enfin pour prévenir que ces Barques ne renversent, il y a un petit canot fixé à la Barque, & qui la tient en équilibre, en plongeant plus ou moins dans l'eau. Ces singularités sont un effet, & du génie inventif de ces peuples, & de la situation de leurs Iles. Comme elles se trouvent toutes sous un même Méridien depuis le *Japon* jusqu'à la *Nouvelle Guinée*, & que les vents d'Orient sont à peu près constans entre les Tropiques, les Barques ont été construites de façon à perdre le moins de tems

qu'il eſt poſſible à la manœuvre, à aller & revenir ſans revirer de bord, & à ſe prêter aſſez à un vent de côté pour acquérir une viteſſe égale à la ſienne. C'eſt ce que notre Auteur prouve, & par l'examen des diverſes parties de ces Barques, & par l'exemple des moulins à vent. Mais ce détail doit être renvoié à ceux qui jugent de l'induſtrie des Sauvages par leur nom.

A ſuivre les idées de notre Auteur, on ne ſera plus tenté de leur préférer les *Chinois*. Cette Nation ſi admirée des Jéſuites ſe trouve peinte dans cet ouvrage avec des couleurs bien différentes. Les plus beaux ouvrages de la *Chine* ne ſont que de foibles copies de ceux du *Japon*. Loin d'être inventeurs, les *Chinois* ne ſavent pas même imiter. Leurs ouvriers n'ont pas ſu fabriquer juſqu'ici des montres & des armes à feu, qui euſſent de la juſteſſe. Leur Peinture n'a rien d'eſtimable que la vivacité des couleurs, & dans tout ce qu'ils font, il y a une roideur & une petiteſſe, qui répondent à leur génie & ſervent à le caractériſer. Le vaiſſeau des *Anglois* qui ſe trouva environné de plus de 6000 canots de Pêcheurs, & qui, à leurs yeux, devoit être un objet tout nouveau, ne put leur inſpirer la moindre curioſité; & qu'eſt ce qu'un peuple qui en manque?

La Littérature *Chinoiſe* porte le même caractère d'imperfection. Des Peuples, qui malgré leur antiquité, & l'exemple des Nations voiſines, n'ont pas encore l'uſage des lettres, & dont l'écriture eſt elle-même une étude, peuvent-ils exceller dans aucune autre; & leurs Hiſtoires, dont l'interprétation dépend de traditions incertaines, méritent-elles plus d'eſtime que leurs découvertes?

Mais peut-être les *Chinois* inférieurs aux *Européens*

Européens par les talens, l'emportent-ils par les vertus? Les Miſſionnaires l'affirment, mais l'expérience de nos *Anglois* dément ces idées exagérées de l'équité, de la ſageſſe, & de la puiſſance de cette Nation. Ils n'y ont remarqué qu'un extérieur affecté, & une étude conſtante à bannir de leur phiſionomie les ſignes des paſſions. Mais en ſont-elles moins réelles pour être plus cachées; & la timidité, la diſſimulation, & la mauvaiſe foi des *Chinois* n'auroient-elles pas leurs ſources dans la tranquilité même qu'ils affectent?

Leur Gouvernement n'eſt pas plus louable que leurs Moeurs. Un peuple d'eſclaves; une ſuite de Magiſtrats avides, qui profitent par des amendes des fautes de leurs inférieurs; une adminiſtration auſſi foible que lente; des Tribunaux que la formalité dirige & que la vénalité détermine, méritent-ils des éloges? Cette Nation nombreuſe auroit-elle été ſubjuguée par une poignée de *Tartares*, ſi ſa puiſſance eut répondu à ſa préſomption? Quelle idée ſe faire des forces d'un Etat qu'un vaiſſeau de guerre faiſoit trembler? Auſſi on ne peut rien ajouter à l'idée mépriſable qu'on nous donne de la marine, de la diſcipline, & de la valeur des *Chinois*.

J'ai ſuivi dans le tableau que je viens de tracer les traits de mon Auteur. Je ne dois pas diſſimuler qu'on lui reproche de s'être trop laiſſé aller au reſſentiment pour des injures reçues, & d'avoir caractériſé tout un peuple, ſur les Habitans d'un port de mer. Je ne déciderai pas ſi ce reproche a quelque fondement. Mais, après tout, ſur quoi les *Anglois* pouvoient-ils juger des *Chinois*, ſi non ſur les traitemens qu'ils en recevoient. Un commer-

ce d'une année, non avec de ſimples Garde-côtes, mais avec de riches Marchands, des Mandarins, un Viceroi, ne ſuffiſoit-il pas pour les connoître? Y a-t-il de la juſtice à comparer une ville telle que *Canton* à nos petits ports de mer? Enfin l'uniformité du caractère des *Chinois* ne doit-elle pas faire préſumer qu'il a été poſſible de les peindre ſans en voir qu'une petite partie, & que leur portrait peut être fidèle, quand même il ne ſeroit pas entièrement fini?

ARTICLE V.

PLAN *d'un* ESSAI *ſur la* DELICATESSE, (*a*) *avec un* Echantillon *de* l'Ouvrage, *en* deux Dialogues. Par *Nathanael Lancaſter* LL. D. A Londres chez R. *Dodſley* dans Pall-mall. 1748. 8. de 87. p. ſans une Dédicace, une Préface & le plan de l'Eſſai.

L'Epitre dédicatoire s'adreſſe au Comte de *Cholmondeley*. L'Auteur lui fait indirectement un compliment fort *délicat*. Les Savans, dit-il, ne pouvoient jamais mieux faire que de s'affranchir de cette modeſtie ridicule qui les retenoit dans leur Cabinet, privés de la Société du *Monde poli*. Un Commerce libre avec des perſonnes de diſtinction qui ont les talens cultivés, embellit véritablement l'Eſprit & perfectionne l'*Acquis* de l'Hom-

(*a*) *Delicacy*. Nous n'avons point de mot qui réponde à cette expreſſion, laquelle ſignifie le raffinement, le plus haut degré de perfection des Arts, de la Morale &c. C'eſt, ſi je ne me trompe, ce que Mr. de *Crouzaz* appelle le *Beau*, dont notre Auteur pourroit bien avoir profité, ſans s'en vanter.

l'Homme de Lettres. La liberté avec laquelle ils traitent les différens ſujets, étend ſes connoiſſances, réveille ſon imagination & forme ſon jugement. Il apprend de leurs diſcuſſions ce qui eſt beau dans les productions de l'Art; & de leurs maniéres ce qui eſt poli dans les Mœurs. Car là où les avantages de la naiſſance ſe réuniſſent avec l'élevation du rang & la belle education, là ſe trouvent le ſiége de l'élégance & la parfaite politeſſe.

Quoique la converſation ne ſoit pas ſuſceptible de l'exactitude requiſe dans un Ecrit, il ne laiſſe pas d'y avoir dans ces diſcours relevés, un certain Eſprit ſupérieur, une eloquence naturelle qui, peut-être, contribuë mieux à perfectionner le ſtile, que les froids efforts du Cabinet. Ces phraſes heureuſes d'une converſation animée, cette dignité d'expreſſion particulière aux perſonnes du premier rang, captivent l'attention de celui qui a coutume de les entendre, & ſe fondent en quelque ſorte dans ſa diction. Enfin il part quelquefois de ces nobles entretiens des traits heureux qui deviennent une ſource féconde de penſées & d'imagination, qu'on ne rencontreroit jamais dans le Cabinet. Plein de ce beau feu, ſi l'on eſſayoit de développer les beautés de la Délicateſſe, & qu'on y réuſſit, on n'auroit d'autre mérite que celui de copiſte fidèle, on ne feroit que rendre à ces génies ſublimes leurs propres images.

C'eſt ce que l'Auteur ſe propoſe dans cet Eſſai, par reconnoiſſance pour *Milord*, dont il a reçu ces faveurs ſi utiles aux Gens de Lettres. Paſſons à la Préface.

Malgré la grande variété d'Ouvrages dont les

Savans de cette Nation ont enrichi la République des Lettres, il nous manque encore un Traité sur cette *Qualité*, qui donne le dernier trait de perfection à la culture de l'entendement, & qui répand les plus excellentes délices dans le commerce de la vie. Ce n'est pas qu'on n'en trouve des morceaux dans nos bons Auteurs, qui y ont fait de belles observations; mais ces morceaux épars ne produisent point l'effet qui résulte d'un plan régulier & d'un système suivi. Et même, quand on rassembleroit en un Corps tous ces morceaux détachés, il s'en faudroit beaucoup que ce ne fût un Ouvrage complet. Cette omission vient, dit-on, de ce qu'on s'est imaginé qu'il falloit avoir acquis ce haut dégré de perfection pour entreprendre de le décrire, & que celui qui l'entreprendroit, sembleroit s'arroger ce grand caractère. C'est, selon l'Auteur, une opinion fausse & aujourd'hui si décréditée, qu'il croit pouvoir entreprendre d'expliquer la Nature, & de développer les beautés de la *Délicatesse*, sans être soupçonné de s'arroger la gloire de cette perfection. Celui qui décrit la théorie d'un Art, doit-il en savoir la pratique? Un Poëte qui peint au vif un Siège ou une Bataille, est-il en état de prendre des Villes & de mener une Armée au combat? Pourquoi n'en seroit-il pas de même de la *Délicatesse*? C'est assez, pour celui qui en traite, d'être étroitement lié avec les Personnes en qui elle se trouve; c'est d'elles qu'il doit tirer ses matériaux & l'habileté de les mettre en oeuvre; ce n'est qu'à force de fréquenter la Noblesse qu'il peut acquerir les sentimens & les expressions qu'exige la dignité du sujet.

L'Auteur a été assez heureux pour être lié pendant

dant longtems avec des perſonnes également diſtinguées par leur rang élevé & par le rafinement de leurs Talens. C'eſt là deſſus qu'il fonde ſes eſpérances. Il n'a pas la vanité de croire avoir fait un juſte uſage des occaſions, mais il ne fait pas non plus lâchement la cour aux Lecteurs, en faiſant profeſſion d'avoir une idée fort humble de ſon ouvrage. Il a fait de ſon mieux, & il s'en remet à la déciſion du Public. Quand on jugeroit que la tâche eſt au deſſus de ſes forces, ſon deſſein ne laiſſeroit pas d'avoir ſon utilité, puiſque tel qu'il eſt, un plus habile que lui pourroit le conduire à ſa perfection. Mais quelqu'en ſoit l'iſſuë, il aura du moins la ſatisfaction de n'avoir pas employé ſon tems à des amuſemens frivoles, mais à des recherches très ſérieuſes & d'une conſéquence réelle pour le Genre humain.

Certainement, nous ſommes deſtinés à gouter des plaiſirs plus nobles que ceux qui naiſſent de la ſimple poſſeſſion des choſes néceſſaires à notre exiſtence; nous avons des facultés propres à jouir des plus délicieuſes voluptés; voluptés qui, par conſéquent, doivent être rélatives à la vie humaine, laquelle ſeroit ſans cela fort inſipide. Mais outre les plaiſirs qui naiſſent de cette perfection, elle rafine notre Morale, en cultivant ces belles émotions de l'Ame qui inſpirent de l'horreur pour tout ce qui eſt bas & irrégulier, & en préparant la voye qui conduit à la Vertu & à l'Honneur.

Quiconque entreprend la Cauſe de la *Délicateſſe* s'oblige en même tems à protéger la Vertu, & fait le bonheur de chaque membre de la Société. Car les petits copient conſtamment les mœurs des grands: ſi le bon ordre & la décence règnent

parmi ceux-ci, il en ſera de même chez les autres. L'Eſprit de rafinement ne s'arrête point où il a d'abord pris naiſſance, mais il paſſe *de cœur en cœur*, & quoiqu'il agiſſe avec le plus d'efficace, où il trouve les meilleurs matériaux, il ne laiſſe pas de ſe communiquer en quelque degré à tout le Peuple.

Le deſſein de l'Auteur eſt de mettre ces points dans tout leur jour, & de prouver que l'élégance du goût, & le rafinement des mœurs ſont les objets propres d'une recherche raiſonnable, les plus beaux ornemens de l'humanité, & les caractères qui conduiſent à la Vertu & à la ſaine Morale. Si ſes efforts ne répondent pas à la dignité du ſujet, il eſpère cependant qu'on peut les conſidérer comme un témoignage du reſpect, de la déférence & de l'honneur qu'il croit devoir à ces caractères élevés, ſous l'influence deſquels nous voyons les Arts & le génie encouragés, le ſavoir-vivre connu, & l'Angleterre aſpirer à la réputation de l'elégance d'Athenes & de l'urbanité de Rome.

Voici le plan de tout l'Ouvrage que promet l'Auteur. Le deſſein général de cette entrepriſe eſt d'expliquer la Nature, de tracer les caractères, & de recommander la culture de cette qualité, que nous exprimons dans notre langue par le mot *Délicateſſe*.

L'Ouvrage eſt exécuté en forme de *Dialogue*, & commence par les caractères de deux Amis qui jouiſſent conſtamment de ces plaiſirs qui naiſſent de l'harmonie d'une douce Amitié, quoique leur tour d'eſprit ſoit extrêmement différent à de certains égards. L'un eſt grand Admirateur de l'élégance dans les Arts & dans les Mœurs, & ſoutient

tient perpétuellement la néceſſité d'un goût cultivé & rafiné. L'autre penſe que le bon ſens & la vertu ſont des qualités ſuffiſantes, & qui n'ont beſoin d'aucuns ornemens recherchés.

La Converſation commence par une diſpute ſur l'origine des Sociétés, que l'Auteur a cru aſſez propre à ſervir d'introduction à un Ouvrage de cette nature, puiſque tous les embelliſſemens de la vie dérivent inconteſtablement de nos aſſociations. On explique dans le ſecond Dialogue ce qu'on entend par le mot *Délicateſſe*, ſelon le ſens naturel qu'il ſemble avoir dans nos meilleurs Auteurs; & l'on y examine diſtinctement la nature de cette qualité, les marques qui la déterminent, les objections faites contre un goût & une paſſion rafinée, & les plaiſirs qui en réſultent.

Le *Suivant* traite de la naiſſance des Arts & des Mœurs relevées, recherche la ſource d'où ils tirent probablement leur origine, &, quoique les Arts puiſſent d'abord avoir pris naiſſance dans un *Etat libre*, ſi l'Etat *Monarchique* n'eſt pas plus propre à être la pépiniére de celles-ci? Cette recherche eſt ſuivie d'une comparaiſon entre les *Anciens* & les *Modernes*, touchant la *Délicateſſe* d'une *bonne education*. Le *Quatrième* examine ce que c'eſt qui conſtitue la *Délicateſſe* d'un Ecrivain, & entre dans la diſcuſſion des caractères de pluſieurs Auteurs Grecs & Romains, autant qu'il eſt néceſſaire pour cet *Eſſai*; & à cet égard, on reconnoît que *Virgile* a de beaucoup ſurpaſſé *Homére*. Cela donne lieu à quelques obſervations ſur la cour d'*Auguſte*, & ſur les progrès que firent l'elégance & la politeſſe ſous l'influence de ce Prince accompli. Le *Cinquième* eſt une Diſſer-

tation ſur l'origine & les progrès de rafinement dans la Langue, les compoſitions & les mœurs de la Nation Angloiſe.

Le *Sixième* conſidère ces qualités qu'exige la *Délicateſſe* dans un *Orateur*, & à quel degré elle ſemble être parvenuë dans ce Pays ; ſi les fleurs de Rhétorique & l'élocution des Anciens ſont préférables au ſimple Bon-ſens & au raiſonnement, au delà de quoi on dit que l'*Eloquence Angloiſe* n'aſpire guères. Cette converſation eſt terminée par quelques réflexions ſur le *pouvoir* du beau Langage, que l'on compare à celui de la Muſique, & que l'on prouve lui reſſembler à quelques égards dans les effets qu'il produit. Le *Septième* traite de ce qu'on appelle *Grace* dans l'Art de la *Peinture*, & indique les Maîtres qui ſe ſont le plus diſtingués par cette qualité.

Les quatre Dialogues ſuivans offrent le caractère d'un Cavalier accompli, & expoſent ſa conduite dans les différentes ſcènes de la vie, montrant en même tems que le vrai & ſublime rafinement conſiſte dans la pureté des mœurs, & que la *Vertu* eſt le plus illuſtre ornement de la Nature humaine. Pour contraſter cette peinture de l'élégance & de la pureté des mœurs, on fait le portrait d'une conduite impure & ſauvage, afin que par la comparaiſon de ces deux caractères oppoſés, on ſoit d'autant plus frappé de la beauté de l'un, & de la difformité de l'autre.

Le Dialogue ſuivant inſiſte ſur les charmes particuliers de l'*Elégance femelle*, & montre avec quel éclat ſupérieur la *Délicateſſe* ſe montre dans le *Beau ſexe*, qui eſt animé d'une flamme plus pure, doué d'une ſenſibilité plus vive & d'un goût

plus

plus relevé pour tout ce qui eſt ornement & grace. On exhorte, dans la dernière Converſation, à cultiver de plus en plus cet accompliſſement, & l'on examine ſi les progrès que nous y avons faits, égalent ceux d'une Nation voiſine; & ſi cela n'eſt pas, quelles ſont les cauſes de cette différence?

L'Eſſai finit par une diſſertation ſur ces Divinités que les Anciens diſoient être la ſource de tout ce qui eſt aimable & agréable, diſtribuer la juſteſſe de goût, l'amour du Beau & ces mœurs heureuſes, qui ornent & animent le *Mérite*, & qui font valoir le *Savoir* & le *Bon-ſens*: de-là vient qu'ils avoient coutume de repréſenter les *Graces* à la ſuitte du *Dieu* de la *Sageſſe*.

I. Dialogue. *Philocles* eſt du petit nombre de ceux qui peuvent être gays & occupés ſans avoir recours aux affaires, ou aux amuſemens du Monde. Il a l'imagination vive, tempérée par un entendement excellent, & il a cultivé l'un & l'autre par un judicieux mêlange de lecture & de converſation. Quoique ſon inclination lui ait fait prendre le parti de la retraite, ſes talens le rendent capable de figurer dans les ſcènes actives de la vie. Il faut pourtant avouer en même tems qu'il a dans ſon tour de génie une certaine *Délicateſſe* naturelle, qui l'auroit rendu moins propre aux affaires, que d'autres d'une capacité inférieure, & qui n'ont pas ce même rafinement de caractère. Il eſt parvenu à l'âge où l'Eſprit eſt dans toute ſa force, & ayant été répandu dans le monde aſſez long-tems pour bien connoître le Genre humain, il a reſſerré le nombre de ſes amis & de ſes connoiſſances, & n'en veut que peu de chaque ſorte. L'endroit qu'il a choiſi pour ſa retraite, n'eſt pas éloigné de la

Ville

Ville, & ne manque cependant d'aucun des agrémens de la campagne. Il eſt admirateur déclaré de ce qu'il appelle *Simplicité rafinée*, & il montre cette chaſteté de goût, non ſeulement dans ſes jugemens des beaux Arts, mais encore dans ſa maiſon, ſes meubles, ſon equipage, & en un mot dans toute dans ſa conduite.

A peu de diſtance de ſa maiſon eſt un Bois qui a tant de beautés naturelles, qu'avec peu de dépenſe, & en faiſant judicieuſement valoir les avantages du lieu, il en a fait la ſcène la plus délicieuſe qu'on puiſſe imaginer. Il a élevé dans le centre un petit Temple, dont les matériaux communs & de peu de valeur, ſont choiſis avec tant de jugement & raſſemblés avec tant d'Art, qu'à peine les plus riches ornemens pourroient-ils rien produire d'auſſi agréable à la vuë. Il eſt couvert de chaume & pavé de cailloux, & les colonnes ne ſont rien que de vieux troncs de chênes qui croiſſent ſur le lieu. Mais le plan en eſt ſi heureuſement déſſiné & ſi proprement éxécuté, & il règne tant d'harmonie entre le tout & les parties qui le compoſent, que c'eſt un des plus beaux edifices qu'on puiſſe voir.

C'eſt là où *Philocles* ſe retire, quand il veut jouir de lui-même, ou de ſon Ami, ſans être interrompu, & c'eſt là où *Sophronius* le trouva occupé de ſes méditations du ſoir. *Sophronius* & *Philocles* ont vécu longtems dans une ſi étroite familiarité, qu'ils ſe communiquent mutuellement & ſans réſerve tous leurs ſentimens. *Sophronius* a l'imagination moins vive que juſte; il a un grand ſens qu'il a cultivé moins par l'etude que par ſes propres réfléxions; car il a beaucoup plus penſé qu'il n'a lu. Ce n'eſt pas que les principaux Auteurs

teurs tant anciens que modernes lui ſoient inconnus, mais il tient pour maxime, que *les Livres ont plus fait de fous que la Nature n'eut jamais deſſein d'en faire.* La Vérité eſt l'unique but de ſes recherches, & il croit que de ſemer des fleurs ſur ſes ſentiers, c'eſt plûtôt retarder qu'avancer nos progrès vers elle. L'Eſprit s'amuſe en chemin avec ces petites beautés artificielles, au lieu qu'il devroit s'avancer vers la fin de ſa carrière. Bref, comme il eſt naturellement flegmatique, il ſe déclare contre toute ſorte d'entouſiaſme, perſuadé que la Vertu n'a point de plus dangereux ennemi. Il raille ſouvent *Philocles* ſur cet article, qu'il traite de franc viſionnaire en pluſieurs occaſions, ſurtout lorſqu'il s'agit des beaux Arts.

Après les complimens ordinaires ces deux Amis entrent en converſation d'une manière enjouée. *Sophronius* cherche à s'excuſer d'avoir interrompu *Philocles* dans ſes méditations. Celui-ci répond qu'il ne connoît point de plaiſirs comparables à ceux de l'Amitié, & que, quoiqu'admirateur des beautés de la Nature, il ne la trouve nulle part auſſi charmante que dans ſes opérations morales & dans cette harmonie qu'elle produit par l'union & la concorde. *Sophronius* repart qu'il ne croit point l'Amitié fille de la Nature, & qu'elle doit plus vraiſemblablement ſon origine à la néceſſité & à nos beſoins, qu'à aucune diſpoſition née avec nous. Ce commerce rafiné n'auroit point eu lieu dans l'état de Nature, où chaque Individu auroit eu ſon intérêt diſtinct & oppoſé. Pour cette raiſon entre autres, dit *Philocles*, il n'eſt pas probable qu'un tel état eût jamais exiſté. Il y a dans notre conſtitution un penchant ſi fort, une

une disposition si irrésistible à nous unir en Société, qu'il faut ou supposer l'Homme originairement formé avec des inclinations toutes différentes de celles qu'il a aujourd'hui, ou abandonner l'idée de cet etat barbare, comme une supposition absurde & sans fondement. *Sophronius* réplique qu'on peut se tromper en prenant pour inclinations naturelles de simples habitudes formées par un long usage. Les Sociétés sont établies depuis très longtems, nous en concluons que les Hommes s'associent par inclination, pendant que ce n'est que par habitude : témoin ce que *Ciceron*, *Horace* & *Lucrece* (*a*), ont dit des premiers âges du Monde.

Il est vrai, dit *Philocles*, que ç'a été le sentiment des Epicuriens, mais cela ne décide pas de l'Antiquité ; d'autant moins qu'on lit le contraire dans d'autres Auteurs qui comptent l'âge d'Or pour le commencement du Monde, & je ne vois pas *pourquoi* les Hommes n'eussent pas pu vivre ensemble dans cet heureux etat, avant que l'ambition & l'avarice se fussent introduites parmi eux. Pourquoi ? répond *Sophronius* : parce qu'il est impossible qu'un certain nombre d'Hommes puissent vivre ensemble en paix sans le frein du Gouvernement. Si nous étions nés avec ces dispositions qu'on attribue à nos premiers Parens, peut-être verroit-on régner dans le monde cette douce paix qui n'a jamais eu lieu que dans les chansons ; mais nous avons tant de passions déréglées que le bon ordre, la

(*a*) *Cic. de Juvent.* l. 1. *Hor. sat.* l. 1.
— Nemora atque cavas montes silvasque colebant,
Et frutices intercondebant squallida membra. *Lucr.*

la Paix & la Juſtice ne peuvent règner parmi nous ſans une force ſupérieure. Le témoignage des Poëtes eſt peu important, & ſi les noms ſont de quelque poids, je pourrois oppoſer *Iſocrates*, *Diodore* (*a*) & nombre d'autres, qui ont repréſenté l'enfance du Monde auſſi barbare, que *Hobbes* & quelques Modernes la ſuppoſent.

Philocles avouë qu'on ne peut preſque rien conclure du témoignage des Anciens, leſquels ont dit le pour & le contre ſelon leurs vuës différentes. Mais les Savans, comme *Grotius* & *Puffendorf*, poſent pour principe que les Hommes ont un penchant naturel à s'unir en Société : ce principe une fois admis, *Hobbes* eſt renverſé, & il demeure conſtant que l'état de Nature eſt le règne de Dieu. Mais, réplique *Sophronius*, ſi les Hommes avoient été formés avec une affection mutuelle qui les eut engagés à s'unir en ſociété, ce principe auroit prévenu les diſputes & les guerres ſanglantes. Suppoſé donc qu'ils ayent été formés avec cette douce inclination, il faut qu'ils s'en ſoient prodigieuſement écartés, ſi l'on en croit l'Hiſtoire.

Malgré toutes les deſcriptions, dit *Philocles*, que les Hiſtoriens font des déſordres du genre humain, on ne laiſſe pas de remarquer chez les Peuples les plus ſauvages quelques traces de Société, quelque eſpèce de Loix pour réprimer la violence & punir le crime. „ Mais, dites-moi, *Sophronius*, le „ Bien-être n'eſt-il pas agréable ? Sans doute. „ Peut-on y parvenir ſans la Société ? Non certainement. La Société nous eſt donc naturelle ?

„ Et

(*a*) Iſoc. Orat. 3. ad Mœclin. Diod. Sic. l. 1.

„ Et ſi cela eſt, n'y-a-t-il rien au dedans de nous, „ aucun principe impulſif qui nous excite & nous „ porte à nous aſſocier? Que penſez-vous de la „ pitié & de la compaſſion; du dégoût général „ pour la ſolitude & de l'amour pour la compag- „ nie? Car on en trouve du moins quelques traces „ dans les Hommes de tous les tems & de tous les „ Pays. Que penſez-vous de la faculté de parler? „ Pourquoi nous eſt-elle donnée, ſi non pour en „ faire uſage? Et comment s'en ſervira-t-on ſans „ la Société? Il eſt évident tout de même, que la „ Nature a mis en nous un principe de Juſtice: „ Mais à quelle fin, ſi ce n'eſt pas pour l'uſage de „ la Société? Il eſt donc clair, ſous quelque point „ de vuë qu'on enviſage la choſe, que nous ſom- „ mes formés avec un amour pour notre eſpèce, „ & par conſéquent avec des paſſions ſociables".

Sophronius obſerve que les Hommes n'ont que trop de panchant à exalter leur eſpèce, & fait quelques nouvelles objections. Si les Hommes s'aimoient naturellement, ils ſeroient juſtes & bons les uns envers les autres: on ſe plaît à faire du bien à ce qu'on aime. *Philocles* avouë que cette paſſion n'eſt pas aſſez forte pour ſurmonter toutes les autres; au contraire: les Hommes ſont ſujets à ſe tromper; de-là naît le mal moral. Quand même l'affection mutuelle, repart *Sophronius*, n'eut été dans les Hommes qu'une paſſion déterminante, ils n'auroient eu rien à craindre les uns des autres; mais les Légiſlateurs ont trouvé que leur état réel étoit tout autre. „ S'ils ont vû que la Nature avoit clairement dicté la Loi de l'equité, cepen- „ dant l'expérience leur a appris que l'adminiſ- „ tration de cette Loi étoit ſi inſuffiſamment & ſi

irré-

„ irrégulièrement exécutée qu'elle enflammoit „ plûtôt qu'elle ne guérissoit les maux de l'Etat „ non discipliné, tant qu'il n'y avoit point d'Ar„ bitre pour en règler & appuyer les opérations". Voila les raisons qui me portent à croire que les dangers & les nécessités donnèrent naissance aux Plans de Gouvernement. Quand la Société fut établie sur une baze convenable & d'équitables Loix, la Communauté en éprouva les heureux effets. Mais comme les particuliers ressentoient encore des besoins à quoi les Sociétés générales ne peuvent survenir, ils en formèrent de particulières; je croi que c'est là la vraye source de l'Amitié, & il ne me semble pas que cette aimable passion en reçoive aucun préjudice. Car n'est-ce pas la foiblesse de notre constitution qui donne lieu à la compassion qui fait tant d'honneur à la Nature humaine? Si nous avions plus de force d'esprit, nous serions certainement moins compatissans.

Philocles nie que la pitié vienne de foiblesse au même sens que son Ami en derive la *Sociabilité*. Les Hommes, dites-vous, se sont unis en Société, parce qu'ils se trouvoient trop foibles pour vivre séparés les uns des autres, mais c'est le sujet affligé qui nous porte à la compassion, & cela par notre sensibilité. Or on peut avoir ce doux sentiment d'humanité & donner même des larmes à un objet triste, sans avoir l'esprit foible. Les Cœurs les plus magnanimes en sont susceptibles (*a*), & la compassion est une vertu de Dieu même. Cependant, réplique *Sophronius*, *Seneque* (*b*) dit que la pitié ou la mi-

(*a*) Voy. Homere parlant d'Achille, Iliad. 24. Juv. Sat. 15.

(*b*) de Clementia, L. 2.

miſéricorde étoit l'effet d'un petit Génie, & il prétend qu'un homme ſage peut voir un miſérable ſans en être touché. *Cicéron* (*a*) penſe de même & définit la miſéricorde, *une maladie de l'Eſprit cauſée par le malheur d'autrui*. J'en ſuis convaincu par ſentiment. Que des Hommes d'une conſtitution plus rafinée ſe flattent dans ces occaſions de reſſentir intérieurement leur généreuſe excellence, pour moi j'avoue franchement que je ne puis attribuer qu'à la foibleſſe de mon Eſprit ces effets ſubits qu'un objet digne de compaſſion produit dans mon cœur; & bien loin de croire que la Sageſſe du Créateur en ſouffre quelque atteinte, c'eſt un bien qu'il nous ait faits avec cette foibleſſe, laquelle nous porte plus promptement que la Raiſon, à voler au ſecours de l'affligé.

Philocles ne convient point que les Paſſions n'euſſent aucun frein avant l'établiſſement des conventions civiles. Si l'Amour propre plaide d'un côté; la Bienveillance, paſſion qui ne nous eſt pas moins naturelle, plaide auſſi fortement de l'autre. Et l'on ne peut pas plus ſupprimer celle-ci que la première, ſans faire violence à la Nature. Vous convenez vous-même, ſans vous en appercevoir, dit-il à ſon Ami, tant la Vérité a de force, que la bienveillance eſt enracinée dans le cœur de l'Homme, ce qui doit le conduire néceſſairement à s'aſſocier avec ſes ſemblables. Vous êtes convenu que la pitié eſt une paſſion naturelle. C'eſt en effet cette généreuſe ſympathie qui a attaché les Hommes les uns aux autres, & qui les a liés dans un intérêt commun. D'où il paroît que

ſi

(*a*) Tuſc. Diſp. l. 4.

si la Nature ne dicta pas directement aux Hommes l'avantage des Associations, elle leur donna cependant des facultés préparatoires propres à les conduire par degrés à former des Nations. Elle nous a traités à cet égard comme un Peintre fait ses Disciples, auxquels il donne quelque ébauche grossière qu'ils doivent colorer & finir.

La Pitié est donc une preuve démonstrative que les Hommes aiment naturellement leur espèce, quoique cet amour puisse être étouffé par une inclination opposée, comme il n'arrive que trop souvent. Ainsi il est évident à tous égards, que les Hommes ont été attirés en société par affection pour l'espèce. Pouvez-vous donc, ô *Sophronius*, contester sérieusement la réalité des passions affables & généreuses? Seroit-il possible que vous ne découvrissiez pas dans notre nature une attraction morale, qui unit les Hommes les uns aux autres, indépendamment de toute vuë d'intérêt ou de convenance?

II. Dialogue. C'est ici où l'Auteur se propose d'expliquer ce que c'est que cette *Délicatesse*, dans laquelle il prétend que consiste ce qui charme dans les Arts. Supposant d'abord ses deux Interlocuteurs fort matinals, il en prend occasion de les faire débuter par quelques réflexions sur les paresseux qui passent au lit la meilleure partie du jour, & sur les vicieux qui ne s'éveillent que pour suivre leurs vuës ambitieuses, ou débiter leurs impertinences, & qui ne se lèvent que pour mettre le désordre & la corruption dans le Monde. Il seroit à souhaiter qu'un certain Philosophe qui se vante d'assoupir les Insectes pendant plusieurs années, voulût faire en sorte de perfec-

tionner cet art au point de pouvoir l'exercer sur les Hommes. *Sophronius* dit que, s'il avoit ce secret, il l'appliqueroit moins aux ambitieux qu'aux faux Savans. Le mal que font les prémiers finit avec eux, mais les corrupteurs de la Vérité font du mal plusieurs siècles après leur mort; & par là il entend sur-tout les Critiques, la race du monde la plus pernicieuse à la paix & à l'intérêt de la République des Lettres.

Philocles arrête là son Ami & répond que si quelques esprits faux & brouillons ont rendu le nom de Critique mépriſable, l'Art n'en est pas moins digne d'estime. Pour être bon Critique il faut avoir quelque chose de plus que ce qu'enseignent *Aristote* & *Longin*; c'est-à-dire une perception vive & sûre de la *Délicatesse* dans les Arts & dans les mœurs, que les règles ne donneront jamais à ceux à qui la Nature l'a refusée. *Sophronius* prétend que ces Juges si raffinés sont de purs enthousiastes, & que cette *Délicatesse*, soit faculté de l'Ame, soit effet de l'Art, n'est rien que les transports d'une imagination échauffée, sans aucun principe de raison. La plupart, manquant de termes pour exprimer leurs idées, disent que la *Délicatesse* est *un certain je ne sçai quoi*, ou l'expliquent d'une manière si vague qu'on n'y comprend rien.

Quoique cette expression ait pû se prendre jusques-ici parmi nous, dit *Philocles*, dans une signification vague, elle semble avoir à présent un sens fixe dans nos meilleurs Auteurs; ils s'en servent toujours pour marquer une qualité supérieure, une excellence de perfection dans la composition ou dans les mœurs. „ *La Délicatesse* est le

„ bon

„ bon Sens, mais le bon Sens rafiné qui produit „ un attachement inviolable à la décence & à la „ pureté auſſi bien qu'à l'élégance des moeurs, „ avec un diſcernement juſte & une vive percep„ tion de tout ce qui eſt pur, régulier & poli; „ & en même tems une averſion pour tout ce qui „ eſt groſſier, incivil ou impur, & pour toute „ ſorte d'ornemens forcés, efféminés & recher„ chés. C'eſt en un mot la Grace & la Beauté a„ joutées à ce qui eſt juſte & bon ". La *Délicateſſe* eſt, à quelques égards, ce qu'étoit l'Urbanité chez les Romains, qui entendoient par là la politeſſe du langage, la juſteſſe de la prononciation, & tout ce qui orne l'humanité & les moeurs; mais il ne paroit pas qu'ils l'ayent jamais appliquée aux beaux Arts. Ainſi elle ne diffère de la *Délicateſſe* que comme la partie diffère du tout.

Suppoſé, réplique *Sophronius*, que la *Délicateſſe* renferme exactement toutes les idées que vous avez raſſemblées dans votre deſcription, dites-moi comment on peut juger ſi elle réſide dans tel ou tel ſujet? Quand on raiſonne, on examine les objets tels qu'ils ſont réellement, & nous trouvons toujours dans la nature des choſes une règle pour nous diriger. Mais eſt-ce la même choſe à l'égard de ce que les connoiſſeurs appellent *aimable, excellent*? La beauté & l'agrément ne ſont rien qu'un rapport de convenance entre l'objet & la perception. Nous approuvons, ou nous déſapprouvons ſelon notre tour d'eſprit.

Quelque difficile qu'il ſoit, répond *Philocles*, de fixer préciſement ce *Criterium* que vous demandez, il ne laiſſe pas d'exiſter. Il y a bien des cas où l'eſprit a des règles ſûres pour juger,

ſans néanmoins pouvoir dire en quoi ces règles conſiſtent. Un bon Juge en fait de Peinture, qui la connoit par une longue habitude, diſtinguera la copie de l'Original, mais il aura bien de la peine à expliquer d'une manière ſatisfaiſante le *Criterium* qui le détermine dans ſes divers jugemens. Mais la règle, par laquelle on doit ſe conduire dans l'affaire de la *Délicateſſe*, n'eſt point une idée chimérique ou douteuſe, elle a un fondement réel & ſûr. La Nature nous a donné un Sens intérieur par lequel nous avons une juſte perception des rélations, que les Objets qu'on nous préſente, ont avec nos facultés intellectuelles. Nous ſommes faits de telle manière que de certaines actions, idées ou formes nous font plaiſir, auſſi néceſſairement que d'autres nous cauſent du dégoût & de l'averſion. Jettons-nous les yeux ſur un beau portrait? L'eſprit a auſſi-tôt recours à la Nature, & trouvant un certain accord entre ſes idées de la beauté & cette Peinture, il y reconnoit d'abord les graces de la reſſemblance. *Sophronius* oppoſe à cela que les Hommes ont des idées ſi différentes des choſes, que ce qui plaît à l'un peut déplaire à l'autre. Son ami lui répond qu'on pourroit faire la même objection contre l'évidence mathématique même; elle n'en eſt pas moins démonſtrative quoique de certains eſprits foibles ou embrouillés n'en ſentent pas la force. De même on ne doit pas conclure qu'il n'y a ni beauté, ni *Criterium* pour la déterminer, de ce qu'il y a des eſprits qui ne ſentent point l'une & ne comprennent point l'autre. Survient-il une diſpute? Nous en appellons à la Nature & au ſentiment commun du Genre humain, & nous ne balançons point à decider que ce qui

qui paroit beau à l'un, paroîtra généralement tel à tout autre, pourvû que ſes facultés ſoient ſaines & qu'il ſoit attentif & exempt de préjugé.

Qui nia jamais la beauté de la *Venus* de *Medicis*? Ou, qui ne trouve pas dans les inimitables Ouvrages de *Raphael* & de *Guido* une *Délicateſſe* frappante? D'où peut venir ce conſentement univerſel, ſi non de quelque choſe de certain & d'uniforme dans la Nature? Cela eſt vrai, non ſeulement à l'égard des Arts, mais encore cela s'applique à toute ſorte d'objets. „ Voyez là-bas, continua't il, en indiquant une Vuë de la *Tamiſe*, „ quelle belle perſpective s'offre à votre vuë! remarquez le tranquille cours de cette aimable Riviére! voyez comme elle roulle ſes abondantes eaux par de charmans détours dirigeant ſon „ cours majeſteux au travers de ces prairies verdoyantes & diſtribuant partout où elle paſſe les „ richeſſes & les plaiſirs! conſiderez quel nombre de maiſons ornent les bords qui en ſont ornés à leur tour! perſonne ne contempla jamais „ cette ſcène délicieuſe, ſans en être charmé & „ ſans reconnoître que les *délicates* Idées qu'elle fait naître dans l'eſprit, correſpondent „ parfaitement à celles de la beauté & de la grace". La Nature eſt donc la règle & le Juge de la *Délicateſſe*; c'eſt à ſon Tribunal que les défenſeurs de la beauté en appellent; c'eſt à ſa ſentence définitive qu'ils ſe ſoumettent. Le reſpect qu'on a pour les maîtres en fait de goût, n'eſt fondé que ſur la juſteſſe de leurs obſervations & de leurs raiſonnemens, & on ne les a jamais regardés comme des guides infaillibles qu'autant qu'ils empêchent l'eſprit de s'écarter du naturel.

L'Auteur montre enfin qu'il y a une *Délicateſſe* dans les mœurs. Il faut convenir qu'il y a de certaines formes & cérémonies abſolument indifférentes en elles-mêmes, & qui tirent tout leur mérite du Beau-monde. Mais il y a auſſi des formes & des obſervances extérieures dans la conduite, où l'on découvre clairement de la politeſſe ou de la groſſièreté, ſelon leur conformité ou leur oppoſition à la nature des choſes, au ſens commun, & à un ſentiment inné de décence. Autrement, ſur quel principe donnerions-nous la préférence à une Nation ſur l'autre, en fait de politeſſe? Quoiqu'il en ſoit, les points les plus eſſentiels de *Délicateſſe* dans les mœurs, ſont clairement déterminés par notre ſentiment intérieur, & ſont, parconſéquent, les mêmes en tout tems & en tous lieux. Qui ne ſent, par exemple, l'indiginité du caractère de celui qui n'oblige qu'à force d'être importuné, & qui le fait d'un air chagrin & forcé; & le mérite de celui qui oblige non ſeulement avec grace, mais encore avec tant d'adreſſe qu'il ſemble que c'eſt lui-même qui reçoit le bienfait?

Au reſte, l'Auteur convient que pour avoir ce degré de bon goût, il faut être né avec de la force d'eſprit & du bon-ſens. Enfin il agite la queſtion, ſçavoir ſi un Homme n'eſt pas plus heureux dans le Monde avec un génie uni qui s'accommode de tout, qu'avec ce goût ſi rafiné qui fait qu'on ne trouve preſque rien qui faſſe plaiſir? Il donne la préférence au Génie cultivé & *délicat*, & il prétend que la *Délicateſſe* & la vertu conduiſent mutuellement l'une à l'autre. Voici encore une objection. Ne voit-on pas nombre de perſonnes diſtinguées par leur goût excellent dans les Arts & dans

dans les mœurs, qui ſont en même tems inſenſibles à la Beauté morale, & qui n'ont en elles-mêmes aucune ſenſation de cette harmonie intérieure? Mais je laiſſe là mon Auteur qui, ſi l'on en doit croire le bruit commun, me paroit vouloir parler de lui-même. Au reſte ſon Stile eſt précieux, plein de mots nouveaux ou peu communs, & de tours fort recherchés. Comme il eſt Miniſtre, s'il prêche dans ce goût-là, je doute fort qu'il ſoit entendu, à moins que ce ne ſoit de gens d'un génie auſſi *délicat* que le ſien.

ARTICLE VI.

ESSAI *ſur la* MARINE *des* ANCIENS, *& particuliérement ſur leurs Vaiſſeaux de Guerre*, par Mr. DESLANDES. Un Volume *in* 8, de 297. pages, ſans l'*Avertiſſement* & une *Lettre* à Mr. le Comte de M. C. D. A. N. qui en contiennent 31, Avec Figures. *Paris*, chez *David* & *Ganeau*. 1748. (*a*)

IL ne faut pas demander ſi un Phyſicien, tel que Mr. *Deslandes*, rend au Public des ſervices plus réels, & infiniment plus importans, que ne lui en rend un Théologien ſpéculatif, ou un Métaphyſicien uniquement occupé à rechercher la nature de ſon Ame, celle des Bêtes, & à nous en donner même juſqu'à la plus fine anatomie, quoiqu'il ſoit bien convaincu qu'il ne connoît ni l'une ni l'autre. Tou-

(*a*) Ce Titre n'annonce pas tout ce que l'Ouvrage contient, puiſque l'Auteur a joint à ſon *Eſſai ſur la Marine*, diverſes autres Pièces très curieuſes, qui renferment une ſuite d'obſervations, les unes tirées de la Phyſique, les autres empruntées de l'Hiſtoire ancienne.

Toute Théologie qui ne ſe borne pas à enſeigner l'amour de Dieu & du Prochain, la pratique de la Vertu, n'eſt le plus ſouvent qu'une Science vaine, pleine d'obſcurités, preſque toujours nuiſible au bien & au repos de la Société.

Pendant pluſieurs ſiècles les Philoſophes ne ſe ſont occupés que de queſtions frivoles ou inutiles, toutes *interminables*, ſur l'Etre en général, ſur les eſprits, ſur l'éternité, ſur l'eſpace & ſur l'infini. Qu'y ont-ils gagné? En ſait-on aujourd'hui davantage? Ont-ils rendu notre condition meilleure? Et les Théologiens, quel bien ont-ils fait au monde par leurs altercations ſur des rites & des modes, ſur des cérémonies & la différence des Cultes? Ils ont ſéparé ce que l'Auteur de la Nature avoit uni. Ils ont introduit le ſchiſme, & d'une ſeule Religion, ils en ont fait mille.

Les vrais Philoſophes, les ſeuls qui ſoient utiles à la Société, ce ſont ceux qui cultivent les Arts & les Sciences, d'où dépend notre bien-être, & qui ſont le ſoutien de notre vie. Un *'s Graveſande*, qui emploie toute la force & la ſagacité de ſon vaſte génie, pour inventer de nouvelles Machines qui ſoulagent nos travaux: un *Muſſchenbroek* qui fait valoir toute ſon induſtrie à en exécuter les plans; voila des Philoſophes dont la mémoire doit nous être chère, par les ſervices qu'ils ont rendus au Genre-humain.

Je n'héſite pas de mettre dans la claſſe de ces braves Citoyens Mr. *Deslandes*, Auteur de cet Ouvrage, & d'une autre production (a) non moins im-

(a) Son *Eſſai ſur la Marine & le Commerce*. Il y en a eu pluſieurs éditions.

importante, & à peu près de même nature, qu'il s'étoit déterminé à publier par le seul amour du bien public. *J'en ai aussi retiré*, dit-il, *la récompense qui pouvoit le plus me toucher, celle d'avoir été de quelque utilité à ma Patrie.* Quant à l'Ouvrage que nous annonçons, on pourra juger de son mérite & de sa valeur, par l'Extrait que nous allons donner des Pièces qu'il contient.

La *prémière* de ces Pièces est une Lettre à Mr. le Comte de M. C. D. A. N. où l'Auteur, après quelques réfléxions générales sur la Marine, & un coup d'œil jetté sur celle des François & des Anglois, explique ce qu'on doit entendre par un Vaisseau parfait, & insinue combien on est encore éloigné de cette perfection. Il parle ensuite de la pesanteur absolue d'un Vaisseau, & des pesanteurs rélatives aux trois situations où il peut se trouver: 1. quand il est sur les chantiers, prêt à être lancé à l'eau; 2. quand il est mâté & agréé; qu'il a tous ses apparaux, ses canons, les hommes destinés à le maneuvrer, avec leurs vivres, & les utensiles qui leur appartiennent; 3. quand n'ayant plus rien à prendre pour son armement, il se charge des munitions & marchandises qu'on veut bien lui confier, pour les porter dans le lieu indiqué. C'est cela proprement ce qu'on appelle son Port, & ce qui donne lieu aux contrats d'affrétement entre Négocians.

La *seconde* Pièce, celle qu'on doit regarder comme la plus importante & la plus curieuse de tout l'Ouvrage, c'est l'*Essai sur la Marine des Anciens*, & particulièrement sur leurs Vaisseaux de Guerre. C'est le morceau capital. Un point d'Histoire & de critique assez curieux, utile même pour l'in-

l'intelligence d'un grand nombre d'Auteurs Grecs & Latins, c'eſt de ſavoir préciſément quelle forme avoient les Galères des Anciens, & comment leurs Rames étoient diſpoſées entr'elles. Cette queſtion eſt très embaraſſante. Ni les Médailles, ni les bas-Reliefs, ni les paſſages qui nous reſtent de l'Antiquité, ni les connoiſſances que nous avons aquiſes dans l'art de naviger & de conſtruire des Vaiſſeaux, n'ont pu ſervir juſqu'ici à la réſoudre. Mr. *Deslandes* a de grands avantages ſur tous ces Savans de profeſſion, qui parlent de la Marine ſans avoir preſque jamais quitté leur cabinet. Non ſeulement il a comme eux beaucoup d'érudition, mais ayant paſſé pluſieurs années de ſuite dans des Ports de Mer, il connoit parfaitement tout ce qui concerne le fond de la Marine, & a par conſéquent plus de droit d'en porter ſon jugement. Quel bonheur pour les Sciences de détail & de pratique, ſi elles n'étoient maniées que par des gens qui en euſſent fait un long & ſérieux aprentiſſage! *Felices Artes*, dit un Ancien, *ſi de illis ſoli Artifices judicarent!*

Notre Auteur examine d'abord les différens Syſtêmes qui ont été propoſés par des hommes connus, & il y fait remarquer des défauts eſſentiels, fondés ſur l'ignorance des principes les plus ordinaires de la Phyſique, de la Géométrie & des Méchaniques. Il rappelle ces principes, qui ſont ſimples & invariables, & il les entremêle de paſſages Grecs & Latins; attentif à les citer chacun à leur place, plus attentif encore à leur donner le ſens qui paroit le mieux leur convenir. Mais il faut tomber d'accord, & il en convient ſans peine, que les Auteurs anciens parloient de la Marine à peu près com-

comme font les Auteurs modernes, ſans la connoître que de nom, ſans avoir approfondi ſon véritable caractère, & ſes détails ſi nombreux & ſi variés. Tout cela augmente encore les doutes, les incertitudes, & empêche de décider.

Dans un ſi grand embaras quel parti prendre ? Celui-ci. Mr. *Deslandes* joint au raiſonnement une hiſtoire de la Marine des Anciens, avec des éclairciſſemens ſur la manière dont ils bâtiſſoient leurs Vaiſſeaux & leurs Galères. Les principaux obſtacles qu'on pouvoit lui oppoſer, étant ainſi levés, il ne balance plus : on apperçoit comme au travers d'un nuage que le Soleil a diſſipé, quelle forme avoient les Vaiſſeaux de guerre des Anciens, & on ne s'imagine pas qu'ils aient pu en avoir une autre. Ces Vaiſſeaux avoient trois ponts ou trois planchers, retranchés l'un ſur l'autre, & des rames de trois longueurs différentes : ce qui formoit de véritables Trirêmes, dont les Rameurs avoient des noms particuliers, des fonctions qui les diſtinguoient, une manière de combattre qui leur étoit propre.

Les Peuples expérimentés & habiles dans la Marine, ſe tinrent toujours à ces Trirêmes, & elles faiſoient la force de leurs Armées navales, ainſi que les Vaiſſeaux de ligne font aujourd'hui la force des nôtres. Mais, comme on veut toujours ajouter, même à ce qui a été trouvé de meilleur, les Trirêmes parurent trop ſimples dans la ſuite, & on tâcha de fortifier chaque pont ou chaque plancher par des ouvrages nouveaux. Delà vinrent les Quadrirêmes, les Quinquerêmes, les Octirêmes, les Decemrêmes, &c. qui ne différoient des Trirêmes que par les machines de guerre, & par les échaſ-

chafauts ajoutés à chaque étage. Pour les Galères à un plus grand nombre de rangs de rames, si elles ont jamais existé, ce ne pouvoit être que des Bâtimens sur pilotis construits par ostentation au bord de la Mer, ou des masses flottantes, qu'on avoit figurées en Vaisseaux, & qui étoient retenues à quelques quais par des cables & des chaines de fer.

On voit souvent à Constantinople de semblables Bâtimens, que le Bacha de la Mer fait élever du côté de Scutari, pour complaire au Grand Seigneur, & le retenir dans une agréable oisiveté. A son exemple, divers particuliers font aussi construire sur l'eau des maisons de bois, qui sont au dehors peintes & dorées. On y vient prendre le frais l'Eté : on y donne des Fêtes d'un goût nouveau. Les plus belles se trouvent en sortant par la porte de *Jevassere-Capsi*, & le long du Fauxbourg appellé *Jouph* (*a*). Mais quelle idée doit-on se former de ces Bâtimens ? Sont-ce des Galères ? Ils ne sont faits que pour l'ostentation & servir de spectacle. *Quid miraris ? Quid stupes ? Pompa est. Ostenduntur istæ res, non possidentur* (*b*). Effectivement dès que la saison des pluies est venue, toutes ces maisons d'eau se démolissent.

Les Chinois ont sur leurs Rivières des Vaisseaux auxquels ils donnent des figures de serpens, de poissons, & d'autres Animaux extraordinaires. Ces Bâtimens servent sur-tout à faire honneur aux Etrangers. Les Ambassadeurs Hollandois qui passèrent en

(*a*) Voyez *Gem. Carèri*, Voyage autour du Monde, Paris 1716.

(*b*) Seneca, *Epist.* 110.

en 1685 à la Chine, pour s'y procurer un établiſſement de commerce, remarquent qu'ils furent reçus dans une Galère qui avoit toute la forme & toute la couleur d'un Serpent. Il y a à Veniſe depuis environ quatre ſiècles un Vaiſſeau, que le Doge monte tous les ans le jour de l'Aſcenſion pour épouſer la Mer en préſence du Sénat & des Miniſtres étrangers. Ce Vaiſſeau ne s'écarte jamais du Port: il reſte toute l'année ſous un couvert dans l'Arſenal, & on ne l'en tire que deux jours avant l'Aſcenſion, pour ſe préparer à cette Fête politique.

Il y a eu en France de ſemblables Bâtimens, qui n'étoient faits que pour la décoration; Mr. *Deslandes* en cite quelques exemples. *Jaques IV*, Roi d'Ecoſſe, Prince très magnifique & très libéral, ſe piquoit ſur-tout d'avoir des Navires d'une force & d'une grandeur extraordinaires. Aucune dépenſe n'y étoit épargnée. *François* I, Roi de France, & *Henri* VIII, Roi d'Angleterre, voulurent renchérir ſur le Roi d'Ecoſſe. Mais par malheur tous leurs fraix & toutes leurs attentions devinrent inutiles, la plupart de ces Vaiſſeaux n'ayant pu, à cauſe de leur poids, être lancés à la Mer, & les autres s'étant peu à peu conſumés de vieilleſſe dans les Ports, ſans avoir rendu aucun ſervice: *Magnitudine ſua immobiles*, dit *Buchanan* (*a*), *& ad omnem uſum incommodæ fuerunt.*

Rien de plus curieux, & en même tems rien de plus inſtructif, que le détail des progrès de la Marine. Je ne puis me diſpenſer d'en donner du moins une légère idée, ne fût-ce que pour mieux faire connoître le plan & les vues de l'Auteur.

Il

(*a*) *Hiſt. Scot.* Lib. XIII.

Il y a bien de l'apparence que les prémiers Navires dont les Hommes ſe ſont ſervis, étoient de ſimples Radeaux avec leſquels ils ſe laiſſoient couler groſſièrement ſur les Rivières & le long des Côtes (*a*). *Danaus*, dit *Pline* (*b*), fut le prémier qui conſtruiſit un Vaiſſeau & qui ôſa s'y embarquer, pour venir en Grèce (*c*). Suivant le même Hiſtorien, ces Radeaux conſiſtoient en de groſſes poutres rangées avec ordre, & fortement attachées les unes aux autres: il y avoit par-deſſous des Tonneaux vuides. Ils furent d'abord en uſage dans la Mer Rouge, qui facilitoit cette eſpèce de navigation par le grand nombre d'Iles & de Promontoires, dont elle eſt remplie. Si l'on en croit *Strabon*, on ſe ſervoit auſſi de ces Radeaux dans le Sein Perſique, & pour remonter l'Euphrate. Tout le commerce ſe faiſoit par leur moyen, comme il ſe fait encore en pluſieurs endroits de l'Aſie, où les Habitans vivent à peu de fraix.

Mr. *Thevenot* nous apprend dans l'hiſtoire de ſes Voyages, qu'il deſcendit le *Tigre* depuis *Moſul* juſqu'à *Bagdat*, ſur une eſpèce de Radeau compoſé de pluſieurs Outres joints les uns avec les autres par des cordes, & des laniers de cuir; & ſur ces Outres étoit couché un lit de planches minces & légères, qui recevoit pêle-mêle & les Hommes

(*a*) Voyez *Iſid. Hiſpal.* Orig. Lib. XIX.
(*b*) *Hiſt. nat.* Lib. VII.
(*c*) D'où *Pline* ſavoit-il cela? Il l'avoit apparemment entendu dire, ou il l'avoit lu dans quelque Hiſtorien auſſi mauvais garant que lui. Sait-on quand on a commencé à conſtruire des Vaiſſeaux à la Chine, au Japon, ſur les Côtes de France, & dans le Nord?

mes & les Marchandiſes. Quand les Romains paſſèrent en Eſpagne pour s'en emparer, ils virent avec ſurpriſe qu'on s'y ſervoit de ces Outres pour traverſer les Rivières les plus rapides, & pour tranſporter les Troupes où on le jugeoit à propos. *Ut jam Hiſpanos omnes*, dit Tite-Live, *inflati transvexerint Utres.*

Dans ces prémiers tems, on employoit encore des troncs d'Arbres creuſés par le moyen du feu, faute d'inſtrumens de fer inconnus alors; & il y en avoit d'aſſez grands, pour contenir trois Hommes & deux Chevaux. Encore aujourd'hui les Sauvages d'Afrique ſe ſervent de vieux troncs d'Arbres, dont ils creuſent le dedans avec des pierres dures. Ceux de Norvège & de Groenland n'ont que des Bateaux faits de côtes de Baleine, & recouverts par-deſſus & par-deſſous de peaux de Chiens marins. Ceux de la Louïſiane & du Canada conſtruiſent des Canots d'une ſi grande légereté, qu'on les tranſporte facilement d'une Rivière à l'autre.

A l'occaſion de ces ſortes de Bâtimens, Mr. *Deslandes* rapporte un fait qui m'a paru aſſez ſingulier pour mériter de trouver place dans cet Extrait. En 1505, un Navire François qui côtoyoit le Nord d'Angleterre, rencontra une Chaloupe monſtrueuſe, faite de Jonc marin, & d'écorce de différens arbres. Dans cette Chaloupe étoient ſept Hommes ſauvages, habillés de peaux de Poiſſon, & tous marqués d'une cicatrice bleue. Ils ne mangeoient que des viandes ſanglantes, & ne buvoient que du ſang des Animaux. De ces malheureux qu'on retint dans le Navire François, ſix moururent auſſitôt: le dernier fut mené en Normandie; mais il étoit ſi ſtupide, qu'on n'en put tirer aucun

éclairciſſement, ni ſur ſon païs, ni ſur les hazards qu'il avoit courus. Il y a apparence que ces Sauvages venoient des Terres Auſtrales, & qu'ils avoient été jettés par quelque coup de vent au Nord d'Angleterre.

A ces prémières ébauches ſuccéda une navigation plus commode & plus arrangée. On vit de ſuite diverſes ſortes de Navires; &, comme les prémiers avoient un grand nombre de défauts & de manquemens, on les corrigea peu à peu. Au-lieu de ſurfaces planes d'abord miſes en uſage, on choiſit des ſurfaces courbes; & cela par une ſuite naturelle d'expériences, qui fit voir que les impulſions des fluides ſur les ſurfaces courbes ſont bien moindres que ſur les ſurfaces planes de même étendue, & qu'ainſi en donnant à un Bâtiment de Mer des ſurfaces courbes, il trouve en tout ſens plus de facilité à fendre l'eau, que s'il étoit formé de ſurfaces planes. Cette prémière obſervation en amena une autre, qui y étoit néceſſairement liée: c'eſt qu'un eſpace terminé par des lignes courbes eſt plus grand qu'un eſpace de même circuit terminé par des lignes droites; & par conſéquent qu'un ſolide terminé par des ſurfaces courbes a plus de capacité, qu'un ſolide de même étendue terminé par des ſurfaces planes. C'eſt ainſi que les Arts ſe dévelopent: il faut tâtonner longtems, paſſer même par une infinité d'erreurs, avant que de les porter à leur perfection, & de jouir des avantages qu'ils procurent.

Pline attribue à *Jaſon* l'invention des *longæ Naves*, ou longs Navires, qui ſont les Vaiſſeaux de guerre (*a*). Ils pouvoient au commencement reſ-

(*a*) Voyez encore Catule *de Nuptiis Pelei & Thetidos*

reſſembler à nos Barques longues, qui n'ont qu'un pont volant qu'on peut ôter & remettre à ſon gré. Dans cette guerre fameuſe que *Semiramis* entreprit contre les Indiens, elle raſſembla plus de trois mille de ces Navires, qu'elle fit mettre en fagots ou en bottes pour les pouvoir tranſporter par terre (*a*). Encore à préſent on porte ſouvent des Chaloupes en bottes. Toutes les pièces ſont marquées, & il ne faut qu'un petit nombre d'Ouvriers pour les ajuſter & les mettre en place.

Lorſque les Anciens entendirent mieux l'art de naviger, & qu'ils augmentèrent leur commerce, ils eurent des Bâtimens de deux ſortes, les uns de charge & de tranſport, les autres de guerre, & conſtruits par conſéquent avec plus d'adreſſe & de ſoin. Ces derniers étoient fort longs, diminués & un peu amaigris de l'avant & de l'arrière, & plus enflés par le milieu. *Tacite* nous dit (*b*) que leur légereté & leurs façons les rendoient extrêmement propres à être maniés ſur Mer, & à ſoutenir l'impulſion des vagues. Tout au contraire, les Bâtimens de charge preſque arrondis de l'avant & de l'arrière, ne ſe remuoient que difficilement à cauſe de leur peſanteur.

Les Navires dont on ſe ſervoit autrefois dans la Méditerranée peſoient peu. On y employoit d'ordinaire du bois de Pin & de Sapin, avec fort peu de Chêne (*c*): delà vient que le mot *Pinus* eſt ſi ſouvent pris par les Poëtes pour ſignifier tout Bâtiment.

(*a*) Diodore de Sicile, *Liv.* I. & XIV.
(*b*) *Annal.* Lib. II, & *Hiſt.* Lib. III.
(*c*) Aujourd'hui on ne ſe ſert plus de bois de Pin ou de Sapin pour la conſtruction des Vaiſſeaux, parce que ce bois ſe gâte & s'uſe bien-tôt.

ment de Mer, tout Bâtiment propre à la navigation.

Peliaco quondam prognatæ vertice Pinus
Dicuntur liquidas Neptuni nâsse per undas
Phasidos ad fluctus, & fines Aetæos, &c. (*a*)

Le Navire fait, on rempliſſoit les vuides d'une eſpèce de Jonc marin, & on garniſſoit le haut de claies d'Oſier entrelaſſées les unes dans les autres, & recouvertes de peaux (*b*). Les Pins fourniſſoient les bordages & les planches néceſſaires : on tiroit des Sapins la quille, les baux, les barrotins toute la mâture avec les antennes. C'étoient là les pièces les plus conſidérables. Auſſi *Virgile* dit-il au ſecond Livre des Géorgiques,

Et caſus Abies viſura marinos (*c*).

Telle étoit la fabrique des Bâtimens qui voguoient ſur la Méditerranée. Pour ceux de l'Océan, ils étoient plus forts & plus peſans, plus chargés de bois & de métal : ce qui demandoit beaucoup de Rameurs, & des rames d'une grande ſolidité. Sur les ponts étoient cloués les bancs des Rameurs, & ces bancs étoient attachés les uns aux autres par une eſpèce de ceinture qui regnoit autour de la Galère, & empêchoit l'avant & l'arrière de tomber. Le jour, ils ſervoient aux Rameurs pour s'aquiter de leur travail, & la nuit, ils leur ſervoient encore pour ſe repoſer :

Pla-

(*a*) *Catulle, de Nuptiis Pelei & Thetidos.*

(*b*) Reliquum corpus Navium, Viminibus contextum, Corio integebatur. Ceſar, *de Bello Civili*, Lib. I.

(*c*) On employoit encore autrefois l'*Aune* pour la conſtruction des Navires : *fluctibus aptior Alnus.* Luc. L. III. *Alnus amica fretis* Stat. Theb. L. VI. *Nec non & torrentem undam levis innatat Alnus.* Virg. Georg. L. II. L'Aune n'eſt plus aujourd'hui d'aucun uſage pour la Marine.

---- Placidâ laxarunt membra quiete
Sub Remis, fusi per dura sedilia Nautæ (*a*).

Il n'y avoit dans les Bâtimens des Anciens qu'un seul Mât, qui étoit extrêmement élevé, & qui pouvoit porter deux Antennes ou deux Vergues assez longues pour mettre les voiles au point de regagner en largeur ce qu'elles perdoient en hauteur. *Horace* se représentant la République Romaine déchirée par les Guerres Civiles, comme un Vaisseau prêt à faire naufrage au milieu des flots de la Mer, ne parle que d'un Mât & de plusieurs Antennes :

---- Nonne vides, ut
Nudum Remigio latus,
Et Malus celeri saucius Africo,
Antennæque gemant (*b*).

Les Voiles étoient de Lin, & les meilleures se faisoient en Egypte. Mais on ne se servoit de ces Voiles que dans la Méditerranée ; car, pour l'Océan, elles se faisoient toutes de Peaux molles & passées avec soin : *vela pellicea*. Les différentes couleurs de ces Voiles étoient les marques de ralliment & de reconnoissance à la Mer. Il y avoit dans les Navires des pompes, pour vuider les eaux, qui croupissoient dans cette partie du fond de calle que les Anciens nommoient *Sentina* :

Curta laboratas Antlia tollit aquas (*c*).

On se servoit aussi de Sondes, c'est-à-dire de masses de plomb attachées à une corde, pour connoî-

(*a*) Virg. *Æneid.* L. V. (*b*) Horat. *Carm.* Lib. I.
(*c*) Martial. *Lib.* IX.

noître la profondeur de la Mer, & les endroits propres à jetter l'ancre. Cette précaution leur étoit d'autant plus néceſſaire, qu'ils navigeoient ordinairement le long des Côtes. Quand les Bâtimens de charge ne pouvoient aller d'un pas égal aux Vaiſſeaux de guerre, on faiſoit remorquer les prémiers par des Trirêmes & des Quadrirêmes; *Navis oneraria cum armamentis remulco Quadriremis trahitur* (*a*).

Je me bornerai à cette idée générale de la Marine des Anciens; elle ſuffit pour faire juger du mérite de cette partie de l'Ouvrage de Mr. *Deslaudes*. J'y joindrai quelques réflexions, qui ſe préſentent naturellement, & dont il eſt lui-même l'auteur.

On eſt ſurpris que les Anciens, avec ſi peu de connoiſſance de ce qui concerne la Marine, aient cependant fait ſur Mer des progrès ſi conſidérables. Comment ont-ils pu entreprendre de ſi longues & de ſi périlleuſes navigations, ſans poſſéder aucun des ſecours qu'ont offert & l'Aſtronomie, & la Phyſique & l'Hydrographie? Comment les Carthaginois ont-ils pu s'avancer bien au-delà des Colonnes d'*Hercule*?

Mais, pour ne s'arrêter qu'à ce qui regarde les Romains, n'eſt-ce pas une choſe ſurprenante, qu'avec des Bâtimens ſi foibles & ſi mal équipés, ils aient pu paſſer d'Italie en Afrique, & y tranſporter des Armées entières? Il faut même avouer qu'aucun Officier de Marine, jaloux de ſa réputation, ne voudroit hazarder aujourd'hui ce que *Céſar* exécuta ſi hardiment autrefois. Incapable de ba-

(*a*) Tit. Liv. *Lib.* XXV.

balancer ni de craindre, quand il falloit agir, cet illuſtre Romain s'embarqua ſur la Côte de France dans un lieu qu'il nomme *Portus Iccius*, & qui ſemble être *Ambleteuſe*, & il conduiſit à *Douvres* plus de 80 Navires chargés de Troupes & de Munitions de guerre; &, comme il n'y trouvoit pas encore un rivage propre à faire ſa deſcente, il n'héſita point à s'avancer vers les Dunes, au Nord des Roches de Douvres & de South-foreland. Cependant il n'avoit ni Bouſſole, ni Carte marine, ni Pilote-côtier: il ne connoiſſoit même que très imparfaitement le Flux & le Reflux de la Mer, qu'il appelle *celerem atque inſtabilem motum*: & pour ſurcroit d'obſtacle, toute l'Angleterre l'attendoit les armes à la main.

Tout cela doit donner une haute opinion & de la hardieſſe de *Céſar* & de l'intrépidité des Romains, qu'aucun péril ne pouvoit étonner ni ralentir. Le courage ſupplée quelquefois au manque de connoiſſances & d'habileté; & ce courage faiſoit le principal mérite des Anciens dans les choſes qui touchoient la Marine. Autrement il faudroit regarder comme les meilleurs Navigateurs du monde, certains Sauvages d'Afrique & d'Amérique, qui non ſeulement ôſent riſquer dans de ſimples Bateaux des courſes très longues & très hazardeuſes, mais encore qui y réuſſiſſent.

— — *Rei ad miraculum*
Navigia junctis ſemper aptant pellibus,
Corioque vaſtum ſæpe percurrunt ſalum (*a*).

La *Troiſième* Pièce de l'Ouvrage de Mr. *Deslandes*, eſt la Deſcription du *Combat Naval donné*

(*a*) Feſtus Avian. in *Oris Maritimis*.

né à Actium. Il a choisi ce Combat comme un des plus mémorable de l'Antiquité, & comme celui qui représente en gros tous les autres.

La *Quatrième* contient quelques particularités d'Histoire Naturelle; il y en a de très curieuses.

Dans la *Cinquième*, l'Auteur fait voir quel jugement on doit porter des grandes Flottes qu'armoient les Anciens. On a d'abord beaucoup exagéré sur cette matière, & les exagérations dans la suite ont passé pour des choses certaines. Mais il en faut prodigieusement rabattre: 1. Si les Anciens ont bâti des Vaisseaux, & les ont agréés en aussi peu de tems qu'ils le disent, que pouvoit-ce être que ces Vaisseaux? 2. Plus la Marine s'est perfectionnée, moins les Flottes ont été nombreuses; elles gagnoient en force de Navires ce qu'elles perdoient en quantité. 3. L'usage où étoient les Anciens de tirer l'hiver tous leurs Vaisseaux à terre, & de ne les rendre à la Mer qu'au commencement du Printems, diminue beaucoup l'idée qu'on doit avoir de leur Marine encore naissante.

Solvitur acris hyems gratâ vice veris & favoni
Trahuntque siccas machinæ carinas (*a*).

La *Sixième* Pièce est une Lettre à Mr. de C. où l'Auteur tourne en ridicule *Henri Meibom*, Médecin Allemand, qui s'étoit vanté de bâtir un Trirême à la manière des Anciens, en demandant pour sa peine aux Princes qui regnoient alors, la somme de 200000 florins. Ce trait de *Meibom* est accompagné de quelques autres à peu près semblables.

Outre ces six Pièces, qui composent toutes ensem-

(*a*) Horat. *Carm.* Lib. I.

ſemble l'Eſſai ſur la Marine des Anciens, Mr. *Deslandes* y en joint trois autres, qui paroiſſent à la vérité pour la ſeconde fois, mais avec des changemens & des augmentations conſidérables. Elles ont rapport à la Phyſique de la Mer. La prémière roule ſur les propriétés générales de l'*Eau* ſalée & de l'*Eau douce*, & ſur leur différence. La ſeconde a pour objet les *Vers* qui rongent le bois des Vaiſſeaux, leur origine en Europe, & la manière de s'en préſerver. La troiſième contient des remarques ſur quelques propriétés des *Oiſeaux de Mer*, & ſur les *Vers* qui ſe trouvent dans les *Huitres*. Voila dequoi occuper agréablement un Naturaliſte.

ARTICLE VII.

NATALIS PRIMUS Hæreditarii totius Belgii Foederati Gubernatoris Sereniſſimi & Celſiſſimi WILHELMI CAROLI-HENRICI FRISONIS ARAUSIONIS & NASSAVIÆ Principis, &c. &c. &c. Nec non NATALIS CENTESIMUS PACIS WESTPHALICÆ ac Academiæ Ducatus GELDRIÆ, Comitatuſque ZUTPHANIÆ, Canticis Reginæ Sponſæ, Mariæ Virginis, Apoſtolorum, Gabrielis, Mariæ, Zachariæ, Hannæ & Simeonis, Joſephi & Mariæ, Petri, Pauli & Barnabæ, denique Johannis, Theologi, in Loca Cantic. V. 10-16. Luc. 1. 46--55. Pſalm. XCII. 1--16. CXXVII. 1--5. CXXVIII. 1--6. CXXIX. 1--8. CXXX. 1--8. CXXXI. 1--3. CXXXII. 1--18. CXXXIII. 1--3. CXXXIV. 1--3. cum Muſica Sacra; celebratus a BERNARDO-SEBASTIANO CREMER, B. F.

C'eſt-à-dire.

Le PREMIER ANNIVERSAIRE *de Son Alteſſe Séréniſſime*, GUILLAUME-CHARLES-HENRI-FRISON, Prince d'ORANGE & de NASSAU, *Gouverneur Héréditaire des Provinces Unies*, &c. &c. &c. Avec le CENTIEME ANNIVERSAIRE *de la* PAIX *de* WESTPHALIE, *de l'Univerſité du Duché de* GUELDRE *& de la Comté de* ZUTPHEN; *célébré en Muſique Sacrée* par des Cantiques de la *Reine Epouſe*, de la *Vierge Marie*, des *Apôtres*, de *Gabriel*, &c. Par Mr. BERNARD-SEBASTIEN CREMER, Profeſſeur Ordinaire en Théologie dans l'Univerſité de *Harderwyk*, &c. Deux Volumes *in* 4. le prémier de 452 pages, le ſecond de 283, ſans compter la *Dédicace*, la Préface, & la *Table* des *Matières*. A *Harderwyk* aux dépens de l'*Auteur*, 1748. Le prix eſt de 4. florins.

MR. *Crémer* eſt déja connu par ſon *Oedipe Evangélique* dont nous avons donné l'Extrait dans ce Journal (*a*). L'Ouvrage que nous annonçons eſt à peu près dans le même goût. L'Auteur change ici d'objet, il prend d'autres Textes; mais il ſuit le même plan qu'il a ſuivi dans ſon *Oedipe*. Le Titre indique ſuffiſamment les ſujets qu'il a choiſis cette fois-ci. La matière eſt variée, le champ eſt vaſte, & d'autant plus vaſte, que l'Auteur peut s'ouvrir une carrière à diſcrétion. C'eſt un Ouvrage de pure imagination, &, comme on ſait, l'imagination n'a point de bornes, elle

(*a*) Voyez le *Tome 35, page 173.*

elle peut se promener dans des espaces immenses, jusqu'à ce qu'elle aille enfin se perdre dans l'infini. Des paroles dont le sens est caché, mystérieux, énigmatique, laissent toujours à un Commentateur une entière liberté de les expliquer comme bon lui semble, même sans crainte de pouvoir jamais être convaincu d'erreur par un Adversaire, qui ne peut lui opposer, tout au plus, que de simples probabilités.

C'est ici le cas de la *confusion des Langues*, chacun parle un langage différent, on ne s'entend pas. Sur qui la faute doit-elle tomber? Sur les Auteurs Sacrés, ou sur leurs Interprêtes? Le Texte est-il clair, ou ne l'est-il pas? Il faut bien qu'il ne soit pas toujours clair; car s'il l'étoit, pourquoi donneroit-on tant de sens différens aux mêmes paroles, aux mêmes mots; pourquoi les uns donneroient-ils un sens mystique à ce que d'autres expliquent tout naturellement? Autant de Têtes, autant de sentimens. Les plus hardis décident; ceux qui se défient de leurs lumières, se bornent à des conjectures; les plus sincères, les plus sages, les plus éclairés avouent de bonne foi leur ignorance, ils gardent le silence & s'humilient.

Il est bien difficile de donner à tous ces *Cantiques*, dont on vient de lire la liste, un sens fixe, & qui ne puisse être contredit. Les Pères de l'Eglise ont échoué dans l'exécution de ce projet, on ne lit plus leurs Ouvrages, on les mépriſe même chez les Protestans. Les Théologiens modernes, Catholiques ou Protestans, ont-ils mieux réussi? A-t-on fait à tous ces ingénieux *Allégoristes* un accueil plus favorable? Vous le savez, Lecteur. Leurs Livres sur cette matière repo-

sent

ſent tranquilement dans les recoins des Bibliothèques ; &, expoſés en vente, c'eſt une marchandiſe de rebut, ils ſont ſouvent au-deſſous de la valeur du papier. J'entens tous les jours des bonnes Ames s'écrier: Dans quel ſiècle vivons-nous! Tout eſt perverti! On ne lit plus les Livres de piété, on ne s'attache qu'à la bagatelle! O Tems! O Mœurs! Mais à qui faut-il s'en prendre? Accuſera-t-on de mauvais goût le ſiècle éclairé où nous ſommes, ou dira-t-on que les Théologiens ſe ſont égarés en pourſuivant des chimères? N'eſt-il pas vrai, & nous pouvons bien en appeller à leur témoignage, que la plupart d'entre eux ont pris les phantômes de leur imagination pour des réalités? Séduits par l'amour propre, ils ont rompu les liens de la charité, & ont introduit à ſa place la haine, la diſcorde, la diviſion, cet eſprit de parti, Monſtre horrible ſorti des Enfers, qui a armé les Peuples, ſouflé le feu de la guerre, & mis l'Europe en combuſtion.

Ce Monſtre impétueux, ſanguinaire, inflexible,
De ſes propres Sujets eſt l'ennemi terrible;
Aux malheurs des Mortels il borne ſes deſſeins:
Le ſang de ſon Parti rougit ſouvent ſes mains:
Il habite en Tyran dans les cœurs qu'il déchire,
Et lui-même il punit les forfaits qu'il inſpire (a).

Voila ce qui a dégouté les Peuples de toutes ces productions où vous ne trouvez que de beaux Diſcours pleins de métaphores, de fictions, de jeux d'eſprit, de ſens myſtiques & allégoriques; des Commentaires peſamment chargés d'une vaine & vaſte érudition, des explications forcées de paſſages

(a) *Voltaire*, Henriade, *Chant* I.

ges obſcurs & inintelligibles, qu'on prétend malgré le bon-ſens être clairs, ſur leſquels on diſpute depuis des ſiècles, & ſur leſquels on diſputera éternellement, ſans eſpérance de pouvoir jamais ni s'entendre ni s'accorder.

Meſſieurs nos Libraires, non moins alertes pour leur intérêt, que l'étoient ci-devant les Sieurs *Barbin* & *van der Aa* leurs Confrères, & qui vendent également l'Ivraie & le bon Grain, le Poiſon & l'Antidote, pour peu qu'il y ait à gagner à ce commerce, connoiſſent parfaitement, & même beaucoup mieux que la plupart des Auteurs, ce goût du Public, dont ils font une étude réfléchie & ſérieuſe, parce que de cette connoiſſance dépend le bon ou le mauvais ſuccès de leurs entrepriſes. Ils n'impriment preſque plus ni Sermons, ni Prières, ni Commentaires ſur la Bible, ni Livres de Controverſe, ſi ce n'eſt aux dépens d'un pauvre Eccléſiaſtique, qui, ſe voyant reçu froidement & quelquefois même avec un ſourire malin, leve les yeux au Ciel, déplorant & la miſère du tems, & ſon ſavoir & ſes peines ſi mal récompenſées.

Monſieur *Crémer* me fournit lui-même un exemple bien remarquable de cette vérité. Il avoit donné dans ſon *Oedipe Evangélique*, le plan d'un nouvel Ouvrage, qu'il avoit travaillé avec un ſoin infini, & auquel il avoit déja mis la dernière main. Cette production eſt une *Théologie Prophétique* diviſée en trois Volumes ou Parties. *J'invitai*, dit-il, *les Libraires qui jugeroient à propos de l'imprimer, de venir me trouver, mais perſonne ne comparut.* Quelques-uns cependant voulurent bien ſe donner la peine de lui écrire; *qu'on*

ne

ne faiſoit plus aucun cas de cette ſorte d'étude, & que par conſéquent on ne devoit pas s'attendre d'y gagner grand'choſe (*a*). Cette réponſe ne découragea pas l'Auteur. Elle le détermina à imprimer à ſes dépens l'Ouvrage qu'il publie aujourd'hui, & que l'on peut regarder comme le *Prodrome* ou l'avant-coureur de ſa *Théologie Prophétique*.

Le Titre honorable de ce Prodrome n'eſt apparemment qu'une eſpèce d'Affiche, pour lui donner plus de relief, & exciter en même tems la curioſité du Lecteur. Dans la Préface Mr. *Crémer* lui donne le nom de *Hiéroglyphique de la Bible*, parce, dit-il, que *toute la Doctrine des Prophètes eſt hiéroglyphique*. Tout l'Ouvrage roule ſur *Chriſt* & ſur *l'Egliſe*. Le ſujet eſt beau, il eſt digne d'attention. Cependant dit l'Auteur, *s'il ſe trouve des Gens à qui il ne plaiſe pas, je les recommande à la Grace de Dieu, de peur qu'ils ne deviennent aveugles, lorſqu'ils diſent qu'ils voient* (*b*). Pour en donner une légère idée, nous croyons devoir entrer dans quelque détail de ce que dit Mr. *Crémer* ſur le *Cantique* de *Salomon*, v. 10-16. parce qu'il le propoſe comme un échantillon de la Pièce, à l'aide duquel on pourra juger du reſte.

Cette matière eſt partagée en treize *Méditations*, toutes précédées de cette partie du Texte ſur laquelle elles roulent. Il faut en excepter la pré-

(*a*) *Invitavi Bibliopolas, ut ſi res ſua judicent illud Typis mandari, me convenient, ſed Nemo comparuit. Non venit mihi ſcripſit, hoc ſtudium plane ſordescere, & hinc non ſatis lucri exſpectari poſſe.* Voyez la *Préface*.

(*b*) *Si iſta materia diſpliceat, divina gratia commendari debent, ne, dum ſe videre dicunt, cæci fiant.* ibid.

prémière *Méditation*, qui ne contient guère que des remarques générales qu'on retrouve enſuite dans les *Méditations* ſuivantes.

La ſeconde *Méditation* a pour objet *la très Illuſtre Perſonne de l'Epoux de l'Egliſe dans ſa triple fonction.* En voici le Texte.

Mon Bien-aimé eſt blanc & vermeil, un Porte-enſeigne choiſi entre dix mille (a).

L'Epouſe qui parle ici ſi tendrement, c'eſt l'Egliſe; & l'Epoux auquel elle s'adreſſe, c'eſt le Meſſie. Quelques-uns ſe ſont imaginés que cette deſcription ne regardoit que les *Joues* de l'Epoux; mais l'Auteur prétend & fait voir qu'elle doit être appliquée à toute ſa Perſonne. L'Epouſe préfère ici ſon Epoux, qui eſt le Meſſie, à tout autre Faux Epoux, qui eſt l'Antechriſt. Celui-ci eſt repréſenté, dans le Livre des Proverbes, comme une Courtiſane, belle à la vérité, mais toute fardée, & dont les charmes ſont trompeurs.

L'Auteur dit de fort jolies choſes ſur la *Blancheur* & la *rougeur* du Bien-aimé; mais nous ne nous y arrêterons pas. Quant au titre de *Porte-enſeigne*, il fait voir que chez les Iſraélites, celui qui portoit l'Etendart, occupoit toujours la prémière place, pendant la guerre ou pendant la paix, dans le combat, ou au tems de la victoire. Cet Etendart que porte le Meſſie, n'eſt autre choſe que cette grande charité dont il a donné des preuves en mourant ſur la Croix. Que le Pontife de Rome vienne nous dire après cela, *Je ſuis Pape & Céſar*, comme s'il étoit le *Porte-enſeigne choiſi entre dix mille*: ſon Etendart n'eſt point celui de la

(a) Cantic. V. 10.

la Charité, ce n'eſt pas celui du véritable Epoux, puiſqu'il ne cauſe par-tout que du ravage par ſes Edits ſanguinaires. Ce grand Lama imite fort bien, dit Mr. *Crémer*, le Faux Meſſie, tant attendu des Juifs, en joignant à l'Ecriture des Traditions ridicules, & en n'inculquant qu'une Foi aveugle, toute défigurée, & accompagnée de vaines cérémonies & de Préceptes humains.

-Sa Tête eſt un or très fin; ſes Cheveux ſont crêpus, noirs comme un Corbeau.

Dans cette troiſième *Méditation* il n'eſt queſtion que de la *Tête* de l'Epoux & de ſes *Cheveux*. Pourquoi donne-t-on une Tête à l'Epoux, demande Mr. *Crémer*? C'eſt répond-il, parce qu'il repréſente *Jéſus Chriſt* même, qui eſt le prémier Prince, le Chef, le Père de Tous, & de tout ce qui exiſte. Il eſt non ſeulement la *Tête* du *Corps de l'Egliſe*, mais encore le Chef de toute Principauté, & de toute Puiſſance qui ſe trouve au Ciel & ſur la Terre.

Une analogie aſſez ingénieuſe, c'eſt celle que l'Auteur imagine entre la *Tête* de l'Epoux & les Apôtres, entre ſes *Yeux* & les Prophètes, entre ſes *Joues* & les Evangéliſtes, entre ſes *Lèvres* & les Paſteurs ou Docteurs. Cela mériteroit peut-être un petit éclairciſſement; mais je renvoie ſur cela le Lecteur à l'Ouvrage même, où il trouvera de quoi ſatisfaire ſa curioſité. Au même endroit Mr. *Crémer* met en oppoſition la Tête du Bien-aimé, & du Galant, de la Belle, & la Tête du Pontife de Rome, ce prétendu Saint Père, qui eſt la vraie *Bête* de l'*Apocalypſe*, la grande *Paillarde avec laquelle les Rois de la terre ont commis fornication*. Cette application eſt uſée; mais elle plait encore

core à quelques zèlés Protestans, qui ne seroient peut-être pas fâchés d'avoir, comme cette *Paillarde*, la *Tête ornée d'or & de pierres précieuses.*

Que de belles choses ne dit pas l'Auteur sur les *Cheveux crépus* de l'Epoux, ces Cheveux *noirs comme un Corbeau!* Cette couleur, comme il a soin de le remarquer, est regardée par bien des personnes comme un relief d'agrément. Elle étoit du goût des Grecs. *Anacréon* veut que le Peintre, qui devoit faire le portrait de sa Maîtresse, la représente avec des Cheveux noirs.

Peins d'abord ses Cheveux, fais, qu'à mes yeux charmés,
Ils semblent, s'il se peut, d'essence parfumés.
Que son front, sous leur couleur noire,
Efface la blancheur des Lis (*a*).

Combien de Coquettes ne noirciſſent pas leurs Cheveux pour donner plus d'éclat à la blancheur de leur teint! cette couleur n'est pas moins séduisante que la brune, qui fit succomber le plus sage & le plus voluptueux des Rois:

Brunette fut la gentille Femelle
Qui charma tant les yeux de Salomon,
Et renversa cette forte cervelle
Où la Sageſſe avoit pris le timon (*b*).

Suivant une autre remarque de Mr. *Crémer*, les Cheveux de quelques-unes de nos Dames sont disposés avec art pour tenir lieu d'ornement. Mais ceux du Bien-aimé sont dans leur situation naturel-

(*a*) Voyez l'*Ode* 22. Et dans l'Ode 29, il veut aussi que les Cheveux & les Sourcils de *Bathylle* soient noirs. *Commence par sa Chevelure; que le fonds en soit noir ..... que son front charmant soit orné de sourcils plus noirs que l'Ebène*, &c.

(*b*) Fontenelle.

relle, ils ſont longs, crépus, flottent négligemment en manière de Boucle ſur ſon cou, & derrière ſes oreilles juſques ſur ſes joues. Que ſignifient ces Cheveux *pendans*, ces Cheveux qui flottent avec tant de négligence? Ils ſignifient, en général, l'*humilité*, la *modeſtie*; & dans les Femmes, la *Soumiſſion* à leurs Maris. C'eſt le ſentiment de l'Auteur. Je ne chercherai point à réfuter ce ſavant Homme, car peut-être a-t-il raiſon. Mais qu'il me ſoit permis de faire auſſi une conjecture ſur l'uſage & la deſtination de ces beaux Cheveux bouclés. Ne pourroit-on pas dire que chez les Dames ils ſervent à loger l'*Amour*, qui y tend ſes filets pour captiver notre liberté? C'eſt du moins l'effet que produiſoit dans *Bélinde*, la fameuſe *Boucle de Cheveux* dont cette Belle étoit ornée.

Elle laiſſoit flotter deux Boucles de Cheveux,
Dont les ondes roulant ſur ſa Gorge naiſſante,
Ombrageoient de ſon cou l'ivoire éblouiſſante.
L'Amour avec ces nœuds qu'on ne pouvoit briſer,
Enchaînoit les Mortels qui l'oſoient mépriſer;
Et dans ce labyrinthe une Ame embaraſſée
Ne regreta jamais ſa liberté paſſée.
A l'aide des Cheveux ſouvent nous amorçons
Les volages Oiſeaux, les timides Poiſſons;
Non moins imprudens qu'eux, auprès d'une Inhumaine,
Des Cheveux quelquefois la force nous enchaîne. (a)

Dans la quatrième, la cinquième & la ſixième *Méditation*, l'Auteur donne le détail de tout ce

(a) Voyez la *Boucle de Cheveux* par *Pope*. Traduction en Vers.

ce qui a rapport aux *Yeux*, aux *Joues* & aux *Lèvres* de l'Epoux; il en explique le Sens mystique: *Ses Yeux sont comme ceux des Colombes..... lavés dans du lait.... Ses Joues sont comme un carreau de drogues aromatiques, & comme des tourelles d'odeurs: ses lèvres sont comme du muguet; elles distillent la myrrhe franche.*

Les *Yeux* de l'Epoux sont les *prophètes*, comme nous l'avons déja vu ci-dessus, il y a du moins entre eux une parfaite analogie. Le Faux Epoux a aussi ses *Yeux*, c'est-à-dire ses *Prophètes*. Mais quelle différence entre ces deux sortes de Prophètes! Ceux du véritable Epoux sont des Pasteurs fidèles, d'excellens Conducteurs, qu'on peut suivre sans courir risque de se tromper. Ceux du Faux Epoux *animent la Bête* de l'Apocalypse, le *Pape* apparemment, ce sont des Devins, des Charlatans, des Joueurs de passe-passe, représentés par les Cardinaux & les autres Supports du St. Père. L'erreur règne au milieu d'eux, le mensonge est leur partage. Ils imitent parfaitement l'exemple de la *Paillarde* de *Babylone*, ils n'ont ni honneur ni pudeur, ils sont *pleins d'adultère*, & ressemblent à ces Amans volages & inconstans, qui courent de Belle en Belle.

Leur cœur est aujourd'hui plus mobile que l'onde,
Malgré leurs plus affreux sermens,
Ils vont de la Brune à la Blonde.

Pour peu qu'on connoisse les coutumes des Orientaux, on n'aura pas de peine à comprendre la signification de ces paroles: *Ses joues sont comme un carreau de drogues aromatiques.* Ces Peuples croyoient relever la beauté de leur visage, en le frottant d'huile ou de diverses sortes d'es-

ſences. Cet uſage eſt fort commun en France, les Dames s'y fardent depuis longtems, & même aujourd'hui plus que jamais.

Attens, diſcret Mari, que la Belle en cornette
Le ſoir ait étalé ſon teint ſur ſa toilette
Et dans quatre mouchoirs de ſa beauté ſalis
Envoie au blanchiſſeur ſes roſes & ſes lis (*a*).

Suivant une remarque de Mr. *Crémer*, puiſée dans le Texte même, l'*Epouſe* a un Jardin aromatique de cette ſorte, *habet Sponſa hortum ejusmodi aromaticum*, & l'*Epoux* a auſſi le ſien. Il veut dire par-là qu'ils ſe fardoient l'un & l'autre, ſuivant la coutume de leur tems. Il ajoute cependant que perſonne ne ſe fardoit plus que les Courtiſanes, comme il le fait voir dans ſon Commentaire ſur *Jer.* IV. 30. Cela ſe trouve encore conforme à ce qui ſe pratique en France parmi les Coquettes, & à Amſterdam parmi ces Nymphes dégoutantes qui fréquentent les lieux publics de débauche. Le fard eſt leur amorce.

La Coquette tendit ſes lacs tous les matins,
Et mettant la céruſe & le plâtre en uſage,
Compoſa de ſes mains les fleurs de ſon viſage (*b*).

Je ne dirai qu'un mot des ſept dernières *Méditations*, qui ont pour Texte les Verſets 14, 15, & 16 du Chapitre V. du Cantique. Mr *Crémer* y paſſe particulierement en revue les *Mains* de l'Epoux; ſon *Ventre poli* & *couvert de Saphirs*; ſes *Cuiſſes*, ſes *Jambes* & ſes *Pieds*; ſon *Port majeſtueux*; ſes *Diſcours* agréables & pleins de douceur; & enfin des graces, des beautés cachées, qu'on n'exprime pas, qu'on veut pourtant bien laiſ-

(*a*) Boyleau, *Sat.* 10. (*b*) Idem, Sat. 9.

laiſſer à deviner, & qui cauſent à l'Epouſe des tranſports de joie & d'admiration.

Quoique l'on ſache aſſez ce que c'eſt que le *Ventre*, l'Auteur ne laiſſe cependant pas d'expliquer ce qu'on doit entendre par-là. Il y a le *Ventre extérieur*, & le *Ventre intérieur* qui contient les *Viſcères*, & qui mérite le plus d'attention. On eſt aſſez partagé ſur le ſens caché de ces deux termes, le *Ventre* & les *Viſcères*. Mr. *Crémer* croit entrevoir ici la *Sion Myſtique*, ou l'*Egliſe des Prémiers-nés*, qui a un rapport particulier avec la Tête & ſes Membres, c'eſt-à-dire avec les Chefs & les Miniſtres de l'Egliſe, & qui fait tout le mérite du Corps de Chriſt qui eſt l'Epoux. La *Proſtituée*, la *Grande Paillarde*, a auſſi un *Ventre*, mais c'eſt un *Ventre plein de luxure*, un Ventre adonné au plaiſir de la chair; car elle eſt la mère de la débauche, c'eſt une vraie *Pute*.

Nous voici enfin arrivés aux dernières parties du Corps, à ſes extrémités, qui ſont les *Cuiſſes*, dont les *Jambes* & les *Pieds* ſont partie. C'eſt ſur les *Cuiſſes* qu'eſt poſé le *Ventre* avec les *Viſcères*, comme ſur des Colonnes de marbre qui lui ſervent de points d'appui. *Claude Chapuys* (*a*) a dit ſur tout cela à peu près la même choſe: ſa deſcription du *Ventre* eſt plus libre, plus gaillarde, mais infiniment moins ſavante que celle de Mr. *Crémer*. En voici un petit échantillon.

Ventre eſlevé ſur deux Coulonnes
De Marbre blanc, groſſes & bonnes,
Bien dignes d'ung tel lieu tenir,

Et

(*a*) Dans ſon *Blaſon* du *Ventre*.

Et ſi noble faiz ſouſtenir.
O Ventre aſſis au droit millieu
Qui eſt eſtimé le meilleur lieu.

Il y a encore une choſe qu'il ne faut abſolument pas oublier, car c'eſt peut-être la plus importante de toutes; mais elle eſt exprimée en termes un peu obſcurs. Voici le Texte en François: *Tout ce qui eſt en lui ſont autant de ſouhaits.* Le Latin porte. *Et reliquum ejus omne maxime deſiderabile*; ce qui, traduit littéralement, ſignifie, & *tout ſon Reſte* eſt *très déſirable.* Mr. *Crémer* paroît fort curieux de ſavoir préciſément ce que c'eſt que ce *Reſte.* Il expoſe d'abord ſur cela les opinions de quelques Interprètes; il les réfute en même tems, & propoſe enfin une conjecture qu'il trouve d'autant mieux fondée qu'elle s'accorde aſſez avec ce qui précède. „ Après, dit-il, avoir „ d'abord fait le portrait de la Perſonne de l'E„ poux, après avoir donné la deſcription de ſon „ Corps & de tous ſes Membres, depuis la Tête „ juſqu'aux Pieds, le Diſcours eſt enfin tombé „ ſur le *Commerce familier* qu'il y a entre l'E„ poux & l'Epouſe..... Peut-être que cette „ chaſte & honnête Epouſe parle ici des *Secrets* „ *du Mariage*, que l'on peut mieux ſe repréſen„ ter qu'exprimer par des paroles; comme ſi l'E„ pouſe diſoit: *Oui, tout ce Reſte, ce que l'hon„ nêteté défend d'expoſer, ou que la pudeur com„ mande de cacher, c'eſt ce qu'il y a de plus dé„ ſirable*; &, de cette manière, il ſeroit peut-être „ ici queſtion des *Membres honteux*". Vous voyez que le ſens que donne Mr. *Crémer* à ce *Reſte qui eſt le plus déſirable*, ſe préſente aſſez naturellement à l'eſprit. Ce n'eſt autre choſe que le dernier

nier ou le *cinquième* Point en Amours, que *Marot* fait si bien comprendre dans ce joli Rondeau,

Fleur de quinze ans, si Dieu vous sauve & gard,
J'ai en Amours trouvé cinq poincts exprès.
Prémierement il y a du regard,
Puis le devis, & le baiser après,
L'attouchement le baiser suit de près,
Et vous ceux-là tendent au dernier poinct:
Qui est, Et quoi? Je ne le dirai point;
Mais s'il vous plaist en ma chambre vous rendre,
Je me mettrai volontiers en pourpoinct,
Voire tout nud pour le vous faire apprendre (a).

Finissons; cela suffit pour juger & du plan de l'Auteur, & de sa manière de penser. Je ne saurois cependant me dispenser de lui proposer ici quelques objections, que pourront lui faire les Incrédules, & même les Théologiens d'une certaine Secte diamétralement opposée à la sienne.

Vous voulez, Monsieur *Crémer*, que les Prophéties aient deux sens, le sens littéral & le mystique. Mais est-il permis de donner deux sens à ses paroles, est-il permis de tromper ainsi les Hommes & de les faire tomber dans l'erreur? Cette duplicité est détestée, on l'a en horreur dans toute Société. Allez au *Japon*, vous verrez qu'elle y est souvent punie de mort. Vous admettez donc dans les Prophètes, dans Dieu même, ce que vous blâmez dans les Hommes?

Vous condamnez sans doute les Oracles des Payens; ils ne méritent que le mépris & l'indignation. Mais pourquoi les condamnez-vous? N'est-ce

(a) Dans les *Oeuvres de Clément Marot*, Tome III, page 104. *Epigramme*, 145.

ce pas parce qu'ils avoient divers ſens, n'eſt-ce pas à cauſe de leur ambiguité, & cet art merveilleux qu'on avoit de les accommoder à tous les évènemens qu'on pouvoit prévoir (*a*).

Suppoſons une choſe qui peut très bien avoir lieu, par exemple, qu'une Prophétie ſoit accomplie à la lettre, oſerez-vous ſoutenir que cette Prophétie eſt fauſſe, parce qu'elle n'eſt vraie qu'à la lettre, parce qu'elle ne répond pas au ſens myſtique que vous lui donnez? Vous n'oſeriez le ſoutenir. Comment donc une Prophétie, qui n'aura pas été réellement accomplie, deviendra-t-elle vraie dans un ſens myſtique? Quoi! De vraie vous ne pouvez pas la rendre fauſſe; & de fauſſe, vous ne pourriez pas la rendre vraie? Cette difficulté me paroit grande. Cependant comme je vois qu'on y a répondu, & qu'on l'a même regardée comme l'effet d'un *zèle fameux d'un Incrédule*, je ne la donne que pour ce qu'elle vaut (*b*).

Encore, ſi vous ne donniez aux paſſages de l'Ecriture qu'un ſeul ſens myſtique; mais vous leur en donnez deux, trois, quatre, tout autant que votre imagination peut vous en fournir. Il eſt vrai que vous ne décidez pas toujours, quelquefois vous héſitez, vous parlez en tremblant, vous ne faites que des conjectures. Mais il y a en cela un autre inconvénient. On dira que ne ſachant à quoi vous en tenir, vous donnez par-là à entendre, que le ſens des paroles que vous voulez expliquer eſt arbi-

(*a*) Voyez ſur cela *van Dale*, & l'*Hiſtoire des Oracles* par *Fontenelle*

(*b*) Voyez les *Remarques ſur les Penſées de* Paſcal, par *Voltaire*, Article XV; & les *Lettres ſur les vrais Principes de la Religion*, Tome II, page 234.

arbitraire; car la signification d'un mot n'eſt-elle pas arbitraire, lorſque ce mot eſt ſuſceptible de divers ſens?

Il y a plus. Qui vous a appris que le *Cantique des Cantiques* renferme par-tout un ſens myſtique? Suppoſons qu'il en renferme effectivement un; dites-moi, je vous prie, qui vous a confié la clé de ce ſens? Avez-vous eu des révélations particulières, ou faites-vous ſeulement le métier de *Conjecteureur*, comme *Newton* & *Jurieu* en expliquant l'*Apocalypſe*?

Après tout, vous dira-t-on, à quoi bon ces ſortes d'Ouvrages, quel peut être leur uſage? Ils ne ſont propres ni pour l'eſprit, ni pour le cœur; ils n'éclairent point, ils n'édifient point. Voulez-vous démontrer l'exiſtence d'un Dieu, faites admirer les beautés de la Nature, partez de ce Monde & de tous ces Globes immenſes qui vous environnent, mais dont vous ne voyez qu'une partie, pour vous élever juſqu'à leur Auteur. Commentez, pour cet effet, les *Newton*, les *'s Graveſande*, les *Halley*, les *Boerhave*, les *Muſchenbroek*, les *Déſaguliers*, les *Nollet*, les *Boyle*, les *Malpighi*, les *Swammerdam*, les *Ruyſch*, les *Albinus*, les *Reaumur*; vous trouverez dans les Ouvrages de ces Grands-hommes la vraie & peut-être l'unique preuve de l'exiſtence d'un Etre infini, créateur, & tout-puiſſant. *Derham*, *Nieuwentyt*, l'Abbé *Pluche*, vous apprendront la route qu'il faut tenir.

Voulez-vous enſeigner aux Hommes la bonne Morale, allez la puiſer dans l'*Evangile*, dans les Ouvrages de *Drélincourt* & de l'*Abbé de St. Pierre*, dans le Livre des *Mœurs* & dans l'excel-

lent Traité des *Leçons de la Sageſſe*. C'eſt-là qu'on apprend à être véritablement honnête-homme, bon Citoyen, & par conſéquent bon Chrétien. Ne diſputez pas ſur les Myſtères; adorez-les. Abandonnez la plupart des Controverſes aux Intolérans, aux Perturbateurs du repos public. En étendant d'un côté les bornes de la Théologie, reſſerrez-les de l'autre. Il faut pour cela changer de plan, & faire une réforme

Si l'Auteur croit perdre quelque choſe par ces réfléxions, tâchons de le dédommager, en rendant juſtice à ſon mérite & à ſes talens. L'équité le demande, notre devoir nous y engage. Mr. *Crémer* me paroit extrêmement laborieux. La compoſition de cet Ouvrage & de ſon *Oedipe* doit lui avoir couté des peines infinies. Il a beaucoup d'érudition. Ses idées ſont nettes; il explique aſſez clairement ſuivant le plan qu'il s'eſt une fois formé, des ſujets très obſcurs. Poſſédant à fond l'Ecriture, il raſſemble avec art ſous un même point de vue les paſſages de l'Ancien & du Nouveau Teſtament qui ont rapport à la matière qu'il traite. On ne pouvoit guère mieux réuſſir dans une entrepriſe de cette nature. Lecteur, ſi vous la desapprouvez, louez-en du moins avec moi l'exécution. L'Auteur mérite cette petite reconnoiſſance pour ſes travaux (*a*).

A R-

(*a*) Je ne juge de Mr. *Crémer* que par ſes Ouvrages. Mais un Savant diſtingué, qui aime le vrai mérite, qui en a beaucoup lui-même, & qui connoit particulièrement Mr. *Crémer*, m'a aſſuré qu'il eſt bon Mari, bon Père, Ami fidèle & conſtant; qu'il aime les Hommes & ſait s'en faire aimer. Voila le bon Citoyen. En eſt-il de plus digne de nos éloges & de notre eſtime?

ARTICLE VIII.

HISTOIRE *des* SARRASINS, *contenant leurs prémières Conquêtes, & ce qu'ils ont fait de plus remarquable sous les onze prémiers Khalifes, ou Successeurs de Mahomet.* Traduit de l'Anglois de SIMON OCKLEY, Professeur en Langue Arabe dans l'Université de Cambrige. Deux Volumes *in* 8, le prémier de 505 pages, le second de 484, sans compter les Pièces préliminaires qui en contiennent 144. *Paris* chez Nyon fils, 1748.

IL y a dans cette Histoire, comme dans presque toutes les autres, du vrai & du faux, & surtout beaucoup de merveilleux. C'est un mélange de toutes sortes d'évènemens. Mais ce qu'on y trouve de plus singulier, c'est un fanatisme outré, qui y règne presque par-tout, & qui semble distinguer particulierement les Arabes de tout les autres Conquérans. Vous n'y voyez, que des prodiges. Les choses les plus naturelles y sont converties en miracles. Dans ces tems d'ignorance, un homme d'esprit, tel qu'étoit *Mahomet*, pouvoit duper tout un Peuple, & le gouverner à son gré, du moins sur l'article de la Religion. Dès qu'il eut fait acroire qu'il étoit inspiré, qu'il s'entretenoit avec Dieu, avec les Anges, tout alla bon train. *Mahomet* est infaillible, donc tout ce qu'il dit est vrai. Ce principe admis, il n'y a plus d'examen à faire. Le prémier pas pour s'assujettir les hommes, c'est de leur donner de la foi & de la confiance. C'est par-là qu'un Législateur doit commencer. La foi, une foi aveugle & sans bornes, fait adopter les plus gran-

grandes abſurdités, parce qu'elle bride & fait taire la Raiſon. C'eſt ſur-tout à cet artifice que la Religion Mahométane doit ſes prémiers progrès.

Quoique l'Ouvrage de Mr. *Ockley*, ne ſoit pas auſſi parfait qu'il pourroit l'être, comme il en convient lui-même, il peut cependant paſſer pour un morceau d'autant plus précieux, qu'avant cet Auteur nous n'avions encore rien d'exact ni de bien ſuivi ſur la matière qu'il traite. On peut dire en effet qu'il contient ce qu'il y a de plus curieux dans l'Hiſtoire des Sarraſins, ſavoir l'établiſſement de leur vaſte Empire, avec leurs prémières conquêtes hors de l'Arabie, d'où ils ſortirent après la mort de *Mahomet*, & inondèrent l'Orient, ſans que rien pût leur réſiſter.

Mr. *Ockley* nous donne dans ſes deux *Préfaces* une idée très détaillée du plan qu'il a ſuivi pour l'exécution de ſon deſſein. Nous ne nous arrêterons pas ſur cet article. Son Traducteur tout en faiſant l'éloge de l'Ouvrage dans un *Avertiſſement* de ſa façon, ne laiſſe pas d'y trouver des défauts, même des défauts aſſez conſidérables. „ Nous „ remarquerons, dit-il, qu'à force de s'attacher au „ Texte de ſes Auteurs Arabes, il ſe rend ſi obſcur „ en certains endroits, qu'il nous auroit été preſ„ que impoſſible de l'entendre ſans le ſecours de „ la Langue Arabe, dont il ſuit quelquefois tel„ lement le génie, qu'il parle, pour ainſi dire, A„ rabe en Anglois. Mais, ſi ce n'eſt pas là une mar„ que de ſon bon goût, c'eſt au moins une preu„ ve de ſa fidélité. On a eu cependant grand ſoin „ d'éviter cette obſcurité dans la Traduction ".

Un autre défaut qu'on reproche à Mr. *Ockley*, c'eſt d'être quelquefois entré dans des détails

puéri-

puérils, qu'il a cru devoir rapporter pour ſervir à faire mieux connoître le caractère du Peuple dont il écrit l'Hiſtoire. Le Traducteur en a omis quelques-uns; & la raiſon qu'il en donne, c'eſt *qu'on les a jugés trop peu ſupportables en François*. L'Auteur a joint quelques Notes à ſon Hiſtoire; & le Traducteur y en a ajouté beaucoup d'autres, qui lui ont paru néceſſaires pour éclaircir certains points de Géographie ou d'Hiſtoire, & certaines Coutumes, ſans la connoiſſance deſquelles un Lecteur ſe trouve ſouvent arrêté, ſur-tout dans des matières qui ne lui ſont pas familières.

Comme on ne ſauroit bien entendre l'Hiſtoire des Sarraſins, ſans connoître un peu la vie de *Mahomet*, & que Mr. *Ockley* s'eſt contenté de renvoyer à celle qu'a compoſée le Docteur *Prideaux*, le Traducteur a cru faire plaiſir au Public de mettre à la tête de l'Ouvrage un abrégé de la vie de ce prétendu Prophète, & cet abrégé a été tiré des meilleurs Ecrivains.

Ce morceau eſt bon, mais on y trouve un certain eſprit de prévention, lequel n'eſt que trop fréquent dans les Hiſtoriens Chrétiens, qui blâment des abus dont ils ſont eux-mêmes coupables, mais qu'ils n'aperçoivent pas. L'Erreur eſt ſi bien déguiſée par le préjugé, qu'elle ne paroit jamais que ſous les apparences trompeuſes de la Vérité. Peut-être eſt-ce un bien qu'on reſte dans l'erreur à l'égard de certains principes faux, mais reconnus pour vrais par toute une Nation, ſur-tout s'ils ne roulent que ſur des points de ſimple ſpéculation. La découverte de la vérité peut quelquefois donner lieu aux plus grandes révolutions. Je n'en donne pour exemple que le Japon. Cet empire s'eſt vu

à

à deux doigts de sa perte par la conversion d'une partie de ses Habitans au Christianisme. Quels desordres ne verroit-on pas arriver dans tout l'Empire Ottoman, si l'on démontroit aux bons Musulmans que leur Prophète n'étoit qu'un fourbe & un imposteur ! Le bien d'un Etat exige qu'on laisse au Peuple de vieilles erreurs qu'il respecte. L'Histoire même que nous annonçons confirme cette vérité ; &, pour s'en convaincre, il suffit de parcourir légerement, & la Vie de *Mahomet*, & celle des onze prémiers *Khalifes* ses Successeurs, qui font le sujet de cet Ouvrage. Voici quelques traits qui pourront donner une légère idée de ces Conquérans, & de ce qui s'est passé sous leur règne.

Mahomet, ce grand Prophète, annoncé & promis dans l'Ancien Testament ; cet Homme incomparable, que *Dieu & les Anges saluent tous les jours & qui savoit déja, lorsqu'Adam n'étoit encore que de l'eau & de la boue*, naquit à *la Mecque*, Ville célèbre de cette partie de l'Arabie qu'on nomme l'*Hégiaz*, l'an cinq cens soixante & douze de *Jésus-Christ*. Il étoit de la Tribu des *Koraischites*, une des plus illustres de toutes celles qui habitoient ce Païs-là, & il descendoit en droite ligne d'*Ismaël*. Fils d'*Abraham*. Son Père s'appelloit *Abdullah*, & sa Mère *Amenah*. Devenu orphelin en bas âge, il fut élevé dans le commerce par son Oncle *Abou-Talab*. A vingt ans il fit ses prémières armes dans l'Armée des *Koraischites* contre les *Kenanites*. Agé de 25 ans il devint Facteur de *Khadige* riche Marchande, Veuve de deux Maris, qu'il épousa quelque tems après, & dont il eut huit enfans, quatre Fils & quatre Filles.

Un mariage si avantageux lui fit naître l'idée d'as-

d'aſpirer à la Souveraineté de ſa Patrie. Il lui fal-loit un prétexte; il choiſit celui de la Religion. Il affecta d'abord, à l'exemple de la plupart des Légiſlateurs, une vie auſtère & retirée. Il dit qu'il avoit des viſions, des révélations : il ſe donna pour Prophète inſpiré de Dieu; & on crut qu'il l'étoit. Se voyant des Sectateurs illuſtres, il ſe déclara hautement le *Prophète envoyé de Dieu pour enſeigner aux Hommes la véritable Religion.* Il avoit alors 44 ans.

Le fond de ſa Doctrine étoit ſéduiſant. L'Unité de Dieu, l'Apoſtolat de *Mahomet*, en étoient les deux articles fondamentaux. *Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu; Mahomet eſt l'Apôtre de Dieu.* Telle eſt la profeſſion de foi des Muſulmans. *Mahomet* regardoit comme des Impies ceux qui donnoient à Dieu des Fils & des Filles, & les aſſocioient à la Divinité. Par ces Fils & ces Aſſociés de la Divinité, il attaquoit les principes du Chriſtianiſme, & la génération du Fils de Dieu; & par ces Filles, le Paganiſme des Arabes, qui adoroient des Divinités du Sexe féminin. Cette Doctrine de l'Unité de Dieu, cette idée d'un Dieu, à qui il ne donnoit ni Fils ni Aſſocié, devoit plaire aux Philoſophes mêmes; & il étoit facile de la faire gouter au Peuple. C'eſt le prémier principe inconteſtable que dicte la Raiſon, & c'eſt ſur lui qu'eſt fondée toute la Religion Naturelle.

A ces deux articles de croyance, *Mahomet* en ajouta cinq de pratique, la Purification, la Prière, l'Aumône, le Jeûne, le Pélerinage de la Mecque. Il diſoit que ſa Doctrine ne différoit en rien de celle que Dieu avoit enſeignée à *Adam*, enſuite à *Abraham* & à *Iſmaël*, & qu'il ne faiſoit que la renou-

vel

veller. Il ne rejettoit ni l'Ancien Teſtament, ni le Nouveau : il prétendoit ſeulement que les Juifs & les Chrétiens avoient corrumpu leurs Livres Sacrés. Ne ſachant ni lire ni écrire, tout ce qu'il enſeignoit lui étoit révelé par l'Ange *Gabriel*. C'eſt pour cela qu'il eſt appellé dans pluſieurs endroits de l'Alcoran, *le Prophète ignare & non lettré*. C'étoit un motif de plus pour ſe faire valoir. Dieu ſe plait, pouvoit-il dire, à inſtruire les ſimples & les ignorans.

Ces prémiers ſuccès furent accompagnés de bien des traverſes. Perſécuté à la Mecque il fut obligé de prendre la fuite avec ſes Diſciples. La douzième année de ſa Miſſion, il fut enlevé au plus haut des Cieux, où il apprit des merveilles de la bouche de Dieu même, avec qui il s'entretint familierement. C'eſt ſon *Aſcenſion*. C'eſt dommage qu'il ne nous ait pas donné, comme tant d'autres, une deſcription un peu détaillée de ce lieu délicieux. Quelque groſſière que fût cette imagination, elle fut reçue d'une bonne partie de ſes Sectateurs comme une vérité, & encore aujourd'hui les Turcs en célèbrent à Conſtantinople la mémoire avec de grandes réjouiſſances. Le nombre de ſes Diſciples augmentant, il créa douze Apôtres, qu'il envoya à Médine, où ils firent une abondante moiſſon. Il ſe retira lui-même en cette Ville, pour ſe ſouſtraire aux perſécutions qu'il ſouffroit dans ſa Patrie. Cette *Fuite* nommée en Arabe *Hégire*, eſt l'*Ere* des Mahométans, &, elle commence le 16 Juillet 622 de *Jéſus-Chriſt*. Ce fut Omar Second, Succeſſeur de *Mahomet*, qui en fit la prémière Loi.

Depuis cette fameuſe époque, le nouveau Légiſ-

giſlateur ne s'occupa preſque plus qu'à faire recevoir ſa Doctrine par la voie des armes. Il fit la guerre aux *Koraiſchites*, aux Juifs Arabes, & aux Grecs. Les Peuples vaincus devoient embraſſer ſa Religion. Il falloit qu'ils entraſſent dans le Royaume des Cieux de gré ou de force. Les Chrétiens reprochent aux Turcs de n'avoir établi leur Religion que l'épée à la main; d'où ils concluent qu'elle n'a pas Dieu pour Auteur. Si elle n'étoit pas divine, diſent ces Infidèles, le Dieu des Armées eût-il fait remporter tant de victoires à notre St. *Prophète* & à ſes Succeſſeurs? Nous devons, il eſt vrai, l'établiſſement de notre Religion en partie à nos victoires; mais ces victoires à qui les devons-nous, n'eſt-ce pas à Dieu? Dès qu'il eſt l'Auteur d'une cauſe, il eſt cenſé l'être auſſi de l'effet qu'elle produit, parce que rien n'arrive que ce qu'il a prévu, & qu'il ne prévoit rien que ce qu'il veut. On voit bien que ce raiſonnement n'eſt qu'un ſophiſme; mais ils ne veulent pas en convenir, & nous traitent nous-mêmes d'Infidèles & d'Athées. On ne gagne rien à diſputer ſur la Religion avec un Muſulman.

La priſe de la Mecque par *Mahomet* fut le fruit d'une victoire ſignalée qu'il remporta ſur les Koraiſchites. Il y fut d'abord reconnu Souverain temporel & ſpirituel; & ſes nouveaux Sujets lui prêtèrent ſerment de fidélité. Il fit abattre les Idoles qui s'y trouvoient, & diſpoſa des principales Charges. Par ſes ordres on mit à mort ſes ennemis les plus irréconciliables: il pardonna aux autres, & il eut la joie de voir preſque tous ſes Compatriotes ſe déclarer en faveur de ſa Doctrine. La réduction de cette importante Place détermina les Tri-

bus Arabes voisines à se soumettre au nouveau Conquérant. De retour à Médine il y reçut un grand nombre d'Ambassadeurs & de Députés, qui étoient venus de différens endroits de l'Arabie pour se soumettre au nom de leurs Maîtres à la Loi & à son Empire. Le fameux *Mosseilamah*, Prince & Seigneur d'Yemamah, fit avec eux profession de l'Islamisme entre les mains de *Mahomet*. De retour en son Païs, il s'apostasia, s'arrogea même la qualité de Prophète. Il fut bien puni de son apostasie, il périt misérablement sous le règne du Khalife *Aboubecre*. La plupart des Hérésiarques & des faux Prophètes ont eu une mauvaise fin, disent les Catholiques.

Mahomet avoit toujours été valétudinaire depuis le poison que lui donna une femme Juive après la prise de *Khaibar*, Ville très forte, où les Juifs s'étoient retirés en grand nombre, & dans laquelle le Prophète entra en vainqueur. Le 27 du Mois *Safar* de l'onzième année de l'*Hégire*, il fut attaqué à Médine, lieu ordinaire de son séjour, de la maladie dont il mourut le 12 du Mois suivant, après avoir vécu 63 ans lunaires accomplis. Il exerça la qualité de Prophète pendant 23 ans, desquels il passa les 13 premiers à la *Mecque*, & les 10 autres à *Médine*. Dans cet intervalle de tems, ils s'éleva de l'état le plus médiocre au plus haut degré de gloire, & donna lieu à une des plus grandes révolutions qui soit jamais arrivée dans le monde. Il fonda un empire, qui, dans l'espace de 80 ans, s'étendit sur plus de Royaumes & de Provinces que n'en avoient conquis les Romains pendant plus de 700 ans.

Suivant les Musulmans tout est merveilleux dans

dans l'Histoire de la vie de leur Prophète. Ils prétendent que sa mission a été annoncée, & ils la trouvent même en plusieurs endroits des Livres Sacrés des Chrétiens, entre autres au Chapitre XXXIII. V. 2. du *Deutéronome*, où il est dit: *Le Seigneur est venu de Sinaï, & s'est levé pour nous de Séir, il a paru sur le Mont de Pharan.* Dans ce passage *Sinaï* désigne la Loi de *Moïse*, *Séir* désigne celle de *Jésus-Christ*, & *Pharan* celle de *Mahomet*. Un Missionnaire Chrétien est souvent embarrassé à faire voir à ces Infidèles qu'ils se trompent, parce qu'il a lui-même à répondre à des objections de la nature de celles qu'il forme contre eux. C'est un grand avantage de pouvoir retorquer un argument contre son Adversaire.

La meilleure preuve qu'un Prophète puisse donner de sa mission, c'est de faire des miracles. Il a beau dire qu'il est inspiré, qu'il a été enlevé au Ciel, qu'il a parlé aux Anges & conversé avec Dieu, excepté les Imbécilles & les Idiots, personne ne voudra le croire, s'il ne fait des miracles & des prodiges. Or *Mahomet*, disent tous ses Sectateurs, a eu le don des Miracles, il en a fait, & même de très grands, & en grand nombre. Je n'en rapporterai que deux. Voici le prémier.

Mahomet allant un jour de la *Mecque* à *Médine* passa devant un camp de Pasteurs, dressé sur le grand chemin. Le chef de leur Troupe avoit perdu sa femme quatre jours auparavant, & sa fille venoit aussi de mourir. *Mahomet* apprit sa douleur, & l'alla voir pour le consoler. Ce Pasteur lui dit: *Prophète de Dieu, je recevrois de la consolation, si j'avois quelqu'un de qui je pusse recevoir du secours.* *Mahomet* eut pitié de lui; il ressuscita sa Fille. L'autre miracle

arriva quelques jours avant la Bataille de *Leffeu*. L'Armée de *Mahomet* ayant été resserrée par celles des *Coréistes* dans un Païs montagneux où il n'y avoit point d'eau, & étant prête à périr de soif, il frappa un Rocher, & en même tems il en sortit de l'eau par sept endroits. Vous trouverez ces deux miracles & plusieurs autres dans les *Voyages de Chardin*; car notre Auteur n'en rapporte aucun.

Tous ces faits donnés pour miraculeux, nous les regardons nous autres Chrétiens, & avec raison, comme des tours de passe-passe, comme de vrais prestiges. Mais qu'un de nos Prêtres aille parler sur ce ton à un bon Musulman; *Tais-toi, misérable*, lui dira-t-il, *tes blasphêmes me font frémir. Ver de terre, c'est bien à toi à raisonner, rentre dans le néant dont tu es sorti! En sais-tu plus là-dessus que nos* Derviches, *nos* Imans & *nos* Molla, *ces vrais Hérauts de Dieu? Chien de Chrétien, apprens à parler de notre St. Prophète avec plus de respect, ou je t'écrase!*

Après la mort de *Mahomet*, ABOUBECRE son Beau-père fut déclaré Khalife, & reconnu pour son légitime Successeur. Les Arabes s'étant révoltés, *Aboubecre* envoya contre eux *Khaleb-Ebn-Valid*, qui les défit en bataille rangée, & réduisit leurs enfans en esclavage. *Khaleb* étoit le plus grand Général de son siècle. C'est à sa valeur & à sa conduite que les Sarrasins furent redevables de l'extinction de la révolte, de la conquête de la Syrie, & de l'établissement de leur Religion & de leur puissance. Les Arabes l'appelloient *l'Epée de Dieu*, à cause de sa valeur. C'est lui qui prit *Damas*, fameuse & ancienne Ville de Syrie, après avoir remporté sur les Chrétiens une vic-

victoire signalée. Les Sarrasins leur tuèrent en un jour du moins cinquante mille hommes. Ceux qui échapèrent, s'enfuirent, les uns à Césarée, les autres à Damas, & d'autres à Antioche. On leur prit quantité d'Etendarts, des Croix d'or & d'argent, des Pierreries, des Chaines d'or & d'argent, de riches Habits, & des Armes sans nombre.

Voici ce que *Khaleb* écrivit à *Aboubecre* au sujet de cette victoire. „ Je rens à Dieu de conti-
„ nuelles actions de graces, de ce qu'il a délivré
„ les véritables Croyans, détruit les Idolâtres, &
„ éteint la lumière de ceux qui sont dans l'erreur.
„ Je vous apprens, ô Commandant des Fidèles,
„ que nous avons rencontré l'Armée des Grecs
„ à *Ainadin*, avec *Verdan* Gouverneur d'*Emes-*
„ *se* qui la commandoit. Ils avoient juré par le
„ *Christ*, qu'ils ne reculeroient point & ne tour-
„ neroient point le dos, dussent-ils se faire tuer
„ depuis le prémier jusqu'aux derniers. Nous les
„ avons attaqués en invoquant Dieu, & pleins
„ de confiance en lui. Il nous a assistés, & nous
„ a donné la victoire; nos Ennemis ont été vain-
„ cus, suivant que Dieu l'avoit déterminé; nous
„ en avons fait un grand massacre, & il y a eu
„ jusqu'à cinquante mille hommes de tués. Nous
„ n'avons perdu en deux Batailles que quatre cent
„ soixante & quatorze Musulmans, &c.

Ce grand évènement affermit les nouveaux Croyans dans leur foi; ils le regardèrent comme une marque non équivoque de la protection de Dieu. Les Chrétiens confondus, humiliés, attribuèrent leurs malheurs à leurs péchés, & continuèrent à regarder *Mahomet* comme un Imposteur. Ils avoient raison: le gain d'une Bataille ne

prouve rien en faveur d'une Religion. Mais ceux qui gagnent, ne raisonnent pas de même, ils n'ont garde de laisser échaper l'avantage d'une preuve qu'ils peuvent si bien faire valoir sur l'esprit des Peuples. Témoin *Khaleh*, & il n'est pas le seul.

Aboubecre mourut le jour même de la prise de *Damas*, qui fut un vendredi, le 23 d'Aout, l'an 13 de l'Hégire, & 634 de l'Ere Chrétienne. Ce Prince mérite d'être loué. Il étoit chaste, tempérant, & si desintéressé que tout son inventaire ne se trouva monter qu'à la valeur de cinq dragmes. La dragme étoit une pièce d'or alors en usage chez les Arabes. Par son Testament il nomma pour son Successeur *Omar-Ebn-al-Khettab*. *J'ai*, dit-il, *bonne opinion de sa probité, & je compte qu'il regnera suivant l'équité & la justice. S'il agit autrement, chacun recevra selon ses œuvres. Mon intention est de faire pour le mieux; mais je ne connois pas les pensées secrettes.* Voila un Musulman fort honnete-homme. Ses œuvres ne lui ont-elles servi de rien?

Omar, second Khalife après *Mahomet*, fit des conquêtes si considérables, que quand même elles n'eussent pas été augmentées dans la suite, elles auroient suffi pour former un des plus redoutables Empires. Il chassa entierement de l'Arabie les Juifs & les Chrétiens. Il soumit la Syrie, la plus grande partie de la Perse, l'Egypte, & quelques autres Païs d'Afrique. Il environna de murailles la Ville de Coufah. Il rebâtit les Temples de Jérusalem & de Médine. Il ne gardoit jamais d'argent dans le Tréſor, tous les Vendredis au soir il le distribuoit aux Sarrasins selon leurs différens besoins. Il disoit que les biens de ce Monde nous sont donnés de Dieu pour subvenir à nos besoins,

soins, & non pas pour récompenser la Vertu, qui ne doit l'être que dans l'autre vie. *Aboubecre* en agissoit autrement; il proportionnoit ses largesses au mérite de ceux qui devoient les recevoir.

Notre Historien préfère la manière d'agir d'*Omar* à celle d'*Aboubecre*: & moi je préfère celle d'*Aboubecre* à celle d'*Omar*. Ma raison est, qu'on ne sauroit trop augmenter les motifs de bien faire. Il n'y a point d'émulation où il n'y a point de récompense à espérer. L'Homme vertueux, me direz-vous, aura sa récompense dans le Ciel. Fort bien. Mais où sont ceux qui ne pratiquent la Vertu, qui ne servent leur Patrie, qu'en vue d'être récompensés après cette vie? Le nombre en est bien petit. La plupart n'envisagent les biens du Ciel que dans un grand éloignement; à peine y pensent-ils; ils ne savent quelle idée s'en former: quelques-uns craignent que ces biens ne soient pas proportionnés à leurs services: d'autres doutent qu'il y en ait à attendre; car dans toutes les Religions il y a des Incrédules, ou du moins des *gens de petite foi*. Avec des honneurs & des richesses vous leur ferez tout entreprendre; ils feront comme *Anson* le tour du Monde pour servir leur Roi & leur Patrie. Est-ce encourager les Arts & les Sciences que de mettre un Fainéant au niveau d'un Citoyen laborieux & industrieux?

Si comme *Omar* nous ne *regardons que les nécessités*, nous encouragerons par-là l'indolence, la paresse, la fainéantise, & la mendicité. Donnons à tous ceux qui sont dans le besoin, mais donnons à propos, donnons plus à des travailleurs qu'à des paresseux & à des vagabonds. C'est delà que dépend le bien-être de toute Société.

Ainſi par un goût ſûr, par un choix toujours ſage,
Des talens différens tu fais un juſte uſage;
Tu ſais de Melpomène animer les accens
De ſa riante Sœur chérir les agrémens;
Protéger de Raman la profonde harmonie,
Et mettre un compas d'or dans les mains d'Uranie.

Après la mort d'*Omar*, arrivée l'an 23 de l'Hégire, & de J. C. 644, on nomma pour ſon Succeſſeur OTHMAN-EBN-AFFAN. L'évènement le plus remarquable du règne de ce Prince eſt la conquête entière de la Perſe par les Sarraſins. *Izdegerd* en fut le dernier Roi. Le mauvais gouvernement d'*Othman* donna lieu à ſes Sujets de ſe révolter contre lui. Il fut tué dans ſa maiſon l'an 35 de l'Hégire, & de J. C. 655, âgé de 82. ans. On le blâme ſur-tout d'avoir été trop porté à avancer ſes Parens & ſes Amis, ſans examiner s'ils avoient du mérite ou non. C'eſt l'un des plus grands défauts que puiſſe avoir un Souverain; & on en voit aſſez les conſéquences.

Le règne d'ALI, quatrième Khalife, fut rempli de troubles & de diviſions domeſtiques. Trois ſcélérats l'aſſaſſinèrent dans la Moſquée l'an 40 de l'Hégire, & de J. C. 660. Il eut neuf Femmes, dont la prémière fut *Fatime*, Fille de *Mahomet*, pendant la vie de laquelle il n'en épouſa point d'autre. La famille d'*Ali* joue un rolle important dans toute l'Hiſtoire des Muſulmans; & c'eſt pour cette raiſon que notre Auteur en donne un détail exact. Ce Prince paſſe pour avoir été très ſavant. Nous avons de lui quelques Ouvrages. Les Muſulmans, qui ſe diſent *Sonnites* & *Orthodoxes*, don-

donnent aux Sectateurs d'*Ali* le nom de *Schiites*, qui signifie proprement une Secte mépriſable & réprouvée. Ces Schiites ont toujours excité de grands troubles dans l'Empire des Muſulmans. Encore aujourd'hui toute la Perſe, une partie des Princes des Uzbecks qui règnent au-delà du Fleuve Gihon ou Oxus, & quelques Rois Mahométans des Indes, font profeſſion de cette Secte. *Ali* avoit de la valeur, de la modération, de la piété, du génie; & on nous le donne pour un des plus Grands-hommes qui aient jamais été dans ſa Nation. L'inſcription de ſon Sceau étoit: *Le Royaume appartient au ſeul Dieu Tout-puiſſant.*

Je ne dirai qu'un mot des derniers Khalifes, Succeſſeurs de Mahomet. L'hiſtoire de la Vie de HASSAN, Fils d'*Ali*, ne contient rien de remarquable. C'étoit, dit-on, un homme de bien, fort charitable, d'une humeur douce & paiſible. Peu propre pour gouverner un Empire, il abdiqua, & ſe retira avec ſon Frère *Hoſſein* à Médine, où ils menèrent une vie privée. *Haſſan* mourut l'an 49 de l'Hégire & de J. C. 669, ayant été empoiſonné par ſa Femme.

MOAVIE, Succeſſeur de *Haſſan*, fut le prémier Khalife de la Maiſon d'*Ommiah*. Il avoit embraſſé la Religion Muſulmane la ſeconde année de l'Hégire. Après avoir été Sécrétaire de *Mahomet* qui l'aimoit beaucoup, il fut Gouverneur de Syrie pendant 4 ans ſous le règne d'Omar, & durant tout le règne d'*Othman*. Il retint ce Païs par la force pendant quatre ans qu'il fit la guerre à *Ali*, deſorte qu'il le poſſeda en qualité de Gouverneur ou de Khalife, près de 40 ans. Ce Prince avoit beaucoup de belles qualités. Il étoit libéral, doux, humain, brave, & poſſédoit au plus haut degré la

Science du Gouvernement.

Il fut le prémier Khalife qui obligea ſes Sujets de prêter ſerment de fidélité à ſon Fils: le prémier qui établit des Chevaux de poſte ſur les routes: le prémier qui ſe tint aſſis en parlant au Peuple dans la Moſquée. Il fut enterré à Damas, où il avoit établi le ſiège du Khalifat. Cette Ville conſerva ce privilège pendant tout le règne des Ommiades ou Deſcendans de Moavie.

YEZID, Fils de Moavie, fut reconnu Khalife dans tous les Païs Muſulmans, à l'exception des Villes de la Mecque, de Médine, & de quelques-unes de l'Irak ou Chaldée, qui refuſèrent de ſe ſoumettre à lui. Sous ſon règne les Muſulmans conquirent tout le Khoraſſan, le Khouarezm, & mirent à contribution les Etats du Prince de Samarcand. Les Auteurs Perſans ne parlent de lui qu'avec horreur, parce qu'il entreprit de faire périr par le poiſon *Hoſſein*, Fils d'Ali, & qu'il le fit tuer enſuite avec preſque toute ſa Famille dans la Plaine de Kerbela.

MOAVIE II, huitième Khalife, & Fils d'*Yezid*, eut à peine regné ſix ſemaines, que ſe ſentant trop foible pour ſoutenir le poids du Gouvernement, il prit la réſolution d'y renoncer, & s'enferma dans une Chambre dont il ne ſortit point juſqu'à ſa mort, qui ſuivit d'aſſez près ſon abdication.

Après l'abdication de *Moavie*, il y eut deux Khalifes en même tems, ABDALLAH & MERVAN I. Comme on ne put convenir d'un accommodement, on en vint à une bataille déciſive, qui ſe donna dans les Plaines de Damas. Ceux du parti d'*Abdallah* y furent entierement défaits. *Dehac* leur Général y perdit la vie, & l'on fit un grand carnage

de

de sa Cavalerie. *Mervan*, voyant les Ennemis en déroute, ne voulut pas qu'on les poursuivît, & fit sonner la retraite. Il n'y a rien d'extrêmement intéressant dans la vie de ce Prince. Il mourut l'an 65 de l'Hégire, & de J. C. 684, après avoir fait proclamer *Abdalmélec* son Fils aîné, son Successeur légitime.

ABDALMELEC fut beaucoup plus puissant qu'aucun de ses Prédécesseurs. Il vainquit le Khalife Abdallah, Fils de Zobéir, & ajouta l'Arabie à ses Etats. Il subjugua entierement tous les Sectaires qui s'étoient révoltés contre lui. Sous son règne les Musulmans conquirent, du côté de l'Orient, une partie des Indes; & du côté de l'Occident ses armes victorieuses pénétrèrent jusqu'en Espagne; mais ce Païs ne fut conquis que six ou sept ans après sa mort, sous le Khalifat de *Valid*, son Fils & son Successeur. *Abdalmélec* mourut l'an 86 de l'Hégire & de J. C. 705. Il avoit de belles qualités; mais tout son mérite s'évanouit lorsqu'il fut sur le Trône.

ARTICLE IX.

ESSAI *sur les* PASSIONS *& sur les caractères*. Deux Tomes *in* 12, le premier de 390 pages, le second de 391, sans compter la Préface. A *La Haye*, chez *Neaulme*, 1748.

VOici encore un Ouvrage sur l'Homme, sur ses mœurs, sur ses passions, sur ses vices & sur ses défauts. Nous ne manquons pas de Livres de Morale ni de Sermons; & cependant nous restons toujours à peu près les mêmes. Pourquoi cela? Néglige-t-on de s'instruire? Point du tout. Les Egli-

Egliſes ſont pleines de monde. Le Prédicateur a-t-il de la voix, de beaux geſtes, de la mémoire, de l'éloquence, tonne-t-il avec force contre les vices & les abus de ſon ſiècle, on l'écoute avec avidité, on l'admire, on eſt en extaſe : on a le cœur contrit, humilié, on verſe des larmes, on eſt tout régénéré. Sort-on de l'Egliſe, on s'écrie; Ah l'habile homme! Qu'il a bien prêché! La belle Morale qu'il nous a débitée! A dix pas delà l'entouſiaſme paſſe, tous ces reſſorts qu'on avoit tenus trop bandés, reprennent leur ton ordinaire; l'Ame, qui ſuit les mouvemens du Corps, & qui, comme lui venoit de ſe trouver dans un état violent, rentre dans ſon centre, elle ſe réveille, elle ſe reconnoit, elle redevient ce qu'elle étoit, à peine conſerve-t-elle encore quelques inſtans la moindre idée de ce qui l'avoit ſi fort frapée. Sur ces entrefaites le Prédicateur arrive, il trouve à la porte de l'Egliſe un Caroſſe qui l'attend, on s'empreſſe de lui donner la main, on l'aide à y entrer, il s'y renferme, de peur du grand air qui pourroit nuire à ſes poumons encore tout échaufés : chacun ſe range, il paſſe, on le ſalue à l'envi avec un air d'applaudiſſement, il reſalue gracieuſement, bien ſatisfait de lui-même & de ſes Ouailles, on le ſuit des yeux, il diſparoit auſſi vîte que l'éclair, emporté rapidement par des Chevaux fringans.

Les eſprits revenus à eux-mêmes, tout change de face, on ſe regarde, l'air riant prend la place de l'air dévot; la Nature reprend le deſſus, l'inſtinct revient, les paſſions ſe ralument, on paſſe les Belles en revue, on les aborde, on leur parle d'amour, on les loue ſur leur bonne grace, ſur leurs atours, ſur leurs ajuſtemens. Les parties ſe lient, on quit-

te

de la porte du Sanctuaire, on se retire par pelotons, les Galans accompagnent leurs Maitresses au rendez-vous, les Prudes sans Conducteurs se retirent en murmurant, elles vont gronder chez elles, ou médire chez leurs Voisines & du tiers & du quart. Là

Hautement, d'un chacun, elles blâment la vie,
Non point par charité, mais par un trait d'envie,
Qui ne sauroit souffrir qu'un autre ait les plaisirs,
Dont le panchant de l'âge a sevré leurs desirs (a).

Tout cela est dans le vrai. Je ne fais que répéter les plaintes inutiles des Prédicateurs mêmes. Quelle est donc la cause de ce contraste? C'est que le Corps maîtrise l'Ame, il asservit la Raison. Il y a en nous quelque chose de matériel, qui n'est que trop souvent le prémier Mobile de nos actions, qui dirige tout, qui donne le branle à tout. La volonté a les passions pour guides, les passions se règlent sur les mouvemens du Corps. Un mouvement brusque, un accident inopiné, met l'Ame en desordre. Allez, cherchez, sondez toute la Nature forgez tels Systêmes qu'il vous plaira, supposez des *Influences*, admettez des *Harmonies*, des *Causes occasionnelles*, il vous faudra toujours reconnoitre dans tout changement d'idées, un changement de mouvement, une différente direction ou affection de fibres motrices; qui précède & fasse naître ces nouvelles idées. Dites-moi, je vous prie, dans la prémière formation de l'Homme, lorsqu'il commence à se développer, est-ce l'Ame, est-ce le Corps qui agit le prémier? S'il y a une Ame dans un Corps informe & sans mouvement, elle doit y être dans une espèce d'*inertie*, sans idées, sans sen-

ti-

(a) *Moliere* dans son *Tartuffe*.

ſiment. Le Corps eſt donc dans ce cas le premier en jeu, il fait agir l'Ame; ſi même il ne la fait naître, il lui donne les premières *perceptions*, les premiers ſentimens ou de douleur ou de plaiſir. Son domaine une fois établi, il ne le perd peut-être jamais, il ne ſauroit le perdre, il eſt fondé ſur des loix immuables de l'Auteur de la Nature.

Voila, ce me ſemble, la vraie raiſon, la raiſon phyſique, du peu d'effet que produiſent ſur l'Homme les meilleurs Livres de Morale, les Diſcours les plus patétiques d'un habile Orateur. L'imagination eſt d'abord frapée, les eſprits animaux prennent un nouveau cours, les fibres motrices ſont ébranlées, l'Ame s'émeut, la Raiſon paroit triompher, on ſe croit tout changé, converti, régénéré: on ne s'apperçoit pas que cet état de l'Ame eſt un état violent; le Sermon fini, toutes ces fibres trop tendues, & miſes pour ainſi dire à la torture par l'impreſſion qu'a faite ſur elles la voix, le ton, les geſtes, l'éloquence du Prédicateur, & quelquefois même, ſi vous voulez, le poids de ſes raiſons, bonnes ou mauvaiſes, ſe rétabliſſent, l'Ame ſe conforme à l'action de ces fibres, elle ſe remet dans ſon aſſiette ordinaire, en attendant que quelque nouvelle révolution du Corps vienne encore la déranger.

Il y a de fort plaiſantes gens, ils voudroient, diſent-ils, réformer la Nature, qu'ils croient fort corrompue. Ce projet eſt chimérique. Demandez à ces Réformateurs du Genre-humain ce qu'ils ont gagné ſur eux-mêmes. Qu'ils apprennent que ce qui vient du fond de la Nature ne change pas: il y a des panchans qui ſont par-tout les mêmes, qui ont toujours été, & ſeront toujours ce qu'ils

qu'ils ſont. Les dehors changent, l'intérieur eſt hors de priſe. „ Les Hommes, dit avec eſprit l'un „ de nos plus grands Philoſophes, ſont faits com„ me les Oiſeaux, qui ſe laiſſent toujours prendre „ dans les mêmes filets, où l'on a déja pris cent „ mille Oiſeaux de leur eſpèce. Il n'y a perſonne „ qui n'entre tout neuf dans la vie, & les ſotiſes „ des Peres ſont perdues pour les Enfans. Les „ Hommes de tous les ſiècles ont les mêmes pan„ chans, ſur leſquels la Raiſon a bien peu de pou„ voir. Ainſi par-tout où il y a des Hommes, il „ y a des ſotiſes, & les mêmes ſotiſes.

Ces réflexions ne donnent aucune atteinte au mérite de l'Ouvrage que nous annonçons, ni à celui de quantité d'excellens Livres de Morale de cette eſpèce. Ils ſeront utiles dans tous les cas où ils n'attaqueront que les dehors de l'Homme. Tel paroit avoir été le but de l'Auteur de ces *Eſſais*. Dans le premier Tome, il traite de l'*Indépendance* ou de la *Liberté*, de l'*eſprit de Société*, de la *Bonne-foi*, de l'*Ambition*, des *Converſations* & des *Diſputes*, des *connoiſſances de l'Homme*, de la *Vertu*, de la *généroſité de ſentimens*, de la *fote vanité*, du *Tems* & du *ſoin d'en profiter*, de la *Louange* & des *Flateries*, de l'*Amitié*, des *Sciences*, du *Mariage*, de la *Connoiſſance de ſoi-même*, de l'*Inſenſibilité*, de la *Fortune*, du *Malheur* & de la *Compaſſion*, de la *Prévention* ou de l'*Eſprit faux*. Le ſecond Tome roule ſur les matières ſuivantes, ſur l'*Homme d'eſprit & de mérite*, ſur l'*économie d'eſprit* & le *ſoin de le cultiver*, ſur les *Impreſſions* & les *Préjugés*, ſur les *Femmes*, ſur les *Paſſions* en général, ſur les *Talens* & les *qualités particulières*, ſur les *mauvais Raiſonnemens*, ſur l'*Amour*, ſur la *compoſi-*

position des Ouvrages d'esprit, sur le *déguisement de l'Homme*, sur le *Babil* & le *Silence*, sur l'*occupation de l'Esprit & du Cœur*, sur l'*Ignorance* & la *Misère de l'Homme*.

La plupart des articles contenus dans ces deux Volumes, ne regardent guère que les dehors de l'Homme : l'Auteur y critique des vices & des défauts que l'on peut corriger, il y recommande des qualités, des vertus que l'on peut aquerir. L'Avarice, la Lâcheté, la Bigoterie, l'Ambition, la Vanité, la Jalousie, la Cruauté, l'Entêtement, la Médisance, la Calomnie, l'Injustice, sont des défauts dont on peut se défaire, ils ne se trouvent pas dans tous les Hommes. Tous les préjugés ne sont non plus que des dehors de l'Homme, on sait qu'ils changent, on sait qu'ils ne sont pas par-tout les mêmes, on peut les faire perdre, on peut même souvent en introduire de tout opposés.

Mais allez dire aux Hommes qu'ils ne doivent pas s'aimer, qu'ils doivent haïr leur Corps & le maltraiter, mépriser la vie, être desintéressés, vous n'en trouverez aucun qui entreprenne sérieusement de mettre cette belle Morale en pratique. Il n'y a personne qui ne soit intéressé ; & il faut l'être. Il n'y a personne qui ne s'aime ; & on doit s'aimer. Il n'y a personne qui méprise la vie ; & on ne doit pas la mépriser. Tout cela est bien, parce que cela est conforme à la nature de l'Homme, & par conséquent dans l'ordre.

L'Auteur est fort modeste dans tout ce qu'il propose. Ce ne sont pas ici des Maximes qu'il a voulu donner : elles sont comme des Loix dans la Morale, ainsi que l'observe un célèbre Ecrivain du siècle dernier, & il ayoue ingénuement qu'il n'a

ni assez d'autorité; ni assez de génie pour faire le Législateur. Ce caractère n'appartient en effet qu'à ceux qui se disent les Ambassadeurs de la Divinité, & qui ne sont pas fâchés de se faire respecter à la faveur de ce titre.

Ces *Essais* ne contiennent en quelque manière, que des remarques, des caractères, des observations, qu'il a tirées de ses réflexions, & de l'inspection des choses qui l'ont frappé. Il n'a consulté d'autre modèle, que celui des impressions & du sentiment. *J'ai tâché*, dit-il, *de le dépeindre comme je l'éprouvois; & ne différant pas d'ailleurs des autres Hommes dans le fond des idées reçues, j'ai cru pouvoir hazarder ma façon de sentir.* S'il s'est rencontré avec d'autres, c'est, à ce qu'il prétend, sans dessein, & même sans le soupçonner. Les passions ont tant de marques & de différentes envelopes, qu'il reste toujours des couleurs & des nuances, propres à les caractériser sous de nouveaux traits. D'ailleurs les mœurs, les préjugés d'un siècle, ne sont pas ceux d'un autre siècle: ils varient, &, sans défigurer les anciens portraits, ils prennent un nouveau coloris, fournissent des contrastes & des oppositions plus propres à dépeindre l'Homme, & à pénétrer ses imperfections.

Ces raisons peuvent justifier l'Auteur d'avoir osé écrire sur une matière qui a fait dans tous les siècles l'objet des recherches & des réflexions des plus Grands-hommes. La seule chose qui soit ici défendue à un Ecrivain, c'est de copier les autres, mais il doit lui être permis d'examiner encore des matières susceptibles d'étendue, de variété, d'instruction, & infinies par leur nature même. Tel est

le ſpectacle des foibleſſes & des contrariétés, qui ſe trouvent dans l'Homme, & qui ſont toujours reglées ſur les rencontres, ſur les opinions, & ſur les tems. Afin que le Lecteur puiſſe encore mieux juger du plan de l'Auteur, & de ſa manière de penſer, je joindrai ici le précis des réfléxions qu'il fait ſur quelques-uns des articles qui font le ſujet du Livre.

De l'Indépendance, ou de la Liberté.

A proprement parler il n'y a point d'*Indépendance*, & ce terme pris à la rigueur, marque un bonheur chimérique. C'eſt ce que l'Auteur démontre clairement. „ Chaque choſe eſt vis-à-vis „ d'une autre, & à côté d'une autre. Les cauſes „ ſont enchainées entre elles, & il eſt néceſſaire „ qu'elles produiſent des effets conſéquens à leur „ proximité & à leurs rapports. Il y a donc une dépendance générale, dont les nœuds ſe ſuccèdent, & remontent dans un ſeul point ".

Les plus miſérables ſemblent être les plus indépendans. Ils ne craignent rien, ils n'ont ni fortune, ni état à ménager; ils ſont inconnus; ils n'ont rien à faire pour les autres; point de bienſéances à obſerver, point de vues au deſſus de ce qu'ils ſont. Ils agiſſent librement par-tout; ils ſuivent leurs caprices & leurs fantaiſies, ſans conſéquence; ils voyagent, ils s'arrêtent, ils ſe fixent, ils ſe retirent; tout leur eſt indifférent; rien n'amène de changement remarquable pour eux. Ils ne tiennent à rien au reſte des hommes.

Une choſe m'étonne, c'eſt que perſonne n'envie le ſort de ces gens-là. Il faut pourtant qu'ils ſoient heureux, s'ils ſont tels que l'Auteur les dépeint. Mais je crois qu'il y a quelque choſe à rabattre des dégrés d'indépendance qu'il leur donne.

Qu'on

Qu'on me dise où sont ceux qui *ne tiennent à rien au reste des Hommes*. Il n'y en a nulle part. Comment vivre dans la Société, & ne tenir à personne? Cela ne s'accorde pas d'ailleurs avec ce que l'Auteur venoit d'avancer, que *les causes produisent des effets conséquens à leur proximité*.

Des Sciences.

L'exactitude des définitions; la distinction des parties; l'ordre de ces parties, leur liaison, leur suite; la façon de les employer, & enfin de les unir ensemble pour concourir au but qu'on se propose, sont le corps de la méthode qu'on doit employer dans toutes les Sciences. Les bons Livres en fait de Sciences, ne sont tels, que par la bonne méthode. Elle y est employée pour présenter les vérités graduellement, & pour en former une doctrine de clarté & d'évidence, qui enseigne & qui démontre.

Quand un homme studieux, après une application suffisante, n'apperçoit pas la Vérité qu'il cherche, il doit prendre les précautions suivantes, qui servent d'introduction à la connoissance. 1. Dépouiller l'objet de tout ce qui le voile, de tout ce qui sert à l'exprimer. 2. Le concevoir clairement, ou fixer les points de ses doutes, de ses équivoques. 3. Détruire un doute après l'autre; suivre d'une première Vérité, à une seconde; & se rapprocher tellement de l'objet principal, qu'il n'ait plus que lui seul à contempler. Ces règles sont bonnes à suivre, je les trouve excellentes, mais qu'il est souvent difficile de détruire les doutes avant que d'arriver au sanctuaire de cette Vérité qui fait l'objet de nos recherches! Il y a des doutes qu'on ne sauroit jamais éclaircir; par conséquent, des Vérités qu'on ne sauroit découvrir.

Du Mariage.

Cet article eſt l'un des plus étendus de l'Ouvrage. Il contient ſur le Mariage pluſieurs Lettres d'une aimable Société, où l'Auteur nous aſſure qu'il avoit l'honneur d'être admis. Le début & la fin de la prémière annoncent que ce n'eſt point ici une critique ſérieuſe du Mariage; mais plutôt un amuſement ſans conſéquence, entre deux perſonnes qui veulent ſe divertir: l'une à ſoutenir les avantages du Mariage; & l'autre à les combattre. Ces Lettres méritent d'être lues par ceux qui n'ont encore fait aucun choix, & qui veulent en faire un. Si le Mariage eſt le ſeul moyen légitime de procurer des Sujets à l'Etat, pourquoi entreprendre de le décrier? On a beau écrire contre le Mariage, ſi nos Loix ne changent pas, on ſe mariera toujours, parce que le plaiſir, & l'un des plus grands plaiſirs de l'Homme eſt attaché au Mariage.

Du Malheur & de la Compaſſion.

On trouvera ici d'excellentes réfléxions. En voici quelques-unes. Quel que ſoit l'état qu'on occupe, & le degré de fortune dont on jouit, les revers & la viciſſitude des choſes peuvent les renverſer en peu de tems, malgré les précautions les mieux concertées. Aucune condition dans la vie n'eſt exemte de cette variation. L'on voit dans l'Hiſtoire quatre Rois attelés au Char de *Séſoſtris*; *Policrate* eſt pendu; *Bajazet* meurt dans une Cage de fer; *Denis* devient Maitre d'Ecole; *Boleſlas*, Cuiſinier; *Perſée*, Forgeron. Que de miſères différentes & peu attendues! Que devient donc alors l'Homme cruel, dont le cœur n'a jamais ſenti le malheur de ſes ſemblables? L'infortune eſt pour lui ſans eſpérance; le ſouvenir, l'amour de ſon

ſon opulence & de ſes tréſors le livrent au deſeſpoir.

L'on ne voit guère de gens inſenſibles, que dans une grande fortune. Ceux qui vivent dans la médiocrité, ne pourroient pas ſuccomber à la dureté, quand même ils y ſeroient enclins naturellement. Ils ont encore beſoin de ſe faire aimer, & ſentent mieux la néceſſité de s'entraider. Auſſi voit-on dans les plus petits états, beaucoup plus de compaſſion & d'humanité, que dans les rangs élevés. Il eſt heureux qu'en ceci, les Petits donnent l'exemple aux Grands, car comme leur nombre eſt le plus conſiderable, & qu'il forme les Républiques, la Société ſeroit troublée par l'inhumanité, & les Hommes deviendroient réduits à vivre entre eux, comme les Bêtes féroces dans les Forêts.

De la Prévention ou de l'Eſprit faux.

Voici ſur ce défaut quelques traits qui, quoique frapans, ne laiſſent pas de ſe trouver dans une infinité d'Originaux. „ Pour plaire à certaines perſonnes, il faudroit être ſavant, ſans avoir jamais rien appris; parler ſans raiſonner; mentir, en diſant la vérité; avoir des Amis, ſans les cultiver, ſans les mériter; les eſtimer, ſans les connoître; les aimer ſans qualités, ſans qu'ils fuſſent aimables; être ſurpris, ſans motifs d'admiration; décider, ſans avoir examiné; juger de même, rire de même, être avec eux de même, enfin devenir auſſi ridicules qu'eux, dans le moment même qu'on eſt bleſſé de leur extravagance; la contrainte eſt trop forte".

Des Impreſſions & Préjugés.

Vis-à-vis la force des impreſſions, la Raiſon eſt peu de choſe: elle ſe tait toujours près du ſenti-

ment ; & le sentiment ne prend sa source que dans les impressions de l'esprit & du cœur ; ensorte que le bonheur ou le malheur de la vie dépendent en quelque manière des impressions qu'on a reçues. Les premiers guides de l'esprit & des mœurs, sont les impressions : elles décident de l'état, & du sort des Hommes. Malheureux celui qui, livré dès l'âge le plus tendre en des mains foibles, a sucé avec le lait, l'horreur, la crainte, l'espérance, & la foi des Visionaires, des Ignorans, & des Esprits faux, auxquels il a été confié. Lorsque l'âge a formé une certaine habitude, quand la Nature a contracté le sentiment de la douleur & du plaisir sur de certaines impressions : qu'il est dangereux alors de n'être plus le maître de se combattre, ou de souffrir tellement à le faire, qu'on préfère l'inaction & l'erreur, à la peine de chercher la Vérité!

On déracineroit peut-être aisément les préjugés dont on est la victime, si l'image des objets sensibles, & des idées qu'ils font naître, étoit simple & dépouillée des liens auxquels elle est attachée de toutes parts. Mais, en combattant un doute, une erreur, en examinant une opinion, on appelle au jugement qu'on en doit porter mille préjugés accessoires, qui deviennent autant de Juges incompétens. Delà il naît une espèce d'impossibilité de sortir d'un état dans lequel le malheur de l'éducation, & celui de l'habitude, ont également concouru à constituer la nature de l'esprit & du cœur. L'expérience journalière nous apprend, que la conviction des préjugés est plus forte & plus intime, que celle qui naît des choses & de la Raison même.

L'Au-

L'Auteur distingue deux sortes de Vérités, les unes qui dépendent de la Religion, de la Foi, & qui sont au-dessus de la portée de l'Esprit humain : les autres qui n'en sont point dépendantes, dont la classe est bien plus nombreuse, & qui sont plus ou moins à la portée de l'entendement des Hommes. On ne doit s'attacher à croire & à adopter pour vrai, que ce qui nous est intimement sensible, & dont nous avons des idées bien claires & bien distinctes. Sur tout le reste, il est permis de douter, il est nécessaire de douter, puisque le doute est le prémier pas hors de l'ignorance.

Avec toutes ces règles, que je trouve admirables, l'Homme ne sortira jamais du labirinthe de ses préjugés. Quelqu'un a dit que *pour trouver la Vérité, il faut tourner le dos à la Multitude.* Mais qui ôse tourner le dos à la Multitude ? Quelques Philosophes, encore faut-il qu'ils le fassent secretement, ils n'ôseroient paroître à visage découvert. Vous voulez que je doute ; mais vous bornez trop mes doutes : vous exigez que je trouve évident ce qui vous paroit l'être, & à un très petit nombre d'Hommes élevés dans les mêmes principes que vous. Pesez, me dites-vous ; & vous me présentez toujours votre balance. Voyez, me dites-vous, & vous ne m'offrez que vos Lunettes qui ne sont pas faites pour mes yeux. Vous, aimable Auteur de *la Logique des Vraisemblances*, vous m'appellez au témoignage d'un Peuple qui croit comme vous ; & moi, je vous appelle au témoignage d'un autre Peuple encore plus nombreux, qui ne croit pas comme vous. Trop prouver, c'est ne rien prouver. Foible Mortel ! vous vantez votre force, &, sans vous en apercevoir,

vous ne faites que ſuivre le torrent qui vous emporte. Une bonne cauſe ne doit pas être défendue par de mauvaiſes raiſons. Il ne faut pas donner priſe à ſes ennemis.

ARTICLE X.

LETTRE *de* Copenhague *datée du* 20 *de* Janvier 1749 à Monſieur le Baron de HOLBERG, en réponſe à la XXXVme de ſes Epitres. (*a*).

JE ſuis ravi, MONSIEUR, que vous aiez rendu compte au Public, dans votre 35me. Lettre, de notre entretien ſur la réunion des Proteſtans. Je me flatte que vous ne trouverez pas mauvais que je vous faſſe part des réfléxions que je vous promis alors. Vous l'avouerai-je, *Monſieur*? Quand je parlai de la dureté avec laquelle les Evangéliques ont toujours rejetté nos propoſitions de paix, je ne m'attendois pas à trouver en vous un adverſaire. Vos Ecrits m'avoient toujours paru tenir plus du Latitudinaire, que de l'Orthodoxe rigide. J'y avois trouvé un caractère pacifique, & les principes d'une ſage Tolérance; j'y avois lu en termes exprès, qu'*un Chrétien, qui erre après avoir bien éxaminé, eſt meilleur Chrétien, que celui qui n'eſt que par hazard & par préjugé dans le chemin de la Vérité.*

Familiariſé avec ces idées, pouvois-je naturellement imaginer, que vous prendriez feu à ma réfléxion, que vous emploieriez vos lumières à en-

(*a*) Ces Epitres ont paru apparemment en Langue Danoiſe ou Allemande, puiſque nous ſommes informés qu'il s'en imprime actuellement une traduction Françoiſe, de même que d'un autre ouvrage de Morale de ce Baron.

entretenir le flambeau de la Discorde; que des dogmes de spéculation vous paroitroient des dogmes fondamentaux; que, vous laissant entrainer au torrent des conséquences odieuses, vous vous forgeriez des fantômes pour les combattre; que vous seriez moins modéré, que ne le fut le bien-heureux *Luther*, qui donna la main d'Association aux *Zuingliens*, de Strasbourg & d'Augsbourg dans la Conférence de Wittenberg en 1536.; que vous n'imiteriez pas la modération des Protestans de la vieille roche, comme qui diroit *Mélanchthon* votre Héros, & de tant d'autres, qui, bien qu'éloignés des sentimens sur la Predestination, nous ont regardé comme leurs Frères? Je ne crois pas qu'on doive attendre de vos Théologiens cette accession si désirée au Traité de Paix; mais devois-je attendre de vous, *Monsieur*, qui paroissez si dégagé de leurs préjugés, un jugement si sévère, & autant de ce qu'on appelle *Odium Theologicum*?

Vous errez, me dites-vous, *en des points fondamentaux*. Soit, pour un moment. Mais dans quel Chapitre de l'Ecriture avez-vous lu qu'il appartient aux Hommes de décider & de déterminer, quels sont les articles capitaux de la Religion? Jésus-Christ & ses Apôtres ont assurément été plus modestes que vous. Ont-ils jamais fixé le nombre ou la Nature de ces articles? Le Catéchisme de notre Sauveur étoit fort court: je vous défie de m'y montrer, ou dans les écrits des Auteurs qu'il a inspirés, un seul passage qui favorise votre assertion: & sans ce passage, peut-elle se soutenir? Et si elle ne se soutient pas, n'errez-vous pas vous-même dans un point capital? Ne rom-

pez-vous pas l'union de l'Egliſe, en nous excluant de ſon ſein? Ne vous déclarez-vous pas l'ennemi de Jéſus-Chriſt, qui a fait de la Charité la livrée de ſes Diſciples?

Nous errons en des points fondamentaux: mais qui vous a dit qu'on ne peut pas errer fondamentalement, & néanmoins mériter une place dans l'Egliſe primitive? Preſque tous les anciens Pères ſont enveloppés dans l'arrêt que vous prononcez contre nous. *Arnobe*, qui a écrit touchant le Mal Phyſique & le Mal Moral, n'avoit qu'une teinture ſuperficielle du Chriſtianiſme qu'il défendoit, &, s'il revenoit au monde, ſentiroit furieuſement le fagot. *Tertullien* avoit ſur la Nature de l'Ame une opinion, qui en détruiſoit viſiblement l'immortalité. *St. Hilaire* prétendoit, que la Nature humaine de J. C. n'avoit pas ſouffert. *St. Auguſtin* employoit toute ſa réthorique à établir le Dogme infernal de l'Intolérance. *St. Jérôme* déclamoit contre le Mariage, erreur fondamentale, s'il en fut jamais, puiſqu'elle tend à l'extinction de l'eſpèce humaine. Les colomnes de l'Egliſe ont rarement ſoutenu l'édifice de la Religion. Refuſerez-vous à ces grands Docteurs le titre de bons Chrétiens? Accordez-le leur. Auſſi bien ne leur peut-on accorder guère autre choſe.

Remontons plus haut; & prouvons, qu'on peut errer dans les fondemens de la Foi, & être en même tems membre de l'Egliſe Apoſtolique. Ceci a tout l'air d'un paradoxe: rien n'eſt pourtant plus vrai. Je m'explique: les premiers jours du Chriſtianiſme naiſſant furent obſcurcis par quelques erreurs. Les Chrétiens furent diviſés:

Sciſſi

Sciſſi ſunt varii ſtudia in contraria Fratres.

Ils (a) ſe conduiſoient à la maniere des hommes. L'un diſoit : je ſuis de Paul : l'autre je ſuis d'Apollos ; l'autre de Céphas. Ils étoient charnels. Peſez bien la force de ces expreſſions. *St. Paul* veut remédier à ce déſordre. Comment s'y prend-il ? Il appelle l'Egliſe de Corinthe, *l'Egliſe de Dieu*, & les Corinthiens ſes *Freres*. Il ne tolere point leurs partialités ; ce ſeroit lâche condeſcendance : mais il n'a garde de les exclure de la vraie Egliſe de J. C. ce ſeroit faux zèle. Cependant, on ne ſauroit diſconvenir, qu'une partie de ces Chrétiens diviſés n'erràt dans le point fondamental de la Religion. Car certainement ceux qui tenoient pour *Apollos*, n'étoient guère perſuadés de l'infaillibilité de *Paul*, perſuaſion que nous exigeons aujourd'hui de tous ceux, qui ſont dans le ſein du Chriſtianiſme.

Je pourrois étaler ici un plus grand nombre d'exemples ; mais celui-là ſuffit, je penſe, pour embarraſſer les Evangéliques. Pourquoi ne nous traitent-ils pas de Frères, comme *St. Paul* traitoit les Chrétiens de Corinthe ? Nous ſommes Schiſmatiques : les Corinthiens l'étoient auſſi. Nous errons fondamentalement ; les Corinthiens avoient la témérité de nier que *St. Paul* fut l'organe de Dieu, & le Miniſtre infaillible de ſa parole. Vous nous rejettez malgré ce bel exemple. De cette opiniatreté, invincible juſqu'ici, les Réformés ne pourroient-ils pas tirer cette conſéquence maligne, que vous n'êtes pas de la Religion de *St. Paul* ? Vous déſavoueriez cette conſéquence : mais vous êtes ſi habile à en tirer, qu'en vérité vous ne ſauriez trouver mauvais, qu'ils

(a) 1 Cor. Chap. III. Verſ. 3. 4.

qu'ils uſent du droit de repréſailles.

Allons plus loin, quoiqu'il me ſoit permis de m'arrêter ici : & permettez moi de vous demander ce que c'eſt qu'un Article fondamental. Une petite définition de ces deux mots vous embaraſſeroit bien. L'importance de la matière méritoit que vous nous la donnaſſiez. Vous craignez, ce ſemble, le grand jour ; & vous vous enveloppez dans un tourbillon de ténèbres.

Je vois pourtant à travers toutes vos obſcurités, que la définition que vous avez dans l'eſprit revient à ceci ; ſavoir, que *l'erreur fondamentale eſt celle de laquelle on peut déduire, malgré le déſaveu des Errans, des conſéquences contraires aux attributs divins.*

N'eſt-il pas vrai ? N'eſt-ce pas là votre penſée, *Monſieur* ? Non, direz-vous peut-être. Pourquoi donc avez-vous donné lieu de le ſoupçonner ? Pourquoi avez-vous bâti là deſſus tout le raiſonnement de votre Lettre ? Pourquoi nous condamnez-vous ſur un ſi faux principe ? Pourquoi.... Mais peut-être conviendrez-vous ingénûment que c'eſt là votre idée.

Quoi ? Une erreur fondamentale eſt une erreur ſujette à des conſéquences déſavoüées ! Quelle opinion, ſoit de Théologie, ſoit de Philoſophie, pourra échapper à cette définition ? Comment l'Orthodoxe parera-t-il les coups de l'Unitaire ? Comment le Chrétien repouſſera-t-il les attaques de l'Incrédule ? Comment réfuterez-vous vous même cette objection auparavant mépriſable, à préſent foudroïante, que votre dogme de l'Impanation & de l'Ubiquité vous mène droit, ſi vous raiſonnez juſte, à l'adoration de l'Hoſtie ? Qu'au-

rez-

rez-vous à répondre à un Controverſiſte Catholique Romain? On vous prendra par vos principes; vous tomberez dans vos propres filets; vous ſerez percé de vos propres armes.

Oh! direz-vous, je deſavoue la conſéquence que vous tirez de ma définition. Fort bien! Mais, vous répondront les Réformés, ne déſavouons-nous pas celle que vous tirez de nos erreurs? *Par pari refertur.* Laiſſez donc là votre principe ou rectifiez-le. Je vous le garantis pour l'Ange exterminateur de la plupart des opinions.

En attendant mieux, trouvez bon, que je définiſſe avec le ſavant *Wérenfels* (*a*) l'erreur fondamentale, *une fauſſe perſuaſion, qui déracine du coeur de celui qui en eſt imbû la vraie foi, ou qui en empêche quelque Acte, duquel Dieu dans ſa parole a voulu faire dépendre le ſalut des hommes, ou qu'il y éxige, comme néceſſaire, à qui veut y avoir part.*

Or, je défie hardiment tous les Luthériens du monde de faire voir que les Calviniſtes ſont coupables d'une pareille erreur. Cette idée ne peut entrer que dans le cerveau de quelques Profeſſeurs en Théologie, qui, après avoir bien ſué pour établir avec ſolidité leurs ſentimens, tâchent de relever le mérite de leurs méditations en relevant l'importance de la matière méditée; ſemblables à ces Prédicateurs, qui éxagèrent éternellement la ſupériorité du Saint qu'ils panégyriſent. Les Auditeurs ne ſont que trop ſouvent les dupes de leurs hyperboles, puiſées dans la ſource féconde de l'amour

(*a*) *Sam. Werenf.* Opuſc. T. 1, de Rat. uniendi Eccleſ Protéſt.

mour propre. Soïons plus sages, *Monsieur*. Reléguons dans les auditoires Théologiques les questions de pure spéculation ; & blâmons ceux qui les en tirent, pour les porter en chaire, sans se ressouvenir que le Système du Christianisme tend à nous rendre meilleurs, & non plus subtils.

Vous en reviendrez toujours à votre Refrein : *Les Réformés croient un Dogme duquel on déduit des Conséquences dangéreuses* : car, vous autres Luthériens, il n'y a pas moïen de vous tirer de-là. Essaïons pourtant. Je ne dirai pas, que les Conséquences dont vous nous chargez si libéralement sont plutôt l'ouvrage de la passion que de la saine raison. Je veux les supposer légitimes. Vous en pourrez conclure que nous errons, parce que le vrai ne peut se trouver dans le faux ; mais vous n'en pourrez conclure, sans injustice criante, que nous les admettons, nous qui vous protestons, que non seulement elles nous sont en horreur, mais encore que nous sommes prêts à sceller de notre sang les vérités contraires. Eclaircissons ceci. La Divisibilité de la Matière à l'infini est démontrée, & universellement admise. On peut en inférer qu'il y a un infini plus petit que l'autre ; &, qui plus est, on ne peut répondre à cette objection ; mais, je vous prie, que diriez-vous de quelqu'un qui s'aviseroit d'accuser les Philosophes de croire cette extravagante proposition ? Il faudroit voir comme vous le relanceriez.

Vous vous échaperez peut-être à la faveur d'un *Distinguo* entre les Conséquences prochaines & les Conséquences éloignées : mais, à coup sûr, vous aurez de la peine à concevoir, & encore plus à prouver, que le degré de proximité établisse le droit

droit d'imputer des Conſéquences, qui ne pourroient être imputées, ſi elles étoient à un degré plus bas. Un homme convaincu d'avoir tiré un coup de fuſil à quelqu'un, éloigné de 50 pas, ſeroit-il moins puniſſable, que s'il l'avoit tiré à dix. Voulez-vous un exemple plus Philoſophique? „ Le „ Syſtême de l'Harmonie préétablie, *tend*, dites-vous dans votre 31. Lettre, *à établir un méchaniſme fatal, & à ôter aux Hommes le Libre-Arbitre*. Vous n'ignorez pas ſans doute, *Monſieur*, combien quelques Philoſophes & Théologiens Réformés (*a*) ont fait ſonner haut ces terribles Conſéquences, prochaines ou éloignées, peu m'importe, mais, ſelon les adverſaires de *Léibnitz*, prochaines, & très prochaines. Vous ſavez auſſi avec quelle fureur les Univerſités Luthériennes d'Allemagne ont donné dans cette nouvelle Hypothèſe. Or, je vous demande, ſi votre Egliſe auroit droit, en vertu de ces Conſéquences, d'excommunier impitoyablement, de damner ſans miſéricorde ceux de ſes membres actuels qui ſoutiennent le Syſtême Léibnitien ou Wolfien, duquel on peut, de votre aveu, inférer un *Méchaniſme fatal*, auſſi dangereux pour le moins, que les Conſéquences tirées du Dogme de la Prédeſtination.

Mais je veux qu'on impute avec raiſon les Conſéquences légitimes. N'y a-t il pas une partialité marquée à n'imputer que les odieuſes, à exclure les favorables? La juſtice & la Charité ne réclament-elles pas ici leurs droits violés? Combien de fois les Evangéliques ont-ils reproché aux Ré-

(*a*) De Crouzas & Roques.

Réformés, qu'ils faiſoient Dieu l'Auteur & la cauſe du péché, qu'ils excuſoient les pécheurs, &c. (a) Conſéquences légitimes, ſi vous voulez, de leur doctrine touchant le Decret abſolu de réprobation, quoiqu'ils n'aient d'autre vue, que d'aſſurer à Dieu la gloire de notre ſalut? Cependant il eſt très certain, que d'un autre côté les Réformés enſeignent, qu'on ne peut dire ſans blaſphême, ni penſer ſans impiété, que Dieu eſt auteur du mal. Vous ne diſconviendrez pas, *Monſieur*, que ce ne ſoit là leur ſentiment. Pourquoi donc, au lieu de dire ſans ceſſe, de l'Hypothèſe des Calviniſtes ſur la Prédeſtination, il s'enſuit que Dieu eſt auteur du péché, donc ils croyent que Dieu eſt auteur du péché, ne dites-vous pas quelquefois, de ce que les Calviniſtes nient que Dieu ſoit la cauſe du mal, il s'enſuit que leur Prédeſtination eſt fauſſe, donc ils ne la croyent pas, donc leurs paroles ont un meilleur ſens, qu'elles ne paroiſſent avoir, ou peut-être un ſens trop peu diſtinct?

Mais, direz-vous, leur ſentiment eſt clair; pas ſi clair peut-être, puiſqu'ils ſe plaignent ſans ceſſe que les Luthériens ne l'entendent pas, de même que ceux-ci ſe plaignent que ceux-là ne prennent pas bien leur doctrine ſur la Préſence réelle, ſur la perſonne de J. C., ſur la Communication des Idiomes. Mais je ſupoſe que le Syſtême des Réformés eſt auſſi clair, qu'il eſt réellement obſcur, enſeignent-ils moins clairement, que tout bien procède de Dieu, que tout mal vient de nous ſeuls, que rien ne ſauroit juſtifier nos péchés? Enſeignent-ils moins

(a) Vide *Werenfelſium*.

moins clairement, que l'Homme eſt libre, digne de louange ou de blâme, de récompenſe ou de châtiment, que tous ceux qui croient en J. C. & ont la véritable foi ſeront ſauvés, que c'eſt un moïen infaillible de plaire à Dieu, que de faire valoir les talens qu'il nous a confiés? Enſeignent-ils moins clairement, que tous ceux qui ſe damnent, ſe damnent uniquement par leur faute, que les Decrets éternels de Dieu ne renverſent point notre Liberté, & que nous ne ſerons pas jugés ſur ces Decrets, mais ſeulement ſur nos œuvres? Non ſeulement ils le diſent par écrit, mais encore ils y conforment leur conduite. La pratique conſtante de leur Egliſe, des Paſteurs & du Troupeau, eſt une preuve ſans réplique, qu'ils n'établiſſent nullement que l'Etre ſuprême eſt la cauſe du péché: s'ils l'établiſſoient, adieu tout le Syſtême de leur Religion.

Quelle eſt donc votre injuſtice, *Monſieur*, d'imputer aux Réformés un horrible blaſphême, que vous croïez s'enſuivre de leur opinion, aulieu de leur imputer le contraire, qui découle néceſſairement de tout leur Syſtême? Comment colorerez-vous ce Procédé? Peut-être en diſant que vous avez ſuivi la méthode des Théologiens, qui ont coutume de n'imputer à leurs adverſaires que les Conſéquences odieuſes. Mais, de bonne foi, cette méthode eſt-elle digne d'un Théologien, d'un Chrétien, d'un Homme?

J'en appelle de vous-même à vous-même. Dans une de vos Lettres, vous vous écartez de la doctrine reçue touchant le péché Originel, parce que dites-vous, vous ne pouvez la concilier avec les attributs de Dieu. Croiez-vous que les Pélagiens

ſont obligés en conſcience de ſe ſéparer de ceux qu'on nomme Orthodoxes, vû que ceux-ci font une bréche aux perfections de Dieu? L'eſprit de l'Homme eſt ſi peu éclairé, les Vérités divines ſont ſi fort au deſſus de ſa portée, l'Ecriture Ste eſt ſi obſcure ſur certains myſtères, qu'en vérité il eſt preſque impoſſible, que quelqu'un, qui veut les pénétrer, n'embraſſe à la fois deux opinions qu'il croit être dans la parole de Dieu, quoiqu'il voye clairement qu'on ne peut les concilier. Il eſt de la nature des Myſtères d'être accompagnés d'une foule de difficultés, qu'il eſt plus aiſé d'appercevoir, que de réſoudre. Les Luthériens & les Calviniſtes ſont à deux de jeu. Les premiers ne ſont point contens de l'opinion des ſeconds ſur l'Euchariſtie, parce qu'elle leur paroit trop ſimple: ils veulent que ce ſacrement ſoit un Myſtère inexplicable, quoique les Auteurs ſacrés n'en diſent rien, qui tende là. Les ſeconds ſont mécontens de l'opinion des premiers ſur la Prédeſtination; elle leur paroit trop nue: & ils environnent ce dogme ténébreux de difficultés inſurmontables, parce que l'Apôtre y en trouvoit lui-même de cette nature, & qu'ils s'écrioit: *ô Profondeur!*

Traitez nous, comme nous vous traitons. Quoique fermement perſuadés, que quelques-uns de vos Dogmes ſont de grandes erreurs (à notre place, vous les appelleriez Fondamentales) nous croyons que, puiſque vous en rejettez les Conſéquences, la juſtice & la charité nous ordonnent de ne point vous les attribuer, mais de vous regarder en dépit d'elles & de vous-mêmes, comme nos frères, & comme de véritables membres de J. C.

Vous

Vous ne ſerez peut-être pas fâché de voir ici le ſentiment de *Moiſe Amyrault*. Après avoir parlé de quelques opinions Luthériennes, il ajoute : „ *Hæc noſtro quidem ſenſu inter ſe pugnant : „ at illi pugnam illam non pervident ; & duas „ iſtas propoſitiones unà conſiſtere poſſe arbi- „ trantur : nos igitur, qui ſcimus, nihil frequen- „ tius accidere, quam ut Philoſophi & Théolo- „ gi incogitantes & imprudentes duas opiniones „ foveant, quæ inter ſe invicem contradicunt, „ & quarum tamen contradictionem non per- „ ſpiciunt, in eam partem proniores ſumus, ut „ veram & bonam ſententiam in illorum animis „ prævalere arbitremur* (*a*).

N'ayez point honte d'imiter un ſi Grand Homme. Une pareille modération ne ſçauroit nuire à votre gloire. Regardez les Réformés comme de mauvais Logiciens, comme de pitoyables raiſonneurs, comme en contradiction avec eux-mêmes, mais non, comme plus mauvais Chrétiens qu'ils ne le ſont. Malheur à tous ceux, qui raiſonnent des choſes divines, s'ils devoient expier leurs faux raiſonnemens par une éternité de ſupplices !

Ces réfléxions renverſent, ce me ſemble, cet argument dont vous vantez la force dans votre Lettre : *Celui qui dit A, doit dire B.* Avec cette maxime, que vous nous donnez pour un axiome, on iroit loin. Je vous répondrai encore, que ſes Prédeſtinatiens nient qu'ils diſent A, & que par conſéquent ils doivent ſe bien garder de dire B. Si vous leur objectez que croire la Prédeſti-

(*a*) Irenic. P. 927.

nation, c'eſt dire A, ils vous répliqueront, que St. Paul l'a crue; & par-là vous tomberez dans une diſpute de Controverſe, dans laquelle je n'ai nulle envie de vous ſuivre.

„ *Celui, qui veut*, dites-vous, *que Dieu deſ-*
„ *tine la plupart des hommes à la damnation par*
„ *pur plaiſir, dit auſſi que ce Dieu veut leur*
„ *damnation.* Faux expoſé; fauſſe conſéquence. 1. Les Calviniſtes ne diſent point que Dieu damne la plupart des hommes par pur plaiſir; mais ils diſent avec St. Paul (*a*) que *ceux qu'il a préconnus, il les a auſſi prédeſtinés*; le ſalut des uns, la perte des autres eſt fondée ſur la Préviſion; & il ſeroit abſurde de ſoutenir que la Préviſion eſt fondée ſur la Prédeſtination. Si quelques Supralapſaires l'ont dit, tant pis pour eux. Un corps eſt-il reſponſable des ſottiſes de quelques-uns de ſes membres? L'illuſtre Mr. *de la Placette*, que Copenhague a eû le bonheur de poſſéder aſſez longtems, a fait voir que, ſelon le Synode même de Dordrecht, la Prédétermination des évènemens a pour baſe la Préviſion Divine. 2. Votre principe étant faux, votre conſéquence ne peut que l'être, de même que votre comparaiſon.

Je vous remercie, *Monſieur*, de ce que vous rapportez fidèlement ce que j'eus l'honneur de vous dire, pour vous prouver que notre diſpute n'eſt au bout du compte qu'une diſpute de mots, & que votre Syſtême eſt ſujet aux mêmes difficultés. Peu s'en faut, que vous n'en conveniez; au moins avouez-vous qu'il y a dans la préviſion quelques épines. Souffrez que je vous renvoye à la XXVI. & à la XXVIII de vos

(*a*) Rom. C. VIII. v. 29.

vos Lettres. Vous y mettez dans la bouche d'un ſubtil diſputeur des argumens contre la Préviſion, auxquels il ne vous ſera jamais aiſé de répondre avec ſolidité. Pour peu que vous ſoyez preſſé, vous ſerez obligé de recourir à l'infinité incompréhenſible de Dieu. A la vérité, vous vous écrierez, *ô Profondeur* ! un peu plus tard que le Réformé. Mais toujours il faudra y venir; deſorte qu'à le bien prendre, nous ne ſommes en procès que ſur le plus ou le moins. Juſqu'à quand les Luthériens ſacrifieront-ils la paix de l'Egliſe à de vaines ſubtilités ? Reliſez, je vous prie, l'Article d'*Arminius* dans le Dictionnaire de *Bayle*, votre Auteur favori; cette lecture vous rapprochera peut-être de nous.

„ *Les Réformés*, dites-vous, *prétendent ſuivre la même doctrine que nous; mais ils uſent* „ *de manières de parler, qui y ſont ſi contrai-* „ *res, & ſi choquantes, que quantité de Payens* „ *ont refuſé pour cette raiſon d'embraſſer la Re-* „ *ligion Chrétienne.*

Ils prétendent ſuivre la doctrine de *St. Paul*, comme vous la ſuivez, mais avec cette différence, qu'ils ne la regardent pas comme néceſſaire à ſalut, au lieu que vous en faites vraiſemblablement un article de foi, puiſque vous en prenez ſujet de rompre avec eux. Ils uſent, pour s'énoncer, des propres termes de *St. Paul.* S'ils ſont choquans & abſurdes, cela ne les touche pas de plus près, à leur avis, que toutes les autres Sectes Chrétiennes également intéreſſées à les défendre.

On leur objecte, comme on objectoit à l'Apôtre, qu'ils font Dieu *Auteur de l'iniquité*; ils ré-

pondent comme lui (a). *A Dieu* ne *plaise*! On leur dit que cette réponse n'est pas satisfaisante ; ils l'avouent ingénûment, mais que leur importe ? elle est de *St. Paul*. Peut on s'égarer sur les pas d'un si bon guide ? Bien plus ; ils reconnoissent, & ils se tuent de le dire, que ce Mystère passant les bornes de l'Esprit le plus éclairé, sa connoissance est extrêmement inutile à la Plénitude de la Foi, & qu'ils sont prêts à signer tout ce qu'il y a de plus contraire à leurs idées dans le Système Luthérien touchant ce point peu important, pourvû qu'il soit conçû dans les propres termes de l'Ecriture Sainte. Que peut-on demander de plus raisonnable ?

Vous auriez pû, *Monsieur*, vous expliquer plus clairement sur *cette quantité de Païens*, qui n'ont pas voulu croire en J. C. à cause de cette Doctrine de la Prédestination. Je vous avoüe ingénûment mon ignorance sur ce fait historique. Mais qu'en concluez-vous ? Que les Calvinistes éxigent un acquiescement formel à cet article ? rien n'est plus faux. Ils le mettent au nombre des inutiles. La plupart n'en ont jamais entendu parler, la plus saine partie est dans vos sentimens. Nos meilleurs Catéchismes n'en disent pas le mot. Nos Prédicateurs n'en parlent point. Que cette opinion est un obstacle à *la conversion des Païens* ? Le Dogme d'un Dieu Crucifié, qui est le fondement de notre foi commune, n'étoit-il pas *folie aux Grecs & scandale aux Juifs* ? Ceux-ci ne sont-ils pas extrêmement choqués de voir des images dans vos

(a) Epit. aux Rom. Chap. IX. V. 14. 15. &c.

vos Eglises? Vos Missionaires n'ont-ils pas été obligés à Tranquebar de retrancher la croix de leurs Surplis & les peintures de leurs Temples?

Vous demandez, *pourquoi nous ne nous abstenons point de ces expressions dures & choquantes*; & je vous demande moi, pourquoi vous exigez de nous, que nous soïons plus sages, que St. *Paul*? Cependant je suis fortement persuadé que, s'il ne falloit que cela pour conclure la Paix, l'ardeur que nous avons pour cette Paix nous détermineroit à ce sacrifice. Le meilleur seroit d'ordonner aux deux partis un silence respectueux, pourvû que l'un & l'autre convint que cette matière ne fait point partie de la véritable foi. J'ose promettre aux Evangéliques cet aveu de la part de toutes les Académies Réformées. Mais, quand nous refuserions d'abandonner ces expressions, seriez-vous en droit de nous punir de notre aveugle opiniatreté, en nous excluant de la vraïe Eglise? Nous damner pour quelques termes! N'est-ce pas une cruauté inoüie (*a*)? Je suis persuadé, *Monsieur*, que vous sentez mieux que moi, que notre entêtement mérite un jugement plus doux. D'où je conclus, que la derniere de vos réflexions étant la plus modérée, & ne nous imputant aucune erreur fondamentale, elle sert de rétractation aux prémières, & que vous convenez du tort qu'ont les Evangéliques de ne pas accéder à nos propositions.

Nos dissensions sont une vraïe Comédie aux yeux de tout homme raisonnable. Mais il me semble, que les Réformés y joüent le plus beau rôle. Ils

(*a*) Voyez les mémoires de *Dureus. Justin. Calvini* L. 4. C. 1. §. 12.

Ils chériſſent leurs ennemis ; ils ne ſe laſſent point d'applanir toutes les difficultés, de vaincre tous les obſtacles, de faire toutes les avances, au lieu que les Luthériens cherchent toujours de nouvelles chicanes. Autrefois la pierre d'achopement, c'étoit la Ste. *Céne*. Quand on leur a fait toucher au doigt & à l'œil, que cette Article ne pouvoit authoriſer une ſéparation, ils ont eu recours au dogme Théorétique de la Prédeſtination, regardé auparavant d'un œil d'indifférence. Voila comment les choſes changent de face au gré de nos paſſions. Leurs Théologiens ſe ſont fortifiés derrière ce retranchement. Ils n'ont pas fait réflexion, que de la même foudre, dont ils veulent nous écraſer, ils écraſent ſaint *Auguſtin* & *Luther*. Que n'a pas écrit ce dernier contre *Eraſme* ? *Calvin* a-t-il parlé plus fortement ? A-t-il intitulé un Livre : *de ſervo arbitrio* ? Si *Luther* revenoit au monde, loin d'être votre Archevêque, il ne ſeroit pas même votre frère. Ce ſeroit un Hérétique à erreurs fondamentales. Il ne pourroit être membre de votre Egliſe qu'il a réformée. Vous nous fourniſſez des motifs de conſolation. Nous aurions le bonheur de poſſéder ce Grand-Homme.

La Communion de Rome n'eſt pas chiche de déciſions, ni avaré d'Anathêmes : cependant elle laiſſe ſubſiſter dans ſon ſein les fameuſes diſputes des Scotiſtes & des Thomiſtes ſur la Grace, ſans que cette diverſité d'opinions altère l'unité, dont elle ſe pare ſi fièrement. Faut-il que cette Egliſe, l'Intolérance même, nous donne à nous autres Proteſtans des leçons de modération ?

Voila, *Monſieur*, en raccourci les réflexions que je vous promis à la fin de notre entretien.

Vous

Vous allez croire que je ſuis extrêmement zélé Calviniſte. Détrompez-vous; je me pique d'être Chrétien. Je ne tiens, à proprement parler, à aucune ſecte: ſi je vis dans celle des Réformés, c'eſt parce que je la trouve, malgré ſes taches, la plus pure de toutes. Je me ſuis ſouvent confondu dans cette Lettre avec les Prédeſtinatiens, quoique je n'aie pas encore pris mon parti ſur les dogmes controverſés de la Prédeſtination & de la Grace. En attendant que je me décide pour *Arminius* ou pour *Gomar*, je m'en tiens à l'arrêt de ſaint *Paul*: *quiconque invoquera le nom du Seigneur ſera ſauvé.*

Pourquoi donc, direz-vous peut-être, avez-vous défendu ſi chaudement une Egliſe, dont vous n'avez pas encore embraſſé tous les ſentimens? *J'aime la vérité par-tout où je la trouve*; & il me paroit évident, que les Evangéliques devroient donner les mains à l'union qu'on leur offre depuis ſi long-tems, & qu'aucune raiſon, dans l'état où ſont les choſes, ne ſauroit juſtifier leur ſchiſme. Car, je vous prie, puis-je donner un autre nom à une ſéparation, qui n'a aucun fondement ſolide; à une ſéparation, qui eſt manifeſtement contraire à la Charité, & par conſéquent à l'Evangile, qui fait de cette vertu la pierre de touche de la véritable foi; à une ſéparation, qui auroit du être finie, depuis que les Egliſes Réformées de France déclarèrent l'an 1631. dans le Synode National de Charenton, (*a*) qu'elles vous regardoient comme leurs Frères, qu'elles vous recevroient à la Table ſacrée, qu'à l'exception de peu d'ar-

(*a*) *Dallæi Apolog. pro Reform.* P. 35. *Reſpon. Apol.* P. 72. & ſeqq.

d'articles de petite importance (*pauca quaedam minoris momenti*) votre créance étoit conforme à la leur. Quels efforts n'avons-nous pas fait depuis pour nous rapprocher mutuellement? Ils ont été inutiles. Le schisme dure encore; mais qui l'entretient?

Je suis &c.

Angliviel de la Beaumelle.

P. S. Je viens de voir, *Monsieur*, que vous chantez une espèce de Palinodie dans votre 37me. Lettre, où vous nous rendez justice sur les deux points qui nous séparent, & où vous vous retractez en quelque sorte de ce que vous avez avancé dans la 35me. Je dirois volontiers aux Luthériens pour pacifier tous les différends, ce qu'*Optat* disoit aux Donatistes, (a) *Vos dicitis*, licet: *nos dicimus*, non licet. *Inter* licet *vestrum*, & non licet *nostrum*, *nutant & remigant animæ populorum. Nemo vobis credat, nemo nobis. Omnes contentiosi homines sumus; & studiis veritas impeditur.* DE CÆLO QUAERENDUS EST JUDEX.

(a) *Optat. L. v. Contr. Parmen.*

ARTICLE XI.

An Account of Sir ISAAC NEWTON's Philosophical Discoveries. In four books. By COLIN MAC LAURIN A. M. late Fellow of the Royal Society, Professor of Mathematicks in the University of *Edinburg*, and Secretary to the Philosophical Society there. Published from the Author's Manuscript papers, by PATRICK MURDOCH M. A. and F. R. S.

C'est-

C'eſt-à-dire,

Expoſition des Découvertes Philoſophiques du Chev. ISAAC NEWTON. *En quatre livres. Par* COLIN MAC LAURIN *Maître aux Arts, Membre de la Société Royale, Profeſſeur de Mathématiques dans l'Univerſité d'*Edimbourg *& Sécrétaire de la Société Philoſophique de cette ville. Ouvrage publié ſur les Manuſcrits de l'Auteur, par* P. Murdoch *Maître aux Arts, & Membre de la Société Royale.* A Londres 1748. *C'eſt un in Quarto de* 392. *pages, ſans compter la Vie de l'Auteur, qui en remplit* 20.

LEs Commentateurs de *Newton* ont, ce me ſemble, négligé le point de vue, ſous lequel ſa Philoſophie paroit dans cet Ouvrage. Contens de développer les idées de ce Grand Homme, ils n'en ont pas aſſez fait ſentir les différences & les rapports avec celles des autres Philoſophes, & cette comparaiſon n'a fourni que des prétextes à ceux, qui ont cherché à lui conteſter le mérite de l'invention & la gloire de la ſupériorité.

Mr. *Mac Laurin* a penſé bien différemment. Il a compris que la gloire de ſon Maître pouvoit être relevée par le rang qu'il occupe dans l'ordre des Siècles. Pour ſentir ce qu'il doit aux autres & ce qu'on lui doit à lui-même, il ne faut que rechercher ce qu'on a fait avant & après lui. C'eſt cet intéreſſant Tableau que cet Ouvrage nous préſente, & dont je me crois obligé de donner une idée un peu détaillée, après en avoir fait connoître l'Auteur (*a*). Ce-

(*a*) Mr. *Murdoch*, grand Mathématicien, & Editeur de cet Ouvrage, eſt l'Auteur de la vie dont je donne le préci-

Colin Mac Laurin naquit en 1698. à *Kilmoddan* petite ville du Comté d'*Argile*. Il descendoit d'une famille plus ancienne qu'opulente, & n'avoit que six semaines lorsque son père mourut. Un oncle lui en tint lieu, & prit soin de trois enfans, que la mort de leur mère acheva en 1707. de rendre tout-à-fait orfelins. Le jeune *Mac Laurin* fut envoié en 1709. à l'Université de *Glasgow*, & le succès de ses premières études répondit à l'ardeur avec laquelle il s'y livra. Tous les soirs il écrivoit ce qu'il avoit fait le jour, & lorsque trop occupé il discontinua ce Journal, il se vit dans l'habitude de n'emploier aucune heure de sa vie, dont il n'eut pu se rendre compte avec plaisir & avec fruit.

Il devint Mathématicien comme le deviennent les Grands Hommes. Il vit un *Euclide*, l'entendit en peu de jours, & avant l'age de seize ans, il avoit trouvé plusieurs problèmes, qu'il fit entrer depuis dans sa *Géométrie Organique*.

Je passe le détail de ses autres études, & je n'indiquerois pas même le goût qu'il manifesta pour la Poësie par un Himne au Créateur, s'il lui avoit été inspiré par une cause moins noble que la contemplation des merveilles de la Nature.

Notre jeune Savant disputa & obtint en 1717. une Chaire de Mathématiques à *Aberdeen*, & cette victoire lui fut d'autant plus glorieuse, qu'elle avoit été précédée pendant dix jours de combats pénibles avec un habile compétiteur.

Deux voyages qu'il fit à Londres en 1719. & en 1721. le mirent en liaison avec l'Evêque *Hoadley*, le Dr. *Clarke*, le Chev. *Newton*, en Mr. *Folkes*. Il justifia au Public le jugement que formèrent de lui ces Grands-Hommes, & son admission à

la

la Société Roiale, par la publication de ſa *Géométrie Organique*. *Newton* avoit conçu deux angles, qui tournant chacun autour d'un pole, & ſe coupant par deux de leurs branches dans une même ligne droite, décrivoient une Courbe, par l'interſection des deux autres branches. Mr. *Mac Laurin* en multipliant les poles & les lignes données de poſition, & en changeant celles-ci en lignes courbes, étend à une infinité d'ordres de Courbes, ce que *Newton* n'avoit fait que pour les Sections Coniques, & quelques lignes du troiſième ordre. Le feu & l'imagination de la jeuneſſe l'emportent quelquefois au de-là des beſoins actuels, & dans des calculs compliqués, qu'il ſongeoit à ſimplifier dans un âge plus mur. La route la plus courte s'offre rarement la prémière.

Milord *Polwarth* engagea Mr. *Mac Laurin* en 1722. à acompagner ſon fils dans ſes voiages. Il fit le tour de la France & compoſa à *Nanci* la Pièce ſur le *choc des corps*, qui remporta en 1724. le prix de l'Académie des Sciences. Il en remporta depuis un ſecond en 1740. par ſa Diſſertation ſur le *flux & le reflux de la mer*. La mort enleva à *Montpelier* l'Elève de Mr. *Mac Laurin*, & il regagna au plûtôt *Aberdeen*. Mais, trop connu pour un ſi petit Théatre, on ſongea à l'appeller à *Edimbourg*. *Jaques Gregory* trop caſſé pour continuer ſes fonctions, avoit beſoin d'un Adjoint, & l'on manquoit de fonds pour élire un nouveau Profeſſeur. Il y avoit d'ailleurs un autre Mathématicien, qui ſollicitoit la même place. Mais le Chev. *Newton* fit pencher la balance, en offrant de contribuer vingt livres ſterling par an juſqu'à la mort de *Gregory*, ſi l'on appelloit Mr. *Mac Laurin*. Une

ne telle recommandation détermina les Curateurs; mais quel ne devoit pas être l'homme pour qui *Newton* corrompoit les Juges, en en faisant un secret à son ami!

Cet homme fit à *Edimbourg* ce qu'il avoit fait à *Aberdeen*; il ranima le goût des Mathématiques. Il avoit plus de cent Auditeurs, & pour leur rendre ses leçons plus faciles, il les partageoit en quatre classes, à chacune desquelles il donnoit une heure par jour. A la prémière il expliquoit les Elémens d'*Euclide*, la Trigonométrie plane, les premiers principes de la Géométrie, des Fortifications & de l'Algèbre. La seconde étudioit plus à fonds l'Algèbre (*a*), & passoit ensuite à l'onzième & au douzième livre d'*Euclide*, à la Trigonométrie Sphérique, aux Sections Coniques & aux Elémens de l'Astronomie. Cette étude occupoit les Disciples de la troisième classe, & l'on y joignoit la Perspective & une partie des Principes de *Newton*. Enfin l'on achevoit dans la quatrième la lecture des Principes, & l'on y expliquoit la Doctrine des *Fluxions* & la mesure du Sort. Toutes ces leçons étoient faites de la manière la plus claire, & si quelque démonstration paroissoit peu frapante à quelqu'un des Auditeurs, le Professeur varioit ses expressions & sa méthode, & n'abandonnoit le Disciple qu'après l'avoir convaincu. La répétition des nouvelles expériences, l'observation des phénomènes céleſtes, les exercices particuliers, des leçons faites à des Dames emportoient le reste de la journée, & en

(*a*) On a fait usage de ces leçons dans le Traité posthume sur l'Algèbre imprimé l'année passée, & dont on a parlé dans cette Bibliothèque; *Tom* XL. *P.* 231

engageoient Mr. *Mac Laurin* à prendre sur son sommeil le tems nécessaire pour ses études & pour la composition de ses Livres. Que n'est pas en effet ce nécessaire pour un Savant?

Mr. *Conduitt*, dans le dessein d'honorer la mémoire de son oncle le grand *Newton*, forma le dessein en 1728. de publier une Histoire de sa vie. Il s'associa Mr. *Mac Laurin*, qui le devança bientôt dans la tâche qu'il s'étoit proposée. Le canevas du Livre, qui fait le sujet de cet Extrait fut d'abord envoyé à *Londres*. Il fut goûté par les Savans, & entre ces Savans, il faut mettre la feu Reine. La mort de Mr. *Conduitt* vint à la traverse; le Manuscrit fut renvoié à l'Auteur, qui alors tout à fait libre étendit son plan, perfectionna son Ouvrage, & est mort en le finissant.

Il parut en 1732. une brochure d'un fameux Evêque, intitulée l'*Analiste*. Cet Auteur, qui ne voioit par-tout que des Incrédules, s'arma de toute sa Métaphysique, pour reprocher aux Mathématiciens de croire aux Mistères de *Newton*, & non à ceux des Confessions de foi. Assez de gens vengèrent les Mathématiciens, Mr. *Mac Laurin* s'attacha à justifier leurs calculs. Plein d'idées neuves, il composa au lieu d'une brochure deux Volumes in 4., qui virent le jour en 1742. sous le titre de *Traité des Fluxions*. Les démonstrations avoient longtems auparavant été communiquées à l'Evêque, & auroient du prévenir les nouveaux traits répandus dans son Ecrit sur l'*Eau de Gendron*, si un Philosophe n'étoit engagé d'honneur à ne se rendre jamais.

La Société Philosophique établie à *Edimbourg* fit de Mr. *Mac Laurin* un de ses Sécrétaires. Il y

lut diverſes Pièces inſérées depuis dans les Tranſactions de *Londres*, dans ſon *Traité des Fluxions*, & dans l'*Expoſition des Découvertes de* Newton. On eſpère que cette Société ſi retardée dans ſon enfance communiquera bientôt ſes premiers travaux au Public.

Au titre de Savant Mr. *Mac Laurin* joignit ceux de Citoien utile, & de Protecteur des Savans. Il indiquoit les entrepriſes avantageuſes à ſa Patrie, il en dirigeoit l'exécution, &, par le choix de ſes Elèves les plus propres à s'en acquiter, il en aſſuroit le ſuccès. Les Côtes de l'*Ecoſſe* & des Iles voiſines ont été meſurées avec plus d'exactitude, de meilleurs inſtrumens, & par de plus habiles Obſervateurs qu'elles ne l'avoient été juſqu'alors. Des Cartes particulières dreſſées ſur des obſervations immédiates permettent d'eſpérer avec le tems une Carte générale; où les vieilles erreurs ne ſeront plus fidélement copiées. L'Obſervatoire d'*Edimbourg*, dont Mr. *Mac Laurin* avoit formé le plan, auroit, ſans les troubles de cette ville, été preſqu'à la fois achevé & pourvu d'inſtrumens. Enfin, car il ne faut pas omettre les conjectures des Grands-Hommes, le nôtre, après avoir lu pluſieurs Rélations de voiages aux mers du Sud & du Nord, ſoupçonnoit qu'il y avoit un paſſage ouvert de *Groenlande* à la Mer du Sud, mais il le croioit fort près du Pole, & eut ſouhaité que dans les projets formés depuis peu pour trouver ce paſſage, on n'eut pas limité les recherches à l'Oueſt.

La Rébellion de 1745 arracha Mr. *Mac Laurin* à l'étude & à la tranquillité. Perſuadé que le ſavant ne doit pas être oiſif, quand ſa Patrie eſt en danger, il ſe préparoit à défendre *Edimbourg*, ou

du

du moins à en reculer la prise, jusqu'à l'arrivée d'un secours qui n'étoit pas éloigné. Il formoit pour cet effet des plans de défense, il faisoit construire des ouvrages, il visitoit lui-même les postes. Mais cette ville aima mieux se soumettre que de faire usage de son *Archimède*, & il fut obligé de la quitter & de se réfugier en *Angleterre*. Les fatigues de voiages faits à la hâte achevèrent de ruiner une constitution déja épuisée par l'étude, & Mr. *Mac Laurin* mourut à *Edimbourg* le 14. de Juin 1746. Je n'entrerai point dans le détail de ses vertus; c'est par leurs Ouvrages que les Grands-Hommes se peignent, & celui dont je vais rendre compte suffit, à ce que je crois, pour caractériser son Auteur.

Le premier livre roule sur la méthode la plus propre pour avancer la Philosophie Naturelle & sur les divers Sistêmes des Philosophes. Le premier de ces articles fait le sujet du premier chapitre; mais, quoiqu'il soit rempli de réflexions judicieuses sur le caractère de la Philosophie de *Newton*, je ne m'y arrêterai point, pour pouvoir m'étendre davantage sur l'histoire critique des divers Sistêmes, qui occupe l'Auteur dans les quatre derniers chapitres de ce Livre.

Les commencemens de la Philosophie, de même que ceux des autres Sciences, sont incertains & obscurcis par des fables. Il paroit cependant que les anciens Sages de la *Phénicie* & de la *Grèce* firent du Vuide, des Atomes & de la Gravité les principes de leur Philosophie. Le *Phénicien Mochus* enseignoit les Atomes avant la guerre de *Troie*. Ces Atomistes croioient qu'outre les élémens de la matière, il y avoit des principes actifs

répandus dans l'Univers. Cette prémière Philosophie fut bientôt démembrée. Quelques Philosophes ne retenoient que la Matière, & attribuoient la formation de l'Univers au concours fortuit des Atômes. D'autres au contraire ne donnoient de réalité qu'aux ſubſtances qu'ils ne voioient pas, & les *Sceptiques* ſe moquoient également des uns & des autres, & ſoutenoient qu'il n'y avoit rien de réel hors d'eux mêmes. Chacune de ces ſectes ſe ſubdiviſa en pluſieurs autres, mais nous ignorons le détail de leurs Siſtêmes. L'Ecole de *Thales* plaçoit dans l'eau le premier principe des choſes; une autre préféroit l'air. Le feu ſelon quelques-uns étoit l'élément univerſel, ſelon d'autres, c'étoit la terre, & pour réunir ou contredire les divers avis, il y avoit des Philoſophes, qui joignoient enſemble les quatre élémens.

Dans ce tems d'incertitude parut *Socrate*, Génie ſublime, homme ſimple, & auſſi propre par ſes mœurs à faire aimer la vérité & la vertu, que par ſes railleries à démaſquer l'erreur & le vice. Jeune il s'attacha à l'étude de la Nature, il examina les divers Siſtêmes, & loin d'en choiſir ou d'en inventer aucun, il ne voulut ſurpaſſer les Sages que par l'aveu de ſon ignorance. Cependant il apprend qu'*Anaxagore* enſeigne que tout eſt gouverné par une prémière cauſe. Charmé du principe, *Socrate* eſpère que celui qui l'admet aura ſu en faire uſage dans l'explication des phénomènes. Il voit avec douleur qu'*Anaxagore* néglige les cauſes finales, ſuites naturelles de ſon principe, & qu'il leur ſubſtitue je ne ſais quelles puiſſances aëriennes, éthérées & aquatiques, comme ſi, diſoit *Socrate*, pour expliquer pourquoi je me trouve aſſis en pri-

prison, on faisoit l'énumération de mes muscles & de mes os, sans faire mention ni du décret injuste qui me condamne, ni de ma résolution à m'y soumettre. Sans ces muscles & ces os je ne pourrois rien faire, mais la raison de ma conduite est l'influence qu'a sur mon ame ce qu'elle estime le *meilleur*.

Platon ne s'en tint pas comme son Maître à une vue générale de la Nature. Frappé des beautés de l'Univers, qui annoncent une Intelligence formatrice, il voulut élever ses Disciples au dessus des objets sensibles, qui selon lui n'étoient que les ombres des Etres actifs, incorporels, & intelligens. Il parle cependant quelquefois des plus petites parties de la matière, dans les mêmes termes que les Atomistes. Mais, au lieu que les Disciples de *Démocrite* & d'*Epicure* ne voioient dans l'Univers qu'une matière diversement modifiée, les *Platoniciens* le peuploient de Génies, & ajoutoient à la doctrine de leur Maître des rêveries mistiques, qui prouvent qu'on peut donner dans des excès pour le soutien d'une bonne cause.

Cependant les Elèves de *Pithagore* enseignoient en *Italie* une Philosophie originaire de l'Orient. C'est là que leur Maître avoit appris le double mouvement de la Terre, la Théorie des Comètes, la Multiplicité des Mondes. L'Ecole de *Thales* avoit eu quelques lueurs de connoissances sur la gravitation des Corps céleste, mais celles de *Pithagore* paroissent avoir été plus précises. Si des cordes musicales joignoient le Soleil aux corps qui roulent autour de lui, il faudroit pour l'unisson qu'elles fussent tendues dans la même raison, qui rendroit égales les gravités de ces Planètes; & si ces cordes étoient également tendues, leurs sons se-

roient dans la même proportion que les gravités. Cette reſſemblance de proportion paroit avoir été l'origine de la fameuſe *harmonie des Sphères*. Mais les *Pithagoriciens* défendoient mal leur Siſtême, ils y meloient des abſurdités, & trouvoient, de même que les *Platoniciens* le faiſoient alors, & que *Kepler* & *Huighens* le firent enſuite, des rapports entre les nombres ou les figures Géométriques, & les phénomènes de la Nature.

Ariſtote né avec un génie pénétrant & favoriſé par un grand Roi fut auſſi utile à la Philoſophie par ſes recueils d'hiſtoire naturelle, que nuiſible par ſes explications nominales. La *Matière*, la *Forme*, & la *Privation*, dont il fit ſes principes, les diviſions & les définitions ſans nombre qu'il introduiſit, les fictions qu'il ſubſtitua à des fictions plus antiques, ont donné lieu de ſoupçonner qu'il n'avoit pas divulgué ſes vrais ſentimens. Son autorité égalée à la Raiſon en *Europe* & en *Afrique* ne fit que multiplier les diviſions, & on diſputa ſur le ſens de ces Ecrits plus que pour la découverte de la vérité.

Il n'eſt pas néceſſaire de ſuivre la Philoſophie ſous les *Céſars*. Le Philoſophe ſe diſtinguant par ſon habit & ſes cheveux autant que par ſes diſputes ſur l'eſſence des choſes, & admis comme paraſite ou boufon à la table des Grands, y rendit ſa Science auſſi mépriſable que lui. Chacun eut ſon propre Siſtême, ou plûtôt ſon propre jargon approuvé par ſon parti & condamné par tous les autres. *Ariſtote* & *Eudoxe* étoient à la tête du plus nombreux. On multiplia les Orbes ſolides & les Epicicles, & on changea l'Univers en un véritable cahos.

Des Siècles plus malheureux encore ſuccédèrent à ceux-ci. La barbarie & la ſuperſtition anéan-

ti-

tirent à la fois & le ſouvenir des découvertes déja faites & la liberté des recherches futures. On dégrada l'humanité pour la rendre digne du Ciel. Quelques Génies dignes d'âges moins ténébreux furent obligés de déguiſer ou de rétracter leurs ſentimens, de peur d'exciter comme *Roger Bacon*, la jalouſie des Ignorans & la fureur des Bigots.

Mépriſées en *Europe* les Sciences trouvèrent une retraite chez ces mêmes *Saraſins*, qui, au commencement de leurs conquêtes, en avoient détruit les plus précieux tréſors. Devenus plus ſages ils recueillirent les reſtes de l'Antiquité, & firent eux mêmes quelques progrès ſurtout dans l'Aſtronomie. Leur Philoſophie dégénera cependant de même que celle des *Européens* en une Science de mots; mais les monumens qu'ils avoient conſervés éclairèrent de nouveau le monde. Les tenèbres ſe diſſipèrent; l'amour des Lettres revécut, & dès que l'homme redevint libre, il retrouva la vérité. Plus heureux que l'*Egipte*, l'*Aſſirie*, la *Caldée*, & la *Grèce*, où les Sciences n'ont eu qu'un beau jour, l'Occident les a vu renaitre, & ce ſecond période plus brillant que le premier paroit devoir être plus durable. Des vérités détachées, qui quelquefois ne ſe ſont réunies qu'à la longue, ou dont on attend encore la réunion caractériſent cette époque. Les verres convèxes du quatorzième ſiècle n'ont produit le Téleſcope que trois cent ans après. A peine au contraire avoit-on la Bouſſole, que les divers peuples devinrent voiſins, & que *Colomb* découvrit un nouveau monde. L'Imprimerie fruit heureux du même ſiècle multiplia les découvertes, & en aſſura la durée.

Dés ce tems-là *Peurbach* & ſon Diſciple *Regiomon-*

montan cultivoient l'Aſtronomie, mais *Copernic* en fut le réformateur. Ce ne fut que malgré lui qu'il conſentit à l'impreſſion de ſon Livre, & il n'y ſurvécut que quelques heures. Aux Cieux, que *Ptolémée* avoit conſtruits de pièces de rapport, il fit ſuccéder ceux de *Pithagore*, dont *Cicéron* (*a*) & *Plutarque* (*b*) avoient conſervé le ſouvenir. *Ariſtote* les avoit proſcrits. Il faut bien diſoit-il, que la Terre ſoit le centre de l'Univers, puiſque tous les corps deſcendent vers elle. *Copernic* répond qu'elle n'a en cela rien de particulier; que les parties du Soleil, de la Lune & des Etoiles tendent de la même manière les unes vers les autres, & que la rondeur des Planètes dépend de ce principe d'union. Ainſi chaque nouveau pas permet d'entrevoir celui qui le ſuit dans l'échelle de la Nature.

Copernic étoit venu trop tôt; les Hommes étoient trop jeunes pour les vérités qu'il leur annonçoit. Si la Terre ſe meut, objectoit-on, la pierre qui tombe d'une Tour doit être éloignée du pié, lorſqu'elle eſt deſcendue. On répondit que le mouvement uniforme d'un Vaiſſeau ſe communiquoit à tout ce qui y eſt, & que, quelle que ſoit ſa viteſſe, un corps tomberoit du haut du mât ſur le tillac & non pas dans la mer. Le fait eſt certain, mais il fut alors conteſté; l'expérience avoit été mal faite, & l'on ſe prévalut d'un défaut d'exactitude ou peut-être de fidélité. *Tycho Brahé* animé d'un zèle mal entendu pour les Ecrits ſacrés, & flaté du titre de Chef de Secte, rétablit la Terre dans ſon immobilité. Il voulut que le

(*a*) *Academ. Lib.* IV.
(*b*) *De Placit. Philoſoph. Lib.* III. *Cap.* 13.

le Soleil accompagné des Planètes & de la Sphère infinie des Etoiles fixes fit en vingt quatre heures une immenſe révolution autour de la Terre Mais il fut abandonné en ceci par quelques-uns de ſes Diſciples, qui permirent à la Terre de tourner du moins ſur elle-même, & qui furent nommés *Sémi-Tichoniens.*

Si *Ticho Brahé* éleva un édifice peu ſolide, il amaſſa des matériaux pour ceux qui le ſuivirent. Il découvrit la réfraction de l'air, l'éloignement des Comètes de la Lune, & les variations de ſon mouvement. Il paroit même qu'il donna à d'autres Aſtronomes Siſtématiques des conſeils qu'il n'avoit pas ſuivis. Ainſi, lorſqu'au milieu du ſeizième ſiècle *Kepler* eut envoié à *Ticho* ſon *Miſtère Coſmographique*, où il comparoit le nombre & les rapports des corps réguliers avec ceux des Planètes, celui-ci l'exhorta à abandonner ces ſpéculations, à ne raiſonner que ſur les faits, & à remonter des obſervations aux premières cauſes. Il l'engagea enſuite à venir demeurer avec lui à *Prague*, & à l'aider dans ſes travaux Aſtronomiques. *Kepler* profita des obſervations de *Ticho*, & en fit lui-même d'aſſez importantes, pour mériter qu'on lui pardonne & ſon analogie précédente, & celle qu'il crut trouver enſuite entre les diſtances des Planètes du Soleil, & les diviſions de l'Octave. Il vit que les Planètes ne ſe mouvoient pas dans des cercles, mais dans des Ellipſes, & qu'elles s'avançoient plus ou moins vîte, ſuivant qu'elles étoient plus ou moins près du Soleil, tellement qu'un raion, qui joindroit le Soleil à la Planète & ſe mouvroit avec elle, parcourroit des aires égales dans des intervales égaux. A

cette prémière Loi il en joignit quelques années après une seconde, qui dut d'autant plus le flater qu'il l'avoit cherchée depuis qu'il étoit Astronome. Les Planètes élevées ont un plus grand tour à faire que celles qui le sont moins : il leur faut donc plus de tems, & elles en mettent encore davantage, parce qu'elles se meuvent plus lentement. Si *Saturne*, qui est neuf fois & demi plus loin du Soleil que la Terre, se mouvoit aussi vîte qu'elle, il reviendroit au même point en neuf ans & demi, au lieu qu'il lui en faut un peu plus de vingt neuf. La proportion, suivant laquelle les tems augmentent, n'est point non plus celle des quarrés des distances, car alors *Saturne* ne finiroit sa révolution qu'en quatre vingt dix ans; mais si l'on prend une moienne proportionnelle entre le plus petit nombre & le plus grand, on trouvera le véritable. Comme ceci a lieu à l'égard de toutes les Planètes, *Kepler* établit le 15. de Mai 1618, (car l'importance de la découverte mérite une date) que les quarrés des tems sont en raison des cubes des distances.

Non seulement *Kepler* détermina les mouvemens des Planètes, il entrevit encore la cause d'où ils dépendent. Il soupçonna que la gravité étoit réciproque entre les divers corps, que la Terre & la Lune tendent l'une vers l'autre, & que sans leurs mouvemens elles se rencontreroient en un point autant de fois plus près de la prémière que de la dernière, que celle-ci est plus grande que celle-là. C'est encore à la gravité des eaux vers la Lune qu'il attribua les marées. Mais aussi peu instruit qu'on l'étoit alors sur les loix du mouvement, il ne s'en tint pas à ces idées. Il aima mieux

avoir

avoir recours aux émanations du Soleil, qui, circulant de même que lui ſur ſon axe, entrainoient les Planètes avec elles, malgré leur *inertie* ou leur inclination au repos. Pour expliquer les approches & les éloignemens des Planètes du Soleil, il ſuppoſa que cet Aſtre attiroit la moitié de la Planète qui étoit tournée vers lui dans ſa deſcente, & repouſſoit celle qui le regarde, quand la Planète va remonter. Ce ſont là ſans doute des rêves; mais *Huighens*, *Deſcartes*, *Léibnitz* n'en ont-ils jamais fait?

Pendant que *Kepler* imaginoit, *Galilée* faiſoit uſage de ſes Téleſcopes, &, auſſi bon Géomètre qu'Obſervateur, il tiroit de ſes découvertes des conſéquences également inébranlables. Le Croiſſant de *Vénus* pareil à celui de la Lune prouvoit que l'une ſe meut autour du Soleil comme l'autre autour de la Terre. Les changemens de place des taches du Soleil manifeſtoient ſon mouvement ſur ſon axe, & rendoient plus probable un pareil mouvement de la Terre. Les quatre Satellites de *Jupiter* repréſentoient en petit ce qui ſe paſſe en grand autour du Soleil; enfin les inégalités de la Lune, les taches du Soleil, raprochoient notre Terre de la nature des Corps céleſtes.

La Théorie du mouvement avoit été depuis *Archimède* entièrement négligée. *Galilée* expliqua à fonds les mouvemens uniformes, accélerés, retardés & mixtes. Il démontra le premier que les quarrés des tems dans leſquels les corps tombent meſurent les eſpaces qu'ils parcourent, & que lorſqu'ils ne tendent pas directement vers la Terre, ils décrivent des Paraboles. Il obſerva la peſanteur de l'air, & fit pluſieurs autres découvertes, qui

ne l'empêchèrent ni d'être blamé par *Descartes* pour avoir été trop timide, ni d'être persécuté par les Jésuites pour avoir été trop hardi.

Cependant le Chancelier *Bacon* animoit ses compatriotes aux expériences & aux inductions: *Boyle* (a) né le même jour qu'il mourut prouvoit l'utilité de ses conseils, en les mettant en pratique. Il pesoit & analisoit l'air mieux que *Torricelli*, *Pascal* & *Guericke* ne l'avoient fait, il enrichissoit la Chimie en la réformant, il découvroit des paradoxes hidrostatiques dont lui-même il étoit surpris. Il se glorifioit d'être le Prêtre de la Nature, il en recueilloit les productions, & remontoit par degrés au sommet de la Piramide, où *Bacon* avoit placé le Créateur.

Dans une époque si favorable aux progrès de la Philosophie parut malheureusement un Génie sublime, qui ne pouvant se résoudre à s'avancer avec lenteur voulut par un vol hardi franchir un intervale immense, & déduire des prémières idées le Plan entier de l'Univers. N'excluant d'abord du doute, auquel il ramenoit ses Sectateurs, que le sentiment de leur pensée & la certitude de leur existence, de leur manière de concevoir un Dieu, il concluoit qu'il y en a un. La volonté de cet Etre constitue, selon lui l'évidence, & sa véracité nous assure de la réalité des objets extérieurs. Si l'on sépare par la pensée toutes les qualités des corps, on en placera l'essence dans l'étendue, parce qu'elle est la seule qu'on ne puisse pas écarter. Il n'y a donc

(a) Je me serois étendu davantage sur ces deux illustres Anglois, si l'on n'avoit parlé assez amplement du premier dans l'art. I. du Tome V. de cette Bibliothèque, & du second dans l'Art. 3. du Tome XXXIII.

donc point d'étendue ſans matière, c'eſt-à-dire, point de Vuide. Un corps qui ſe meut n'eſt que celui qui change de voiſinage. Il y a conſtamment dans l'Univers la même quantité de mouvement, parce que celui qui l'a formé eſt un Etre immuable. *Deſcartes* déduit du même principe que tout corps perſiſte naturellement dans ſon état de repos ou de mouvement; qu'il tend toujours de lui-même à ſe mouvoir en ligne droite; & que, lorſqu'il en rencontre un autre, il reçoit ou il perd autant de mouvement, que ce ſecond corps lui en dérobe ou lui en donne. La dureté des corps dépend du repos de leurs parties, & la fluidité de leur mouvement. Voilà les principes de *Deſcartes*, voions l'uſage qu'il en fait.

Il ſuppoſe que les particules de la matière étoient toutes angulaires, & tellement enchaſſées, qu'elles ne laiſſoient aucun vuide. Une agitation continuelle les arrondit & les fit devenir la matière du ſecond Elément. Les pointes, qui s'étoient rompues ſe ſubtiliſèrent de plus en plus, & produiſirent le premier Elément deſtiné à remplir les vuides du ſecond. Mais comme il y en avoit plus qu'il n'en faloit pour cet uſage, le ſuperflu s'accumula au centre des Tourbillons qui compoſoient l'Univers, & forma le Soleil & les Etoiles. La matière du ſecond Elément remplit les Cieux, & fut le milieu de la Lumière. Un troiſième Elément plus groſſier que les deux autres ſe forma de l'aſſemblage des particules du premier, qui, ſe gliſſant entre les parties ſphériques du ſecond Elément, & repouſſées des Poles vers le Centre, s'accrochèrent l'une à l'autre & formèrent des taches ſur leur Soleil. Un grand nombre de ces taches

cou-

couvrit en forme de croute d'autres Soleils & les changea en Planètes & en Comètes. Ce changement ralentit leurs Tourbillons, & les disposa à être absorbés par des voisins plus puissans. Ainsi les Satellites roulent autour des Planètes, & celles-ci autour du Soleil. Près de lui circule ce qu'il y a de plus subtil & de plus vif; plus grossières que les Planètes les Comètes occupent les dernières places; & la viteſſe des couches, après avoir diminué jusqu'à une certaine distance, augmente ensuite à mesure qu'elles s'éloignent du Soleil. La pesanteur des corps terrestres nait de la force centrifuge de l'Ether, qui, supérieure à la leur, les pousse vers la Terre, comme l'eau fait surnager l'huile. Les autres phénomènes de la Nature se déduisent des mêmes principes, & *Descartes* les trouve si féconds, qu'il ne paroit embarassé que sur le choix, & la manière de les appliquer.

Spinoſa tira de ce Sistême des conséquences, que son Auteur auroit désavouées. Si, dit-il, nous ne concevons rien sans espace, & si tout espace est matière, elle est donc nécessaire, éternelle, indivisible, infinie. *Léibnitz* appelle le *Spinosisme* un *Cartésianisme* outré, & rien de plus juste que cette idée. *Descartes* conclut de l'idée d'un Etre souverainement parfait que cet Etre existe; *Spinoſa* tire la même conclusion de l'idée de la matière. Le premier déduit tous les phénomènes des perfections de la prémière cause; & le second des attributs de la matière. Celui-ci considère l'Univers comme une Machine qui ne peut jamais se déranger, & celui-là comme renfermant en elle-même le principe de son existence de même que celui de ses mouvemens. L'un & l'autre rejettent les *causes finales*, le prémier

nier comme inutiles, le second comme des fictions pareilles à celles du juste & de l'injuste, de l'ordre & de la confusion. Niez enfin les principes fondamentaux, les idées claires des deux Sistêmes, & vous les renverſez également.

En ſeroit-il de même du *Léibnitzianiſme*; & ce Siſtême n'a-t-il eu de cours, que parce qu'il flate le gout des hommes pour la Métaphyſique? qu'il repréſente le Créateur comme aiant formé le *meilleur* Plan, & qu'il fait enviſager les maux comme des ſuites néceſſaires, que Dieu permet ſans les approuver? *Léibnitz* retient à la fois la Matière ſubtile, les Tourbillons, & le Plein de *Deſcartes*, & la Peſanteur univerſelle de *Newton*; mais il ne concilie en aucun endroit ces divers principes; il ne montre point comment la ſeconde Loi de *Kepler* réſulte de la *circulation harmonique* de l'Ether, ni comment dans le *Plein* les Comètes peuvent ſe mouvoir en tous les ſens. Il ne demande que deux principes; l'un qu'une choſe ne ſauroit être, & n'être pas en même tems; l'autre qu'il y a pour tout ce qui exiſte une *raiſon ſuffiſante*, qui le fait être ce qu'il eſt. Suivant ce dernier principe la volonté ſe détermine toujours par quelque motif; & comme entre deux objets tout à fait ſemblables ou *indiſcernibles* elle manqueroit d'une raiſon de préférence, il faut qu'il n'y ait point de tels objets. Il n'y a donc ni Vuide, ni Atomes, ni Parties ſimilaires. Chacune des plus petites, quoique diviſible à l'infini, renferme une *Monade* ou principe actif, qui doué de perception & d'appetits repréſente tout l'Univers ſous un point de vue particulier. L'action, ou plutôt quelque choſe de mitoien entre l'action & la faculté d'a-

d'agir, constitue l'essence de la Substance; le repos absolu est impossible; & la matière n'est pas une substance, mais un *Substantiatum* ou *Phénomène bien fondé.*

Telles sont les idées & les expressions d'un Philosophe, qui n'en admettoit que de claires, & qui traitoit de superficielle & d'imparfaite la Métaphisique des Anglois. Les faits déposent pour le vuide, & des raisonnemens abstraits le rendront-ils douteux? Comment distinguer les Monades entre elles? Comment distinguer la même Monade dans les divers tems de son existence (*a*)? Valent-elles mieux ces Monades que les *Formes substantielles*, l'*Entéléchie*, & les *Qualités occultes*? Que tout homme se demande à lui-même si deux biens également désirables le laisseroient dans l'indécision? Son ame différente d'une balance, en ce qu'elle a en elle-même un principe d'activité, ne romproit-elle pas son propre équilibre, & ne feroit-elle aucun choix ne pouvant en faire qu'un bon? Je ne connois la liberté que par un sentiment intérieur, &, si c'est par l'expérience que ses opérations se font connoître, que devient la liaison entre elle & le Vuide, & que penser des bornes étroites assignées au pouvoir du Créateur?

Mais peut-être *Léibnitz* l'honore-t-il davantage, en affirmant que le monde une fois construit n'a plus besoin d'être réparé? On juge d'ordinaire de

(*a*) Ne pourroit-on pas répondre que le point de vue de la Monade varie dans les divers tems de son existence, & la rend assez différente d'elle même, pour qu'on puisse la distinguer. En général le *Léibnitzianisme*, du moins dans ses principaux points, me paroit plutôt une ingénieuse fiction, qu'un Système, dont à la rigueur l'impossibilité soit démontrée

de la bonté d'un ouvrier par la durée de son ouvrage. Mais si cet ouvrage doit toujours être dépendant de celui qui l'a fait, si l'action est essentielle à celui-ci, si enfin il n'agit jamais que de la manière la plus sage, est-ce lui faire injure que de supposer qu'il soutient continuellement l'Univers? Est-ce diminuer la beauté de l'Univers, que d'y substituer au simple Mécanisme l'influence toujours continuée du plus parfait de tous les Etres?

Pour soutenir la perfection & la perpétuité de la machine, *Léibnitz* prétend qu'il y a toujours la même quantité de force dans l'Univers. Celle qui périt dans le choc des corps, n'est selon lui qu'apparente; le fluide qui les environne gagne ce qu'ils peuvent avoir perdu. On le voit bien; cette supposition ne vient que du besoin du Système. Il en est de même de l'élasticité parfaite de la matière subtile, de la *Loi de continuité*, qui exclut les corps durs de l'ordre des choses possibles, & selon Mr. *Mac Laurin*, de la nouvelle mesure des *forces vives*. C'est encore de la même manière qu'on étaie les Tourbillons tombans, en en ajoutant continuellement de nouveaux & de plus petits. On parle de suites infinies de Tourbillons actuels, & l'on veut introduire en Physique les infinimens petits Géométriques, sans se souvenir que ces derniers ne sont que des abstractions, que la division à l'infini est aussi absurde que l'indivisibilité, & qu'au jugement même de *Léibnitz* une partie infiniment petite est un pur Etre de raison.

Finirons-nous le portrait du *Léibnitzianisme* par l'*harmonie préétablie*, qui étend à toutes les Intelligences le Mécanisme, que *Descartes* avoit réservé aux bêtes. Mais où est l'homme qui croie sé-

ſérieuſement que ſon ame eſt le témoin & non l'Auteur de ſes mouvemens, que les objets matériels ne font aucune impreſſion ſur elle, & que ce qui la détermine c'eſt uniquement un mécaniſme ſpirituel.

Il paroit par l'hiſtoire qu'on vient de voir, que c'eſt en vain qu'on s'eſt flaté de pouvoir déduire des cauſes prémières l'explication des phénomènes. C'eſt par eux qu'il faut s'élever aux cauſes. Des Siſtêmes complets ne ſont point faits pour l'humanité. Un homme, un ſiècle, pluſieurs ſiècles, qu'eſt-ce que cela pour une ſuite infinie de chainons & peut-être de cauſes? Si les Mathématiques ſe ſont avancées à pas auſſi lents, mais plus ſûrs que la Phyſique, c'eſt que les Mathématiciens ont ſongé à découvrir, non à inventer. L'enfance de la Philoſophie eſt plus longue, les Philoſophes ont retardé ſes progrès par des idées vagues, des hipothèſes, & des diſputes. Ceux-là ſeuls, qui, s'en tenant à la Nature, ont ſu varier les points de vue ſous leſquels ils l'ont obſervée, & qui, atentifs à profiter des moindres raions de lumière, ſe ſont arretés lorſqu'elle leur manquoit, nous ont laiſſé des découvertes, ſur leſquelles le tems ne peut avoir aucun pouvoir. C'eſt ce caractère glorieux que Mr. *Mac Laurin* aſſure à celles de ſon Maitre, dans les trois derniers livres de cet Ouvrage, qui me fourniront le ſujet d'un ſecond Extrait.

ARTICLE XII.

HISTOIRE *de l'*ACADEMIE ROYALE *des* SCIENCES. Année 1744. Avec les MEMOIRES *de* MATHEMATIQES *&* *de* PHYSIQUE *pour la même Année, tirés des Regiſtres de cette Académie.*

PHY-

PHYSIQUE & HISTOIRE NATURELLE.

Agitation extraordinaire de la Mer au Port de la Vera-cruz.

ON doit le fait ſuivant à Mr. *Darragory*, Navigateur & Négociant François, qui l'a communiqué à Mr. *Hellot*. Le 19 Octobre 1742, il y eut au Port de la *Vera-cruz*, une agitation extraordinaire de la Mer; elle abattit une partie des murs de la Ville, & mit en danger tous les petits Bâtimens qui étoient échoués entre ces murs & la Mer, & qui avoient toujours été regardés comme en parfaite ſureté dans cet endroit. Les Navires qui étoient en rade furent obligés de doubler toutes leurs amarres, pour s'empêcher d'aller ſe perdre à la Côte. Ce qu'il y eut de plus ſingulier, c'eſt que le lendemain le rivage ſe trouva couvert de toutes ſortes de Poiſſons morts entaſſés les uns ſur les autres, & la rade auſſi remplie de Poiſſons flottans ſur l'eau, parmi leſquels il y en avoit de tant d'eſpèces inconnues aux Pêcheurs, qu'il fut impoſſible d'en faire le dénombrement. On obſerva la même choſe à pluſieurs lieues au large, & dans la longueur de 15 à 20 lieues au Nord & au Sud de la *Vera-cruz*. La contagion ſe communiqua juſqu'aux Poiſſons qu'on trouve communément au fond des puits dans le Méxique.

On attribue tous ces accidens à une vapeur nuiſible ſortie du fond de la Mer; & ce qui rend cette opinion vraiſemblable, c'eſt qu'il y a en Mer, à quelque diſtance de la Côte, une Soufrière qui fait ſortir du fond de l'eau, des morceaux de bitume que les vents & les flots jettent en aſſez grande abondance ſur le rivage, & que les Habitans emploient à divers uſages. Cette vapeur a pu en mê-

me tems agiter la Mer, faire périr le Poiſſon qui s'y trouvoit, & même pénétrer à travers les terres juſques dans les puits pour étoufer les Animaux qui y vivoient.

ANATOMIE.

Deſcription d'un petit Chien monſtrueux.

Le Nez de ce Chien eſt fait d'un prolongement de l'Os coronal même, auquel ſont attachés trois petits Os qui forment un cilindre creux dont le bout du Nez eſt formé. Ce Nez eſt bouché à ſon extrémité par une ſubſtance cartilagineuſe. Il y a entre le Nez & la mâchoire ſupérieure une ſeule foſſe orbitaire, qui loge un Oeil unique, de la groſſeur d'un pois. L'Os de la mâchoire ſupérieure repréſente à ſa ſymphiſe une eſpèce de coquille. La Langue eſt adhérente à la mâchoire inférieure. Ce Chien a vécu 3 heures.

Inteſtin humain dans lequel il y avoit un Volvulus.

C'eſt Mr. *Bouvart* qui a démontré cet Inteſtin; & on eſt ſurpris que, malgré ce dérangement, le Malade ne ſe plaignoit d'aucune colique.

Veau mort-né monſtrueux.

A la ſimple inſpection cet Animal ſans jambes ne ſembloit qu'un gros peloton dans lequel le ventre & la poitrine paroiſſoient confondus. La tête compoſoit elle ſeule preſque la moitié de tout l'Animal, & le muſle fort court lui donnoit toute la reſſemblance d'un Doguin. Un hydrocephale rempliſſoit la plus grande partie de la tête. Le Squelette ne préſentoit preſque rien de ſemblable à la conformation naturelle.

Nègre blanc.

Ce Nègre de 4 à 5 ans, qui a été vu de l'Académie,

mie, eſt né en Amérique d'un Nègre & d'une Negreſſe, qui aſſure n'avoir jamais eu commerce avec aucun Blanc. Il a la peau blanche, mais d'ailleurs tous les traits ordinaires aux Nègres, le nez écraſé, les lèvres groſſes : il a auſſi cette eſpèce de laine qui leur tient lieu de cheveux, avec cette différence que la ſienne eſt blanche au-lieu d'être noire; les ſourcils & les cils ſont pareillement blancs. Ses yeux ſont toujours tremblotans, & en les expoſant au jour d'une certaine façon la prunelle paroit d'un rouge clair, la choroïde ſe voit telle au travers de l'uvée même, qui eſt tranſparente. Il a la vue très tendre, & ne peut ſouffrir le grand jour. La peau des mains eſt rude & un peu chagrinée, par-tout ailleurs elle eſt douce & très unie. On prétend que près du Méxique il y a une Nation entière d'Hommes blancs, qui comme le petit Nègre, ne peuvent ſouffrir le grand jour; mais leurs cheveux, quoique blancs, ne reſſemblent point à de la laine, ce ſont de véritables cheveux. Mr. de *Coſſigny* aſſure qu'à *Madagaſcar* il y a auſſi une Nation de Nègres blancs, mais qui, avec les traits des Nègres, ont les cheveux pareils à ceux des Européens (*a*).

Femme qui ne pouvoit avaler depuis deux mois.

Cette Femme vécut pendant tout ce tems à l'aide de Lavemens nouriſſans, mêlés de Vin d'Eſpagne, & quelquefois de Thériaque.

Enfant de 4 ans qui paroiſſoit en avoir 7.

La tête & tout le tronc du corps de cet enfant ſont

(*a*) Nous avons une Diſſertation ſur ces ſortes de Nègres, & Mr. de *Voltaire* en parle dans un de ſes Ouvrages. Nous en avons rendu compte dans le Tome XXXIV, p. 192, & dans le Tome XXXV, p. 302, de ce Journal.

ſont auſſi formés qu'ils peuvent l'être dans un Enfant de 7 ans, & la force paroit être auſſi la même. Les parties qui caractériſent le ſexe maſculin, ſont encore bien plus avancées à proportion, ayant toute la grandeur qu'elles ont d'ordinaire dans un homme de 20 ans: les poils, la groſſeur de la voix y répondent parfaitement. Les cuiſſes, les jambes, les pieds, ne ſont ni ſi forts, ni ſi nerveux que le reſte du corps; & cet Enfant marche mal, & avec une ſorte de foibleſſe. Ce petit Homme prématuré eſt entierement ſtupide. Il ne ſemble pas connoître l'uſage de la parole, il obéit ſeulement à certains tons de ſon Gouverneur, accompagnés de geſtes: il le fait venir à lui, ouvrir & fermer une porte, & pratiquer à peu près les excercices qu'on peut exiger d'un Chien médiocrement bien dreſſé. Voila un *Homme-Machine*, ou du moins un *Homme-Bête*. On doit cette rélation à Mr. *Le Cat*.

Un violent ſaiſiſſement n'empêche pas le ſang de couler avec impétuoſité.

C'eſt ce qu'on prouve par l'exemple d'un Déſerteur, qui ſe voyant menacé d'être renvoyé à ſes Officiers, ſe trouva ſi mal, qu'on eut toutes les peines du monde à lui faire entendre qu'on avoit obtenu ſa grace. Dans cet état il fut ſaigné, & à peine la veine fut-elle ouverte, que le ſang s'élança avec impétuoſité, & ſortit de même pendant tout le tems de la ſaignée.

Malade qui a vécu 7 jours entiers avec une plaie qui avoit percé le cœur.

On donne ici pour exemple de ce phénomène, qui n'eſt pas rare, un Homme de 22 ans, qui avoit reçu un coup d'épée dans la poitrine un peu au

des-

dessous de la mammelle gauche, & qui ne mourut qu'au bout de 7 jours. A l'ouverture du corps on trouva que le coup avoit percé le cœur entre sa pointe & sa partie moyenne: la plaie pénétroit dans le ventricule droit, & tout le cœur étoit rempli d'un sang coagulé.

Succès de la Taille latérale.

Mr. *Grillet*, Chirurgien de la Religion à Malthe, & Elève de Mr. *Morand*, a taillé par cette méthode 24 Malades, dont il n'est mort que 4, & les 20 autres ont été parfaitement guéris. Il y avoit parmi ceux-ci deux hommes âgés, l'un de 66 ans, l'autre de 78. Cette méthode de la Taille latérale est celle que pratiquent Mrs. *Morand* & *Chéselden*.

BOTANIQUE.

Racines d'Asperges qui se traversent.

Mr. *du Hamel* a fait voir à l'Académie les racines de deux pieds d'Asperges venus de graine, parmi lesquelles il y en a deux appartenant à l'un de ces pieds, qui traversent chacune une de celles de l'autre.

ASTRONOMIE.

La Méridienne de l'Observatoire Royal de Paris, avec des Observations d'Histoire naturelle.

On nous donne ici l'Extrait d'un Ouvrage de Mr. *de Thury*, qui a pour titre: *La Méridienne de l'Observatoire Royal de Paris, vérifiée dans toute l'étendue du Royaume par de nouvelles observations*, &c. *avec des observations d'Histoire naturelle faites dans les Provinces traversées par la Méridienne, par Mr.* le Monnier, *Médecin.*

Nous ne pouvons rendre un compte détaillé de cet Ouvrage de Mr. *de Thury*. Nous remarquerons seulement qu'il résulte de ses observations,

que *la Terre eſt applatie vers les Poles*, & *que ſon Axe eſt un diamètre de l'Equateur* comme 168 eſt à 169. Afin de mettre la Poſtérité en état de juger de la confiance qu'elle devra accorder à cet Ouvrage, Mr. *de Thury* y a donné le détail le plus circonſtancié de toutes ſes opérations aſtronomiques & géodéſiques, précaution qui devroit toujours être miſe en uſage dans l'Aſtronomie, & dont le défaut peut ſouvent jetter le Lecteur dans l'incertitude la plus embaraſſante.

Tandis que Mr. de *Thury* travailloit dans les Provinces méridionales de la France, Mr. *le Monnier* Médecin, qui s'étoit joint à lui, y faiſoit des obſervations de Phyſique & d'Hiſtoire naturelle, dont il rend compte dans un Mémoire imprimé à la fin de l'Ouvrage. Comme la Méridienne traverſe les Provinces du *Berry*, de l'*Auvergne* & du *Rouſſillon*, il a partagé ſon Mémoire en autant d'articles, dont chacun comprend les obſervations qu'il a faites dans une de ces Provinces. Voici le précis de ces obſervations.

Il y a dans le *Berry* une Mine d'Ocre, qui eſt peut-être la ſeule qu'on exploite en France. Mr. *le Monnier* étant deſcendu dans un de ſes puits, obſerva que le terrain étoit compoſé alternativement d'une couche d'Ocre & d'une de Sablon. Il trouva dans les Carrières qui ſont aux environs de *Bourges*, au milieu des quartiers d'une pierre tendre, un grand nombre de Coquilles parfaitement conſervées dans leur couleur & dans leur poli. Mais une obſervation plus intéreſſante, eſt celle qu'il a faite ſur la fonte de la Mine de fer aux forges de cette Province. Il croit qu'on y conſume trop de charbon, & que la violence du feu y fait perdre beaucoup de fer.

On

On trouve en Auvergne des Mines de *Charbon de terre*, d'*Améthyſtes* & d'*Antimoine*. Les Mines de Charbon ſont à plus de 200 pieds de profondeur. Au fond de ces Mines on rencontre ſouvent une vapeur pernicieuſe, qu'on nomme *pouſſe*, laquelle ne préſente rien au toucher, aux yeux, ni à l'odorat: dans les culs-de-ſac elle ne s'élève pas de plus de 5 à 6 pieds; mais dans les galeries ſa hauteur paſſe rarement deux pieds, & ſouvent elle n'eſt que de 6 pouces. Cette vapeur, quoiqu'inviſible & impalpable, ne ſauroit cependant demeurer inconnue. On ne deſcend jamais dans les Mines, ſans avoir une lampe à la main: dès que la lampe ſe trouve dans la *pouſſe*, elle s'éteint comme elle feroit ſous une cloche de verre bien fermée. Il paroît par toutes les expériences de Mr. *le Monnier*, que cette vapeur eſt du nombre de celles qui ont la proprieté de détruire l'élaſticité de l'air; & il a réuſſi à la diſſiper, du moins pour quelques heures, en y brulant du vinaigre, du ſel de tartre, & autres matières capables de rendre à l'air ſon élaſticité.

Ce que les carrières d'*Améthyſtes* ont de ſingulier, c'eſt que, contre la ſituation ordinaire des carrières, où les lits ſont toujours horizontaux, les bancs de rocher de celle-ci ſont verticaux, & ſéparés par le cryſtal qui compoſe l'Améthyſte.

Les Mines d'*Antimoine* ſe trouvent à *Merqueure*, à deux lieues au midi de Brioude. La manière dont ce minéral eſt diſpoſé dans la Mine, n'a rien de particulier. On le fond dans des pots de terre conds, rangés les uns au-deſſus des autres, & dont celui d'embas eſt le ſeul qui ait un fond.

Les Montagnes dont la plaine du *Rouſſillon* eſt

environnée préſentent à peu près les mêmes phénomènes que celles d'Auvergne, des Mines, des Eaux thermales, des Pétrifications ſingulières, des Cavernes. Cette Province contient des Mines de cuivre qu'on ne trouve point en Auvergne. Mr. *le Monnier* eſt entré dans une de cette eſpèce, qu'on croit avoir été autrefois exploitée par les Romains, mais qui eſt abandonnée depuis longtems; & à Saint-Pons il eſt entré dans une Caverne, qu'il a trouvée remplie de Pétrifications & de Stalactites ſingulières.

MECANIQUE.

On ne trouve ici qu'un Extrait d'un Ouvrage de Mr. *d'Alembert*, qui a pour titre, *Traité de l'équilibre & du mouvement des Fluides*. Cet Ouvrage eſt la ſuite du Traité de Dynamique qu'il avoit publié en 1743, & dont l'Académie a rendu compte dans ſon Hiſtoire. Le principe adopté par Mr. *d'Alembert*, eſt *l'égalité de preſſion des Fluides en tous ſens*, qui fait que ſi la liqueur contenue dans un vaſe eſt preſſée par deſſus avec un piſton, à quelque endroit du vaſe que l'on faſſe une ouverture, il faudra toujours y appliquer une force égale à celle du piſton pour empêcher la ſortie de la liqueur.

C'eſt de ce principe ſeul qu'il déduit toute la théorie du mouvement des Fluides. Qu'on imagine, par exemple, une portion déterminée du Fluide contenu dans un vaſe, cette portion eſt par-tout également preſſée, & par conſéquent en équilibre. Si on ſuppoſe que cette portion vienne à ſe durcir, rien n'augmentant ſa maſſe, elle demeurera encore en équilibre avec le fluide qui l'environne; &, ſi on ſuppoſe à la place de cette portion durcie un

au-

autre corps de même poids, & de même volume, l'équilibre subsistera; d'où on tire la fameuse proposition, qu'un corps plongé dans un fluide y enfonce, jusqu'à ce que la partie plongée ait déplacé un volume de liqueur égal au poids total de ce corps. Par la même raison, si on enferme dans un siphon deux liquides de différente pesanteur, la pression se trouvant inégale, il faudra que cette inégalité soit compensée par la plus grande hauteur du fluide le moins pesant, & par conséquent les hauteurs des deux fluides seront réciproquement proportionelles à leurs pesanteurs spécifiques. Les propositions les plus singulières de l'Hydraulique se déduisent des principes de Mr. d'*Alembert* avec la même clarté.

MACHINES *ou* INVENTIONS.

Ces Machines ou Inventions sont au nombre de dix. 1. Un Moulin proposé par Mr. *Durand*, pour servir à la fois à dégraisser les Etoffes, à les dégorger quand elles sont teintes, & à friser les Ratines. 2. Un moyen trouvé par Mr. *de Gensanne* pour rendre considérablement moins composée, moins couteuse, & moins sujette aux accidens, l'ingénieuse Machine inventée en Angleterre pour faire agir une Pompe par le moyen du feu. 3. De la Tourbe convertie en charbon par Mr. *Porro* Citoyen de Besançon: cette nouvelle matière chauffe à peu près autant que le charbon de terre médiocre. 4. Un nouvel Odomètre de l'invention de Mr. *de Hillerin de Boistissandeau*. 5. Une manière de tirer à la filière le fil d'acier cannelé, destiné à faire des pignons aux Montres & aux Pendules, par Mr. *Blackey*. Il a paru par les essais qu'en ont été faits, que l'Auteur est réellement en possession de

place le dispensât de l'assiduité & du travail académique, il n'usa jamais de ce droit. Pendant son séjour à Paris, il étoit aussi exact aux Assemblées qu'il lui étoit possible : il se chargeoit volontiers de l'examen d'une infinité de Mémoires, d'Ouvrages, & de Projets ; travail pénible, & ignoré du Public même pour le bien duquel il est entrepris.

En 1730 il commença à donner à l'Académie le principal Ouvrage qu'on ait de lui, son Traité des Lignes du quatrième ordre. Il le continua pendant les années suivantes, & ne l'interrompit que parce que devenant plus considérable qu'il n'avoit pensé, il se détermina à le faire paroître à part, ce qui fait qu'il n'y a que les deux premiers Mémoires qui aient été imprimés parmi ceux de l'Académie. On ignore encore si ce qui restoit à faire s'est trouvé dans ses papiers, ou si le Public a cette perte à regretter.

Mr. l'Abbé *de Bragelongne* avoit toujours cultivé assidument les Belles-Lettres ; il entendoit parfaitement le Grec & assez bien l'Hébreu : il avoit fait une étude particulière de l'Histoire, il avoit même entrepris d'écrire celle des Empereurs Romains, qu'il avoit poussée jusqu'à l'Empereur *Décius*, lorsqu'il fut rappellé à Brioude en 1741, pour quelques affaires de son Chapitre, auxquelles sa présence étoit nécessaire. Le zèle qui l'animoit l'engagea à ménager trop peu sa santé, il s'excéda de travail & de fatigue, & usa à tel point son tempérament, qu'il fut frapé le 20 Fevrier 1744 d'un coup de sang, qui l'emporta en cinq heures, à l'âge de 56 ans. Il avoit l'esprit vif & aisé, une extrême politesse, une grande douceur, des mœurs très reglées, & un attachement inviolable à tous ses devoirs.

voirs. Sa converſation étoit vive, enjouée, & ſoutenue d'une infinité de traits que lui fourniſſoit avec abondance ſa vaſte lecture.

ARTICLE XIII.

RELATION *abrégée du Voyage fait au* PEROU *par Meſſieurs de l'Académie Royale des Sciences, pour meſurer les degrés du Méridien aux environs de l'Equateur, & en conclure la figure de la Terre*; par Mr. BOUGUER (*a*).

ON agitoit depuis longtems cette fameuſe & importante queſtion, *ſi la Terre eſt allongée ou aplatie vers les Poles*. Ni les Syſtêmes ingénieux imaginés de part & d'autre, ni les opérations géométriques & aſtronomiques faites juſqu'en 1735, ne ſuffiſoient pas pour la décider. Tout concouroit à nous apprendre que la Terre n'eſt pas exactement ſphérique, mais on ſe trouvoit conduit à des concluſions tout oppoſées ſur le ſens dans lequel étoit le défaut de ſphéricité. La Géométrie & la Phyſique paroiſſoient être ſur ce point en contradiction, ſans qu'on vît aſſez le moyen de les concilier. L'Académie même ſe trouvoit indéciſe, & ſes doutes ne pouvoient être entierement diſſipés que par des voyages entrepris vers le Pole & vers l'Equateur. Elle a fait part au Public en 1735 des motifs qui l'avoient engagée à demander au Roi que quelques-uns de ſes Membres fuſſent envoyés au voiſinage de l'Equateur,

(*a*) Cette Rélation a été lue dans l'Aſſemblée publique de l'Accadémie du 14 Novembre 1744, & été inſérée dans les Mémoires de cette même année.

teur, & d'autres près du Cercle polaire, pour y meſurer quelques degrés du Méridien.

Nous avons déjà donné l'Extrait (*a*) du *Journal du Voyage au Nord*, compoſé par Mr. *Outhier*, l'un de ceux qui accompagnèrent Mr. *de Maupertuis*. De tous ceux qui étoient partis pour aller meſurer le degré du Méridien près de l'Equateur, Mrs. *de la Condamine* & *Bouguer* ſont les ſeuls de retour. Mr. *de la Condamine* a lu dans l'Aſſemblée publique de l'Académie du 28 Avril 1745, la *Rélation abrégée de* ſon *Voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique Méridionale, depuis la Côte de la Mer du Sud juſqu'aux Côtes du Bréſil & de la Guiane, en deſcendant la Rivière des Amazones*. Cette *Rélation* a été imprimée ſéparément, augmentée conſidérablement par l'Auteur même, & nous en avons auſſi donné l'Extrait dans ce Journal (*b*). Diverſes circonſtances ont obligé la Compagnie envoyée vers le Midi de ſe ſéparer pluſieurs fois; & delà vient que nous avons déja une double rélation de ſon Voyage, celle de Mr. *de la Condamine*, & celle de Mr. *Bouguer*. Nous aurons apparemment dans la ſuite celle de Mr. *de Juſſieu*, l'un de leurs Aſſociés, qui a été chargé de travailler, comme on prétend qu'il l'a fait avec ſoin, à l'Hiſtoire naturelle des Contrées qu'il devoit parcourir.

Mr. *Bouguer* a partagé ſa rélation en deux parties. La prémière, & qui eſt la plus curieuſe & la plus agréable, contient la deſcription du Païs qu'il a parcouru: dans la ſeconde, il rend compte de ce qui

(*a*) Voyez le Tome XXXV, pag. 279. de cette *Bibliothèq.*
(*b*) Dans le Tome XXXVI, pag. 210.

qui a fait le principal objet de ſon voyage, je veux dire, de la meſure du degré près de l'Equateur. Nous ſupprimerons ce qui concerne les opérations pour la meſure de la Terre, & nous nous renfermerons dans ce que la première partie contient de plus eſſentiel & de plus intéreſſant pour la plupart des Lecteurs.

Nos Académiciens s'embarquèrent à la Rade de la Rochelle le 16 Mai 1735, & arrivèrent heureuſement à St. Dominguè, d'où ils partirent le 30 d'Octobre pour ſe rendre à Carthagène. Ils paſſèrent enſuite à Porto-belo, & ayant traverſé l'Iſthme, ils s'embarquèrent à Panama ſur la Mer du Sud, & touchèrent pour la prémière fois à la Côte du Pérou le 9 Mars 1736, en mouillant dans la Rade de Manta, où ils s'étoient propoſés de relâcher. Ce fut là que Mrs. *Bouguer* & *de la Condamine* ſe ſéparèrent de Mr. *Godin* & du reſte de la Compagnie, qui remirent à la voile, & allèrent débarquer à Guayaquil.

Ce ſéjour de Mrs. *Bouguer* & *de la Condamine* leur valut une connoiſſance aſſez parfaite de cette Côte. Ils y examinèrent la longueur du Pendule ſous l'Equateur, & Mr. *Bouguer* s'y occupa beaucoup en ſon particulier des Réfractions aſtronomiques. Ce Païs, placé dans le milieu de la Zone torride, a 40 ou 45 lieues de largeur, qui eſt la diſtance de la Cordelière à la Mer. Au-delà du Golfe de Guayaquil en allant au Sud vers Lima, le Païs eſt tout découvert, plein de ſables, on n'y voit point de bois comme il y en a en deça du Golfe, & il n'y pleut jamais, quoique le Ciel y ſoit ſouvent nébuleux : il eſt ſi peu habité que les Villages d'Indiens ou d'Eſpagnols y ſont ſouvent éloi-

éloignés de 15 ou 20 lieues les uns des autres, & quelquefois de beaucoup plus.

Pour multiplier les observations, en multipliant les routes, Mr. *Bouguer* se sépara de Mr. *de la Condamine*, il dirigea son chemin vers le Sud, pour aller à Guayaquil, en pénétrant des forêts pleines de bourbiers & de marais, & où il avoit tout à craindre de la part des Tigres & des Serpens. Les maisons de cette Contrée ne sont ordinairement construites que de simples roseaux, & presque toujours elles sont élevées sur des pieux qui ont 7 à 8 pieds de hauteur. Cette précaution n'empêche pas que tout ne s'y gâte & ne s'y pourrisse, l'humidité étant continuellement aidée & rendue plus active par la chaleur. Mr. *Bouguer* ne s'arrêta pas à Guayaquil, il s'embarqua le même jour de son arrivée sur la rivière du même nom, & parvint le 19 Mai 1736 à Caracol, qui est au pied de la Cordelière, trois jours après que Mr. *Godin* en étoit parti pour la passer.

La Cordelière qu'il falloit franchir pour aller à Quito, est peut-être l'amas des plus hautes Montagnes du Monde. Plusieurs de ses sommets sont couverts de neiges qui ne fondent jamais, d'autres ne paroissent que comme des cones pierreux dépouillés de terre & de verdure; c'est au pied de ces derniers que sont les gorges par lesquelles seules il est possible de passer. On traverse plusieurs fois une petite rivière nommée Ojiva, qui est un torrent dont la rapidité est affreuse, quoiqu'il ne laisse pas d'être assez large: il semble qu'il menace par son bruit le Voyageur qui le laisse loin de lui. Il faut continuellement monter & descendre; & la lassitude des Mules est si grande, qu'a-

qu'après qu'elles ont monté ſept à huit pas, on eſt obligé de les laiſſer repoſer pour prendre haleine. Toute la marche n'eſt ainſi qu'une alternative de repos & de progrès très lents, quoique faits avec le plus grand travail. La pluie fut ſi forte, & tout étoit tellement mouillé les prémiers jours, qu'il ne fut pas poſſible d'allumer du feu; il fallut vivre de très mauvais fromage & de biſcuit fait en partie de Maïs.

Après bien des fatigues Mr. *Bouguer* parvint enfin en haut, & ſe trouva au pied d'une Montagne, nommée Chimboraço, qui eſt toujours chargée de neiges, & toute la terre étoit couverte de gelée & de glace. La gorge par laquelle il pénétra, ſe reſſentoit de ſa grande élévation au-deſſus du niveau de la Mer. Il étoit au pied de Chimboraço, & cependant il ſe trouvoit déja dans une région où il ne pleut jamais, il ne voyoit autour de lui, juſqu'à une aſſez grande diſtance, que de la neige ou du frimas.

Lorſqu'il fallut deſcendre, il fut étonné par la nouveauté du ſpectacle. Après avoir été ſucceſſivement expoſé aux ardeurs de la Zone torride & aux horreurs de la froide, il ſe vit tranſporté tout-à-coup dans une des tempérées. Il croyoit voir la France dans l'état où elle eſt pendant la plus belle ſaiſon. Il découvroit au loin des terres aſſez bien cultivées, un grand nombre de Bourgs & de Villages habités par des Eſpagnols ou par des Indiens, de petites Villes aſſez jolies, & tout le Païs, qui eſt découvert & ſans bois, peuplé comme le ſont quelques-unes des Provinces de France. Les maiſons ne ſont plus faites de roſeaux, comme elles l'étoient en-bas, elles ſont bâties ſolidement, quel-

quefois de pierres, mais le plus souvent de grosses briques séchées à l'ombre. Chaque Village est toujours orné d'une très grande place, dont l'Eglise occupe une partie d'un des côtés; on n'a jamais manqué d'orienter cette place, qui est un carré long, sur les régions du Monde, & il en part des rues ou chemins exactement alignés, qui vont se perdre au loin dans la campagne; souvent même les champs sont pareillement coupés par ces chemins à angles droits, ce qui leur donne la forme d'un grand jardin.

Telle est la partie de la Province de Quito, qui est située dans la Cordelière au Septentrion & au Midi de cette Capitale, qui est d'ailleurs digne de ce titre par sa grandeur, par ses édifices, & par la multitude de ses habitans. Cette Ville a huit ou neuf cens toises de longueur sur cinq ou six cens de de largeur. Elle est le siège d'un Evêque, & le séjour du Président de l'Audience, qui est en même tems Gouverneur de la Province. Elle a un grand nombre de Communautés Religieuses, & deux Colléges qui sont deux espèces d'Universités, l'une dirigée par les Jésuites, & l'autre par les Dominicains. Cette Ville a trente ou quarante mille habitans, dont plus d'un tiers sont Espagnols ou d'origine Espagnole. Les denrées n'y sont pas extrêmement chères, les seules marchandises étrangères qu'on n'y peut apporter qu'avec la plus grande difficulté, y sont d'un prix excessif, comme les toiles de France, les draps, les étoffes de soie. Mr. *Bouguer* a souvent acheté du fer, pour construire quelques instrumens, six réaux ou plus d'un écu la livre; un gobelet de verre vaut 18 ou 20 francs; mais on y trouve toutes les choses

ab-

abſolument néceſſaires à la vie, le Païs les fournit abondamment.

Cet heureux Païs où la Nature retrace, dans ſes profuſions, l'image d'un Paradis terreſtre, eſt renfermé par la Cordelière, qui eſt double, & qui, comme deux murailles, le ſépare, des côtés de l'Orient & de l'Occident, du reſte de l'Amérique. La prémière des deux chaines eſt à 40 ou 50 lieues de la Mer : les deux ſont à côté l'une de l'autre, à 7 ou 8 lieues de diſtance, c'eſt-à-dire leurs crêtes. Tantôt elles s'éloignent davantage, tantôt elles ſe raprochent ; mais elles ſuivent toujours à peu près la même direction, qui ne diffère guère de celle du Méridien. Leur extrême voiſinage fait que le ſol qui les ſépare, & qui a 5 ou 6 lieues de largeur, eſt extrêmement élevé, & que les deux chaines qui ſont très diſtinctes pour les habitans qui vivent dans l'intervalle, paroiſſent ne former qu'une ſeule maſſe pour ceux qui ſont au dehors.

Quito, & la plus grande partie de ſa Province, ſont ſituées de cette ſorte dans une longue Vallée, qui ne ceſſe d'être réputée Montagne, que parce qu'elle eſt placée entre des Montagnes encore plus hautes. La Cordelière n'eſt pas ainſi double dans toute ſa longueur, elle l'eſt dans un eſpace de plus de 170 lieues, que Mr. *Bouguer* a parcouru depuis le Sud de Cuenca juſqu'au Nord de Popayan, & elle eſt double encore beaucoup plus loin vers le Nord, quoique le Païs, en devenant trop bas, perde peu à peu les bonnes qualités qu'il a aux environs de Quito.

L'expoſition de cette Vallée à l'égard du Soleil n'en rend point la chaleur inſupportable, qui ſe trouve tempérée d'un côté par le voiſinage de la

neige, & de l'autre par l'élévation du terrein. Il y règne une eſpèce d'Autonne & de Printems continuel. Le Thermomètre de Mr. de *Réaumur* s'y maintient à 14 ou 15 degrés. Les campagnes y ſont toujours vertes : on y a les fruits de la Zone torride, & ceux de l'Europe qu'on y a apportés, comme les Pommes, les Poires, les Pêches : les arbres y ſont preſque toujours en ſève : toutes les différentes eſpèces de grains, & particulièrement le Froment, y profitent parfaitement bien. On pourroit auſſi y faire du Vin, ſi Lima n'avoit réuſſi par un privilège excluſif à en faire un des objets de ſon commerce, pendant que la Province de Quito ſubſiſte par ſes denrées & par ſes manufactures de draps & de toiles de coton. Les jours y ſont toujours à peu près égaux aux nuits ; c'eſt un perpétuel équinoxe. Il y pleut depuis le mois de Novembre juſqu'au mois de Mai ; & ce ſont les pluies qui y diſtinguent les ſaiſons. Ces pluies jointes aux tremblemens de terre, & aux fréquentes éruptions des Volcans qui ſont en grand nombre, forment les mauvaiſes qualités du Païs, qui ne laiſſent pas d'en balancer un peu les bonnes.

Les habitans de Quito ſont de toute la Terre connue les Peuples les plus élevés, & ils reſpirent un air plus rare de plus d'un tiers, que celui que reſpirent les autres hommes.

Quelques Phyſiciens ont prétendu que les Nuages ſont d'une autre nature que les Brouillards. Mr. *Bouguer* a reconnu qu'ils ſont dans l'erreur. Du haut de Pichinca, qui eſt une des Montagnes de la Cordelière qu'il avoit eſcaladée, il remarqua que ſouvent les nuages ne parvenoient pas juſqu'à lui, ils étoient cinq ou ſix cens toiſes trop bas, & ils l'em-

l'empêchoient de voir la terre, pendant qu'ils cachoient le Ciel aux habitans de Quito : d'autres fois ces nuages avoient moins de pesanteur, ils montoient plus haut, & ils n'étoient alors pour lui qu'un simple brouillard dans lequel il se trouvoit, quoique les Observateurs qui étoient en-bas eussent toujours raison de les traiter de nuages. Ils paroissent toujours très blancs lorsqu'on les voit fort au-dessous de soi ; & on ne sauroit mieux les comparer, tant pour la couleur que pour la forme, qu'à des tas de coton qui se toucheroient, & dont l'assemblage formeroit une surface ondée. Mr. *Bouguer* rend raison de ce phénomène.

Sur le sommet de ces mêmes Montagnes on voit tous les jours un autre phénomène bien plus singulier, qui doit être aussi ancien que le Monde, & dont il y a cependant bien de l'apparence que personne avant nos Observateurs n'avoit été témoin. La prémière fois qu'ils le remarquèrent, ils étoient tous ensemble sur une Montagne moins haute, nommée Pambamarca. Un nuage dans lequel ils étoient plongés, & qui se dissipa, leur laissa voir le Soleil qui se levoit & qui étoit très éclatant. Le nuage passa de l'autre côté ; il n'étoit pas à trente pas, & n'avoit pas encore aquis la blancheur dont je viens de parler, lorsque chacun d'eux vit son ombre projettée dessus, & ne voyoit que la sienne, parce que le nuage n'offroit pas une surface unie. Le peu de distance permettoit de distinguer toutes les parties de l'ombre : on voyoit les bras, les jambes, la tête ; mais ce qui les étonna, c'est que cette dernière partie étoit ornée d'une gloire ou auréole, formée de trois ou quatre petites couronnes concentriques d'une couleur très

vive, chacune avec les mêmes variétés que le premier arc-en-ciel, le rouge étant en dehors. Les intervalles entre ces cercles étoient égaux, le dernier cercle étoit plus foible; & enfin à une grande distance ils voyoient un grand cercle blanc qui environnoit le tout. Ce fut comme une espèce d'apothéose pour chaque Spectateur; & chacun jouit tranquilement du plaisir sensible de se voir orné de toutes ces couronnes, sans rien appercevoir de celles de ses voisins. Le diamètre de ces Iris change de grandeur d'un instant à l'autre, & le phénomène ne se trace que sur les nuages dont les particules sont glacées.

Le terme auquel la neige commence à ne plus fondre sur ces Montagnes, est élevé d'environ 2400 toises au dessus de la Mer: toutes celles qui atteignent ce terme, ont une partie de leur sommet plus ou moins grande, perpétuellement revêtue de glace & de neige. Chimboraço, qui est la plus haute de toutes celles que Mr. *Bouguer* a vues, a 3217 toises au-dessus de la Mer, & sa partie *neigée* a plus de 500 toises.

Quelques-unes de ces Montagnes ont été ou sont encore des Volcans. Elles ne sont formées, jusqu'à une assez grande profondeur, que de scories, de pierres-ponces, de fragmens de pierres brulées; & quelquefois le tout est caché sous une couche de terre ordinaire, qui porte des herbes, & même des arbres. Mrs. *Bouguer & de la Condamine* eurent la curiosité d'aller visiter le Volcan de Pichincha près de Quito, qui ne jette plus depuis longtems; l'ouverture en est placée sur une pointe extrêmement élevée. Pendant qu'ils étoient occupés à cet examen, un autre Volcan nommé Cotopaxi s'enflamma; mais

mais il ne fit de mal que par la fonte des neiges qu'il occasionna. L'eau dans sa prémière impétuosité bouleversa entièrement le poste qui avoit servi de station aux sixième & septième triangles de nos Observateurs, elle monta de plus de 120 pieds en certains endroits, enleva un nombre prodigieux de Bestiaux, emporta 5 à 600 maisons, & fit périr 8 à 900 personnes. Cette eau avoit 17 ou 18 lieues de chemin à parcourir, ou plutôt à ravager vers le Sud dans la Cordelière, avant que de pouvoir en sortir; elle ne mit pas plus de trois heures à faire ce trajet.

Joignons aux singularités physiques de ce Païs, un récit abrégé de ce qui concerne les mœurs, les coutumes, le caractère de ses Peuples. On sait qu'il est habité par les Espagnols qui en ont fait la conquête, & par les Indiens qui en sont les anciens habitans. Comme la Zone torride & les Zones glaciales sont, pour ainsi dire, mêlées au Pérou, qu'on y trouve les climats les plus contraires, qu'il suffit de marcher quelques lieues, d'entrer dans la Cordelière ou d'en sortir, pour trouver des Contrées plus différentes les unes des autres que si on traversoit toute l'Europe: cette extrême différence ne peut pas manquer d'en apporter dans les usages de ces Peuples, & jusques dans leurs inclinations.

En-bas les Indiens vivent retirés dans leurs forêts, en formant comme de petites Républiques, dirigées par leur Curé qui est Espagnol, & par leur Gouverneur assisté de quelques autres Indiens qui lui servent d'Officiers. Ils vivent dans une grande union. Ils sont prévenans, honnêtes, sans défiance. Comme ils ne croient pas qu'on puisse sen-

lement penſer à les tromper, les portes de leurs maiſons ſont toujours ouvertes, quoiqu'ils y aient du coton, des calebaſſes, de la pite, eſpèce d'aloës dont ils tirent du fil, & quelques autres denrées dont ils font ſouvent quelque trafic. La grande chaleur leur permet d'aller preſque nuds. Ils ſe peignent ordinairement en rouge avec le rocou, & ſouvent ils s'en font une eſpèce de parure : au-lieu de ſe peindre entièrement, ils ne tracent que de ſimples bandes, & ils s'en mettent juſques ſur le viſage. Ils exercent tous les métiers qui leur ſont néceſſaires : ils ſont Charpentiers, ils ſont les Architectes de leurs maiſons, ils conſtruiſent leurs pirogues, ils ſont Tiſſerands. Les grands ouvrages ſe font en commun. En certains endroits trois ou quatre familles particulières logent ſous le même toit, chacune dans un eſpace de quelques pieds. Les fruits de la terre ne leur manquent jamais, la chaſſe & la pêche leur fourniſſent d'abondantes reſſources.

Peut-être ces Peuples ne diffèrent-ils de nous, que parce qu'ils demeurent dans un climat très différent du nôtre. Il eſt au moins bien certain que leur couleur, qui tire ſur celle du cuivre, n'eſt qu'une différence paſſagère. Ceux qui vivent immédiatement au pied de la Cordelière, & du côté de l'Occident, ſont preſque auſſi blancs que nous, n'étant pas expoſés comme les autres à un hâle violent & continuel, la Montagne les mettant à l'abri du vent d'Orient, qui doit paſſer près d'une lieue par deſſus leur tête. Si l'on s'éloigne davantage de la Cordelière en avançant vers la Côte, ce n'eſt plus la même choſe ; le vent s'y fait reſſentir, & les Indiens reprennent la couleur du cuivre.

Ces

Ces Peuples, il eſt vrai, diffèrent de nous à d'autres égards : ils ſont ſans barbe, ils n'ont point de poils ſur la poitrine, ni en aucun endroit du corps; ils ont une longue chevelure, de gros cheveux noirs, plats & très forts. Mais la température du climat ne peut-elle pas auſſi cauſer ces différences ?

Il n'y a preſque aucune reſſemblance entre ces Indiens & ceux qui vivent en-haut dans la Cordelière. Ceux-ci ont autant de mauvaiſes qualités que les premiers en ont de bonnes. Ils ſont ſtupides, ſi pareſſeux qu'ils paſſent des journées entières dans la même place, aſſis ſur leurs talons, ſans remuer, ſans rien dire. Ils ont une indifférence extrême pour les richeſſes, & même pour toutes leurs commodités. On ne ſait ſouvent quelle eſpèce de motif leur propoſer, lorſqu'on veut en exiger quelque ſervice. Leur offre-t-on quelques pièces d'argent, ils répondent qu'ils n'ont pas faim. Leur habillement conſiſte en une chemiſette de drap ſans manche faite dans le Païs, qui leur tombe juſqu'aux genoux, & ſur laquelle ils mettent ſouvent une eſpèce de ſurtout qui a preſque la forme d'une Dalmatique. Ils n'ont dans leur cabane aucun meuble. Ils ſe couchent à terre ſur un cuir, & ils paſſent quelquefois des années entières ſans manger de viande.

Du mélange de ces Indiens avec les Eſpagnols il réſulte une troiſième eſpèce, celle des Métices qui forment maintenant la plus grande partie des habitans, & qui ſavent ordinairement les deux langues, l'Eſpagnole & l'ancienne du Païs, celle des Incas. Ces Métices, dont la naiſſance eſt preſque toujours illégitime, ſont réputés hommes blancs, & jouiſſent de tous les privilèges des Eſpagnols.

Ils ne manquent pas de talens naturels, & on doit les regarder comme ceux dont l'autorité s'appéſantit le plus ſur les Indiens. Mais la ſageſſe du Gouvernement Eſpagnol a pris les plus grandes précautions pour arrêter ce mal. Dans toutes les Villes on a donné aux Indiens des protecteurs d'office, on les a même exemtés de la juridiction de l'Inquiſition; ils ne ſont ſoumis qu'à la correction des Evêques ou des Curés.

Quand on compare les Indiens d'aujourd'hui à la peinture admirable qu'on nous fait de leurs Ancêtres, on n'en croit pas ſes propres yeux. Tout ce qu'on rapporte de leurs talens, des différens établiſſemens qu'ils avoient, de leurs loix, de leur police, paroit un ſonge & deviendroit ſuſpect, s'il étoit poſſible d'aller contre le témoignage d'un ſi grand nombre d'Auteurs dignes de foi, & s'il ne reſtoit outre cela pluſieurs monumens qui prouvent invinciblement qu'il ne faut pas juger de l'état ancien de ces Peuples par celui où nous les voyons maintenant.

On voit encore à Cuſco les reſtes des murailles de leur Temple du Soleil. Ces murs ſont formés de pierres qui ont 15 à 16 pieds de diamètre, & qui, quoique brutes & irrégulières, s'ajuſtent toutes ſi exactement les unes avec les autres, qu'elles ne laiſſent aucun vuide entre elles. Mr. *Bouguer* a vu les ruines de ces édifices qu'ils nommoient *Tambos*, qui ſervoient d'entrepôts ou de magaſins, & où logeoient les Incas lorſqu'ils voyageoient. Les portes en ſont fort hautes, parce que le Souverain ne ſortoit jamais que porté ſur un brancard ſoutenu ſur les épaules des principaux Seigneurs de ſa Cour. Les murailles en ſont ſouvent

vent d'une espèce de granite, & les pierres qui sont taillées, paroissent usées les unes contre les autres, tant les joints en sont parfaits. Tous ces édifices étoient situés le long de ce magnifique chemin qui conduisoit dans la Cordelière de Cusco à Quito, & même en deça, qui avoit près de 400 lieues de longueur, & dont nos Observateurs ont suivi les traces.

Ces Messieurs ont trouvé dans un lieu nommé Cochesqui, des Sépulcres d'une forme singulière & d'une grandeur étonnante. Ce sont des levées de terre, dont quelques-unes ont 40 pieds de hauteur sur 70 toises de longueur & 40 de largeur, avec des rampes extrêmement longues, qui y conduisent par une pente insensible. Il y en a 7 ou 8, & plus de 100 d'une autre forme. Les Historiens font mention d'un Palais que les Incas s'étoient fait élever dans le même endroit, & il n'en reste aucun vestige, au-lieu que les Tombeaux dont personne n'a parlé, subsistent encore. Il faut avouer qu'on ne peut voir de pareils monumens sans juger avantageusement de ceux qui ont osé les entreprendre, & qui ont eu le courage de les porter à leur fin.

ARTICLE XIV.

NOUVELLES LITTERAIRES.

SI les désordres dans la République des Lettres se continuent, on aura tort de regarder désormais la Paix comme l'Amie des Muses. Pouvons-nous conclure autrement du nombre de plaintes qu'on nous adresse de toutes parts sur les impostures qui se commettent, & dont nous ferions part volontiers au Public,

blic, s'il y avoit lieu d'espérer que cet avis seroit un remède efficace pour réprimer la fougue, la malignité, ou l'indiscrétion de certains nourrissons de Phébus? Mais quelle raison y a-t-il pour supposer, que la République Savante seroit plus docile que tout autre *Etat libre*? La Lettre suivante de Mr. le Comte *Algarotti* servira de petit échantillon de ce que nous avançons.

„ Je m'adresse à vous, Messieurs, pour vous prier „ de vouloir bien inserer dans votre Journal, que j'ai „ vu avec autant d'indignation que de surprise, la pré„ tendue Traduction de mon *congrès de Cithere*, qui „ vient de paroitre en Hollande. Il m'importe trop „ que le public sache que je la desavoue en tout point. „ Il n'y a presque point de page, où il n'y ait des fau„ tes très grossières contre le sens de l'original. Mais „ ce qui m'a révolté le plus, c'est d'y avoir trouvé „ quantité d'Additions, qui contiennent ou des obscé„ nités, ou des impiétés, ou des Satires contre des „ corps respectables, contre des personnes que j'esti„ me beaucoup, & contre plusieurs autres que je ne „ connois pas même de nom. Cette déclaration n'est „ faite que pour ceux qui n'ont pas connoissance de „ l'original Italien qui est entre les mains du public de„ puis l'année 1746. Il faut pourtant que j'avoüe ici „ que j'ai quelque obligation au prétendu Traduc„ teur. C'est de n'avoir pas dit à la tête du Livre, „ qu'il l'ait traduit de l'Italien. Aussi lui laissai-je toute „ entière la gloire d'un Ouvrage qui ne peut être que „ mépriſé par les gens de goût, & abhorré par les „ gens d'honneur.

J'ai l'honneur d'être, Messieurs,

Vôtre très humble & très obéissant Serviteur

Le Comte Algarotti.

Potzdam ce 15 Fevrier 1749

De

De Glasgow.

Après tous les ſoins qu'on a pris pour rétablir & pour expliquer les Textes des anciens Auteurs, on devroit ce ſemble ſavoir ce qu'ils ont penſé ou du moins ce qu'ils ont écrit. Cependant l'on diſpute encore ſur leurs ſentimens, autant que ſur leur mérite, on les cite pour ſoutenir des thèſes oppoſées, & l'on méconnoit dans leurs Ecrits, & les germes des découvertes, & les modèles des beautés. Ne ſeroit-ce pas que la plûpart des Commentateurs n'ont qu'une Science de détail, que le rapport des mots les frappe plus que celui des idées, & qu'en citant ou de mémoire, ou d'après autrui, des paſſages détachés d'Auteurs anciens, on néglige la liaiſon qu'ils ont avec le reſte de leurs Ecrits? C'eſt pour remédier à ces défauts que le Livre ſuivant paroit avoir été compoſé: *An Eſſay* &c. c'eſt-à-dire *Eſſai ſur la compoſition & la manière d'écrire des Anciens & en particulier de* Platon. *Par feu* Jaques Geddes *Ecuyer & Avocat. In* 8. L'Auteur, qui, dans le court récit de ſa vie placé à la tête de cet Eſſai, eſt repréſenté comme aiant poſſédé également les vertus du Citoïen & les qualités du Savant, n'a pas aſſez vécu pour mettre la dernière main à ſon Livre. Le préſent qu'en font les Editeurs, ne laiſſe pas que d'être précieux, & l'Analiſe que j'en vais faire ſufira pour juger du choix, de l'ordre, & de l'exactitude de l'Auteur. Son eſſai eſt diviſé en ſeize ſections. Les deux premières roulent ſur les règles générales de la compoſition, ſur les ſources du vrai goût, & ſur la manière dont les Anciens ont imité *Homère*. Le ſtile & le mérite de *Xénophon*, d'*Hérodote*, & de *Thucidide* ſont la matière des trois articles ſuivans. Mr. *Geddes* prouve que les deux premiers de ces Ecrivains ont imité *Homère*, & que *Pindare* a été le modèle de *Thucidide*. Les dix Sections ſuivantes ſont deſtinées à analiſer les Ecrits de *Platon*. Mr. *Geddes* com-

commence par indiquer quel a été l'objet, le ſtile & l'éloquence de ce grand Philoſophe. L'enviſageant enſuite comme un Auteur ſublime, il montre qu'il s'eſt formé ſur *Homère* dans ſes deſcriptions, ſes images, & ſes allégories. Il entre enfin dans le détail de ſes Ouvrages, & en en marquant le but & le plan, il fait voir combien ils ſont liés les uns aux autres, & propres à s'éclaircir réciproquement. Mr. *Warburton* s'eſt formé des idées moins favorables de ce Philoſophe; il a ſoutenu 1. que *Platon*, de même que les autres Philoſophes, avoit enſeigné deux doctrines différentes, l'une dont il amuſoit le Peuple dans ſes Livres *Exotériques*, l'autre réſervée pour ſes diſciples dans ſes Traités *Eſotériques*; 2. que par cette doctrine *Eſotérique* il rejettoit la Providence, l'immortalité de l'ame, la rétribution future; & 3. que ce qui l'empêchoit de croire ces dogmes qu'il enſeignoit au peuple, c'étoit ſon ſentiment ſur l'*Etre* ou le τὸ ὄν, dont il regardoit l'ame humaine comme une émanation, comme une partie ſéparée pour un tems de ſon tout, & réunie enſuite avec lui. Mr. *Geddes* ſoutient au contraire 1. que la différence des Ecrits *Exotériques* & *Eſotériques* conſiſtoit non dans le fond de la doctrine, mais dans les argumens ou populaires, ou abſtraits, qui lui ſervoient d'appui; 2. que, quoique *Platon* mépriſât les fables *Eliſiennes*, il croioit réellement la Providence, l'immortalité de l'ame, les récompenſes aſſurées à la vertu; & enfin 3, que ſes expreſſions ſur l'union de l'ame avec la Divinité, ne ſont ni plus figurées, ni plus fortes, que celles de l'Ecriture ſur le même ſujet, & que de même que ces dernières, elles doivent s'entendre d'une connoiſſance plus intime, d'une imitation plus parfaite, & d'une poſſeſſion moins interrompue, non d'un retour vers la ſource, moins encore d'une identité de nature. Après avoir ainſi vengé *Platon*, Mr. *Geddes* conſacre les deux dernières Sections de ſon livre à relever le mérite de *Démoſthène*,

& à montrer combien ce grand Orateur a profité des leçons & du modèle de *Platon*. On peut croire que la profession d'Avocat qu'exerçoit Mr. *Geddes*, n'a pas peu influé sur lui dans le portrait qu'il fait de *Demosthène*, & dans l'idée qu'il donne de la véritable éloquence.

D'Oxford.

On ne peut que savoir gré à ceux de nos Savans, qui travaillent à fournir peu à peu à notre jeunesse, des Editions correctes des anciens Auteurs, qui sans être chères conservent ce qu'il faut pour l'intelligence du Texte & ne contiennent rien au-delà. En voici une qui nous paroit répondre à cette idée: ΒΙΩΝΟΣ τῦ Σμυρναίε, καὶ ΜΟΣΧΟΥ τῦ Συρακουσίε τὰ σωζόμενα. BIONIS *Smyrnæi*, & MOSCHI *Syracusani*, *quæ supersunt*, *Notis* Johannis Heskin *ex Ædè Christi*. 8. De toutes les Editions, qui ont servi à perfectioner celle-ci, celle de *F. Ursin* a paru la meilleure à l'Editeur. La plûpart des leçons, en quoi elle diffère de celle de *Henri Etienne*, & des Editions faites sur celles-là, sont confirmées par l'Edition d'*Aldus* de 1594. Dans cette Edition les Idiles de *Bion* & de *Moschus* sont jointes à celles de *Théocrite*, ce qui confirme le sentiment d'*Heinsius*, qu'autrefois ces trois Ecrivains de *Pastorales* étoient rassemblés en un seul corps, & qu'on attribuoit au dernier les Ecrits des deux premiers. La ressemblance du stile, & l'autorité des principaux Critiques ont engagé Mr. *Heskin* à ajouter le *Combat amoureux* (Ὁ ἔρωτος), & le *Chantre bouvier* (Βουκολικὸς) aux Idiles de *Moschus*. Il n'a pas cru devoir donner une nouvelle traduction latine de ces Auteurs, & il s'est contenté de retoucher l'ancienne. Il a aussi traduit en Latin les Notes de *Longepierre*, malgré le peu de cas qu'il en fait, & la peine qu'il a souvent trouvée d'en démêler le sens. Enfin il a choisi quelques autres Notes des meilleurs Commentateurs, & y a joint les siennes propres.

Mr.

Mr. *Coſtard*, après avoir donné un précis de l'Aſtronomie des Caldéens, des Egiptiens, & des Grecs, dans les quatre Lettres à Mr. *Folkes*, dont on a parlé dans cette Bibliothèque (*a*), ſe propoſe à préſent de faire connoitre celle des Arabes. Cette ſuite de ſon projet paroit devoir être plus facile à exécuter, que ne l'a été le commencement. Il reſte des Manuſcrits aſſez étendus des Arabes, qui nous mettroient en état de juger de leurs progrès, s'ils étoient publiés dans une langue plus communément entendue. Pour ſonder le goût du Public, Mr. *Coſtard* ſe propoſe de faire imprimer par Souſcription en Arabe & en Latin la Préface du *Livre des Conſtellations* d'*Abdo'rrahman Suphi*.

Cet auteur mourut âgé de 85 ans, la 376me. année de l'Egire, & la 986. après J. C., 156. ans après la Traduction en Arabe de la *Sintaxe* de *Ptolemée*. *Abu'l Farage* l'appelle *Vir excellens & acumine præſtans*. Ses Tables des Longitudes & des Latitudes des Etoiles fixes ſont les plus anciennes que les Arabes aient eues, & tout ſon Ouvrage étoit deſtiné à corriger les erreurs de ſes prédéceſſeurs & entr' autres d'*Albatanius*. La Préface d'*Abdo'rrahman* ſera ſuivie de ſa *Table & de ſes deſſeins des Etoiles de la petite Ourſe*, & Mr. *Coſtard* y joindra une Préface de ſa façon, & des Notes pour faciliter l'intelligence de ſon Auteur. Le tout formera un volume *in* 8; le prix de la Souſcription eſt de quatre ſhelings, & on n'imprimera pas plus d'exemplaires qu'il ne ſe trouvera de Souſcripteurs.

De Uſu Dialectorum Orientalium ac præcipue Arabicæ in Hebraico Codice interpretando; Oratio habita Oxoniæ in Schola Linguarum 7. Calend. Mart. 1748. *A* Thoma Hunt S. T. P.

De Londres.

Un Auteur connu par ſa Verſion du livre de *Job*, dont

(*a*) *Tom.* XXXVI. *p.* 232. & XL. *p.* 470.

dont il a tâché de découvrir la meſure & de rétablir les vers, vient de donner un Eſſai du même genre dans un Ecrit intitulé *The laſt Words* &c. C'eſt-à-dire *Les dernières paroles de* David, *diviſées ſelon leur meſure, & accompagnées de Notes; Par* Richard Grey *Dr. en Théologie, Chanoine de St.* Paul *& Recteur de Hinton. in* 8.

On conjecture avec aſſez de vraiſemblance que quelques unes des paroles de ce Roi regardent les Pſeaumes qu'il compoſa, & que par l'*Eſprit du Seigneur qui parloit par ſa bouche*, il a voulu faire entendre que ces Pſeaumes étoient prophétiques. On nous dit à préſent que les titres mêmes placés à leur tête étoient deſtinés à exprimer leur but, & que ſi on les a mal entendus juſqu'ici, c'eſt qu'ils ont été en partie altérés par les Copiſtes. C'eſt là le but du livre ſuivant *Thoughts &c.* c'eſt-à-dire *Penſées ſur les titres des Pſeaumes en Hébreu & ſur quelques uns de ceux de la Verſion des Septante &c. Par* George Fenwick *Bachelier en Théologie, Recteur de Hallotan, & ci devant Membre du Collège de St.* Jean *à Cambridge, in* 8.

The New Teſtament &c., c'eſt-à-dire *Le Nouveau Teſtament, avec les paſſages paralléles placés tout du long ſous le Texte. On y a ajouté la Chronologie d'*Uſher, *des Notes pour éclaircir les paſſages difficiles ou mal entendus tirées de* Loyd, Scattergood, *& autres, une table des Textes expliqués, & une Table Alphabétique des ſujets. Par* François Fox *Maitre ès Arts, & Vicaire de Ste.* Marie *à Reading*, 2. *Vol. in* 8.

Some pratical &c. c'eſt-à-dire *Directions de pratique ſur l'Alliance Chrétienne, & ſur les Miſtéres, qui lui ſervent de fondement, in* 8.

Nos Théologiens toujours attentifs à défendre les Dogmes qu'on attaque, viennent de publier deux nouveaux Ecrits ſur la Réſurrection du Sauveur. Voici le titre du premier *Sequel of the trial &c.* c'eſt-à-dire

Suite du jugement des Témoins de la Réſurrection, en réponſe aux objections contenues dans une brochure intitulée, la Réſurrection de Jéſus Chriſt conſidérée par un Philoſophe moral, *in* 8. Le réviſion que l'Evêque *Sherlock* Auteur du *Jugement &c.* a faite de cet Ecrit, en aſſûre & en même tems en augmente le prix. D'un autre côté l'Auteur d'une *Harmonie Evangélique*, dont il a été parlé dans un autre volume (*a*), ne s'eſt pas contenté d'éclaircir dans cet Ouvrage les principaux incidens de ce mémorable évènement, il a encore publié *Review &c.* c'eſt-à-dire *Nouvelles conſidérations ſur l'hiſtoire & la certitude de la Réſurrection de Jéſus Chriſt, par* Mathieu Pilkington *Dr. en Droit*, *in* 8.

Souvent l'oppoſition anime plus qu'elle ne rebute. L'Auteur du *Diſcours Introductoire ſur les Miracles de la primitive Egliſe* (*b*) nous en fournit un exemple. Si ſon Eſſai, qu'il n'avoit lâché que pour ſonder le goût du Public, a eſſuié de vives contradictions, il croit en avoir été dédommagé par des ſuffrages plus flateurs, & quel Auteur n'ajoute volontiers dans ce cas, plus univerſels & plus mérités? C'eſt pour s'en concilier de nouveaux qu'il vient de donner au Public ſon grand ouvrage ſous le titre ſuivant, *A Free Enquiry* &c. c'eſt-à-dire *Recherches libres ſur le don des Miracles qu'on ſuppoſe avoir ſubſiſté dans l'Egliſe Chrétienne depuis les premiers tems pendant une ſuite de ſiecles, où l'on prouve que nous n'avons pas des raiſons aſſez fortes pour croire ſur l'autorité des Pères que ce don ait été continué à l'Egliſe depuis le tems des Apôtres. Par* Conyers Middleton *Dr. en Théologie*, *in* 4. On ne ſauroit nier que cet Auteur ne donne à ſes preuves le tour le plus ſéduiſant; mais la victoire ne s'acquiert point ſans combat, & comme loin de paroître craindre, Mr. *Middleton* défie ſes Antagoniſtes, il n'eſt pas ſurprenant qu'il y en ait déja paru deux nouveaux, qui ſeront ſans doute dans

(*a*) *Tom.* XL. *p.* 476. (*b*) *Tom.* XXXVIII. 2. *part. pag.* 236.

dans peu ſuivis d'un plus grand nombre.

True Deiſm &c. c'eſt-à-dire *Le véritable Déiſme la baſe du Chriſtianiſme, ou Obſervations ſur les Oeuvres poſtumes de Mr.* Chubb. *Par* Caleb Fleming, *in* 8.

Jura Eccleſiaſtica &c. C'eſt-à-dire *Droits de l'Egliſe ou pratique préſente des Cours Eccléſiaſtiques, où l'on montre leur origine, leur étendue, leurs progrès, leur pouvoir, leur autorité, leurs opérations, & la maniere dont elles ſont reſtreintes par les Loix & les Cours de Judicature &c. Par un Avocat du Temple.* 2. *Vol. in* 8.

The Grounds and Rudiments &c. c'eſt-à-dire *Alphabet des élémens du Droit, contenant un recueil de régles & de maximes, avec la Doctrine qui en reſulte, & divers cas qui l'éclairciſſent &c. Par un Juriſconſulte du Temple, in folio.* Ce livre eſt deſtiné à réduire les Loix de l'Angleterre en un Corps, ou en un Digeſte, qui en facilite l'étude aux jeunes gens, & la profeſſion à ceux qui l'exercent.

On a publié un projet de ſouſcription pour un nouveau *Siſtême de Philoſophie Morale en* 2. *Vol. in* 8. Cet ouvrage poſtume eſt ſorti de la plume de Mr. *H. Grove* Miniſtre de Taunton, & connu par divers autres livres. Celui-ci, nous dit-on, eſt le fruit de trente années de réflexions & de travail, & comme l'Auteur en faiſoit lui-même un grand cas, qu'il a ſouhaité à ſa mort qu'on imprimât ce cours, & que le prix n'en ſera que de deux écus, on eſpère de trouver un aſſez grand nombre de Souſcripteurs. Je vois, je l'avoue, avec plaiſir qu'on multiplie des ouvrages ſi utiles à la Société & ſi propres à faire des hommes. Qu'on me permette cependant de le dire, ſi pour connoître & pour pratiquer leurs devoirs, les hommes n'avoient qu'à rentrer en eux mêmes, ſi la Loi naturelle, toujours liſible dans leurs cœurs, n'avoit beſoin ni de Révélation pour la développer, ni de Sanction pour la ſoutenir, pourquoi les Philoſophes ont-ils pris tant de peine à la réduire en Siſtêmes, en Cours, en Maximes? Si leurs leçons ont

été utiles, ſi les Légiſlateurs les ont crues néceſſaires, Dieu ſeul a-t-il du être indifférent aux beſoins de ſes Créatures? Je recevrai les gloſes de *Platon*, de *Cicéron* & de *Foſter*, & je traiterai d'inutiles les préceptes du Décalogue & les promeſſes de l'Evangile?

Obſervations on Man &c. c'eſt-à-dire *Obſervations ſur l'homme, ſur ſa conſtruction, ſes devoirs & ſes eſpérances, par* David Hartley *Maitre ès Arts, en 2. vol. in* 8.

C'eſt moins par des Siſtêmes complets qu'on peut eſpérer de connoître l'humanité, que par des portraits détachés des divers individus. Qui ſait obſerver les hommes, y trouve toujours le même fond diverſifié à l'infini, & qui ſait les peindre tels qu'ils ſont, nous intéreſſe d'autant plus qu'il nous inſtruit en s'amuſant avec nous. C'eſt là le grand avantage des Caractères, des Portraits, & des Romans naturels. Les Anglois ont depuis quelque tems fort bien réuſſi dans ce genre d'écrire. Mr. *Fielding* n'a pas peu contribué à leur inſpirer ce goût par ſes *Avantures de* Joſeph Andrews. Il vient de publier un nouvel Ouvrage du même genre, ſous le titre ſuivant *The Hiſtory* &c. c'eſt-à-dire *L'hiſtoire d'un Enfant trouvé, par* Henri Fielding *Ecuier. En 6. Vol. in* 8. Des caractères bien tracés & bien ſoutenus, des ſituations ou groteſques ou touchantes, une diction pure, des réflexions ſpirituelles & courtes, aſſûrent à cet Ouvrage une place entre les meilleurs Romans. La première Edition a été rapidement enlevée, & l'on en attend avec impatience une ſeconde. Il y a lieu de croire qu'une traduction Françoiſe de ce Roman, ſi elle étoit faite avec goût & abrégée en quelques endroits auroit un ſuccès à peu près pareil.

Le nom de *Phalaris* eſt communément déteſté. On a peine à concevoir qu'un Monſtre ait pu avoir des vertus, & le préjugé où l'on eſt contre lui, a peut-être fait rejetter à pluſieurs Savans les Lettres, qui paſſent

ſous

ſous ſon nom. On ſait la diſpute qu'elles excitèrent à la fin du ſiècle paſſé entre le fameux *Bentley* & le Comte d'*Orrery*. L'un n'y trouvant ni vivacité, ni jugement, ni ſtile, les traitoit d'ouvrages ſuppoſés par quelque Sophiſte; l'autre appuié de l'autorité du Chev. *Temple*, & peut-être prévenu par la belle Verſion Latine qu'il en avoit publiée, les regardoit comme des Chef-d'œuvres, & croioit démêler dans l'Auteur le Prince, le Philoſophe & le Tiran. Sans prendre de parti dans cette controverſe, ou peut-être pour inſinuer celui vers lequel il penche, Mr. *Franklyn* Maitre ès Arts & Membre du Collège de la Trinité à Cambridge, vient de donner une traduction Angloiſe & très élégante de ces lettres, auxquelles il en a joint quelques autres de *Platon*, d'*Euripide*, de *Démoſthène*, & d'*Hipocrate*. Celles de *Phalaris* me paroiſſent le caractériſer, & celle-ci que je ne choiſis que parce qu'elle eſt une des plus courtes, ſuffit à ce qu'il me ſemble, pour repréſenter ce mêlange ſingulier de férocité & de grandeur d'ame que ce Tiran raſſembloit.

A Epicharme.

„ Votre approbation l'emporte chez moi ſur celle de toute la Sicile, quoiqu'en me décrivant tel que „ je ſuis vous couriez riſque de n'être cru de perſonne. Le peuple né pour remplir le vuide de la Créa„ tion m'a toujours paru indigne des moindres é„ gards. Que j'en ſois inconnu ou admiré, peu m'im„ porte. Peut-être cependant ſe trouve-t-il quelques „ perſonnes (& j'aimerois mieux les compter par leur „ vertu que par leur nombre) qui me regardent com„ me un honnête homme. Mais, fuſſiez-vous ſeul à „ former de moi ce jugement, je le trouverois ſuffiſant & je ne ſouhaiterois pas de plus grand éloge ".

Une émulation que je traiterois de louable, ſi l'intérêt n'y étoit intéreſſé, a engagé nos Libraires à entreprendre des nouvelles Editions de Claſſiques, qui

puſſent l'emporter ſur celles qu'on préparoit en Ecoſſe. Ils commencent par *Horace*, & l'échantillon que j'en ai vu, ne laiſſe rien à ſouhaiter, pour l'ancre, le papier, & le caractère, ſi ce n'eſt que tout le reſte y réponde. Le format eſt à peu près le même que celui des Editions de Mr. *Maittaire*. Pour orner cette Edition, on y ajoutera des figures en taille douce ſur des ſujets rélatifs aux ouvrages des anciens Auteurs; de ſorte qu'un recueil de ces Claſſiques renfermera en même tems un recueil d'Antiquités Grecques & Romaines. Mais a quoi bon au reſte tous ces ornemens, ſi non a rencherir un livre d'uſage? Les Editions etrangeres ſe recommandent tout au contraire par la ſimplicité & par le bon marché; faut il autre choſe qu'un bon arrangement & la correction, comme on a imprimé à Amſterdam les *Claſſiques* dans un petit format de 24.

Un Médecin Allemand qui s'eſt établi ici depuis quelques années, & que divers projets de Chimie ont déja fait connoitre, a donné au Public le Livre ſuivant. *A Treatiſe* &c. c'eſt-à-dire *Traité ſur l'origine, la nature & les vertus des eaux minérales, & des bains chauds naturels, avec l'Analiſe Phiſico-Chimique des Eaux Minérales, de Tumbridge, d'Iſlington, de Schadwell, de Ste. Winifrede, & de pluſieurs autres ſources fameuſes de l'Angleterre, de même que de celles du Païs de Cloves, & des Directions pour la préparation & l'uſage des Bains chauds, tant artificiels, que naturels. On y a joint un appendix ſur les Eaux de Selzer, pluſieurs remarques ſur l'eau de Goudron, & une Diſſertation ſur la liqueur tirée des Ecailles d'huitre du Baron* Schwanberg, *& ſur la maniére de la préparer; par* Dideric Weſſel Linden *Dr. en Médecine. in* 8. Un titre auſſi long me diſpenſe de m'étendre ſur cet Ouvrage. Je dirai ſeulement que l'Auteur paroit être meilleur Opérateur que Philoſophe, qu'il a plus travaillé ſur les Eaux minérales de l'Allemagne que ſur celles de l'Angleterre, & que de certaines vues par-

particulières donnent lieu de ſe défier un peu de ſes concluſions & de ſes Avis. Mr. *Linden* nous promet au reſte quelques autres Ouvrages de ſa compoſition, & entre autres l'hiſtoire de ſes démêlés en Angleterre, & un Traité ſur les maladies de ceux qui travaillent aux Mines & à la fonte des Métaux.

Une maladie analogue à celle que pluſieurs Auteurs ont décrite ſous le nom de *Morbus Strangulatorius* a été fort commune ici depuis quelques années, & d'autant plus dangereuſe que les remèdes uſités dans les autres maux de gorge étoient contraires à celui-ci. C'eſt pour faire mieux connoître ce mal ſingulier, & pour indiquer la manière la plus convenable de le traiter qu'on a publié *An Account* &c. c'eſt-à-dire *Deſcription du mal de gorge accompagné d'Ulcères, qui depuis quelque tems a paru dans cette Ville & dans ſes environs; par* Jean Fothergill *Dr. en Médecine. in* 8.

Le ſuccès des projets les plus utiles dépend ſouvent de circonſtances particulières. Cette réfléxion, que je ne veux pas trop étendre par amour pour le genre humain, ſe préſente naturellement à l'eſprit, quand on ſonge aux obſtacles qu'a éprouvés depuis près de dix ans l'inventeur d'une machine propre à renouveller avec facilité l'air des endroits renfermés. Mr. *Mead* s'eſt emploié avec chaleur, à en faire voir les avantages, & c'eſt apparemment à ſes inſtances réitérées que le Public devra l'uſage qu'on en va faire ſur les Vaiſſeaux du Roi par ordre de l'Amirauté. On a déja parlé de cette machine dans un Volume de cette Bibliothèque (*a*), & l'on recevra ſans doute avec plaiſir un petit Recueil qu'on vient de publier, & qui outre l'hiſtoire de l'invention, contient quelques Ecrits d'un Auteur, dont depuis longtems on eſt accoutumé à ne recevoir rien que de bon. En voici le titre *A Hiſtorical* &c. c'eſt-à-dire

(*a*) Tom. XXXVII. 2. part. p. 247.

à-dire *Détail hiſtorique d'une nouvelle Méthode pour tirer l'air corrompu des Vaiſſeaux, avec la deſcription & la figure des machines qui ſervent à cet uſage. En deux Lettres à un ami, par* Samuel Sutton *Inventeur. Seconde Edition à laquelle on a ajouté deux Rélations de cette Méthode communiquées à la Société Roiale par le Dr.* Mead *& par Mr.* Watſon, *& un Diſcours du premier ſur le Scorbut, in* 8. Les obſervations qui ſe trouvent dans le Voiage de Milord *Anſon* ſur cette maladie, & les entretiens que Mr. *Mead* a eus avec ce Seigneur ſur le même ſujet ont fourni à ce Médecin quelques uns des Matériaux pour ſa Diſſertation, & la manière dont il a ſu les mettre en œuvre leur donne un nouveau prix.

A new and compleat &c. c'eſt-à-dire *Siſtême complet & nouveau d'Architecture, où l'on a repréſenté par des deſſeins une variété de Plans & d'Elévations de Maiſons commodes & ornées, avec les Offices & les Batimens extérieurs qui en dépendent, & qui conviennent à divers uſages & à diverſes ſituations &c. Par* Guillaume Halfpenny *Architecte. in* 4. Les deſſeins de ce livre ſont fort bien entendus, & les gravures ſont fort bonnes, & aux plans de chacun des édifices, l'Auteur a joint le calcul de ce qu'il en couteroit pour les conſtruire.

Paris.

Voici en Abregé le Projet d'un Ouvrage très intéreſſant pour les curieux en Phyſique, & qui aura pour Titre *Hiſtoire naturelle, générale & particulière, avec la Deſcription du Cabinet du Roy.*

Cet Ouvrage, qui eſt en partie de Mr. *de Buffon.* & en partie de Mr. *Daubenton,* Membres de l'Académie Royale des Sciences &c. s'imprime par ordre du Roi & aura quinze Volumes in quarto, dont les deux premiers paroitront inceſſamment, & qui ſera continué ſans interruption.

Après la Préface, dans laquelle on donne un détail hiſ-

hiſtorique ſur l'établiſſement & l'utilité du Jardin Royal, & en particulier ſur celle du Cabinet d'Hiſtoire Naturelle &c., on trouve dans le *prémier Tome* un diſcours ſur la manière d'étudier & de traiter l'Hiſtoire Naturelle; on entre enſuite en matière par un ſecond diſcours qui a pour titre, *Hiſtoire & Théorie de la Terre*, c'eſt la clef de l'Hiſtoire Naturelle générale. Il faut prendre des idées des opérations de la Nature en grand, avant que de l'examiner en petit dans ſes productions: il faut connoître le globe terreſtre, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, ſoit pour la forme de ſes parties, ſoit pour l'arrangement des matières qui le compoſent; ſans le ſecours de ces connoiſſances, on ne peut ſe former aucun ſyſtême général ſur l'Hiſtoire Naturelle.

Le *ſecond* commence par une hiſtoire générale des animaux diviſée en pluſieurs chapitres. Après cette hiſtoire des animaux, priſe en général, on commence à deſcendre dans le détail; & avant que de donner l'hiſtoire particulière de chaque animal, on a cru devoir donner l'hiſtoire naturelle de l'homme; on ne la traite point en Anatomiſte, en Médecin ou en Phyſicien à ſyſtême, mais en hiſtorien: l'Homme conſidéré comme animal, les mœurs qui lui ſont naturelles, ſuivant les différentes races & les différens climats, ſont l'objet de cette hiſtoire, dans laquelle on trouvera une infinité de faits intéreſſans. Ce Tome finira par une deſcription exacte de toutes les pièces d'Anatomie humaine qui ſont au Cabinet du Roi en grande quantité, & qui pour la plûpart ſont travaillées avec le plus grand ſoin &c.

Le *troiſième* & le *quatrième* contiennent l'hiſtoire particulière des animaux quadrupèdes, tirée des Auteurs d'Hiſtoire Naturelle, des Voyageurs &c, accompagnée de la deſcription de chaque animal. On commence par les animaux domeſtiques, enſuite par les

ſauvages, & enfin par les animaux étrangers, ſans oublier les animaux fabuleux, &c. On y donne auſſi les mœurs des différens animaux, leur nourriture, le tems du rut des mâles, & de la chaleur des femelles, leur manière de s'accoupler, de porter, de mettre bas, &c. L'hiſtoire ſera ſuivie, article par article, de la deſcription du ſquelette de l'animal & de celle des différentes parties d'anatomie qui appartiennent à chaque animal.

Le *cinquième Volume* contient la deſcription & l'hiſtoire des Quadrupèdes amphibies & des Poiſſons cétacées, cette partie ſera précédée d'un diſcours ſur la méchanique & l'organiſation des animaux, &c.

Dans le *ſixième Volume* on trouvera la deſcription & l'hiſtoire particulière de tous les Poiſſons de mer, de lacs & de rivières, une méthode pour en reconnoître les eſpèces; une hiſtoire abrégée des pêches, où l'on a raſſemblé beaucoup de faits ſur la migration des poiſſons.

L'hiſtoire & la deſcription des coquillages, des cruſtacées & des inſectes de la mer ſont la matière du *ſeptième Volume*. La collection de Coquilles qui eſt au Cabinet du Roi, eſt peut-être la plus complète qu'il y ait en Europe, auſſi-bien que celle des plantes marines, qui n'étant que l'ouvrage des inſectes de la mer, ſeront décrites dans ce volume, où l'on traite de la formation & de l'accroiſſement des coquilles, & on donnera des remarques générales pour apprendre à les diſtribuer méthodiquement.

Le *huitième Volume* contient l'hiſtoire des Reptiles, des inſectes de terre, & des animaux microſcopiques; cette dernière partie peut être intéreſſante par les découvertes que les Auteurs ont faites ſur cette matière.

On donnera dans le *neuvième Volume* une Ornithologie. L'hiſtoire des oiſeaux auroit dû ſuivre celle des quadrupèdes, mais on a jugé à propos de la différer, parce

parce que la collection d'oiſeaux qui eſt au Cabinet du Roi n'eſt pas complète : on travaille à la former, & à meſure qu'il arrive quelque oiſeau rare, on en fait la deſcription.

Les trois Volumes ſuivans comprendront le règne végétal. Le premier de ces trois volumes renferme un ſyſtême général de végétation & un traité d'Agriculture, où l'on trouvera un grand nombre d'expériences que l'on a ſuivies depuis dix-ſept ans, après avoir traduit & dépouillé ce qu'il y a de bon & d'utile dans les auteurs Anglois, Allemands & Italiens, au ſujet de la culture des plantes.

Les trois derniers Volumes, c'eſt-à-dire, le *treizième*, le *quatorzième* & le *quinzième*, ſeront pour le règne minéral. On trouvera au commencement du treizième volume un diſcours ſur la formation des pierres & des minéraux, de même que la deſcription & l'hiſtoire des foſſiles & des pierres figurées. La collection des pétrifications eſt extrêmement abondante au Cabinet du Roi.

Dans le *quatorzième Volume* on fait l'hiſtoire des terres, des ſables, des pierres communes, des cailloux & des pierres précieuſes ; on donne une méthode ſimple, naturelle & invariable pour connoître les pierres précieuſes ; cette belle partie de l'Hiſtoire Naturelle ſera traitée avec ſoin. La collection de ces pierres, ſoit tranſparentes, ſoit opaques, qui eſt au Cabinet du Roi, eſt extrêmement riche : enfin on finira par l'hiſtoire des ſels, des ſoufres, des bitumes, des métaux & de tous les minéraux que l'on tire du ſein de la terre, avec la préparation & les uſages de toutes ces matières.

AR-

ARTICLE XV.

NOUVELLES ACADEMIQUES

LISTE des *Profeſſeurs* de l'Univerſité d'ALTDORF.

Le Recteur Magnifique de cette Univerſité eſt à préſent Mr. *Jean David Baier*, Docteur & Profeſſeur en Théologie.

PROFESSEURS EN THEOLOGIE.

Meſſieurs

Jean Baltaſar Bernhold, Docteur en Théologie.
Jean David Baier, Docteur en Théologie.
Jean Auguſtin Dietelmair, Docteur en Théologie.

PROFESSEURS EN DROIT.

Meſſieurs

George Frederic Deinlin, Docteur en Droit.
Guolfgang Albert Spies, Docteur en Droit.
Jean Heumann, Docteur en Droit.

PROFESSEURS EN MEDECINE.

Meſſieurs

Jean Jacque Jantke, Docteur en Médecine.
Jean Nicolas Weis, Docteur en Médecine.
Jean Jacque Kirſten, Docteur en Médecine.

PROFESSEURS EN PHILOSOPHIE.

Meſſieurs

Chrétien Gottlieb Schwartz,
Jean Albert Spies, Docteur en Droit.
Jean André Michel Nagel.
Michel Adelbulner.

LES.

LISTE des *Professeurs* de l'Université de MAYENCE (*a*).

Le Recteur Magnifique de l'Université est Monsieur *Charles Philippe Henry* Baron de *Greiffenclau*, Seigneur de Gundheim, Scolastre de l'Eglise Métropolitaine de Mayence, Chanoine des Eglises Cathedrales de Wurtsbourg & Speir, comme aussi Prevôt de l'Eglise *Collegiatæ ad Gradus* de la Sainte Marie Vierge de Mayence.

PROFESSEURS EN THEOLOGIE.

Messieurs

Le Révérend Père, *François Schwartz*, de la Compagnie de Jésus, Docteur en Théologie & Professeur publique ordinaire de la même Faculté.

Le Révérend Père, *Theodoric Huffnagel*, de la Compagnie de Jésus, Docteur en Théologie, Professeur de la même Faculté.

Le Révérend Père *Philippe Baur*, de la Compagnie de Jésus, Professeur ordinaire.

Le Révérend Père, *Alexandre Herdt*, de la même Compagnie, Professeur ordinaire.

PROFESSEURS EN DROIT.

Messieurs

Jean Michel Dahm, Docteur en Droit, & Professeur des Instituts de Justinien, comme aussi Assesseur de la Faculté Juridique.

Jean Philippe Hahn, Docteur en Droit, Professeur des Pandectes, Assesseur de la Faculté Juridique.

Jean

(*a*) L'Electeur de Mayence a donné en 1746 de nouveaux Privilèges & Statuts, qu'on appelle *Ordinata* in *Folio*, de 9 feuilles.

Jean George Neurenter, Licencié en Droit, Professeur du Droit public.

Louis Philippe Behlen, Licencié en Droit, Professeur du Droit Canonique.

Jean Chrétien Ottenthal, Licencié en Droit & Professeur extraordinaire.

PROFESSEURS DE MEDECINE.

Messieurs

Jean Fuglmann, Docteur en Philosophie, & en Médecine, premier & Ancien Professeur de la Faculté.

François George Ignace Ittner, Docteur en Médecine, Professeur d'Anatomie, & de Botanique, comme aussi Assesseur de la Faculté de Médecine.

Jean Jacques Nauheimer, Docteur en Médecine, Professeur des Institutions de Médecine & Assesseur de la Faculté.

George Conrad Schmitt, Docteur en Médecine & Prof. de Chimie extraordinaire.

PROFESSEURS EN PHILOSOPHIE.

Messieurs

Le Révérend Père, *Joseph Pfriemb*, de la Compagnie de Jésus, Professeur de Physique & de Morale.

Le Révérend Père, *Henry Pfeffer*, de la Compagnie de Jésus, Maitre ès Arts & en Philosophie, Professeur de Mathématiques, & Assesseur de la Faculté Philosophique.

Le Révérend Père, *André Lohnmüller*, de la Compagnie de Jésus, Maitre ès Arts & en Philosophie, Professeur de Logique, & Assesseur de la Faculté Philosophique.

TA-

TABLE DES ARTICLES.

I. VOYAGE *à la* BAYE *de* HUDSON *en* 1746 & 1747. *pag.* 3
II. ESSAI *sur la* Liberté *de produire* ſes Sentimens. 20
III. ESSAI *ſur* l'Etude *des* BELLES-LETTRES. 33
IV. VOYAGE *de* Mr. ANSON. *Dernier Extrait.* 47
V. PLAN *d'un* ESSAI *ſur la* DELICATESSE. 68
VI. ESSAI *ſur la* MARINE *des* ANCIENS. 89
VII. *Le* PREMIER ANNIVERSAIRE *de* S. A. le Prince d'ORANGE &c. *célébré en Muſique Sacrée.* 106
VIII. HISTOIRE *des* SARRASINS. 123
IX. ESSAI *ſur les* PASSIONS. 139
X. LETTRE *à* Mr. le Baron *de* HOLBERG. 152
XI. EXPOSITION *des* Découvertes Philoſophiques *de* NEWTON. 171
XII. HISTOIRE *de* L'ACADEMIE ROYALE *des* SCIENCES, l'Année 1744. 192
XIII. RELATION *d'un* VOYAGE *au* PEROU *par* Meſſ. *de l'*Académie Royale. 205
XIV. NOUVELLES LITTERAIRES. 219
XV. NOUVELLES ACADEMIQUES. 236

BIBLIOTHEQUE
RAISONNE'E
DES OUVRAGES
DES SAVANS
DE L'EUROPE,

Pour les Mois

D'AVRIL, MAI & JUIN,

1749.

TOME QUARANTE-DEUX,

Seconde Partie.

A AMSTERDAM,
Chez J. WETSTEIN.
MDCCXLIX.

BIBLIOTHEQUE RAISONNE'E DES OUVRAGES DES SAVANS DE L'EUROPE,

Pour les Mois

d'Avril, Mai & Juin,

1749.

ARTICLE I.

THE HARLEIAN MISCELLANY &c.

C'eſt-à-dire,

MELANGE HARLEYEN &c. Vol. VI. Second Extrait. *Suitte* du N. 5. Second Eſſai, où l'on traite de *l'Etat des Ames après la Mort*, tel que la Révélation l'enſeigne.

CONformément à l'Abrégé ou Plan précédent de la Religion chrétienne, conſidérons à préſent l'état des Ames après la Mort, tel que la Révélation l'enſeigne.

Les Hommes conviennent que les idées de *Bonté* & de *Juſtice* ſont inſéparablement liées avec l'idée de Dieu ; mais la Coutume de mettre ces Attributs en oppoſition l'un à l'autre prouve que nous n'en connoiſſons pas la Nature.

Nous diſons d'ordinaire que la Juſtice céde à la Bonté, ou que la Bonté fait place à la Juſtice ; & de là nous nous imaginons que, bien loin d'être

une ſeule & même choſe, il y a en effet une diſtance conſidérable entre elles. Si nous les examinons dans un autre jour & que nous remontions à leur origine, nous trouverons que la Bonté eſt, pour ainſi-dire, le centre de la Juſtice, vû que celle-ci ſe confond dans la première.

Repréſentons-nous donc à nous-mêmes l'Etre infini dans l'Eternité, antérieur à l'exiſtence du tems, avant qu'aucune Créature ſortît de ſes mains. Repréſentons-nous cet Etre ſuffiſant à ſoi formant le projet de créer des Etres intelligens; ſuppoſons que nous euſſions connoiſſance de ce projet avant l'exécution: que pouvons nous préſumer de l'état de ces nouveaux Etres qui doivent ſortir des mains d'un Etre parfaitement heureux, ſi non qu'il les rendra auſſi heureux que leur capacité pourra le permettre?

Car l'Etre parfaitement heureux, n'ayant beſoin de rien pour lui-même, ne peut créer des Etres en vuë d'ajouter à ſa félicité; il faut donc que ce ſoit pour les rendre auſſi heureux que lui-même en proportion du fini à l'infini. Delà il s'enſuit que l'idée de bonté infinie eſt inſéparable de celle d'un Etre infiniment heureux. Le pur & parfait Bien ne peut donner ou conférer rien que ce qui eſt bon, & s'il communiquoit autre choſe, il ſeroit en contradiction avec lui-même.

Cette idée de *Bonté* dans la Divinité eſt poſitive, ce que n'eſt pas la *Juſtice*; par conſéquent l'Equité conſtituant inconteſtablement l'eſſence de la Juſtice, je voudrois qu'on me diſe s'il n'y a pas une juſte harmonie entre la Bonté infinie & la parfaite Equité, & ſi on peut les mettre en oppoſition?

Il réſulte de là que les effets de la Souveraine Bon-

Bonté ne ſont jamais ſuſpendus, mais que nous les éprouvons même quand nous ſommes punis ; nous en voyons en quelque ſorte l'image dans les chatimens que la tendreſſe paternelle inflige. Ainſi, par la petite portion de bienveillance que nous ſentons en nous-mêmes, la Divinité nous invite à juger juſqu'où ſon immenſe Bonté peut atteindre.

Or ſuppoſons un homme qui a cette idée de la Bonté infinie, mais qui n'a jamais entendu parler d'une éternité de malheur, comment nous imaginons-nous qu'un tel homme en goûteroit la première propoſition ? Quelle horreur ne lui inſpireroit pas une telle image ? Il concluroit que ceux qui admettent un tel état, ont un Dieu différent du ſien ; qu'ils n'auroient jamais eu d'idée de l'immenſe Bonté de l'Etre ſouverainement heureux. Il conjecturoit même que ceux qui épouſent cette opinion ne ſentent point en eux-mêmes ces caractères de bienveillance, qui ſont inſéparables de la Nature humaine.

Réellement cette étrange opinion dégrade la Bonté divine, & la met au deſſous de la Bonté humaine. Car elle ſuppoſe que Dieu ne pouvoit pas prévoir ce qui arriveroit à l'ouvrage de ſes mains ; qu'il hazarda de donner l'Etre à un nombre infini de Créatures, ſans la moindre certitude de pouvoir les rendre heureuſes.

On conviendra que ce Plan eſt digne de Dieu & que la Fin ſurtout en eſt pleinement ſatisfaiſante ; mais cependant on peut objecter que pour arriver à cette heureuſe fin, il y a un intervalle terrible ; les inévitables miſéres de la vie préſente ſont légères & prendront bientôt fin ; mais la perſpective de ſouffrances avenir dont nous ne ſavons pas

la fin, eſt terrible. Ne ſeroit-il pas plus digne de la Bonté immenſe d'exempter les Hommes de tout chatiment après cette vie, puiſqu'ils étoient créés & infailliblement deſtinés pour le bonheur? Pourquoi ce qui arrivera certainement un jour, n'arrive-t-il pas aujourd'hui?

Cette Queſtion revient au même que celle qui concerne la chute du premier homme. Pourquoi Dieu ne prevint-il pas le mauvais uſage de ſa Liberté? Ou plûtôt, pourquoi le créa-t-il Agent libre? Car dès que la Liberté eſt gênée, elle ceſſe d'être Liberté. De ſemblables difficultés tirent leur origine de notre ignorance, & des vues bornées que nous avons des choſes. Un Etre ſans Liberté ceſſeroit d'être homme, & alors on demandera pourquoi Dieu jugea-t-il à propos de créer l'Homme? Revenons donc à quelque choſe de certain.

Il eſt certain que la Bonté infinie ne peut rien donner à l'homme qui ne ſoit pour ſon bien. Puis donc que l'homme eſt doué de Liberté, quoiqu'elle puiſſe lui être préjudiciable, il s'enſuit néceſſairement qu'elle eſt, en elle-même, ſi eſſentielle à l'homme, que la Sageſſe divine ne pouvoit l'en dépouiller, ſans le dépouiller en même tems de la qualité d'homme.

De même nous voyons clairement que le bien qui lui en revient doit ſurpaſſer infiniment le dommage que, peut-être, elle peut lui cauſer; ſans quoi nous pouvons préſumer que la Sageſſe & la Bonté divine ne lui auroient jamais fait préſent d'une Nature ſi pernicieuſe.

Examinons à préſent ſi l'Ecriture contredit cette idée. A la vérité, on y trouve les expreſſions ſouvent répétées de *Feu éternel*, & de *Ver qui ne meurt*

mieux point &c. Mais ces mots, *Eternel*, *Eternité*, & *jamais* ne sont-ils pas fort équivoques dans les Langues *grecque* & *hébraique*, où ils signifient communément un long période de tems, & quelquefois un tems indéfini? Il est dit que l'Esclave demeurera dans la maison de son Maitre, *à toujours*; & Jérémie parle du Temple & des Sacrifices comme de choses qui ne devoient *jamais* être abolies. Dieu jura à *David* que son Trône ne manqueroit *jamais* de Successeur.

Or convenons d'un Principe incontestable pour entendre les Ecritures. Elles contiennent des vérités qu'on peut appeller *éternelles* & *invariables*, qui servent de fondement à tout le reste, indépendamment des expressions, figures, Paraboles, &c. de cette sorte sont la Spiritualité, l'Eternité, la Toute puissance de Dieu, & tout ce que nous pouvons connoître de ses autres perfections. A ces vérités qui servent de fondement à tout le reste, se joint le dessein de Dieu, tel que nous le trouvons dans l'Ecriture, de sauver les Hommes par son Fils. Voila les vérités qui sont la base de toute la Religion. Mais comme il y a dans l'Ecriture un nombre prodigieux d'expressions figurées, allégoriques, équivoques & même contradictoires, ne devons-nous pas juger alors de leur véritable sens, non par ce que les mots semblent signifier, mais par ces vérités inébranlables qui ne peuvent jamais varier?

Ainsi nous voyons que la Spiritualité de Dieu fait disparoître le sens litéral de ses *yeux*, de ses *mains*, de ses *narines*, &c. De même sa Sainteté ne nous permet pas de lui attribuer les passions de *colére*, de *jalousie*, de *fureur*, & de *partialité*.

BIBLIOTHEQUE
RAISONNE'E
DES OUVRAGES
DES SAVANS
DE L'EUROPE,

Pour les Mois

D'AVRIL, MAI & JUIN,

1749.

TOME QUARANTE-DEUX,

Seconde Partie.

A AMSTERDAM,
Chez J. WETSTEIN.
MDCCXLIX.

nent à Jésus Christ (*a*). Il est clair que par *son avénement*, il entend le Jugement dernier, & par ceux qui appartiennent à Jésus Christ, les Ames des Justes. Néanmoins il parle ensuite d'un autre Période qu'il appelle *la fin : & après cela viendra la fin, quand il aura remis le Royaume à Dieu son Père.* Mais quelle est cette fin? C'est *après que toutes choses lui auront été assujetties.* Mais, est-ce une sujettion forcée ou volontaire? Si c'étoit la prémière, il n'en auroit jamais parlé comme d'une chose à venir, puisque dès la fondation du monde, toutes choses lui sont assujetties. Si c'est la dernière, il n'y a plus d'Enfer. Ce qui suit semble le prouver clairement : *le dernier Ennemi qui sera détruit, c'est la Mort.* Est-ce la séparation de l'Ame & du Corps qu'il faut entendre ici par la mort? Non, car après l'avénement de Jésus Christ, cette mort n'aura plus lieu.

Une autre preuve que la mort, dont il est ici question, n'est pas la mort temporelle, c'est que S. Paul la met au nombre des ennemis de Dieu, sur lesquels Jésus Christ doit règner jusqu'à ce qu'ils soient tous détruits. La mort temporelle n'est point un Ennemi de Dieu, c'est un Agent dont il se sert pour exécuter ses ordres; mais c'est la mort spirituelle qui est appellée une *inimitié contre Dieu*, une Rebellion de la Créature contre le Créateur, c'est cette mort à qui le titre d'ennemi convient parfaitement.

Or quand Jésus Christ aura remis le Royaume à Dieu son Père, il est dit qu'alors, *Dieu sera tout en tout.* Mais ces paroles n'auroient aucun sens, si

(*a*) 1 Cor. XVI. v. 23 &c.

ſi les peines de l'Enfer, étoient éternelles. Dieu ne peut jamais être *tout en tous* qu'en rétabliſſant l'ordre des choſes. En effet ces paroles fournissent une preuve démonſtrative de l'aboliton du Péché & de l'Enfer, & du rétabliſſement de toutes les Créatures, ce qui eſt encore confirmé par l'exclamation de S. Paul : *O mort, où eſt ton aiguillon? O Sépulcre, où eſt ta victoire?* Or ſi la mort & le tombeau n'ont point d'autre aiguillon que le Péché, & que cet aiguillon doive être détruit, ne s'enſuit-il pas que l'Enfer doit l'être auſſi? Puiſqu'il eſt certain que, ſi le Péché étoit détruit dans les hommes, il n'y auroit point d'Enfer.

Ce ſeul Chapitre fournit des argumens ſuffiſans pour appuyer cette doctrine, mais nous ne nous en tiendrons pas tout-à fait là. Il eſt dit dans le ſecond Chapitre aux *Hébreux* que *Jéſus Chriſt a goûté la mort pour tous* : & ailleurs ; *qu'il eſt la Victime qui a expié nos Péchés, & non ſeulement les nôtres, mais auſſi ceux de tout le monde* (a), & qu'il faut *qu'au nom de Jéſus tout fléchiſſe les genoux, tant ce qui eſt au Ciel que ce qui eſt ſur la terre, ou ſous la terre, & que toute langue confeſſe que Jéſus Chriſt eſt le Seigneur* (b). J'inſiſterai ſeulement un peu ſur les derniers verſets du 5. ch. aux Romains, qui ſont fort clairs à cet égard, où l'Apotre compare *Jéſus Chriſt* à *Adam*, & les fruits que nous recueillons de l'un & de l'autre : *Comme donc le Péché eſt entré dans le Monde par un ſeul homme, & par le Péché la mort ; & qu'ainſi la mort a paſſé dans tous les hommes par un ſeul, dans lequel ils ont tous péché ;*

de

(a) 1 Jean II: vs. 2. (b) Phil. II: vs. 10. 11.

de même à cauſe de la Juſtice d'un ſeul, tous les hommes recevront la juſtification & la vie. Car, ajoute-t-il, *comme par la deſobéiſſance d'un ſeul homme pluſieurs ont été rendus Pécheurs, ainſi par l'obéiſſance d'un ſeul homme pluſieurs ſeront rendus juſtes.* Ce mot *pluſieurs* comprend ici tous les hommes, inconteſtablement. Tous ont été rendus Pécheurs par *Adam*, donc tous doivent être rendus juſtes par *Jéſus Chriſt*. Et ici nous pouvons bien juſtement appliquer ce Texte excellent, mais dont on a tant abuſé, que *là où le Péché abonde, la Grace y a ſurabondé* (*a*). C'eſt-à-dire que la grace de Jéſus Chriſt eſt ſi abondante qu'elle détruira enfin les péchés de tout le Genre humain; de ſorte que, *comme le Péché avoit regné en donnant la mort, la Grace de même regnât par la Juſtice en donnant la vie éternelle.* Comme s'il eut dit: le règne du péché & de la mort doit finir pour faire place au règne de la Grace dans toute l'Eternité.

Après avoir conſideré l'avénement de Jéſus Chriſt, paſſons à la nature de la Juſtice, pour appuyer notre ſentiment. On trouve à la fin du ſecond Commandement une déclaration poſitive des loix éternelles de la Juſtice & de la Miſéricorde. Dans la prémière Partie Dieu ſe montre comme un Dieu puiſſant & jaloux, puniſſant l'iniquité juſqu'à la quatrième Génération; mais dans la dernière, il ſe repréſente étendant ſa Miſéricorde juſqu'à m lle Générations. Cela ne montre-t-il pas évidem ment que la Juſtice a de certaines limites à l'égard de la punition, mais que la Miſéricorde

(*a*) Rom. v: 20.

de est sans bornes ? On peut me faire ici une Objection : si l'on assigne des bornes à la Justice divine, que deviendra son *Infinité* ? Je réponds que la Justice divine considérée en elle-même n'a point de bornes ; mais son Infinité consiste à être infiniment équitable, & non pas à punir sans limites. Elle entre dans un détail infini de ce qui peut rendre une Créature plus ou moins coupable, & plus ou moins digne de pardon ; elle pèse avec une balance parfaitement égale, non seulement les actions ; mais les intentions particulières, les motifs, la connoissance, les circonstances, les tentations ; en un mot, elle entre dans les proportions infinies de récompenses & de chatimens, de sorte qu'elle ne penche pas plus d'un côté que de l'autre. Or si elle devoit punir *infiniment*, il faudroit qu'il y eut dans la balance de la Rigueur, un poids plus pesant que dans celle de la Clémence, ce qui ne peut s'accorder avec l'idée de Justice.

Le 1. Vers. de Pseaume CVII. est en quelque sorte l'abrégé du tout ; en disant : *célébrez l'Eternel, car il est bon, parce que sa gratuité demeure à toujours*. Que nous apprend cette déclaration ? Que l'immense Bonté de Dieu n'est pas bornée au court période de cette vie ; puisqu'elle dure à jamais, elle s'exercera certainement dans la vie future, en faveur de certains sujets capables d'en recevoir l'influence. Mais qui sont ces sujets ? Le même Pseaume est très clair sur cet article. C'est ceux qui ayant été rebelles à Dieu, ont été *humiliés*, *affligés*, *abatus* par sa Justice, qui ont éprouvé des angoisses inexprimables à cause de leurs Trangreffions. Mais aussi on trouve ensuite une expression des plus fortes contre l'Eternité de

leurs

leurs tourmens : *il ne tonnera pas toujours, il ne gardera pas sa colère à jamais.*

Mais supposé que j'aye prouvé un rétablissement, par des argumens solides, je me suis fait à moi-même cette Objection : A quoi bon exposer dans un si grand jour, des vérités qui peuvent encourager la licence & le relâchement ? Ne vaudroit-il pas mieux laisser les Hommes dans une erreur qui peut servir à réveiller leur attention & à les conduire à la vertu ? J'avoue que la connoissance de cette vérité n'est pas absolument nécessaire. Nous pouvons nous contenter de parler de l'Enfer dans les termes de l'Ecriture, & laisser à un chacun la liberté de les expliquer selon son goût. Cependant, on ne voit pas que l'éternité des peines, produise aucun effet remarquable, ni qu'elle soit un frein suffisant pour obliger le Genre humain à s'abstenir des mauvaises pratiques. L'appréhension d'une violente maladie de vingt ou trente ans de durée feroit beaucoup plus d'impression sur eux. Quelle peut être la raison d'une si prodigieuse indifférence pour le plus terrible de tous les maux ? Pourquoi ne fait-on rien pour l'éviter pendant qu'on fait profession de le croire ? Il est vrai qu'on s'imagine de le croire, mais on trouve le moyen de se rassurer. Chacun se flatte de ne pas être du nombre des Méchans dont le partage sera dans l'Etang de feu & de soufre. S'ils ne sont pas des Criminels avérés, ils ne peuvent concevoir que Dieu veuille les condamner à d'affreux & éternels tourmens. Ils n'ignorent pas à la vérité qu'ils ne soient coupables de plusieurs fautes ; mais, disent-ils, où est l'Homme sans péché ? Outre cela, ils demandent tous les jours pardon de

ces

ces mêmes fautes ; & à quoi servent les mérites de *Jésus-Christ* s'ils ne délivrent pas les hommes de la mort éternelle ? Les Pécheurs, même du premier ordre, espèrent d'éviter l'enfer, ou en se repentant, comme ils se proposent de le faire tôt ou tard, ou par l'infinie miséricorde de Dieu, car, ajoutent-ils, il est aussi facile à Dieu de pardonner aux grands Pécheurs qu'aux moindres ; il peut par un simple acte de sa volonté, rendre une Créature heureuse à jamais, ou la faire périr éternellement. Alors, sûrement il ne prendra pas le dernier parti, parce que cela supposeroit de la cruauté dans un Etre infiniment miséricordieux. Ainsi il est évident que plus l'Enfer devient terrible en le supposant éternel, plus aisément aussi chacun se persuade que la divine miséricorde l'en exemptera.

Il est donc clair que la plupart des Chrétiens, qui font profession de croire l'Eternité des peines, sont si éloignés de s'en servir comme d'un motif à la Sainteté, qu'elle n'est pour eux qu'une occasion de paresse & de sécurité. On peut regarder ceci comme un Paradoxe, mais il n'est pas difficile de l'expliquer. Car plus la disproportion paroît grande, entre le chatiment dont les hommes sont menacés, & leurs crimes, ou les idées qu'ils se forment de la Miséricorde de Dieu, plus aisément aussi se persuadent-ils que le feu éternel ne sera pas leur partage. Mais, si, au lieu de déterminer la durée des peines que les Pécheurs doivent subir, on se contentoit de leur dire ce qu'on lit dans le 2. Ch. aux *Romains*, que l'*affliction & le désespoir tomberont sur tout Homme qui fait mal* ; & cela dans une si juste proportion, que *chacun portera la peine de son iniquité & mangera le fruit de ses*

œu-

œuvres : il ſeroit impoſſible aux plus ſcélérats de ne pas acquieſcer, dans leurs conſciences, à ce jugement, & il ne reſteroit aucun prétexte à qui que ce ſoit de ſe flatter de l'impunité. Cette vérité immuable que *Dieu rendra à un chacun ſelon ſes œuvres*, ſi ſouvent répétée dans l'Ecriture, eſt gravée en caractères ineffaçables dans les conſciences des hommes ; ils ſavent tous que l'idée de proportion eſt inſéparable de l'idée d'équité ; on ne peut trouver de proportion entre une méchante vie de quelques années, & des tourmens éternels ; & il n'y en a pas davantage entre un tel chatiment & l'immenſe Miſéricorde.

On voit à préſent que l'objection contre la publication de cette Doctrine ſe réduit preſqu'à rien ; bien plus, ſi l'on compare les effets qui réſultent de ces deux opinions, on verra bientôt laquelle peut, ſelon toute apparence, procurer le bien de la Société. Ceux qui ſe trouvent dans le premier cas ne ſont agités que d'une crainte ſervile, ſur laquelle ils ſe tranquilliſent aiſément s'ils s'abſtiennent des péchés ſcandaleux qui leur font appréhender l'Enfer. Ainſi quand ils viennent une fois à mener une bonne vie ſelon le Monde, ils s'imaginent être entièrement à couvert de la Damnation éternelle, de ſorte qu'ils ne s'en mettent plus en peine ; ils ſe contentent d'avoir en Paradis une des moindres places, & tout ce qu'ils ſe propoſent, c'eſt d'éviter l'Enfer. Mais ceux qui ſont conduits par la forte impreſſion de cette vérité, que *Dieu rendra à chacun ſelon ſes œuvres*, ſe mettent à l'ouvrage d'une toute autre manière : ils ſavent *qu'on ne ſe moque point de Dieu* ; mais que *ce que l'Homme aura ſemé, il le moiſſonnera*. S. *Jean* ne parle-t-il pas ainſi

(&

(& c'eſt l'abregé de tout ce que j'ai dit.) *Nous ſavons que quand le Fils de Dieu paroîtra, nous ſerons ſemblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il eſt. Et il faut que celui qui a cette eſpérance en lui, ſe ſanctifie comme il eſt ſaint* (a). Nous ne pouvons voir Dieu tel qu'il eſt, ſans être ſemblables à lui; il eſt impoſſible de lui reſſembler ſans être purifié, non ſeulement des Actes d'injuſtice, mais auſſi de toute la ſource de méchanceté, qui eſt pour ainſi dire incorporée avec nous. Par conſéquent ceux qui ont ſeulement ébauché ou commencé ce grand ouvrage dans cette vie doivent certainement le continuer dans la vie à venir, juſqu'à ce qu'ils deviennent ſemblables à Jéſus Chriſt, autrement ils ne peuvent le voir tel qu'il eſt. Si l'on objecte *qu'il n'y a aucune Condamnation pour ceux qui ſont en Jéſus Chriſt*: ma prémière thèſe réſout cette difficulté, à ſavoir que Dieu, à proprement parler, ne punit point les hommes, mais les laiſſe *moiſſonner les fruits de ce qu'ils ont ſemé*.

Sur ce principe, il faut obſerver que les Ames, qui ſouffrent après cette vie des peines proportionnées au mal qui eſt en elles, ne paſſent point dans cet état de ſouffrances en vertu d'une ſentence prononcée expreſſement par Dieu. Dieu n'a point de Suplices à infliger à ſes Créatures. D'où peuvent-ils donc procéder? Je réponds, & on ne peut le répéter trop ſouvent, que c'eſt d'elles-mêmes.

Je demande, que ſignifie *ſemer à la chair*? C'eſt s'abandonner à ſes inclinations vicieuſes, & par là révêtir ces habitudes qui nous aſſujettiſſent enfin à

(a) 1 Jean III. 2-4.

à leur tyrannie. Que signifie *moissonner la Corruption*? C'est éprouver les maux qui résultent de cette Tyrannie, privés de ces objets que nous ne pouvions abandonner, sans ressentir les plus perçans remords, pour nous y être volontairement attachés. Lors donc que nous supposons que les tourmens de l'Enfer finissent un jour, nous ne nous éloignons point des idées que l'Ecriture & le bon sens nous en donnent, telles que celles *d'un Feu éternel*, & *d'un Ver qui ne meurt jamais*; car il n'est que trop probable que les Victimes de ces effroyables supplices prendront une heure pour un siècle, & un siècle pour l'Eternité.

Pour conclure enfin: voyons si les Dogmes d'une Purification & d'un établissement dans une autre vie ne termineront pas les disputes qui subsistent depuis si longtems entre les deux fameux partis de Théologiens, les *Particularistes* & les *Universalistes*: Les prémiers restreignent la volonté de Dieu à un petit nombre appellé les *Elus*, au lieu que les derniers soutiennent que Dieu veut sauver tous les hommes. Les prémiers repliquent: „ que „ la volonté de Dieu est efficace, & qu'il ne peut „ manquer d'atteindre son but; que s'il vouloit „ que tous les hommes fussent sauvés, il les sau„ veroit effectivement; que c'est anéantir sa toute„ puissance de dire qu'il veut sauver tous les „ hommes, mais qu'il ne le peut pas.

D'un autre côté les *Universalistes* prétendent qu'il est injurieux à la bonté de Dieu de dire qu'il ne peut pas sauver tous les hommes, & qu'il veut seulement en sauver une partie; que c'est l'accuser de cruauté, lui qui *ne veut pas que personne périsse, mais que tous viennent à la Repentance*; que

si

ſi cette volonté n'a pas ſon effet, la faute ne vient pas de Dieu, mais de l'homme qui réſiſte à la bonne volonté du Créateur.

Il paroît de-là que ces deux ordres de Théologiens, après avoir reçu la thèſe en général, la déſavouent quand ils en viennent au détail. Les premiers choquent l'idée que nous avons de la bonté de Dieu; les derniers celles que nous avons de ſa Toute-puiſſance. Voyons à préſent ſi nous ne pourrons pas développer l'Enigme. Et d'abord, nous convenons avec les *Particulariſtes* que la volonté de Dieu eſt efficace; qu'il ne peut être traverſé dans l'exécution de ſes deſſeins, & que tous ceux qu'il a prédeſtinés au Salut, pour leſquels *Chriſt* eſt mort, ſeront infailliblement ſauvés. On accorde tout de même aux *Univerſaliſtes* que Dieu veut que tous les hommes ſoient ſauvés; qu'il n'en deſtine aucun au malheur; & que *Chriſt* a goûté la Mort pour tous les hommes. Cela paroît contradictoire; mais il ſuffit de raprocher les différentes Thèſes de chaque parti pour ôter l'apparente Contradiction.

Le *Particulariſte*. Les Actes de la volonté de Dieu ſont efficaces.

L'*Univerſaliſte*. Dieu veut que tous les hommes ſoient ſauvés. *Par conſéquent tous les hommes ſeront ſauvés un jour*.

Le Particulariſte. Tous ceux que Dieu a prédeſtinés au ſalut ſeront infailliblement ſauvés.

L'*Univerſaliſte*. Dieu n'en prédeſtine aucun à la Colére, mais au Salut. *Par conſéquent tous ſeront infailliblement ſauvés*.

Le *Particulariſte*. Tous ceux pour qui *Chriſt* eſt Mort ſeront faits participans du Salut.

L'*Univerſaliſte*. *Jéſus Chriſt* a gouté la mort pour *tous*, *& il a été élevé de la Terre pour attirer tous les hommes à lui. Donc tous ſeront rendus participans du Salut & ſeront enfin attirés après lui.*

Je prévois qu'on me niera l'Argument & qu'on le retorquera de cette manière :

Le Salut n'eſt promis qu'à ceux qui ſont ſanctifiés.

Le nombre de ceux qui meurent ſans être ſanctifiés eſt infiniment plus grand que le nombre de ceux qui le ſont.

Donc tous les hommes ne ſeront pas ſauvés.

Or pour montrer que la prémière concluſion eſt juſte & la ſeconde fauſſe, il ſuffit, à ces deux propoſitions, d'en ajouter une troiſième tirée des Principes des *Univerſaliſtes* :

Le ſalut n'eſt promis qu'à ceux qui ſont ſanctifiés.

Dieu *veut* que tous les hommes viennent à la repentance & à la connoiſſance de la Vérité.

Tous n'y parviennent pas dans cette vie.

Donc cela ſe doit faire dans l'autre.

Pour appuyer cette Concluſion, faiſons uſage de quelques Principes des mêmes Théologiens.

Dieu offre à tous les hommes les moyens de Sanctification, mais il ne fait pas violence à leur liberté ; tous ne tirent pas avantage de l'offre ; tous ne font pas uſage des moyens de venir à la repentance & à la Sanctification.

Or je demande, Dieu ſera-t-il fruſtré de ſes deſſeins par la réſiſtance de l'homme ? Ne trouvera-t-il point quelque méthode pour les amener à la Repentance & à la Sainteté, ſans forcer leur liberté ?

té ? S'ils ne correſpondent pas aux moyens qui leur ſont offerts dans cette vie qui ne dure qu'un moment comparée à l'Eternité, bornera-t-il à ce court eſpace ſa bonne volonté pour le rétabliſſement de ſon Ouvrage ? Celui qui en connoit ſi bien tous les reſſorts, ne pourroit-il point le ramener enfin à lui-même ?

La Connoiſſance de ces Vérités nous fait appercevoir manifeſtement les Attributs immuables de la Divinité, ſa Bonté, ſa Toute-puiſſance, ſa Sageſſe ſa Juſtice, ſa Sainteté, ſa Fidélité, ſa Miſéricorde. Je dis 1. Sa Bonté, puiſque Dieu veut le Bonheur de toutes ſes Créatures, & leur retour à la perfection primitive qu'ils avoient reçuë de ſes mains. 2. Sa Toute-puiſſance, puiſqu'il paroît de-là que la volonté de Dieu eſt efficace, que *ſon bras n'eſt pas racourci*, mais qu'il eſt en état d'accomplir tôt ou tard ſes deſſeins. 3. Sa Fidélité, puiſqu'il paroît par-là que *ſes dons & ſa vocation ſont ſans repentance*; qu'ayant une fois deſtiné l'homme à la félicité, il ne ſe déſiſte point de ſon prémier deſſein. 4. Sa Miſericorde, puiſqu'il fournit aux plus rebelles les moyens de ſanctification, & qu'il étend les effets de ſes compaſſions, non à quelques uns ſeulement, mais à *tous* ſans exception, non ſeulement dans cette vie, mais auſſi dans la vie à venir. 5. Sa Juſtice, en laiſſant un chacun recueillir le fruit de ce qu'il a ſemé, en *faiſant tomber l'affliction & l'angoiſſe ſur toute Ame qui fait le mal*; & en leur faiſant *manger* le fruit de leurs actions. 6. Sa Sainteté, en ce qu'il ne ſe réunit point avec ſes Créatures qu'il ne les ait ſanctifiées, juſqu'à ce qu'elles deviennent des Enfans de lumiére. La Juſtice divine ſera à leur égard ce qu'eſt le feu à l'égard du foin

& de chaume, & ce feu ne cessera point de brûler que toute iniquité ne soit consumée. Alors seulement la Justice cessera d'être rigoureuse sans cesser d'être juste.

Et lorsque l'on considère en général combien sont disproportionnés les moyens de salut offerts aux hommes en général, & aux Chrétiens en particulier, parmi les quels il y en a qui sont à l'égard des autres comme autant de Bêtes de charge, accablés dès leur jeunesse sous le poids de la fatigue & du travail, qui leur donne à peine le tems de s'enquerir s'ils ont des ames à cultiver & à préparer pour une vie à venir. Qui peut trouver de l'impartialité en Dieu, lorsque l'on considère de telles disproportions entre des Créatures qui sont naturellement d'une égale Dignité? Rien certainement ne peut expliquer cette conduite que la connoissance d'un état de purification, où ceux qui ont manqué des moyens de connoître la vérité dans cette vie les trouveront dans une autre. Cela justifie aussi l'Equité de Dieu à l'égard de tant de jugemens terribles infligés à des Nations entières dont une grande partie ne connoissoient ni le bien ni le mal. Réellement, si nous ne savions pas que dans une autre vie il y aura une parfaite compensation, tant à l'égard des moyens de Salut qu'à l'égard des bénédictions & des misères, ne serions-nous pas tentés de nous écrier: *y a-t-il de la connoissance dans le Dieu fort, & pèse-t-il les hommes dans une balance égale?*

Récapitulons le tout en peu de mots, en rappellant les usages pratiques de ces Opinions. Est-il rien de plus propre à renverser les fausses maximes si fort en vogue, dans lesquelles nombre de gens s'en-

s'endormir nonchalamment, que la Connoissance d'une Justice immuable qui juge constamment des choses telles qu'elles sont réellement, & d'une Miséricorde si éloignée d'être contraire à la Justice, qu'elle concoure avec elle dans le grand dessein de purifier les hommes ?

Cela étant posé, que deviendront les Espérances de ceux qui s'imaginent que la Miséricorde prévaudra sur la Justice & en arrêtera tellement le cours qu'ils n'en ressentiront point les effets ?

Si Dieu est susceptible de Colère, de Provocation & de Vengeance, il est incapable comme nous l'avons prouvé d'être appaisé, d'être ému par des cris redoublés, ou de ressentir une compassion telle que la nôtre, qui ne vient que de la foiblesse de notre Nature. Cela posé, que deviendront ces Espérances flatteuses d'appaiser la Divinité par nos larmes, & qu'en demandant grace & miséricorde elle se laissera aisément fléchir ?

Si la plus grande faveur que Dieu puisse accorder aux Hommes, c'est de les purifier, & si c'est la seule voye par laquelle ils puissent arriver au Bonheur, comment peuvent-ils demander une grace qui les exempte de la Purification ? S'il étoit possible qu'ils obtinssent leur requête, ils obtiendroient un suplice éternel, puisque sans la Sainteté, ils ne verront jamais Dieu.

Surtout, je ne sçais s'il y a quelqu'autre Système qui contienne des motifs aussi efficaces pour engager les hommes à marcher dans les voyes de la vraye sainteté, qui rende la Religion plus respectable aux yeux même des Libertins & plus aimable aux Amateurs de la Vérité, qui mette dans un plus beau jour la merveilleuse harmonie des At-

tributs de Dieu, & les raisons que nous avons d'aimer la Souveraine Perfection.

Je ne m'arrêterai point à réfuter un sentiment qui trouve aujourdhui un très grand nombre de Partisans, & qui à la vérité paroît fort plausible. Mais, comme l'Auteur appuye son système sur des expressions de l'Ecriture, je souhaitterois qu'il eût répondu, & répondu solidement à quelques Objections qu'on en peut tirer, & que je ne sache pas qu'on ait encore levées d'une manière satisfaisante. Je ne ferai que les indiquer, laissant à mes Lecteurs le soin d'en examiner la force. La 1. est prise de Matt. XXV. 46. où *Jésus Christ* met en opposition le sort des Méchans & le bonheur des Justes. *Ceux-ci* (les Réprouvés) *seront condamnés à des peines éternelles, au lieu que les justes iront à la vie éternelle.* L'Original a le même mot pour exprimer l'idée d'Eternité dans ces deux cas. La 2. Objection se prend de Matt. XII. 32. où le Seigneur, parlant du péché contre le S. Esprit, déclare, touchant celui qui s'en rend coupable, *qu'il ne lui sera pardonné ni dans ce Siècle, ni dans le siècle à venir.* S'il n'obtient point de pardon, même *dans le Siècle à venir*, que devient le *rétablissement*? 3. Enfin on allégue la sentence prononcée contre le Traitre *Judas: il eût mieux valu pour cet homme-là qu'il ne fût jamais né.* *Matt.* XXVI. 24. Si *Judas*, après un certain Période de souffrances est enfin rétabli pour être éternellement heureux, on ne conçoit pas pourquoi il eût mieux valu pour lui de n'avoir jamais existé.

A R-

ARTICLE II.

RECUEIL *d'*OBSERVATIONS *curieuſes ſur les Mœurs, les Coutumes, les Uſages, les différentes Langues, le Gouvernement, la Mythologie, la Chronologie, la Géographie ancienne & nouvelle, les Cérémonies, la Religion, les Méchaniques, l'Aſtronomie, la Médecine, la Phyſique particulière, l'Hiſtoire Naturelle, le Commerce, la Navigation, les Arts, & les Sciences de différens Peuples de l'*ASIE, *de l'*AFRIQUE, *& de l'*AMERIQUE. Quatre Tomes *in* 8. *Paris* chez *David* le jeune, 1749.

ON ne trouve à la tête de cet Ouvrage, ni le nom de l'Auteur, ni Préface, ni Avertiſſement. Quoique le Titre ſoit aſſez étendu, & qu'il donne une idée générale des matières contenues dans les quatre Volumes, l'Anonime n'auroit cependant pas dû négliger d'inſtruire le Public des moyens qu'il a employés pour exécuter ce plan. La plupart de ſes obſervations ſont intéreſſantes, mais on ignore où il les a puiſées, il ne cite point ſes garans. Quelle certitude puis-je avoir de la vérité des faits qu'il cite, ſi les Auteurs qui lui ont ſervi de guides me ſont entièrement inconnus? Il y a des Voyageurs crédules, romaneſques, menteurs; il y en a de véridiques ſur la foi deſquels on peut ſe repoſer. Les prémiers ne méritent pas d'être crus, lors même qu'ils diſent vrai; ils ſont dans le cas du *Loup* & du *Renard* plaidant devant le *Singe*. Si l'Auteur de ce Recueil n'a ſuivi que de bons guides, pourquoi ne les nomme-t-il pas, pourquoi les prive-t-il de l'honneur de leurs découvertes, pourquoi laiſſe-t-il le Lecteur dans

l'incertitude de ce qu'il doit croire? Quelque probable que paroiſſe un fait par ſes circonſtances, le degré de ſa probabilité augmente par la confiance qu'on a en celui de qui on le tient. Le Vrai & le Faux ſympatiſent extrêmement, ils ne portent que trop ſouvent la même livrée. De-là vient qu'on les confond ſi aiſément lorſqu'ils ſont iſolés: on ne les diſtingue qu'en remontant à la ſource dont ils ſont ſortis, & dont la connoiſſance ſert à fixer leur valeur.

Du reſte l'Ouvrage eſt bien écrit: le ſtile en eſt pur, très clair, & parfaitement conforme au ſujet. On trouve preſque par-tout les termes propres de l'art. Lorſqu'un fait important eſt rapporté différemment, l'Auteur le diſcute, & ſa critique paroît toujours judicieuſe. La grande variété qui règne dans ſon Ouvrage, & le choix qu'il a fait de ce qu'il y a de meilleur, de plus inſtructif, de plus curieux, &, en apparence, de plus avéré, pourront contribuer à le faire rechercher des Curieux. Joignez à ces avantages, celui de voir raſſemblé dans un petit eſpace, ce qui eſt épars ça & là dans des Mémoires particuliers & dans quantité de Livres de Voyages, qu'on n'a pas, ou qu'on ne peut ſe procurer qu'à grands frais. D'ailleurs cette lecture eſt amuſante, elle joint l'agréable à l'utile, elle apprend mille choſes qui peuvent fournir chaque jour le ſujet des converſations, & qu'il eſt preſque toujours honteux d'ignorer entierement.

Quæ tellus ſit lenta gelu, quæ putris ab æſtu,
Ventus in Italiam quis bene vela ferat (a).

La grande abondance des matières, la diverſité des

(a) Properce, L. IV. Eleg.

des sujets, le grand nombre de Chapitres que l'Ouvrage contient, ne me permettant pas d'en donner un Extrait suivi, je me bornerai à exposer ce qu'il y a d'essentiel dans quelques-unes des Observations, qui me paroîtront ou les plus curieuses, ou les plus utiles, quoiqu'il n'y en ait aucune qui n'ait son mérite particulier, & dont on ne puisse faire plus ou moins de cas suivant la différence des goûts.

De la pêche des Perles.

C'est précisément au Cap de Comorin, dans la Presqu'Ile Occidentale de l'Inde, que commence la côte de la Pêcherie si fameuse par la pêche des Perles. Elle forme une espèce de Baye qui a plus de 40 lieues depuis le Cap de Comorin, jusqu'à la pointe de Romanacar, où l'Ile de Ceylan est presque unie à la Terre-ferme par une chaîne de rochers que quelques Européens appellent le *Pont d'Adam*. Il n'y a que des Chaloupes ou des Bâtimens fort plats qui puissent passer entre les intervalles de ces rochers. Toute la Côte de la Pêcherie, qui appartient au Roi de Madure & au Prince de Marava, est inabordable aux Vaisseaux d'Europe, parce que la Mer y brise terriblement: il n'y a que Tutucurin, grosse Bourgade, où les Navires puissent passer l'hiver.

La Compagnie de Hollande ne fait pas pêcher les Perles pour son compte; mais elle permet à chaque habitant du Païs d'avoir pour la pêche autant de Bateaux que bon lui semble: chaque Bateau lui paye soixante écus, & il s'en présente quelquefois jusqu'à six ou sept cens. Voici la règle qu'il s'observe pour cette pêche, & la manière dont elle se fait.

Vers

Vers le commencement de l'année la Compagnie envoie dix ou douze Bateaux au lieu où l'on a deſſein de pêcher. Les Plongeurs apportent ſur le rivage quelques miliers d'Huitres : on ouvre chaque milier à part, & on met auſſi à part les Perles qu'on en tire. Si le prix de ce qui ſe trouve dans un milier monte à un écu, ou au-delà, c'eſt une marque que la pêche ſera très riche & très abondante en ce lieu-là, mais ſi ce qu'on peut tirer d'un milier ne va qu'à trente ſous, comme le profit ne paſſeroit pas les frais qu'on ſeroit obligé de faire, il n'y a point de pêche cette année. Lorſque l'épreuve a réuſſi, & qu'on a publié qu'il y aura pêche, il ſe rend de toutes parts ſur la côte une affluence extraordinaire de Peuple & de Bateaux, qui apportent toutes ſortes de marchandiſes. Les Commiſſaires Hollandois viennent de Colombo, Capitale de l'Ile de Ceylan, pour préſider à la pêche.

L'ouverture s'en fait de grand matin par un coup de canon. Dans ce moment tous les Bateaux partent, & s'avancent dans la Mer, précédés de deux groſſes Chaloupes Hollandoiſes, qui mouillent l'une à droite, & l'autre à gauche, pour marquer les limites du lieu de la pêche; & auſſitôt les Plongeurs de chaque Bateau ſe jettent à la hauteur de trois, quatre & cinq braſſes. Un Bateau a pluſieurs Plongeurs qui vont à l'eau tour à tour; auſſitôt que l'un vient, l'autre s'enfonce. Ils ſont attachés à une corde, dont le bout tient à la vergue du petit Bâtiment, & qui eſt tellement diſpoſée, que les Matelots du Bateau, par le moyen d'une poulie, la peuvent aiſément lâcher ou tirer, ſelon le beſoin qu'on en a. Celui qui plonge a une groſ-

ſe

ſe pierre attachée au pied, afin d'enfoncer plus vite, & une eſpèce de ſac à ſa ceinture pour mettre les Huitres qu'il pêche. Dès qu'il eſt au fond de la Mer, il ramaſſe promptement ce qui ſe trouve ſous ſes mains, & le met dans ſon ſac. Quand il trouve plus d'Huitres qu'il n'en peut emporter, il en fait un monceau; &, revenant ſur l'eau pour prendre haleine, il retourne enſuite, ou envoie un de ſes Compagnons les ramaſſer. Pour revenir à l'air il n'a qu'à tirer fortement une petite corde, différente de celle qui lui tient le corps; un Matelot qui eſt dans le Bateau, & qui tient l'autre bout de la même corde pour en obſerver le mouvement, donne auſſitôt le ſignal aux autres; & dans ce moment on tire en-haut le Plongeur, qui, pour revenir plus promptement, détache, s'il peut, la pierre qu'il avoit au pied.

Ce qu'il y a le plus à craindre dans cette pêche, ce ſont des *Requiens* ſi forts & ſi terribles, qu'ils emportent quelquefois & le Plongeur & ſes Huitres, ſans qu'on en entende jamais parler. Quant à ce qu'on dit d'une eſpèce de cloche de verre dans laquelle les Plongeurs ſe renferment, c'eſt une fauſſeté avancée par des perſonnes mal inſtruites. Comme les gens de cette côte s'accoutument dès l'enfance à plonger & à retenir leur haleine, ils s'y rendent habiles, & c'eſt ſuivant leur habileté qu'ils ſont payés. Ce métier eſt ſi fatiguant, qu'ils ne peuvent plonger que ſept ou huit fois par jour.

Toutes les Perles que l'on pêche le prémier jour appartiennent au Roi de Maduré, ou au Prince de Marava, ſuivant la rade où ſe fait la pêche. Les Hollandois n'ont point la pêche du ſecond jour, comme quelques-uns l'ont publié; mais ils ont le droit

droit d'acheter les plus groſſes, & ils ont divers moyens de s'enrichir par ce commerce, dont le plus ſûr & le plus court eſt d'avoir de l'argent comptant.

On pêche auſſi de fort belles Perles dans les Iles de Mindano & de Colo, qui ſont au nombre des Iles Philippines. Mais la pêche des Perles la plus conſidérable ſe fait dans le Golfe Perſique, dans l'Ile de Baharens, & ſur la côte de Califa dans l'Arabie heureuſe. Cette pêche ſe fait deux fois l'année, dans les mois de Mars & d'Avril, & dans les mois d'Août, & de Septembre. La côte de Californie, celle du Perou, & celle de Panama produiſent auſſi de groſſes perles; mais elles n'ont pas l'eau des Perles Orientales, & ſont outre cela noirâtres & plombeuſes. On trouve quelquefois dans une ſeule Huitre juſqu'à ſept à huit Perles de différentes groſſeurs.

De la forme ſingulière des Vaiſſeaux Chinois.

Les plus gros Vaiſſeaux de guerre Chinois ne ſont pas au-deſſus de 150 à 300 tonneaux de port: ce ne ſont, à proprement parler, que des Barques plattes à deux mâts; ils ne paſſent pas 80 à 90 pieds de largeur, 60 à 70 de l'étrave à l'étambort, 10 à 15 pieds de longueur à la façon d'avant, ſur 7 à huit pieds de hauteur, 7 à huit pieds de largeur à la façon d'arrière ſur une égale hauteur, 12 à 15 pieds de largeur au dehors des membres du Vaiſſeau, 7 à 8 pieds de profondeur depuis la quille en droite ligne juſqu'au bout du bau. La proue coupée & ſans éperons eſt relevée en-haut de deux eſpèces d'ailerons, en forme de cornes, qui font une figure aſſez bizarre. La poupe eſt ouverte en dehors par le milieu, afin que le gouvernail y ſoit à couvert

des

de coupe de la Mer. Ce gouvernail, qui eſt large de 5 à 6 pieds, peut aiſément s'élever & s'abaiſſer par le moyen d'un cable que le ſoutient ſur la poupe.

Ces Vaiſſeaux n'ont ni artimon, ni beaupré, ni mâts de hune. Toute leur mâture conſiſte dans le grand mât & le mât de miſène, auxquels on ajoute quelquefois un fort petit mât de perroquet. Leurs voiles ſont faites de nattes de bambou, ou d'une eſpèce de cannes, qui ſe diviſent par feuilles en forme de tablettes, arrêtées dans chaque fainture par des perches qui ſont auſſi de bambou. Leur calfas eſt fait d'une eſpèce de gomme particulière qui eſt excellente. Les ancres ſont d'un bois dur & peſant, qu'on appelle bois de fer. Les Chinois n'ont ſur leur bord ni Pilote, ni Maître de manœuvre: les ſeuls Timoniers conduiſent le Vaiſſeau, & commandent la manœuvre; cependant ils ſont aſſez bons manœuvriers & bons Pilotes côtiers, mais aſſez mauvais Pilotes en haute Mer. Ils ne font pas de voyages de long cours. On trouvera d'autres détails ſur cet article dans l'Auteur.

De la Porcelaine.

Depuis l'an 442 de *Jéſus-Chriſt*, les Ouvriers en Porcelaine en ont toujours fourni aux Empereurs de la Chine; mais il eſt fort vraiſemblable qu'elle avoit déja cours avant ce tems-là. La belle Porcelaine, qui eſt d'un blanc vif & éclatant, & d'un beau bleu céleſte, ſort toute de King-te-tching, qui en fournit à toutes les parties du monde. Les Japonois mêmes en achètent à la Chine. Il ne manque à King-te-tching qu'une enceinte de murailles pour avoir le nom de Ville. On y compte plus d'un million d'ames, il s'y conſume cha-

que

que jouit plus de dix mille charges de ris, & plus de mille cochons. Tout ce que dit l'Auteur sur la matière de la Porcelaine, sur la manière dont elle se prépare, sur la composition de son vernis, sur ses différentes espèces, &c. n'est pas susceptible d'Extrait; & je trouve d'ailleurs que ce Mémoire, qui est excellent, n'est qu'une copie de celui qu'on a publié depuis peu sur le même sujet, & qui est connu de tous les Curieux.

Si les Traditions de la Chine tirent leur origine de l'Egypte.

Ce qui paroit prouver cette opinion, est que l'Histoire nous apprend que *Sésostris* soumit les Peuples au delà du Gange, & qu'il s'avança jusqu'à l'Océan: il aura donc pu aller jusqu'à la Chine; & pourquoi n'y auroit-il pas établi quelques Colonies? Cette conjecture peut être confirmée par une induction de plusieurs coutumes Chinoises presque entierement conformes à celles des Egyptiens. Mais, dit l'Auteur, est-il bien certain que *Sésostris* ait effectivement poussé ses conquêtes jusqu'au Gange? Il est difficile de le prouver; & il n'est pas moins difficile à croire qu'il ait passé à la Chine, qu'il y ait établi des Colonies, & élevé des colonnes comme autant de monumens de ses victoires, ainsi qu'on assure qu'il le faisoit par-tout. On sait que ce Conquérant regnoit environ quinze siècles avant *Jésus Christ*. Or dans ce tems-là le passage des Indes à la Chine étoit bien moins praticable qu'il ne l'est maintenant, sur-tout pour une Armée. Il est très incertain si les Villes de Bochara & de Samarcand, si utiles aux Caravannes, subsistoient déja dans les Indes, & s'il y avoit d'autres semblables étapes en faveur des Commerçans

çans & des Voyageurs. D'ailleurs l'hiſtoire Chinoiſe ne fait nulle mention de cette conquête, quoiqu'elle parle ſouvent des irruptions qui ont été faites par quelques Nations plus voiſines. Il eſt probable qu'en ce tems-là les Egyptiens & les Chinois ne ſe connoiſſoient nullement, & que chacune de ces deux Nations croyoit ſon empire le prémier, ou peut-être l'unique, qui fût au monde.

Sur les Arts des Indiens.

Les Ouvriers Indiens ont une adreſſe & une habileté qui ſurprennent. Ils excellent ſur-tout à faire de la toile: elle eſt d'une ſi grande fineſſe, que des pièces fort longues & fort larges pourroient paſſer ſans peine au travers d'une bague. Si l'on déchire en deux une pièce de Mouſſeline, & qu'on la donne à racommoder aux Rentrayeurs Indiens, il eſt impoſſible de découvrir l'endroit où elle aura été rejointe, quand même on y auroit fait quelque marque pour le reconnoître. Ils raſſemblent ſi adroitement les morceaux d'un vaſe de terre ou de porcelaine, qu'on ne peut s'appercevoir qu'il ait été briſé.

Les Orfèvres y travaillent en filigrane avec une délicateſſe infinie. Ils imitent parfaitement les Ouvrages d'Europe, ſans que la forge dont ils ſe ſervent, ni leurs autres outils, leur reviennent à plus d'un écu. Le métier dont ſe ſervent les Tifferans ne coute pas davantage; &, avec ce métier, on les voit accroupis au milieu de leur cour, ou ſur le bord du chemin, travailler à ces belles toiles qui ſont recherchées dans tout le monde. On fait de l'eau de vie avec du ſirop, du ſucre, quelques écorces, & quelques racines: & cette eau de vie brule

mieux, & eſt auſſi forte que celle d'Europe.

On peint des fleurs, & on dore fort bien ſur le verre. On ne peut s'empêcher d'admirer certains Vaſes de leur façon propres à rafraichir l'eau, qui n'ont pas plus d'épaiſſeur que deux feuilles de papier collées enſemble. Les Batelliers Indiens rament d'une manière bien différente des Européens; c'eſt avec le pied qu'ils font jouer l'aviron, & leurs mains leur ſervent d'*Hypomochlion*. La liqueur que les Teinturiers emploient, ne perd rien de ſa couleur à la leſſive. On ſe ſert dans les Indes d'une eſpèce de moulin à bras pour rompre les cannes de ſucre, qui ne revient pas à dix ſous. Un Emouleur fabrique lui-même la pierre avec de la laque & de l'émeril. Un Maçon carrelera la plus grande ſale, d'une eſpèce de ciment qu'il fait avec de la brique pilée & de la chaux, ſans qu'il paroiſſe autre choſe, qu'une ſeule pierre, beaucoup plus dure que le tuf.

Sur les Oracles que rendent les Demons, & ſur le ſilence de ces mêmes Oracles.

Dans ce Mémoire tiré du onzième volume des *Lettres édifiantes*, on ſuppoſe comme une vérité démontrée, que les Démons rendoient autrefois des Oracles par la bouche des faux Prêtres des Idoles, & que ces Oracles ont ceſſé à meſure que le Chriſtianiſme s'eſt établi ſur les ruines de l'Idolatrie & du Paganiſme. L'Auteur de ce Mémoire prétend confirmer cette vérité par ce qui ſe paſſe encore tous les jours aux Indes. Il donne pour un fait certain, & dont l'évidence ne permet pas de douter, que les Démons y rendent des Oracles, & que ces malins eſprits ſe ſaiſiſſent des Prêtres qui les invoquent, ou même indifféremment de quelques-uns de ceux qui aſſiſtent, & qui participent

à

à ces spectacles. Il en cite plusieurs exemples; mais ces exemples ne me paroissent propres qu'à convaincre ceux qui aiment naturellement le merveilleux. Si on examinoit bien ces scènes, on verroit bientôt qu'il n'y a de la part de ces Prêtres que beaucoup de fourberie, ou du fanatisme. Il est étonnant que des gens d'esprit se déclarent encore en faveur de cette opinion, après avoir lu l'Histoire des Oracles de *van Dale*, & l'abrégé qu'en a donné Mr. *de Fontenelle*. *Ad populum phaleras.*

Usages, Mœurs, Coutumes, Habillemens, Occupations des Dames Mogoles.

Les femmes de condition ne paroissent jamais aux yeux du Public. Sortent-elles de la maison, elles sont toujours dans des carosses fermés, ou sur des Chameaux, envelopées d'une cape, ou dans des palanquins ronds & couverts. Des Eunuques, des Cavaliers armés les accompagnent. Leurs habits sont d'étoffes de soie & d'or; le corps de l'habit par devant s'attache jusqu'à la ceinture avec des rubans, au bout desquels est suspendu un gland d'or ou une perle: la jupe, qui descend jusqu'aux talons, n'est point séparée du corps de l'habit. Elles se servent de souliers plats, couverts d'écarlate, avec quelques fleurs d'or en broderie; elles les quittent aisément, & toujours, lorsqu'elles entrent dans les appartemens, qui sont couverts de beaux tapis. Elles sont coeffées en cheveux d'une manière fort variée, tantôt en pyramide, tantôt en triangle ou croissant, d'autres fois en rose ou en tulipe, ou en d'autres figures de fleurs qu'elles imitent, en assujettissant leurs cheveux sur la tête, par le moyen de boucles d'or garnies de diamans. Plus communément elles divisent leurs cheveux en tresses pen-

pendantes sur leurs épaules. Elles y attachent de petites plaques d'or légères & des pierreries. C'est un art que de savoir faire alors certains mouvemens de tête, qui fassent paroître la beauté & le brillant de leurs cheveux. Elles se percent une des narines, & y portent un anneau d'or, où est enchassé quelque gros diamant. Leurs oreilles sont aussi percées tout autour de plusieurs trous, pour y attacher autant de pierreries en demi-cercle. Leurs colliers, leurs bracelets, leurs bagues sont quelquefois d'un prix inestimable.

Leur taille est ordinairement belle, & leur air gracieux. Il y en a qui ont le teint presque blanc; mais pour l'ordinaire il est olivâtre. Celles qui sont curieuses de rehausser leur beauté, se fardent avec de l'eau de safran sauvage. Elles font aussi une composition qui est extrêmement noire, & en mettent un trait autour des yeux. Elles se peignent le bout des ongles d'un beau rouge, qu'elles expriment de la feuille d'un arbrisseau, & elles ont toujours à la main quelque fleur, quelque fruit, ou un petit flacon d'eau de senteur. Lorsque les Dames se visitent, on donne le plus riche tapis à la plus qualifiée. De jeunes Esclaves sont là pour les éventer, & pour chasser les mouches. On présente du bétel dans des bassins d'or faits exprès. On apporte de la limonade pour se rafraichir; on mange des fruits, des confitures, & d'une espèce de gâteau fait avec de la farine de froment, du jus de cannes de sucre, du lait & de l'eau-rose.

Les femmes mariées à un même homme ne sont pas toutes d'un rang égal. Un homme de qualité épouse toujours une fille d'une naissance égale à la sienne. Cette femme est la prémière de toutes: elle

elle s'appelle *Begum*, qui signifie femme sans souci, femme heureuse. Trois autres femmes, qui sont aussi de quelque naissance, font un second rang. Le troisième rang est composé d'autant de femmes qu'on en veut. Ce mariage se fait avec moins de cérémonie que les deux précédens. Pour la quatrième espèce de mariage, il suffit qu'on achette une fille, ou qu'on s'en rende le maître dans la guerre qui se fait assez souvent aux Gentils. Il règne souvent entre ces femmes des divisions affreuses, des haines, des jalousies, qui leur font commettre les plus horribles excès. Un homme qui veut se marier, convient d'une somme qu'il donne à la fille, & qui devient sa dot. S'il arrive dans la suite qu'il renvoie son épouse, il est obligé de lui donner la somme stipulée dans le contrat de mariage.

Dans l'éducation qu'on donne aux jeunes filles, il n'entre ni chant, ni musique, ni instrument, ni danse: cela est reservé aux Courtisannes. On élève les jeunes filles de qualité à marcher avec grace & posément, à bien se tenir ou droites ou assises, à parler poliment & avec esprit, à coudre, à broder, & à s'habiller avec une certaine élégance. On ne leur enseigne point à écrire, mais seulement à lire, afin qu'elles puissent lire dans l'Alcoran, pour y puiser leur nourriture spirituelle, ou du moins pour suivre la coutume, car elles n'y comprennent rien.

Des Grottes de la Basse-Thébaïde.

C'est à Soudai que commencent les Grottes de la Basse-Thébaïde. La perspective que forment les divers rangs, & les bizares ouvertures de ces Grottes; l'immense étendue du Nil, qui u-

nit par une ſeule nappe d'eau les deux chaînes de montagnes qui bordent l'Egypte à ſon Levant & à ſon Couchant ; la multitude des bâtimens à voiles & à rames, dont ce fleuve eſt couvert ; le nombre prodigieux de Villes, & de Hameaux qui forment différentes Villes ; les forêts d'Acacias, de Sycomores & de Palmiers, qui font briller leur verdure au-deſſus des flots ; tout cela préſente aux yeux un ſpectacle qui les charme. Ces Grottes s'étendent juſqu'à Manſelouth, du même côté, c'eſt-à-dire au Levant du Nil. Elles occupent un terrain de quinze à vingt lieues. Elles ſont creuſées dans la montagne du Levant du Nil, faiſant face à la rivière qui baigne le pied de cette montagne.

A la ſeule vue de ces Grottes, on juge aiſément qu'elles ont été d'abord un terrain pierreux de la montagne qui côtoye le Nil ; qu'on a enſuite fouillé ce terrain pour en tirer des pierres, qui devoient ſervir à la conſtruction des Villes voiſines, des Pyramides & des autres grands édifices. Les pierres qu'on a tirées de ces carrières, ont laiſſé, pour ainſi dire, des appartemens vaſtes, obſcurs, bas, & qui forment une eſpèce d'enfilade ſans ordre & ſans ſymmétrie. Les voûtes de ſes concavités baſſes & inégales ſont ſoutenues de diſtance en diſtance par des piliers, que les Ouvriers ont laiſſés exprès pour les appuier.

Ce qui prouve encore que ces Grottes ont été carrières dans leur origine, c'eſt qu'*Hérodote* nous apprend que le Roi *Chéopas* employa cent mille hommes l'eſpace de dix ans à ouvrir des carrières dans la montagne du Levant du Nil, & à en tranſporter les pierres au delà du fleuve ; que pendant dix autres années ſuivantes, les mêmes cent mille

le

le hommes (*a*) furent occupés à élever une Pyramide conſtruite de ces pierres tendres & blanches en ſortant de la carrière, mais qui peu à peu ſe durciſſent à l'air & bruniſſent. Au milieu de ces carrières eſt un petit Temple, orné de peintures hiéroglifiques, qui le rendent très agréable à la vûe. Ce Temple eſt d'une figure quarrée de quatre ou cinq toiſes de longueur, ſur un peu moins de largeur, & encore moins de hauteur. La voûte, les murailles, le dedans, le dehors, tout eſt peint, avec les couleurs les plus brillantes & les plus douces. Les dehors de la muraille ont conſervé juſqu'à préſent des figures entières, avec preſque tous leurs traits, & toute la vivacité du coloris. Au côté droit on voit un homme debout, avec une canne de chaque main, appuié ſur un Crocodile; & une fille auprès de lui, ayant une canne à la main. On voit à la gauche de la porte un homme pareillement debout, & appuié ſur un Crocodile, tenant une épée de la main droite, & de la gauche une torche allumée. Au fond du Temple on a creuſé dans le mur une niche aſſez profonde, élevée de ſix ou ſept pieds, large de quatre pointes, & enjolivée comme tout le reſte.

Les peintures hiérogliphiques de ce Temple ſont une nouvelle preuve de l'ancienneté de ces carrières; car les Grecs & les Perſes, uſurpateurs de l'Egypte, & ennemis de toutes ces figures, n'en ont jamais été les auteurs. On remarque dans ces carrières d'autres endroits deſtinés à la prière des anciens

(*a*) J'aimerois mieux dire, *le même nombre de cent mille hommes*; car il n'y a pas d'apparence que les prémiers cent mille hommes fuſſent encore tous en vie.

ciens Egyptiens, & d'autres deſtinés à la ſépulture des morts. Ce ſont des trous dans l'épaiſſeur du roc, de ſix pieds de long & de deux de large; & c'eſt là juſtement la meſure d'un cercueil. Pour trouver ces cercueils il faut quelquefois deſcendre dans un puits peu profond, & qui a des trous de part & d'autre pour la commodité de ceux qui y deſcendent. Le fond de ce puits aboutit à une eſpèce d'allée quarrée, faite dans le roc, & par conſéquent très obſcure. On obſerve aiſément une parfaite conformité du puits de ces carrières, avec ceux qu'on trouve dans les Pyramides & dans les Cimetières, où les Momies ſont renfermées.

C'eſt de ces carrières percées par les prémiers Pharaons, pour fonder des habitations aux vivans & des ſepulchres aux morts, que les ſucceſſeurs d'*Alexandre*, & les Romains après eux, ont tiré cette quantité prodigieuſe de pierres, qui leur étoit néceſſaire pour l'établiſſement de leurs Colonies. Ces ténébreuſes cavernes, qui dans la ſuite ont ſervi de retraite à une infinité de Solitaires, ſont partagées en différentes cellules très petites, & pratiquées dans les voûtes des carrières, dont les portes & les fenêtres n'ont pas plus d'un pied en quarré.

Des étincelles qui ſe découvrent ſur la ſurface de la Mer.

Lorſque le vaiſſeau fait bonne route, on voit ſouvent une grande lumière dans le ſillage, c'eſt-à-dire dans les eaux qu'il a fendues, & comme briſées à ſon paſſage. Cette lumière n'eſt pas toujours égale. A certains jours il y en a peu ou point du tout: quelquefois elle eſt plus vive, quelquefois plus languiſſante; il y a des tems où elle eſt fort étendue, d'autres où elle l'eſt moins. Sa va-

vacité eſt ſi grande, que l'on peut quelquefois lire ſans peine à la lueur de ſes ſillons, quoiqu'on ſoit élevé de neuf ou de dix pieds au-deſſus de la ſurface de l'eau. Pour ce qui regarde ſon étendue, quelquefois tout le ſillage paroit lumineux à trente ou quarante pieds au loin; mais la lumière eſt bien plus foible à une plus grande diſtance. Il y a des jours, où l'on démêle aiſément dans le ſillage les parties lumineuſes d'avec celles qui ne le ſont pas: d'autres fois on ne peut faire cette diſtinction. Le ſillage paroit alors comme un fleuve de lait, qui fait plaiſir à voir. Ces parties brillantes n'ont pas toutes ni la même figure ni la même grandeur. On en voit qui ont la figure de globules d'une ou de deux lignes de diamètre; d'autres ſont comme des globes de la groſſeur de la tête. Il y en a qui ont à peu près la grandeur des étoiles, telles qu'elles nous paroiſſent.

Les Poiſſons laiſſent auſſi après eux un ſillage lumineux, qui éclaire aſſez pour pouvoir diſtinguer la grandeur du Poiſſon, & connoître de quelle eſpèce il eſt. Si l'on tire de l'eau de la mer, pour peu qu'on la remue avec la main dans les ténèbres, on y verra une infinité de parties brillantes. Lorſqu'une de ces étincelles eſt une fois formée, elle ſe conſerve longtems; &, ſi elle s'attache à quelque choſe de ſolide, par exemple, aux bords d'un vaſe, elle durera des heures entières. Ce n'eſt pas toujours lorſque la mer eſt le plus agitée, qu'il y paroit le plus de ces phoſphores, ni même lorſque le vaiſſeau va le plus vite. Ce n'eſt pas non plus le ſimple choc des vagues les unes contre les autres, qui produit des étincelles; mais on obſerve que le choc des vagues contre le rivage en produit quel-

quefois en quantité. Au Bréſil, le rivage paroît quelquefois tout en feu, tant il y a de ces étincelles.

La production de ces feux dépend beaucoup de la qualité de l'eau. Leur lumière eſt plus grande lorſque la mer eſt plus groſſe & plus baveuſe. Quelquefois le linge qu'on trempe dans la mer revient tout gluant. Quand le ſillage eſt plus brillant, l'eau eſt plus viſqueuſe & plus graſſe : un linge mouillé de cette eau rend plus de lumière, quand on le remue. Les Marins diſent que cette viſcoſité eſt le frai de la Baleine; qu'il y a beaucoup de ces bancs de frai dans le Nord, & que quelquefois pendant la nuit ils paroiſſent tout lumineux, ſans qu'ils ſoient agités par le paſſage d'aucun vaiſſeau ni d'aucun Poiſſon.

Pour prouver que plus l'eau eſt gluante, plus elle eſt diſpoſée à être lumineuſe, voici une expérience que l'on a faite. On prit un jour dans un vaiſſeau un Poiſſon, que quelques-uns crurent être une Bonite. Le dedans de ſa gueule paroiſſoit durant la nuit comme un charbon allumé, deſorte que ſans autre lumière, on auroit pu lire, comme à la lueur d'un ſillage extrêmement lumineux. Cette gueule étoit pleine d'une humeur viſqueuſe : on en frotta un morceau de bois, qui devint auſſitôt lumineux : dès que l'humeur fut deſſéchée, la lumière s'éteignit.

En voila aſſez pour juger du mérite de cet Ouvrage. La plupart des obſervations qu'il contient ſont curieuſes, inſtructives; mais, je le repète, elles n'ont pas les agrémens de la nouveauté.

Viribus illa ſuis, non novitate placent (*a*).

(*a*) Ovide.

A R-

ARTICLE III.

TRAITE' *de la* VIE HEUREUSE *par* SENEQUE, avec *un Discours du Traducteur sur le même sujet.* Un Volume *in*-12 de 248. pages. A *Potsdam* chez *Chrétien-Frédéric Voss*, 1748.

ON a dit de *Chapelle* qu'il étoit *hardi, enjoué, railleur, fécond en images, en pensées vives & saillantes, fuiant jusqu'à l'apparence de la contrainte.* C'étoit un *homme expert dans la volupté. Sans ambition, sans avarice, il passa toute sa vie entre les bras de Comus, de ses Maitresses & des Muses* (a). Ce portrait de *Chapelle*, c'est le portrait de Mr. *de la Mettrie*, Auteur de ce Discours sur *Senèque*. Que ce Médecin s'est bien peint dans ce petit Ouvrage! Il s'y montre à découvert, sans fard & sans masque. Il me semble voir *Montagne* dans ses *Essais*, & *St. Augustin* dans ses *Confessions*. *Non puduit dicere, quod non puduit cogitare.* Comme St. *Augustin* il ne cache ni ses mœurs, ni ses opinions; mais ce Père gémissoit de ses égaremens passés; Mr. *de la Mettrie* ne connoit ni remords, ni répentir, il croit que son train de vie est conforme à sa nature, & qu'il joue le rôle que lui font jouer les ressorts d'une Machine pensante qu'il n'a pas montée. Il dit avec *Montagne*: „ Mes actions sont reglées, & conformes „ à

(a) Voyez la belle Lettre de Mr. *Camusat* à l'Illustre Mr. d'*Orville*, l'un des principaux ornemens de la République des Lettres dans ces Provinces. Cette Lettre se trouve à la tête des Poésies de l'Abbé de *Chaulieu* & du Marquis *de la Fare*, édit. de la Haye 1731.

„ à ce que je ſuis & à ma condition ; je ne puis
„ faire mieux, & le répentir ne touche pas pro-
„ prement les choſes qui ne ſont pas en notre for-
„ ce. Je ne me ſuis pas attendu d'attacher mon-
„ ſtrueuſement la queue d'un Philoſophe à la tête
„ & au corps d'un homme perdu, ni que ce chétif
„ bout de vie eût à desavouer & à démentir la plus
„ belle, entière, & longue partie de ma vie. Si
„ j'avois à revivre, je revivrois comme j'ai vécu,
„ ni je ne plains point le paſſé, ni je ne crains point
„ l'avenir.

Voila, me direz-vous, un homme bien étrange, où a-t-il puiſé ces ſentimens ? De pareilles idées font trembler : ces ſentimens ne ſont guère Chrétiens. Vous avez raiſon, auſſi notre Philoſophe n'eſt-il pas Chrétien ; & ſa raiſon égarée lui a dicté qu'il ne devoit pas l'être. Il s'eſt fait des loix particulières, il s'eſt bâti un Syſtême, qu'il dit avoir puiſé, non dans la Religion, car il n'en reconnoit aucune, mais dans la Nature, qu'il croit avoir bien ſondée. Ses idées ſur la providence, ſur l'ame, ſur la conſcience, ſur les vertus & les vices, ſur le bonheur & le plaiſir, n'ont rien de commun avec la doctrine qu'enſeignent nos Prêtres. Il n'a rien à craindre, ni rien à eſpérer après cette vie : l'Enfer & le Paradis ne ſont que des chimères pour tenir dans la crainte & dans l'eſpérance les ignorans & les ſots.

Il laiſſe-là Minos & ſon urne fatale,
Le rocher de Siſyphe, & la ſoif de Tantale.

La mort n'eſt pour lui qu'un moment de ſouffrance : ſon corps détruit, il ne reſte rien de ſon Individu, qu'une matière qui retourne à ſes prémiers principes. Au-deſſus des préjugés, il n'écou-

coute, il ne suit que la Nature ; il donne aux sensations un empire absolu sur cet être bisarre, volage & inconstant que nous nommons Raison. Il ne connoit d'autres bons guides que ses panchans, ses inclinations, qui ne peuvent, dit-il, jamais nous tromper, qui ne sont jamais fausses par rapport à nous, dans le sein même de l'illusion. C'est en cela qu'il fait consister sa sagesse, son bonheur, & toute sa Philosophie.

Heureux qui se livrant à la Philosophie,
A trouvé dans son sein un azile assuré,
Contre des préjugés, dont l'esprit enivré
De sa propre Raison, lui-même se défie,
Et sortant des erreurs où le Peuple est livré,
Démêle autant qu'il peut les principes des choses;
Connoit les nœuds secrets des effets & des causes;
Regarde avec mépris & la Barque & Caron,
Et foule aux pieds les bruits de l'avare Acheron (a).

Dévelopons ce Systême, & voyons sur quoi il est fondé. Si c'est un monstre, nous en aurons de l'horreur, & la Vérité restera triomphante. Pour détruire l'Erreur, il faut la mettre vis-à-vis du Vrai. Nous ne devons rien adopter que par choix, & le choix demande un examen. Ce n'est pas un mérite d'être né Chrétien, c'en est un de l'être par choix. Ne seroit-ce pas une sotte vanité, d'aller se vanter qu'on n'est né ni louche ni boiteux ? Faisons comme *Descartes*, mettons tout en question. Le prémier pas dans la recherche de la Vérité, c'est

(a) Chaulieu, *Epitre* II.

c'eſt le doute. Mon ami, dit un Miſſionnaire à un Infidèle, commence par douter de ta Religion, & je ferai le reſte. Convertiſſeur, ne condamne donc point ce que tu pratique toi-même! Et toi, Fanatique, Perſécuteur inſenſé, ceſſe de calomnier un Philoſophe qui ſe tient dans les bornes d'un ſage Scepticiſme. Le Philoſophe, le vrai Sage, tel qu'un *Deſcartes*, un *Newton*, eſt plus que toi le Herant de la Divinité, tu la dégrade par ton ignorance & ta conduite. Si notre Auteur mérite d'être blâmé, ce n'eſt pas d'avoir douté, mais d'avoir décidé trop légerement. Ne le condamnons pas ſans l'entendre; voici le précis de ſa doctrine.

Nous voulons tous être heureux, & nous ignorons encore en quoi le bonheur conſiſte. Les Philoſophes mêmes ne s'accordent pas ſur cette queſtion. Les uns le font conſiſter dans la volupté, priſe en divers ſens; les autres dans le contentement de l'eſprit; quelques-uns dans l'honneur & la vertu, ou dans la connoiſſance de la vérité. Il eſt viſible qu'ils n'ont ici conſulté que leurs panchans particuliers: ils n'ont rien établi, pas même les *Stoiciens*, qui fût applicable dans tous les cas; voila la cauſe de leur erreur. Il faut aller à la ſource; & cette ſource nous la trouverons & dans la Nature & dans la Raiſon.

Nos organes ſont ſuſceptibles d'un ſentiment, ou d'une modification qui nous plait, & nous fait aimer la vie. Si l'impreſſion de ce ſentiment eſt courte, c'eſt le plaiſir; plus longue, c'eſt la volupté; permanente, on a le bonheur: c'eſt toujours la même ſenſation, qui ne diffère que par ſa durée & ſa vivacité. Plus ce ſentiment eſt durable, délicieux, flateur, & nullement interrompu, plus

on

on eſt heureux; plus il eſt court & vif, plus il tient de la nature du plaiſir: plus il eſt long & tranquile, plus il s'en éloigne, & s'aproche du bonheur.

Prenez garde, je vous prie, ſi ces prémiers principes ſont inconteſtables, car s'ils le ſont, il faudra admettre les conſéquences que l'Auteur en tire, ſuppoſé qu'elles en découlent naturellement. J'en ferai l'analyſe. *Nos organes ſont ſuſceptibles de ſentiment*; prémier principe qu'on ne ſauroit lui conteſter. *Ce ſentiment* peut nous plaire, & *nous plait* effectivement ſouvent: ſecond principe, qu'il faut encore lui accorder. Il donne à *ce ſentiment agréable*, le nom de *plaiſir*, de *volupté*, de *bien-être*, de *bonheur*, ſuivant le degré, la vivacité, la durée de ce ſentiment; voila encore une choſe qu'on peut bien, ce me ſemble, lui paſſer.

Il réſulte de là ſuivant l'Auteur, que la cauſe du Bonheur ſera tout ce qui produit, entretient, nourrit, excite le ſentiment du bien-être ou du plaiſir. Il fait deux claſſes de ces cauſes. Elles ſont *internes* ou *intrinſeques*, *externes* ou *acceſſoires*. „ Les „ cauſes internes, qui paſſent pour dépendre de „ nous, n'en dépendent point. Elles appartien„ nent à l'*Organiſation*, & à l'*Education*, qui a „ pour ainſi dire, plié notre Ame, ou modifié „ nos organes. Les autres viennent de la volup„ té, des richeſſes, des ſciences, des dignités, de „ la réputation, &c." J'aimerois mieux ranger l'*Education* parmi les cauſes externes; mais cela eſt aſſez arbitraire. Je ne dirois pas non plus, comme le dit l'Auteur, que *les cauſes externes du Bonheur viennent de la Volupté*; car, puiſque le *Bonheur* & la *Volupté* ne ſont, ſelon lui, qu'un même *ſentiment agréable*, l'un plus long, l'autre

plus

plus court? comment l'un peut-il être l'effet de l'autre, & réciproquement. Mais ce n'est là qu'un petit défaut d'attention, ou l'effet d'une trop grande vivacité : il dit quelque part fort ingénûment, en parlant de lui-même, qu'il ne lui faut pas comme à d'autres *dix minutes pour penser*.

Les causes internes du Bonheur sont propres & individuelles à l'homme, elles doivent avoir le pas sur les causes externes qui lui sont étrangères. Il est naturel à l'homme de sentir, parce que c'est un corps animé; mais il ne lui est pas plus naturel d'être savant & vertueux, que richement vêtu. L'Auteur examine à ce sujet, si ce *sentiment nud & sans ornement*, c'est-à-dire apparemment, tel qu'il est dans la nature, tel que nous l'apportons en naissant, ou tel qu'il est en conséquence de la structure & de l'arrangement de nos organes, *ne pourroit pas faire la félicité de l'homme*. Il se déclare pour l'affirmative, & allègue, en faveur de ce sentiment, les raisons suivantes.

Les ignorans, les plus stupides des hommes, sont heureux par leur ignorance même & leurs préjugés. Ils vont rondement & gaiement leur petit train avec le bâton d'aveugle qui les conduit. Ils mangent, boivent, dorment & végètent avec plaisir. D'où cela vient-il, si ce n'est de l'heureuse disposition de leurs organes? Ils n'ont besoin ni d'honneurs, ni de richesses, ni de science pour être heureux. La bonté de leur tempérament leur tient lieu de tout. Le Vin, l'Opium est encore une preuve de ce Bonheur, qu'on peut appeller organique, automatique, ou naturel, parce que l'Ame n'y entre pour rien, & qu'elle n'en tire aucun mérite, en ce qu'il est indépendant de sa volonté.

Quel-

Quelle merveille opère un ſeul grain de ſuc narcotique ajouté au ſang, & coulant avec lui dans ſes vaiſſeaux ! Par quelle magie nous communique-t-il plus de bonheur, que tous les Traités des Philoſophes ! Et quel ſeroit le ſort d'un homme qui ſeroit organiſé toute ſa vie, comme il l'eſt, tant que ce divin remède agit ! Qu'il ſeroit heureux !

On a ſouvent les mêmes avantages dans les rêves, dans le délire & la folie. Les plaiſirs qu'on goute dans tous ces états ne viennent point des objets du dehors, ils ſont l'effet de la ſeule diſpoſition du cerveau. Tel eſt l'empire des ſenſations : elles ne peuvent jamais nous tromper, elles ne ſont jamais fauſſes par rapport à nous, dans le ſein même de l'illuſion. Tirons delà cette concluſion que tous les tréſors du monde, l'eſprit même, le ſavoir, la ſageſſe & la raiſon, ſont le plus ſouvent inutiles à la félicité ; ce ne ſont que des ornemens étrangers dont l'Ame peut ſe paſſer, & dont elle ſe paſſe en effet. *Senèque* étoit malheureux en écrivant même ſur le Bonheur. Combien d'autres ſont auſſi vertueux qu'honnêtes, chaſtes, ſobres, humains, & cependant malheureux ! Delà vient qu'*Horace* aimoit mieux paſſer pour fou & impertinent, pourvu que ſes défauts lui donnaſſent du plaiſir, ou qu'il ne s'en aperçût pas, que d'être ſage & rongé de chagrin.

..... Prætulerim delirus inerſque videri,
Dum mea delectent mala me, vel denique fallant,
Quam ſapere & ringi (*a*).

La Raiſon peut augmenter notre plaiſir, mais elle ne le donne pas ſans la Nature, ſans une heureuſe

(*a*) *Horat.* L. Epiſt. 2. Vs. 126, &c.

reuſe diſpoſition de nos organes: elle ne nous donne même ſouvent que des remords cuiſans, c'eſt le poiſon de la vie. Au contraire un homme que ſon inſtinct rend content, l'eſt toujours, ſans ſavoir ni comment, ni pourquoi, & il l'eſt à peu de frais. Les Animaux, lorſqu'ils ſont en bonne ſanté, & que leurs appétits ſont ſatisfaits, ſont très heureux à leur manière, ſans le ſecours de cette orgueilleuſe raiſon que nous vantons tant, & qui ne feroit que troubler leurs innocens plaiſirs. C'eſt cet inſtinct, qui nous eſt auſſi commun avec les Animaux, ce ſentiment intime, & ce goût que Nature donne pour le plaiſir, que l'Auteur veut qu'on conſulte préférablement à la Raiſon, quand il ne s'agit que d'être heureux.

Reſpecte au moins les paſſions,
Et les goûts que Nature donne:
Pourquoi trouble-tu nos deſirs,
Par mille craintes ridicules,
Et de nos innocens plaiſirs,
Viens-tu nous faire des ſcrupules?
Demande aux Hôtes de ces Bois
Si le guide le plus fidelle
N'eſt pas la pente naturelle,
Plus ſage que toutes les Loix;
Ou ſi jamais dans leurs tannières,
Ils eurent la démangeaiſon
De venir chercher tes lumières,
Ou l'emprunter de la Raiſon (a).

Ecoutons cependant la Raiſon; *c'eſt*, dit notre Philoſophe, *un bon guide, quand la Nature eſt le ſien.* Si elle nous trompe, c'eſt lorſqu'elle veut nous

(a) *Chaulieu*, Ode VII. *contre l'Eſprit.*

nous conduire, moins par elle-même, que par ſes préjugés. Lorſque l'organiſation a des défauts, on peut ſouvent y remédier par l'éducation. Le mérite étranger ne doit pas être négligé, il ajoute au naturel, qui ne nous a pas été prodigué ; il diminue le démérite de nos organes, comme fait l'eſprit dans une Femme laide. Toutes choſes égales, le Savant avec plus de lumières, ſera plus heureux que l'ignorant.

Rien ne nuit plus au bonheur de l'homme, qu'une mauvaiſe éducation, que mille préjugés, dont il ne peut réſulter que des idées triſtes, des inquiétudes, des fraieurs cruelles. L'Auteur met au nombre de ces préjugés, l'opinion de l'immortalité de l'Ame, celle d'une vie future, qu'il regarde l'une & l'autre comme de belles chimères, forgées par la Théologie & la fauſſe Philoſophie. Il ne veut pas que l'idée de la mort nous effraie ; il dit avec *Lucrèce* que „ s'il y a quelque choſe qui nous ſoit „ moins que ce qui nous paroit n'être rien, nous „ devons croire que la mort nous eſt encore „ moins que cela ".

Multo mortem minus ad nos eſſe putandum,
Si minus eſſe poteſt quàm quod nihil eſſe videmus (a).

Le vrai parti du Sage, c'eſt de ſe borner au préſent, qui ſeul eſt en notre pouvoir. Dans ce ſyſtême nulles inquiétudes de l'avenir. La vraie Philoſophie n'admet qu'une félicité temporelle, elle ſeme les roſes & les fleurs ſur nos pas & nous apprend à les cueillir. Elle voit le tems s'enfuire, mais elle ne le regrette pas. Pourquoi le regretter ?

(a). *Lucret.* L. III, Vs. 839, 840.

Malgré la pente volage,
Qui l'oblige à nous quitter,
En faire uſage c'eſt l'arrêter.

Goutons mille douceurs:
Et ſi la vie eſt un paſſage,
Sur ce paſſage au moins ſemons des fleurs.

Les idées que l'Auteur ſe forme du Vice & de la Vertu ne revoltent pas moins. Il n'admet d'autre Vertu, que celle qui eſt utile à la Société, *le reſte*, dit-il, *eſt ſon phantome*. Il n'y en a point de proprement dites, ou abſolues; elles ne ſont que rélatives à la Société, dont elles ſont à la fois l'ornement & l'appui. La néceſſité des liaiſons de la vie a été celle de leur établiſſement & de celui des Vices. Ce Syſtême, c'eſt le Syſtême de *Hobbes*, de *Montagne*, & de divers Auteurs modernes.

Il ſe préſente ici une énorme difficulté, qu'il a bien prévu qu'on ne manqueroit pas de lui faire, & qu'il propoſe effectivement lui-même. „ Où „ en ſommes-nous, *dit-il*, s'il n'y a en ſoi ni Vi„ ces, ni Vertus, ni Bien, ni Mal moral, ni Juſ„ te, ni Injuſte? Si tout eſt arbitraire, & fait de main „ d'hommes, pourquoi ces *Remords* dont on eſt „ déchiré à la ſuite d'une mauvaiſe action? Ote„ ra-t on la ſeule Vertu qui reſte aux Criminels, „ comme dit V.... dans *Semiramis*"?

Mr. de la Mettrie n'auroit pas dû oublier, de nous dire que les Payens mêmes ont fait cette remarque; & leur temoignage ſur cet article doit être ici d'une grand poids. „ Le mauvais exemple „ eſt odieux à celui-là même qui le donne, dit „ *Juvenal*. Oui le prémier ſupplice dont un mé-

„ chant

„ chant homme eſt puni, eſt, quoiqu'on le ren-
„ voie abſous, de ne pouvoir ſe juſtifier lui-mê-
„ me dans le fond de ſon ame. Le Préteur a beau
„ ſe laiſſer corrompre & lui faire grace; ce Scélé-
„ rat eſt dans la néceſſité de ne ſe la point faire".

Exemplo quodcumque malo committitur, ipſi
Diſplicet autori. Prima eſt hæc ultio, quod ſe
Judice, nemo nocens abſolvitur; improba quam-
vis
Gratia fallacis Prætoris vicerit urnam (*a*).

Voila qui eſt précis. Ce que dit ſur cela *Ovide* n'eſt pas moins digne de remarque. „ Selon, dit-il,
„ que chacun eſt convaincu en ſoi-même du mé-
„ rite, ou du démérite de ſes actions, il a le cœur
„ rempli d'eſpérance ou de crainte".

Conſcia mens ut cuique ſua eſt, ita concipit intra
Pectora pro facto, ſpemque metumque ſuo (*b*).

Que répond à cela Mr. *de la Mettrie*? „ Laiſ-
„ ſons, dit-il, déclamer les ignorans & les Fana-
„ tiques, & entrons tranquilement dans cette nou-
„ velle carière, où la meilleure Philoſophie, cel-
„ le des Médecins, nous conduit". Retrogradant vers l'enfance, il prétend y trouver l'époque des Remords. D'abord ce n'étoit qu'un ſimple ſentiment, reçu ſans examen & ſans choix, & qui s'eſt auſſi fortement gravé dans le cerveau, qu'un cachet dans une cire molle. La paſſion peut l'étoufer pour un tems; mais il renait quand elle ceſſe, & ſur-tout lorſque l'Ame rendue à elle-même, réfléchit de ſens froid; car alors les prémiers principes qui forment la conſcience, ceux dont elle a été

(*a*) *Juvenal.* Sat. XIII. Vs. 1, 2, 3. 4.
(*b*) *Ovid.* Faſt. L. I. § 5. Vs. 25, 26.

été imbue, reviennent, & c'eſt ce qu'on appelle *Remord*, dont les effets varient à l'infini. *Le Remord n'eſt donc qu'une foibleſſe réminiſcente, qu'une ancienne habitude du ſentir, que reprend le deſſus* (a). C'eſt, ſi vous voulez, un vieux préjugé, que la volupté & les paſſions n'endorment pas ſi bien, qu'il ne ſe réveille ſouvent tôt ou tard. L'homme porte ainſi en ſoi-même le plus grand de ſes ennemis.

Ce cruel ennemi n'eſt pas toujours vainqueur. Toute autre habitude, ou plus longue ou plus forte, doit le vaincre néceſſairement. Le ſentier le mieux frayé s'efface, comme on ſème un chemin, on comble un précipice. Autre éducation, autre cours des eſprits, autres traces dominantes, autres ſentimens enfin, qui ne peuvent pénétrer notre Ame, ſans s'élever ſur les débris des premiers, qu'un nouveau mécaniſme abolit.

C'eſt ce qu'il prétend prouver par des faits inconteſtables. *Lycurgue* faiſoit jetter à l'eau les enfans foibles & mal-ſains, en s'applaudiſſant de ſa ſageſſe. A Sparte on ne connoiſſoit ni pudeur, ni vol, ni adultère. Ailleurs les Femmes étoient communes & *vulgivagues*, comme les Chiennes: ici elles étoient livrées par le Mari au premier beau Garçon bien fait. Un fleau de l'humanité, plus terrible que tous les vices enſemble, & qui n'eſt cependant ſuivi d'aucun répentir, c'eſt le carnage de la guerre. Tant la conſcience, qui produit ce répentir, eſt fille des préjugés!

L'Auteur s'attache enſuite à faire voir, que les Re-

(a) On trouve un exemple de *Remord*, page 475 du dernier Volume de cette *Bibliothèque*: belle Leçon pour corriger ces *anciennes habitudes*!

Remords nuisent aux Bons, qu'ils ne peuvent servir de frein à la méchanceté, & delà il conclut qu'ils sont au moins inutiles au Genre humain. Faut-il s'étonner après cela qu'il exhorte les Méchans, les Scélérats à être sans Remords. Il n'invite cependant pas au crime, il n'invite qu'au repos dans le crime. Si le plaisir d'un Prince lâche & cruel, est de savourer à longs traits la tyrannie; si faire le bien est son supplice; pourquoi troubleroit-il son repos, son bonheur, par des remords? C'est dans ce repos, dans ce contentement intérieur, qu'il fait consister la vraie sagesse & le souverain bien de l'homme. Voila sa Morale.

Que j'aime, dit-il, *à la voir sans rudesse,*
S'accommoder à ma foiblesse,
Et ne point gêner mes desirs!
Je ne connois d'autre sagesse,
Que la sagesse des plaisirs (a).

Suivant ces principes de l'Auteur, le bien être est le motif même de la méchanceté: il conduit le Perfide, le Tyran, l'Assassin, comme l'Honnête-homme. La volonté est nécessairement déterminée à desirer & à chercher l'avantage actuel & de l'Ame & du corps. Comment pourrions-nous régler des ressorts que nous ne connoissons pas? Il prétend que l'Homme végète comme les Plantes, & que tous les élémens dominent cette foible Machine pensante. „ Voyez, dit-il, ces arbres plantés au „ haut & au pied d'une montagne; les uns sont petits, les autres grands: non seulement ils diffèrent par leurs germes, mais par le terrain plus ou „ moins chaud où ils sont plantés.

Et

(a) Lettres d'*Heloïse* & d'*Abeillard*, Paris 1737, pag. 71.

Et veniunt Hederæ ſponte ſuâ melius,
Surgit & in ſolis formoſior arbutus antris (*a*).

On trouvera dans ce petit Ouvrage quelques réflexions ſur la Mort & ſur le Suïcide. Ce n'eſt pas une digreſſion, cette matière entre dans le plan de l'Auteur. Il veut qu'on ſe ſoumette à la mort ſans trembler; mais l'accélérer, eſt ſelon lui une foibleſſe. *Sophiſmes captieux, enthouſiaſme poétique, petite grandeur d'ame, tout ce qui a été dit en faveur du Suicide.* Ce n'eſt pas une grandeur d'ame de mépriſer la mort dans l'adverſité; c'en eſt une de pouvoir ſuporter ſon malheur dans les revers.

Rebus in adverſis facile eſt contemnere mortem.
Fortius ille facit, qui miſer eſſe poteſt (*b*).

Notre Philoſophe ſe produit ici en exemple. Il fait le brave. On ſera ſurpris qu'étant ſi *Epicurien* ſur le plaiſir, il ſoit en même tems ſi *Stoïcien* ſur la douleur. „ Le chagrin, dit-il, l'adverſité, les „ maux, les petites mortifications de la vie ne „ m'atteignent point, ou fort peu. On crie, on „ déclame, & je ris. Tous les traits de la malignité & de l'envie ne percent point ce rempart „ de douceur, de gaieté, de patience, de tranquilité, d'humanité, en un mot, de vertus, ſinon „ théologiques, du moins morales & politiques, „ que la Nature m'a données, & que la Philoſophie a renforcées.

Et Prêt d'afronter la ſouffrance
De la plus dure extrémité,
Bravant avec inſolence
Les rigueurs de l'adverſité.

Auſſi

(*a*) *Propert.* L. I. Eleg. II. Vs. 10, 11.
(*b*) *Martial*, L. XI. Epigr. 57, Vs. 15, 16.

Auſſi prêt à ſouffrir avecque patience
Les beſoins de la pauvreté,
Que de jouir de l'abondance
Dans les bras de la volupté (*a*).

Il ne rougit pas des égarémens de ſa jeuneſſe ; il ne ſe répent pas de s'être jetté entre les bras de la volupté, il n'a fait que ſuivre la Nature, & la Nature eſt ſon guide. Il n'a pas encore entierement *paſſé* comme *Voltaire*, *l'heureux tems fait pour la volupté* (*b*) ; mais ſe dégageant des pièges de la Sirène, il *ſouſcrit à plus de modération*, & *veut que le beſoin ſeul, ce Père du plaiſir, l'appelle deſormais*, & *ſonne*, *pour ainſi dire*, *l'heure de ſa volupté*. Il ſuit en cela le précepte d'une Dame d'eſprit:

Pour être heureux, pour être ſage,
Il faut ſavoir donner un frein à ſes deſirs (*c*).

Finiſſons cet Extrait par l'éloge magnifique que fait l'Auteur de ſon Illuſtre Protecteur, de ce grand Prince qui fait fleurir l'âge d'or dans ſes Etats, qui y attire les Arts & les Sciences, qui ſait ſe faire adorer de ſes Peuples, & admirer du Monde entier. „ O, „ que ma reconnoiſſance & mon zèle s'exerce- „ roient avec plaiſir à célébrer les vertus du *Salo-* „ *mon du Nord*, s'il m'étoit auſſi facile de le ſui- „ vre que de l'admirer ! Mais ce ſeroit trop pré- „ ſumer de mon peu de forces ; car que peut-on „ ajouter à la gloire d'un Prince, qui, tandis que „ preſque tous les autres Rois font conſiſter leur „ bonheur, à s'endormir mollement dans les bras „ de

(*a*) Poéſies de *Chaulieu*, page 4.
(*b*) Oeuvres de *Voltaire*, Tome VI, page 166.
(*c*) Madame *Deſhoulières*, Poéſies, Edit. de 1740, Tom. I. p. 169.

„ de la volupté, n'en connoit d'autre, que celui
„ qui réſulte de l'humanité la plus éclairée, & du
„ plus parfait héroïſme; d'un Prince qui met
„ dans ſes études la même diſcipline que dans ſes
„ Troupes; dont l'eſprit eſt plus vif que leur feu,
„ plus brillant, plus conquérant, plus victorieux
„ que leurs armes; d'un Prince enfin rempli de
„ ſageſſe & de lumières, qui, jeune encore, n'a
„ eu beſoin que de lui-même pour aller de plein
„ vol à l'immortalité. Qu'il me ſuffiſe donc de
„ ſentir (quoi de plus flateur pour le Maître &
„ pour les Savans de ſon Royaume), que c'eſt à
„ ſon puiſſant génie que nous devons tous, ce que
„ tant d'autres doivent ailleurs à la faveur, à l'in-
„ trigue, à la baſſeſſe, & à tout ce vil manège de
„ Dévots, de Femmes & de Courtiſans, qui n'a
„ point lieu devant un Roi Philoſophe".

Tous les Arts à la fois compoſent ſa Science.
Rival de Cicéron, il brille en éloquence:
De la Nature il a ſondé les profondeurs,
Des Charlatans dévots confondu les erreurs.
Voyez ce ſavant Roi ſans ſoins & ſans affaire,
Il paſſe un ignorant dans l'art heureux de plaire
Il ſait tout, il fait tout, il s'élance à grand pas,
Du Parnaſſe à l'Olimpe & des Jeux aux Combats (a).

Je

(a) Ces Vers ſont une imitation de ceux que Mr. *de Voltaire* envoya à ſa Majeſté Pruſſienne le 20 Avril 1741, & qui ſont conçus en ces termes.

C'eſt lui-même, c'eſt lui dont l'ame univerſelle
Courut de tous les Arts la carrière immortelle;
Lui qui de la Nature a vu les profondeurs,
Des Charlatans dévots confondit les erreurs;
Lui qui dans un repos ſans ſoins & ſans affaire,

Paſ-

Je crois avoir rendu un compte exact & fidèle des principes de l'Auteur ; mais j'ai cru devoir me dispenser d'entrer dans le détail de toutes les preuves qu'il en donne. J'en ai cependant exposé les principales, & je pense que cela suffit. Je crains même que quelques passages que j'ai cités dans cet Extrait, & qui sont tirés d'Auteurs anciens & modernes n'animent contre moi un certain ordre de Lecteurs dont je dois d'autant plus prévenir les reproches que je connois leurs mauvaises intentions. Déja ces mauvais génies nous ont accusé de favoriser les Incrédules. Telle est la ressource des calomniateurs, ils crient au scandale & à l'impiété lorsqu'on n'approuve pas toutes leurs idées, ou qu'on ne refute pas à leur gré le systême de leurs Adversaires. Bien loin de prêter des armes à ce Philosophe par des passages conformes à ses principes, je ne les allègue que pour faire voir que la doctrine qu'il enseigne, quelque étrange qu'elle soit, n'a pas toujours les graces de la nouveauté, & peut-être je lui enlève par-là la fausse gloire de l'invention.

Au reste qu'est-il besoin de faire une longue critique des ouvrages de la nature de celui-ci, où l'Auteur attaque de front les dogmes les plus respecta-

Passoit les ignorans dans l'art heureux de plaire ;
Qui sait tout, qui fait tout, qui s'élance à grands pas,
Du parnasse à l'Olimpe, & des Jeux aux combats.

Mr. *de la Mettrie* n'auroit pas dû représenter le Roi de Prusse *sans soins & sans affaire*, puisqu'il n'y a peut-être aucun Monarque qui prenne plus de soins & qui ait plus d'affaires que lui. Mr. *de Voltaire* dit bien la même chose ; mais il suppose alors son Héros *dans un repas*, pas où il insinue qu'étant propre à tout, il sait partager son tems entre les plaisirs de la vie, les charmes de l'étude, & les soins importans du Gouvernement de ses Etats.

pectables. Un Journaliſte ſortiroit de ſa ſphère s'il vouloit l'entreprendre. Il y a des erreurs palpables, des erreurs qu'on a refutées cent fois, & ce ſeroit ſe former une idée bien peu avantageuſe de la capacité d'un Lecteur que de lui rappeller à chaque inſtant des choſes que perſonne n'ignore & qu'on lui a appriſes dès l'enfance. Lors, par exemple, que Mr. *de la Mettrie* avance qu'il n'y a pas *d'autre vie que celle-ci*, entreprendrai-je de le refuter ſérieuſement? Non. Cela n'eſt pas néceſſaire. Je me borne à lui demander des preuves de cette téméraire aſſertion, car il n'en donne aucune. Il eſt ſuperflu de critiquer un Philoſophe qui décide ſans preuves. Lorſqu'il dit ailleurs que *les Dieux ſont inutiles au monde*, je lui nie encore cette propoſition, & je le ſomme d'en donner des preuves. Ne prouve-t-il rien, je n'ai rien à refuter: en qualité de Journaliſte j'expoſe ſes erreurs, & je remplis ſuffiſamment ma tâche.

ARTICLE IV.

VOYAGE *en* TURQUIE *& en* PERSE, *avec une rélation des expéditions de* TAHMAS KOULI-KAN, par Mr. *Otter*, Deux Tomes *in* 12; *Paris*, 1748.

L'Illuſtre Auteur de l'*Eſprit des Loix* (*a*) remarque très judicieuſement, que *le Commerce guérit des préjugés deſtructeurs*, & que *c'eſt preſque une règle générale, que par-tout où il y a des mœurs douces il y a du Commerce, & que par-tout où il y a du Commerce il y a des mœurs douces.* La raiſon en eſt que, par le Commerce, la

(*a*) Le Préſident *Monteſquieux*.

la connoiſſance des mœurs de toutes les Nations pénètre par-tout : on les compare entre elles, & il en réſulte toujours de grands biens. Par la même raiſon les Voyages & la lecture des Voyages doivent produire le même effet : ils nous rendent plus affables, plus humains, plus tolérans, moins prévenus en faveur de nos coutumes, & nous guériſſent de mille préjugés de Nation ſouvent très mal fondés. „ A cette cauſe, dit *Montagne*, le commerce des hommes y eſt merveilleuſement propre, & la viſite des Païs eſtrangers : non pour en rapporter ſeulement, à la mode de notre Nobleſſe Françoiſe, combien de pas à *Santa rotonda*, ou la richeſſe des caleſſons de la *Signora Livia*, ou comme d'autres, combien le viſage de *Neron*, de quelque vieille ruyne de-là, eſt plus long ou plus large, que celui de quelque pareille medaille : mais pour en rapporter principalement les humeurs de ces Nations & leurs façons, & pour frotter & limer noſtre cervelle contre celle d'autrui.

La rélation du Voyage de Mr. *Otter* a cet avantage, qu'en *frottant & limant notre cervelle* contre celle des Turcs & des Perſes, nous nous faiſons par-là une infinité d'idées de comparaiſon, qui peuvent ſervir à étendre nos lumières, & à pouſſer plus loin les avantages que nous avons déja ſur ces Peuples. La meilleur lime, la plus douce de toutes, c'eſt l'uſage de toutes ſortes de caractères, & ſur-tout de ceux qui paroiſſent le plus oppoſés aux nôtres.

Joignez à cela un autre avantage encore très important, celui de pouvoir apprendre quantité de détails très propres à éclaircir la Géographie & l'hiſtoi-

Hiſtoire de l'Orient. Mr. *Otter*, pendant ſon voyage, s'eſt fait un devoir de marquer chaque jour exactement ſur ſes tablettes, les lieux, les rivières, les montagnes par où il a paſſé, leurs diſtances relatives, ſes obſervations ſur les productions des Païs & les mœurs des habitans. Pour donner plus d'étendue à ſes deſcriptions, & les rendre plus inſtructives, il a conſulté les meilleurs Géographes Orientaux, dont les Ouvrages ſe trouvent à la Bibliothèque du Roi, & particulierement *Ibrahim Effendi*, Directeur de l'Imprimerie de Conſtantinople, qu'il appelle *le Géographe Turc*, parce qu'il eſt le ſeul de cette Nation qui ait donné un corps de Géographie.

La partie hiſtorique n'eſt pas moins intéreſſante, elle a d'autant plus de mérite, qu'elle contient un grand nombre de faits curieux, dont aucun Hiſtorien n'a encore fait mention. Elle eſt tirée de Mémoires manuſcrits, ou des converſations que l'Auteur a eues avec des perſonnes très inſtruites: Il y a ajouté les évènemens dont il a été, pour ainſi dire, témoin, & quelques anecdotes. Il tient ſurtout d'*Abdul-Baki-Khan*, Ambaſſadeur de Perſe à la Porte, & des principaux de ſa Suite, avec qui il a fait le voyage de Conſtantinople à Iſpahan, pluſieurs particularités de la vie de *Nadir Chah*. Il en a appris d'autres pendant ſon ſéjour dans cette derniere ville, à Bagdad, & à Baſra. Ce qu'il dit de ſes expéditions, particulierement de celle de l'Inde, lui a été rapporté par des témoins oculaires, & ſe trouve d'ailleurs conforme à une rélation en Langue Perſanne, écrite à Dilli l'an 1153 de l'Hégire. Cette pièce étant extrêmement rare, & peut-être unique, il a cru devoir la dépoſer dans

la

la Bibliothèque du Roi, afin que ceux qui entendent la Langue, & qui ſont curieux de vérifier les faits, puiſſent s'aſſurer par eux-mêmes de ſa fidélité.

Par ſon commerce avec des perſonnes de différentes Nations de l'Orient, il s'eſt inſtruit de leurs mœurs, de leurs uſages, de leur manière de penſer, de leurs intérêts, & de la forme de leurs gouvernemens. Il a varié ſes routes autant qu'il lui a été poſſible, afin d'examiner une plus grande étendue de Païs: il s'eſt même trouvé dans la néceſſité d'en prendre une peu fréquentée par les Orientaux, celle de Diarbekir à Sivas par les Mines de Kieban, & par Divrigui, dont il croit qu'aucun autre Voyageur n'avoit parlé.

Paſſons de cette idée générale de l'Ouvrage aux détails qu'il contient. Je ne donnerai dans la ſuite de cet Extrait que des morceaux détachés: pour le varier, je paſſerai rapidement d'un objet à l'autre; &, en ſuivant ce plan, je me conformerai à celui de l'Auteur. Les voyages ſont comme les promenades, à meſure qu'on avance on rencontre de nouveaux objets, & ces objets font toujours naître de nouvelles réflexions.

C'eſt *Ibrahim Effendi* qui a introduit l'Imprimerie à Conſtantinople. Mais ce qu'il y a de ſingulier dans cet établiſſement, c'eſt qu'il lui fut défendu d'imprimer aucun Livre de Religion. Les Dévots alléguent pour raiſon de cette exception, que ce ſeroit un péché de mettre la parole de Dieu ſous la preſſe: la véritable eſt ſans doute, qu'on a voulu reſerver aux Ecrivains qui gagnent leur vie à tranſcrire des Livres quelques moyens de ſubſiſter. Nous autres Chrétiens, qui méprifons ſou-

ve-

veritablement les Mahométans, & qui les traitent d'infidèles & de mécréans, ſommes regardés par eux comme impurs, & par conſéquent comme indignes de toucher ſeulement l'*Alcoran*. Pour donner une grande idée des choſes ſaintes, il faut en éloigner avec ſoin les prophanes. C'eſt une bonne politique connue ailleurs que chez les Mahométans.

L'habillement François eſt aux yeux des Turcs quelque choſe d'extravagant: il les choque au point, qu'une perſonne qui le porteroit à Conſtantinople dans des quartiers peu fréquentés par les Francs, pourroit être inſulté par la canaille. Un jour Mr. *Otter* rencontra dans une rue écartée une troupe de femmes, qui revenoient apparemment du Bain: elles avoient le viſage voilé; on ne leur voyoit que les yeux, que le *Sirma*, eſpèce de Collire, dont elles les avoient frottés, rendoit vifs & pétillans, & les bouts des doigts, qui étoient rouges, comme ſi elles les avoient trempés dans du ſang. Ces femmes frappées de l'habillement de notre Voyageur, s'arrêtèrent, & le prièrent d'en faire autant pour un moment. Après l'avoir examiné depuis la tête juſqu'aux pieds, une d'entre elles lui dit: *N'as-tu pas honte, Guiaour que tu es, de paroître moitié nud dans les rues? Comment, tu viens du Païs où l'on fabrique le drap, & tu n'as pas eu le moyen d'en avoir aſſez pour un habit qui puiſſe te couvrir le corps entier?*

La peruque fut ce qui les choqua le plus, elle leur parut beaucoup plus étrange que le reſte. Les unes dirent que c'étoit ſes propres cheveux; les autres ſoutinrent que non. Pour terminer la diſpute, la plus hardie s'avança, prit un des côtés de la pe-

perruque, & la souleva assez pour qu'elle pût en voir le fond; mais retirant aussitôt sa main couverte de poudre, *Infidèle*, dit-elle en la secouant, *tu m'as rendue impure.* Puis s'adressant aux autres: *Je vous avois bien dit*, continua-t-elle, *que ce n'étoit pas ses propres cheveux: ce sont vraiment des cheveux de femme attachés à une calotte; & pour empêcher qu'on s'en aperçoive, il les a tout remplis de farine.* Ces sottes de scènes peuvent arriver par-tout; c'est l'effet de l'ignorance & des préjugés. Qu'un Capucin traverse les Villes de Londres ou d'Amsterdam, il atroupera toute la Populace, on courrera après lui comme après une mascarade. Les Badauds sont de tous Païs.

Pendant le séjour de Mr. *Otter* à Constantinople il arriva une fâcheuse affaire à l'Ambassadeur de Hollande. Son Valet de chambre, après s'être enivré, alla se promener du côté des cimetières des Chrétiens. Un Janissaire choqué de le voir dans cet état, lui en fit des reproches: le Hollandois mit l'épée à la main, & la lui passa au travers du corps. L'Assassin fut saisi & mis en prison. L'Ambassadeur le reclama, & les autres Ministres, particulierement Mr. *de Villeneuve*, intercedèrent pour lui; mais inutilement. Les Janissaires se mutinèrent & menacèrent de piller les maisons des Francs, si on ne faisoit pas justice de ce meurtre. Le *Vizir*, craignant l'effet de leurs menaces, fut obligé de condamner à mort l'Assassin, qui eut la tête tranchée en plein jour dans la place de Top-Khané.

Dans un Gouvernement despotique l'exécution suit de près l'ordre du Souverain. Le Droit des Gens y est presque inconnu; & la Politique, ses ressorts & ses loix, y sont très bornés. Les

grandes révolutions y sont d'autant plus à craindre, que la force de l'Etat n'est pas dans l'Etat, mais dans les Troupes qui sont formidables au Prince. La prompte exécution de cet infortuné Hollandois est un effet de la nature du Gouvernement despotique tel qu'il est en Turquie.

La Physique, l'Histoire naturelle, les phénomènes rares & curieux, entrent dans le plan de voyage de Mr. *Otter*. Voici une observation qui pourra plaire aux Physiciens. Environ à deux lieues de chemin de Kierkiouk, Capitale du District de Chehrezour, il y a une colline, où au rapport des gens du Païs, on trouve en creusant sur le sommet à peu de profondeur, une matière qui s'enflamme à l'air jusqu'à faire bouillir l'eau; mais la flamme disparoît dès qu'on la couvre de terre. A une petite distance de là vers l'Occident, on rencontre trois sources de Naphte, qui forment un ruisseau. Si l'on jette dans ces sources du coton, ou des morceaux de toile allumés, on entend un bruit effroiable. Il sort d'abord de la flamme qui s'élève fort haut. La source reste après couverte de fumée, jusqu'à ce que la matière soit entierement consumée; alors le feu s'éteint. On trouve aussi tout auprès une source, d'où il sort de la résine qui s'écoule dans la plaine. Si quelqu'un par mégarde passe dessus, il y est tellement empêtré qu'il ne peut s'en retirer. Comme nous connoissons d'autres phénomènes assez analogues à ceux-là, il n'y a pas lieu de douter de la réalité de ces faits. Mais l'œil d'un Physicien y découvriroit sans doute quelque chose de plus que ce qu'y voyent les gens du Païs.

Un autre phénomène non moins singulier, c'est l'effet que produit un vent qui souffle quelquefois

à

à Kasr-Chirin, Forteresse située sur la rivière de Halvan, & que *Khosrew Pervis* fit autrefois bâtir pour loger sa Maîtresse *Chirin*. Ce vent que les Persans appellent *Semoum*, & les Turcs *Sam-yeli*, est extrêmement brulant, mêlé d'exhalaisons sulfureuses, & tue sur le champ les personnes qui le respirent. Il souffle principalement dans le Désert pendant les mois de Juillet & d'Aout. Il vient comme un tourbillon, mais il ne dure pas. Les Arabes savent s'en garantir. Dès qu'ils l'apperçoivent de loin, ils se jettent ventre à terre, se couvrent bien, & enfoncent le visage dans le sable. Il ne tue pas les Bêtes à poil, mais il les fait beaucoup souffrir, & leur cause un tremblement avec une sueur abondante.

Il est bien difficile de rendre raison de ce phénomène. La Foudre tue aussi sur le champ, quelquefois elle ne produit qu'un tremblement; quelle est la cause d'un effet si singulier? Tout ce qu'on en a dit jusqu'à présent n'est que pure conjecture. Il y a souvent dans l'air des exhalaisons mortelles, dont on ne connoîtra jamais la nature, parce qu'elles ne tombent pas sous nos sens, et les leur échapent par leur extrême subtilité. Qu'est-ce qui produit la Peste, la Petite-vérole? Qu'y a-t-il dans l'air qui depuis quelques années cause en Hollande & dans d'autres Païs la mortalité des Vaches? C'est sans doute un corps, un corps très subtil; mais d'où vient-il, pourquoi est-il répandu en même tems dans des Contrées si éloignées les unes des autres, & quelle révolution dans les élémens arrêtera un jour son activité? Peut-être nous faudroit-il avoir d'autres sens que ceux que nous avons pour faire ces découvertes.

L'officieux *Démon* qui rendit tant de ſervices à *Cyrano de Bergerac*, pendant ſon ſéjour dans l'*Empire de la Lune*, s'entretenant un jour avec lui ſur des ſujets qui paſſent la portée de notre entendement: „ il y a trop peu de rapport, *lui diſoit-*
„ *il*, entre vos ſens & l'explication de ces myſtè-
„ res: vous vous imaginez vous autres que ce
„ que vous ne ſauriez comprendre eſt ſpirituel,
„ ou qu'il n'eſt point; mais cette conſéquence eſt
„ très fauſſe, & c'eſt un témoignage qu'il y a dans
„ l'Univers un million peut-être de choſes, qui,
„ pour être connues, demanderoient en vous un
„ million d'organes tout différens. Moi, par
„ exemple, je connois par mes ſens la cauſe de la
„ ſimpathie de l'Aiman avec le Pôle, celle du re-
„ flux de la Mer, & ce que l'Animal devient a-
„ près ſa mort; vous autres ne ſauriez donner
„ juſqu'à ces hautes conceptions que par la foi, à
„ cauſe que les proportions à ces miracles vous
„ manquent, non plus qu'un aveugle ne ſauroit
„ s'imaginer ce que c'eſt que la beauté d'un païſa-
„ ge, le coloris d'un tableau, & les nuances de l'i-
„ ris, ou bien il ſe les figurera tantôt comme quel-
„ que choſe de palpable, comme le manger, com-
„ me un ſon, ou comme une odeur: tout de mê-
„ me, ſi je voulois vous expliquer ce que j'apper-
„ çois par les ſens qui vous manquent, vous vous
„ le repréſenteriez comme quelque choſe qui
„ peut être ouï, vu, touché, fleuré, ou ſavouré,
„ & ce n'eſt rien cependant de tout cela " (*a*).

On demande depuis longtems ce que c'eſt que la

(*a*) Voyez les *Oeuvres* de *Cyrano de Bergerac*, dans l'*Etat de l'Empire de la Lune*, page 43. 44.

la Manne. Eſt-ce une roſée qui tombe du Ciel? Eſt-ce le ſuc nourricier de certaines plantes? Voici ſur cette queſtion une obſervation de Mr. *Otter*. Il nous apprend que dans les environs de *Khounſar*, petite Ville charmante par laquelle il paſſa, & qui n'eſt pas éloignée d'*Iſpahan*, on recueille une Manne dont les Perſans ſont très friands. Cette Manne ſe forme au Printems pendant la nuit: on la ramaſſe avant le lever du Soleil, & on a ſoin d'étendre des pièces de toile ſous les arbres ſur les branches deſquels elle s'attache & d'où on la fait tomber en les ſecouant. On fait de cette Manne de petits gâteaux avec des Piſtaches & du Cardamome que l'on mêle avec de la fleur de farine. Ils ſe ſervent ſur la table avec d'autres confitures. La manière de les rompre, eſt de les mettre dans une main, & de frapper un coup ſec avec l'autre: alors ces petits gâteaux ſe briſent en morceaux; au lieu que ſi on veut les rompre avec les doigts; ils s'y attachent, & s'étendent comme de la glu. Notre Auteur ajoute dans une Note, que la Manne n'eſt point une roſée; que c'eſt un épanchement du ſuc nourricier, que l'air fait épaiſſir ſur les feuilles; que la chaleur du Soleil la feroit fondre, en diſſiperoit une partie, & que l'autre ſe mêleroit avec la terre ſur laquelle elle dégouteroit. Il ne nous dit point quels ſont ces arbres aux branches deſquels elle s'attache.

Je trouve que cette obſervation ſur la Manne s'accorde aſſez avec ce que nous en apprend *Tournefort* dans ſon *Voyage du Levant* (*a*). Suivant ce Botaniſte, c'eſt principalement autour de Tauris

(*a*) Dans le Tome II. pag. 6. Edit. de Lion, 1727.

ris Ville de Perſe, que l'on en fait la recolte ſous les noms de *Trungibin* ou *Terenjabin*, rapportés dans *Avicenne* & dans *Serapion*. Dans les grandes chaleurs on s'apperçoit de petites gouttes de miel répandues ſur les feuilles & ſur les branches de certains arbriſſeaux épineux : ces gouttes s'épaiſſiſſent & ſe durciſſent par grains, dont les plus gros ſont du volume des grains de Coriandre. On recueille ceux de l'*Alhagi* (*a*), & on en forme des pains rouſſâtres tirant ſur le brun, pleins de pouſſière & de feuilles qui en altèrent la couleur, & en diminuent peut-être la vertu. On vend en Perſe deux ſortes de Mannes: la plus belle & la plus chère eſt par petits grains; l'autre eſt comme en pâte, & contient plus de feuilles que de Manne. La Plante qui produit la Manne de Perſe eſt, à ce que prétend le même Auteur, l'*Alhangi Maurorum* dont parle *Rauvolf* dans ſon voyage du Levant en 1537 : elle fait une partie des beautés des plaines d'Arménie, de Géorgie, & de Perſe, & ſe trouve auſſi dans les Iles de Syra & de Tine, où *Tournefort* l'a décrite ſur les lieux. Voila dequoi répandre quelque lumière ſur l'obſervation de Mr. *Otter*.

On n'ignore plus les mauvais effets des diſputes ſur la Religion : elles cauſent des guerres, elles troublent le repos de la Société, elles introduiſent le ſchiſme, elles font naître mille deſordres, elles brouillent les meilleurs amis ; en voici un exemple. Mr. *Otter*, pendant ſon ſéjour à Iſpahan, lia amitié avec *Mir-Mazoum*, Iman de la Moſquée du

(*a*) Plante ainſi nommée, dont *Tournefort* donne la deſcription.

du Roi. L'union fut si grande qu'ils ne se quittoient, presque pas. Tout alla le mieux du monde, tant qu'il ne fut question que de Littérature & de Sciences humaines. Mais la Religion vint à la traverse, & gâta tout.

L'Iman ayant fait voir à Mr. *Otter* une Bible en Arabe, & un cahier qui contenoit les contradictions qu'il prétendoit y avoir trouvées, il argumenta, & conclut que les Livres Sacrés ne sont pas tels que les ont donnés leurs Auteurs, qu'il respectoit tous, excepté St. *Paul*. Il prétendoit que les Prêtres & les Moines les avoient altérés & corrompus en beaucoup d'endroits. Mr. *Otter* lui répondit que ces prétendues contradictions étoient beaucoup plus faciles à concilier que celles de l'Alcoran. La dispute s'échaufa alors. L'Iman dit beaucoup de mal de St. *Paul*; & Mr. *Otter* le menaça de dire à son tour tout ce qu'il pensoit de *Mahomed*. Enfin, ils se brouillèrent, & ne se revirent plus.

L'effet ordinaire de ces sortes de disputes, c'est la discorde & l'inimitié. La raison en est que de part & d'autre on ne cherche qu'à vaincre & à terrasser son ennemi. Lorsqu'on entre en lice on est plein de ses préjugés, on ne se propose qu'à faire triompher ses opinions & à detruire le système de son adversaire. Personne ne veut ceder, parce que personne ne croit avoir tort. On ne pense pas qu'on puisse être dans l'erreur, lors même qu'on y est. Fatale prévention!

Il y a en Perse, & particulierement à Ispahan, un grand nombre de gens qui exercent la Médecine, sans en avoir les prémiers principes. Il suffit d'avoir lu quelques Livres de l'Art, d'en savoir un

peu le jargon, d'avoir une boutique de drogues & de simples pour passer pour Médecin. Il n'est pas étonnant qu'avec si peu de talens ils réussissent rarement dans les cures difficiles. Ils font peu d'usage de la saignée & des remèdes tirés des minéraux. Ils se contentent d'employer les végétaux, qu'ils laissent opérer, & remettent entre les mains de Dieu la guérison du malade.

Dans ce Païs, où règne un Despotisme affreux, les Médecins des Grands-Seigneurs sont souvent exposés aux plus grands dangers : la Bastonade est la récompense de leurs services, si le malade ne guérit pas, quand même sa maladie seroit incurable ; en voici un exemple.

Ebul-Hasen-Khan ayant été fait Gouverneur d'Ispahan après la déposition de *Hatem-Beg*, assembla les plus fameux Médecins de la Ville pour les consulter sur une maladie dont il étoit attaqué depuis longtems. Ces Docteurs lui ayant donné bonne espérance, il se mit entre leurs mains, se soumettant à leurs ordonnances avec confiance. De leur côté ils apportèrent beaucoup de soin, & employèrent les meilleurs remèdes qu'ils connoissoient, les accompagnant de beaux discours. Au bout de trois mois le Gouverneur se trouvant encore plus mal qu'auparavant, perdit patience, se mit en colère, &, ayant fait appeller ses Médecins, leur demanda s'ils l'avoient choisi pour faire des expériences, & s'ils prétendoient apprendre leur métier à ses dépens. Ce langage accompagné d'un air d'emportement, qui ne leur faisoit rien augurer de bon, les embarassa. Ils avoient épuisé leurs meilleurs remèdes, de même que leurs raisonnemens. Il n'y avoit plus que le tems qui pût les tirer d'affaire; mais

mais cette reſſource leur manqua. Le *Khan* ayant conclu de leur embaras qu'ils l'avoient trompé, commanda qu'on leur donnât à chacun quelques centaines de coups de bâton ſur les reins, & Mr. *Otter* vit exécuter l'ordre ſur le champ. Il les condamna encore à une groſſe amande, qu'il appliqua à ſon profit, & les envoya chez eux avec des Muhaſſils qui ne leur donnèrent point de relâche juſqu'à ce qu'ils euſſent payé l'amande & leur Khidmet ou ſalaire.

Malgré les inconvéniens attachés à cette profeſſion, le Chevalier *Chardin* nous apprend qu'il n'y a pas aujourdhui de Païs dans tout l'Orient où il y ait plus de Médecins qu'en Perſe. Le Roi en a un grand nombre à ſes gages, dont la dépenſe ordinaire eſt de plus de *deux millions cinq cens mille livres*, ſans l'extraordinaire, qui conſiſte en préſens, en charges, & en autres bienfaits (*a*). Voila ce qui me donne lieu de croire que dans ce Païs, l'eſpérance d'un gain conſidérable l'emporte ſur la crainte des riſques auxquels on s'expoſe.

J'ai dit ci-deſſus que la partie hiſtorique de l'Ouvrage de Mr. *Otter* n'eſt pas la moins intéreſſante; mais le morceau le plus complet, le plus curieux, & qui méritoit le plus d'être conſervé, c'eſt celui qui contient les expéditions du dernier Roi de Perſe, *Nadir Chah*, que nous connoiſſons communément ſous le nom de *Tahmas-Kouli-Khan*. Je me bornerai à en donner une légère idée: le plan de ce Journal ne nous permet guère d'entrer dans des détails hiſtoriques, qui occupent preſque toujours

(*a*) Voyez ſur cela les *Voyages* de *Chardin* en Perſe, Tome III., pag. m. 273, *& ſuiv.*

jours nécessairement beaucoup d'espace.

Nadir-Koul, c'est le nom de ce fameux Conquerant, eut pour père un des principaux d'entre les Afchars, Tribu Turcmane, & Gouverneur du fort de Kielat dans le Khoraſan. Après la mort de ſon père, ſe voyant dépouillé par un oncle de ce Gouvernement, qui étoit héréditaire dans ſa famille, il quitta le lieu de ſa naiſſance, s'enalla à Mechehed, & ſe mit au ſervice du *Bagler-Beg*, qui gouvernoit alors la Province de Khoraſan. Sa bravoure, ſa bonne conduite l'élevèrent bientôt au grade de *Min-Bachi*, ou *Chef de mille*. Envoyé en 1720 par le *Begler-Beg* contre les Euzbegs, qui avoient fait une invaſion dans le Khoraſan, il les attaqua, &, malgré la ſupériorité de leurs forces, il remporta ſur eux une victoire complette.

Un ſervice de cette importance n'ayant pas été récompenſé, *Nadir-Koul* ſe retira dans ſa Tribu; mais y ayant été mal reçu, il alla ſe mettre à la tête d'une troupe de Bandits, & courut la campagne pour détrouſſer les paſſans. Il fut pris, conduit devant *Chah-Tahmas*, qui ſe trouvoit alors dans ces quartiers, & condamné par ce Prince à la baſtonade à mort. L'exécution étoit déja fort avancée lorſque l'ordre de ſa grace arriva. Après ſa guériſon, le Prince le fit paroître devant lui, le combla de préſens, & voulut qu'il portât dans la ſuite le nom de *Tahmas-Kouli*, c'eſt-à-dire, *le Serviteur de Tahmas*. Dès ce moment il fit ſa cour au Prince, s'inſinua ſi avant dans ſa faveur, qu'il eut bientôt toute ſa confiance, & en obtint une Compagnie de Cavalerie.

Le Gouverneur de Mechehed ayant formé le deſ-

dessein de prendre *Chah-Tahmas* à Herat, fut pris lui-même par *Tahmas-Kouli*, qui fut décoré sur le champ par son Bienfaiteur du titre de *Khan*, qu'il porta dans la suite. Les Troupes de ce Gouverneur, ayant été entierement défaites, *Tahmas-Kouli-Khan* entra dans Mecbched, & s'empara de tout ce qui appartenoit aux Afgans. Après cette expédition, il rassembla un corps de vingt mille hommes, & se mit en marche pour aller à la rencontre d'*Echeref*. Celui-ci étoit parti d'Ispahan au mois de Septembre 1729 avec une armée de cinquante mille hommes. Les deux Armées se rencontrèrent à Damgan, Capitale de Komis, Païs entre le Khoraſan & l'Irak Adgem. Le prémier choc fut très rude. Les Perſans se battirent en desespérés, & chargèrent les Afgans avec tant d'impétuosité, qu'ils plièrent, furent rompus, & prirent la fuite. *Tahmas-Kouli-Khan* profitant de sa victoire, poursuivit les fuiards, les attaqua & les défit encore à Mourtcha-Khor. *Echeref* vaincu pour la seconde fois s'enfuit à toute bride à Ispahan; mais se voyant suivi de près par *Tahmas-Kouli-Khan*, il en sortit avec tous les Afgans, qui n'eurent que le tems d'emporter avec eux leurs effets les plus précieux. L'Armée de *Chah Tahmas* entra dans la Capitale le lendemain: il y arriva lui-même quelque tems après, fut proclamé Roi, & monta sur le Trône. Pour récompenser *Tahmas-Kouli-Khan* de ses services, le Roi le nomma Seraskier, & lui fit épouser sa tante, sœur de *Chah-Huſein*.

Après ce grand évènement *Tahmas-Kouli-Khan* alla attaquer les Afgans qui s'étoient retirés à Chiraz, où ils avoient commis d'horribles cruau-

eruantés. Il les défit, les mit en fuite, & les obligea de gagner Kandehar par différentes routes. *Echeref* qui n'avoit plus avec lui qu'une petite troupe, fut attaqué par les habitans de la montagne de Kafas, & perdit la vie dans cette rencontre. Tel fut le ſort de ce Prince, qui étoit monté ſur le Trône de Perſe le 22 Avril 1725, après avoir été tiré de la priſon où *Mahmoud* le tenoit enfermé depuis quelque tems.

Les Afgans diſperſés & chaſſés de la Perſe, *Tahmas-Kouli-Khan* retourna à Iſpahan, rendit compte à *Chah-Tahmas* de ſon expédition, & fut élevé par ce Prince à la dignité de Prémier Miniſtre. Revêtu de cette charge, il s'appliqua à rétablir le bon ordre dans le Royaume, diſpoſa de tous les emplois, & travailla à ſe mettre en état de reprendre les Provinces dont les Turcs & les Moſcovites s'étoient emparés. Sa prémière expédition fut contre les Turcs. Il livra deux fois bataille à *Abdullah-Pacha*, qui commandoit pour le Grand-Seigneur, remporta ſur lui deux victoires, & reprit enſuite une partie des conquêtes des Turcs dans l'Aderbaidjan. Ceux-ci ayant demandé une trêve, il la leur accorda. Il marcha enſuite contre les Afgans Abdalis, qui avoient ſecoué le joug, & commettoient de grands deſordres dans le Khoraſan. Il les attaqua, les battit, les obligea de ſe renfermer dans Herat; &, après avoir aſſiegé cette Ville, il la prit par famine, & fit égorger tous les Afgans qui s'y étoient enfermés.

Les Turcs ayant recommencé la guerre, *Chah-Tahmas* s'oppoſa en perſonne à leurs entrepriſes, & les défit entierement, après avoir été lui-même deux fois vaincu. Ce Prince, au-lieu de profiter

de

de ſes avantages, fit la paix avec les Turcs, & leur abandonna les Provinces qu'ils occupoient encore. Il prit ce parti pour ôter à ſon Général l'autorité Royale qu'il avoit uſurpée à la faveur de la guerre. *Tahmas-Kouli-Khan* ayant découvert le véritable motif de ce Traité, partit de Mechehed au mois d'Aout 1732, & alla camper devant Iſpahan avec une Armée de quarante mille hommes.

Avec ces Troupes, qui lui étoient dévouées, il réſolut de dépoſer *Chah-Tahmas*. Dans cette vue, il le prie de venir faire la revue de l'Armée, lui donne enſuite un repas ſplendide, & lui fait boire des vins violens qui l'enivrent, & lui font perdre la raiſon. Le Roi eſt expoſé dans cet état en ſpectacle aux principaux Officiers, à qui *Tahmas-Kouli-Khan* repréſente la néceſſité qu'il y avoit de le priver du gouvernement, & de s'aſſurer de ſa perſonne. Le Général ne trouvant point d'oppoſition, fit enlever le Roi, & l'envoya ſous une bonne eſcorte à Sebzevar, Bourg du Canton de Beïhak dans le Khoraſan. Il entra enſuite dans la Ville, tira le Fils de *Chah-Tahmas* du berceau pour le mettre ſur le Trône, & le fit proclamer Roi ſous le nom de *Chah-Abbas*. Reconnu lui-même Régent du Royaume, il uſa de l'autorité ſuprême en vrai Souverain. C'eſt depuis ce tems-là qu'il ſe fit appeller *Veli-Nimet*, ou le Bienfaiteur de la Nation. Il fit de nouveaux réglemens, mit des impôts ſur le Peuple, diſpoſa des places à ſon gré, & demanda aux Turcs & aux Moſcovites la reſtitution des Provinces dont ils s'étoient emparés.

Les Moſcovites rendirent leurs conquêtes; mais les Turcs ayant rejetté ſa demande avec hauteur, il marcha contre eux à la tête de cent mille hom-

hommes. Il rencontra *Ahmed-Pacha* à quelques journées de Bagdad, le défit & l'enferma dans cette Ville. *Topal-Osman Pacha*, de Grand Vizir devenu Seraskier, vint au secours des assiegés, attaqua *Thamas-Kouli-Khan*, & le défit. Celui-ci ne perdit pas courage, il ramassa ses Troupes, alla chercher le Seraskier, lui livra bataille, & remporta sur lui une victoire complète. *Topal-Osman* fut tué; les Turcs perdirent leur artillerie & une partie de leur bagage.

Après cet événement, que l'on fixe au mois de Juillet 1733, *Tahmas-Kouli-Khan*, alla investir Bagdad, leva le siege de cette Place pour aller combattre *Muhammed Khan* qui avoit pris les armes en faveur de *Chah-Thamas*, mit ce rebelle en fuite, & dispersa ses Troupes. Ce *Muhammed*, Boiougde de Nation, fut arrêté quelque tems après, livré à son ennemi, & de desespoir se pendit dans la prison.

La guerre fut continuée contre les Turcs. *Tahmas-Kouli-Khan* les attaqua en différentes rencontres, & eut toujours l'avantage. Il entra dans la Géorgie en 1735, assiegea Téflis, prit cette Ville, & chassa les Turcs de toute la Province. Il fit ensuite le siège d'Erivan, prit le Château d'assaut, attaqua le Séraskier *Abdullah-Pacha*, le poursuivit pendant quatre ou cinq jours toujours en combattant, & le défit entierement auprès de Kars. La dernière journée fut une des plus sanglantes qu'on eût vues depuis longtems; le Séraskier y périt avec plusieurs autres Pachas. La perte de cette bataille entraîna celle de Guentché & des autres conquêtes qui restoient aux Turcs.

Après tant d'exploits *Tahmas-Kouli-Khan* crut

crut qu'il étoit tems d'exécuter le projet qu'il avoit formé de monter sur le Trône. Il se rendit pour cet effet en 1736. à Tcheul Mogan, d'où il envoya des Couriers dans toutes les Provinces avec des ordres aux principaux Mollas, aux Gouverneurs, aux Chefs des Tribus, & à toutes les personnes en charge, de se rendre auprès de lui pour tenir les Etats. Tous ceux qui avoient été mandés, arrivèrent au jour marqué. Les Députés comprirent par la harangue qu'il leur fit, qu'il ne les avoit assemblés que pour les forcer à lui déférer le titre de Roi, & que s'ils ne se conformoient pas à ses vues, ils couroient risque d'être tous égorgés, ou de se voir réduits à mourir de faim au milieu de ce Désert où on ne trouvoit point d'autres vivres que ceux qu'il faisoit distribuer.

Une Armée de cent mille hommes au moins, tous gens dévoués à *Tahmas-Kouli-Khan*, pouvoit le proclamer Roi, s'il eût voulu passer par-dessus les formalités d'une élection. Lorsque les Députés parurent une seconde fois devant lui, ils le remercièrent de ses services, mais ils éludèrent la demande tacite qu'il faisoit de la Couronne. Ses créatures répandues dans l'Assemblée, commencèrent alors à élever la voix : *il nous faut*, disent-ils, *un Roi, & nous n'en voulons point d'autre que Veli Nimet.* Les Députés croyant déjà voir le sabre levé sur leur tête, furent obligés de tenir le même langage, & par-là tous les suffrages se trouvèrent réunis en sa faveur.

Tahmas-Kouli-Khan accepta la Couronne à condition qu'on lui prêteroit serment de fidélité, & qu'on se soumettroit à certains points de doctrine contestés jusqu'alors. Cette dernière condi-

tion

tion ne fut pas du goût des Mollas. Le prémier d'entre eux prit la parole, & dit qu'il y avoit du danger à vouloir innover dans la Religion. Il alloit le prouver, quand le nouveau Roi lui imposa silence en le faisant étrangler devant toute l'Assemblée. Les autres comprirent qu'il falloit ceder; & il fut proclamé Roi sous le nom de *Nadir Chah*. Ceci arriva au mois de Mars.

Les Mollas, pour se vanger du traitement fait à leur Chef, cherchèrent à rendre ce Prince odieux. Ils insinuèrent par-tout que c'étoit un homme sans Religion, qui ne manqueroit pas de renverser celle des Chias. C'est le refuge ordinaire des Prêtres lorsqu'ils ne peuvent se vanger autrement. *Nadir-Chah* informé de leurs discours séditieux, en fit appeller plusieurs, & leur demanda quel usage ils faisoient des grands biens dont ils étoient en possession. *Une partie de ces biens*, répondit l'un d'entre eux, *est employée à des Oeuvres pies, l'autre sert à la subsistance des Mollas, qui prient Dieu pour le Roi & pour l'Etat. Vos prières*, leur repliqua ce Prince, *ont été visiblement inutiles, puisque la Perse a été si longtems en proie à ses ennemis, ses Rois dépossés ou errans, & les Peuples accablés de toutes sortes de maux. Il n'est pas moins évident*, ajouta-t-il, *que mes prières & celles de mes Troupes ont été efficaces, & il est juste que je jouisse, moi & mon Armée, de ces revenus.* Pour cette fois les Mollas furent muets.

Conticuere omnes intentique ora tenebant.

En même tems *Nadir-Chah* ordonna qu'on fît une recherche exacte de ces biens, & par l'état qui lui en fut présenté, il vit que les revenus annuels des Mollas montoient à un million de Tomans.

Il

Il les confiſqua, diſant qu'il en avoit beſoin pour payer ſon Armée; que ſi le Peuple vouloit des Mollas & des Imans, il pouvoit les défrayer; que pour lui, n'ayant beſoin ni de leur ſavoir, ni de leurs prières, il n'étoit pas d'humeur de les entretenir plus longtems dans l'oiſiveté; que s'ils vouloient cependant prendre parti dans ſon Armée, il leur donneroit une paie proportionnée à la valeur d'un chacun.

Nadir Chah ayant été couronné à Kazvin, marcha contre les Afgans avec une Armée de cent mille hommes, & fut joint à Kandehar, dont il entreprit le ſiège, par un renfort de quarante mille hommes. Ce ſiège dura un an, & fut fort meurtrier. La ville ſe rendit en 1738, & cette conquête fut bientôt ſuivie de la réduction de toute la province. Ce fut alors que *Nadir Chah* prit la réſolution d'entrer dans l'Inde, où les affaires étoient dans un deſordre affreux. D'abord il s'empara de Gourbend, qui eſt un Défilé des montagnes du Zabliſtan, puis de Gaznin, ville commerçante ſur la frontière de l'Inde, marcha enſuite à Kiabul, Capitale du Zabliſtan, & en fit le ſiège. Cette Ville fut priſe d'aſſaut. On fit main-baſſe ſur toute la Garniſon. Le Gouverneur, dont la bravoure n'avoit pas été ſecondée, fut mis à mort avec ſon fils. Le Tréſor, qui étoit conſidérable, des magaſins remplis d'armes, & quantité d'effets précieux reſtèrent au Vainqueur.

Cette nouvelle allarma vivement *Muhammed Chah*, Empereur du Mogol. Ce Prince très mal conſeillé par quelques-uns de ſes Miniſtres, au-lieu d'aller au-devant de l'ennemi à la tête de ſon Armée, reſta tranquilement à Dilli. *Nadir Chah*,

maître de Kiabul, marcha à Pichaiver, & s'empara de cette Ville, où il entra en triomphe. Delà il alla droit à Lahour, grande Ville bien peuplée, autrefois Capitale de l'Inde, qui se rendit par capitulation.

La prise de Pichaiver ayant épouvanté l'Empereur, les cabales cessèrent pour un tems, & il fut résolu de marcher à l'ennemi sans délai. L'Armée se rendit au Bourg de Kiernal, à 55 lieues de la Capitale, & il fut résolu de se retrancher dans ce poste. *Nadir Chah* alla droit à ce Bourg, livra bataille aux Indiens, les défit, & obligea *Muhammed Chah* de demander la paix, quoiqu'il eût une Armée beaucoup plus forte que la sienne. Il fut convenu que ces deux Monarques auroient une entrevue dans une tente que l'on dresseroit entre les deux Armées. Pendant le repas *Nadir Chah* témoigna à l'Empereur qu'il étoit surpris qu'il se fût mis à sa discrétion; que son dessein n'étoit pas de lui enlever la Couronne; qu'il vouloit seulement voir sa Capitale, s'y arrêter quelques jours, & ensuite retourner en Perse.

Ces dernières paroles surprirent extrêmement *Muhammed Chah*: il demanda la permission de retourner dans son camp; mais *Nadir Chah* la lui refusa, & le retint prisonnier. Après ce coup d'éclat, les Persans s'emparèrent & du trésor & des équipages de l'Empereur; & *Nadir Chah* marcha à Dilli, précédé par l'Empereur, que l'on portoit dans une litière. *Muhammed Chah* entra dans sa Capitale le 7 de Mars, *Nadir Chah* le 9, & le bruit s'étant répandu le lendemain vers le soir, que ce Prince étoit mort, les habitans firent main-basse sur les Persans, & en tuèrent un grand nombre.

Cette

Cette action mit le Roi en fureur. Le jour ſuivant, dès que le Soleil fut levé, il ordonna de faire un maſſacre général, avec permiſſion de piller les maiſons. Les Perſans firent un carnage affreux; perſonne ne fut épargné. Après avoir fait un butin immenſe, ils mirent le feu aux maiſons, & réduiſirent en cendres des quartiers tout entiers. Il périt dans ce maſſacre plus de deux cens vingt-cinq mille perſonnes. La tranquilité ayant été rétablie dans la Ville, le Roi rançonna tous les Grands Seigneurs, s'empara du tréſor Impérial & du garde-meuble, auxquels on n'avoit pas touché pendant pluſieurs règnes. Il en tira des pierreries, de l'or, de l'argent, de riches étoffes, & des meubles d'une grande valeur. Il fit enſuite demander à *Muhammed Chah* une Princeſſe de ſon ſang, nommée *Kiambahche*, pour ſon fils *Naſrullah-Mirza*, & l'Empereur n'oſa la lui refuſer.

Le mariage ſe fit dans les formes; mais il n'y eut aucune des réjouiſſances qu'on fait en pareille occaſion. Le lendemain de la cérémonie *Nadir Chah* obligea l'Empereur à ceder aux nouveaux mariés la Province de Kiabul, avec tous les autres Païs de l'Inde ſitués au-delà de la rivière d'Etek. Son avidité n'étant pas encore ſatisfaite, il fit exiger à titre de préſent, de tous les Umeras grands & petits, & de tous les habitans de la Ville, des ſommes proportionnées aux facultés de chacun, avec ordre de les dépoſer dans ſon tréſor. Cette contribution fut levée avec la dernière rigueur. On força les maiſons; on fouilla par-tout, on n'épargna ni les veuves ni les orphelins.

A la vue de tant de cruautés, un Derviche touché

ché de compaſſion pour ce malheureux Peuple, préſenta à *Nadir Chah* un Ecrit conçu en ces termes : *Si tu es Dieu, agis en Dieu ; ſi tu es Prophète, conduis-nous dans la voie du ſalut ; ſi tu es Roi, rends les Peuples heureux, & ne les détruis pas.* Nadir Chah répondit : *Je ne ſuis pas Dieu, pour agir en Dieu ; ni Prophète, pour montrer le chemin du ſalut ; ni Roi, pour rendre les Peuples heureux : je ſuis celui que Dieu envoie contre les Nations ſur leſquelles il veut faire tomber ſa colère.*

Ce Tiran, content des ſuccès qu'il avoit eus dans l'Inde, ſe prépara à retourner en Perſe. Le 6 du mois de Safer, l'an 1152 de l'Hégire (en Mai 1739), il aſſembla au Palais les Umeras en préſence de *Muhammed Chah*, leur déclara qu'il rétabliſſoit l'Empereur dans la libre poſſeſſion de ſes Etats, & que s'il apprenoit à l'avenir qu'ils fomentaſſent encore l'eſprit d'indépendance & de faction, il leur feroit ſentir le poids de ſa colère, & les feroit tous mourir ſans miſéricorde. Ce furent là ſes derniers adieux. Il partit le lendemain, emportant avec lui des ſommes immenſes, que Mr. *Otter* évalue à dix-huit cent millions de livres. Je borne ici mon Extrait. Ce que je viens d'expoſer ſuffit pour donner une idée du reſte de l'Ouvrage, dont on ne peut ſe former qu'une idée avantageuſe. L'exactitude & la fidélité en paroiſſent être les principaux caractères.

ARTICLE V.

CLARISSA, or the Hiſtory of a young Lady, concerning the moſt important concerns of private life &c. C'eſt-

C'eſt-à-dire,

CLARISSA *ou* l'Hiſtoire *d'une* jeune demoiſelle *de* qualité. *On y montre en particulier les malheurs qui proviennent des fautes, que les Parens & les Enfans commettent par rapport au Mariage.* A Londres *en* 7. vol. in 8. *chez* Millar & Rivington.

L'Editeur de ce fameux Roman eſt le libraire S. *Robinſon*, auquel la voix publique attribue *Pamela*, & qui paroit être également l'Auteur de *Clariſſa*. C'eſt un préjugé bien favorable pour ſon goût & pour ſa capacité.

Clariſſa eſt la Sœur cadette de *Pamela*, écrite à ſon imitation, mais l'Auteur paroit avoir profité des critiques, qu'on a faites de ſon prémier Ouvrage. Il y a évité ſur-tout le ſérieux ennuyant, qui domine dans le dernier Tome de *Pamela*, & il a élevé le ſtile & les ſentimens à proportion qu'il approche du dénouement. Comme il y a beaucoup plus d'Acteurs dans *Clariſſa*, l'Auteur y a menagé un plus grand nombre de caractères, & répandu par-là une diverſité qui manquoit à *Pamela*. Les Héros de ſon Roman étant preſque tous des perſonnes de diſtinction, dont l'éducation pouvoit avoir orné l'Eſprit beaucoup plus, qu'on ne peut l'attendre d'une païſane, il a eu l'occaſion de ſemer dans le cours du Livre une infinité de réfléxions, d'expérience & de goût, qui le rendent plus brillant & plus utile en même tems. Au lieu d'un Amant preſque inanimé qui ne parle preſque jamais, l'Amant de *Clariſſa* tient la plume dans la plus grande partie des lettres, & il y répand un feu & une gaieté bizarre, que les expreſſions d'une Dame

n'auroient pû admettre ſans indécence. Les deſcriptions intéreſſantes y ſont beaucoup plus abondantes, que dans *Pamela*; elles ſe ſuivent preſque ſans interruption; le Lecteur n'a jamais le loiſir de ſe repoſer, & ſon impatience eſt toujours agréablement nourrie. Auſſi *Clariſſa* a-t-elle eu un cours prodigieux en Angleterre, & tous les Lecteurs, que nous connoiſſons, ſe ſont-ils réunis à lui aſſigner le premier rang entre les Romans.

Cette expreſſion va revolter les François, eux qui en ont tant écrit, & qui ſe flatent d'y avoir ſi bien réuſſi. Mais peut-être conviendront-ils de la réflexion que nous allons faire. Les Romans François les plus applaudis ne repréſentent généralement que les actions illuſtres des perſonnes illuſtres; tout détail de leur vie particulière en eſt banni; ce ſont des Héros qui parlent, des Etres qui n'ont ni nos beſoins, ni notre manière de vivre, ni nos vertus, ni nos vices. Les qualités, qu'on y donne aux Héros, ne regardent preſque abſolument que la bravoure, quelquefois la généroſité, & le plus ſouvent la conſtance & un dévouement aux femmes, qui les ravilit. Il eſt riſible de voir *Cyrus* ne remplir l'Aſie de ſes Triomphes, que pour retrouver une maîtreſſe; & l'amour domine ſi généralement dans les productions des François, qu'ils paroiſſent ne connoître d'autres vertus, que celle de bien aimer.

Il eſt vrai que Mr. de *Marivaux* a tâché de rappeller ſes compatriotes à la nature. Sa *Mariane*, ſon *Paiſan parvenu* ſont peints d'après les hommes; l'Auteur y parle moins & l'acteur davantage. Mais ce bel eſprit n'a pu ſe guérir entièrement de la mode, & il n'a pas oſé entretenir ſa nation de l'in-

té-

térieur de la vie. *Mariane* y parle en fille d'eſprit, & qui aime une certaine vertu générale, qui conſiſte à préférer l'honneur aux intérêts les plus chers de ſon cœur. Mais on n'y trouvera pas le détail, de ce qui fait qu'une vie eſt vertueuſe, on n'y voit aucune peinture de l'intérieur de ſes occupations, & de ſa conduite envers les perſonnes qui l'environnent & qui ſont au deſſus ou au deſſous d'elle. C'eſt une chronique, où l'on n'a placé que quelques avantures mémorables bien décrites, au lieu que *Clariſſa* eſt une hiſtoire, ou chaque événement mène à l'autre, & où la chaine des actions & de leurs motifs n'eſt jamais interrompue. *Mariane* eſt une fille de qualité, qui ne connoît ni les devoirs du menage, ni ceux de l'éducation des enfans, ni les occupations, qui rempliſſent les jours & la vie d'une perſonne de mérite. Elle ne paroît jamais qu'ornée de pompons pour plaire à ſa Bienfaitrice, ou à ſon Amant. *Clariſſa* eſt bien différente d'elle. C'eſt une fille de qualité, qui connoit tous ſes devoirs, & qui les remplit tous. Elle exprime dans le détail le plus exact les devoirs envers Dieu [banni des livres François] envers ſes parens, envers ſa famille, envers ſes amies, envers ſes domeſtiques, & envers elle-même. On y voit le portrait exact de toutes les heures d'une vie parfaite, & de toutes les occupations qui la rendent telle. Ses réfléxions & les remarques, qu'elle répand avec tant d'agrément dans ſes lettres, ſont le reſultat d'une grande expérience dans la vie humaine. Tout y eſt à notre portée, tout peut nous ſervir & nous éclairer. *Mariane* amuſe, & *Clariſſa* inſtruit en amuſant encore davantage, parce qu'elle peint la Nature, & que rien ne touche qu'elle.

La Méthode, dont l'Auteur de *Clariſſa* s'eſt ſervi, eſt la même dont il avoit déja fait uſage dans la vie de *Pamela*. Ce ſont des lettres écrites ſur le champ par les perſonnes intéreſſées. L'Auteur a trouvé dans cette méthode un avantage, que toute autre eſpèce de narration n'auroit pas. Le détail des événemens, les ſentimens & les diſcours des Acteurs peuvent y être repréſentés avec toute la vivacité qu'inſpirent les paſſions préſentes, & avec toute la complexion, que la mémoire peut fournir dans une hiſtoire toute recente. Les Romans ordinaires, & ceux de *Marivaux* comme les autres, ſont entièrement improbables, puiſqu'ils ſuppoſent que l'hiſtoire en a été écrite après le dénouement. Il faut admettre, dans cette ſuppoſition, une mémoire romaneſque dans les Acteurs, qui leur rappelle le détail des converſations après des années entières, ou bien une confidence encore plus incroyable, dans laquelle l'Auteur doit avoir vécu avec les Acteurs. Il faut tout dire, la méthode des lettres a un inconvénient: elle demande que les principaux Acteurs ſe reſſemblent dans un goût extraordinaire pour la correſpondance, & elle ſuppoſe qu'ils n'ont laiſſé paſſer aucun événement, aucune converſation remarquable, ſans la coucher par écrit tout de ſuite. Pour la conſervation des Lettres, l'Auteur y a pourvu avec beaucoup de jugement, & il l'a rendue entièrement probable.

Paſſons à l'hiſtoire même, & accompagnons la de quelques réfléxions. *Clariſſa*, jeune démoiſelle d'un mérite parfait, & d'une beauté ſinguliè-re, refuſe pluſieurs partis par délicateſſe, & par averſion contre la morale de ſes Amans. Un cava-

lier

lier de très bonne Maiſon, très bien fait, plein d'eſprit & de génie, jette les yeux ſur elle, ſon nom eſt *Lovelace*. Par une bévue d'un Oncle on l'introduit auprès de la ſœur aînée de *Clariſſa*, qui eſt auſſi desagréable, que celle-ci eſt charmante. Comme les parens du Cavalier ont fait des demarches, qui l'engagent avec la perſonne qu'il n'aime pas, il a recours à l'artifice pour obliger cette incommode ſœur à le refuſer. Comme ſon cœur eſt corrompu, & qu'il a un talent extraordinaire pour ſatisfaire ſes paſſions, par le déguiſement & par l'intrigue, il y réuſſit, & reprend ſa pourſuite avec *Clariſſa*, qui le voit de bon œil avec le conſentement des parens Un frère unique, inſolent, avare, & entièrement maître de l'eſprit du père y ſurvient. Comme il hait *Lovelace*, il lui refuſe ſon conſentement pour ſon mariage avec ſa ſœur, il ſe bat avec lui, & en eſt bleſſé & desarmé. La famille irritée & animée par la ſœur, que *Lovelace* a dédaignée, défend la maiſon à cet Amant. Un prétendant desagréable eſt mis ſur le tapis, & protegé par les parens qui en uſent fort mal avec *Clariſſa*, pour l'obliger à épouſer l'amant qu'elle refuſe. Elle a commencé une eſpèce de correſpondance avec l'agrément de ſa Mére avec *Lovelace*, qui ne lui déplait point: elle continue ce commerce par raiſon, & peut-être par goût, ce qui la mène, après bien des ſcènes parfaitement bien peintes, à donner un rendez-vous à l'Amant odieux aux Parens, & ce rendez-vous ſe termine, par un nouvel artifice de *Lovelace*, à un enlevement, preſque malgré *Clariſſa*, qui ſe laiſſe ſurprendre à une terreur panique, aſſez probable dans une jeune fille. *Lovelace* n'a pas plûtôt cette belle proie entre ſes

mains, qu'il chancelle dans la réſolution de l'épouſer : il entreprend de la réduire à vivre avec lui ſur le pié de maîtreſſe, & malgré des retours de vertu & de tendreſſe, qui le portent de tems en tems à rendre juſtice à un mérite ſi parfait, ſa criminelle réſolution prend le deſſus chez lui. Pour y réuſſir, il mène *Clariſſa* à une maiſon de joie, où elle loge quelque tems ſans connoître ſon danger : il lui parle de mariage & de diſpenſe pour l'endormir ſans reſerve. Il en arrache un aveu de ſa tendreſſe, & tente de la ſurprendre à minuit, à la faveur d'un incendie concerté avec les gens de la maiſon. La vertu de *Clariſſa* la tire de ce mauvais pas, elle échape le lendemain, & trouve un azile à Hampſtead. *Lovelace* la pourſuit, & réuſſit par ſes intrigues à lui couper toute correſpondance avec ſon amie, dont nous allons parler. Un artifice nouveau trompe *Clariſſa*, elle eſt ramenée dans la maiſon infame, dont elle étoit ſortie, on lui donne de l'opium, & elle y ſouffre le dernier des outrages. Des ſcènes d'horreur affreuſes ſuccèdent à ce crime; elle échape à une ſeconde tentative de *Lovelace* en ſe rendant la Maîtreſſe de s'ôter la vie, & s'enfuit une ſeconde fois. Les malheureuſes créatures, qu'elle vient de quitter, la découvrent, & la font arrêter ſous prétexte de dette : on la mène à une vilaine priſon, où elle ſouffre mille inſultes de ces miſerables. *Lovelace*, attendri par ſes remords, & par la juſte vénération, que lui arrache une vertu malheureuſe, eſt touché de ce qu'elle ſouffre; il envoye un Ami, ancien compagnon de ſes folies, mais plus ſincère & plus vertueux que lui; & il le charge de la délivrer. *Belford*, c'eſt le nom de cet ami, la tire de priſon, mais les mauvais traitemens, qu'elle a ſoufferts, &

les

les manières barbares, que ſes parens ont avec elle, dans ſon infortune, lui font perdre la vie par une phtiſie. *Lovelace* eſt tué en duel par un parent de *Clariſſa*, & toutes les perſonnes intéreſſées à ſon crime en reçoivent des chatimens proportionnés. Tous ces évènemens arrivent dans l'eſpace de huit mois.

Les principaux caractères, après *Clariſſa* & *Lovelace*, ſont ceux que nous allons nommer. Mlle. *Howe* eſt amie intime de *Clariſſa*; c'eſt elle à qui s'adreſſent ſes lettres: elle a avec de très bonnes qualités trop de feu & d'impatience; la violence de ſon tempérament relève la douceur de *Clariſſa*.

Mr. *Belfort* eſt l'ami intime de *Lovelace*; c'eſt lui qui eſt ſuppoſé avoir receuilli les lettres, dont tout l'ouvrage eſt compoſé. Débauché dans ſa jeuneſſe, il ſe laiſſe vaincre par les attraits de la vertu, & par ſes réflexions ſur la mort de pluſieurs de ſes amis & de ſes parens, qu'il a vus de près, & dont il donne des deſcriptions preſque inimitables: il devient le Heros de la pièce ſur la fin de l'Ouvrage, & recueille les récompenſes deſtinées à *Lovelace*, qui s'étoit trop livré au crime. Il mérite ſon bonheur par la protection généreuſe qu'il accorde à *Clariſſa* dans le fort de ſa miſère. Son ſtile eſt naturel, moins brillant que celui de *Lovelace*, mais plein de juſtes raiſonnemens, & il excelle pour les portraits.

Il y a encore une vintaine d'autres caractères, qui ſont unis eſſentiellement à l'hiſtoire principale; l'Auteur les a conſervés avec une juſteſſe qui demande infiniment de goût & d'attention. Il n'y a aucun de ſes perſonnages, dont le caractère ne ſoit peint dans toutes ſes lettres, comme le viſage d'un

Prin-

Princel'eſt ſur toutes ſes médailles. On reconnoit ſans peine, ce qui ſort de la plume de la vertueuſe *Norton*, de la cruelle *Arabella*, de l'indulgent *Jean Harlowe*, du bruſque *Antoine*. Il n'y a pas juſqu'aux caractères médiocres, qui n'y ſoient peints avec juſteſſe, ce qui eſt infiniment plus difficile, que de peindre les caractères exceſſifs & extrêmes.

Le ſtile de *Clariſſa* eſt très particulier, celui de *Lovelace* eſt rempli de nouveaux mots de ſa façon, que la langue Angloiſe admet, & qui ont une force particulière pour peindre ſes idées. Les autres Acteurs ont leur ſtile proportionné. Mais il règne par-tout une urbanité, une élegance naturelle, qui ſuffiroit ſeule pour donner un prix au Livre, quand même les ſentimens n'y ſeroient pas auſſi parfaits, qu'ils le ſont. Comme la plus grande partie des ſcènes intéreſſantes y eſt peinte par des dialogues, il faut être attentif à ſaiſir le changement des Interlocuteurs, que l'Auteur a fort ſouvent dédaigné de marquer. Jamais le pathétique n'a été pouſſé plus loin. Nous ſommes convaincus par des exemples ſans réplique, que les cœurs les plus durs & les plus inſenſibles, n'ont pu ſe refuſer aux larmes en liſant la mort de *Clariſſa*, ou ſes regrets & ſes infortunes. Nous n'avons rien lu dans aucune langue, qui en approche. C'eſt que la nature y eſt peinte avec toutes ſes circonſtances, & la nature perſuade & émeut ſeule. Nous y voyons une perſonne vertueuſe, mais de la même condition que nous, y ſouffrir avec une pureté & une conſtance admirable. Les malheurs d'une *Ariane* ne me touchent point, ceux d'une Princeſſe de Cleves ne me touchent que foiblement. Les Héros y ſont trop différens

rens de moi, leurs malheurs n'ont aucune proportion avec ceux qui peuvent m'arriver, je sens que c'est une fable, & dès lors elle ne me touche plus.

Mais ce qui fait le plus grand ornement de *Clarissa* ce sont les descriptions. Il y en a d'excellentes dans *Pamela*, mais elles sont plus fréquentes, plus nobles & plus animées dans sa cadette. La mort de *Belton* y est peinte d'une façon à effrayer un scélérat, quelque intrepide qu'il puisse être. Les souffrances de *Clarissa* dans son indigne prison, les préparatifs de sa mort, sa mort même, sa généreuse défense contre les seconds attentats de *Lovelace*, ses regrets, & même ses delires, ses funérailles, tout cela est peint d'un pinceau vif, frapant, persuasif, & qui saisit le cœur. Je n'ai entendu qu'une voix là-dessus.

Mais ce qui rend *Clarissa* presque inestimable, ce sont les grands sentimens de piété, de vertu, de générosité, de prudence, d'humilité, peints dans la personne de l'Heroine, & par ses discours & par ses actions. On ne peut lire assurément les trois derniers Tomes, sans sentir des élévations de cœur, & un certain plaisir pur & noble, en voïant la nature humaine peinte dans la plus haute perfection, où la grace & la vertu la plus pure puisse l'élever.

Mais n'auroit-elle point de défauts, cette *Clarissa*, qu'on nous vante tant? Cette réflexion s'offre souvent à un Lecteur, qu'un Journaliste tâche trop visiblement de prévenir. Le cœur de l'homme est naturellement malin, il ne se console presque de la nécessité d'admirer, que par le plaisir de mêler un peu de critique à l'éloge; cela le met plus de niveau avec ce qu'il ne peut se dispenser de louer. Mais so-

soyons sérieux & équitables, *Clarissa* a ses défauts du moins par rapport à nos mœurs & à nos usages, car je ne voudrois pas trop assurer, que ce sont des défauts pour un Lecteur Anglois.

Je ne parle pas des fautes, que *Clarissa* y commet & qui la mènent à sa ruine. Il est sûr qu'avec sa vertu & avec la pureté parfaite de son cœur, elle auroit du rompre toute correspondance avec *Lovelace*, dès que sa Mère lui en eut donné l'ordre. La nécessité de continuer cette correspondance pour éviter des malheurs, ne paroit qu'un prétexte. Une bonne intention ne nous autorise point à faire du mal. Elle fait encore une faute très considérable en consentant à deux rendez-vous avec un Amant reconnu pour libertin, & banni bien expressément par des parens, qu'elle honore & respecte. Il m'a paru aussi, qu'elle prend trop le parti de *Lovelace* contre ses parens, qu'elle en auroit du écouter les accusations, & offrir de se laisser désabuser. Elle traite trop mal *Solmes*, qu'elle pouvoit laisser sans espérance, mais qu'elle ne devoit pas insulter. D'un autre côté elle montre trop de délicatesse après s'être laissée enlever: il faloit épouser *Lovelace*, qui plus d'une fois dans des transports involontaires lui avoit offert sa main. Une fille qui se met au pouvoir d'un Amant, n'est plus à même de faire la précieuse.

Mais je le répète, tous ces petits défauts de l'Héroine n'en sont point à l'égard du Lecteur. Il faloit que *Clarissa* fut malheureuse, pour servir d'avertissement & aux parens, qui prétendent forcer les cœurs, & aux filles, qui se livrent à des amans dont elles connoissent la vie libre. Pour amener cet avertissement plus naturellement, & plus uti-

le-

lement, l'Auteur n'a pas mal fait, de mener une perſonne extrêmement vertueuſe à l'infortune par le peu de défauts qui lui reſtent. Que de réflexions pour les jeunes perſonnes, qui ont tous ces défauts, ſans avoir aucune des vertus éminentes de *Clariſſa*.

Il eſt ſûr encore que l'Auteur a abuſé du privilège, que lui donne la liberté dominante de ſa nation. Il a répandu en bien des endroits du Livre des détails des libertés, que prenoit *Lovelace*, qui ſortent des bornes de la bienſeance. La Maiſon infame, où l'Héroine eſt menée, & où elle eſt avilie auſſi indignement, me fait craindre pour *Clariſſa*, du moins en France, le ſort de la *Theodore* de *Corneille*. Tous ces Marquis libertins de Paris, toutes ces femmes galantes, que le crime effectif n'épouvante pas, ſe revoltèrent contre l'ordure de l'expreſſion, & la pièce qui étoit de *Pierre Corneille*, ne put être achevée de jouer.

Je ne ſais pas même ſi la vraiſemblance eſt aſſez obſervée dans cette odieuſe audace de *Lovelace*. Mener une fille de qualité dans une Maiſon de deſordre, l'y tenir captive, lui donner de l'opium, & la violer, cela peut-il ſe faire dans une Nation qui paroit ſi jalouſe de ſes loix & de ſa liberté? *Lovelace*, qui n'étoit pas ſans bon ſens, & qui eſperoit d'être pair d'Angleterre, pouvoit-il s'expoſer aux dangers de la pourſuite d'une famille puiſſante & irritée contre lui? C'eſt à des Anglois nés à répondre à ce doute.

Il y a encore une ſcène, où *Belford* peint avec les couleurs les plus dégoutantes l'intérieur de la vie de quelques créatures publiques. Cela eſt très bien peint, mais le faloit-il peindre, & cela ne re-

vol-

volte-t-il pas un Lecteur délicat?

N'y auroit-il pas un peu de petiteſſe dans les lignes tortues & mal arangées que *Clariſſa* écrit dans ſon délire? dans la ſignature de ſon nom contrefaite en gravure en bois, & qui, pour le dire en paſſant, eſt un peu affectée? *Lovelace* lui-même ne ſeroit-il pas trop peu criminel dans le duel qui cauſe ſa mort? *Morden* l'a menacé, cela ne l'excuſe-t-il pas trop dans le ſyſtême des gens du Monde? & ne pourroit-on pas le faire courir à ſa perte par l'impulſion ſeule de ſes paſſions dérégles?

Briſons là. Il n'y aura jamais de livre ſans défaut, ou du moins de livre, on l'on n'en trouve pas à force de chercher. Heureux les Auteurs, tels que celui de *Clariſſa*, qui ſavent enlever les cœurs de toute une Nation, & à qui il ne manque que le ſufrage de quelques Critiques de profeſſion.

ARTICLE VI.

AN ACCOUNT &c.

C'eſt-à-dire,

EXPOSITION *des* Découvertes Philoſophiques *du* Chev. NEWTON &c. *Par* Mr. MAC LAURIN &c. *Second Extrait.*

SI nous pouvions ſuppoſer que la Philoſophie de *Newton* ne fût pas plus généralement connue que ne le ſont les opinions des Philoſophes qui l'ont précédé, nous n'oſerions entreprendre de renfermer dans les bornes, que nous avons données à notre prémier Extrait, les matières, qui doivent

vent faire le ſujet du ſecond. Mr. *Mac Laurin*, après avoir raſſemblé dans un ſeul livre un grand nombre de Syſtêmes, a conſacré ſes trois derniers livres au ſeul Syſtême de *Newton*. La préférence qu'il lui a donnée, & la maniére dont il en a développé les principes, lie les parties, ſimplifie les démonſtrations, autoriſe cette inégalité de partage. Nous n'aurions pas les mêmes raiſons de nous juſtifier, ſi nous nous étendions trop ſur des objets devenus familiers, & ſi nous ne nous bornions à une analiſe conciſe des découvertes du Maître, & de la méthode, des idées, & des démonſtrations d'un de ſes plus dignes diſciples.

La Théorie du Mouvement fait le ſujet du ſecond livre. Le premier Chapitre contient des définitions très ſimples de l'eſpace, du tems, & du mouvement. L'Auteur remonte aux prémières ſources de nos connoiſſances: Il dévelope de quelle maniére nous acquérons ſucceſſivement les idées des ſubſtances actives & paſſives, de la force d'inertie, de l'eſpace, de la durée, du changement de lieu. C'eſt le mouvement, qui ſert à meſurer l'eſpace & le tems; la viteſſe & la grandeur des corps ſervent de meſure au mouvément. Les différentes cauſes qui le font naître, s'appellent des preſſions. Infiniment petites dans leur origine, ce n'eſt que par la continuité de leur effort dans un intervale fini, qu'elles peuvent produire un effet qui le ſoit. De toutes les preſſions, la plus générale c'eſt la gravité. Proportionelle à la quantité de matiére des corps, & dirigée du moins ſenſiblement vers le centre de la terre, elle donne le nom de centripétes aux forces qu'elle produit. Celles-ci ſe ſubdiviſent en abſolues, accélératrices, & motrices, ſuivant

qu'on considère ou les effets déterminés, ou les augmentations successives, ou les obstacles surmontés. C'est à la gravité que nous comparons les autres sources d'action, que nous découvrons dans l'Univers, & que *Newton* a réduites à l'attraction. Il a désigné par ce mot la tendance des corps les uns vers les autres, sans prétendre en expliquer ni la nature ni la manière d'agir. Il n'a jamais affirmé, que des corps éloignés agissent les uns sur les autres, sans l'intervention d'aucune autre matière. Il n'a pas fait de l'attraction un principe essentiel, trop opposé à celui de l'inertie. Il a soupçonné au contraire qu'une matière subtile répandue dans l'Univers pénétroit les pores des corps, & produisoit les phénomènes de l'attraction. Si avant lui on se servoit sans scrupule du même mot, si depuis lui on dit encore que l'aimant & les corps électriques attirent, *Newton* n'a-t-il pas pu dire la même chose de la Terre, des Planètes, & du Soleil; & les scrupules ou les railleries de ses antagonistes ont-elles d'autre objet qu'un fantôme de leur imagination?

De ces idées générales Mr. *Mac Laurin* passe dans le second Chapitre aux trois loix du mouvement démontrées par *Newton*. Il y traite aussi la question des forces vives, en y répétant les argumens dont il s'étoit servi dans sa Dissertation sur le choc. On remarque cependant dans ce qu'il dit un certain embarras, & des espèces d'aveux, qui indiquent que la dispute finiroit, si l'on s'accordoit à définir la force. Quelle démonstration métaphisique en effet pourra jamais détruire cette vérité d'expérience, que l'effet total des corps qui se meuvent est proportionel au produit de leurs mas-

ses

ſes par le quarré de leurs viteſſes (*a*) ?

Les puiſſances mécaniques ſont le ſujet du troiſiéme Chapitre. Notre Auteur y démontre d'une manière auſſi ſimple que neuve la règle fondamentale de l'équilibre. Il conſidère un levier, dont le point d'apui, la puiſſance & le poids ſont à diſtances égales, & il prouve qu'alors le point d'apui ſoutient toujours la ſomme ou la différence de la puiſſance & du poids, la ſomme lorſqu'il eſt au milieu, la différence lorſqu'il eſt à un bout. En prolongeant ſucceſſivement les bras du levier, & en tranſpoſant les trois points principaux, on multiplie à l'infini tous les cas poſſibles, & l'on parvient à cette conſéquence générale, que l'équilibre a lieu, toutes les fois que les puiſſances, qui ſe balancent, ſont entre elles comme leurs diſtances du centre ou du point d'apui. Cette démonſtration me paroit l'emporter par ſa ſimplicité ſur celles de *Newton* & d'*Archimède*, que Mr. *Mac Laurin* ajoute enſuite. Du levier il paſſe aux autres machines ſimples & compoſées, & indique les deux problêmes généraux, auxquels on peut réduire toute la mécanique. Le prémier conſiſte à calculer l'effet de toute machine donnée, l'autre eſt de trouver le plus grand effet qu'elle puiſſe produire. Il s'agit de proportionner la puiſſance au poids de manière, que

(*a*) Que les partiſans des forces vives n'aïent voulu dire autre choſe, c'eſt ce qui paroîtra, ſi l'on lit Bernouilli *Diſc. ſur le mouvem.* p. 34. & 35. Poleni *de Caſtel.* §. 94 & 95 & *Epiſt. ad Abbat.* De Comit. §. 37. 's Graveſande *Journ. Lit. Tom.* XIII. p. 412. &c. & *Elem. de Phiſique Prof.* pag. 36. & 37. Mr. *Deſagulliers* leur grand antagoniſte en eſt enfin convenu. Pourquoi donc a-t-on tant diſputé ; ou ne ſe réunit-on pas du moins à préſent ?

que le tems soit le moindre & l'effet le plus grand, ou ce qui revient au même, que le produit du poids par la vitesse qu'il acquiert surpasse toutes les combinaisons pareilles qu'on eut pu imaginer. Cette détermination dépend dans les divers cas, de circonstances particulières, & exige des solutions différentes. Notre Auteur nous en donne quelques unes sur la position la plus avantageuse des ailes d'un moulin à vent, & des voiles d'un vaisseau qui commence à se mouvoir, en ne se servant que de la géométrie élémentaire, & en renvoyant pour un plus grand détail à son *Traité des Fluxions*, où il a fait voir que cet angle est le même que celui des bases romboïdales des cellules des mouches à miel. Il exhorte au reste tous les Géomètres à s'exercer sur cette partie des mécaniques aussi belle que négligée (*a*). Il finit ce Chapitre par des considérations sur l'impossibilité du mouvement perpétuel. Le Chapitre suivant roule sur le choc des corps, & le cinquième & dernier sur le mouvement des projectiles & des pendules. Ce dernier Chapitre ne se trouvoit pas dans le Manuscrit de l'Auteur, mais pour rendre son Traité plus complet, on a cru y devoir ajouter ce précis de deux Ecrits, que Mr. *Mac Laurin* dictoit à ses disciples, & où il leur expliquoit les élémens de ces grandes Théories, suivant la méthode de Mr. *Cotes*.

Jusqu'ici *Newton* n'a paru qu'incidemment sur la scène. Si on lui doit d'importantes découvertes sur la mécanique, il avoit été précédé dans cette carrière par *Archimède*, *Galilée*, & *Huighens*; mais il fournit lui seul le principal sujet des deux der-

(*a*) Elle ne l'a point été par Mr. *'s Gravesande*.

derniers livres de Mr. *Mac Laurin*. Cet Auteur a destiné le troisième à déduire analitiquement la gravité des phénomènes de la nature. Pour sentir ce qu'on doit à *Newton*, Mr. *Mac Laurin* rapporte dans le prémier Chapitre les progrès qu'on avoit fait sur ce sujet, avant son illustre compatriote. On s'étoit convaincu, que la Terre étoit arrondie, que tous les corps tendent vers son centre, & qu'ils tombent d'un peu plus de quinze piés dans une seconde. *Copernic* conjecturoit que la figure des Planètes dépendoit de même que celle de la Terre de la pesanteur de leurs parties, & *Kepler* avoit eu des soupçons du même genre. Voilà à peu près ce qu'on avoit ou découvert ou entrevu, car dans la liste des connoissances réelles nous n'avons garde de placer les hipothèses de divers grands hommes sur la cause de la gravité. Quel pas de Géant *Newton* ne fit-il pas, lorsque de cette Théorie bornée à la Terre il s'éleva jusqu'à la Lune, & prouva qu'elle participe à la pesanteur des corps terrestres. C'est ce que Mr. *Mac Laurin* fait voir dans le second Chapitre. Il y explique avec beaucoup de clarté, de quelle manière la courbe que la Lune décrit autour de la Terre répond à celle, que décrivent les corps pesans, lorsqu'on les jette dans une direction différente de la verticale. De même qu'eux la Lune s'écarte à chaque instant de la tangente de sa courbe. L'égalité des aires qu'elle décrit en tems égaux autour du centre de la Terre, prouve que c'est vers ce centre que la force, qui l'empêche de poursuivre son chemin en droite ligne, est dirigée. Différente dans les divers éloignemens, cette force s'augmente dans la même raison que les quarrés des distances diminuent,

& à prendre un milieu, elle fait deſcendre la Lune d'un peu plus de quinze piés par minute. Si elle étoit ſoixante fois plus près du centre de la Terre qu'elle ne l'eſt, c'eſt-à-dire à la diſtance des corps terreſtres, elle deſcendroit d'autant de piés en une ſeconde qu'elle deſcend à préſent en une minute, & en une minute de ſoixante fois ſoixante fois autant. Mais ces eſpaces ſont ceux-là même, dont tous les corps que nous connoiſſons deſcendent en tombant. Ainſi la force qui attire la Lune vers la Terre s'accorde avec celle qui y attire les corps terreſtres en direction, en grandeur, & en continuité. En faut-il davantage pour s'aſſurer qu'elle eſt la même?

En ſuivant une analogie auſſi brillante, on trouve une force pareille dans tous les corps céleſtes, & c'eſt là le ſujet du 3. Chapitre. La Lune ſeule ſe meut autour de la Terre. Les autres Planètes, la Terre elle-même ont le Soleil pour centre, & les courbes qu'elles décrivent autour de lui manifeſtent la force qui les attire. Pour en déterminer les loix, il faut connoître l'éloignement de ces divers corps du Soleil. On découvre ſur Terre la diſtance d'un objet par l'angle qu'il fait avec deux lignes qu'on ſupoſe tirées vers lui des extrémités d'une baſe, dont on connoît la ſituation & la meſure. C'eſt par le même moïen qu'on connoît la diſtance des corps céleſtes. Mr. *Mac Laurin* qui dans ſon prémier Chapitre avoit indiqué la maniére de ſe ſervir pour cet uſage du demi diamètre de la Terre comme d'une baſe connue, montre dans celui-ci qu'elle ne peut être employée que pour la Lune, ou tout au plus pour *Mars* & *Vénus*, parce qu'eu égard au prodigieux éloigne-

nement des autres corps la Terre n'eſt qu'un ſimple point. On ſubſtitue pour lors à cette baſe devenue inſenſible, celle du demi diamètre de l'orbite entière de la Terre autour du Soleil. La parallaxe annuelle d'un Aſtre eſt la différence de la ſituation où il paroit dans le Ciel aux deux points oppoſés de cette orbite, & le petit arc que cet Aſtre paroit avoir décrit eſt la meſure de l'angle qu'on cherche. Ce demi diamètre, quoiqu'égal au double de la diſtance de la Terre du Soleil, devient lui-même une trop petite meſure pour obſerver les diſtances des étoiles fixes, pour leſquelles on n'a juſqu'ici découvert aucune parallaxe. Mais loin que l'immenſe éloignement, qui les fait paroître immobiles, prouve que la Terre l'eſt, elle fait ſentir au contraire l'abſurdité qu'il y auroit de faire tourner autour d'elle en vingt quatre heures des corps qui en ſont ſi éloignés. Tout d'ailleurs dépoſe pour le mouvement de la Terre, & la découverte de celui de la lumière par le moïen des étoiles fixes qu'on doit à Mr. *Bradley*, a fourni un argument direct que la Terre ſe meut. Dès qu'on connoit les diſtances des Planètes & qu'on obſerve leurs révolutions, on s'apperçoit avec ſurpriſe que la même loi de peſanteur les attire vers le Soleil. Toutes décrivent autour de lui des aires égales en tems égaux, & par conſéquent tomberoient vers lui ſans la direction primitive qu'elles ont reçue. Toutes ſont aſſujetties à la loi du quarré des diſtances, & ne pourroient changer de place ſans changer en même tems de viteſſe. Ce principe de gravité n'agit pas moins ſur les Satellites que ſur les Planètes; il attire vers *Jupiter* & *Saturne* les Lunes qui tournent autour d'eux, comme il

attire vers le Soleil *Jupiter* & *Saturne*, qui tournent autour de lui. Enfin les Comètes, que nous n'appercevons que dans la moindre partie de leurs révolutions, y observent les mêmes loix, & donnent autant de lieu de conclurre qu'un principe commun les attire, qu'on en a de dire que la même pesanteur fait tomber les pierres dans les diverses parties du monde.

Mais qu'est-ce que cette pesanteur universelle? Mr. *Mac Laurin* en recherche la cause & les loix dans le quatrième Chapitre. De ce que l'effort des corps célestes les uns vers les autres est toujours proportionel à la quantité de matière qu'ils contiennent, & qu'il diminue en raison inverse des quarrés des distances de leurs centres, *Newton* conclut & Mr. *Mac Laurin* prouve après lui, mais d'une manière plus simple, que la force qui les attire, se trouve également & observe la même loi dans chacune des parties dont ils sont composés. L'attraction des plus grandes & des plus petites parties de la matière est donc réciproque. L'observation des Académiciens François sur l'influence d'une grosse montagne, pour attirer vers elle la ligne à plomb, fournit encore de cette grande vérité une preuve, qu'à la rigueur on n'auroit pas eu droit d'exiger.

Si les corps célestes s'attirent à proportion de leurs quantités de matière, il faut les peser avant de pouvoir calculer leurs effets. L'entreprise paroissoit impraticable; mais *Newton* en est venu à bout, en se servant de la Terre comme d'une commune mesure. Le corps le plus massif attire le plus fortement, & fait par conséquent tourner le plus vite les corps dont il est le centre. De-là que les

Lu-

Lunes de *Jupiter*, qui à la réserve de la prémière, sont plus éloignées de lui que la nôtre ne l'est de nous, circulent cependant plus rapidement autour de lui, il s'ensuit qu'il renferme beaucoup plus de matière que la Terre. Supposez une de ces Lunes à la même distance de sa Planète que la nôtre l'est de la sienne, & voiez quelle seroit alors sa gravité; c'est précisément dans la même proportion qu'est la masse qui l'attire. On trouve ainsi que le Soleil contient 169, 282 fois plus de matière que la Terre, 1067 fois plus que *Jupiter*, & 3021 fois plus que *Saturne*, ou ce qui revient au même qu'il faudroit autant de Terres, de *Jupiters*, ou de *Saturnes*, pour composer un seul Soleil. Connoissant ensuite le diamètre ou le volume du Soleil, de la Terre, de *Jupiter*, & de *Saturne*, on conclut que leurs densités sont comme 100, 400, 94, & 67. Les corps les plus denses sont donc le plus voisins du Soleil, & c'est ce qui paroit convenir au degré de chaleur, auquel ils sont exposés (*a*). Si *Mercure* n'étoit pas plus compacte que la Terre, il se dissiperoit en vapeurs; si la Terre étoit à la place de *Saturne*, elle deviendroit une masse solide incapable d'entretenir le principe de vie des Etres animés. Mais supposez que les corps les plus fixes se trouvent dans *Mercure*, & les plus volatils dans *Saturne*, que tout par exemple est métallique dans la prémière de ces Planètes, & spiritueux dans la dernière, & le Soleil pourra produire à peu près les

(*a*) Pourquoi donc le Soleil lui-même est-il quatre fois moins dense que la Terre? Seroit-ce parce que de toutes les Planètes il est le seul qui ne soit pas fait pour être habité? Peut-être vaut-il mieux convenir que notre Auteur s'est un peu trop pressé à juger des causes finales?

les mêmes effets ſur l'une & ſur l'autre. Faute de Satellites, on ignore les denſités de *Mercure*, de *Vénus*, & de *Mars*, mais on ſoupçonne qu'elles obſervent la même proportion. Si l'on calcule quelles ſont vers les ſurfaces des diverſes Planètes les forces de leurs gravités, on verra qu'elles diffèrent moins qu'on ne le croiroit. Quoique *Jupiter* ſoit pluſieurs centaines de fois plus gros que la Terre ou plûtôt parce qu'il l'eſt, nous n'y peſerions qu'un peu plus que le double de ce que nous peſons ici, & dans *Saturne* nous n'augmenterions que du quart. Mr. *Mac Laurin* termine ce Chapitre & ce livre par quelques conſidérations ſur le vuide. L'air, qui réſiſte conſidérablement aux corps qui ſe meuvent, ne s'élève pas fort haut ſans devenir fort raréfié, & ne pourroit cauſer de réſiſtance à la diſtance d'un demi diamètre de la Terre, moins encore à celle de la Lune. Celle-ci peut donc ſe mouvoir à jamais dans ſon orbite, & comme les autres Planètes circulent avec une égale liberté, & que les Comètes traverſent en divers ſens & ſans retardement ſenſible les eſpaces céleſtes, il faut qu'il ne s'y trouve point de matière aſſez denſe, pour s'oppoſer à leurs mouvemens.

Mr. *Mac Laurin* a ſuivi dans ce livre la voie de l'Analiſe, & par le ſecours des phénomènes s'eſt élevé juſqu'à leur cauſe. Il faut à préſent redeſcendre, & par la cauſe qu'on vient de déterminer, expliquer les effets qu'on obſerve dans l'Univers. C'eſt là le ſujet du quatrième & dernier livre de notre Auteur. Il le commence par rechercher dans le prémier Chapitre quel eſt le centre commun de tout le Siſtême Solaire. Ce centre eſt le ſeul point qu'on puiſſe ſuppoſer en repos; partout ailleurs les

corps

corps céleſtes agiſſent les uns ſur les autres, & ſe meuvent diverſement, ſuivant les diverſes ſituations où ils ſe trouvent. Conſidérons ce qui ſe paſſe ſur la Terre. Toute action y eſt réciproque. Quand je jette un corps en l'air, je produis en même tems un effet oppoſé ſur la Terre, mais d'autant plus petit qu'elle ſurpaſſe davantage le corps que je viens de jetter. S'il étoit beaucoup plus gros, & qu'il fut lancé dans une direction & avec une force, qui l'empêchaſſent de retomber, en même tems qu'il décriroit une courbe, la Terre en décriroit une autre autour du même point. Placé entre la Terre & le corps, à une diſtance proportionelle à leurs maſſes, ce point ſeroit leur centre de gravité. La même choſe a lieu dans les Cieux. Suppoſons que toute la matière de l'Univers ait été diviſée en maſſes diſtinctes par le divin Ouvrier, & que chacune d'elles placée à différentes diſtances ait reçu de lui une impulſion & une direction primitives, elles ſeroient retournées dans leur prémier cahos, & n'auroient pu continuer leurs mouvemens, s'il n'y avoit un point tellement placé entre elles qu'elles s'y balancent mutuellement. Comme le Soleil contient beaucoup plus de matière que toutes les Planètes jointes enſemble, c'eſt près de lui que ſe trouve leur centre de gravité commun. *Jupiter* eſt éloigné d'autant de demi diamètres du Soleil, qu'il en eſt ſurpaſſé de fois; leur centre de gravité eſt donc à la ſurface de ce grand Aſtre. Les autres Planètes réunies n'égalent pas *Jupiter*, & ne pourroient par conſéquent éloigner le centre commun, de la ſurface du Soleil, que d'un de ſes demi diamètres. C'eſt là le plus grand éloignement où le Soleil ſoit jamais de ce point, autour duquel

il

il tourne, de même que toutes les Planètes. Mais sa révolution est si petite qu'on peut la négliger, & regarder le Soleil même comme le centre de l'Univers.

Si les Planètes n'étoient attirées que par le Soleil, leurs mouvemens seroient réguliers, mais elles s'attirent l'une l'autre & se dérangent mutuellement. Mr. *Mac Laurin* examine dans le Chapitre second ce que produit cette action mutuelle sur les diverses Planètes. Lorsque les deux plus grandes, savoir *Jupiter* & *Saturne*, sont le plus près l'une de l'autre, *Jupiter* agit sur *Saturne* avec 204 fois moins de force que le Soleil. Cette action n'est pas insensible; l'Ellipse de *Saturne* en est dérangée, & l'on en trouve le foier non dans le Soleil, mais dans le centre de gravité de cet Astre & de toutes les Planètes inférieures. *Saturne* dérange moins *Jupiter*, tant parce qu'il est plus petit, que parce qu'il agit dans la même direction sur le Soleil, & sur lui. Ce n'est que par l'excès de sa force sur *Jupiter*, qui va à la 1923 partie de celle du Soleil, qu'il écarte un peu *Jupiter* de cet Astre. Les actions des autres Planètes sont encore plus petites, & le Créateur a assez éloigné les plus grands corps des plus petits, pour que leurs mouvemens puissent conserver leur régularité, pendant une suite de siècles, avec laquelle notre durée n'a aucune proportion.

C'est parce que la force avec laquelle nous pouvons jetter un boulet est trop petite par rapport à sa pesanteur qu'il retombe sur la Terre, & l'on peut déterminer la force qui seroit nécessaire, pour que le boulet continuât de se mouvoir. De quelque manière que la gravité varie, il y a pour chaque

que distance du boulet, une force, qui lui feroit décrire un cercle autour du point, vers lequel il est attiré. Cette force est toujours constante, mais la gravité ne l'est pas. Si la prémière est plus ou moins grande qu'il ne le faudroit, pour retenir le corps à une égale distance du centre, il faut ou qu'il s'en approche & s'en écarte alternativement, ou qu'il y retombe, ou qu'il s'en écarte pour toujours. Chacun de ces cas est susceptible de diverses variations, mais elles sont toutes déterminées par la loi particulière de la gravité qu'on suppose, & il y a des limites au delà desquelles les cas du même genre ne peuvent plus avoir lieu, à moins que la force primitive ne fût infinie, & ne pût ainsi jamais être détruite ou modifiée. Notre Auteur montre en détail dans le troisième Chapitre de quelle manière un corps peut ou être précipité vers le centre après plus ou moins de révolutions, ou s'en approcher & s'en éloigner successivement dans une ellipse fixe ou mobile, ou enfin s'écarter à jamais dans des paraboles ou des hyperboles infinies. Or puisque les Planètes se meuvent autour du Soleil dans des orbites elliptiques, & que les points de leur moindre & de leur plus grand éloignement se retrouvent toujours au même lieu après une demie révolution, il faut que leur gravité augmente, dans la même proportion que le quarré de leur distance diminue. Cette loi est donc fixe, & d'autant plus sagement instituée, qu'elle est la seule, qui pût assurer la régularité des mouvemens de ces vastes corps.

Il n'en est pas de même des Satellites, & nous allons voir dans celui que la Nature nous a donné des sources de variations, dont la cause est connue & &

& les effets déterminés. Si la Terre & la Lune étoient constamment attirées par la même force, & suivant des lignes paralèles, elles tomberoient vers le côté attirant ou circuleroient autour de lui, comme si elles étoient fixées dans un même plan. Mais la Lune tourne autour de la Terre, & se trouve une fois tous les mois entre elle & le Soleil. C'est le tems de la conjonction ou de la nouvelle Lune. Elle passe quinze jours après au côté opposé, & est alors dans son plein. Dans le prémier de ces deux points, comme elle est moins éloignée du Soleil que la Terre, elle en est plus fortement attirée, & elle l'est moins dans le second parce qu'elle en est un peu plus loin. Dans l'un & dans l'autre cas, c'est-à-dire dans les Sizigies, la Lune & la Terre tendent à s'écarter, & la gravité qui les retient est un peu diminuée par celle du Soleil. Dans les quartiers au contraire, comme la Terre & la Lune sont également distantes du Soleil, la concurrence des deux directions vers un même point, tend à les rapprocher l'une de l'autre, & augmente leur gravité. *Newton* a soumis ces sources de dérangement au calcul, & Mr. *Mac Laurin* nous en donne le résultat. Cette précision est nécessaire pour déterminer le tems des Eclipses. Elles arriveroient deux fois par mois, si le plan de la Lune n'étoit un peu incliné à celui par lequel le Soleil paroit se mouvoir, ce qui empêche qu'elle ne nous le cache ou ne se trouve dans notre ombre, à moins que sa conjonction ou son opposition n'arrive près des points où les deux plans se coupent & qu'on appelle leurs nœuds. Le Soleil fait varier cette inclinaison, & avec elle la situation des nœuds, qui rétrogradent dans un période de dix neuf ans. Ces

alté-

altérations, dont le Soleil eſt la cauſe, doivent être les plus fortes, lorſque la Terre & la Lune ſont le plus près de lui, c'eſt-à-dire en hiver, ce qui fait que la Lune s'écarte alors un peu davantage de la Terre, & met plus de tems à achever ſon cours. Enfin les points de ſon plus grand & de ſon plus petit éloignement de la Terre où ſes apſides ne ſont point fixes, parce que l'action du Soleil, qui empêche que ſa gravité vers la Terre ne ſuive la loi du quarré des diſtances, ne lui permet de décrire qu'une Ellipſe mobile, qui revient dans la même ſituation au bout de neuf ans.

Les Aſtronomes, pour ſimplifier la courbe des Satellites, ont accoutumé de la rapporter au plan de leur Planète principale, & de transformer ainſi un mouvement abſolu en un mouvement rélatif. C'eſt ce que *Newton* a fait, mais quoique Mr. *Mac Laurin* approuve cette méthode, il a cependant voulu conſidérer diſtinctement quelle eſt la route d'un Satellite dans l'eſpace abſolu. C'eſt le ſujet du cinquième Chapitre, ou plûtôt d'une lettre de l'Auteur à ſon ami le Dr. *Hoadley*, qu'on a inſérée dans cet endroit de ſon livre. La force, qui retient un Satellite dans ſa courbe autour du Soleil, eſt, dans le tems de ſa conjonction avec ſa Planète, la diférence de ſa gravité vers le Soleil & vers elle, & la ſomme de ces deux quantités, dans le tems de l'oppoſition. L'orbite du Satellite eſt moins concave vers le Soleil, dans le prémier cas que dans le ſecond; elle ne l'eſt même que lorſque ſa gravité vers le Soleil l'emporte ſur celle qui l'attire vers ſa principale; & c'eſt ce qui arrive à la Lune. Si les deux gravités ſont égales, elles ſe détruiſent mutuellement, & le Satellite ſe

ment

meut alors par son mouvement primitif, c'est-à-dire en ligne droite jusqu'à ce que la gravité ait de nouveau gagné le dessus. Si dans la conjonction elle-ci est supérieure à l'action du Soleil, la route du Satellite est convexe par rapport à lui, parce qu'elle en est détournée par l'attraction de la Planète. C'est là le cas des Satellites de *Jupiter*, à la réserve du premier, qui plus fortement attiré encore par la Planète décrit une courbe à nœuds. On ne doit pas être surpris que la Lune n'abandonne point la Terre dans ses conjonctions, quoiqu'alors moins attirée par elle que par le Soleil, c'est que la gravité vers cet Astre diminuée par celle qui la porte vers la Terre ne peut plus s'opposer à la vîtesse primitive qui l'en écarte, jusqu'à ce qu'à l'opposition la concurrence des deux actions de la Terre & du Soleil l'emporte de nouveau, & rapproche la Lune du Soleil. Ainsi tous les mois elle s'approche & s'éloigne alternativement de cet Astre, de la même manière & par la même raison que la Terre le fait deux fois l'an.

Toute goute de liqueur est sphérique, & la Terre le seroit de même, si dans son état de fluidité elle avoit été en repos. Mais sa rotation sur son axe, semblable à celle d'une fronde, fait que ses parties tendent à s'éloigner du cercle qu'elles décrivent, suivant la direction de la tangente. Cet effort est le plus grand vers l'Equateur, parce que le cercle y est le plus grand & le mouvement le plus considérable. Il diminue par degrés, & cesse entièrement aux poles. C'est d'ailleurs vers l'Equateur que cette force centrifuge agit le plus directement contre celle de la gravité, dont elle détruit en partie l'effet. Ainsi la surface de la Terre doit y être

le

le plus éloignée du centre, & les poles au contraire ne peuvent manquer d'en être le plus près. La Terre eſt donc aplatie, & les expériences des pendules font connoître la diminution de la peſanteur ſous la ligne, & la proportion de l'axe au diamètre de l'Equateur. Elle a été fixée par *Newton* à celle de 229 à 230, & par les Académiciens François à celle de 178 à 179. *Jupiter* plus gros & plus rapide que la Terre a une forme beaucoup plus aplatie, & ſes deux diamètres ſont entre eux comme 12 à 13. De cette inégalité dépend dans la Terre l'altération du paralléliſme de ſon axe, & la préceſſion des équinoxes. On remarque en effet que l'axe décrit un petit cercle dans les cieux, qui avançant les points où l'Ecliptique coupe l'Equateur, fait que le Soleil y entre & nous donne les équinoxes un peu plûtôt qu'il ne le feroit ſans cela. Comme on peut regarder la zone équinoxiale comme un aſſemblage de Lunes, la même cauſe qui fait retrograder les noeuds de la nôtre, produit le même effet ſur les points équinoxiaux. Seulement leur mouvement eſt-il beaucoup plus lent, parce que les parties de l'Equateur, quoiqu'un peu élevées au deſſus des autres, ſont cependant plus voiſines que la Lune du centre de la Terre, & qu'elles tiennent à ſa maſſe, à qui elles doivent communiquer leur mouvement. D'un autre côté la Lune concourt avec le Soleil à la préceſſion des équinoxes, & y a plus de part que lui. En combinant ces diverſes cauſes, on trouve par le calcul comme par l'obſervation, que les points équinoxiaux reculent ſuivant l'ordre des ſignes de cinquante ſecondes par année, & qu'ils finiſſent une révolution entière en 25, 920 ans.

Les effets dont on vient de parler, & qui ont fait le sujet du 6. Chapitre ne sont guère sensibles qu'à des Astronomes. Il n'en est pas de même de celui qu'on examine dans le Chapitre suivant. Il s'y agit d'un phénomène, qui revient tous les jours, que tout le monde voit, & qu'avant *Newton* personne n'avoit su expliquer. C'est des marées dont il est question; voici comment Mr. *Mac Laurin* en développe les principaux élémens. Si la Terre tournoit toujours un même côté à la Lune, les parties qu'elle regarderoit seroient plus fortement attirées que le centre, & celui-ci plus que les parties diamétralement opposées aux premières. Les unes & les autres s'éleveroient donc au dessus du niveau, & la Terre seroit un sphéroïde constamment allongé. Mais son mouvement journalier, en exposant continuellement de nouvelles parties à la Lune, fait changer de figure à la Mer. Les parties que la Lune élevoit en passant par leur Méridien, s'abaissent lorsqu'elle a fini le quart de sa révolution. Mais parce que la mer ne reçoit & ne perd le mouvement que par degrés, son flux & reflux n'arrive qu'un peu après qu'il devroit arriver. L'action du Soleil se joint à celle de la Lune dans les sizigies, & la diminue dans les quadratures. Les fortes marées sont l'effet des deux causes unies, & les plus foibles le sont de l'excès de la dernière sur la première. On voit bien que les deux Astres doivent agir avec le plus de force lorsqu'ils sont à l'Equateur & le plus près de la Terre. Aussi les plus fortes marées arrivent après l'équinoxe de l'automne, & avant celui du printems. Elles ne sauroient non plus se suivre immédiatement, car si la Lune étoit dans sa conjonction à la plus petite dis-

tan-

tance de la Terre, elle doit être à la plus grande dans l'opoſition prochaine. Enfin à meſure que les deux Aſtres s'éloignent de l'Equateur, ils agiſſent inégalement ſur les points oposés du Méridien qu'ils traverſent, ce qui fait que les marées du matin ſurpaſſent en hiver celles du ſoir, & en ſont ſurpaſſées en été. Comme *Newton* ne s'en tenoit jamais à des idées générales, il calcula les effets, qui réſultoient de toutes ces différentes cauſes. Meſurant par les principes de la gravitation la force du Soleil ſur la mer, il conclut qu'elle l'élevoit de près de deux piés. Pour déterminer enſuite celle de la Lune, il compara les grandes marées où cette Planète agit avec le Soleil, avec les petites où elle agit à l'opoſite. Elles ſont entre elles à peu près comme 9 à 5, & la force de la Lune ſur les marées eſt quatre fois & demi plus grande que celle du Soleil. Seule elle éleveroit la Mer de 8 piés & 7 pouces, & avec le Soleil de dix à douze piés. Cet effet de l'attraction de la Lune, qui eſt le ſeul que nous connoiſſions, a mis notre Philoſophe en état d'en déterminer le poids. Quoique plus denſe que la Terre dans la proportion de 11 à 7, la Lune contient quarante fois moins de matière que la Terre, & par conſéquent leur centre de gravité commun eſt quarante fois plus près de la dernière que de la prémière. La Terre doit donc plus influer ſur la figure de la Lune, que la Lune ne le peut ſur celle de la Terre. Le diamètre qui nous eſt oposé ſurpaſſe de 186 piés celui qui lui eſt perpendiculaire, & c'eſt probablement cette inégalité qui fait pencher la Lune toujours du même côté. Sans cela le flux & reflux de ſes mers ſeroit dix fois plus fort que le nô-

tre, au lieu que par cette ſage diſpoſition, il ne s'y fait de changemens que par les différentes diſtances de la Terre, les petits balancemens de la Lune, & l'action du Soleil plus inſenſible encore.

Il s'agit des Comètes dans le 8. Chapitre; & ici encore *Newton* n'a guère laiſſé à ſes ſucceſſeurs que la gloire de calculer ſur ſes principes & de vérifier ce qu'il a prédit. Avant lui on ne ſavoit à quelle claſſe rapporter ces corps ſinguliers; on manquoit même d'obſervations, de méthode, & de Théorie. *Newton* ſupléa à tous ces défauts. Il montra que les Comètes ont de même que les Planètes un cours dont la régularité ne nous échape, que parce que nous ne les voions que dans une petite partie de leurs révolutions, que nous ſommes nous-mêmes dans un continuel mouvement, & que nous ne nous trouvons point au centre du leur. En ſuppoſant que la Terre ſe meut, on réduit la route des Comètes à une Ellipſe fort excentrique où à une Parabole, dont le Soleil occupe le foier. Trois obſervations ſuffiſent pour déterminer cette orbite, & le Philoſophe que les calculs n'effraient point trace hardiment ſur le papier la courbe que la Comète décrit dans les Cieux. C'eſt ce que *Newton* fit lui-même pour la fameuſe Comète de 1680, & que ſes diſciples ont imité avec le même ſuccès. Le Dr. *Halley* examina ſuivant les mêmes principes le peu d'obſervations qui nous reſtent d'anciennes Comètes, & ſur leurs rapports il oſa en déterminer les orbites & en aſſurer le retour. Le tems où l'on pourra juger de la juſteſſe de ſes calculs n'eſt pas fort éloigné. On attend en 1758 la Comète de 1607 & 1682 avec la confiance la plus glorieuſe pour *Newton* & en ſon nom pour l'humanité. 11

Il eſt impoſſible que de ſi grands objets ne nous ramènent à la prémière cauſe. La preuve qu'ils fourniſſent de ſon exiſtence & de ſes perfections eſt moins le fruit du raiſonnement que d'une eſpèce de ſenſation. Auſſi *Newton* a-t-il conclu ſes Principes de Philoſophie par des recherches ſur le Créateur. Mr. *Mac Laurin* l'a imité en conſacrant à un objet ſi intéreſſant & le dernier chapitre de ſon livre, & les derniers jours de ſa vie. Mais comme ſes réflexions s'offrent d'elles-mêmes à des eſprits & à des cœurs bien faits, nous aimons à nous en remettre ſur nos Lecteurs du ſoin flateur de les y démêler.

ARTICLE VII.

SPIRITUS NOVI TESTAMENTI *Ex Baptismo* CHRISTI, *non* JOANNIS; &c.

C'eſt-à-dire,

L'ESPRIT *du* Nouveau Teſtament *conféré par le Baptême de* JESUS CHRIST, *& non par celui de* IEAN. Act. XIX. v. 2—6. DISSERTATION *de Mr. Gaſpar Jaques* HUTH, *Docteur & Profeſſeur en Théologie à Erlang. in* 4. pag. 32. à Erlang, 1748.

IL ſeroit à ſouhaiter que tous les Docteurs Académiques, qui écrivent ſur des Matières de Théologie, s'appliquaſſent plus qu'à toute autre choſe à éclaircir les endroits difficiles, tant du Vieux, que du Nouveau Teſtament; & ſur tout, qu'ils le fiſſent avec autant d'exactitude & de préciſion que l'on en voit dans cet Ecrit. Si les Paſſages de l'Ecriture Ste. qui ont le plus exercé les Sa-

vans, en ont reçû beaucoup de jour, ils ne laissent pas que d'avoir encore leurs difficultés ; & jamais veilles ne seront mieux employées qu'à les applanir.

Celui du Chap. XIX. des Actes, v. 1-6. est assurément de ce nombre. On sait qu'il a donné lieu à cette fameuse Question, sur laquelle les Sentimens sont si partagés : *Si le Baptême de Jean étoit de la même nature que celui de J. C., & s'il peut être considéré comme un Sacrement de la nouvelle Oeconomie?* C'est à l'examen de cette Question que Mr. *Huth* employe sa Dissertation.

Les Protestans sont pour l'affirmative, malgré les Anathêmes de l'Eglise Romaine, & les insultes des Sociniens, qui soutiennent la négative, & même contre le sentiment de la plus part des anciens Pères de l'Eglise, qui n'ont eû, sur ce sujet, que des idées embarassées & peu justes. Mais, dans la manière de *développer* la matière, & de resoudre les objections qu'on oppose, il paroît à Mr. *Huth* que les Théologiens ortodoxes ont laissé quelque chose à désirer, & qu'ils n'ont pas toujours raisonné avec assez d'exactitude, pour avoir fait trop peu d'attention à ce qu'il faut distinguer, dans un Sacrement, d'*essentiel*, ou d'*accidentel*. C'est cette distinction, bien entendue, & bien établie, qui va servir de guide à notre Auteur.

Le Baptême de J. C., dit-il, & celui de Jean, sont *le même*, en tout ce qui fait l'*Essence* du Sacrement : mais ils *diffèrent*, pour ce qui n'est qu'Accessoire, ou *Accidentel*.

„ Le premier point de cette Proposition géné-
„ rale est directement opposé à l'opinion des an-
„ ciens *Pères* de l'Eglise, des *Scholastiques*, des
„ Catholiques *Romains*, & des *Sociniens*, quoi-
„ que

„ que dans des Systêmes bien différens. Selon „ eux, ce qui est essentiel à un Sacrement ne se „ trouve point dans le Baptême de Jean. On peut „ voir ce qu'ont écrit là-dessus *Tertullien*, St. „ *Cyprien*, & St. *Augustin*; quoique ce dernier „ panchât à reconnoître dans le Baptême de Jean „ une vertu, si non égale, au moins semblable, à „ celle du Baptême de J. C., mais sans oser l'af- „ firmer positivement. Les *Scholastiques* n'ont „ pas mieux pensé que les Pères, & *Luther*, lui- „ même, au commencement, a été de leur senti- „ ment, ce qu'on peut lui pardonner comme un „ reste des Erreurs du Papisme. On pardonne- „ roit avec la même indulgence aux Catholi- „ ques Romains eux-mêmes, si, dans le Concile „ de Trente, ils n'eussent poussé l'insolence jus- „ qu'à frapper d'Anathême ceux qui ne sont pas „ de leur opinion. Enfin, les Sociniens ont em- „ brassé, sur cette question, le parti des Docteurs „ de Rome; mais il est aisé de réfuter les uns & „ les autres".

Ce qui fait l'*Essence* d'un Sacrement se réduit à ceci. 1. Il doit être *d'origine divine*. 2. L'Usage en doit être *nécessaire en vertu d'un précepte divin*. 3. La *Matière*, & la *forme* du Sacrement doivent être, l'une & l'autre, d'*institution divine*. 4. Il doit être accompagné d'une *Promesse spirituelle* & de son *effet*. Tout cela se trouve dans le Baptême de *Jean* comme dans celui de *Jésus-Christ*.

„ A l'égard du prémier Article, on prouve „ que le Baptême de Jean est d'*institution divine*, „ par les Passages de St. Jean 1. v. 33. & de St. „ Luc. 3. v. 2, 3. Matt. 21. v. 25 & Luc. 20. v.

„ 5. Auſſi eſt-ce ce qu'avouent les Sociniens „ eux-mêmes, quoique les Papiſtes oſent bien „ le nier. Pour ce qui eſt de la *néceſſité de pré-* „ *cepte*, notre Auteur allégue St. Luc, ch. 7. v. „ 29. 30. & St. Jean, ch. 3. v. 5. 6., & il s'éton- „ ne, avec beaucoup de raiſon, que les Sociniens, „ en reconnoiſſant cette néceſſité dans le Baptê- „ me de Jean, oſent la conteſter à celui de J. C. „ quoiqu'elle ſoit ſi évidemment établie, Matt. „ 28. v. 19. conféré avec le v. 18. Act. 2. v. 38. „ & Marc 16. v. 16. Quant à la *Matière* du Bap- „ tême, il eſt plus que manifeſte qu'elle a été la „ même dans l'un & dans l'autre; il n'y a que la „ *forme*, ſur laquelle les Sociniens ſe récrient fu- „ rieuſement, prétendans que Jean n'a point „ baptiſé *au nom de J. C.* Mais c'eſt pourtant, „ ce que témoigne St. Paul lui-même, Act. 19. „ v. 4. 5., outre que la Rémiſſion des péchés, „ qui étoit un fruit du Baptême de Jean, ne ſe „ peut obtenir que par la foi au nom de J. C. En- „ fin, il en eſt de même, dit Mr. *Huth*, de la „ *Promeſſe Spirituelle* attachée aux Sacremens, „ & de l'*effet* dont elle doit être ſuivie, puiſque „ St. Jean baptiſoit *en rémiſſion des péchés*, Luc. „ 3. v. 3. Il donne même pour preuve le paſſage „ de S. Jean 3. v. 6., qu'il entend du Baptême, „ ſelon les hypothèſes des Théologiens Luthé- „ riens, & il ajoute que, dans ces paroles, le Sau- „ veur avoit principalement en vue le Baptême de „ Jean, le propoſant à Nicodéme comme un „ Baptême d'eau & d'Eſprit ſervant de moyen „ pour notre Régéneration. Delà vient auſſi, ob- „ ſerve notre Auteur, que nous ne liſons pas que „ les prémiers Diſciples de J. C. ayent reçû d'au-

„ tre

„ tre Baptême que celui-là : Difficulté qui ne
„ pouvoit qu'embaraſſer extrêmement les Pères,
„ dès qu'ils établiſſoient une différence eſſen-
„ tielle entre le Baptême de J. C. & celui de ſon
„ Précurſeur.

Mais ſi ces deux Baptêmes ſont le même quant à *l'eſſence*, il y a entre eux pluſieurs *différences accidentelles*, qui toutes ſe peuvent réduire à ceci: c'eſt que le Baptême de Jean n'a été qu'un Sacrement *Préparatoire* de la nouvelle Oeconomie; au lieu que le Baptême de J. C. l'a ſuivi pour l'*Etabliſſement Actuel* du Nouveau Teſtament. *Quod Baptiſmus Chriſti Sacramentum ſit Novi Teſtamenti* Conſtitutivum, *Joannis* Preparatorium.

Afin de bien comprendre ceci, il faut dabord reconnoître ici deux Principes. Le prémier eſt *que la nouvelle Oeconomie n'a point commencé au Baptême de Jean, mais à la mort de J. C.*; & l'autre, *que le Baptême de Jean a pris fin non pas par la mort de ce St. Précurſeur lui-même, mais par la mort de J. C.*; Enſorte que c'eſt auſſi alors que le Baptême de J. C. a ſuccédé à celui de Jean.

Sur le prémier de ces Principes, Mr. *Huth* n'ignore pas qu'un grand nombre de Théologiens poſent *les commencemens du Nouveau Teſtament*, les uns, à la Naiſſance de J. C., les autres, au Baptême de Jean; & les autres, du moins au tems que le Sauveur entra dans les fonctions publiques de ſon divin Miniſtère; mais il fait voir le contraire par pluſieurs raiſons, dont les principales reviennent à ceci. 1. Selon St. Paul, Héb. 9. v. 8. le Vieux Teſtament a ſubſiſté juſqu'à la mort de J. C.; ce n'eſt qu'alors que le voile a été

été déchiré, que les Sacrifices ont été abolis, que l'obligation écrite contre nous a été effacée, & attachée à la Croix: & par conséquent, ce n'est qu'alors qu'a pû avoir lieu une plus douce & plus parfaite Oeconomie. 2. Un Testament, suivant ce même Apôtre, n'a point d'effet, avant la mort du Testateur, Héb. 9. v. 17. Delà vient que le Sauveur dit lui-même, en instituant la Sainte Cêne, *Cette Coupe est le Nouveau Testament* EN MON SANG, Luc. 22. v. 20. *Ceci est mon sang*, LE SANG DU NOUVEAU TESTAMENT. Matt. 26. v. 28.

3. D'ailleurs, il est certain que J. C. est né *sous la Loi*, & *sujet à la Loi*, Gal. v: v. 4. 5. & cette sujettion n'a pris fin qu'à sa mort. Aussi est-il expressément appellé *Ministre de la Circoncision*, Rom. 15. v. 8. Et nous voyons qu'il recommandoit au Peuple Juif de respecter *ceux qui étoient assis dans la Chaire de Moyse*, Matt. 23. v. 2. 3. comme il ordonna aussi à un Lépreux qu'il avoit guéri de se montrer au Sacrificateur, & d'*offrir le don prescrit par la Loi*, Matt. 8. v. 4. „ Enfin, à parler exacte-
„ ment, ce n'est même qu'au jour de la Pentecôte
„ qu'on peut fixer l'Epoque de l'*Etablissement*
„ *Solemnel* de la nouvelle Oeconomie. Le Sau-
„ veur l'institua bien, lorsque, prêt à finir sa vie, il
„ fit la dernière Pasques, & y substitua sa Sainte
„ Cêne. Il en régla bien ensuite toute la disposi-
„ tion après qu'il fut ressuscité, ayant, pour cet ef-
„ fet, conversé avec ses Disciples l'espace de 40
„ jours; mais ce ne fut, proprement, que par l'ef-
„ fusion miraculeuse du St. Esprit que s'accom-
„ plirent ces Oracles qui prédisoient la cessation
„ du Vieux Testament & l'établissement du Nou-
„ veau, Jér. 31. v. 31. Héb. 8. v. 6. 10.

Ce-

Ce Principe une fois posé, il est aisé de répondre à cette Question, *si le Baptême de Jean appartient à l'Oeconomie du Vieux Testament, ou à celle du Nouveau?* Les Anciens, aussi bien que les Modernes, se sont trouvés fort embarassés à la résoudre. *Tertullien*, à la vérité, parle là-dessus assez judicieusement, lorsqu'il envisage le Ministère de Jean-Baptiste, comme une Epoque, ou pour traduire plus littéralement, *comme une Borne, posée entre le Judaïsme & le Christianisme, en sorte que là finissoit l'un, & commençoit l'autre:* Mais ce n'est pas là décider nettement la Question. Pour les Catholiques Romains, suivant leur louable coutume, ils coupent hardiment le nœud gordien. Le Baptême de Jean, selon eux, n'étoit qu'un Rite, ou une Cérémonie, & nullement un Sacrement, ni du Vieux, ni du Nouveau Testament. Le Savant *Gerh. Vossius*, paroît hésiter, & se réduit à dire, *qu'on ne doit pas le rapporter au Vieux Testament, & qu'on ne peut pas dire, non plus, purement & simplement, qu'il soit du Nouveau; mais que cependant, c'est à celui-ci qu'il appartient le plus, vû que le Ministère d'un Précurseur est rélatif à la venue du Roi qu'il annonce*, ou que *c'est par là qu'il en faut juger.* Le sentiment commun des Protestans est plus décisif, & ils tiennent que le Baptême de Jean a été un Sacrement du Nouveau Testament. Mais une affirmative, si simple, & si formelle, souffre de grandes objections, puisque, comme on vient de le voir, au tems de Jean Baptiste, la nouvelle Oeconomie n'étoit pas encore dans sa *Constitution*. On se tirera aisément de toutes ces difficultés, ajoute Mr. *Huth*, en disant, que le Baptême de Jean étoit pour le Nouveau Testament

un

un Sacrement de *Préparation*, & non pas de *Conſtitution formelle*. C'eſt une diſtinction qu'on peut illuſtrer admirablement par l'exemple de la Circonciſion d'Abraham, qui juſqu'à la venue de Moyſe, le Médiateur du Vieux Teſtament, ne faiſoit point partie de cette Alliance, comme Alliance établie, mais qui y ſervoit de préparatif. Voyez & conférez là-deſſus, Gal. 5. v. 3. & Jean, 7. v. 22.

En reconnoiſſant donc que le Baptême de Jean n'a été qu'un Sacrement Préparatoire pour la nouvelle Oeconomie, il eſt aiſé d'en venir à un autre principe. Il s'agit de ſavoir, *combien de tems en a duré la force, & l'obligation*? Elle a duré, répond Mr *Huth*, auſſi longtems que la Préparation pouvoit avoir lieu, c'eſt-à-dire, tant que l'Ancienne Oeconomie ne ſe trouvoit pas actuellement abolie par l'établiſſement d'une autre, ce qui n'eſt arrivé que par la mort de *Jéſus-Chriſt*. Voici, en abrégé, comment notre Savant Auteur développe ſa penſée.

La qualité du Baptême de Jean ne dépendoit pas de ſa *Perſonne*, mais du *but* de ſa miſſion. Il baptiſoit comme Précurſeur du Meſſie: c'étoit à ce Meſſie, & non pas à ſoi-même, qu'il faiſoit des Diſciples; de ſorte que ce même Baptême a pu durer, & a effectivement duré, après même que St. Jean fut mis en priſon, ſans autre changement que celui de la cauſe miniſtérielle, qui ne fait rien à la nature même du Baptême. Si *Jéſus Chriſt* a baptiſé durant ſon état d'abaiſſement, ſoit qu'il l'ait fait par lui-même, comme quelques-uns le prétendent, en ſe fondant ſur le paſſage de Jean 3. v. 22., ſoit qu'il l'ait fait par le miniſtère de ſes Diſciples, ce n'a été, certainement, qu'en qualité d'*En-*

d'*Envoyé de Dieu*, & par ordre de Dieu. Car enfin, par ſon humiliation, cet adorable Sauveur avoit tellement ſuſpendu en ſoi l'uſage, ou l'exercice des propriétés de la Divinité, que même, toutes les fois qu'il vouloit faire quelque miracle, il dépendoit entièrement de la volonté de ſon Père céleſte; de ſorte que, durant ce période, il ne peut avoir inſtitué d'autre Baptême que celui que Jean conféroit déja par ordre de Dieu, & qu'il a fait adminiſtrer auſſi par ſes Diſciples, ſur le même commandement. Juſqu'à la mort de *Jéſus Chriſt* le Baptême de ſes Diſciples, & celui des Diſciples de Jean, étoit, dans le fond, parfaitement le même; & une preuve frappante de cela, c'eſt que les Apôtres, qui n'avoient été baptiſés que par Jean, avant que d'être Apôtres, ont eux-mêmes baptiſé comme Diſciples de *Jéſus Chriſt*. Voyez Luc. 6. v. 12. *& ſuiv.* & Jean 3. v. 22. *& ſuiv.*

On voit par-là que Mr. *Huth* eſt bien éloigné de croire, avec le commun des Théologiens, que J. C. inſtitua ſon propre Baptême dès le commencement de ſon Miniſtère, & qu'après ſa Réſurrection, il ne fit que le confirmer. Outre que, durant la vie du Sauveur, l'Ancienne Oeconomie ſubſiſtoit encore, & que le Baptême ne pouvoit pas être ſubſtitué à la Circonciſion, tandis que celle-ci n'étoit pas abolie, nous ne trouvons rien dans l'Evangile qui prouve une telle inſtitution, mais ſeulement que *Jéſus Chriſt*, après avoir reçû lui-même le Baptême de Jean, l'a authoriſé dans le Miniſtère de ſes Diſciples. Mais, après ſa Réſurrection, le Sauveur parle à ſes Apôtres dans des termes qui emportent viſiblement une inſtitution formelle. D'abord, il leur déclare *que toute puiſ-*

ſan-

sance lui est donnée au Ciel & sur la terre; & ensuite, *Allez*, leur dit-il, *faites-moi des Disciples de toutes les Nations, les baptisans au nom du Père, & du fils, & du St. Esprit*, Matt. 28. Là il s'exprime comme Maître, comme Seigneur, comme Chef de l'Eglise, & fonde sur ces prérogatives glorieuses de son exaltation le commandement exprès qu'il donne à ses Ministres de pratiquer le St. Baptême, pour être, désormais & jusqu'à la fin des Siècles, le sceau d'une nouvelle & meilleure Oeconomie.

C'est ainsi que l'on conçoit, en général, que le Baptême de *Jésus-Christ* diffère de celui de Jean, à certains égards, quoi qu'ils fussent le même, quant à la Substance & à l'essentiel. ,, Mais, pour ,, expliquer plus exactement cette différence, notre savant Auteur la rapporte à 7 Chefs, que ,, nous ne ferons qu'indiquer. 1. Ces deux Bap- ,, têmes étoient bien, l'un & l'autre, d'*origine* ,, céleste & divine, mais avec quelque diversité. ,, Car à l'égard de celui de Jean, c'est proprement ,, Dieu le Père qui l'ordonne, & si Dieu le fils y ,, concourt, comme en effet, *quelque chose que le Père fasse, le Fils le fait pareillement*, il se ,, trouve pourtant, alors, dans un état d'anéantissement, & d'abaissement sous la loi, au lieu ,, que pour le Baptême de *Jésus-Christ*, c'est lui- ,, même qui l'institue, comme Médiateur, Dieu ,, & Homme, & comme *Médiateur glorifié*. 2. ,, Le Baptême de Jean, non plus que sa Prédi- ,, cation, ne regardoit que les Juifs, au lieu que ,, celui de *Jésus-Christ s'étend* généralement à ,, tous les Peuples du Monde. 3. Le *but* en étoit ,, aussi différent. Le Baptême de Jean étoit des-

,, tiné,

„ tiné, *d'un côté*, à confirmer dans ceux qui le
„ recevoient, le Sceau de la juſtice, qui leur a-
„ voit été imprimé par la Circonciſion, & *de*
„ *l'autre*, à les initier dans cette Condition pré-
„ cieuſe que St. Paul appelle l'*Adoption des En-*
„ *fans*, dont le Meſſie alloit bientôt les mettre
„ en poſſeſſion. Mais dans le Baptême de *Jé-*
„ *ſus-Chriſt*, rien ne demeure plus de l'An-
„ cienne Oeconomie; tout y fait place à la *nou-*
„ *velle Créature*. 4. Le Baptême de Jean n'é-
„ toit pas d'une *néceſſité* auſſi générale que celui
„ de *Jéſus Chriſt*. Les petits enfans n'avoient pas
„ beſoin de le recevoir, & il leur ſuffiſoit d'avoir é-
„ té circoncis: auſſi ne voyons-nous pas que St.
„ Jean ait baptiſé aucun enfant; c'étoit un Baptême
„ *de repentance*, & cette diſpoſition ſuppoſe un â-
„ ge de connoiſſance. Au contraire, dit notre Au-
„ teur, la Circonciſion n'ayant plus aucune vertu,
„ ni aucun lieu dans l'Egliſe du Nouveau Teſta-
„ ment, le Baptême de *Jéſus Chriſt* eſt néceſſaire
„ aux petits enfans eux-mêmes. 5. La *Vertu* du
„ Baptême de Jean n'étoit pas égale à celle du
„ Baptême de *Jéſus-Chriſt*. Cela ne s'entend
„ pas de la *nature* même de la grace qu'il confé-
„ roit, mais de la *meſure*, ou du *dégré* dans le-
„ quel elle étoit donnée. Au premier égard, la
„ différence ſeroit eſſentielle, ce qui eſt bien é-
„ loigné de la penſée de notre Auteur; mais
„ dans le ſecond ſens, elle n'eſt qu'accidentelle;
„ & c'eſt ce que Mr. *Huth* veut que l'on obſerve
„ bien, comme il s'en expliquera mieux encore
„ plus bas. 6. St. Jean baptiſoit au nom *de celui*
„ *qui devoit venir*, quoiqu'on ne puiſſe pas di-
„ re préciſément les termes dont il ſe ſervoit;

mais

„ mais le Baptême de *Jéſus Chriſt* s'adminiſtre „ au nom de ce divin Rédempteur, conſidéré „ *comme déja venu*, & la formule en eſt preſcrite „ en tout autant de termes, en St. Matt. 28. v. „ 19. 7. Enfin, le Baptême de Jean, n'étant que „ *Préparatoire*, ne pouvoit, ni ne dévoit durer, „ que juſqu'à l'établiſſement de la nouvelle Oeconomie, qui n'a eu lieu qu'après la mort du „ Sauveur du Monde, au lieu que le Baptême „ de *Jéſus Chriſt* doit durer juſqu'à la fin des „ Siècles, Matt. 28. v. 18. 20.; & cette différence, comme les autres, eſt encore purement accidentelle, quoiqu'en diſent certains Théologiens.

„ Telle eſt la différence qu'établit Mr. *Huth* „ entre le Baptême de *Jéſus Chriſt* & celui de „ ſon ſaint Précurſeur". Delà notre Docteur prend occaſion de réfuter en peu de mots, mais vivement & ſolidement, le P. *Mentzingen*, Profeſſeur en Théologie à Heidelberg, qui, dans une Diſſertation publiée en 1735, ſoutient que le Baptême de Jean n'a pas été un Sacrement. „ La „ prémière raiſon qu'allégue le Profeſſeur Jéſuite, c'eſt que le Baptême de Jean *n'a duré que „ très-peu de tems*; mais il ſe trompe: tout l'eſ„ ſentiel en a continué, & ſubſiſte encore, dans le „ Baptême de *Jéſus-Chriſt*. L'*Egliſe*, ajoute-„ il, *ne l'a jamais admis au nombre des Sacre„ mens*; mais de quelle Egliſe veut-il parler? l'E„ gliſe Apoſtolique, à laquelle il appartenoit, le „ recevoit aſſûrément, & ſi, comme on l'a vû, „ l'uſage en devoit ceſſer à la mort de *Jéſus„ Chriſt*, le devoit-on admettre plus outre? Mais, „ inſiſte le Jéſuite, *Jéſus-Chriſt ne l'a point inſti-*

„ *tué*

„ *tué non plus.* Il faut distinguer, replique sage-
„ ment Mr. *Huth*; s'il ne l'a pas institué comme
„ *Dieu & homme*, θεάνθρωπος, on ne sauroit nier
„ qu'il n'en soit l'Auteur comme *fils de Dieu*,
„ inséparablement uni à son Père éternel: que
„ si la *formule d'administration* n'a pas été pré-
„ cisément la même dans ces deux Baptêmes, ce-
„ la ne prouve rien contre l'identité de leur natu-
„ re: quant à l'*Efficace*, la différence n'en con-
„ siste que dans la mesure, ou dans le dégré, com-
„ me on l'a remarqué tout à l'heure. Enfin, pour
„ ce qui est de l'objection prise de ce que St. Paul,
„ Act. 19. a baptisé des Disciples qui avoient dé-
„ ja reçû le Baptême de Jean, Mr. *Huth* répond
„ que cela est arrivé à cause que depuis la mort
„ de *Jésus Christ* ce Baptême étoit nul & sans ef-
„ ficace, selon les Principes que nous venons
„ d'établir après lui".

Ici se présente une Question importante, savoir: *si le Baptême de Jean étant le même en substance que celui de* Jésus Christ, *a pu être réitéré, & s'il l'a été?* Cette difficulté, fondée sur ce qui est rapporté Act. 19. v. 3. 5., a été longtems la croix des Interprêtes Protestans. Un Simon Cyrénien s'est trouvé, qui l'a prise sur lui, & ils ont été ravis de la lui donner à porter. Le Célébre *Philippe du* MARNIX a donc observé qu'on pouvoit ainsi traduire les versets en question; *Jean a* bien *baptisé*, (Ἰωάννης μὲν ἐβάπτισεν) *du Baptême de repentance, disant au Peuple qu'ils crussent en celui qui devoit venir, savoir en* Jésus Christ; Mais *ceux qui l'entendirent*, (ἀκούσαντες δὲ) *furent baptisés au nom du Seigneur Jésus.* Suivant cette Traduc-

tion, St. Paul eſt celui qui parle dans ces 3 verſets; & après cela, c'eſt St. Luc qui ajoute au v. 6. *qu'après leur avoir impoſé les mains, le St. Eſprit deſcendit ſur eux.* Mais cette explication n'accommode nullement Mr. *Huth*, & il en donne d'abord pour raiſon que la particule grecque *μὲν* du v. 4. n'eſt pas d'une authenticité reconnue. On ne la trouve, ni dans l'Exemplaire Alexandrin, ni dans celui de Cambridge. Si St. Chryſoſtome la reconnoit, il eſt en cela le ſeul d'entre les Anciens Pères, & elle peut s'être gliſſée dans ſes ouvrages par inadvertance toute pure de la part des Libraires ou des Imprimeurs. L'Auteur de la Vulgate, ni celui de la Verſion Syriaque, ne l'expriment point non plus; & même, elle ne ſe trouve dans aucune des Traductions qui ont paru avant *Marnix*. D'ailleurs, ſi les Anciens l'avoient lue dans leurs Exemplaires, eſt-il croyable qu'ils euſſent tous adopté, comme ils ont fait, l'opinion que le Baptême avoit été de nouveau adminiſtré aux Ephéſiens? Mais quand on prouveroit clairement que cette particule eſt du Texte Sacré, on ne gagneroit rien par-là; elle ſe trouve dans des Paſſages où elle n'a aucune connexion avec la particule *δὲ*, comme Act. 2. v. 22. 23. Quant à la particule *δὲ*, rien n'eſt plus ordinaire que de la voir employée à continuer le Diſcours, ſans aucun égard à ce qui précède. Enfin, ſelon Mr. *Huth*, la verſion de *Marnix* eſt abſurde, parce qu'elle fait parler St. Paul d'une manière peu ſenſée. Les Ephéſiens ne connoiſſoient point le S. Eſprit; l'Apôtre s'en étonne & il leur demande, *En quoi donc ils ont été baptiſés?* Ils répondent qu'ils ont reçû le Bap-

tê-

même de Jean. Là dessus, que leur dit l'Apôtre? *Jean a bien baptisé . . . disant au Peuple qu'ils crussent en Jésus Christ.* Mais *l'ayant entendu, ils furent baptisés au nom du Seigneur Jésus.* Quelle réplique pour un homme qui a seulement le sens commun! Mettre ainsi en opposition des choses qui sont purement les mêmes! Sur tout, comment croire cela d'un génie aussi excellent que l'étoit St. Paul? Aussi durant quinze siècles, personne ne s'est avisé d'une explication aussi forcée que l'est celle-là; mais, sans autre réflexion, on l'a saisie avec avidité, pour répondre avec plus de facilité aux objections des Papistes, & à celles des Anabaptistes. C'est ainsi que raisonne notre savant Auteur. Il auroit pû peut-être mépriser un peu moins l'interprétation du Docte *Marmix*, adoptée par tant de judicieux Critiques: mais quoiqu'il en soit, voici le sentiment de Mr. *Huth*.

St. Paul a réellement & effectivement baptisé les Disciples d'Ephèse: *Non pas* que le Baptême de Jean, qu'ils avoient reçû, eût besoin d'être réitéré à cause de son insuffisance, si on le considére *en lui-même*; Non pas, *non plus*, que ce Baptême leur eût été mal administré, comme plusieurs l'ont crû; *Ni*, enfin, qu'on puisse réitérer un Baptême légitimement conféré; mais parce que *dans ce période de tems*, le Baptême de Jean ne devoit plus être en usage, ni n'avoit plus aucune vertu. Ainsi St. Paul, à proprement parler, n'a point *rebaptisé*, mais il a donné *le vrai Baptême de ce tems-là* à des personnes qui ne l'avoient point reçû.

Cette Solution paroît assez satisfaisante: mais il reste quelques difficultés, qui semblent s'offrir d'elles-mêmes, & que notre Auteur a soin de le-

ver. Comment se peut-il, dira-t-on, que depuis si longtems que le Baptême de Jean devoit avoir cessé, on le pratiquât encore? Et sur tout, comment se peut-il que ceux qui l'avoient reçû, ignorassent même *qu'il y avoit un St. Esprit*? On convient généralement que dans la Question de St. Paul aux Ephésiens, il ne s'agit pas de la *Personne* du St. Esprit, ni même de ses *Dons* considérés en général, mais de cette *abondante effusion* qui en avoit été promise par les Prophètes, & qui étoit réservée au Nouveau Testament; mais cela ne contente pas; voici donc quelque chose de plus. D'abord il faut se représenter l'état où étoient alors les Chrétiens d'Ephèse; ils étoient encore comme cachés parmi les Juifs; il n'y avoit point encore d'Eglise formée en cette ville; ils ne faisoient que commencer à croire en *Jésus Christ*. C'est ce qui fait que St. Paul s'informe, & veut s'instruire au juste, des circonstances de leur conversion & de leur Baptême. Car il faut savoir que dès le commencement du Christianisme, il se fit une sorte de Schisme parmi ceux qui le professoient. Il y en avoit qui vouloient retenir la loi Mosaïque avec l'Evangile, nonobstant ce qui fut décidé par les Apôtres au concile de Jérusalem; & comme ils voyoient que les autres, en administrant le Baptême de *Jésus Christ*, enseignoient que par ce Baptême on étoit affranchi de toute sujettion à la loi cérémonielle, ils s'avisèrent de faire revivre le Baptême de Jean, afin que l'employant à faire des Disciples à *Jésus Christ*, ils y pussent joindre plus facilement l'obligation de pratiquer la loi Mosaïque. Notre Auteur fonde cette conjecture sur les passages des Actes, ch. 10. v. 45. 47. & des Colos-

siens,

siens, ch. 11. v. 3. 15. 16. Il importoit au zèle de l'Apôtre de savoir si peut-être les Chrétiens d'Ephèse ne l'étoient pas devenus sur ce pied-là; parce que tout ce qui se donnoit désormais à la loi de Moyse dérogeoit à la gloire de *Jésus Christ*. St. Paul demande donc d'abord aux Ephésiens, *Quand vous avez crû, avez-vous reçû le St. Esprit*, c'est-à-dire cette abondante communication des graces de l'Esprit divin qu'avoient promise les Prophètes pour le tems du Messie? (Car il étoit familier aux Juifs d'exprimer ainsi, comme les Prophètes, par le seul nom de St. *Esprit* cette riche mesure de ses graces qui devoit être donnée dans les derniers tems.) Non, répondent les nouveaux Disciples d'Ephèse, & *nous n'avons pas même oui dire s'il y a un St. Esprit*; nous ignorons encore que cette bénédiction ait été répandue sur les fidèles. A cela même St. Paul reconnoît assez clairement que les Ephésiens n'ont pas reçû le vrai Baptême de *Jésus Christ*, mais pour mieux s'en assurer, il leur demande encore, *en quoi donc*, ou avec quelle instruction, *avez-vous été Baptisés*? Ils répondent qu'ils ont été baptisés *du Baptême de Jean*. Voilà le mal découvert: St. Paul y apporte incessamment le remède. Il leur fait donc comprendre avant toutes choses, que le Baptême de Jean n'avoit été que préparatoire: *Jean a baptisé... disant au Peuple qu'ils crussent en celui qui devoit venir, savoir en Jésus Christ*, & que, par conséquent, depuis que le Messie est entré dans sa qualité de Seigneur & de Roy de l'Eglise, on doit être baptisé *de son propre Baptême*. Les Ephésiens écoutent, ils comprennent, ils demandent ce Baptême de *Jésus Christ*, & l'Apôtre le leur ayant

conféré, ils reçoivent cet Esprit, que celui de Jean n'avoit pas eu la vertu de leur communiquer.

Voilà la Solution de tout ce que cet endroit de l'Ecriture présente de difficultés. Reste seulement à montrer que le Baptême de Jean ne pouvoit pas communiquer l'*Esprit du Nouveau Testament*, & que c'étoit un Privilège attaché au Baptême de *Jésus Christ*; mais c'est ce qui se démontre sans peine. *Pour moi*, disoit St. Jean lui-même, *je vous Baptise d'eau, en Signe de repentance: mais celui qui vient après moi est plus fort que moi;..... celui-là vous baptisera du St. Esprit & de feu.* A la vérité, il ne faut pas conclure de ces paroles du St. Précurseur, que son Baptême n'étoit du tout point accompagné de l'Esprit de Dieu, comme l'enseignent les Catholiques Romains. D'entre les Protestans eux-mêmes, ceux-là donnent à gauche, qui par ce Baptême du *St. Esprit & de feu*, réservé au règne de Jésus Christ seul, n'entendent autre chose que *les dons miraculeux* qu'il fit descendre sur son Eglise après son Exaltation. Il s'agit ici également des dons de la Grace, & des dons extraordinaires.

En effet, dit fort judicieusement notre Auteur, il est bien vrai que sous l'ancienne Oeconomie les fidèles n'étoient nullement privés de la grace du St. Esprit. Sans cette grace, comment auroient-ils pu se convertir, chercher leur refuge dans le Sauveur promis, le confier en lui, & demander à Dieu, comme faisoit le Psalmiste, d'être dirigés par ce divin Esprit? Mais quelle différence, pour le *Degré* de cette grace, entre les fidèles du Vieux Testament & ceux du Nouveau, soit à l'égard des *lumières*, infiniment plus brillantes sous l'Evangile, que

que sous l'Oeconomie des Ombres, des types, & des figures ; soit à l'égard du *sentiment de l'Adoption*, & des autres prérogatives attachées à la qualité d'Enfans du Seigneur ; prérogatives dont ils jouissent sans réserve sous la nouvelle Oeconomie, au lieu que sous le Vieux Testament, ils étoient comme en état de Minorité & sous le Pédagogue ; soit à l'égard de la *confiance* & de la paix de l'ame, auparavant toujours mêlée de tremblement & de crainte, à l'aspect terrible des Sacrifices sanglans qui devoient s'offrir pour faire soupirer après la venue du Redempteur, mais que les fidèles goûtent aujourd'hui dans toute sa douceur, & dans toute sa pureté !

C'est ainsi que Mr. *Huth* finit sa Dissertation. Il faut l'avouer, on ne sauroit la lire sans admirer tout à la fois son profond savoir, sa vaste lecture, & son juste discernement ; & il est bien à désirer qu'un si bon Théologien continue à faire part au Public de ses Méditations.

ARTICLE VIII.

REMARQUES *Critiques sur le* DICTIONNAIRE *de* BAYLE. Deux Volumes *in folio*, de 819 pages pour le corps de l'Ouvrage, outre une préface de 54 pages, & les *Additions* & *Corrections* qui en contiennent 21. *Paris*, chez *Hypolite-Louis Guerin*, & à *Dijon* chez la Dlle. *Hermil-Andrea*, 1748.

ON renouvelle dans cet Ouvrage toutes les accusations formées contre *Bayle* par ses plus cruels ennemis. Vous y retrouvez toutes les injures vomies contre lui par les Ministres *Jurieu*, *le*

Clerc, *Jaquelot*, & autres Théologiens Catholiques & Proteſtans, dont la plupart ſemblent avoir moins conſulté l'amour du Vrai, qu'un zèle amer & quelquefois furieux, qui les a portés à rendre odieuſe la mémoire de leur illuſtre Adverſaire. Pour donner plus de poids à ces témoignages, on va puiſer dans Mr. *de Crouſaz*, dans *Racine*, dans les Auteurs les plus modernes, tout ce qui s'y trouve au desavantage de *Bayle*. Le prémier (*a*) n'a pas rougi de le traiter de *Bouffon*, de *mauvais plaiſant*, d'*impie*, de *libertin*. Notre Auteur fait reparoître ces termes inſultans dans ſa Préface, il s'en prévaut pour inſulter à ſon tour le *Lion mort*. *Racine*, cet homme pieux qui ne reſpire que la douceur & la charité, non content de vouloir faire paſſer le Dictionnaire de *Bayle* pour un *Recueil informe*, va juſqu'à l'accabler lui-même d'injures: il le traite de *Protée*, d'*homme affreux*, de *ravageur de ſyſtêmes*, qui

Ne traînoit après lui que doutes, que problêmes,
Sophiſmes captieux, longues digreſſions,
Amas d'autorités, foule d'objections (*b*).

Notre Auteur marche aveuglément ſur les traces de ces Meſſieurs. On diroit qu'il a hérité & de leur haine & de leur animoſité contre *Bayle*. Il a cru pouvoir le terraſſer en entaſſant dans ſa longue Préface paſſages ſur paſſages, preſque tous pleins de fiel & d'amertume. Si vous comptez les ſuffrages qu'il produit, il a gain de cauſe, & *Bayle* eſt perdu ſans reſſource. Il y repète des objections faites déja cent fois, & auxquelles *Bayle* lui-même

(*a*) Dans ſon *Examen du Pyrrhoniſme*.
(*b*) *Racine* dans ſa *réponſe à l'Epître* de Mr. *Rouſſeau*.

me a répondu. Dans les griefs allégués contre ce Philosophe, vous remarquez des contradictions étonnantes ; l'un détruit ce que l'autre établit. Les Adversaires de *Bayle* sont trop divisés pour former l'attaque : celui-ci profitant de ce contraste, les met aux prises, & les oblige de se tenir eux-mêmes sur la défensive. Le spectacle est plaisant ; mais pour en juger, il faut se posséder, & n'écouter que la raison.

Ce n'est pas dans cet Ouvrage qu'on doit s'attendre de trouver la justification de *Bayle*, on y supprime tout ce qui pourroit être à son avantage. On n'y cite guère que ceux qui sont ses ennemis déclarés. On sait cependant qu'il a eu, & qu'il a encore aujourd'hui un grand nombre de partisans. Il y a de l'injustice dans ce procédé. Fait-on le procès à un homme sans vouloir l'entendre, ni lui ni ses défenseurs, tandis qu'on rassemble de toutes parts, tous ceux qui se font un plaisir malin de l'insulter, & de vomir contre lui les injures les plus grossières. Qu'on ne m'en croye pas sur ma parole ; je vais produire quelques-uns de ces traits envenimés, afin que les personnes sages & desintéressées puissent se former une idée & de l'équité, & de la modération de ces Censeurs.

L'un d'eux, Auteur des *Essais sur les Philosophes* (*a*), se laisse aller, en parlant de *Bayle*, à des emportemens qui tiennent de la fureur. Il le traite d'*impudent Cynique, qui a rayé du Code des devoirs de l'Homme envers Dieu & envers soi-même, l'article de l'honnêteté & de la pudeur.* Il l'ac-

(*a*) Ces *Essais* ont été imprimés à *Amsterdam* en 1743 in 12.

l'accuſe d'être le *Docteur des Impies de nos jours, qui mettent de niveau le Paganiſme, l'Egliſe Catholique, & les Sectes hérétiques.* Quel zèle furieux ! A quel traitement devroient s'attendre les Incrédules, les Sceptiques & les Hérétiques, s'ils tomboient jamais entre les mains d'un pareil Orthodoxe !

L'Auteur d'un Ouvrage qui a pour titre, *Bayle en petit*, dit que ce Philoſophe n'eſt *qu'un préſomptueux raiſonneur*, un *pitoyable Sophiſte*, & qu'il *n'eſt admirable qu'à cauſe de ſon effroyable effronterie, & de ſa prodigieuſe méchanceté.* „ Quel „ Tribunal, dit-il ailleurs, prendra fait & cauſe „ pour un Auteur Proteſtant & fugitif, qui de„ vroit être en horreur à tous les bons François, „ après ce qu'il a écrit contre toute la Nation, „ dans ſon Diabolique Libelle, *la France toute Catholique ſous le règne de Louis le Grand.* „ Quand vous faites des leçons un peu vertes à „ certains Lecteurs, que l'aveuglement, l'Héréſie, „ ou le libertinage a pu rendre les imitateurs d'un „ homme qui n'eſt admirable qu'à cauſe de ſon „ effroyable effronterie, & de ſa prodigieuſe mé„ chanceté, vous ne nommez, vous ne déſignez „ même perſonne, & qui eſt-ce qui oſera ouver„ tement venger les Libertins en général " ?

Quelle fouge, quel emportement ! *Bayle* eſt-il donc ſi coupable d'avoir écrit ce prétendu *Libelle* ? Son frère venoit de mourir dans un cachot, on tyranniſoit les Proteſtans, on commettoit à leur égard les plus grandes injuſtices ; voila ce qui porta ce Philoſophe à écrire contre le procedé des Catholiques. Les a-t-il calomniés ? Il eſt, dit-on, outré dans ſes accuſations. Soit. Mais la conduite

des

des Persécuteurs étoit-elle fort modérée ? D'ailleurs le reproche qu'on fait ici à *Bayle*, on peut le faire à la plupart des Ecrivains Protestans de ce tems-là. N'ont-ils pas comme lui crié à la tirannie ?

Dans la Préface du Livre qui a pour titre, *Traité des abus de la Critique en matière de Religion*, on fait passer le Dictionnaire de *Bayle* pour un *amas d'erreurs capitales*, pour un *Ouvrage à la Mosaïque*, qui, dans son bizare assortiment de citations & de réflexions sérieuses & comiques, fournit de quoi former *le plus monstrueux assemblage d'obscénités, d'Hérésies*, & *d'Athéisme*. Un Catholique appelle *Hérésie* tout ce qui n'est pas conforme à sa croyance. *Bayle* n'est donc hérétique que dans l'esprit des Catholiques, lorsqu'il plaide la cause des Protestans. Cette accusation d'hérésie est une pure chimère. Ou il n'y a point d'hérésie, ou il y en a dans toutes les Sectes.

Vous trouverez cent reproches de cette nature dans la Préface de notre Auteur. Lui-même renchérit souvent sur les plus violens Censeurs de *Bayle*. Il dit que son Dictionnaire est plein d'obscénités, d'impiétés, qu'il y fournit des armes aux ennemis de la Religion, qu'il y déchire les Saints de l'Ancien & du Nouveau Testament, qu'il y foule aux pieds tout ce qu'il y a de plus respectable, qu'il y établit cette *thèse impie*, que la faction du Démon a la supériorité sur celle de *Jesus Christ*.

Mais ce qui le choque le plus, c'est le différent usage qu'il prétend que *Bayle* fait de la Critique à l'égard des *Orthodoxes & des prétendus Réformés*. Bayle parle-t-il d'une dispute de controverse entre un Catholique & un Protestant ; ou lui-

lui-ci remporte toujours la victoire. S'agit-il de diffamer les Ecrivains de la Communion Romaine; tout lui est bon. Est-il question de justifier les Protestans, il n'y a aucune sorte de moyens qu'il n'emploie, & qu'il ne repète continuellement afin de parvenir à ce but. „ *Bayle* n'est donc „ pas, dit notre Auteur, aussi exemt de préjugés „ qu'il se l'imaginoit. A-t-il tenu la parole qu'il „ avoit donnée de garder une exacte neutralité, „ & de *traiter avec la même honnêteté les Catholiques & les Protestans*?

En faut-il davantage pour porter un Catholique zèlé pour sa Religion, à user de représailles à l'égard du Dictionnaire de *Bayle*? *Un Ouvrage*, dit-il, *qui porte tant de caractères de partialité, fournit nécessairement une ample matière à une juste censure*. Il se propose sur-tout d'attaquer les Protestans, & de les mettre à leur tour sur la défensive. Il est fort surpris qu'on les ait laissés triompher si longtems. „ J'ignore, dit-il, par quelle fatalité *il* „ est arrivé que, parmi tant de Savans en tout „ genre, que la Religion Catholique a produits „ dans ces derniers siècles, il ne s'en soit trouvé „ presque aucun qui ait daigné combattre *ces sortes d'imputations calomnieuses, dont les Protestans ont tâché de nous noircir*. Peut-être ne „ seroit-il pas hors de propos de leur enlever ces „ vains trophées, dont ils prétendent tirer différens avantages, quoique si peu décisifs pour la „ bonté de leur cause. L'intérêt de la vérité semble l'exiger". Il est clair que l'Auteur suppose ici ce qui est en question, que les Protestans sont dans l'erreur; il pourroit bien se tromper, tous parlent le même langage.

On

On ne doit cependant pas s'attendre à une réfutation complette du Dictionnaire de *Bayle*. L'Auteur convient que cette entrepriſe eſt infiniment au-deſſus de ſes forces. Loin de prétendre avoir relevé tout ce qui eſt repréhenſible dans ce gros Ouvrage, il ne doute pas qu'on ne puiſſe faire beaucoup d'additions aux Articles mêmes qu'il a critiqués. Il ne préſente que de ſimples obſervations ſur divers morceaux de ce Dictionnaire; il ne fait pas un Supplément. Il oſe cependant avancer qu'une partie des Articles qu'il a examinés, ſuffit pour rendre juſtement ſuſpect tout ce qui eſt ſorti de la plume de *Bayle*. Antiquité Sacrée & Prophane, Philoſophie, Critique, Hiſtoire Littéraire, Philologie; il cite ſur tous ces points ce fameux Ariſtarque au tribunal du Public.

Il y a deux reproches qu'on pourroit lui faire, & ſur leſquels il a cru devoir prévenir le Lecteur. L'un d'avoir critiqué *Bayle* un peu trop durement; l'autre de l'avoir quelquefois relevé ſur des minuties. A l'égard du prémier, il répond que s'il paroit de tems en tems avoir cenſuré *Bayle* avec un peu d'aigreur, c'eſt lorſqu'il lui a ſemblé qu'il péchoit contre la bonne-foi; faute qui ne ſouffre ni excuſe ni indulgence. Il prétend d'ailleurs qu'il s'en faut bien qu'il l'ait fait avec autant de vivacité que quelques-uns des Cenſeurs de ce Philoſophe. Suivant l'un d'eux (*a*) *Bayle eſt un Philoſophe hypocrite & captieux*, qui n'a pour *Diſciples que les Impies & les Libertins.... C'eſt un hypocrite agré-*

a) Réponſe de Mr. *Néricault des Touches* à la Replique de l'Anonyme Marotique. *Mercure de France*, Oct. 1743. pag 2118.

grable, adroit, & pernicieux, contre lequel on n'eſt point en garde, comme on s'y tient contre Spinoſa, & dont les ménagemens ſubtils & compaſſés ſéduiſent les petits eſprits, les demi-ſavans, les Libertins, & les entraînent aiſément au précipice. Je demande ſi cet exemple & quantité d'autres cités par notre Auteur, l'autoriſent à traiter *Bayle* avec dureté? Si la *bonne-foi* de ce Philoſophe lui eſt ſuſpecte, la ſienne le ſera-t-elle moins aux Proteſtans qu'il attaque, & pour leſquels il ne garde aucun ménagement?

A l'égard du ſecond reproche, *d'avoir relevé Bayle ſur des minucies*, il répond en premier lieu, que *Bayle* lui-même a été l'homme du monde le plus ſcrupuleux ſur les dates, & le plus alerte à relever les Auteurs qu'il a vus broncher; & il fait voir enſuite par le témoignage même de ce Philoſophe & de Mr. de *Sallengre*, les avantages de la Critique, & la néceſſité de la cenſure des petites fautes. Cette remarque eſt juſte; mais n'eſt-ce pas abuſer de la critique que de faire un long commentaire en forme de Diſſertation ſur la ſimple ſignification d'un mot? Dans l'Article de *St. Auguſtin*, qui ſe trouve parmi les Additions, l'Auteur examine ſi *Crapula* ſignifie *l'excès dans le boire*, ou *l'excès dans le manger*, & il conſacre à cet examen quatre mortelles pages. Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt qu'il n'y a que cette ſeule remarque ſur cet Article, quoique notre Cenſeur convienne qu'il demandoit une longue diſcuſſion. Tout ce grand étalage d'érudition pour une vétille, car c'en eſt une, me paroit même à pure perte, puiſque la queſtion reſte indéciſe, & que même de très bons Juges

ges donnent gain de cause à *Bayle* qu'on entreprend ici de réfuter.

L'Auteur s'est proposé un double objet, en composant son Ouvrage; l'un de corriger les erreurs de *Bayle*, l'autre de suppléer à ses omissions. Il s'est plus attaché à la discussion des faits, *comme prouvant*, dit-il, *avec plus d'évidence sa partialité & sa mauvaise foi*, qu'à la critique des raisonnemens, dont tout le monde ne voit pas le fil, & qu'il prétend cependant n'avoir pas négligés. On voit par-là en quoi son but diffère de celui de Mr. *de Crousaz*, qui s'est borné, comme il nous l'apprend lui-même, à relever dans ses raisonnemens ce qui lui a paru directement ou indirectement contraire à la Religion naturelle & révélée, aux bonnes mœurs, & au vrai bien de la Société.

Joignons à cette idée générale du plan de l'Auteur & de la manière dont il l'a exécuté, le précis de quelques-unes de ses remarques sur les Articles du Dictionnaire de *Bayle*, qu'il a ou critiqués ou augmentés. En suivant cette méthode nous fournirons aux Lecteurs de ce Journal le vrai moyen de pouvoir juger du mérite de cette production. J'accompagnerai cet Extrait de quelques réflexions critiques, sans pourtant prétendre m'ériger par-là en juge. C'est un droit qui appartient à tous les Journalistes; il en est peu qui n'en profitent, & je n'en suis pas moins jaloux qu'un autre.

ABELARD (*Pierre*).

Bayle, au commencement de cet Article, dit qu'*Abelard naquit au Village de Palais*. Il falloit dire *au Palets*, village à quatre lieues de Nantes. C'est ainsi, à ce que prétend notre Auteur, que l'on écrit & que l'on prononce dans le lieu même.

A-

Abelard prit delà le nom de *Palatinus*, qui lui a été donné par différens Ecrivains.

On forme de grands doutes sur la naissance d'*Abelard*. Les uns prétendent qu'il est l'aîné de ses frères, les autres disent qu'il n'en est que le cadet. *Bayle*, après avoir cité les différentes opinions des Auteurs, finit en disant que, s'il avoit à choisir, il ne préféreroit pas le sentiment de ceux, qui ont pensé qu'*Abelard* étoit le plus jeune de ses frères. Il a raison, dit notre Censeur, aussi bien que *D. Gervaise*, qui a repris avec justice Mr. *du Pin*, d'avoir dit qu'*Abelard* étoit le cadet. Mais pour lever entièrement la difficulté, ils devoient expliquer le seul passage qui nous reste, & qui est si décisif, qu'il est surprenant que d'habiles gens y ayent été trompés. L'Auteur s'est chargé de cette tâche, & il paroît que les éclaircissemens qu'il donne sur le passage en question, levent effectivement la difficulté.

Abelard, dans une Lettre qui contient l'histoire de ses malheurs, dit nettement que lorsqu'il se fit Moine à St. *Denys*, les Religieux & l'Abbé même vivoient dans un si honteux déréglement, que leur ayant reproché souvent, & en public & en particulier, leur vie licentieuse, ils furent ravis de profiter de cette occasion pour se défaire de lui, comme d'un censeur importun. *Bayle*, dans son Dictionnaire, ne parle pas autrement qu'*Abelard*; il prétend que ces Moines & leur Abbé menoient une vie fort déréglée.

Ce sentiment de *Bayle* forme le sujet d'une remarque critique. Notre Censeur prend sur-tout le parti de l'Abbé, qui *vivoit*, dit-il, *avec une régularité exemplaire*; & lui & les Auteurs des *Mémoi-*

moires de Trevoux (*a*) ne ſe font nul ſcrupule de traiter *Bayle* & *Abelard* de calomniateurs. " En „ quelque endroit, dit le prémier, que *Bayle* „ trouve des calomnies contre les Moines, il les „ adopte avec joie, ſans ſe mettre en peine d'ap„ profondir la vérité". Suivant les Journaliſtes de Trevoux *la calomnie d'Abelard eſt évidente*, puiſqu'il n'y avoit pas encore ſi longtems que *St. Odilon*, Abbé de *Cluni*, avoit réformé avec ſuccès l'Abbaye de *St. Denys*, & qu'il n'eſt pas probable que le Roi *Philippe I* eût choiſi cette école d'infamie pour y faire élever ſon fils *Louis* VI, dit *le Gros*. Quant à *Bayle*, ces Meſſieurs prétendent que ſon Dictionnaire, qui *eſt hiſtorique du mal, qu'ont débité tous les Ecrivains calomniateurs, & critique de tout bien, ſur le rapport de ces faux témoins, n'eſt point fait pour ces réflexions*. Notre Cenſeur convient cependant que quelques Auteurs contemporains *nous ont laiſſé une étrange peinture des Moines de St. Denys* qui vivoient en ce tems-là; mais il n'en connoît aucun, ſoit ancien, ſoit moderne, ſi l'on en excepte *Abelard*, *D. Gervaiſe* & *Bayle*, qui diſe que l'Abbé *Adam* trempa dans ces deſordres, ſi ce n'eſt peut-être par ſa foibleſſe à les tolérer. Cet aveu juſtifie *Bayle*, du moins à l'égard de ce qu'il dit des Moines *de St. Denys*. Puiſqu'il n'avance rien que ſur le témoignage d'*Abelard* & de ces *Auteurs contemporains*, pourquoi veut-on qu'il ſoit un *calomniateur*? Un Critique plus modéré & moins partial que ces Journaliſtes & notre Auteur, ſe ſeroit contenté de dire que la queſtion reſte indéciſe, même à l'égard de l'Abbé. Dans

(*a*) Novembre 1738, page 2248.

Dans ce même Article d'*Abelard*, *Bayle* fait mention du Traité qu'il composa sur la Trinité, & qui fut condamné par le Concile de Soissons, sans qu'on lui donnât lieu de se défendre. *Abelard* se plaignit de ses Accusateurs & de ses Juges. Il dit que les prémiers étoient ses ennemis, & jaloux de sa réputation; & que les autres étoient des ignorans. *Bayle* a pris sur ce démêlé le parti d'*Abelard* contre le Concile, & s'est encore attiré par-là une censure fort aigre de la part de notre Auteur & des Journalistes de Trevoux. „ Il n'est pas fort di„ ficile, dit le prémier, de comprendre ce qui a si „ fort intéressé *Bayle* à la réputation d'*Abelard*. „ *La cause de l'un est la cause de l'autre*". Plaisante manière de réfuter!

La réponse des Journalistes est quelque chose de pitoyable: en voulant justifier le Concile, ils le flétrissent. „ C'est, disent-ils, une vieille que„ relle que les Hérétiques ont coutume d'oppo„ ser aux décisions de l'Eglise. On la renouvelle „ en chaque siècle. Mais l'Eglise suit toujours „ ses règles, sans avoir égard aux vaines plaintes „ de ceux qui les ignorent. Quand il s'agit de dé„ cider si un Livre est hérétique, ou non, ce Li„ vre seul contient toute la cause, le crime, ou la „ justification. Il ne faut que le lire & l'examiner..... Quel besoin l'Eglise a-t-elle d'entendre „ parler ceux, dont elle a les écrits entre les mains? „ Ne peut-elle condamner les écrits des absens „ ou des Morts? Ne reçoit-elle pas du St. *Esprit* „ le don de discerner entre la forme des saines pa„ roles, & les erreurs qui y sont opposées?

On pourroit faire sur cela bien des réflexions. Mais à quoi aboutiroient-elles? Accordons à ces Mes-

Meſſieurs toutes les conſéquences qu'ils tirent, ne leur conteſtons que la vérité de leurs principes. Leur Egliſe, à ce qu'ils prétendent, eſt la véritable Egliſe, elle eſt inſpirée du St. Eſprit, elle eſt infaillible. Ces principes reconnus pour vrais, n'ont-ils pas raiſon de conclurre, que tout ce qu'elle condamne, mérite en effet d'être condamné? La véracité eſt un de ſes attributs; elle égale en cela la Divinité même. Pourquoi donc avoir tant écrit contre les Hérétiques! Pourquoi leur avoir répondu! Pourquoi ne s'être pas contenté de leur dire & de leur répéter ſans ceſſe: *L'Egliſe eſt infaillible, il n'y a point d'autre Juge, ſoumettez-vous ſans reſerve à ſon Tribunal Vers de terre humiliez-vous, faites taire votre raiſon, & croyez ſans examen.* Eſtote ſicut Equus & Mulus quibus non eſt intellectus.

AGAR.

Il eſt dit dans l'Ecriture que *Sara*, après avoir maltraité *Agar*, la contraignit de déſerter la maiſon. *Bayle* fait à ce ſujet la réflexion ſuivante. „ Qui „ auroit jamais deviné que cela ſerviroit un jour „ d'apologie à ceux qui perſécutent les Sectes! „ Cependant l'eſprit fécond & imaginatif de *St. Auguſtin* y a trouvé ce ſecret. Il a ſoutenu, „ par la conduite de *Sara* envers *Agar*, que la „ vraie Egliſe peut infliger des châtimens à la fauſſe, l'exiler, la tourmenter, & ce qui s'enſuit „ On l'a relancé en peu de mots bien fortement „ dans le *Commentaire Philoſophique* ſur ces fameuſes paroles, *contrains-les d'entrer*.

Il faut être grand partiſan de l'intolérance pour critiquer *Bayle* ſur cet article & entreprendre de juſtifier St. *Auguſtin*. C'eſt cependant ce que

fait notre Censeur en renvoyant sur cela le Lecteur à un Ouvrage où l'on examine cette entreprise de *Bayle*, qui y est traitée de *Fanfaronade*. Tout homme qui est dans ces idées, est un mauvais Citoyen, c'est un perturbateur du repos public, & l'ennemi du Genre-humain. Il mériteroit d'être traité comme il veut qu'on traite les autres.

ARMINIUS (*Jaques*).

Notre Censeur entreprend ici de faire voir, que toutes les raisons que *Bayle* apporte, pour prouver qu'*Arminius* devoit ou se soumettre à la doctrine commune des Calvinistes, ou du moins, s'il pensoit différemment, garder le silence, *sans attaquer les droits de la possession*, sont les plus foibles du monde. Il faut l'avouer, *Bayle* s'est chargé d'une assez mauvaise cause, on peut retorquer contre lui & contre les Adversaires d'*Arminius*, les raisons qu'il allègue. *Arminius* n'étoit-il pas dans le cas de *Calvin*, avoit-il moins de droit que lui d'innover? *Calvin* en secouant le joug de l'Eglise Romaine, en enseignant sa nouvelle doctrine, n'attaquoit-il pas *les droits de la possession* de cette même, Eglise, dans le sein de laquelle il étoit né? Il faut accorder à *Arminius* les mêmes prérogatives qu'à *Calvin*. Aujourd'hui même un grand nombre des Sectateurs de *Calvin* l'abandonne sur une partie de ses hypothèses. Leur en fait-on un crime? La plupart ont abandonné son système sur la Prédestination. On ne croit presque plus comme lui qu'il faut persécuter les Hérétiques; & s'il y a encore quelques-uns de ses Sectateurs qui prêchent cette doctrine sortie des enfers, on les regarde comme des personnes animées d'un zèle furieux, ils sont l'objet de l'exécration des honnêtes-gens.

„ Mais,

„ Mais, dit *Bayle*, lorſque les circonſtances „ des tems & des lieux, ne ſouffrent pas que l'on „ propoſe des nouveautés, ſans cauſer mille deſ- „ ordres, il vaut cent fois mieux laiſſer les choſes „ comme elles ſont, que d'entreprendre de les „ réformer.

Ah *Bayle* ! vous n'y penſez pas, l'eſprit d'aveuglement & peut-être de parti vous a ſaiſi, vous voila pris dans vos filets. En cent endroits vous louez *Luther* & *Calvin*, vous faites l'éloge de tous les prémiers Réformateurs. Cependant quels deſordres, quels maux, ne produiſirent-ils pas par leurs *Nouveautés* ? *Arminius* eſt dans le même cas. Si vous le condamnez, condamnez donc auſſi ces Apôtres. Le *Syſtême d'Arminius*, dites-vous, *n'épuiſe pas toutes les difficultés*. Grands Dieux, quel ſubterfuge ! Et celui de *Calvin* les épuiſe-t-il ? La Théologie eſt une Mer ſans fond, c'eſt un dédale :

On y voit tous les jours l'innocence aux abois,
Errer dans les détours d'un dédale de loix (*a*).

BEZE (*Théodore de*).

On trouvera dans cet Article des anecdotes curieuſes, des faits qui deshonorent la mémoire de *Bèze*. On lui fait faire un perſonnage bien ridicule dans l'entretien qu'il eut avec *François de Sales*, lorſque celui-ci retourna une quatrième fois à Genève pour conférer avec lui ſans témoins. „ *Fran-* „ *çois*, dit notre Cenſeur, parla encore longtems „ ſur le même ton. *Bèze*, qui connoiſſoit la vé- „ rité, ne pouvoit ſe réſoudre à la ſuivre. Les „ yeux baiſſés contre terre, il gardoit un morne „ ſi-

(*a*) Boyleau.

„ silence, & se sentoit déchirer le cœur par tous
„ les reproches qu'une conscience allarmée est
„ capable de faire dans une pareille occasion.
„ Mais, d'un autre côté, le respect humain, l'ha-
„ bitude, la honte de se dédire, des engagemens
„ secrets, dont on n'eût jamais soupçonné un
„ homme presque octogénaire, l'empêchoient de
„ se déterminer, & le retenoient dans un parti,
„ dont il connoissoit la foiblesse mieux que per-
„ sonne. *François* attendoit à quoi aboutiroit
„ cette irrésolution, &, jugeant du cœur de *Bèze*
„ par le sien, il espéroit qu'il se rendroit enfin.
„ Mais *Bèze* dit pour toute réponse, qu'il étoit
„ persuadé, à la vérité, qu'on pouvoit faire son
„ salut dans l'Eglise Catholique, cependant qu'il
„ ne desespéroit pas aussi de le faire dans la Com-
„ munion Calviniste".

Quand on avance de pareils faits il faut les prouver, sans quoi on court risque d'être traité de calomniateur. Comment sait-on que *Bèze se sentoit déchirer le cœur par les reproches d'une conscience allarmée*? Si on le sait, il l'a donc dit à quelqu'un. Mais à qui l'a-t-il dit? Trouve-t-on ce fait dans ses écrits? Sans doute qu'on lui prête ces sentimens; & que ne croit-on pas être en droit de prêter à ceux qu'on regarde comme Hérétiques lorsqu'on ne se propose que de les décrier? Il me paroit d'ailleurs qu'on met ici *Bèze* en contradiction avec lui-même: s'il *ne desespéroit pas de* pouvoir *faire son salut dans la Communion Calviniste*, qu'avoit-il à craindre en y restant, & quels *reproches* pouvoit *lui faire une conscience allarmée*?

Je suis bien sûr qu'on ne devinera pas quels étoient ces *engagemens secrets*, *dont on n'eût jamais*

mais ſoupçonné un homme preſque octogénaire, qui le retenoient dans l'erreur, & *l'empêchoient de ſe déterminer*. Notre Cenſeur cite ſur cela un fait rapporté par un Hiſtorien anonyme de *François de Sales*. Cet Auteur raconte que *Henri* IV envoya à Genève le Sr. *Deshayes*, Gouverneur de Montargis, pour quelques affaires ſecrettes ; que celui-ci y fit connoiſſance avec *Bèze*, & que, comme ils avoient tous deux l'humeur fort gaie, ils devinrent bientôt bons amis, & n'eurent plus de ſecrets l'un pour l'autre. *Deſhayes*, étant un jour en converſation familière avec *Bèze*, s'aviſa de lui demander qu'eſt-ce qui l'attachoit le plus à la Secte des Calviniſtes. *Bèze* ne répondit rien; mais ayant fait venir une jeune fille fort belle qui demeuroit avec lui: voila, lui dit-il, *la raiſon qui me convainc le plus de ma Religion.*

Voila de ces faits dont notre Cenſeur fait trophée, & qu'il accompagne toujours de quelques réflexions critiques & ſouvent inſultantes. Il veut tenir ſa parole ; il avoit promis d'attaquer les Proteſtans, & de les obliger de ſe tenir ſur la défenſive. Il n'eſt pas impoſſible que *Bèze*, pour ſe ragaillardir, ſe fût ſervi de cette jeune Beauté ; mais eſt-il vraiſemblable qu'il ne reſtoit dans ſes erreurs que par l'attachement qu'il avoit pour elle? Ce bon vieillard ſe trouvoit dans le cas de *David*. Il étoit comme lui preſque *Octogénaire*; il avoit aimé comme lui plus d'une Belle pendant ſa jeuneſſe ; & comme lui, il n'étoit pas encore entierement délivré de cette importune *écharde* que ſentoit *St. Paul*, & qui l'empêchoit de ſe glorifier d'être ſans paſſion. Voyant que ſon cœur commençoit à languir, il vouloit le ranimer; ſentant que ſon corps étoit ſans chaleur, il vouloit le réchaufer.

Le bon Vieillard, qui brula pour Bathille,
Par amour ſeul étoit ragaillardi.
Auſſi n'eſt-il de chaleur plus ſubtile,
Pour réchaufer un Vieillard engourdi (a).

CHAMIER (*Daniel*).

Ce Miniſtre eſt extrêmement maltraité dans cet article, en repréſailles apparemment, de ce qu'un Auteur moderne, bon Proteſtant cité par *Bayle*, lui fait remporter la victoire dans ſa diſpute contre le Père *Coton* ſur la Préſence réelle. „ Le Lecteur „ s'attend bien, dit notre Cenſeur, que cet *Au-* „ *teur moderne, bon Proteſtant*, donne la victoi- „ re à *Chamier*. Je crois qu'il me ſera auſſi permis „ qu'à *Bayle*, de raporter ce que dit de cette diſpu- „ te un *Auteur contemporain, bon Catholique*, „ qui paroit fort bien inſtruit (*b*).

Suivant cet *Auteur Catholique*, la diſpute dura ſept jours entiers, & le Miniſtre *Chamier* & ſes Partiſans y jouèrent des artifices étranges pour éluder la force des argumens, des raiſons, & des réponſes du Père *Coton*, qui remporta ſur ſon adverſaire une victoire complette. Les fruits de cette victoire furent, *que les Catholiques demeurèrent fermes en la foi; & que les plus doctes & judicieux Huguenots favoriſèrent de leur approbation la cauſe du Père, & ſe mirent à penſer ſérieuſement de changer leur fauſſe Religion en la vraie.*

Ces prétendues victoires réciproques font triompher les Incrédules. Il faut, diſent-ils, que l'Ecriture ſoit bien myſtérieuſe, ſi on ne peut convenir du ſens qu'on doit lui donner après une *diſpute de ſept jours entiers*. Et un Sceptique n'eſt-il pas fondé

(*a*) Rouſſeau Tome II. page 204.
(*b*) Le Père *François de la Vie*, jéſuite. Ses Mémoires Manuſcrits ſont conſervés dans la Bibliothèque du Collège de Dijon.

dé à n'embraſſer aucun des deux partis, lorſqu'il voit les Catholiques & les Proteſtans s'acharner les uns contre les autres, & ſe traiter réciproquement d'hérétiques & de ſchiſmatiques. Il pourroit leur dire: j'attens, Meſſieurs, pour me déterminer, que vous ſoyez vous-mêmes d'accord. Mais il attendroit longtems. Ils ne conviendront jamais de rien, ils ne ſe réuniront jamais, ils diſputeront éternellement, & lorſque le Monde finira, ne doive-t-il finir que dans dix mille ans, il y aura encore ſur la terre différentes Sectes Chrétiennes, à moins que la plus forte ne vienne à bout d'exterminer les plus foibles. Peut-être pourroit-on ſe flatter d'une paix générale entre les Chrétiens, ſi on ôtoit à certains Eccléſiaſtiques le droit de juger des matières de Religion, & qu'on ne le donnât qu'à ceux d'entre eux qu'on jugeroit propres à concilier les differends, ou à des Juges Séculiers, amateurs de la paix & gens de bien. Ce projet eſt digne de l'attention des Souverains : eux ſeuls peuvent le faire réuſſir.

Dix-huit ans après la Conférence dont je viens de parler, *Chamier*, à la tête des Miniſtres d'Armagnac & de Quercy, en eut une autre avec le Père *Alexandre Regourd*, Jéſuite, ſuivant le P. *Garaſſe*, qui adjuge la victoire au P. *Regourd* (*a*). *Garaſſe*, cité fort au long par notre Cenſeur, maltraite cruellement *Chamier*. Qu'on en juge par ce petit échantillon. „ Ce Miniſtre, dit-il, quoiqu'il ſoit „ fils d'une tête raze, & qu'il aime la table, n'aime „ pas néanmoins la table raze, comme on peut „ voir par les cenſures du Synode de Privas, qui „ lui

(*a*) Voyez le *Rabelais réformé par les Miniſtres*, &c. page 185.

„ lui reproche ſouvent ſes excès de bouche.....Et
„ marquez que, lorſqu'il prêcha dans Bourdeaux
„ ces années paſſées, & prêcha aux Fidèles de Be-
„ gle, il cita trois ou quatre fois l'Edition de Va-
„ table, corrompue par les Miniſtres, d'où quel-
„ qu'un des Catholiques, tiré par curioſité d'en-
„ tendre le prémier Miniſtre de France, à ce que
„ l'on aſſuroit, ſortit mal édifié, voyant un aſ-
„ ſez gros homme, aſſez mal fait, qui n'avoit au-
„ tres Auteurs en bouche, que *Vatable* & *Calvin*;
„ & là-deſſus compoſa ce huitain :

Je ne m'étonne ſi Chamier
Aime la Bible de Vatable.
C'eſt, dit-on, ſon gros couſtumier,
Car ce mot ſe termine en TABLE.
Après Vatable ſuit Calvin,
Qu'il aime d'amour indiviſe,
Car ce mot ſe termine en VIN.
Or Table & Vin *c'eſt ſa Deviſe.*

DES-BARREAUX (*Jaques*).

Notre Auteur rapporte ſur cet Article diverſes particularités qui ne ſe trouvent point dans le Dictionnaire de Bayle. Suivant un Manuſcrit du P. *Garaſſe*, *Des-Barreaux* étoit petit-neveu de l'infortuné *Geoffroi Vallée*, que le P. *Seguiran* aſſiſta en Grève, lorſqu'il fut brulé pour crime d'Athéiſme ſous *Charles* IX. *Des-Barreaux* avoit été Ecolier du P. *Voiſin* à la Fleche. Il faiſoit de beaux vers & de beaux Sonnets. Il excelloit dans les ouvrages de débauche. Il a compoſé une pièce de Théatre, & des vers ſur l'Auteur de la Nature, qu'il appelloit l'*Ame du Monde*. Les frais du procès, dont parle *Bayle*, & que *Des-Barreaux* paya, après avoir brulé la Procédure, montoient à la ſomme de 4 ou 500 livres. Il mourut à Chalon-ſur-

sur-Saône, & y fut enterré dans l'Eglise des Carmes. Mr. *de Maupeou*, Evêque de cette Ville, contribua beaucoup à sa conversion. Suivant le témoignage des Auteurs cités dans cet article, *Des-Barreaux* étoit un fameux Débauché & un grand Libertin. J'ai lu dans les Oeuvres de Mr. de *Voltaire* qu'il avoit des vertus, dont je ne vois pas qu'on fasse ici mention.

On a vu du moins des Athées,
Sotiables dans leurs erreurs,
Leurs opinions infectées
N'avoient point corrompu leurs mœurs.
Des-Barreaux *fut doux, juste & aimable:*
Le Dieu que son esprit coupable
Avoit follement combattu,
Prenant pitié de sa foiblesse,
Lui laissa l'humaine sagesse,
Et les ombres de la Vertu (*a*).

ELIE.

Qu'on lise attentivement cet article, & on ne manquera pas de s'appercevoir de quel esprit notre Censeur est animé. Il se fâche tout de bon contre *Bayle*, qui dit dans une de ses remarques sur *Elie*, que *les Docteurs de l'Intolérance ne sont pas bien aise qu'on les avertisse que J. C. a aboli cet esprit vengeur, dont* Elie *fut animé en quelques rencontres.* „ Sur quel fondement, dit-il, avance-t-il „ que les paroles du Sauveur, où il voit cette a„ bolition, déconcertent les Docteurs de l'Into„ lérance, & qu'ils n'aiment pas à les entendre? „ Ne peuvent-ils pas lui répondre que *St. Pierre* „ après avoir entendu ces paroles du Sauveur, & „ plein

(*a*) Mr. *de Voltaire*, Ode sur le *Fanatisme*.

„ plein de l'eſprit de la Loi nouvelle, qu'il avoit
„ reçue avec les autres Apôtres, étendit morts à
„ ſes pieds *Ananie* & *Saphire*; que *St. Paul* frap-
„ pa d'aveuglement le Magicien *Elimas*, parce
„ qu'il ne ceſſoit de renverſer les voies du Sei-
„ gneur; qu'à la vérité l'eſprit de la Loi évangéli-
„ que eſt un eſprit de douceur, mais que la ſévé-
„ rité y eſt quelquefois néceſſaire; comme l'eſ-
„ prit de la Loi Moſaïque étoit un eſprit de ſévé-
„ rité, & qu'il s'y trouve cependant quelques
„ exemples de douceur?

Si notre Auteur n'étoit lui-même un de ces *Docteurs de l'Intolérance*, ſeroit-il ſi zèlé à faire leur apologie? Je voudrois bien ſavoir ce qu'il penſe des moyens qu'on mit en œuvre au Japon dans le dernier ſiècle, lorſque le Monarque de cet Empire entreprit de forcer les Catholiques à changer de Religion. S'il eût été dans le cas de ces infortunés que l'on perſécutoit par le fer & par le feu, eût-il prêché l'intolérance, eût-il enſeigné que *la ſévérité eſt quelquefois néceſſaire*? Les Catholiques du Japon étoient à l'égard de l'Empereur de vrais Hérétiques. Or s'il eſt permis de perſécuter les Hérétiques, ce Prince ne fit donc que ce qu'il devoit faire, que ce qu'il étoit en droit de faire, il ne fit que mettre en pratique la doctrine enſeignée par les Catholiques intolérans, & qui eſt celle de notre Auteur. Mais, dit ce Cenſeur, *Dieu veut qu'on n'adore que lui ſeul, & de la ſeule manière qu'il a établie.* Qui ne voit où cela mène? Il inſinue par-là, & il le croit en effet, comme le croient la plupart des Catholiques, que Dieu veut qu'on ne l'adore que *de la manière établie dans l'Egliſe Romaine*; & delà il tirera cette conſéquence que, pour

ſe

ſe conformer à la volonté de Dieu, il faut faire valoir à l'égard des Hérétiques ce fameux précepte, *contrains-les d'entrer.*

GUISE (*François de Lorraine, Duc de*).

Cet article eſt extrêmement long, il contient environ quatorze pages, & cependant il ne roule que ſur un ſeul point, qui eſt le *Maſſacre de Vaſſi.* Il ne faut pas s'en étonner. Toutes les fois que *Bayle* défend la cauſe des Proteſtans contre les Catholiques, notre Auteur emploie tout ſon ſavoir pour le réfuter. A l'en croire les Proteſtans ont preſque toujours tort, ce ſont des rebelles, des ſéditieux, des hipocrites; & *Bayle*, leur Apologiſte, ne mérite pas qu'on l'entende ſur leur compte. „ *Bayle*, dit-il, ſe montre extrêmement partial „ dans les Articles des *Guiſes*: preſque tout ce „ qu'il y rapporte eſt tiré de mauvaiſes ſources, & „ rempli de fauſſetés.

Notre Cenſeur prétend que l'Auteur anonyme de la Pièce qui a pour titre, *Saccagement de l'Egliſe Réformée de Vaſſi*, & qui donne le tort aux Catholiques, eſt *un impoſteur, qui ne cherchoit qu'à exagérer les faits, & qui en fabriquoit dans ſa tête.* Il dit que *Jean de Serres*, qui repréſente cette action comme un maſſacre projetté & exécuté par le Duc *de Guiſe*, n'a pas moins exagéré le fait, mais qu'il en parle avec plus de circonſpection.

Le point capital de cette affaire eſt de ſavoir ſi ce fut un coup prémédité par le Duc *de Guiſe*, comme les Calviniſtes le ſoutiennent communément; ou ſi ce ne fut qu'une ſimple querelle fortuite, à laquelle il n'eut aucune part, comme les Catholiques le prétendent. *Bayle* a pris le prémier parti.

Notre

Notre Auteur croit qu'on doit embraſſer le ſecond, & il tâche de le prouver. Sa prémière preuve, qui eſt peut-être la principale, c'eſt le témoignage du Duc même, qui proteſta mille fois qu'il étoit innocent de ce maſſacre, & qui le proteſta même juſqu'à la mort. Il joint à ce témoignage du Duc, celui des Seigneurs & autres perſonnes qui ſe trouvèrent avec lui à Vaſſi. *Bayle* fait ſur cela cette réflexion: *Je ne ſai pas ſi une telle proteſtation* (du Duc à l'heure de la mort) *ſeroit capable de balancer les preuves qu'on a du contraire.* Ces preuves ſont effectivement bien fortes; & il me paroît que notre Cenſeur élude une partie des difficultés, ſans réſoudre entierement les autres: il fait ici, comme par-tout ailleurs, la fonction d'Avocat pour les Catholiques, & non celle d'un Hiſtorien impartial, qui ne cherche que la vérité.

Il avance dans une de ſes remarques, que tous les Catholiques étoient convaincus que la vraie, la prémière cauſe de ces troubles, étoit la nouvelle Religion qu'on vouloit introduire, l'opiniâtreté de ceux qui la profeſſoient, & les entrepriſes qu'ils avoient faites à main armée ſur les Catholiques, avant même le prétendu maſſacre de Vaſſi. Il prend delà occaſion de décharger ſa bile ſur les Proteſtans, d'inſulter *Bèze* avec aigreur, & de le traiter comme le dernier des hommes. Voici à quelle occaſion.

Lorſque *Bèze* fut député vers le Roi pour lui demander juſtice du maſſacre de Vaſſi, il lui parla en ces termes: *Sire, c'eſt, à la vérité, à l'Egliſe de Dieu, au nom de laquelle je parle, d'endurer les coups, & non pas d'en donner. Mais auſſi vous plaira-t-il nous ſouvenir, que c'eſt une coutume*

qui

qui a uſé beaucoup de marteaux. C'eſt ſur cela que notre Cenſeur s'emporte, la colere le met hors des gonds. „ Paroles, dit-il, vraiment dignes „ d'un *Hypocrite*, ou d'un *Loup* qui contrefait le „ langage d'une Brebis, comme cent traits d'hiſ„ toire bien avérés le démontrent. Cette enclu„ me, à la vérité, uſa, briſa même bien des mar„ teaux; mais auſſi elle avoit bien d'autres reſ„ ſources que la patience prétendue dont elle ſe „ vantoit. Elle frappoit, même la prémière, ſur „ les marteaux, quand elle le pouvoit. Car il eſt „ inconteſtable que les Huguenots n'avoient ob„ tenu l'Edit de Janvier que les armes à la main, „ & qu'ils avoient preſque par toute la France des „ corps de Troupes, pour obliger le Roi à les „ maintenir dans la liberté que cet Edit leur don„ noit.

Sur ce que *Bayle* ſuppoſe, que s'il eſt vrai que le Duc de *Guiſe* ait de propos délibéré enfraint l'Edit de Janvier, en faiſant main-baſſe ſur les Huguenots de Vaſſi; le Prince *de Condé*, & les autres *Calviniſtes*, à la tête deſquels il étoit, avoient pu légitimement ſe mettre en campagne, ſe ſaiſir des Villes où ils ſe trouvoient les plus forts, & faire la guerre à leur Souverain; l'Auteur s'écrie: „ Qu'é„ toit devenu la maxime de cette prétendue Egli„ ſe de Dieu, que c'étoit à elle *d'endurer les coups, „ & non pas d'en donner?* Il n'y avoit pas 15 jours, „ ajoute-t-il, que *Bèze* avoit fait parade de cette „ belle maxime, auſſi bien que de la comparaiſon „ de l'enclume. Mais il arriva que cette enclume „ ſe métamorphoſa ſubitement, & aquit plus de „ cent mille bras pour frapper ſur les marteaux ". Qu'on juge à ces traits de la prétendue impartialité

dont

dont cet Auteur fait profeſſion. Lui ſiéd-il bien de taxer *Bayle* & tous les Hiſtoriens Proteſtans, d'un défaut qui le deshonore & défigure ſon Ouvrage? Au-lieu d'une Critique ſage & modérée, il a fait une Satyre.

PELISSON (*Paul*).

Je ne mets ici cet Article que pour avertir qu'il contient pluſieurs anecdotes curieuſes; mais il eſt beaucoup trop long: il contient environ quinze pages, qu'on eût facilement pu réduire à la moitié.

SANCHEZ (*Thomas*).

Tout le monde convient qu'il n'y a guère d'Ecrivains plus obſcènes que *Sanchez*; ſon Livre ſur le Mariage eſt plein de queſtions ſales & qui font horreur: *Petrone* & l'*Aretin* y euſſent appris bien des choſes; mais je doute qu'ils les euſſent expoſées ſi cruement. Cependant notre Auteur ſemble vouloir faire ſon apologie, tandis que, dans cet Article & en une infinité d'autres, il fait le procès à *Bayle* ſur les licences qu'il s'eſt données ſur la même matière. D'où vient cette prédilection pour *Sanchez*? Ce bon Père étoit *Jéſuite*.

VANINI (*a*).

Tout ce qu'on nous dit de la vie, des mœurs, & de la doctrine de *Vanini* eſt plein de contradictions. Mr. *Durand* le traite d'*Impie* & de *Blaſphémateur* pour avoir donné une grande puiſſance au Démon dans ſon parallèle entre l'empire de Dieu & celui de ce Prince des ténèbres. Il prétend qu'il eſt tout-à-fait téméraire de décider, comme a fait *Vanini*, que *d'un million d'hommes, à peine y en aura-t-il un de ſauvé*. *Bayle* a fait le même pa-

(*a*) Cet Article eſt inſéré dans celui de *Xénophanes*.

parallèle, le même calcul que *Vanini*, il a même poussé les difficultés avec plus de force & d'éloquence; aussi ne l'épargne-t-on pas. Suivant notre Auteur il parut, il y a quelques années un Livre, où l'on tâche de prouver, que *le nombre des Elus surpasse celui des Réprouvés*. Si la décision de *Vanini* est *téméraire*, celle-ci, qui lui est opposée, ne l'est pas moins. Il faut bien aimer à se promener dans les espaces imaginaires pour former de pareilles questions. La tête de certains Savans est en proie à bien des chimères.

„ Il est tout-à-fait imprudent, dit Mr. *Durand*, „ de prononcer, que la troupe du Démon sera infi- „ niment plus nombreuse que celle de Dieu, puis- „ que par un seul acte de sa volonté Dieu peut a- „ néantir le Prince des ténèbres & toutes ses con- „ quêtes, &, pendant le reste de la durée du mon- „ de, grossir la troupe de ses Elus, de la conver- „ sion des Hérétiques, des Juifs, des Turcs, des „ Idolâtres, &c. & la multiplier, selon ses pré- „ dictions, comme le sablon de la Mer". Notre Censeur trouve que *Bayle* & *Vanini*, sont très bien réfutés par cette réponse de Mr. *Durand*. Vous changez la question, pourroient repliquer *Bayle* & *Vanini*, nous tablons sur ce qui est, sur l'état présent des choses, & non sur ce qui peut arriver. Si dans la suite Dieu convertit les Hérétiques, les Idolâtres, sans doute que le nombre des Elus pourra être plus grand que celui des damnés; mais nous supposons que les hommes restent *in statu quo*; & c'est sur cette supposition que nous fondons notre calcul.

Bayle avance dans ses *Pensées sur les Comètes*, que *Vanini* avoit toujours été assez reglé dans ses

mœurs, & que quiconque eût entrepris de lui faire un procès criminel sur toute autre chose que sur ses dogmes, auroit couru grand risque d'être convaincu de calomnie. Notre Auteur allègue un fait, qu'il donne pour une *anecdote curieuse*, & qui *détruit*, à ce qu'il prétend, *ce que* Bayle *a osé avancer sur les mœurs de Vanini*. Il dit que *Vanini*, devenu amoureux de sa sœur, la débaucha, & l'amena à Paris, où ils demeurèrent longtems, vivant comme mari & femme; qu'enfin sa sœur, touchée d'un remords de conscience, se jetta dans un Couvent, pour être à couvert des violences de son frère. Celui-ci au desespoir de cette résolution, fit les derniers efforts pour la lui faire changer; mais voyant qu'ils ne faisoient rien, il se mit en tête de lui persuader la fausseté de la Religion, qui lui avoit donné lieu de se retirer, & qu'il étudia dans cette vue l'Athéisme. Notre Censeur tient ce fait du Président *Bouhier*, le Président Bouhier le tenoit de Mr. *Thoinard*, celui-ci l'avoit ouï raconter à l'ancien Evêque d'Orleans, lequel avoit connu *Vanini*. Il est fort surprenant que les Juges de *Vanini* n'en aient eu aucune connoissance; & il ne l'est pas moins qu'aucun Auteur n'en ait fait mention depuis l'an 1619 jusqu'à présent (*a*).

Voici un autre fait raconté de deux manières contradictoires, & qui peut donner lieu au pyrrhonisme historique. Le Père *Lescalopier* Jésuite raporte que *Vanini*, ayant entendu sa sentence, devint furieux, & que, pour l'empêcher de vomir des impiétés, on fut obligé de lui mettre un bâillon. *Balzac*, qui a été témoin oculaire de son exécution, pré-

(*a*) Vanini fut brulé à Toulouse en 1619.

prétend qu'on lui coupa la langue lorsqu'il étoit encore en prison. Le Président *de Gramond*, qui assista à son supplice, assure que la langue ne lui fut coupée qu'au moment de l'exécution. On fait parler *Vanini* lors même qu'on le conduisoit au supplice, dans l'anecdote communiquée à notre Auteur par le Président *Bouhier*. „ Ayant apperçu, dit-on, au coin d'une rue l'image de la Vierge, il se mit à dire : *mon Dieu, que le Peuple est fou* ! Sur quoi un Ecclésiastique qui l'assistoit, lui ayant dit, à ce mot de *mon Dieu : ergo Deus*; „ Vanini, sans s'étonner, répondit : *quasi vero*; „ *est forma loquendi*. Passant devant la maison du „ Comte de *Cramail*, il dit tout haut : *voila la* „ *maison du plus honnête homme de Toulouse*". Voila deux témoins oculaires, dont l'un vous dit que *Vanini* eut la langue coupée dans la prison, & l'autre, qu'on ne la lui coupa qu'au moment de l'exécution. Auquel des deux doit-on ajouter foi ? Si *Balzac* a raison, *l'anecdote curieuse* du Président *Bouhier* n'est qu'une fable ; & le crime qu'on impute à *Vanini* d'avoir débauché sa sœur, est une pure chimère. On ne sauroit être trop en garde contre la calomnie.

Je ne trouve guère moins de contradiction à l'égard de ce qu'on a débité touchant la doctrine de *Vanini*. Les uns disent que son Livre *de admirandis Naturæ Reginæ Deæque Mortalium arcanis* étoit déja plein d'impiétés lorsqu'il fut examiné & approuvé par deux Théologiens Cordeliers; & cependant le *P. Garasse* prétend qu'il ne joignit son *Athéisme aux Cayers qu'il avoit fait voir aux Docteurs pour montre de toute la pièce*, qu'après en avoir obtenu l'approbation & le privilège.

Pierre-Frédéric Harpe a publié en 1712 une Apologie de *Vanini*; & je vois que Mr. *de Voltaire*, dont notre Auteur ne fait nulle mention, prétend que bien loin d'être Athée, on ne trouve *dans ses Livres que des preuves de l'existance de Dieu*. „ Le fameux Athée *Spinosa*, dit ce Poëte (*a*), „ vécut & mourut tranquille. *Vanini*, qui n'avoit écrit que contre *Aristote*, fut brulé comme „ Athée: il a l'honneur en cette qualité de remplir un Article dans les Histoires des Gens-de-„ Lettres, & dans tous les Dictionaires, immenses Archives de mensonges & d'un peu de vérité. Ouvrez ces Livres, vous y verrez que non „ seulement *Vanini* enseignoit publiquement „ l'Athéisme, dans ses Ecrits, mais encore que „ douze Professeurs de sa Secte étoient partis „ de Naples avec lui dans le dessein de faire partout des Prosélytes (*b*). Ouvrez ensuite les Livres de *Vanini*, vous serez bien surpris de ne voir „ que des preuves de l'existance de Dieu. Voici „ ce qu'on lit dans son *Amphitheatrum*, Ouvrage „ également condamné & ignoré.

Dieu est son principe & son terme sans fin & sans commencement, n'ayant besoin ni de l'un ni de l'autre; & père de tout commencement & de toute fin, il existe toujours, mais dans aucun tems. Pour lui le passé ne fuit point, & l'avenir ne viendra point; il règne par-tout sans être dans un lieu, immobile sans s'arrêter, rapide sans mouvement; il est

(*a*) Dans son *Discours sur les Contradictions de ce Monde.*

(*b*) *Douze Professeurs de sa Secte.* Le P. *Mersenne* en compte *treize*, le P. *Garasse* seulement *onze*: notre Censeur dit que cette *particularité n'est guère vraisemblable*; & voici Mr. *de Voltaire* qui donne à entendre que c'est un mensonge.

est tout & hors de tout ; il est dans tout, mais sans être enfermé ; hors de tout, mais sans être exclu d'aucune chose ; bon, mais sans qualité ; grand, mais sans quantité ; entier, mais sans parties ; immuable en variant tout l'Univers, sa volonté est sa puissance ; simple, il n'y a rien en lui de purement possible, tout y est réel ; il est le prémier, le moyen, le dernier acte ; enfin, étant tout, il est au-dessus de tous les Etres, hors d'eux, dans eux, au-delà d'eux, à jamais devant & après eux.

ARTICLE VIII.

MEMOIRES *de l'*ACADEMIE ROYALE *des* SCIENCES, &c. Année 1744 (*a*).

Recherche d'une méthode pour faire réussir les Boutures & les Marcottes, principalement à l'égard des Arbres par Mr. du Hamel.

FAire des Marcottes ou des Boutures, c'est faire ensorte qu'une branche qui n'a point de racines s'en garnisse, avec cette différence que si la branche est séparée de l'arbre qui l'a produite, c'est une Bouture, & que si elle y tient pendant le cours de l'opération, c'est une Marcotte.

Cette manière de multiplier les arbres est souvent & la plus prompte, & la seule que l'on puisse mettre en usage. Par le moyen des Boutures les Saules, les Peupliers, les Tilleuls, forment en sept ou huit ans des arbres plus gros qu'on ne les auroit au bout de vingt ou vingt-cinq ans si on les avoit élevés de graines. Veut-on multiplier de ces arbres étrangers qui ne portent point de semence dans

(*a*) On trouve l'*Histoire* de cette année dans la prémière Partie de ce Tome, à la page 193.

dans ce païs, les Boutures & les Marcottes ſont preſque l'unique reſſource dont on puiſſe profiter. Par les ſemences on n'eſt point aſſuré d'avoir préciſément l'eſpèce d'arbre qu'on deſire; ſouvent d'une groſſe noix il ſort un Noyer, qui n'en porte que de petites; un gros Marron produit un arbre, qui ne donnera que de petites chateignes. On peut alors, il eſt vrai, employer les Greffes; mais lorſqu'il eſt queſtion d'arbres étrangers, quelle difficulté n'y a-t-il pas à trouver des ſujets convenables & analogues à l'eſpèce d'arbre qu'on veut multiplier?

Cet avantage de multiplier les arbres par le moyen des Boutures ou des Marcottes, a porté Mr. *du Hamel* à faire ſur cela des recherches, dont le but eſt de rendre cette pratique du jardinage plus certaine. Puiſque le ſuccès des Boutures dépend ſur-tout des racines, il faut d'abord trouver le moyen de les développer; mais comment le trouver ſi l'on ne connoît auparavant les routes que ſuit la Nature pour procurer ce développement? Il croit, fondé ſur des expériences faites avec ſoin, qu'il y a une *ſève montante*, qui ſert à nourrir les branches, les feuilles & les bourgeons, & une *ſève deſcendante* qui ſe porte vers les racines. Si on interrompt par un anneau circulaire enlevé à l'écorce, ou par une forte ligature, le cours de la ſève, il ſe forme aux extrémités de l'écorce coupée, deux bourrelets dont le ſupérieur eſt beaucoup plus fort que l'inférieur. La même choſe arrive à l'inſertion des Greffes, il s'y forme de même une groſſeur, & ſi cette groſſeur eſt à portée de la terre, elle ne manque pas de pouſſer des racines: alors ſi le ſujet eſt plus foible que l'arbre qu'on a greffé deſſus,

fus, il périt, & la Greffe devient une véritable Bouture.

Cette analogie des groſſeurs ou tumeurs des Greffes avec les Bourrelets de l'écorce, a fait penſer à Mr. *du Hamel* que ceux-ci pourroient de même donner des racines; il les a envelopés de terre ou de mouſſe humectée d'eau, & il a vu qu'effectivement ils en produiſoient en abondance. Voila donc un moyen d'aſſurer le ſuccès des Boutures, qui ne périſſent que pour n'avoir pas aſſez tôt leurs racines. En faiſant ſur la branche encore attachée à l'arbre, la plus grande partie de ce qui ſe paſſeroit en terre, on les préſervera de la pourriture & du deſſéchement, qui ſont ce qu'elles ont le plus à craindre.

Mr. *du Hamel* fait voir par d'autres expériences, qu'en plantant des arbres dans une ſituation abſolument renverſée, les branches dans la terre & les racines en l'air, ils reprennent dans cette étrange poſition, les branches produiſent des racines, & les racines des feuilles. Les germes qui exiſtent dans les arbres ſont donc également propres à produire des bourgeons ou des racines, le ſeul concours des circonſtances les détermine à l'un ou à l'autre. Tout ce qu'il y a de plus eſſentiel dans ce Mémoire, c'eſt le manuel de l'opération néceſſaire pour élever des Boutures avec autant de ſureté & de facilité qu'il eſt poſſible.

Sur les propriétés du Sénéka ou Polygala de Virginie, par Mr. Bouvart.

On prétend que la racine de cette plante s'emploie avec ſuccès dans les Pleuréſies, les Péripneumonies, & les Hydropiſies. Elle a la ſaveur âcre & brulante, & eſt tout à la fois vomiti-

ve & purgative. J'ai lu ce Mémoire avec attention, mais les expériences qu'on y rapporte, ne me paroiſſent pas devoir donner une idée fort avantageuſe des prétendues vertus de cette plante. Je crois même qu'il y a peu de maladies où elle convienne moins que dans celles pour leſquelles on l'ordonne. Je ne diſconviens pas qu'elle ne puiſſe quelquefois produire de bons effets dans l'Hydropiſie; mais ſi dans cette maladie, le foie, la rate, ou le méſentère ſe trouvent ſquirreux, elle irritera ces viſcères ſans les dégager, & donnera lieu aux plus fâcheux accidens. Dans la Pleuréſie quel avantage peut-on retirer d'un remède âcre & brulant, d'un vomitif, d'un purgatif violent? En irritant le genre nerveux, il dérangera mal-à-propos toute l'économie du corps, il augmentera l'inflammation, par conſéquent la fièvre, il troublera les criſes, & empêchera l'effet des meilleurs médicamens. L'uſage de cette racine paroît contraire à la bonne pratique, il détruit la plus belle théorie, celle qui eſt fondée ſur la nature des maladies pour leſquelles on la preſcrit, & je ne vois pas d'ailleurs que, par les expériences qu'on en a faites, l'effet ait répondu à l'idée avantageuſe qu'on s'en étoit formée.

Mémoire pour ſervir à l'hiſtoire des Reins, par Mr. Bertin.

Nous avons trois ſyſtêmes principaux ſur la ſtructure du Rein. *Ruyſch* & *Vieuſſens* prétendent qu'il eſt entièrement vaſculeux, qu'il ſe fait un abouchement des vaiſſeaux ſanguins avec les tuyaux urinaires, & que l'urine ſe filtre par les Reins ſans le miniſtère d'aucune glande. Suivant *Malpighi* des eſpèces de grains contigus aux vaiſ-

ſeaux

ſeaux forment la ſubſtance corticale, & ces grains ſont autant de glandes dont les tuyaux urinaires ſont les canaux excrétoires. *Boerhave* admet ces deux ſyſtêmes, quoiqu'ils ſe contrediſent formellement. Il penſe qu'une partie de l'urine eſt ſéparée du ſang par des glandes, & qu'une autre partie en ſort par le moyen des abouchemens des vaiſſeaux ſanguins avec les tuyaux urinaires.

Pour éclaircir cette matière, Mr. *Bertin* a eu recours aux injections, au microſcope, à tout ce que l'anotomie la plus délicate a pu lui fournir. Après bien des recherches, bien des expériences, il a enfin découvert qu'il ſe fait dans le Rein deux ſortes de filtrations, l'une par la ſubſtance tubuleuſe, l'autre par les glandes qui compoſent la ſubſtance corticale. L'urine la plus groſſière ſe ſépare du ſang par la ſubſtance tubuleuſe; l'urine la plus claire, la plus ſubtile, eſt filtrée par les glandes, & apportée aux papilles par le nombre prodigieux de tuyaux qu'elles y envoient. Il a vu diſtinctement les vaiſſeaux ſanguins, qui forment la ſubſtance tubuleuſe, s'aboucher avec les tuyaux urinaires qui ſe rendent aux papilles; & il a vu de plus d'autres fibres, qui lui paroiſſoient être des tuyaux urinaires, ſe rendre de même aux papilles, en partant des prolongemens de la ſubſtance corticale.

Par ces découvertes, le ſentiment de *Boerhave* ſe trouve être le ſeul vrai, quoique ce Médecin ne l'ait appuié ſur aucune expérience, & qu'il ſemble ne l'avoir adopté que pour concilier ceux de *Malpighi* & de *Ruyſch*, qu'il n'oſoit ſoupçonner de s'être trompés. Il réſulte encore de ces découvertes, que *Ruyſch* s'eſt doublement trompé, 1.

en niant l'exiſtance des glandes ; 2. en ce qu'il prétend qu'en cas qu'elles exiſtent, elles n'ont pas l'uſage de ſéparer l'urine. Le ſyſtême de *Malpighi* eſt auſſi défectueux, 1. en ce qu'il ne fixe point aſſez nettement l'origine des tuyaux urinaires ; 2. en ce qu'il ne décrit pas les glandes auſſi groſſes qu'elles ſont ; 3. en ce qu'il fait ſortir les vaiſſeaux ſanguins qu'il a obſervés dans chaque corps pyramidal, des concavités des arcades, tandis qu'ils ont une origine beaucoup plus éloignée vers la circonférence.

Examen des Eaux minérales du Mont-d'or, par Mr. le Monier, *Médecin.*

La réputation de ces Eaux, & les guériſons qu'elles opèrent, ou qu'on prétend qu'elles opèrent, méritoient bien qu'on s'aſſurât de leurs qualités & des matières qu'elles contiennent, ſur-tout après les différens ſentimens qui ont partagé les Auteurs qui en ont écrit. C'eſt ce qu'a fait Mr. *le Monier* dans un voyage entrepris pour herboriſer dans les montagnes d'Auvergne.

Ces Eaux ſont ſituées au pied d'une des côtes du Mont-d'or, à ſept lieues de Clermont, dans un vallon fort étroit, où coulent les prémiers ruiſſeaux qui forment la rivière de Dordogne. Elles ſont thermales, c'eſt-à-dire, qu'elles ſortent chaudes de la terre, & peuvent procurer du ſecours aux malades, comme bains & comme boiſſon. On ne ſait pas au juſte depuis quel tems elles ſont connues, mais le nom de *Céſar* que porte un de ces bains, & les pierres cylindriques ornées de bas-reliefs, qu'on trouve diſperſées aux environs, prouvent évidemment qu'il y a déja longtems qu'on les fréquente. De trois bains qu'il y avoit autrefois,

fois, il n'en reſte plus que deux, le bain de *Céſar* & le grand bain: on a démoli depuis trente ans celui qu'on appelloit le bain des Chevaux, ſa ſource coule en plein air, & s'appelle la fontaine de la *Magdeleine*.

La chaleur du bain de *Céſar* fait monter la liqueur du thermomètre à 36 degrés ½ au-deſſus de la congélation. Le grand bain n'a que 35 degrés de chaleur, & l'eau de la fontaine de la *Magdeleine* en a 36. Toutes ces eaux, qui ne ſont pas fort éloignées les unes des autres, vont ſe perdre dans la Dordogne. Elles ont un goût aigrelet, piquant, & qui monte au nez, à peu près comme fait la biere nouvelle: ce goût qui n'eſt bien ſenſible que dans les eaux nouvellement puiſées, eſt bientôt couvert par un autre fade & lixivieux, auquel les malades ont beaucoup de peine à s'accoutumer: elles répandent auſſi dans les ſalles des bains une légère odeur de leſſive; au reſte elles ſont très claires, légères à l'eſtomac, & douces au toucher juſqu'à paroître ſavonneuſes.

Par les épreuves chimiques que Mr. *le Monnier* a faites de ces eaux, il a trouvé qu'elles contiennent de la Sélénite, du Sel marin, du Sel alkali minéral, un peu de Sel de Glauber, & une matière groſſe & bitumineuſe. Les malades qui prennent les bains du Mont-d'or, ou qui boivent de ſes eaux, paroiſſent ſuer prodigieuſement, mais ſans aucun affoibliſſement, parce que ce n'eſt que l'eau elle-même qui produit la plus grande partie de cette ſueur: ſi on l'arrête, en s'expoſant à l'air, l'eau prend la route des urines. Ces bains ont la réputation de guérir les Rhumatiſmes, certaines Paralyſies, d'amollir & de fondre les tumeurs extérieures, & de déterger les vieux ulcères.

Sur

Sur l'adhérence de la Cuſcute aux autres plantes, par Mr. Guettard.

La *Cuſcute* eſt une de ces plantes qu'on nomme *paraſites*, parce qu'elles s'attachent à d'autres plantes, & qu'elles en tirent un ſuc qui leur ſert d'aliment. La Différence des plantes ſur leſquelles on la trouve, lui a fait donner pluſieurs noms. Elle s'attache ſur pluſieurs plantes à la fois, elle embraſſe toutes celles qu'elle trouve à ſa portée, quelquefois même, ce qui eſt aſſez ſingulier, elle ſe ſuce elle-même : on voit ſouvent des branches qui ſont entortillées autour d'autres branches où elles ſe ſont cramponées, & où elles ont inſinué la partie avec laquelle elles tirent des autres plantes le ſuc qui les doit nourrir.

Le *Gui* germe ſur la plante même qui lui ſert d'aliment : la Cuſcute au contraire naît en terre comme toutes les autres plantes, & y pouſſe une eſpèce de filet ou racine, au moyen de laquelle elle s'élève pour s'attacher aux plantes qu'elle rencontre, & faute deſquelles elle périroit bientôt. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'avant cette rencontre, on ne remarque à la Cuſcute aucun organe propre à s'attacher aux plantes, ou à en tirer de la nourriture. Ils exiſtent cependant ces organes, mais ils ne ſont pas dévelopés, & ne le ſeroient jamais ſans la rencontre d'une autre plante.

Mr. *Guettard* n'a pu s'éclaircir ſur cela que par des obſervations réïtérées, aidées de l'anatomie la plus exacte. Il fait voir comment la Cuſcute s'attache aux plantes nourricières, comment elle s'introduit dans leur écorce, quelquefois même dans leur tige, & comment elle s'en nourrit. Il entre ſur ces trois points dans des détails qui méri-

tent

tent l'attention d'un Naturaliſte. Lorſqu'on refléchit ſur ce que font certaines plantes pour pourvoir à leurs beſoins, on eſt porté à croire qu'il y a en elles une eſpèce d'inſtinct aſſez analogue à celui des Animaux, du moins de ces animaux qui ſont preſque immobiles, & que nous regardons comme les plus ſtupides de tous.

Sur une eſpèce de Plante appellée Franca, *par Mr.* Guettard.

Le but de Mr. *Guettard* eſt de déterminer par ces obſervations le caractère générique de cette Plante plus exactement qu'il ne l'a encore été. Mrs. *Michéli* & *Linnæus* l'ont fait avant lui, mais imparfaitement. Le caractère qu'en a donné *Michéli* eſt incomplet; & *Linnæus* ne l'a établi que d'après *Michéli*, & ſur des pieds ſecs. Comme Mr. *Guettard* a trouvé cette Plante en fleur & en fruit, il lui a été facile de remarquer toutes les parties eſſentielles de la fleur qui doivent entrer dans le caractère dont il donne la deſcription, après avoir donné celle de la Plante même. Ces obſervations ſont intéreſſantes, mais ſeulement pour des Botaniſtes; & comme ce n'eſt que pour eux qu'elles ſont faites, nous croyons devoir les renvoyer au Mémoire même de l'Auteur.

Deſcription du Contrayerva *par Mr.* de Juſſieu *l'aîné.*

C'eſt à la racine d'une Plante du Méxique que les Eſpagnols ont donné le nom de *Contrayerva*. La réputation que cette racine s'eſt aquiſe en Eſpagne, l'uſage qu'on y en fait, & le rang qu'on lui donne entre les meilleurs cordiaux, a d'autant plus engagé Mr. *de Juſſieu* à l'examiner, qu'elle eſt crûe au Jardin du Roi de la graine qui lui en a été en-

envoyée & qu'il y a semée lui-même. Toute la plante a une odeur bitumineuse, qui est désagréable étant verte, aromatique & piquante au goût étant seche. Sa racine, qui subsiste plusieurs années en terre, ressemble à un petit Navet dont l'extrémité est fibreuse: elle est charnue, longue de trois pouces, épaisse d'un demi pouce, quelquefois beaucoup plus grosse, extérieurement jaunâtre, intérieurement blanchâtre.

Mr. de *Jussieu* donne une exacte description de toutes les parties de cette plante, qui vient au Paraï dans la Nouvelle Biscaye, d'où elle est envoyée à Mexico, à la Véra-Crux, & delà à Cadix, à Seville & à Madrid. Sa racine est la partie la plus employée en Médecine. Trois différens Ouvrages pharmaceutiques, imprimés à Madrid (a), s'accordent sur sa dénomination de *Contrayerva*, sur sa forme, & sur les usages qu'on lui reconnoit. Sa dose est depuis dix-huit grains jusqu'à un demi-gros en poudre ou en infusion dans les maladies contagieuses, verminеuses, & dans les fièvres malignes. On lui attribue presque les mêmes vertus qu'à l'ancien *Contrayerva* ou *Drakena*. Il y a des remèdes dont il est dangereux de trop augmenter les vertus; & celui-ci est de ce nombre.

Description de deux Os inconnus, par Mr. Bertin.

Ces deux Os inconnus aux Anatomistes concourent à former les parois des Sinus Sphénoïdaux. On ne les trouve point dans le Fétus, ils ne sont sensibles qu'à l'âge de 4 ans ou environ, & vers celui de 20 ils commencent à se souder à l'Os Sphénoïde avec lequel ils ne font plus qu'une seule pièce.

Ob-

(a) Le prémier en 1728, *in* 4; le second en 1730, *in fol.* le troisième en 1739, *in* 4.

Observations de la Comète qui a paru à la fin de l'année 1743, *& au commencement de* 1744, *par Mrs.* Cassini *&* Maraldi.

Cette Comète est la plus belle & la plus remarquable qui ait été observée depuis 1680. L'orbite des Comètes précédemment observées est différente de l'orbite de celle-ci. On n'a commencé à lui appercevoir une queue, que quand elle s'est trouvée aussi près du Soleil que Mars, & à mesure qu'elle s'est approchée, la longueur de cette queue a augmenté. Cela prouve, à ce qu'on prétend, que les queues des Comètes leur sont accidentelles, & dépendent de leur proximité au Soleil. On a fait la même remarque à l'égard des autres Comètes: leurs queues ont été toujours d'autant plus grandes qu'elles se sont approchées de plus près du Soleil. Suivant le calcul de Mr. *Cassini* la longueur de la queue de la Comète de 1744 est de plus d'un tiers de la distance du Soleil à la Terre, c'est-à-dire, de plus de dix millions de lieues.

Observations anatomiques sur quelques parties du Cerveau, par Mr. Morand.

Ces parties sont celles que l'on connoit sous le nom de *Cornes de Belier*; & comme elles sont placées dans les deux Ventricules creusés dans les hémisphères du Cerveau, cela a engagé Mr. *Morand* à donner une description plus détaillée de quelques autres parties que ces Ventricules renferment. Cette description est accompagnée de deux figures nouvelles, qui représentent les parties telles que la Nature les offre par la dissection.

Mémoire sur les Sels neutres par Mr. Rouelle.

Le but de Mr. *Rouelle* dans ce Mémoire, est de proposer une division méthodique des Sels neu-

neutres, qui facilite les moyens pour parvenir à la théorie de leur cryſtalliſation. La plupart des Chymiſtes ne donnent le nom de Sel neutre moyen ou ſalé, qu'à un très petit nombre de Sels; mais Mr. *Rouelle* donne à la famille de ces Sels toute l'extenſion qu'elle peut avoir. Il appelle *Sel neutre moyen ou ſalé*, tout Sel formé par l'union de quelque acide que ce ſoit, ou minéral ou végétal, avec un alkali fixe, un alkali volatil, une terre abſorbante, une ſubſtance métallique, ou une huile. Il joint enſemble toutes ces ſubſtances ſalines, & il les unit en une ſeule claſſe, parce qu'elles ont des figures & des propriétés qui leur ſont communes.

Accord de différentes Loix de la Nature, qui ont paru juſqu'ici incompatibles, par Mr. de Maupertuis.

On donne ici pour exemple les Loix de la Réfraction, celles que ſuit la Lumière lorſqu'elle paſſe d'un milieu dans un autre de denſité différente. Comme ces Loix paroiſſent différentes de celles que ſuit la Lumière lorſqu'elle ſe tranſmet dans un lieu uniforme, ou lorſqu'elle eſt réfléchie par des corps qu'elle ne peut pénétrer, elles ont fait l'objet des recherches des plus grands Géomètres, ſans que juſqu'ici ils ſoient parvenus à les accorder avec ces dernières Loix où la Nature paroit agir par des voies plus ſimples. Les uns, comme *Deſcartes*, ont expliqué les propriétés de la Lumière dans la Réfraction par les Loix ordinaires de la Méchanique; les autres, après *Newton*, par les effets de l'Attraction, & d'autres enfin, comme *Fermat* & *Leibnitz*, par des principes purement métaphyſiques. Mr. *de Maupertuis* a adopté cette der-

dernière hypothèse, mais en corrigeant ce qu'il y a de défectueux dans l'explication de *Fermat*.

On ſait que lorſque la Lumière ou quelque autre corps va d'un point à un autre par une ligne droite, ils vont par le chemin & par le tems le plus court. On ſait auſſi que lorſque la Lumière eſt réfléchie, elle va encore par le chemin le plus court & par le tems le plus promt. Voila donc le mouvement direct & le mouvement réfléchi de la Lumière, qui paroiſſent dépendre d'une loi métaphyſique qui porte, que *la Nature dans la production de ſes effets agit toujours par les moyens les plus ſimples*.

Mais comment appliquer ce principe à la Réfraction ? Ici le rayon ne décrit pas une ligne droite, ce n'eſt pas l'épargne du chemin que la Nature peut avoir eu en vue. *Fermat* & *Leibnitz* prétendent que c'eſt le tems qui a été ménagé. Mais leur principe eſt fondé ſur cette fauſſe ſuppoſition, que la Lumière ſe meut avec plus de facilité & plus vite dans les milieux les plus rares, que dans ceux où elle trouve une plus grande quantité de matière ; qu'elle traverſe, par exemple, plus facilement & plus vite le cryſtal & l'eau, que l'air & le vuide. C'eſt cependant tout le contraire. *Deſcartes* avoit avancé le prémier, que la Lumière ſe meut le plus vite dans les milieux les plus denſes ; & tous les ſyſtêmes qui donnent quelque explication plauſible des phénomènes de la Réfraction, ſuppoſent le paradoxe, ou le confirment. Or ce fait poſé, tout l'édifice que *Fermat* & *Leibnitz* ont bâti, ſe trouve détruit.

Mr. *de Maupertuis* admet, comme ces deux Philoſophes, le principe des *Cauſes finales* ; mais

il prétend que ce n'eſt ni le chemin ni le tems que la Nature a eu en vue de ménager ; c'eſt *la quantité d'action*, laquelle eſt proportionnelle à la ſomme des eſpaces multipliés chacun par la viteſſe avec laquelle ils ſont parcourus. De ce ſeul principe il déduit la Loi de la Réfraction, celle de la propagation directe, & celle de la réflexion de la Lumière, de la manière la plus ſimple. Ce n'eſt pas le principe des Cauſes finales qui a trompé *Fermat* & *Leibnitz*, c'eſt la précipitation avec laquelle ils ont pris pour le principe ce qui n'en étoit que des conſéquences. Mr. *de Maupertuis* réſerve pour une autre occaſion la démonſtration géométrique de ce qu'il avance.

Sur les maladies du Siphon lacrymal, quatrième Mémoire, par Mr. Petit.

Dans ce nouveau Mémoire Mr. *Petit* ſe propoſe de traiter de la *Fiſtule lacrymale* qui perce la petite branche du Siphon, c'eſt-à-dire, le canal lacrymal & ſes deux branches, leſquelles pour pomper les larmes, ont chacune une ouverture, l'une au bord de la paupière ſupérieure, l'autre au bord de la paupière inférieure, toutes deux au grand angle & dans l'endroit où les paupières forment ce à quoi il a donné le nom de *Lac lacrymal* dans ſon prémier Mémoire Les Fiſtules dont il s'agit ici, peuvent percer l'un & l'autre conduit lacrymal, ou leur conduit commun. La rétention des larmes eſt la cauſe de ces Fiſtules.

Traité de la Loxodromie tracée ſur la véritable ſurface de la Mer, par Mr. de Maupertuis.

Mr. *de Maupertuis* ayant été chargé par le Miniſtre de travailler à un Traité de l'Art de la Navi-

vigation, qui en contînt les principes pour la théorie & ſes règles pour la pratique, & qui pût ſervir de Livre claſſique dans les Ecoles d'Hydrographie, pour répondre à la confiance qu'on a en lui, a tourné toutes ſes vûes vers cette Science. Il s'eſt propoſé d'examiner tous les points ſur leſquels elle roule, & de les traiter ſéparément ſous ces deux aſpects, de la Théorie & de la Pratique. Juſqu'ici cependant il ne donnera les différens morceaux dont il a deſſein de former ſon Ouvrage que comme des pièces détachées dont chacune trouvera ſa place un jour. Celle qu'il donne aujourd'hui contient la théorie du *Capotage*. Nous avons cru devoir annoncer cet important Ouvrage.

Obſervations météorologiques faites à l'Obſervatoire Royal pendant l'année 1744, *par Mr.* de Fouchy.

Pluie. La Pluie tombée pendant les ſix prémiers mois de l'année 1744, a été de 5 pouces 9 lignes, & celle des ſix derniers mois de 11 pouces 1 ligne; & par conſéquent la quantité de la Pluie tombée pendant toute l'année a été de 16 pouces 10 lignes, ce qui approche de l'année moyenne.

Thermomètre. Le froid de cette année a été aſſez grand, mais pourtant au-deſſous de celui de 1742. La Seine a été priſe *le II* Janvier au matin. Le Thermomètre de Mr. *de Réaumur* expoſé à l'air marquoit 7^{d}; le 14 Janvier a été le jour le plus froid de l'année, le Thermomètre de Mr. *de Réaumur* ayant baiſſé en dehors juſqu'à 8d. Le plus grand chaud a été le 29 Juin après midi, le Thermomètre de Mr. *de Réaumur* placé en dehors marquant 24 degrés au-deſſus de la congélation.

Barométre. Le Mercure s'eſt ſoutenu à une aſſez grande hauteur pendant cette année, il a été à

28 pouces 7 lignes le 4 Janvier par un vent de Nord-est foible & un tems serein, & les 26 & 28 du même mois par un grand brouillard. La moindre hauteur a été de 27 pouces 5 lignes le 14 Avril par un grand vent de Sud-est.

Déclinaison de l'Aiguille aimantée. Les 17, 18, 20 & 21 Juillet 1744, une Aiguille de 4 pouces déclinoit de 16d. 15s. vers le Nord-oueſt.

Les Mémoires omis dans cet Extrait ſont, les *Obſervations ſur la terre de l'Alun* par Mr. *Geoffroy*; les *Obſervations aſtronomiques*, faites au Collège Mazarin en 1744 par Mr. l'Abbé *de la Caille*; les *Obſervations Botanico-météorologiques* faites à *Quebec* par Mr. *Gautier* en 1743, communiquées par Mr. *du Hamel*; les *Obſervations de l'Eclipſe de Lune* du 26 Avril 1744, & de *l'Eclipſe de Venus* par la Lune, du 10 Mai de la même année, par Mr. *Maraldi*; un Mémoire ſur le *calcul des Projections* en général, & en particulier ſur le *calcul des Projections propres aux Eclipſes de Soleil & aux Occultations des Etoiles fixes par la Lune*, par Mr. l'Abbé *de la Caille*; un Mémoire ſur les *Equations du troiſième degré dans le cas irréductible*, &c. par Mr. *Nicole*; ſur la *hauteur du Pole de l'Obſervatoire de Paris* par Mr. *Caſſini de Thury*; ſur les *Oſcillations des Pendules* dans des arcs de cercle, principalement lorſque ces arcs ont peu d'étendue, par Mr. le Marquis *de Courtivron*; troiſième Mémoire ſur le *Zinc* par Mr. *Malouin*; ſur une manière de *réſoudre par approximation les Equations de tous les degrés*, par Mr. le Marquis *de Courtivron*; Obſervations de *l'Eclipſe de Jupiter & de ſes Satellites par la Lune*, faites le 17 Juin 1744 par l'E-

l'Evêque de Bayeux, communiquées par Mr. *Caſſini*; ſur les *mouvemens de la Machoire inférieure* par Mr. *Ferrein*; expériences ſur l'imbibition de différentes qualités de *bois de Chêne plongé dans l'eau*, & ſur leur deſſéchement dans l'air libre, par Mr. *du Hamel*; ſur le *mouvement des deux Mâchoires* pour l'ouverture de la bouche, & ſur les cauſes de leurs mouvemens, par Mr. *Ferrein*.

ARTICLE X.

A FREE INQUIRY into the *Miraculous Powers*, which are ſuppoſed to have ſubſiſted in the Chriſtian Church, from the earlieſt Ages through ſeveral ſucceſſive Centuries. By which it is ſhewn that we have no ſufficient Reaſon to believe, upon the Authority of the Primitive Fathers, that any ſuch Powers were continued to the Church after the days of the Apoſtles, &c.

C'eſt-à-dire,

RECHERCHES LIBRES *ſur les* Dons Miraculeux, *que l'on ſuppoſe avoir ſubſiſté dans* l'Egliſe Chrétienne *durant pluſieurs Siècles après la mort des* Apôtres; *par leſquelles il paroît que nous n'avons aucune raiſon ſuffiſante de croire rien de ſemblable ſur l'autorité des premiers* Pères de l'Egliſe. *Par* CONYERS MIDDLETON *Docteur en Théologie*. A Londres *Chez* R. Manby, & H. S. Cox *à* Ludgate Hill, 1749. *in* 4. pag. 232, *ſans la Préface qui en contient* 35, *& une Introduction de* 141.

NOus nous trompions fort quand en finiſſant l'Extrait du *Traité* de Mr. *Le Moine ſur les*

Miracles, nous ſuppoſions que ſi le Docteur *Middleton* avoit lû l'*Apoſtille* qu'il y a joint, il abandonneroit ſon projet, ou du moins il changeroit de ſyſtême (*a*), puiſque ce Docteur vient de publier ſon Ouvrage, tel qu'il l'avoit lui-même annoncé il y a près de deux ans dans l'*Introduction* qu'il imprima ſéparément pour preſſentir le Public. Mais avant que d'en donner le précis, & pour mettre les Lecteurs mieux au fait de la violente Diſpute qu'il a excitée en *Angleterre*, il eſt à propos de rendre compte de cette *Introduction*, & du petit Ecrit que Mr. *Le Moine* y oppoſa d'abord. Nous trouverons là aſſez de matière pour le coup, & nous renverrons à une autrefois l'Extrait de l'Ouvrage même.

Mr. *Middleton* nous apprend que ce qui l'a ſurtout engagé à examiner la durée des Miracles dans l'Egliſe, c'eſt le progrès qu'il a remarqué que le *Papiſme* fait depuis quelque tems en *Angleterre*, & qui, à ce qu'il croit, eſt principalement dû à l'adreſſe avec laquelle les Miſſionaires Romains font valoir l'argument qu'ils tirent de ce que leur Egliſe a, ſelon eux, joui ſans interruption, depuis le tems des Apôtres, du pouvoir de faire des Miracles. Il rapporte à cette occaſion ce qu'un de leurs principaux Ecrivains aſſure hardiment dans un Ouvrage qu'il publia, il y a quelques années, à *Londres* (*b*), & où il attaque vivement ſa *Lettre écrite de Rome ſur la conformité du* Papiſme avec l'ancien *Paganiſme* (*c*) : „ Il a plû à Dieu, dit-il, „ d'o-

(*a*) Voyez Bibl. Rais. Tom. 41. Part. 1. p. 182.

(*b*) Sous ce titre, *The Catholic Chriſtian inſtructed, &c.* Voyez-en la Préface, p. 18.

(*c*) On en a donné un Extrait dans cette *Bibliotheque* Tom. XXXIII Part. 2.

„ d'opérer de siècle en siècle dans son Eglise, par
„ le ministère de ses Saints, des Miracles incom-
„ parablement plus autentiques (*que ceux du Pa-*
„ *ganisme*) en ressuscitant les Morts, rendant la
„ vuë aux Aveugles & la faculté de marcher aux
„ Boiteux, chassant les Démons, guérissant en un
„ moment des Maladies inveterées, & autres sem-
„ blables Oeuvres merveilleuses; lesquelles sont
„ attestées par les Monumens les plus authenti-
„ ques, & très fréquemment, comme on peut le
„ voir dans les Actes de la canonisation des Saints,
„ par les dépositions sous serment d'un très grand
„ nombre de témoins oculaires, & par la notorieté
„ publique des faits. Ces sortes de Miracles,
„ qu'on ne peut absolument contester, seront tou-
„ jours des preuves évidentes que l'Eglise dans le
„ sein de laquelle ils ont été produits n'est point
„ Idolatre & Payenne, comme le Dr. *Middleton*
„ le prétend, mais la vraie *Epouse de Jésus Christ.*

Pour enlever cet Argument aux Catholiques Romains, de manière à n'y jamais plus revenir, Mr. *Middleton* a crû que le plus court étoit de faire voir que les Miracles avoient entiérement cessé à la mort des Apôtres; & c'est à prévenir ses Lecteurs en faveur de cette opinion que tend son Introduction, se reservant à en donner des preuves plus directes dans son *grand Ouvrage*, comme il l'appelle. Mais dit Mr. *Le Moine* (*a*), quelle nécessité y avoit-il d'avoir recours ici à une pareille hypothèse? Ne peut-on refuter les prétendus Miracles de l'Eglise Romaine, qu'en montrant que le pouvoir d'en faire n'a duré qu'un siècle tout au plus

(*a*) *Traitise on Miracles, Postscript.* p. 465, &c.

plus dans l'Egliſe Chrétienne? N'y a-t-il pas des Caractères diſtinctifs auxquels on peut reconnoître ſi ces Miracles ſont véritables ou faux? ſont-ils poſſibles de leur nature, ou ne combattent-ils point nos notions naturelles? Ne tiennent-ils point du fabuleux? Ont-ils été faits à des occaſions importantes, extraordinaires, & où le ſalut des hommes étoit particuliérement intereſſé; ſans aucune oſtentation ou apparat, à la face du ſoleil, & à la ſeule parole de ceux qui en étoient les Auteurs? ſont-ils liés avec des Faits poſtérieurs dont on ne ſauroit rendre raiſon qu'en ſuppoſant une interpoſition divine? Paroiſſent-ils du prémier abord, & aux yeux mêmes des perſonnes de la plus médiocre capacité, être l'Ouvrage de Dieu, & non de l'Art ou de la Nature? Quiconque voudra ſe donner la peine de les examiner ſur ces Règles qu'on a poſées auparavant, & qui ſont claires, naturelles, & à la portée des plus ſimples, ſe convaincra bien-tôt que ce ne ſont que de pures Fourberies, le fruit de l'avarice, de l'ambition & de l'impoſture des Prêtres & des Moines.

Mais il eſt juſte d'entendre ce que Mr. *Middleton* allègue en faveur de ſon hypothèſe, car quoiqu'on puiſſe combattre avec ſuccès les prétendus Miracles de l'Egliſe Romaine par la Méthode qu'on vient de propoſer, ſi cette hypothèſe ſe trouvoit bien fondée, on auroit encore plûtôt fait de s'en ſervir. Il ſuppoſe donc d'abord comme un fait inconteſtable, que *dans le troiſième, quatrième & cinquième ſiècles, les principales corruptions du Papiſme furent actuellement introduites, ou du moins les ſemences en furent jettées ſi efficacement qu'elles ne pouvoient manquer de produire les fruits que nous voions aujourd'hui.* Et

par

par ces *corruptions*, il entend *l'Inſtitution de l'Etat Monaſtique, l'Adoration des Reliques, l'Invocation des Saints, les Prières pour les Morts, le culte des Images, l'abus les Sacremens, du ſigne de la Croix, & de l'Huile ſacrée.* C'eſt, dit-il, par l'efficace de ces diverſes ſuperſtitions, & pour prouver qu'elles étoient d'origine divine qu'on prétend qu'il ſe fit des Miracles perpétuels dans ces ſiècles-là mêmes (*a*). D'où il conclud qu'il n'en faut pas davantage pour rendre ſuſpects tout ce que les Pères de l'Egliſe diſent des dons miraculeux qui ſubſiſtoient de leur tems; car on ne peut admettre ces prétendus Miracles ſans admettre les ſuperſtitions qui les ont accaſionnés ou qui en ont été les inſtrumens (*b*).

A cela Mr. *Le Moine* répond, qu'il accorde volontiers que ces ſuperſtitions furent introduites, ou du moins que les ſemences en furent jettées dans le *quatrième* ſiècle; mais il nie qu'on puiſſe le dire du *troiſième*, & pour le prouver il examine l'origine de chacun de ces Abus, & fait voir que les Paſſages des Pères que Mr. *Middleton* allègue ou ſont mal cités, ou ne font rien en ſa faveur. Nous ne le ſuivrons pas dans ce détail qui nous méneroit trop loin, & qui d'ailleurs n'a rien de bien nouveau pour la plûpart de nos Lecteurs: nous remarquerons ſeulement qu'il diviſe ces abus en deux Claſſes, les uns dont on apperçoit en effet quelques traces dans le 3me ſiècle, & les autres qu'on ne peut abſolument faire remonter plus haut que le 4me. Dans la prémiere Claſſe il met la coutume de mêler de l'eau avec le vin dans le Sacrement de l'Eucha-

(*a*) Introd. p. 12, 14. (*b*) Ibid. 22, 23.

charistie, qu'il croit être fondée sur une Tradition courante que *Jésus Christ* lui même en avoit ainsi usé, ce qui paroissoit assez vraisemblable vû la chaleur du climat, & la grande sobrieté de ce divin Sauveur & de ses Apôtres; celle d'envoyer les sacrés symboles aux Absens que la Maladie ou la Persécution empêchoit de se joindre à l'assemblée des Fidèles, ce qui pouvoit plûtôt servir que nuire à la piété; celle du signe de la Croix, qui n'avoit rien que de très innocent & même de très louable, puisque c'étoit une marque à laquelle les Chrétiens pouvoient se reconnoître les uns les autres, & se rappeller la mort du Sauveur qui faisoit la base de leur Religion; enfin celle de prier pour les Morts, que Mr. *Le Moine* semble vouloir contester à Mr. *Middleton* sous prétexte qu'il n'a allegué pour la prouver qu'un Passage de *Tertullien* tiré de sa *Monogamia* que ce Père composa depuis qu'il fut devenu *Montaniste*, & qu'ainsi il n'y a pas grand fonds à faire sur ce qu'il dit dans cet endroit. Qu'il nous soit permis pourtant de remarquer que quelque visionaire que fut alors *Tertullien*, il n'étoit pas absolument fou, & le raisonnement qu'il fait dans le Passage allegué (*a*), quelque ridicule qu'il soit, est fondé sur la coutume de prier pour les Morts, qu'il suppose être en usage de son tems, en quoi il est comme impossible qu'il se trompât. Mr. *Le Moine* auroit peut-être beaucoup mieux fait d'accorder que dans les prémiers siècles on prioit pour les Morts, mais que cette coutume n'avoit rien de

(*a*) Enimvero & pro Anima ejus orat (*Vidua*), & refrigerium interim adpostulat ei, & in prima Resurrectione consortium. De Monogam. X. p. 682. A. Edit. Nic. Rig.

de commun avec la pratique de l'Egliſe Romaine, & ce qu'elle enſeigne touchant le Purgatoire. Elle étoit uniquement fondée ſur l'opinion que les Ames ſéparées des corps étoient dans un état d'inſenſibilité ou une eſpèce de ſommeil en attendant le jugement ; & tout ce que l'on demandoit à Dieu en leur faveur, c'eſt qu'il lui plût de les tirer bientôt de cet état, & de hâter leur bonheur, comme il paroit par le Paſſage même de *Tertullien* dont il s'agit, & par pluſieurs autres des Anciens (*a*).

A l'égard des abus de la ſeconde Claſſe, ſavoir l'Etabliſſement des Moines ou des Ordres Religieux, le culte des Reliques, l'invocation des Saints, l'uſage ſuperſtitieux des Images & de l'Huile ſacrée, Mr. *Le Moine* ſoutient qu'on n'en trouve aucune trace dans les trois prémiers ſiècles de l'Egliſe, & il allègue même quelques Monumens ou Paſſages par leſquels il paroit viſiblement qu'il n'y avoit rien de ſemblable. Tel eſt la fameuſe Lettre de l'Egliſe de *Smyrne* au ſujet du Martyre de *Polycarpe*, dont tous les termes font voir que quelque vénération que les Chrétiens d'alors euſſent pour leurs glorieux Confeſſeurs, ils étoient bien éloignés de les invoquer, ou de rendre aucun culte à leurs Reliques (*b*). L'Empereur *Julien* qui vivoit dans le 4me ſiècle, eſt le prémier qui ait reproché aux Chrétiens ces ſortes de ſuperſtitions (*c*), ce

(*a*) Voyez encore Tertull. de Anim. cap. ult. Conſtit. Apoſt. Lib. 8. C. 10, 41. Cypr. Epiſt. &c.

(*b*) Voyez Euſeb. Hiſt. Eccleſ. Lib. IV. C. 15. Uſſerius, De Valois, & le Moine varia ſacra.

(*c*) Voyez Cyrill. cont. Jul. Lib. X. p. 336. & Jul. Litt. L. 52. ſub finem.

ce qui prouve qu'elles étoient toutes nouvelles; car ſi elles euſſent été en uſage dès le tems des Apôtres, comme Mr. *Middleton* voudroit le faire croire, il n'eſt pas concevable que les Payens euſſent attendu ſi longtems à s'en prévaloir pour juſtifier leur Idolatrie. *Origène* compoſa vers le milieu du 3me ſiècle un Traité particulier ſur la Prière, mais on n'y trouve pas un ſeul mot touchant l'Invocation des Saints ou le culte des Reliques, quoiqu'il entre dans de grands détails & qu'il parle même de la Diſcipline & des Pratiques en uſage de ſon tems. L'Etabliſſement des Moines eſt inconteſtablement du 4me ſiècle. St. *Pachome*, qui vivoit dans ce ſiècle-là, fut leur premier Fondateur, ou le premier qui les réduiſit en ſociétés particulières, & leur donna des Règles; car bien qu'il y eut auparavant des Perſonnes de l'un & de l'autre Sexe qui vivoient d'une manière fort auſtère, dans le célibat & dans la Retraite, ils ne formoient pas cependant des ſociétés régulières, & ne s'aſtreignoient pas par des vœux à renoncer au Monde: ce qu'ils en faiſoient étoit uniquement pour ſe mettre mieux en état de ſervir Dieu, pour atteindre à une plus grande perfection, ou pour éviter avec plus de ſuccès les fureurs de la Perſécution. Enfin le culte des Images, & l'uſage même des Images dans les Egliſes eſt une choſe inconnue aux trois prémiers ſiècles. Ce ne fut que dans le 4me & lorſque l'on ſe mit à bâtir & à renter de magnifiques Egliſes, que l'on commença à peindre ſur le dedans des Murailles l'hiſtoire des Martyrs, mais ſans rendre à leurs Images aucun honneur religieux, ni leur attribuer aucune vertu. Il paroit même par St. *Epiphane* qui floriſſoit vers la fin de ce ſiècle, qu'il s'en falloit ſi fort

fort que cette espèce de superstition fut autorisée ou établie parmi les Chrétiens, que l'on n'avoit pas même encore d'Images dans plusieurs Eglises (*a*). *Baronius*, *Bellarmin* & autres Champions de l'Eglise Romaine ont fait tous leurs efforts pour prouver que la Lettre d'où ce fait est tiré n'étoit pas genuine, mais leurs raisons se refutent d'elles-mêmes, ou ne sont tout au plus que de simples conjectures: & le savant Mr. *Dupin* avoue ingenument à cette occasion que *quoiqu'il soit vrai que dès-ce tems-là il y avoit* des Peintures dans quelques Eglises, qui représentoient les *Histoires de la Bible, ou les Actions des Saints & des Martyrs, cependant on ne peut pas dire que cette coutume fut générale, & il faut confesser que St. Epiphane la desapprouvoit, la jugeant peu conforme à l'Ecriture Sainte* (*b*).

Il paroit donc clairement par cet Exposé que les Pratiques superstitieuses que le Dr. *Middleton* affirme avoir pris leur source dans le troisième siècle, & donné lieu à plusieurs faux Miracles, étoient absolument inconnues aux Chrétiens de ce tems-là. Il l'a lui-même si bien senti qu'il ne prend aucune connoissance de ce siècle dans la déduction de ses Preuves, & qu'il conclud de cette manière; „ Après l'examen le plus attentif de ce „ que les Anciens & les Modernes ont débité „ sur ce sujet, je crois avoir de fortes raisons d'é„ tre persuadé que les prétendus Miracles du „ *Quatrième* siècle étoient, non seulement en „ gé-

(*a*) Voy. parmi ses Oeuvres sa Lettre à *Jean de Jerusalem* traduite par St. *Jerome*.

(*b*) Biblioth. des Auteurs Eccles. sur St. *Epiphane*. Au reste je dois avertir que n'aiant pas le François sous la main, je cite d'après l'Anglois de Mr. *Le Moine*.

„ général & pour la plûpart, mais *Abſolument* „ & *Univerſellement*, l'effet de la Fraude & de „ l'Impoſture (*a*)". Mais, dit Mr. *Le Moine*, il s'en faut beaucoup que cette concluſion ne ſoit juſte; car qu'eſt-ce que le Docteur a prouvé, ſi tant eſt même qu'il l'ait prouvé? Que dans le *quatrième* ſiècle pluſieurs Coutumes & Pratiques ſuperſtitieuſes s'introduiſirent, en faveur deſquelles on forgea *pluſieurs* Miracles. Mais s'enſuit-il néceſſairement que *tous* les Miracles de ce ſiècle-là, *ſans exception*, ne fuſſent que des Fourberies? Quoi! parce qu'il y eut alors pluſieurs faux Miracles, ne pouvoit-il y en avoir de vrais? Quelle Logique! Avant que de conclurre de la ſorte, l'Auteur auroit du tout au moins examiner certains Miracles que l'on *dit* être arrivés dans ce Période de tems, pour ſavoir s'ils ſont vrais ou faux; tels que le ſigne de la Croix qui apparut à *Conſtantin le Grand*, la manière dont le Temple *d'Appollon* à *Antioche* fut réduit au ſilence & brulé, & celle dont les Ouvriers occupés à rebatir le Temple de *Jeruſalem* par ordre de l'Empereur *Julien* furent forcés d'abandonner leur travail. Ces Faits que l'on a regardé juſqu'ici comme Miraculeux, & ſuffiſamment atteſtés, valoient bien la peine que l'on en prît connoiſſance, & il eſt un peu ſurprenant que Mr. *Middleton* n'en diſe pas un mot, même dans ſon grand Ouvrage qui vient de paroître.

Quoiqu'il en ſoit, cet habile homme tâche de juſtifier ce qu'il a avancé par la réflexion ſuivante; „ Je regarde, dit-il, comme une Maxime incon-

„ teſ-

(*a*) Introd. Diſc. p. 29.

„ teſtable que par-tout où l'on voit les Evêques, „ le Clergé & les principaux défenſeurs du Chriſ„ tianiſme faire uſage de faux Miracles, & éta„ blir de nouveaux rites ou de nouveaux dogmes „ par le menſonge & la fraude, c'eſt en vain que „ l'on chercheroit de vrais Miracles dans ce ſiè„ cle & dans cette Egliſe-là. Or c'étoit-là préci„ ſément le cas du quatrième ſiècle, dans le„ quel tous les plus illuſtres Pères, à préſent „ grands Saints de l'Egliſe Catholique, St. *A„ thanaſe*, St. *Epiphane*, St. *Baſile*, St. *Gregoire* „ de *Nyſſe*, St. *Ambroiſe*, St. *Jerome*, St. *Au„ guſtin* & St. *Chryſoſtome*, ont rapporté dans „ leurs Ecrits & ſolémnellement atteſté pluſieurs „ Miracles qu'on diſoit avoir été opérés en preu„ ve de certaines Pratiques ou Inſtitutions favo„ rites de ces tems-là, mais qui, au jugement des „ Proteſtans les plus ſavans & les plus impar„ tiaux, ſont manifeſtement fabuleux & incroya„ bles (*a*).

A cela Mr. *Le Moine* répond (*b*) qu'on peut juſtement conteſter & la Maxime alleguée & l'application qu'on en fait. Car en ſuppoſant dans quelque ſiècle que ce ſoit le plus haut degré de dépravation & d'impoſture qu'on puiſſe concevoir, s'enſuit il qu'il ne puiſſe y avoir de vrais Miracles dans ce ſiècle là? On ne ſauroit le penſer ſans borner la puiſſance & la ſageſſe de Dieu qui peut avoir d'auſſi bonnes raiſons, & même de plus fortes raiſons de les déployer dans des tems corrompus que dans des tems vertueux; & c'eſt ce que l'ex-

(*a*) Introd. Diſcours. p. 30.
(*b*) Poſtſcr. p. 486. &c.

l'expérience même confirme. Il n'y eut peut-être jamais plus de corruption, plus de fraude en fait de Miracles, & plus de penchant à leur donner cours ou à y ajouter foi, que dans le Période qui s'écoula depuis la mort de *Jésus Christ* jusqu'à la destruction de *Jerusalem*. Il n'y a qu'à lire l'Histoire de *Josephe* pour s'en convaincre, & l'on en a allégué diverses preuves dans le *Traité* précedent *des Miracles*. Cependant Dieu jugea à propos de faire dans ce Période là même, par les mains des Apôtres, un très grand nombre de Miracles que Mr. *Middleton* ne niera pas sans doute uniquement parce qu'ils furent opérés dans un semblable tems. Ainsi quand il se trouveroit vrai que *dans le quatrième Siècle les Evêques, le Clergé & les principaux Défenseurs du Christianisme firent usage de faux Miracles, ou les autorisèrent par des voies indirectes*, il ne s'ensuivroit nullement que *c'est en vain qu'on chercheroit de vrais Miracles dans ce siècle-là*. Mais est-ce là en effet le cas? Oui, & même pire si nous en croions cet Auteur, *car* dit-il (*a*), *les Pères les plus considérables de ce siècle ont affirmé comme vrais des Miracles qu'ils avoient eux-mêmes forgés, ou du moins qu'ils savoient être faux*. Sur quoi Mr. *Le Moine* remarque avec raison, que cette accusation est si grave qu'elle ne devoit pas être avancée sans preuves bien claires, & que cependant il ne paroit pas que le Docteur *Middleton* en ait allegué de telles. Tous les Passages qu'il cite des Ecrits des Pères prouvent simplement qu'ils ont souvent rapporté des faits miraculeux qui sont improbables de leur nature

(*a*) Introd. p. 36.

ture, qui visiblement forgés ; mais s'ensuit-il nécessairement qu'ils les aient eux-mêmes inventés ou répandus dans le Monde à dessein d'en imposer au Public? Est-il impossible qu'ils les aient crus de bonne foi ? Et la charité, jointe à la connoissance que nous avons de leur grande piété, ne nous oblige-t-elle pas d'en porter ce jugement, au lieu de les accuser de mensonge & de fraude ?

„ Je n'ai pas plus de vénération pour les Pères „ de l'Eglise, continue Mr. *Le Moine*, qu'ils n'en „ méritent en effet ; & j'avoue franchement que „ ceux du quatrième siècle sur tout peuvent être „ justement accusés de plusieurs erreurs, d'imprudence & de crédulité, d'avoir exageré les „ choses & porté trop loin le respect du aux Saints „ & aux Martyrs : mais de les traiter d'Ignorans „ & de Fripons, après qu'ils ont donné des preuves suffisantes d'un grand savoir, & d'un zèle extraordinaire, quoiqu'il fut quelquefois mal „ dirigé, pour la gloire de Dieu & l'avancement „ de la vraie Religion dans le Monde, en vérité „ cela n'est pas supportable. Mr. *Middleton* lui-„ même qui n'est pas toujours exemt de contradictions, ou qui peut-être vouloit adoucir ce „ qu'il avoit avancé trop crûment & trop inconsiderément, reconnoit après tout que ces *Pères pouvoient avoir été trompés par des Imposteurs au point de prendre leurs fourberies „ pour de vrais Miracles ; & qu'en partie par „ un effet de leur crédulité, & en partie par „ des raisons de Politique, ils se trouvèrent engagés à favoriser & à publier de prétendus Miracles, pour la défense d'une bonne cause* (a). „ A

(a) Ibid. p. 37, 41.

„ A l'égard des Raisons de Politique, je ne vois
„ pas qu'ils en puſſent avoir aucune, à moins que
„ ce ne fut de s'accommoder au *Génie*, & ſi je
„ puis l'appeller ainſi, à la *Mode* du ſiècle dans
„ lequel ils vivoient, qui étoit de courir après les
„ Miracles, ou l'Amour exceſſif du Merveil-
„ leux & une Crédulité proportionnée. Car com-
„ me le Chriſtianiſme étoit alors ſuffiſamment é-
„ tabli, & appuié de l'Autorité civile; comme les
„ Evêques avoient beaucoup plus de crédit & de
„ pouvoir qu'ils n'en avoient jamais eu; & com-
„ me la coutume déteſtable de vendre les choſes
„ ſaintes n'étoit pas encore introduite, les Pères de
„ ce ſiècle-là ne pouvoient rien gagner en for-
„ geant des Miracles, ou en donnant cours à
„ ceux qu'ils ſavoient être forgés, ſur-tout puiſ-
„ qu'il ne paroit pas qu'ils en fuſſent eux-mêmes
„ les Inſtrumens ou les objets. En un mot, qui-
„ conque examinera le fait ſans partialité, les ab-
„ ſoudra bien-tôt de friponnerie, de menſonge &
„ de fraude, mais en même tems conviendra qu'ils
„ étoient trop crédules. Quand ils rapportent
„ comme vrais des Miracles qui ſont viſiblement
„ faux, ils parlent avec la Multitude, ou ſuivant
„ l'opinion & le langage de leur tems; mais quand
„ ils penſent & raiſonnement tranquillement, &
„ qu'ils ne ſont pas entrainés par les Préjugés
„ communs, ils ſont plus raiſonnables, & avouent
„ ingenûment que les Dons Miraculeux avoient
„ en quelque manière ceſſé, ou comme Mr.
„ *Middleton* lui-même le remarque (*a*) *qu'ils a-*
„ *voient actuellement diſparu, parce que l'Egliſe*
„ *n'en avoit plus beſoin*".

„ C'eſt-

(*a*) Ibid. p 36.

„ C'est-là, à mon avis, la meilleure manière
„ de concilier les espèces de contradictions qu'on
„ trouve à cet égard dans les Ecrits des Peres, & de
„ faire voir combien est injuste la réflection que
„ Mr. *Middleton* fait sur ce sujet, que *ce n'étoit*
„ *que lorsqu'ils étoient d'humeur à être la vérité*,
„ *qu'ils convenoient de la cessation des Miracles*. Leur crédulité même peut être excusée jusques à un certain point, si nous considérons qu'elle étoit probablement fondée sur la présomption, pour ne rien dire de plus; que les Dons Miraculeux avoient subsisté dans l'Eglise jusqu'à leur tems, & qu'il n'étoit pas impossible qu'il en restât encore quelques traces; qu'elle pouvoit procéder de bonté de cœur & de charité qui leur faisoit recevoir sans examen les prétendus Miracles qu'on publioit, ne soupçonnant d'aucune fraude ceux qui les avoient rapportés les premiers; & qu'après-tout il n'étoit pas si aisé qu'on pourroit le croire de s'assurer de la vérité, dequoi nous avons une preuve dans ce que S. *Augustin* dit des Miracles de son tems, que *par tout où ils s'en faisoit, ils étoient connus d'un assez petit nombre de Personnes, & que quand on les publioit en d'autres lieux, & qu'on les apportoit à ceux qui ne les avoient pas vûs, ils n'étoient pas accompagnés d'une autenticité suffisante pour les faire recevoir sans aucune difficulté ou sans aucun doute* (a). Il ne faut pas oublier de remarquer

„ à

(a) *Hæc* (Miracula) *ubicunque fiunt ibi sciuntur vix a tota ipsa civitate. . . . . Nam plerumque etiam ibi pauissimi sciunt . . . & quando aliis illisque narrantur, non tanta eo commen-*

„ à l'occasion de ces dernières paroles, que St. „ *Augustin* n'auroit jamais fait un aveu feint & „ nu & d'une manière si publique, si lui & le reste „ des Pères de ce siècle eussent actuellement for- „ gé des Miracles. Auroit-il fourni à ceux qui les „ nioient un moien si naturel de les combattre? „ Les imposteurs en usent-ils ainsi? N'ont-ils pas „ grand soin de ne rien dire qui puisse les décou- „ vrir, ou nuire à leur cause, comme on l'a déja „ observé"?

Je ne sai si tout le Monde approuvera cette Apologie des Pères du quatrième siècle, quelque plausible & quelque moderée qu'elle soit; il est à craindre, du-moins, que Mr. *Middleton* & tous ceux qui pensent comme lui sur le compte de ces anciens Docteurs de l'Eglise, ne s'en contentent pas, parce qu'après-tout il s'agit ici de faits & non de simples présomptions. Cependant comme cet Auteur lui-même n'avoit allegué contre eux que des présomptions, Mr. *Le Moine* étoit très autorisé d'entreprendre leur défense sur ce pied-là. Nous verrons dans la suite si son Antagoniste a bien prouvé, dans le corps de son Ouvrage, ce dont il les accuse avec tant d'assurance.

C'est sur la Maxime qu'on vient de détailler, comme sur un Principe inconteſtable, qu'il fonde tous les Raisonnemens qu'il fait ensuite pour établir son Hypothèse. Mais Mr. *Le Moine* remarque très bien que si cette Maxime est fausse, com- „ me il l'a clairement fait voir, tout ce qu'on bâ- „ tit dessus tombe de soi-même, & il auroit pû

se

mendat autoritas, ut sine difficultate vel dubitatione credantur. De Civ. Lib. 22. c. 8. v. 1.

le dispenser d'entrer plus avant dans cette Matière. Cependant de peur qu'on ne crût qu'il craignoit de s'y engager, il examine l'un après l'autre les Argumens du Docteur *Middleton*, dont voici le premier. *Quand on refléchit*, dit-il (*a*), *sur cette étonnante assurance avec laquelle les plus illustrès Pères du quatrième siècle ont affirmé comme vrais des Miracles qu'ils avoient eux-mêmes forgés, ou du moins qu'ils savoient être faux; il est naturel de penser qu'un si audacieux mépris des droits sacrés de la vérité ne pouvoit avoir été contracté ni devenir général tout d'un coup, mais dû nécessairement s'introduire peu à peu & s'accroître à ce point par un effet de la coutume & de l'exemple des siècles précédens, & par la longue expérience qu'on avoit faite de ce que la crédulité & la superstition des Peuples pouvoit porter.*

Ce n'est ici tout au plus, répond Mr. *Le Moine* (*b*), qu'une simple Présomption, & des Présomptions ne sauroient jamais faire preuve en matière de faits. De plus le raisonnement de l'Auteur est outré & de dangereuse conséquence; car si le *troisième* siècle peut être justement soupçonné de fraude parce que le *quatrième* en étoit visiblement coupable, par la même raison, le *second* doit aussi devenir suspect, & par une suite naturelle, le *premier*; puisqu'il *n'est pas probable qu'un si audacieux mépris de la vérité* (dont les Pères ou les Chrétiens du troisième siècle *donnèrent l'exemple* à ceux du quatrième) *s'introduisit tout d'un coup*, & qu'il *est naturel de penser* qu'ils eurent eux-mêmes devant eux *l'exemple du second*, & ceux

(*a*) Introd. p. 16. (*b*) Postcr. p. 494.

ceux du *second l'exemple du premier* siècle. Ainſi, ſuivant ce beau raiſonnement les Miracles mêmes de *Jéſus-Chriſt* & de ſes Apôtres pourront bien n'être après-tout que des Impoſtures. Il eſt étonnant qu'un homme d'eſprit comme le Docteur *Middleton* ait fait uſage d'un ſi pitoiable Argument qui n'a pas même l'ombre de vrai. Car „ n'eſt-ce que dans le quatrième ſiècle qu'on a „ hardiment emploié la fraude & le menſonge „ pour établir de faux Miracles? Ceux qui l'ont „ précédé & ceux qui l'ont ſuivi ont plus ou „ moins donné dans cette inſigne Prévarication. „ La coutume de contrefaire ou de forger des „ Miracles eſt preſque auſſi ancienne que le „ Monde même, ou du moins que les premiers „ vrais Miracles, dont il eſt parlé dans l'Hiſtoire: Témoins les Magiciens d'*Egypte* qui s'oppoſèrent à *Moiſe*, & dont la ſcience conſiſtoit „ en grande partie à faire des tours de paſſepaſſe, „ ou des choſes ſurprenantes, quoique naturelles, comme je l'ai prouvé au long dans le Traité précédent (*a*). Et par-tout où règne l'Impoſture, elle ne peut manquer d'être accompagnée de beaucoup de *hardieſſe* & d'*effronterie*, puiſque pour en être coupable il faut avoir bû toute honte. Mais quoique la fraude en fait „ de Miracles ſoit très ancienne, elle a cependant „ eu un commencement, & les premiers qui s'en „ ſont ſervis n'y ont pas été ni n'y pouvoient être „ engagés *par la coutume & l'exemple des ſiècles précédens, & par la longue expérience qu'on avoit faite de ce que la crédulité & la ſuperſtition*

„ *tion*

(*a*) p. 141—180.

„ tion des Peuples pouvoit porter, comme le Dr.
„ *Middleton* prétend que c'étoit le cas des Pères
„ du quatrième siècle ; ne considérant pas qu'ils
„ pouvoient aussi bien être tombés dans cette pré-
„ varication de leur propre chef, & sans y être por-
„ tés par l'exemple des siècles précedens, de sorte
„ qu'ils fussent les prémiers Auteurs & Fauteurs
„ des Miracles qu'ils débitent. Et par conséquent
„ rien n'est plus frivole ni plus illusoire que la
„ Présomption sur laquelle tout cet Argument
„ est fondé ".

Le *Second* est que *ce soupçon* (savoir que le second & troisième siècles ont donné au quatrième l'exemple d'une criminelle audace à forger des Miracles) *s'augmente encore quand on considère que ce dernier siècle, dans lequel le Christianisme fut établi par l'Autorité civile, n'avoit aucun besoin réel de Miracles ; & c'est pour cette raison que les Savans parmi les Protestans ont généralement supposé que c'étoit là l'époque de leur cessation. De-là vient aussi que les Pères eux-mêmes, lorsqu'ils étoient d'humeur à dire la vérité, n'ont pas fait difficulté d'avouer* que les Dons Miraculeux avoient actuellement disparu, parce que l'Eglise n'en avoit plus besoin (*a*). *De sorte que s'auroit été une entreprise téméraire & dangereuse de commencer à forger des Miracles dans un tems où il n'y avoit pas la moindre tentation à le faire, si de pareilles fraudes n'avoient pas eu cours auparavant, & si elles n'avoient pas été regardées comme avantageuses & même recommandées sur ce*

(*a*) *C'est ce que je ferai voir en détail dans le cours de mon grand Ouvrage.*

ce pied-là par les Chrétiens des siècles précédens ; qui avoient besoin de tous les secours possibles & capables de les soutenir au milieu des persécutions & des maux qu'ils éprouvoient de la part des Puissances de la terre (a).

Mais quoi ! dit Mr. *Le Moine*, parce que *les Miracles n'étoient pas nécessaires aux Chrétiens du quatrième siècle*, & qu'il *n'y avoit pas alors de tentation à en forger*, s'enfuit il que *c'eut été une entreprise téméraire & dangereuse de commencer dans ce tems-là à faire usage de pareilles fraudes* ? Il y a toujours plus ou moins de témérité & de danger à en imposer au Monde par des fourberies, soit qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas de tentation à le faire, sur-tout en matière de Religion, parce que l'Imposture peut se découvrir tôt ou tard, & qu'une pareille découverte peut avoir de funestes suites. Mais ce danger ne sauroit croître par le défaut de tentation à tromper, & cependant c'est de ce faux raisonnement que Mr. *Middleton* conclud sans autre preuve, que les fraudes en fait de Miracles qu'il attribue aux Pères du quatrième siècle étoient de beaucoup plus vieille date, & avoient été recommandées & autorisées par les Chrétiens des siècles précédens ; & pour donner quelque couleur à une accusation si peu charitable & si peu juste, il ajoute que ces derniers *avoient besoin de tous les secours possibles & capables de les soutenir au milieu des Persécutions & des Maux qu'ils éprouvoient de la part des Puissances de la terre*. Fort bien ! Mais le mensonge & la fraude sont-ils des moiens propres à cela ? Le contrai-

(a) Introd. p. 36. 37.

traire n'eſt-il pas viſible, puiſque la découverte n'en pouvoit ſervir qu'à aggraver leurs ſouffrances, & cela très juſtement ? Et n'y a-t-il pas de l'abſurdité à ſuppoſer que des gens qui s'expoſoient volontairement à mille maux plûtôt que de renoncer à une Religion qui défend abſolument toute ſorte de fourberies & d'impoſtures, vouluſſent pour ſe ſoutenir au milieu de ces maux faire uſage du menſonge & de la fraude ? Les Chrétiens du ſecond & du troiſième ſiècles avoient ſans contredit beſoin dans leurs afflictions des ſecours les plus extraordinaires, & je ſuis très perſuadé qu'il n'y avoit qu'un Pouvoir ſurnaturel qui fut capable de les leur faire ſupporter courageuſement & même avec joie. Mais c'eſt ſe moquer du monde que de prétendre que des Miracles feints & ſuppoſés pûſſent y contribuer en façon que ce ſoit (*a*).

Le *troiſième* Argument du Dr. *Middleton* eſt conçû en ces termes; *ſi nous comparons les principaux Pères du quatrième ſiècle avec ceux des ſiècles précédens, nous remarquerons, il eſt vrai, chez les uns & les autres le même zèle & la même piété, mais beaucoup plus de ſavoir & de bon ſens, & beaucoup moins de crédulité chez les prémiers que chez les derniers. D'où il ſuit que ſi malgré cet avantage, les Pères du quatrième ſiècle ont eu forgé eux-mêmes des Miracles, ou donné cours à ceux qu'ils ſavoient être forgés, ou s'en ſont laiſſé impoſer au point de prendre des inſignes fourberies pour de vrais Miracles (car ils ſont tous ſans reſerve inconteſtablement coupables de l'un ou de l'autre); il eſt tout naturel de ſoupçonner des mêmes*

(*a*) Poſtcr. p. 497, &c.

mes excès leurs Prédecesseurs qui aiant la même cause à défendre & brulant à cet égard du même zèle, étoient moins savans & plus crédules, & avoient tout autrement besoin de ces sortes d'artifices pour se soutenir & se mettre à couvert (a).

„ Ici encore, dit Mr. *Le Moine*, au lieu de „ preuves, l'on nous amuse de vains soupçons & „ de frivoles conjectures; il faut à tout prix que „ les Pères du second & du troisième siècles „ soient coupables de fraude & d'imposture, par- „ ce qu'on s'imagine que ceux du quatrième l'é- „ toient. Et pour rendre l'accusation plus plausi- „ ble, on les réprésente comme *moins savans & plus crédules*; mais sans en alleguer aucune rai- „ son. Je suis assuré qu'*Origène*, *Clement d'Alexandrie*, ou *St. Cyprien* (pour n'en pas citer „ d'autres) ne le cèdent point en fait de savoir aux „ *Athanases*, aux *Epiphanes*, aux *Basiles*, aux „ *Ambroises*, aux *Chrysostomes*, aux *Jeromes*, ni „ aux *Augustins*; & pour ce qui est du jugement, „ je ne saurois concevoir sur quel fondement le „ Docteur *Middleton* voudroit leur en accorder „ moins, & les faire passer pour plus crédules, „ puisqu'à peine a-t-il pû en alleguer d'exem- „ ple, pendant qu'il en a clairement convaincu „ les Pères du quatrième siècle. Mais supposé „ pour un moment que leurs Ancêtres fussent „ *moins savans & plus crédules*, s'ensuit-il quils „ eussent plus d'inclination qu'eux, ou même „ qu'ils eussent absolument aucune inclination „ à forger des Miracles? Non assurement. Cela „ prouveroit bien qu'ils avoient plus de penchant

„ à

(a) Introduct. p. 37.

» à s'en laiſſer impoſer, mais non qu'ils voulus-
» ſent eux-mêmes en impoſer à cet égard au
» Monde. D'ailleurs une pareille conduite eſt
» tout à fait incompatible avec *le caractère de*
» *piété & de zèle* que le Dr. *Middleton* lui-mê-
» me reconnoît en eux, & dont il avouë qu'ils
» avoient une auſſi grande meſure que leurs Suc-
» ceſſeurs; & quand on lui accorderoit qu'ils a-
» voient en effet *plus beſoin qu'eux de ces ſortes*
» *d'artifices pour ſe ſoutenir*, cela ne pouvoit ja-
» mais excuſer leurs fraudes pieuſes. Mais j'ai
» déja fait voir que bien loin que ces fraudes leur
» fuſſent d'aucun avantage, elles ne pouvoient
» manquer de tourner tôt ou tard à leur confu-
» ſion, & par conſéquent on ne ſauroit dire qu'ils
» en euſſent abſolument aucun beſoin (*a*).

Le quatrième & dernier Argument dont Mr. *Middleton* ſe ſert pour établir ſon hypothèſe, eſt que *comme le caractère perſonnel des plus anciens Pères ne leur donne aucun avantage ſur leurs Succeſſeurs, auſſi les prémiers ſiècles de l'Egliſe ne fourniſſent-ils aucune raiſon valable de les préférer pour l'intégrité à ceux qui les ont ſuivis. On regarde, à la vérité, généralement les prémiers comme les plus purs..... Mais quoiqu'ils puiſſent à quelques égards mériter cet éloge, il eſt certain qu'à d'autres ils étoient fort au deſſous des derniers, car l'on ne trouve pas dans toute l'Hiſtoire Eccléſiaſtique de Période où il y eut plus d'héréſies publiquement profeſſées, & où les Chrétiens forgèrent & publièrent plus d'Ecrits ſuppoſés ſous le nom de Jéſus Chriſt, de ſes Apôtres, & des*

(*a*) Poſtcr. p. 500. 501.

des Hommes Apostoliques, dont les Pères les plus distingués de ce même Période ont fréquemment visé plusieurs dans leurs Ouvrages, & s'en sont servis sans scrupule pour la défense du Christianisme, les regardant comme vrais & authentiques, & d'une autorité égale à celle de l'Ecriture Ste. même. Or qui peut douter que des gens qui supposoient eux-mêmes des Livres, ou qui faisoient usage de Livres supposés, ne fussent tout prêts à forger des Miracles en faveur de la même cause, & dans les mêmes vues? Pour confirmer cet Argument. Mr. *Middleton* remarque dans un note marginale, que les Savans comptent environ quatre vingt dix Hérésies différentes qui s'élevèrent dans les trois premiers siècles, & il nous renvoie au *Discours préliminaire de l'Archevêque Wake sur les Epitres des Pères Apostoliques*, où ce Savant a donné un Catalogue raisonné de la plûpart des Pièces supposées qui parurent durant ce Période, dans lequel il assure que *ce seroit un Ouvrage sans fin de prendre connoissance seulement de celles qui furent attribuées à St. Paul, & que les Ecrits pleins de superstition qui passoient sous le nom de St. Pierre, comme ses Actes, son Evangile, sa Prédication, ses Révélations &c. avoient beaucoup plus d'autorité parmi les Chrétiens, mêmes jusqu'au tems d'Eusebe.* (§ 18, 19). Le même Archevêque observe aussi que le Livre des *Récognitions de St. Clement*, qu'il croit être le plus savant, aussi bien que le plus ancien de tous ces Livres supposés, ne fut publié que sur le milieu du second siècle, & est rejetté par *Eusebe* comme une pièce forgée, entre plusieurs autres, sous le nom de ce Saint (*a*). Mais

(*a*) Introd. p. 37, 38.

Mais Mr. *Le Moine* fait voir que rien n'eſt plus ſophiſtique que cet Argument, n'plus mal placé que les Autorités dont on l'appuie. Suppoſé que les trois prémiers ſiècles ne fuſſent pas plus purs que les ſuivans, que s'enſuit-il? Que les Pères de ces trois prémiers ſiècles peuvent avoir été ou trompés ou trompeurs, auſſi bien que ceux qui ſont venus après, mais non pas qu'ils l'ont été en effet. Cependant il s'en faut ſi fort que cette ſuppoſition ſoit vraie, que le contraire paroit évidemment par l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, & a, d'ailleurs, le plus haut degré de vraiſemblance. Car l'eau eſt toujours plus pure à ſa ſource; & les ſiècles les plus voiſins de l'origine du Chriſtianiſme doivent naturellement l'emporter, du côté de la probité & de la vertu, ſur ceux qui en ſont plus éloignés. Ajoutez à cela, que l'état de perſécution & de ſouffrance auquel l'Egliſe primitive fut expoſée, comparé à la paix & à la tranquilité dont elle jouit enſuite, rend la choſe encore plus probable, puiſque c'eſt dans l'épreuve que la piété s'exerce, & qu'elle paroit pure & ſans fard. Mr. *Middleton* lui-même doit convenir de ce fait, aiant eu ſi peu de choſes à reprocher aux Pères des trois prémiers ſiècles, pendant qu'il a formellement accuſé de fripponnerie ceux du quatrième, & qu'il n'a rien négligé pour les en convaincre; & il eſt étonnant qu'il ait ſoutenu tout le contraire dans cet endroit. Car pour la raiſon qu'il tire de ce qu'il y eut plus d'héréſies & de livres ſuppoſés dans ce prémier Période, que dans aucun autre, elle n'eſt nullement concluante. Quelque grand que fût le nombre de ces héréſies & de ces ſuppoſitions, elles n'affectoient point la plus grande & la plus ſaine partie des

Chré-

Chrétiens qui n'y eurent aucune part ; & pour ce qui eſt des Pères en particulier, on ne ſauroit abſolument les accuſer d'en être les Auteurs. A l'exception de quelques Pièces aprocryphes, comme la Lettre de *Jéſus Chriſt* à *Abgare* & la Réponſe de ce Prince, les Evangiles *ſelon les Egyptiens*, & *ſelon les Hébreux*, les *Canons* & les *Conſtitutions Apoſtoliques*, qui ne contenoient aucune Erreur eſſentielle & qui furent publiées par des perſonnes qui n'avoient aucun mauvais deſſein ; tous les Livres ſuppoſés, de même que toutes les Héréſies capitales des trois prémiers ſiècles, furent l'ouvrage des Chrétiens les plus indignes de ce nom, tels que les *Corinthiens*, les *Ebionites*, les *Gnoſtiques* &c. contre leſquels les Pères de ces tems-là écrivirent & prêchèrent fortement, bien loin d'avoir aucun commerce avec eux.

De plus, il n'y a point de comparaiſon à faire entre les mauvais effets de ces héréſies & de ces ſuppoſitions de Livres, & ceux qui réſultoient des ſuperſtitions honteuſes qui s'introduiſirent, & des Miracles qui ſe forgèrent inconteſtablement dans le quatrième ſiècle ; il étoit aiſé de reconnoître les prémières en les confrontant avec les Ecrits des Apôtres qui avoient toujours été reçus pour authentiques ; mais il n'étoit pas ſi facile de découvrir, & beaucoup moins de réformer ces derniers abus. La Crédulité & la ſuperſtition du quatrième ſiècle s'accrurent à un tel point qu'il étoit extrêmement difficile de ſe préſerver de ces vices, & que les Evêques eux-mêmes n'en étoient pas exempts, ou n'oſoient s'y oppoſer crainte d'exciter des tumultes parmi le Peuple ; & ſi nous joignons à cela le grand nombre d'héréſies qui s'élevèrent

&

& d'Ecrits supposés qui se publièrent dans ce siècle, aussi bien que dans les précédens, nous serons bientôt convaincus qu'il étoit de beaucoup inférieur en intégrité & en pureté aux trois premiers. J'ajouterai que si les hérésies & les suppositions de Livres étoient dans aucun tems une preuve suffisante de manque de probité chez les Chrétiens de ce tems-là en général, le siècle Apostolique même ne seroit pas à couvert d'une pareille imputation, & l'on pourroit même le regarder comme beaucoup plus corrompu qu'aucun de ceux qui l'ont suivi, puisqu'il vit naître les plus dangereuses hérésies, & qu'il n'y eut jamais plus d'Imposteurs ni d'Impostures parmi les Juifs, avec lesquels les Chrétiens étoient alors confondus, comme on peut s'en convaincre par la lecture de *Joseph*, ni peut-être plus de hardies fraudes en fait de Relations de Miracles ou de Livres supposés, que dans ce siècle-là (a). Les Apôtres eux-mêmes, suivant le raisonnement de Mr. *Middleton* pourroient être regardés comme les Inventeurs ou les Fauteurs de ces hérésies & de ces impostures; ce qui est si absurde que quand nous n'en aurions aucune autre preuve, il n'en faudroit pas davantage pour faire voir que rien n'est plus foible ni plus sophistique que ce raisonnement.

Je veux bien encore accorder, continue Mr. *Le Maine*, que *les Pères les plus distingués des trois premiers siècles ont fréquemment cité dans leurs Ecrits des Ouvrages supposés, les regardant comme vrais & d'une autorité égale à celle de*

(a) Voyez les Prolegom. du Dr. *Mill*. & la Biblioth. des Aut. Eccl. de Mr. *Dupin* &c.

de l'Ecriture Ste même, quoique je pourrois justement le contester, du moins en partie, car je ne sache pas qu'ils aient jamais unanimement reçu aucun Livre supposé, comme autentique & divin, & sur le même pied que les Livres constamment attribués aux Apôtres. Mais admettant qu'ils l'aient fait, s'ensuit-il de nécessité qu'ils aient aussi forgé des Miracles, ou fait usage de ceux qu'ils savoient être forgés, comme le Dr. *Middleton* le soutient? Je ne vois pas la moindre liaison entre ces deux choses; ils pouvoient être coupables de l'une sans être coupables de l'autre; & comme il ne paroît pas qu'ils aient jamais faussement attribué des Livres à *Jésus Christ* & à ses Apôtres, aussi ne prouvera-t-on jamais qu'ils aient supposé ou répandu de faux Miracles. Si quelquefois ils ont pris pour autentiques des Ecrits supposés, & s'ils s'en sont servis pour défendre le Christianisme, cela prouve bien leur ignorance en fait de Critique, leur crédulité & leur défaut d'examen, mais non leur fourberie; & c'est leur fourberie qu'il s'agit de constater pour justifier l'accusation qu'on leur intente. Mais au défaut de faits, Mr. *Middleton* allègue un Passage de St. *Cyprien* qui fait voir clairement, selon lui, que la corruption des trois prémiers siècles de l'Eglise étoit pour le moins aussi grande que celle des siècles postérieurs, quoiqu'en cela même il n'agisse pas de bonne foi. Car St. *Cyprien* ne parle pas de l'état de l'Eglise en général depuis la mort des Apôtres; mais seulement de son propre tems, ou du Période particulier qui précéda immédiatement la Persécution de *Décius*, environ l'an 252, *lorsque la discipline de l'Eglise étoit entièrement corrompue & sa foi* pres-

presque éteinte par la longue paix dont elle avoit alors joui près de quarante ans (*a*). Il eſt à remarquer que Mr. *Middleton* lui-même cite ces dernières paroles qui reſtreignent viſiblement la deſcription que St. *Cyprien* fait dans cet endroit des mœurs des Chrétiens aux quarante années précédentes ; & cependant il ne craint point de tirer de tout ce paſſage cette concluſion auſſi peu juſte que charitable : „ Tel eſt le Portrait de ces ſiècles qu'on „ affecte d'appeller *les plus purs*, tiré d'après na„ ture par l'un des plus habiles Maitres de ce „ tems-là. Et quoique le caractère du Peintre „ nous donne tout lieu de croire qu'il étoit très „ reſſemblant à l'Original, cependant il fait ſi peu „ naitre l'idée de pureté & de perfection, que s'il „ avoit été tiré pour les tems-mêmes où nous vi„ vons, les couleurs nous en paroitroient avec rai„ ſon trop groſſières, & les traits trop chargés „ (*b*) ".

Après avoir ainſi refuté le Dr. *Middleton*, Mr. *Le Moine* remarque (*c*), que ſi ce Docteur eût d'abord clairement établi la queſtion, en donnant de juſtes diſtinctions & définitions des Miracles, il ſeroit peut-être parvenu à ſon but, ſans tant de détours, ou du moins il n'auroit pas donné lieu aux principales objections qu'on vient de faire, ou qu'on pourroit faire avec raiſon contre ſon Diſcours préliminaire. S'il eut conſideré les Miracles en général comme des Effets dont Dieu ſeul eſt l'Auteur, & des Preuves directes d'une Miſſion divine, ainſi qu'on l'a fait voir au long dans *le Trai-*

(*a*) De lapſis. p. 120. (*b*) Introd. p. 40.
(*c*) Poſtcr. p. 509.

Traité précédent des Miracles, il s'enſuivroit tout naturellement qu'ils ont dû ceſſer à la mort des Apôtres, puiſque les Apôtres ſont les derniers qui aient été honorés d'une Miſſion divine. Mais quoique le principal & le grand but des Miracles ſoit de prouver la divinité d'une Miſſion Céleſte, *il ne* s'enſuit pas que *ce* ſoit le ſeul; il paroit du moins par l'Ecriture Ste. qu'ils ont été ſouvent opérés pour d'autres fins particulières, & par conſéquent rien n'empêche qu'il ne s'en ſoit fait même après la mort des Apôtres. C'eſt auſſi ce que Mr. *Le Moine* ſuppoſe, & c'eſt pour cela qu'il ajoute que le Dr. *Middleton* auroit dû de plus diſtinguer avec ſoin les Miracles opérés par les mains des hommes & pour ainſi dire à leur parole, de ceux que Dieu a produits immédiatement & ſans l'intervention ou le Miniſtère d'aucun homme. Je crois, dit-il, qu'il ſeroit difficile d'alleguer aucun exemple bien atteſté des prémiers après la mort des Apôtres & des Hommes Apoſtoliques, mais l'Hiſtoire en fournit un grand nombre des derniers qu'on ne peut revoquer en doute ſans regarder l'Hiſtoire en général comme la choſe du monde la plus incertaine. Telles ſont ces Interpoſitions miraculeuſes de la Providence en faveur du Chriſtianiſme, dont on a déja parlé, le ſigne céleſte qui convertit *Conſtantin*, les globes de feu & les tremblemens de terre qui obligèrent les Ouvriers qui étoient occupés à rebatir le Temple de *Jéruſalem* par l'ordre de *Julien* l'Apoſtat, de diſcontinuer leur travail, &c. Telles encore ces guériſons & ces délivrances ſurnaturelles qu'on dit avoir été accordées à l'interceſſion & aux prières ardentes des prémiers Chrétiens, ſuivant cette promeſſe expreſſe

de

de St. *Jaques*, (*a*), *si quelqu'un est malade parmi vous, qu'il appelle les Anciens de l'Eglise, & qu'ils prient pour lui, après l'avoir oint d'huile au nom du Seigneur, & la prière faite avec foi sauvera* (*ou guérira*) *le Malade, & le Seigneur le relevera.*

Ce n'est pas sans raison que Mr. *Le Moine* joint ici les Hommes Apostoliques aux Apôtres, puisqu'il paroit clairement par divers passages du Nouveau Testament qu'ils étoient aussi revêtus du pouvoir de faire les Miracles de la prémière espèce: & comme il est non seulement probable, mais certain par l'Histoire Ecclésiastique, que quelques-uns d'entre eux survécurent à St. *Jean* le dernier des Apôtres, Mr. *Middleton* ne sauroit jamais prouver que les Miracles cessèrent absolument à la mort de ces Sts. Hommes, comme il le prétend. De plus cette hypothèse est sujette à une difficulté qui paroit à Mr. *Le Moine* suffisante pour la renverser; „ Car, dit-il, comme „ les Apôtres moururent en différens tems & en „ différens lieux, une partie de l'Eglise auroit été „ destituée des dons miraculeux pendant que le „ reste en jouissoit dans toute leur étenduë: mais „ cela a-t-il la moindre probabilité? Est-il naturel „ de croire que l'*Asie mineure* fut honorée sans „ interruption des Miracles de St. *Jean* jusqu'à „ sa mort qui arriva long-tems après celle de „ tous les autres Apôtres, pendant que le reste du „ Monde qui avoit autant & plus besoin de cette „ *Démonstration d'esprit & de puissance*, en fut „ entièrement privé depuis leur décès, c'est-à-„ di-

(*a*). Ch. V. v. 14.

„ dire l'espace d'environ trente ans "? Cette Présomption ne nous paroit pas fondée, car où est l'inconvénient que les Miracles aient cessé en certains lieux pendant qu'ils subsistoient encore en d'autres ? Cela a dû même naturellement arriver ainsi, vû la variété des Instrumens par lesquels ils étoient opérés, & des tems & des besoins qui les requéroient ; à moins qu'on ne suppose que Dieu fit un nouveau Miracle en éteignant tout à la fois par toute la terre les Dons miraculeux & en en dépouillant plusieurs Sts. Hommes qui en avoient jusques-là joui avec distinction ; ce qui est assurément beaucoup moins probable que le sentiment contraire, & si singulier qu'on en trouveroit quelques traces dans l'Histoire Ecclésiastique, où l'on ne voit cependant rien de semblable. Ce que Mr. *Le Moine* ajoute a plus de probabilité, c'est que comme les Apôtres ne portèrent pas l'Evangile dans tous les lieux, il étoit nécessaire pour la conversion des Nations éloignées qui n'en avoient pas encore ouï parler, que leurs successeurs immédiats, tout au moins, fussent revêtus du pouvoir de faire des Miracles &, sur-tout du don des Langues sans lequel ils n'auroient jamais pu avoir le succès qu'ils eurent.

Pour ce qui est de la seconde espèce de Miracles dont on a parlé, savoir les guérisons & les délivrances merveilleuses opérées à l'interceſſion & par les prières des Chrétiens durant les trois premiers siècles de l'Eglise, l'on ne sauroit guère douter qu'une partie du moins n'en soit vraie. Car de les rejetter toutes comme autant de fourberies & d'impostures, c'est accuser les Pères & les autres Ecrivains Ecclésiastiques de ces tems-là, qui les rapporr-

portent comme des faits certains & très connus, non seulement de manque de jugement, mais encore de manque de probité ; c'est supposer qu'ils se sont entendus pour en imposer au monde de la manière la plus grossière, & qu'en un mot ils méritent justement le caractère de *fourbes* & de *fripons* que Mr. *Middleton* leur donne. Mais c'est ce qu'un homme qui réfléchira tant soit peu sur ce qu'on a dit de leur savoir & de leur piété, ne se persuadera jamais ; outre qu'ils appellent à leurs Ennemis mêmes de la vérité de ces faits, & qu'ils les maintiennent constamment & avec assurance dans leurs Apologies présentées aux Empereurs & au Sénat de *Rome*, non seulement pour les convaincre de la pureté de leur foi, mais encore pour les engager à faire cesser les Persécutions qu'elle leur attiroit ; & il n'est pas croiable que dans des Ecrits de cette nature, où il s'agissoit principalement de gagner la bienveillance des Maitres du Monde, ils voulussent soutenir hardiment des faits dont la fausseté pouvoit être démontrée avec la dernière facilité. Et si à tout cela on ajoute que la plûpart d'entre eux ont enduré toute sorte de maux & la mort-même en faveur d'une Religion qui défend absolument la fraude & l'imposture, lors même qu'il peut en revenir du bien, l'on sera convaincu que leur témoignage ne sauroit être révoqué en doute, & beaucoup moins rejetté sans la plus grande de toutes les injustices.

Enfin il est à remarquer que notre Seigneur, avant que de quitter le Monde, avoit expressément promis les dons Miraculeux, non seulement à ses Apotres, mais à ses Disciples en général, aux vrais Chrétiens sans distinction : *Voici les Miracles*,

dit-il(a) *qui accompagneront ceux qui auront crû. Ils chasseront les Démons en mon nom; ils parleront de nouvelles Langues. S'ils touchent des serpens, ou qu'ils avalent quelque poison mortel, ils n'en recevront aucun mal. Ils imposeront les mains aux Malades & ils seront guéris.* Conformément à cette promesse, nous voïons que 23. ans après ces dons étoient communs dans l'Eglise de *Corinthe* (b); & il paroit par ces paroles de St. *Paul*(c) *Vous ne le cedez* (d) en rien aux autres Eglises, *en aucun don* Spirituel, que ce n'étoit pas là un Privilège particulier aux *Corinthiens*, mais commun parmi les Chrétiens en général. De plus, les Règles particuliéres qu'il donne touchant l'exercice de ces dons miraculeux sont une preuve qu'ils ont dû subsister assez long-tems dans l'Eglise: & comme la promesse de *Jésus Christ* n'est restreinte à aucun tems, nous pouvons raisonnablement supposer, qu'ils durèrent tant que cela fut nécessaire pour la conversion du Monde après la mort des Apôtres, comme aussi pour soutenir les Chrétiens au milieu des Persécutions qu'ils eurent à souffrir pendant les trois prémiers siècles. Il n'y a qu'à lire l'Histoire de ces Persécutions & avec quel courage, quelle constance & même quelle joie les Fidèles de tout ordre, de tout âge & de tout sexe les endurèrent, pour se convaincre qu'il n'y avoit qu'un secours surnaturel & la vuë actuelle de divers Miracles opérés à l'interceſſion de quelques-uns d'entre eux, qui

(a) Marc. XVI. 17, 18.
(b) Voyez I. Cor. 12. 14.
(c) Ibid. C. I. 7.
(d) C'est ainsi que la version Angloise traduit, & c'est en effet le sens propre & primitif du terme de l'original, *ὑστερεῖτε*.

qui puſſent leur inſpirer une fermeté ſi extraordinaire, ſi ſoutenuë & néanmoins ſi commune. S'ils *avoient beſoin*, comme Mr. *Middleton* le ſuppoſe (*a*) *de tous les ſecours poſſibles*, & même de celui *de faux Miracles*, à beaucoup plus forte raiſon avoient-ils beſoin de vrais Miracles, & eſt-il naturel de penſer que Dieu leur en accorda. Il ſemble que cet Auteur qui ne nous a donné juſqu'ici que des Préſomptions, ou plûtôt des conjectures, pour ne rien dire de pis, ne ſauroit refuſer d'admettre celle-ci qui eſt tout autrement bien fondée (*b*).

Mr. *Le Moine* finit par lui oppoſer le ſentiment du celèbre Mr. *Moyle*, qui aſſurément n'étoit rien moins que crédule, & qui dans le tems même qu'il attaque de toutes ſes forces le *Miracle* de la *Légion* fulminante ne peut s'empêcher d'avouer que quoiqu'il ajoute peu de foi aux Miracles rapportés depuis la mort des Apôtres, cependant il n'oſe les rejetter tous à cauſe de celui qui arriva du tems de *Julien*, & qui eſt ſi bien atteſté qu'il ne ſait pas de quel front on pourroit le rejetter (*c*). Nous verrons dans le Journal ſuivant ce que Mr. *Middleton* répond à tout cela.

(*a*) Voyez plus haut (*b*) Poſter. p. 516.
(*c*) Voyez ſes Oeuvres Poſthumes, Vol. II. p. 100. &c.

ARTICLE XI.

MANUEL PHILOSOPHIQUE, ou *Précis univerſel des Sciences*. Un Volume *in* 12 de 636 *pages*. A *Lille*, chez *André-Joſeph Panckoucke*, 1748.

ON *peut aſſurer*, dit l'Auteur de cet Ouvrage dans la Préface, *que ce* Manuel *contient ce*

que chaque partie de la Physique a de plus intéressant. C'est trop apprécier cet Ouvrage. Il ne contient qu'une très petite partie de ce que nous connoissons aujourd'hui en Physique, & ce qui intéresse le plus y est souvent traité très superficiellement. Il me paroit d'ailleurs que l'Auteur n'est pas toujours au fait des matières qu'il traite, il tombe dans des erreurs qu'il eût pu facilement éviter, peut-être pour avoir suivi de mauvais guides. Il adopte des Systêmes, que l'imagination a forgés, & que la Nature désavoue. Il croit trop facilement ce qui n'est pas croyable. Il allègue des faits, qui paroissent trop merveilleux pour être vrais. Rarement il donne de bonnes définitions; l'exactitude y manque. Ses dénombremens sont imparfaits; il laisse à desirer ce qui mérite le plus d'être sçu. Il rend raison des phénomènes qu'il devoit se contenter d'admirer: il décide & ne sait pas douter. Cette production n'est cependant pas inutile; l'Auteur n'a pas toujours suivi de mauvais guides, on voit bien qu'il a aussi puisé dans de bonnes sources. Voici le plan de son Ouvrage & des matières qu'il contient.

D'abord il donne une idée du Philosophe & des études qui sont l'objet de ses recherches. Après un précis de la Logique & de la Métaphysique, pour servir d'introduction à la Physique, il parcourt les notions qu'il croit être les plus essentielles de l'Arithmétique, de l'Algèbre & de la Géométrie. Les prémières connoissances sur la Physique sont suivies des règles du mouvement, des affections des corps sur nos sens, des qualités des corps qu'on appelle insensibles, & des loix de la pesanteur. Delà il passe à la Méchanique & à

l'Hy-

l'Hydrostatique, où il donne la solution des problêmes les plus curieux sur cette matière. Il traite ensuite de l'air, du feu & de l'eau. L'Optique avec ses parties, qui sont la Dioptrique & la Catoptrique, & un précis sur le système des couleurs, terminent ce qu'il regarde comme la prémière partie de la Physique.

L'Astronomie & la Géographie servent d'entrée à la seconde partie. L'Auteur y a joint trois problêmes sur la Gnomonique, les notions essentielles de la Chronologie, de Calcul Ecclésiastique où il a inséré l'ancien Calendrier Romain pour l'intelligence des anciens Auteurs. Ces divers Traités forment la seconde partie. La troisième partie donne une idée de la Chimie. On y traite des trois règnes, des principes des corps, des poids usités en Chimie, avec leurs divers signes pour l'intelligence des formules médicinales, des agens de la Chimie, & des opérations chimiques. Il y a là comme ailleurs bien des choses qu'on eût pu supprimer. L'Anatomie suit immédiatement; *& cette connoissance*, dit l'Auteur, *nous conduit comme par la main, à l'examen des maux dont l'humanité est affligée*; il veut dire, des maladies auxquels les hommes sont sujets. Il donne après cela une idée générale des Médicamens, & termine son Traité par un essai sur l'union de l'Ame & du Corps, sur les inclinations & les passions, & enfin sur la Morale. Tel est le plan général de l'Ouvrage; les détails où nous allions entrer, pourront en donner une plus juste idée.

De la Philosophia.

Tout ce que cet article contient de plus remarquable, c'est que notre bon Père *Adam* étoit avant

ſa chute un très bon Phyſicien, qu'après ſa chute il étoit encore aſſez bon Phyſicien, & en état d'expliquer à ſes deſcendans les merveilles du Créateur; que ces connoiſſances confirmées par la raiſon & par l'expérience paſſèrent par une tradition orale aux Chaldéens, aux Hébreux, aux *Egyptiens*, aux Phéniciens, qui avec leurs précieuſes marchandiſes les ont tranſmiſes dans toute la Grèce, d'où elles ſe ſont communiquées à tout l'Empire Romain, & delà à toutes ſes conquêtes. Voilà une anecdote; la croira qui voudra. Je ne ſuis plus ſurpris que l'Auteur diſe au même endroit, & même très ſérieuſement, que *la Philoſophie eſt fondée en partie ſur des conjectures.*

De la Logique.

Il y a ſous ce titre d'aſſez bonnes règles ſur le Jugement, ſur le Raiſonnement, & ſur la Méthode; mais ces règles ſe trouvent dans tous les Traitéz de Logique, elles ne nous apprennent rien de nouveau. Ce que dit l'Auteur ſur les *idées*, cent autres Auteurs l'ont auſſi dit avant lui; & lui & tous ces Auteurs pourroient fort bien s'être trompéz. Une erreur une fois adoptée paſſe de bouche en bouche; on la repète ſi ſouvent, qu'enfin elle paſſe pour une vérité.

Si ce qu'il enſeigne ſur les *idées* n'eſt pas une chimère, c'eſt du moins une Hypothèſe qui n'a nul fondement. „ On appelle *idée*, dit-il, la perception d'un objet; quand les images des objets „ ſe peignent dans notre cerveau, cela s'appelle „ *imaginer*. On peut conſidérer l'Ame comme „ un ſujet paſſif, comme un miroir, ou comme „ de la cire molle, laquelle reçoit volontairement „ & involontairement les impreſſions des objets

„ ſpi-

„ ſpirituels & corporels, tantôt par la volonté du „ Créateur, tantôt par le moyen des ſens, lorſ„ que ces objets ſont préſens, & par le mouve„ ment répété de quelques fluides très actifs, leſ„ quels repaſſent par les mêmes traces, lorſque „ les objets ſont abſens.

La belle Philoſophie! Qu'il faut être habile pour débiter une pareille doctrine! J'oſe dire que ce ne ſont-là que des mots vuides de ſens, qui ont à la vérité un air fort ſavant, mais qui dans le fond ne nous apprennent abſolument rien. N'eſt-il pas ridicule de comparer l'*Ame* à un *miroir*, à de la *cire molle*? Qu'on me diſe ce que c'eſt que ces empreintes qui ſe forment dans le Cerveau, & qui conſtituent la mémoire! Qu'on me faſſe voir comment elle eſt remiſe en activité par des *fluides très actifs* qui enfilent les traces déja faites, qui y *repaſſent*, qui les renouvellent, & repréſentent par-là à l'eſprit les mêmes objets dont elles ſont les images?

Grands Philoſophes, qui ſavez tout, qui rendez raiſon de tout, expliquez-moi ce phénomène. Je connois un millier de plantes, que je diſtingue toutes les unes des autres par l'odorat, elles exhalent une odeur ſi différente, que je ne les confond point: voilà donc de ces milles odeurs, mille idées différentes; par conſéquent, mille caractères, mille gravures, mille traces différentes. Mais qu'eſt-ce que la gravure des odeurs, quelles images peuvent-elles former? Comment ſont-elles tracées ces images dans votre *Ame* ou ſur votre *Cerveau*, que vous comparez ſi ingénieuſement à un *miroir*, à de la *cire molle*? Ont-elles de la longueur, de la largeur, de la profondeur? Où ſont-elles placées? Dans les fluides de votre cerveau

qui

qui ne gardent jamais la même place, ou sur la surface des solides, qui dans quelques mois ne seront plus composés des mêmes parties qu'ils ont actuellement? Les couleurs, les sons, les saveurs, laissent-elles aussi des images dans le Cerveau? Parlez Docteurs!

De la Métaphysique.

Notre Philosophe convient que nous avons une idée très nette de l'*Espace* ou du *Vuide*, qui est le lieu des corps; mais il ne l'admet pas, il prétend qu'il n'y en a point. „ L'Auteur de la Nature, *dit* „ *il*, peut anéantir l'air d'un Cabinet, puisqu'il l'a „ créé, & qu'il le conserve librement; les expé„ riences prouvent qu'en ce cas les murs se join„ droient; le *Vuide* est donc possible, mais il n'exi„ ste point".

Ce n'est pas là raisonner, c'est décider trop légerement. Où sont ces *expériences* qui *prouvent* que, si on *anéantissoit l'air d'un Cabinet, les murs se joindroient*? Je dis qu'il n'y en a aucune. Lorsque Dieu a créé le monde, où l'a-t-il placé? N'est-ce pas dans l'Espace pur, ou dans un lieu vuide de corps? Il y avoit donc un Espace vuide avant que le Monde existât. Me dites-vous qu'il n'y en avoit point, que Dieu l'a créé en même tems que les Corps; je vous demande alors où étoit Dieu? Certainement il étoit quelque-part, puisqu'il existoit; & ce *quelque-part* peut-il être autre chose que l'Espace?

Des Mathématiques.

Ce Traité des Mathématiques est beaucoup trop long pour être placé dans un Ouvrage, où *on s'est borné*, comme le dit l'Auteur, *à ne donner que l'essentiel des choses*. J'y ai appris un fait singulier, qui

qui est, que *l'Arche de Noé étoit un Batiment de 42000 tonneaux de charge*. La belle découverte!

De la Physique.

Ce Traité de la Physique est le meilleur morceau de l'Ouvrage. L'Auteur a sçu profiter des découvertes & des expériences faites par quelques-uns de nos Philosophes modernes. *Descartes*, *Rohault*, *Newton*, *Musschenbroek*, divers Membres des Sociétés de Londres & de Paris, sont ses garans. Parlant de l'Électricité, il entreprend d'en expliquer les principaux phénomènes; & voici sur ce mystère les idées qu'il s'est formées.

La vertu électrique n'est autre chose, à ce qu'il prétend, que la manifestation du feu élémentaire, dont toute la Nature est pleine. Le tube frotté avec véhémence & échauffé par la main, raréfiant l'air voisin, donne lieu aux fluides extérieurs & aux petits corps solides, à refluer avec activité dans l'atmosphère du tube, & à manifester les particules ignées. Les corps électrisés & électrisans attirent & repoussent les petits corps, parce que ces corps obéissans à deux impressions, se précipitent dans l'atmosphère libre & dégagé du fluide grossier qui environnoit le tube ou le globe, & qu'ils en sont repoussés par l'activité de la sphère de feu, ou par un surcroît de nouvel air. Le corps électrisé s'écarte du corps électrisant, parce qu'il trouve dans l'air hors de la portée du tourbillon électrique un support plus aisé. Le corps léger qui voltige sur le corps électrisant sans s'en approcher, se jette sur un corps résineux électrisé, parce que l'atmosphère du tube le chasse perpétuellement; mais le corps résineux s'échaufe sans presque déranger son atmosphère, ce corps ne l'écarte point,

il

il s'y lie, peut-être auſſi leurs parties quadrent-elles mieux par leur homogénéité. On n'électriſe efficacement par communication, que des corps poſés ſur des matières réſineuſes, comme la ſoie, le crin, les gommes, &c. parce que l'atmoſphère de ces corps eſt peu propre au frottement & au dérangement de leurs parties, & tranſmet avec facilité le cours de la matière ignée. Si on touche une chaine électriſée, voiſine du tube ou globe, monté ſur un corps gras & réſineux, dont l'atmoſphère eſt adhérent & tenace, l'électricité doit ſe communiquer à pluſieurs perſonnes de loin en loin; ſi on la touche, étant poſé ſur le pavé & participant à l'atmoſphère général, l'électricité ne doit point ſe communiquer.

Telle eſt l'explication que l'Auteur donne des effets de l'électricité. Je laiſſe à juger s'il a rencontré juſte. Une choſe m'étonne, c'eſt qu'en expliquant ce myſtère, il dit en même tems qu'il eſt impénétrable, & qu'il faut ſe contenter de l'admirer „ Contentons-nous, *dit-il*, d'admirer les effets de „ l'électricité, ſans prétendre en connoître les „ vraies cauſes: on ne fait qu'effleurer toute la „ Nature, on attrape une façon de ſcience; mais „ le moindre vermiſſeau déconcerte nos plus exactes recherches; chaque atome ſe moque de „ notre meilleure Philoſophie; le myſtère de toute l'économie n'appartient qu'au ſouverain „ Créateur". S'il *faut ſe contenter d'admirer les effets de l'électricité*, pourquoi entreprendre de les expliquer? C'eſt aller contre ſes principes.

Les effets dont il prétend qu'on peut rendre raiſon, ce ſont ceux des médicamens & des venins. „ On explique, *dit-il*, d'une façon aſſez ſatisfai-

„ ſan-

„ faire les effets des médicamens, des venins, en
„ déduisant leurs effets de leurs parties constitu-
„ tives & élémentaires, & de leur rapport avec la
„ texture & la disposition du corps animal; on
„ n'a que faire de recourir à des qualités occultes
„ pour en expliquer l'action.

L'Auteur ne se trompe-t-il pas? La Médecine n'est point encore parvenue à ce point de perfection, & n'y parviendra peut-être jamais. Ce qu'il y a de nuisible dans la plupart des venins est quelque chose de si fin, de si subtil, qu'on ne l'aperçoit pas. Faites l'analyse du venin de la Vipère, examinez-en, si vous pouvez, les *parties constitutives & élémentaires*, & dites-moi après cela si la connoissance de ces parties vous conduit à celle des effets qu'elles produisent. D'ailleurs, nous ne connoissons point les élémens des corps, ou ce qui fait qu'un corps est ce qu'il est, & qu'il n'est pas un autre corps; nous ne connoissons pas ce qui fait qu'un corps a telle vertu, telle propriété, qui ne se trouve pas dans un autre corps. Sans ces connoissances comment déduirons-nous les effets des corps, de leurs parties élémentaires, surtout lorsqu'il est question d'effets de la nature de ceux des venins? C'est ici que nous pouvons appliquer ce que dit l'Auteur à l'occasion de l'électricité, que *chaque atome se moque de notre meilleure Philosophie.*

De la Chimie.

L'Auteur traitant du *Règne animal*, dit que les Animaux tirent leur origine des Oeufs; que les uns sont *Vivipares*, & les autres *Ovipares*. Il paroit qu'il ignore entierement les nouvelles découvertes faites sur les Polypes & sur certaines espèces de

Pu-

Auteurs : elles méritoient bien qu'il en dît un mot, pour donner une idée plus complète des différentes manières dont les Animaux peuvent produire leurs semblables.

De la Médecine.

Ce Traité ne contient guère que des définitions souvent défectueuses de diverses maladies. L'Auteur s'est souvent trompé sur la cause des maladies, & on voit bien que cette matière lui est étrangère : il donne pour des vérités ce qu'un habile Médecin ne regarde tout au plus que comme de simples conjectures. „ La cause des Fièvres, *dit-il*, est, „ en général, un amas de matières crues, acides „ & salines, qui passent des prémières voies dans „ la masse du sang, s'y mêlent, l'épaississent & ra„ lentissent son mouvement ". Cette hypothèse n'est bonne que pour multiplier les erreurs, & en imposer aux ignorans. Jusqu'à présent nous ne connoissons point la véritable cause des Fièvres ; & en attendant qu'on la connoisse, chacun court après les conjectures, & se fait un plaisir d'exercer la fertilité de son génie.

Autre Hypothèse plus singulière, & encore moins fondée que la précédente. „ La cause hé„ réditaire de la Goute, dit *notre Auteur*, est un „ trop grand *épaississement de la Synovie*, con„ tracté dès le tems de la conception, de la mau„ vaise qualité du sang du père ou de la mère". Pourquoi rejetter la cause de cette maladie plutôt sur la *Synovie*, que sur toute autre humeur du corps ? Pourquoi la rejetter plutôt sur son *épaississement* que sur quelque autre défaut ? Pourquoi prétendre que cet *épaississement* ait été *contracté dès le tems de la conception* ? Est-ce que dans ce mo-

moment la *Synovie* faiſoit déja partie des humeurs de l'Embryon? On ne voit plus, & l'on ſe trouve ſans guide, dès qu'il faut remonter ſi haut pour chercher la cauſe d'un mal, dont le principe eſt tranſmis du père au fils, du grand-père au petit-fils, & peut-être encore de plus loin. Ce Phénomène ne me paroit pas moins difficile à expliquer que celui de la *Reſſemblance* d'un fils à ſon père ou à ſa mère, à l'un & à l'autre, & quelquefois même à ſes ayeux. Quels abîmes pour l'eſprit humain!

ARTICLE XII.

EXHORTATION *à la* CHASTETE, Sermon *prêché devant le* Roi, *dans la* Chapelle *de S. Jaques*, le 11. de Décembre dernier. Par *Edouard Cobden* D. D. Archidiacre de Londres & Chapelain ordinaire de ſa Majeſté. A Londres chez *J. Lodge*, dans la rue de Warwick MDCCXLIX.

ON ne s'aviſeroit guères de donner l'Extrait d'un ſeul Sermon, s'il n'y avoit pas quelque choſe de ſingulier dans ſes circonſtances. C'eſt le cas de celui-ci qui a fait beaucoup de bruit & qui a attiré à ſon Auteur l'indignation du Public. On l'accuſe d'exceller dans les deux ou trois qualités qui dominent depuis bien des ſiècles parmi ceux de ſa Robe, témoin les reproches de *Jéſus Chriſt* aux Docteurs de ſon tems. Comblé de faveurs plus ou moins méritées, Pluralité de Bénéfices, Archidiacre de *Londres*, Chapelain du Roi, &c. Mr. *Cobden* ne croit pas, dit-on, que ce ſoit encore aſſez pour lui, il lui manque un Evêché, ſoit que plus

de mille livres Sterling par an ne fussent pas à un honnête homme, soit que la tête lui parût destinée à porter la Mitre. Il a donc espéré; il s'est flatté; il a attendu longtems, jusqu'à ce qu'enfin il a vû avec autant de dépit que de douleur, donner la préférence à ses Rivaux. Quelle injustice! Mais à qui s'en prendre qu'au Dispensateur de ces Dons? Et n'osant pas éclater ouvertement contre son Maître & son Bienfaiteur, il a exalé son ressentiment en censurant d'une manière indirecte les amours du Roi, dans ce Sermon. Il ne fut pas plutôt prononcé que la Multitude s'écria: ô l'imprudent! ô le téméraire! De quoi se plaint-on? replique le Prédicateur, semblable à ceux qui lâchent dans la conversation des Phrases à double sens, & qui imputent la corruption de leur propre cœur à quiconque relève l'idée obscène: de quoi m'accuse-t-on? *Honi soit qui mal y pense* „ Je vois la „ Fornication & l'Adultère faire en nos jours des „ progrès inconnus aux siècles payens; je vois les „ gens du bel air surtout, s'en glorifier bien loin „ d'en rougir; j'ai voulu censurer deux vices également funestes au bien de la Société & au Salut des Ames (*a*)"

Voila les reprimandes que Mr. *Cobden* s'est attirées & que nous n'avons fait que rapporter d'après la voix publique. Il justifie lui-même ce récit dans un avertissement qu'il a mis à la tête de son sermon. „ Ce sermon, dit-il, m'ayant attiré d'injustes censures, j'ai jugé à propos de le „ publier. Je me flatte que le Lecteur dépravé ne trouvera rien ni dans les idées, ni dans les „ Ex-

(*a*) Exorde.

Expreſſions qui ne ſoit digne de l'emploi ſacré d'un Prédicateur de l'Evangile & de toute l'attention d'un auditoire chrétien. Peut-être auſſi ſera-t-il de quelque utilité à la cauſe de la vertu & de la Religion. Quand il ne convertiroit qu'un ſeul Pécheur, je me croirois ſuffiſamment récompenſé". Nous en dirons autant de cet Extrait; comme l'Auteur a raſſemblé tout ce qu'on peut dire de plus fort contre les deux vices qu'il attaque, il n'eſt pas impoſſible que ſes raiſons, quoiqu'en racourci, ne faſſent quelque impreſſion ſur des Lecteurs coupables, ſi tant eſt que les argumens puiſſent quelque choſe contre la plus naturelle & la plus vive de toutes les paſſions.

Comment ferois-je un ſi grand mal & pécherois-je contre Dieu (a)? Ces mots expriment toute l'horreur dont Joſeph fut ſaiſi à la propoſition de la femme de ſon Maître. Je vais m'en ſervir auſſi bien que de l'exemple de ce Saint homme pour détourner les Chrétiens des vices d'immodeſtie, leſquels ſont ſi fréquens qu'il ſemble que les deux Sexes ſe ſoient donné le défi à qui ſe ſurpaſſeroit dans le mépris de toutes les régles de la Décence & dans la violation des loix ſacrées du Mariage. Laiſſons à l'écart ces obcénités abominables dont notre terre a été ſouillée, bornons-nous à deux qui ſont évidemment & ſouvent condamnées dans l'Ecriture, en particulier dans ces paroles: *Dieu condamnera les fornicateurs, & les Adultères (b).*

La Révélation à part, l'adultère paroit ſi odieux & ſi choquant à la ſeule raiſon qu'il trouve à peine des

(a) C'eſt le texte Gen. XXXIX. 9.
(b) Hebr. XIII. 4.

des Défenſeurs même parmi les plus brutaux & les plus dépravés. Mais les perſonnes libres ne ſont que trop portées à s'imaginer que hors le vœu du Mariage il n'y a plus d'obligations à la Chaſteté. Il faut avouer que cet état aggrave infiniment le crime; c'eſt une infraction du plus volontaire & du plus fort de tous les engagemens & une tranſgreſſion de cette loi de Chaſteté que la Nature a empreinte dans tous les cœurs. *Abimelec* tout payen qu'il étoit rejette avec horreur le deſſein qu'il avoit fait d'épouſer *Sara* dès qu'il apprend qu'elle eſt femme d'*Abraham*. Quelles qu'ayant été ſur ce ſujet les lumières des Payens, pour nous l'Evangile nous défend évidemment toute ſorte d'impureté, il nous élève à cette chaſteté parfaite établie de Dieu dans le Paradis terreſtre, & il nous enſeigne à reſtreindre tous les deſirs de cette eſpèce à l'amour conjugal.

Si l'on conſidère la fornication ſans préjugé, avant que les paſſions ayent corrompu le jugement, je ſuis ſûr qu'il y a peu de péchés que l'on condamne plus en ſoi-même, que l'on commette d'abord avec plus de répugnance & qui cauſe de plus cuiſans remords. Si un homme vouloit bien réfléchir ſur le tort irréparable fait à la malheureuſe complice de ſon crime, il y découvriroit une ſcène de miſère capable d'éteindre les feux du plus abandonné. Hélas! cette innocence virginale qui fut autrefois ſa félicité & ſa gloire, ſa plus éclatante parure & ſon Douaire le plus précieux, eſt perduë, perduë ſans retour, & la honte, la *coulpe*, & la douleur vont être pour jamais ſes inſéparables Compagnes! Il y a peu d'apparence que l'Auteur de ſa perte ſonge à lui réparer ſon honneur; & quel

quel autre voudra la prendre pour Femme & se reposer sur la fidélité de celle qui s'est si cruellement trahie elle-même ? Passe encore si, pour cacher son Opprobre, elle ne se porte pas à commettre un crime plus énorme que le prémier en faisant périr un fruit illégitime. Le seul parti sage seroit d'effacer sa faute par les larmes d'une sérieuse repentance & de démontrer la sincérité de sa contrition par une vie sans reproche ; mais le contraire arrive presque toujours. La prémière violation de la chasteté est suivie sans répugnance de la fréquente réitération du crime, jusqu'à l'entière prostitution, état non moins affreux à proportion de cette vie, que celui que ces malheureuses pécheresses doivent attendre dans la vie à venir. Qui peut réflechir sur un si déplorable objet sans être pénétré de compassion pour sa misère & d'horreur pour son crime ? Le Débauché répliquera qu'il ne lui a point fait de tort, qu'elle s'est livrée à lui de plein gré. Hélas ! Ce consentement même sert d'éguillon à ses afflictions. Et si les passions brutales n'avoient pas fait perdre au Coupable tout sentiment d'humanité, la seule pensée de ces maux qu'il a causés lui feroit saigner le Cœur. Oui, c'est le comble de la barbarie & de la méchanceté lorsque, dans la seule vuë de satisfaire une passion basse & honteuse, on épie le moment de séduire une jeune inconsidérée & de l'engager à un Acte qui lui ouvre un abyme de misère & qui la conduit à une entière destruction. Faites encore attention que les Enfans appartiennent en propre à ceux qui, après Dieu, leur ont donné l'Etre, qui les ont élevés & qui ont travaillé à leur procurer les moyens de subsister. Mettez-vous en la place

leur

leur Postérité, de génération en génération, les cruels effets de leurs desordres.

On ne peut donc veiller avec trop de soin sur les jeunes personnes pour les garantir des piéges des Séducteurs. Et à l'égard de ceux qui déja sont engagés dans ce crime, si les douleurs d'un corps usé & les agonies d'une ame criminelle, si les misères de cette vie & la crainte des jugemens d'un Dieu vengeur dans la vie à venir ne peuvent les en retirer, c'est envain d'espérer que rien puisse les convertir.

Ces raisons peremptoires contre la Fornication peuvent être alléguées avec une nouvelle force contre l'adultère. Le Mariage est d'institution divine. Dieu appropria l'homme & la femme l'un à l'autre dans l'état d'innocence, & même avant la publication de la loi; cette institution fut regardée comme sacrée & inviolable, par les seules lumières de la raison. La loi de *Moyse* condamna expressément l'adultère: *Jésus Christ* a confirmé cette loi & l'a étendue jusqu'à la simple pensée.

Il est bien raisonnable que l'engagement matrimonial soit ainsi fortement appuyé. Quand un Mari peut se confier dans son Epouse, c'est pour lui un vrai trésor. Elle diminue ses craintes, partage ses soins & adoucit ses inquiétudes; son amour & sa fidélité sont un beaume pour ses playes & un cordial dans ses afflictions. Mais est-il privé de son affection? ce qui devroit être son honneur & sa consolation devient son opprobre & sa calamité. Tâcher d'engager une femme à être infidelle à son Mari, c'est une injustice compliquée, assaisonnée de bassesse & d'infamie & des traits les plus aggravans de cruauté: une injustice que rien ne peut ré-

parer. Elle attire sur toute une famille une suite de Desordres & de Malheurs. Tantôt un Rejetton illégitime vient partager la succession avec l'Héritier ; tantôt les misérables enfans d'un amour impur sont négligés, incertains qui leur a donné le jour, sans éducation, sans moyens de subsister, portant dans le monde un opprobre dont ils ne peuvent se délivrer. En un mot, ce péché est si abominable dans sa Nature & si pernicieux dans ses conséquences qu'on ne peut y songer sans horreur, ni le peindre avec d'assez noires couleurs.

Mais combien Dieu n'est-il pas offensé de cette injure irréparable ? J'en appelle aux châtimens dénoncés dans le Vieux & le Nouveau Testament, contre les Fornicateurs & les Adultères. Que dis-je ? Ces crimes ont souvent attiré d'une manière frappante les jugemens du Ciel sur des Nations entières. Et qui sait si les maux que nous avons soufferts ne sont point l'effet des impuretés accumulées qui se commettent parmi nous ?

A ces raisons le Prédicateur ajoûte des Conseils. Il défend les Livres & les Comédies obscènes & où l'on tourne l'impureté en raillerie & en badinage ; les assemblées où l'on ne va que pour voir & pour être vû. Il recommande le travail, la sobriété, la prière, & surtout la pensée de la toute-présence de Dieu, dont les yeux clairvoyans découvrent le pécheur dans les lieux cachés & l'obscurité où il se retire.

AR-

ARTICLE XIII.

NOUVELLES LITERAIRES.

De Cambridge.

UN fameux Mathématicien, que son excellent Traité d'Optique a depuis longtems fait connoitre & estimer des Savans, vient de faire pour l'oreille ce qu'il avoit fait pour les yeux. Son nouvel Ouvrage a pour titre *Harmony* &c. c'est-a-dire *Harmonie ou Philosophie des sons musicaux. Par* Robert Smith *Dr. en Théologie & Maitre du Collège de la Trinité à Cambridge. in* 8. Comme on n'avoit point de Traités élémentaires sur la Musique, ou que du moins on n'en avoit que de fort imparfaits, Mr. *Smith* a commencé par établir les principes fondamentaux des différences & de l'harmonie des sons. Ce n'est-là cependant que la moindre partie de son objet. L'art des Systêmes tempérés n'a guère consisté jusqu'ici qu'à diviser également entre les divers accords les inégalités, qui se trouvent nécessairement entre quelques-uns d'entre eux. On n'avoit pas remarqué, que la même différence ne fait pas le même effet sur chaque accord, & que pour qu'ils soient également harmonieux il faut que les inexactitudes des intervales musicaux soient inégalement repartis. Pour traiter à fond cette partie de la Musique la plus utile & la plus négligée, Mr. *Smith* a examiné philosophiquement la nature des accords imparfaits, & après avoir déterminé ce qui les rend plus ou moins desagréables, il lui a été facile de découvrir les changemens qu'il faut faire aux divers accords, pour que leur harmonie soit également parfaite. L'uniformité des imperfections dédommage les hommes d'une perfection absolue, à laquelle il leur est impossible de parvenir, & on peut dire de l'ouïe de même que

que de tous les autres sens, que nos plus grands plaisirs supposent une multiplicité de petites erreurs.

On vient de publier ici une très belle Edition des Epitres familières de *Ciceron* sous le titre suivant M. Tull. Ciceronis *Epistolarum ad Familiares Libri XVI. edidit & Commentario Anglicano illustravit* J. Ross *A. M. Coll. D. Joan. Oxon. Socius 2. Vol. in 8.*

De Londres.

Il y a longtems que nos Théologiens ne nous avoient donné pour la défense du Christianisme d'ouvrage aussi considérable que le suivant. *Ophiomaches, &c.* C'est-à-dire *Opiomache, ou le Déisme dévoilé, en 2. vol. in 8.* Ce livre contient huit dialogues entre quatre personnages d'un caractère bien différent. Un Gentilhomme opulent, ennemi de la Religion & de ses Ministres; un jeune homme qui confié à ses soins, & instruit par un Chapelain complaisant est devenu incrédule, sans presque s'en être apperçu; ce Chapelain lui-même qui accommode sa conscience à son intérêt, & sa Religion aux préjugés de son patron; enfin un Ecléfiastique de campagne zelé défenseur de ce qu'il a signé & qu'il croit véritable, y paroissent successivement sur la scène, & y développent leurs divers caractères. Le Déiste attaque sans ménagement; le Pasteur défend sans exception; le Chapelain sous prétexte de dégager la Religion des additions humaines, en sape les fondemens, & en énerve les vérités; le jeune homme se rend de bonne foi à l'évidence des raisons du Ministre, & le dédommage par sa confiance & son amitié des mauvais traitemens, que sa fermeté lui attire de la part des deux autres interlocuteurs. Le dernier entretien qui se passe entre ces deux nouveaux amis, roule sur les divers ouvrages des Apôtres du Déisme. *Herbert, Hobbes, Shaftesbury, Toland, Collins, Mandeville, Woolston, Tindal, Morgan,* & *Chubb* y passent en revue, & trouvent dans l'Ecléfiastique un sévère Critique. Il développe la foi-

blesse

blesse & la contrariété de leurs divers systêmes; il mas-
lise leurs écrits & en découvre le dessein & la foiblesse;
il compare leurs intentions avec leurs prétextes, leurs
raisons avec leurs promesses, & surtout leur doctrine
avec leur vie. Le parallèle ne prouve que trop que
quoiqu'en dise le Déiste, les mistères du Christianis-
me ne sont pas ce qu'il en éloigne le plus.

Si la Bible avoit été écrite de notre tems & dans no-
tre langue, elle n'auroit pas besoin de Commentaires;
mais plusieurs expressions qui s'y trouvent, autrefois
très intelligibles, sont devenues obscures & quelque-
fois équivoques. Le premier soin d'un Interprête doit
donc être de faire pour les Ecrits sacrés ce qu'on fait
tous les jours pour les classiques. Il faut qu'il démêle
le sens & l'énergie des divers termes, les allusions à des
idées & à des coutumes différentes des nôtres, le but &
le stile particulier de chacun des sacrés Auteurs. C'est
cette tâche qu'un de nos Théologiens s'est proposée,
du moins pour une partie du nouveau Testament
dans des leçons qu'il a faites à de jeunes Etudians, &
qu'il a rassemblées pour l'intérêt du public dans le livre
suivant *Theological Lectures* &c. c'est-à-dire *Leçons de
Théologie faites dans l'Abbaie de Westminster, avec une
interprétation des quatre Evangélistes, & des Discours
choisis sur les points principaux de la Religion Révélée.
Par J. Heylin Dr. en Théologie, Chanoine de Westmin-
ster & Recteur de Ste. Marie dans le Strand. In 4.*

Ce n'est pas cependant assez pour bien entendre les
saints Livres que d'être au fait des termes qui y sont
emploiés; il faut l'être encore & l'être plus qu'on ne
l'est d'ordinaire des sujets dont il y est parlé. Rarement
un Commentateur possède-t-il suffisamment l'histoire
de la nature & des arts, pour entendre les descriptions
qu'on en trouve dans l'Ecriture. Faute de connoissan-
ces familières à des gens d'une autre profession que la
sienne, il ne peut que commettre des bévues, augmen-
ter

ter les difficultés, multiplier les Mistères. Mr. Mead s'est proposé de remédier à ces défauts, par rapport aux maladies dont il est fait mention dans la Bible. Fils d'un habile Ministre, & parent d'un célébre Interprète, qui sur le sujet des Démoniaques a pensé aussi peu ministériellement que lui (a), il s'est cru malgré sa profession de Médecin une mission suffisante, pour travailler à éclaircir des sujets dont son érudition & son expérience lui ont fourni le meilleur Commentaire. Le sien a pour titre *Medica Sacra; sive de morbis insignioribus qui in Bibliis memorantur commentarius. Auctore* Richardo Mead *Colleg. Medicor. Londin. & Edinburg. Socio, Reg. Societat. Sodali, & Medico Regio.* In 8. Ce livre est partagé en quinze chapitres, dont voici les titres *I. Jobi morbus. II. Leprae morbus. III. Regis Saulis morbus. IV. Jorami Regis morbus. V. Euthias Regis morbus. VI. Senectus morbus. VII. Nabuchodonosoris Regis morbus. VIII. Paralysis. IX. De Daemoniacis. X. De Lunaticis. XI. Sanguinis muliebris profluvium. XII. Debilitas dorsi cum spina rigida. XIII. Christi sanguineus sudor. XIV. Morbus Judae. XV. Regis Herodis morbus.*

Dictionarium Medicum &c. C'est-à-dire *Nouveau Dictionnaire de Médecine, qui contient l'explication de tous les termes usités en Médecine, en Anatomie, en Chirurgie, en Pharmacie, en Botanique, &c. & qui se trouvent dans les Auteurs tant anciens que modernes; ouvrage, dans lequel on recherche l'étimologie & les divers sens des mots, on décrit les différentes maladies du corps humain; on spécifie les vertus principales des drogues; & l'on donne des marques pour distinguer les véritables des falsifiées. Le tout recueilli d'après des Auteurs Originaux, par* J. Barrow *Chimiste.* In 8.

On a traduit depuis peu en Anglois le Traité de Mr. *Geofroi* sur la Matière Médicinale, & celui de Chi-

(a) *Joseph Mede.*

Chirurgie de Mr. *Le Dran*. Mr. *Thickness* Dr. en Médecine a été le traducteur du prémier de ces ouvrages, & Mr. *Gataker* Chirurgien l'eſt du ſecond, qui d'ailleurs a été enrichi de notes & d'obſervations par Mr. *Cheſelden*.

La fureur des remèdes ſpécifiques, qui règne depuis longtems en Angleterre, a engagé un jeune Phiſicien, à en démontrer de nouveau l'impoſſibilité & les abus, dans un livre intitulé *Réflections &c.* c'eſt-à-dire *Réflexions ſur les remèdes univerſels, avec quelques remarques ſur la chaleur naturelle des animaux & ſur les émanations lumineuſes du corps humain. On y a ajouté pluſieurs expériences & obſervations ſur la pierre, qui prouvent que le feu eſt le principal agent des diſſolvans qu'on emploie. Par* Thomas Knight *Dr. en Médecine. In* 8. Notre Auteur examine ſucceſſivement le vif-argent, les préparations antimonielles de *Ward*, l'eau de Mer & celle de goudron, & il prouve de chacun de ces ſpécifiques, & ſur-tout du dernier, qu'ils ne ſauroient être efficaces dans quelques cas ſans être en même tems pernicieux dans d'autres.

Si la Médecine raiſonnable eſt fondée ſur des obſervations faites de ſiècle en ſiècle dans des pais différens, le plus grand ſervice qu'on puiſſe lui rendre c'eſt de recueillir le plus qu'il eſt poſſible d'obſervations de ce genre. C'eſt auſſi ce qu'a penſé un Médecin, qui vient de nous donner un ouvrage, dont le titre ſeul ſuffit pour exciter la curioſité des Naturaliſtes. *A Général &c.* c'eſt-à-dire. *Hiſtoire générale & chronologique de l'air, du tems, des ſaiſons, des météores, &c. en divers lieux & en divers tems, mais ſurtout dans un intervale de 250 ans, avec quelques-uns de leurs effets les plus remarquables ſur les corps des animaux, & en particulier ſur les hommes & ſur les végétaux, en 2. vol. in* 8. Cet ouvrage, qui a couté ſeize ans de travail à ſon Auteur, prouve à la fois ſon érudition, ſa patience; je

vou-

voudrois pouvoir louer son goût. Il paroît en effet 1. qu'il a trop ramassé de lambeaux décharnés & peu intéressans d'anciens Auteurs, dont on ne peut retirer aucun fruit, & qui ne servent qu'à allonger inutilement ce recueil ; 2. qu'il a uni des phénomènes de divers genres, qui, quoiqu'arrivés en même tems n'ont nulle relation les uns avec les autres, quoiqu'il semble qu'on ait voulu nous les faire envisager comme dépendans d'une même cause ; 3. qu'il ne s'est pas toujours affranchi de l'esprit de système, de préjugé, & de superstition. A suivre seulement les hypothèses parsemées dans ce livre, & rassemblées dans les conclusions générales qui le terminent, peut-être ne seroit-il pas impossible d'en deviner l'Auteur. Ces défauts n'empêchent pas que cet ouvrage ne puisse être d'une grande utilité, & qu'on n'y trouve une multitude de faits & d'observations, dont on pourra tirer beaucoup de fruit. Le même Auteur travaille depuis dix huit ans à un autre ouvrage qu'il nous promet dans peu, & qui, consistant en Observations sur les registres mortuaires de la ville de Londres, sera suivant ses promesses également utile aux Médecins, aux Savans, aux Naturalistes, & aux gens de goût.

Voici le projet d'un nouvel ouvrage, qui ne satisfera pas moins ces divers ordres de Lecteurs. Il s'agit d'une *Histoire naturelle de l'Ile des Barbades, par Mr.* Griffith Hughes, *Maître ès arts, Recteur de la paroisse de St. Lucie dans cette Ile, & Membre de la Société Royale.* Ce livre consistera en un volume in folio de 80 feuilles ; il sera enrichi d'une carte de l'Ile & de trente planches en taille douce, & coûtera aux Souscripteurs vingt trois Shelings pour le petit papier, & trente pour le grand. On promet apparemment avec la bonne foi ordinaire aux Editeurs, de ne tirer pas plus d'exemplaires qu'il ne se trouvera de souscriptions.

L'approbation de Mr. *Hales*, qui a examiné le Manuscrit,

scrit, forme en sa faveur un préjugé que confirme l'analise qu'on nous donne de cet Ouvrage. Il sera divisé en dix Livres. Le 1. roulera sur l'air, le terroir, le climat, & les habitans des Barbades; le 2. sur les maladies qui y regnent, sur la nature de ses eaux, sur la force inégale du déluge près de l'Equateur, &c. Le 3. livre comprendra l'histoire naturelle des Animaux; & celle des végétaux se trouvera dans les cinq livres suivans. On décrira dans le 9me. les côtes de cette Ile avec ses coquillages, & ces insectes merveilleux, qui pris autrefois pour des plantes n'ont été reconnus que depuis peu pour ce qu'ils sont. Enfin le 10me. livre contiendra des observations sur la Mer dont cette Ile est environnée, & sur les productions marines inconnues ou mal décrites qui s'y trouvent.

Les Auteurs de l'Histoire universelle ont enfin fini la nouvelle Edition qu'ils en ont publiée en vingt volumes in 8. Elle est enrichie de plusieurs morceaux curieux. Ceux qui regardent l'histoire des Tartares, des Indiens, & des Chinois ont permis à nos Auteurs de former des conjectures très probables sur les prémiers Habitans de l'Amérique. Ils ont réfuté les sistêmes de ceux qui faisant de ce grand continent un monde entièrement détaché du nôtre, & dont les habitans ne peuvent avoir eu une commune origine, se sont plu à contredire le témoignage du plus ancien & du plus vénérable des Historiens. Nos Auteurs ont aussi également signalé leur génie & leur piété en prouvant la Divinité de nos saints Livres par un argument analogue à celui qu'on tire de la dispersion des Juifs. L'indépendance des Arabes, & leur état de guerre avec le reste des mortels le leur a fourni. Ces traits qui répondent à la prédiction faite dans la Genèse au sujet d'Ismaël & de ses descendans, ont été vérifiés par leur histoire dans tous les âges du monde. Après avoir fini cette grande tâche nos Auteurs en ont commencé & fort avan-

vancé une nouvelle, qui regarde l'hiſtoire moderne. Elle ſera renfermée en vingt Volumes in 8, dont chacun coutera un écu.

On répand un projet de ſouſcription pour un nouvel ouvrage François, dont les circonſtances préſentes, le nom de l'Auteur, le guide qu'il a ſuivi (*a*), la table des matières ajoutée au projet aſſurent & relèvent le prix. Il ſera intitulé *Vraie notice de la République des Provinces Unies des Païs-bas. Par Mr.* Durand *de la S.R.* Ce Livre pourra contenir 30 à 40 feuilles *in* 4, & coutera une demi guinée aux Souſcripteurs. Le long ſéjour que l'Auteur a autrefois fait en Hollande l'a mis en état de recueillir pluſieurs particularités & anecdotes qu'on chercheroit en vain ailleurs, & ſon talent reconnu dans les ouvrages hiſtoriques nous promet dans celui-ci une lecture auſſi agréable qu'inſtructive.

Ceux qui voyagent ont beſoin de livres qui leur ſervent de guides, en leur indiquant & la manière la plus convenable de pourſuivre leur route, & les curioſités les plus remarquables des païs qu'ils viſitent. C'eſt pour cet uſage qu'on vient de publier *The grand Tour &c.* c'eſt-à-dire *Le grand Tour, qui contient une deſcription exacte de la plupart des villes & des principaux endroits de l'Europe, avec un détail des routes, des poſtes, & des diſtances des divers lieux en Hollande, Flandres, Allemagne, Dannemarc, Suède, Ruſſie, Pologne, Italie, France, Eſpagne & Portugal, des directions ſur la manière & les frais des voiages d'un lieu à l'autre, & des remarques ſur l'état préſent du commerce, des arts & des ſciences. Par Mr.* Nugent. *En* 4. *vol. in* 8.

An hiſtorical &c. c'eſt-à-dire *Récit hiſtorique des négociations entre les Cours d'Angleterre, de France & de Bruxelles depuis* 1592 *juſqu'en* 1617, *extrait principalement des lettres manuſcrites du Chevalier* Thomas Ed-

(*a*) Mr. *Otten, Belgi Foederati notitia.*

Edmonds *Ambassadeur en France & à Bruxelles & Trésorier domestique des Rois* Jaques I & Charles I, *& de celle d'Antoine* Bacon *frère du Chancelier; on y a joint une Rélation de l'état de la France avec les caractères d'Henri* IV. *& des personnes les plus distinguées de sa Cour, que le Chev.* G. Carew *composa & présenta à* Jaques I *à son retour de son ambassade en* 1609 *& qui jusqu'ici n'avoit point été publiée. Par* T. Birch *Maître ès Arts & Recteur des paroisses unies de Ste. Marie & St. Gabriel. In* 8. Pour ne point trop enfler son ouvrage, Mr. *Birch* s'est contenté de publier dans leur entier les principales lettres, & de les lier entr'elles par un extrait des autres. Ce livre contient des détails curieux sur la Cour & le caractère d'*Henri* IV, d'*Elisabeth*, & de *Jaques* I, sur les intrigues de l'Espagne, la conspiration des Poudres &c.

Qu'il est difficile de parvenir à la connoissance des faits historiques! Que n'a-t-on pas dit des vues sinistres des Ministres de la Reine *Anne*? Voici cependant le dernier survivant de ces Ministres, qui parvenu à un âge avancé, n'espérant ni ne craignant plus rien du monde, & dans un Ecrit qu'il ne destinoit ni à la vue du Public, ni à sa propre justification, désavoue hautement ces projets odieux. Il ne me siéroit pas de décider sur un point aussi délicat, & sur lequel on est si généralement prévenu contre Milord B... Qu'il me soit cependant permis de dire que son témoignage m'a paru d'une grande force, & que ma vénération pour son mérite & ses malheurs a été redoublée par la lecture de ses derniers Ecrits intitulés *Letters* &c. c'est-à-dire *Lettres sur l'esprit du Patriotisme, sur l'idée d'un Roi Patriote & sur l'état des divers partis au commencement du Règne de George* I. *In* 8. La matière de ce livre est digne du plus beau génie, le stile de la meilleure plume, les sentimens de l'ame la plus noble. Où fit-ja mais elle ne s'en fut permis d'autres! Que des instans

de foibleſſe ſoient éffacés par des années de vertu ; & que la poſtérité diſe de ce Grand-Homme ce qu'il a dit lui-même du grand *Marlborough*; *J'ai oublié toutes ſes fautes !*

Un Gallois jaloux de la gloire de ſa Patrie auſſi peu connue, dit-il, des Anglois, que les dernières découvertes des Moſcovites le ſont du reſte du monde, & perſuadé qu'une deſcription eſt lue avec plus de plaiſir en vers qu'en proſe, nous a donné *Cambria* &c. c'eſt-à-dire *Le Païs de Galles Poëme en trois Livres avec des notes hiſtoriques & critiques, &c. par* R. Rolt. *in* 4. L'origine & les révolutions des Bretons ſont la matière du premier chant, les deux autres ſont conſacrés aux productions, aux mœurs, & aux antiquités de ce païs.

Voici un autre Poëme qui doit plus que le précédent à l'imagination de ſon Auteur. Il a pour titre *Love and Folly* &c. c'eſt-à-dire *L'Amour & la Folie Poëme en* 4 *chants. In* 8. Il y a dans cet Ouvrage beaucoup de naturel, d'eſprit, & de beautés de détail. Mais l'intrigue, dont le fond eſt le Mariage de deux Divinités, qui de tout tems ont eu beaucoup de rapport, ne m'en paroît pas entièrement neuve. Les allégories ſous leſquelles on dépeint les écarts, les prétextes, les inſtans de raiſon, les retours de folie, l'aveuglement & l'enchainement de l'amour, ne ſont peut-être pas par-tout également juſtes & ſoutenues. Enfin les déclamations de la folie dans le 2 & 3 chant ſur les diverſes profeſſions n'ont pas aſſez de nouveauté pour faire excuſer leur longueur. *Eraſme* avoit ſur ce point précédé Mr. *Selden* Auteur de ce Poëme. Mr. *Mallet* vient de donner une nouvelle Edition du ſien, qui le réduiſant à la forme plus commode d'un *in* 8, a d'ailleurs été perfectionnée & retouchée par le Poëte. Il eſt rare que les cenſures obligent un Auteur à ſe corriger ; plus rare encore que des éloges mérités lui permettent de le faire.

Des

Des trois Tragédies nouvelles qu'on a repréſentées ici l'hiver dernier, & qui ſont intitulées *Coriolan*, *Irène* & *Mérope*, la dernière ſeule a eu un grand ſuccès, dû en entier à la Pièce de Mr. de *Voltaire* que Mr., *Hill* a imitée. Ce dernier n'a pas laiſſé de traiter le grand Poëte François de la manière la plus dure, dans la Préface qu'il a miſe à la tête de ſa Tragédie. Mais Mr. de *Voltaire* eſt aſſez vengé par la barbarie de cette Préface, & par la comparaiſon de la Pièce Angloiſe avec la Françoiſe. Quoiqu'en diſe Mr. *Hill* & que repètent après lui ceux qui n'ont point lu la dernière de ces pièces, il n'y a dans la première rien d'original que les fautes.

De jour en jour le nombre de ceux qui étudient les langues mortes diminue, & il devient par cela-même d'autant plus néceſſaire de traduire dans les vivantes les précieux reſtes de l'antiquité. Auſſi vient-on de nous donner la Tragédie d'*Hécube* traduite en vers Anglois, & enrichie de notes principalement rélatives aux ſujets. On y reprend ſouvent le Père *Brumoi*, & je ne ſai ſi c'eſt toujours avec raiſon. Mais il ſemble que tout nouveau Traducteur ſe faſſe un point d'honneur de multiplier les critiques de ceux qui l'ont précédé, & que ſouvent il copie.

L'illuſtre Auteur du nouvel ouvrage ſur la Réſurrection de *Jéſus Chriſt* a publié un recueil de traductions de ſa façon, ſous le titre ſuivant; *Odes of Pindar &c.* c'eſt-à-dire *Odes de* Pindare *avec diverſes autres Pièces en proſe & en vers traduites du Grec, & précédées d'une Diſſertation ſur les jeux Olimpiques. Par* Gilbert Weſt *Ecuier & Dr. en Droit. In* 4. Toutes les pièces qui entrent dans cet ouvrage, ſont également dignes des Savans & des Gens de goût. Elles conſiſtent en une Préface ſur le caractère de *Pindare*, une Diſſertation ſur les jeux Olimpiques, & des traductions de dix Odes de *Pindare*, d'une Ode d'*Horace*, de l'*Iphigenie en Tauride*, d'*Euripide*, du Triomphe de la goute de

Lucien, de quelques morceaux d'*Apollonius de Rhodes*, de l'hymne de *Cléanthe*, & du *Manoxène de Platon*.

La traduction des Eclogues de *Virgile* par *Mr. Martin* vient enfin de paroître. On a aussi publié un petit ouvrage intitulé *A Dissertation* &c. c'est-à-dire *Dissertation sur huit vers* (65—72) *du second livre des Georgiques de* Virgile, *où l'on justifie ces Auteurs de diverses méprises que tous ses Commentateurs & Traducteurs lui ont imputées. Par feu Mr.* Edouard Holdsworth; *à laquelle on a ajouté une nouvelle Edition des Poëmes de la Sourciere corrigé par l'Auteur, & augmenté d'une traduction Angloise. In* 4.

On nous a donné un second Volume des *Lettres des Obscurs*. Fitzosborne, à la fin duquel se trouve de la même main une traduction Angloise du Dialogue sur l'Eloquence attribué à *Quintilien*.

Voici un nouvel Ouvrage qui contient des réflexions également neuves & utiles sur l'instruction de la jeunesse. *A Treatise* &c. c'est à dire *Traité sur l'éducation, en méthode aisée & facile pour aider les enfans à l'étude des langues, & la connoissance de l'histoire, de la géographie, de la mithologie, des antiquités*, &c. *avec des réflexions sur le goût, la poësie, l'histoire naturelle* &c. *sur la maniere de former le cœur des jeunes gens, & de leur insinuer des préceptes moraux nécessaires pour la conduite de leur vie. Par Mr.* Jaques Barclay. *In* 8.

TA-

TABLE DES ARTICLES.

I. MELANGE HARLEYEN &c. *Second Extrait du Tome* VI de cet Ouvrage. pag. 243

II. RECUEIL d'OBSERVATIONS CURIEUSES *sur les* Mœurs *les* Coutumes &c. *de* différens Peuples *de* l'ASIE &c. 265

III. TRAITE *de la* Vie heureuse *par Seneque.* 283

IV. VOYAGE *en* TURQUIE *& en* PERSE, *avec une* relation *des* Expéditions *de* T. KOULIKAN. 300

V. CLARISSA, *ou* l'Histoire *d'une* jeune Demoiselle *de* qualité. 325

VI. EXPOSITION *des* Découvertes Philosophiques *de* NEWTON. *Second Extrait.* 336

VII. L'ESPRIT *du* Nouv. Testam. *conferé par le* Baptême *de* J. CHRIST *& non par celui de* JEAN. 357

VIII. REMARQUES CRITIQUES *sur le* Dictionaire *de* BAYLE. 375

IX. MEMOIRES *de* l'ACADEMIE ROYALE *des* SCIENCES, l'Année 1744. 405

X. RECHERCHES *sur les* Dons Miraculeux *après la mort des* Apôtres *par* C. MIDDLETON. 421

XI. MANUEL PHILOSOPHIQUE, *ou* Précis universel *des* Sciences. 455

XII. EXHORTATION *à la* CHASTETE, Sermon *prêché devant le* Roi, *par* E. COBDEN. 465

XIII. NOUVELLES LITTERAIRES. 473

TABLE DES MATIERES.

Abdallah, Khalife, diſpute la Couronne à *Mervan*, 138. Déroute de ſes Adhérens, *ibid.*
Abdalmelec, Khalife; ſa grande puiſſance, 139. Il ajoute l'Arabie à ſes Etats, *ibid.* Ses autres conquêtes, *ibid.* Sa mort, *ibid.* Ses qualités, *ibid.*
Abelard (*Pierre*). Diverſes circonſtances de ſa vie, 383, *& ſuiv.*
Aboubecre, prémier Khalife après *Mahomet*. Ses principaux exploits, 132, *& ſuiv.*
Agar. Si la conduite que tint *Sara* à ſon égard peut ſervir d'apologie à ceux qui perſécutent les *Sectes*, 387
Aiman, Phénomène qui paroît confirmer une Tradition, qui poſe un Pole magnétique à quelque diſtance du véritable Pole arctique, 15
Algarotti (Mr. le Comte). Ses plaintes au ſujet d'une prétendue Traduction de ſon *Congrès de Cithère*, 220
Ali, quatrième Khalife. Son règne rempli de troubles & de diviſions, 136. Il eſt aſſaſſiné dans ſa Moſquée, *ibid.* Ses femmes, ſon ſavoir, ſes Sectateurs, *ibid. & ſuiv.*
Ame. Eſt-ce l'Ame, eſt-ce le Corps qui agit le prémier au moment de leur union, 141
Amérique. On exagère lorſqu'on dit que les Eſpagnols l'*ont* dépeuplée d'hommes, 56
Amour propre. Il n'y a perſonne qui ne s'aime; & on doit s'aimer, 144
Anſon. Troiſième & dernier Extrait de ſon Voyage, 47
Ariſtote. Idée qu'on doit ſe former de ſa Philoſophie, 180
Arminius (*Jaques*). S'il a dû ſe ſoumettre à la doctrine reçue des Calviniſtes, ou garder le ſilence, 388
Arnobe n'avoit qu'une teinture ſuperficielle du Chriſtianiſme, 154
Auguſtin (St.) a employé toute ſa Rhétorique pour établir le dogme infernal de l'Intolérance, 154
Aune (l'), en Latin *Alnus*, s'employoit autrefois pour la conſtruction des Navires, 100. Il n'eſt plus aujourd'hui d'aucun uſage pour la Marine, *ibid.*

Bacon anime ſes Compatriotes aux expériences, 186
Bataille. Si le gain d'une Bataille eſt une preuve de la protection de Dieu, 133
Bayle. Extrait des *Remarques critiques ſur ſon Dictionnaire*, 375. Combien il eſt maltraité par ſes ennemis, *ibid. & ſuiv.*

Belles-Lettres. Extrait d'un *Eſſai ſur l'étude des Belles-Lettres*, 33
Bèze (*Théodore de*). Perſonnage ridicule qu'on lui fait faire dans l'entretien qu'il eut avec *François de Sale*, 389 S'il eſt vrai qu'il ne reſtoit dans ſes erreurs que par l'attachement qu'il avoit pour une jeune fille, 391. Conjecture ſur l'uſage qu'il pouvoit faire de cette Belle. *ibid.* & *ſuiv.* Inſulté avec aigreur, & à quel ſujet, 398, & *ſuiv.*
Bœufs ſauvages de l'Amérique. Comment on les prend en vie, 56
Boile. Ses découvertes en Phyſique, 186
Bragelongne. Eloge de cet Abbé, 202, & *ſuiv.*
Bréſil. Ce qu'il produiſoit autrefois, 59. Par quel hazard on y a découvert de l'or, *ibid.* Diamans qui s'y trouvent, 69
C Alviniſtes. Voyez *Luthériens.*
Catherine (l'Ile de Ste.) n'eut autrefois pour Habitans que des fugitifs & des exilés, 58
Cerveau. Obſervations ſur quelques parties du Cerveau, 415
Chaloupe ſingulière, faite de Jonc marin & d'écorces d'arbres, rencontrée en 1505, par un Navire François qui côtoyoit le Nord d'Angleterre, & dans laquelle il y avoit ſept hommes ſauvages, habillés de peaux de poiſſon, & tous marqués d'une cicatrice bleue, &c. 97. Conjecture ſur le païs d'où venoient ces Sauvages, 98
Chamier (*Daniel*). Circonſtances de la vie de ce Miniſtre Calviniſte, 392, & *ſuiv.*
Chapuy (*Claude*) cité, 117
Cheveux. Eloge des Cheveux noirs, 113. Et des bruns, *ibid.* Les Cheveux ſervent quelquefois à loger l'amour, 114
Chèvres tranſportées par *Juan Fernandès* à l'Ile qui porte ſon nom, 54. Combien elles s'y multiplièrent, *ibid.*
Chinois. Leurs plus beaux ouvrages ne ſont que de foibles copies de ceux du Japon, 66. Loin d'être inventeurs ils ne ſavent pas même imiter, *ibid.* Exemple que l'on donne de leur peu de curioſité, *ibid.* Idée peu avantageuſe de leur Littérature & de leurs Hiſtoires, *ibid.* Leurs défauts, 67. Foibleſſe de leur Gouvernement, *ibid.* Vaiſſeaux auxquels ils donnent des figures de Serpens, 94
Clariſſa, ou l'Hiſtoire d'une jeune Demoiſelle de qualité. Extrait de cet Ouvrage, 325
Cobden (*Edouard*). Témérité de ce Prédicateur, 465
Cœur. Malade qui a vécu 7 jours entiers avec une plaie qui avoit percé le cœur, 196
Comète. Obſervations ſur la Comète de 1743, 415

Contrayerva. Usage de la racine de cette plante, [illegible]
Copernic réforme l'Astronomie, 182. Son Systême de la Terre, *ibid.*
Crémer (Mr. *Bernard-Sébastien*) Professeur à Harderwyk. Extrait d'un Ouvrage de ce Théologien, 106. Idée générale qu'on en donne, *ibid. & suiv.* Son savoir & son mérite personnel, 122
Cosseuse. Sur son adhérence aux autres plantes, 412

Délicatesse. Ext. d'un *Plan d'un Essai sur la Délicatesse*, 68
Des-barreaux (*Jaques*) Remarques sur la vie de ce fameux Déiste. 384
Descartes. Abus qu'on a fait des principes de ce Philosophe, 41. Ses erreurs, 44. Ses Principes & usage qu'il en fit, 186, *& suiv.*
Dieu. Quel est le vrai moyen d'en démontrer l'existence, 121
Doute. Jusqu'où on doit pousser le doute, 42. On borne trop nos doutes, 451

Eaux minérales du Mont-d'or, [illegible]
Ecclésiastiques. A quoi ils doivent se borner, 22. Ils doivent être soumis aux Magistrats, *ibid.*
Electricité. Explication de ses phénomènes, 461
Elie. Jugement sur l'esprit vengeur dont il fut animé, 395
Ellis (Mr. *Henri.*) Ouvrage de cet Auteur, 3
Erreur. C'est quelquefois un bien d'y rester, 125, 126
Esquimaux. Remarque sur cette Nation, 11. Comment ils se garantissent du froid, 12. Leur genre de vie, 26

Fard (le) est en usage en France parmi les Coquettes, & à Amsterdam parmi les Filles de joie, 146
Femmes. Les Esquimaux de même que les Islandois & les Lapons, offrent leurs Femmes aux Etrangers, 26
Fièvre. On n'en connoit point encore la vérit. cause, 464
Fistule lacrymale. Remarque sur cette maladie, 418
Flottes. Jugement qu'on doit porter des grandes Flottes qu'armoient les Anciens, 204
Fluides. Traité de leur équilibre & de leur mouvem. 200
Foi (la) fait taire la raison, 124
Fox (*George*) persécuté pour avoir déclamé contre les abus du Clergé, 21
Franca. Caractère générique de cette plante, 448
France. Diverses observations de Physique & d'Histoire naturelle faites dans les Provinces méridionales de la France, 198, *& suiv.*

Ga-

Galères. Quelle forme avoient les Galères des Anciens, & comment leurs rames étoient disposées entre elles, 92, & suiv.
Galilée. Ses découvertes, & conséquences qu'il en tire, 185
Géographie. Moyen pour en faciliter l'intelligence, 40
Gendron (l'Eau de). Espèce de Scorbut où elle convient, 14
Grottes de la Basse-Thébaïde, 277
Guam. Combien il y a encore d'Indiens dans cette Ile, 64
Guise (*François de Lorraine* Duc de). Si le *Massacre de Vassi* fut un coup prémédité par ce Duc, ou si ce ne fut qu'une simple querelle fortuite, 397, & suiv.

Harleyen (*Mélange*). Second Extrait de cet Ouvrage, 143
Hassan, fils du Khalife *Ali*. Son caractère, 137
Hégire, ou l'*Ere* des Mahométans. Tems auquel elle commence, 128
Historiens Chrétiens (*les*) blâment des abus dont ils sont eux-mêmes coupables, mais qu'ils n'apperçoivent pas, 125
Holberg (Mr. le Baron *de*). Lettre qui sert de réponse à l'une de ses Epitres, 152. Idée de ses Ecrits, *ibid.*
Homme. Petit Homme prématuré entierement stupide, & qui n'ayant que quatre ans paroissoit en avoir sept, 195
Hudson (*Voyage à la Baye de*) Extrait de cet Ouvrage, 3
Huitres. Où se trouvent celles qui fournissent de belles Perles, 53. Négres instruits à plonger pour cette pêche, *ibid.* Poissons plats qui sont à craindre pour ces Plongeurs, *ibid.*
Humanité. Pourquoi on voit plus d'humanité dans les petits états que dans les rangs élevés, 149

Idées. Belles chimères qu'on a débitées sur les idées, 458
Jérome (*St.*) déclamoit contre le Mariage, 154
Imprimerie (l'). Par qui introduite à Constantinople, 303
Indépendance. Comment on fait voir que ce terme pris à la rigueur marque un bonheur chimérique, 148
Indiens Orientaux. Remarques sur leurs Arts, 273

Képler. Découvertes de ce Philosophe, 183, & suiv.
Kouli-Kan (*Tahmas*). Ses expéditions, 313, & suiv.

Ladrones (l'Ile des). Galion qui y relâche, 64
Lancaster (*Nathanael*). Ouvrage de cet Auteur, 68
Langues. Les Grecs & les Latins faisoient une étude particulière de leur Langue maternelle, 25. Livres nécessaires pour bien apprendre le *François*, *ibid.* & *suiv.* Méthode pour apprendre le *Grec* & le *Latin*, 36. Si un François doit

doit apprendre la *Langue Angloise*, 37, 38
Leibnitz. Principes de ce Philosophe, 188, *& suiv.*
Lions marins qui se trouvent à l'Ile de Juan Fernandès & au Cap de Bonne-espérance, 52. En quoi ils diffèrent des Veaux marins, *ibid.* Leur description, *ibid.* Leur jalousie, *ibid.* Serail des mâles, *ibid.*
Locke regardé comme un *impie*, 21; ou comme *extrêmement dangereux*, & pourquoi, 44
Loxodromie. Traité de la Loxodromie tracée sur la véritable surface de la Mer, 418
Luthériens. Défi qu'on leur fait, 157. De quoi ils accusent les Calvinistes, 158. Jugement sur les dissentions des Luthériens & des Calvinistes, 167. Leur séparation regardée comme contraire à la Charité, 169
Machines ou *Inventions* approuvées par l'Académie des Sciences de Paris, 201
Mahomet. Comment il a pu duper tout un Peuple, 123. Tems & lieu de sa naissance, 126. Son éducation, *ibid.* Son expédition contre les Kenanites, *ibid.* Son mariage, *ibid.* Il se donne pour Prophète inspiré de Dieu, 127. Quel est le fond de sa Doctrine, *ibid.* Pourquoi appellé dans plusieurs endroits de l'Alcoran *le Prophète ignare & non lettré*, 128
Manile, Capitale de l'Ile de Luçon. Son commerce, 61
Marcottes. Méthode pour faire réussir les Boutures & les Marcottes, 405
Mariage. Vaines entrepriſes de ceux qui le décrient, 148
Mât. Les Bâtimens des Anciens n'en avoient qu'un, 101
Médecins. Dangers auxquels sont souvent exposés les Médecins des Grands Seigneurs en Perse, 312
Mervan, Khalife. Victoire qu'il remporte sur *Abdallah*, 138. Sa mort, *ibid.*
Métaphysique. Erreurs des Philosophes modernes sur la Métaphysique, 44
Middleton (Conyers). Ouvrage de cet Auteur, 421
Miracles. Extrait des *recherches libres sur les dons miraculeux* que l'on suppose avoir subsisté dans l'Eglise Chrétienne durant plusieurs siècles après la mort des Apôtres, 421
Moavie II, huitième Khalife, renonce au gouvernement, & pourquoi, 138
Mogols. Usages & mœurs des Dames Mogoles, 275
Moine (Mr. Le). Ouvrage de cet Auteur, 421, *& suiv.*
Moïse. Eloge de sa Physique, 45, 46
Murdoch (Mr.). Ouvrage qu'il publie, 171

Nature. Accord de différentes Loix de la Nature qui ont paru jusqu'ici incompatibles, 416
Nègre blanc, né d'un Nègre & d'une Negresse, 195
Neige. Moyen d'empêcher que l'éclat de la Neige ne nuise aux yeux, 11
Newton n'a fait que substituer le Vuide & l'Attraction à la matière subtile & au Plein imaginés par Descartes, 45. En quoi consiste la gloire de ce Philosophe, 171. Ses découvertes, 336, *& suiv.*
Ockley (Mr. *Simon*). Ouvrage de cet Auteur, 123. Et jugement qu'on en porte, 124, *& suiv.*
Omar, second Khalife après *Mahomet*, 134. Ses grandes conquêtes, *ibid.* Sa grande charité, *ibid.*
Oracles. Sur les prétendus Oracles que rendent les Démons, & sur le silence de ces mêmes Oracles. 274
Os. Description de deux Os inconnus, 414
Otter (Mr). Extrait de son Voy. en Turquie & en Perse, 300

Passions. Extrait d'un *Essai sur les Passions & sur les Caractères*, 139. Pourquoi on conserve toujours certaines passions, 142, 143
Perles. Comment on les pêche, 267
Philosophes. Qui sont ceux qui méritent ce nom, 90
Pins. Pourquoi ce mot est souvent pris par les Poëtes pour signifier un Bâtiment propre à la navigation, 100
Platon. Idée de sa doctrine, 179
Poils (les) des Animaux blanchissent en Hiver vers la Baye de Hudson, 13
Pompes. Usage qu'en faisoient les Anciens dans leurs Navires, 101
Porcelaine. Remarques sur la Porcelaine de la Chine, 271
Prédicateurs. Pourquoi on retire si peu de fruit de leurs Sermons, 139, *& suiv.*
Prévention. Traits frapans sur ce défaut, 149
Prophéties. Si elles ont plusieurs sens, 119, *& suiv.*

Radeaux (les) tenoient peut-être lieu de Navires aux premiers hommes, 96. En quoi ils consistoient autrefois, *ibid.* En quels endroits on s'en servoit, *ibid.* Radeaux composés d'Outres joints ensemble, *ibid.*
Récompenses (les) sont un encouragement à la vertu, 135
Reins. Mémoire pour servir à l'histoire des Reins, 408
Religion Mahométane. Réponse que font les Mahométans au reproche qu'on leur fait de n'avoir établi leur Religion que par la voie des armes, 129

Rats. Combien il y a de monde dans cette Ile pour cultiver le Ris, 64
Salomon. Idée d'un Commentaire sur son *Cantique*, 110 *& suiv.* Ce qui l'a fait succomber, 112
Sanchez (*Thomas*). Ses obscénités, 400
Sarasins. Extrait d'une *Histoire des Sarasins*, 103
Sciences. Quelle méthode on doit employer dans toutes les Sciences, lorsqu'on veut y faire des progrès, 147
Sels. Mémoire sur les Sels neutres, 415
Senega ou *Polygala* de Virginie. Vertus de cette plante, 407
Sermons. Voyez *Prédicateurs.*
Sexualité (*Mr.*). Eloge de ce Philosophe, 21, 90
Spinoza. Eloge de la doctrine de ce Philosophe, 178
Sondes. Ce qu'en faisoient les Anciens pour la Marine, 105
Spinosa. Son Système regardé par *Leibnitz* comme un Cartésianisme outré, 188

Taille latérale. Ses succès, 197
Terrallon. Son opinion sur la nature de l'Ame en détruisoit l'immortalité, 154
Théologie. A quoi on doit la borner, 92
Thibi-Erabé. Système de ce Philosophe, 182
Thian. En quoi consistent les restes d'édifices qu'on trouve dans cette Ile, & qui ont été construits par les anciens possesseurs, 65
Thunes. Où on les trouve, 53

Vaisseaux Chinois. Leur description, 279
Vanini. L'Histoire de sa vie, de ses mœurs & de sa doctrine, toute pleine de contradictions, 400, *& suiv.* Justifié contre l'accusation d'Athéisme, 404
Vent brulant qui tue sur le champ les personnes qui le respirent, 307
Ventre. Description du Ventre, 117
Voiles (les) des Vaisseaux étoient autrefois de Lin, & se faisoient en Egypte, 101. A quoi servoit la différence de leurs couleurs, *ibid.*
Volantes. Description des Barques qui portent ce nom, 65
Vuide. S'il y en a dans la Nature, 400
Vuide-éraisible. Définition que donne ce Savant d'une erreur fondamentale, 157

Zaïd, l'un des Khalifes Conquêtes des Musulmans sous son règne, 190. Pourquoi les Auteurs Persans ne parlent de lui qu'avec horreur, *ibid.*

Fin de la Table des Matières.